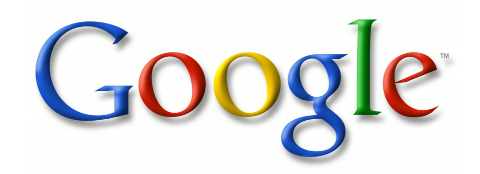
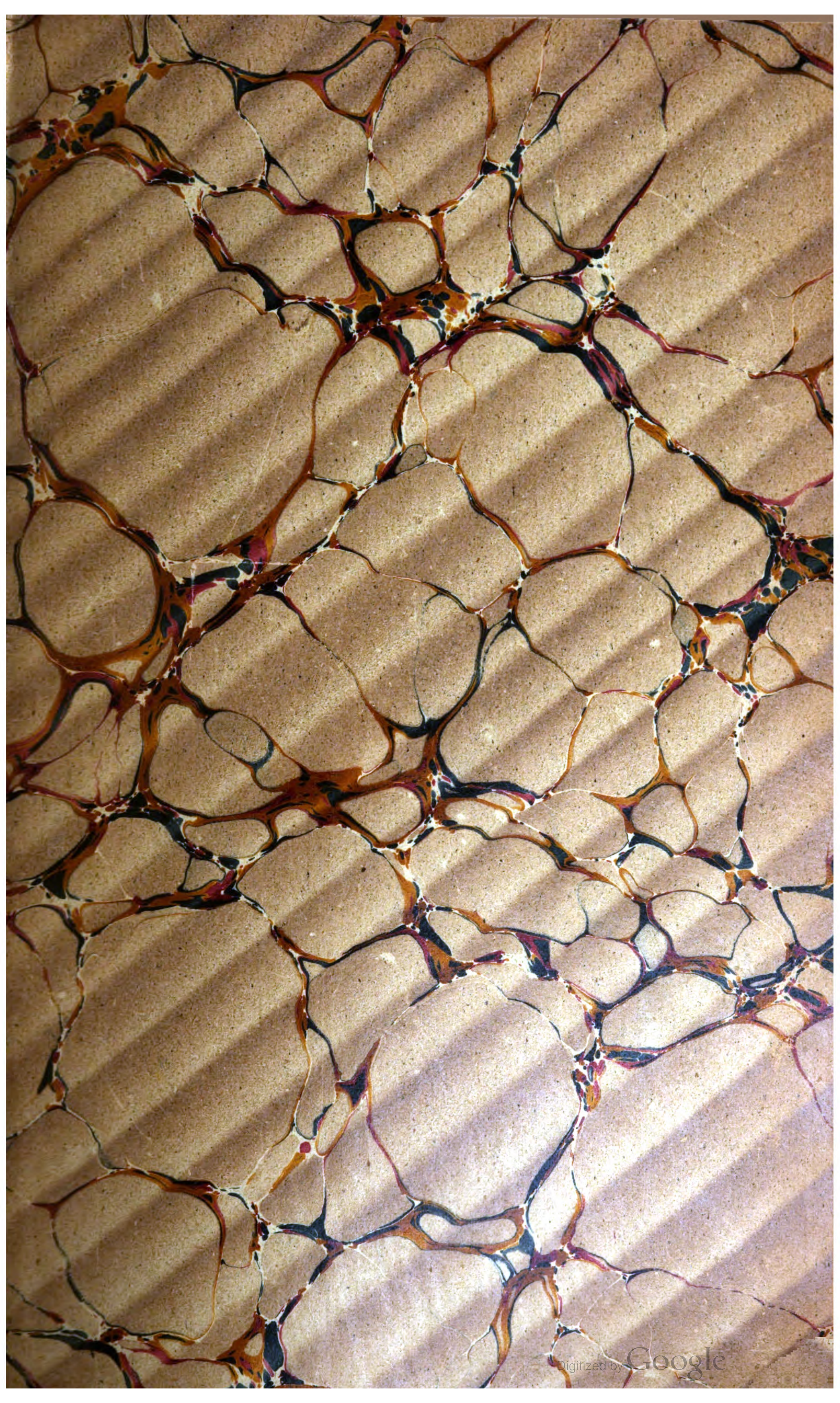

Google

Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano' ...

Ibn al-Adhārī


Library
of the
University of Wisconsin



HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE

INTITULÉE

AL-BAYANO'L-MOGRIB

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE

INTITULÉE

AL-BAYANO'L-MOGRIB

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

E. FAGNAN

TOME II

ALGER
IMPRIMERIE ORIENTALE PIERRE FONTANA, RUE D'ORLÉANS, 29
1904



PUBLICATIONS DU TRADUCTEUR

Observations sur les coudées du Mekyâs (Paris, 1873, in-8°).

Le Se'âdet Nâmeh de Naçer ed-Dîn Khosroû, texte persan et traduction (Leipzig, 1880, 8°).

Œuvres choisies de A. J. Letronne (Paris, chez Leroux, 1881-1885, 6 vol. in-8°).

Concordances du Manuel de droit de Sidi Khalil (Alger, chez Fontana, 1889, in-8°, 368 pages).

Catalogue des Manuscrits arabes, turcs et persans de la Bibliothèque-Musée d'Alger. Forme le t. xviii du *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France* (Paris, chez Plon, 1893, in-8°, xxxii-680 pages).

Histoire des Almohades d''Abd el-Wâhid Merrâkechi, traduction française (Alger, chez Jourdan, 1893, in-8°, 332 pages).

Le signe distinctif des Juifs au Maghreb (Revue des études juives, avril-juin 1894).

Chihab ed-Dîn Dimechki (Revue Africaine, 1894).

Chronique des Almohades et des Hafcides attribuée à Zerkechi (Constantine, 1895, vi-297 pages in-8°).

*Un chant algérien du XVIII*e *siècle*, recueilli et traduit par V. de Paradis (Alger, Jourdan, 1895).

*Alger au XVIII*e *siècle*, par Venture de Paradis (Alger, Jourdan, 1898, 178 pages in-8°).

Ibn el-Athir, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, traduction française (Alger, Jourdan, 1901, 664 pages in-8°).

*L'Afrique septentrionale au XII*e *siècle de notre ère*, description extraite du *Kitâb el-istibçâr* (Constantine, 1900, 229 pages in-8°).

Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée : *Al-Bayano'l-Mogrib*, traduite et annotée (Alger, Fontana, 1901, t. i, 519 pages in-8° ; t. ii, 541 pages, 1904).

Les Tabakât malekites (Madrid, 1904).



AVANT-PROPOS

Le second des fragments qui nous sont parvenus du *Bayân* et qu'a publiés Dozy, n'a, non plus que le premier, été conservé intégralement, puisqu'il ne comprend même qu'une portion de la période Omeyyade de l'histoire de l'Espagne et s'arrête avant la mort du brillant et peu scrupuleux ministre que nous connaissons sous le nom d'Almanzor. Il a cependant une importance au moins égale à celle du premier, dont il complète aussi certaines données relatives à l'Afrique. Cette compilation, malgré bien des défauts qui ne lui sont d'ailleurs pas exclusifs, fournit en effet des renseignements puisés dans des chroniques antérieures et probablement perdues pour toujours. C'est à l'emploi de celles-ci qu'il faut attribuer de trop fréquentes citations en prose rimée où des rhéteurs, dont l'Espagne musulmane compte un si grand nombre, ont, sans presque aucun souci ni des faits ni de la précision, étalé leur connaissance du lexique et leur habileté dans l'emploi des métaphores, au grand désespoir des traducteurs qui ont à employer la langue française, si impropre à cet usage. Aussi la traduction de cette seconde partie, moins heureuse peut-être que celle de la première, pourra-t-elle provoquer quelques réserves de la part de ceux qui sont en état de la contrôler ; encore ne parlé-je pas des noms géographiques, d'une lecture et d'une identification souvent malaisées et pour plusieurs desquels on voudra bien consulter les *Additions* de la fin du volume.

Elle n'a pas complètement l'attrait de l'inédit, puisque, dès 1860, une version espagnole, d'ailleurs peu connue, des pp. 2 à 161 du texte, a été publiée à Grenade par D. Fr. Fernandez Gonzalez sous le titre *Historias de Al-Andalus por Aben-Adhari de Marruecos* (t. I, seul publié, 335 p., 8°). Il en est parlé en ces termes par F. Pons Boigues : « El prurito de una fidelidad exagerada le lleva a

inventar palabras y giros de diccion que se compadecen muy mal con la indole de nuestra lengua» (*Ensayo bio-bibliografico,* p. 415).

Sur le nom et la personnalité d'Ibn Adhari je ne puis rien apprendre de nouveau, et je me borne à relever deux passages qui paraissent avoir échappé à l'attention de Dozy (p. 4, l. 7, et 10, l. 21). Du premier, qui est le plus important, si toutefois le compilateur ne se borne pas à la simple transcription d'une de ses sources, il résulte qu'il était en état de recourir à des sources non-arabes, puisqu'il parle d'« un livre étranger », c'est à dire écrit dans une langue parlée par des chrétiens, selon l'usage qu'il fait de ce mot *'adjem* dans d'autres passages, où je l'ai rendu, peut-être trop fidèlement, par *barbare* ou *étranger* (p. ex. pp. 229, 317, 378, 379, etc.

Voici la liste des Omeyyades dont il est parlé dans ce volume :

Abou'l-Motarrif 'ABD ER-RAHMAN I ben Mo'awiya ben Hicham, + 23 rebî' II ou 10 djomada 172.

Abou'l-Welid HICHAM I ben 'Abd er-Rahman ed-Dakhil, surnommé er-RID'A, + 3 çafar 180.

Abou'l-'Açi el-HAKAM I ben Hicham ben 'Abd er-Rahman, + 27 dhoû'l-hiddja 206.

Abou'l-Motarrif 'ABD ER-RAHMAN II ben el-Hakam, + 3 rebî' II 238.

Abou 'Abd Allah MOHAMMED I ben 'Abd er-Rahman II, + 28 çafar 273.

Abou'l-Hakam el-MONDHIR ben Mohammed I, + 15 çafar 275.

Abou Mohammed 'ABD ALLAH ben Mohammed I ben 'Abd er-Rahman, + 1er rebî' I 300.

Abou'l-Motarrif 'ABD ER-RAHMAN III ben Mohammed ben 'Abd Allah, en-NAÇIR, + 2 ramadân 350.

Abou'l-Motarrif el-HAKAM II ben 'Abd er-Rahman, el-MOSTANÇIR, + 3 çafar 366.

Abou'l-Welid HICHAM II ben el-Hakam, el-MO'AYYED.



EL-BAYAN EL-MOGHRIB

DEUXIÈME PARTIE

Description de l'Espagne ; sa prééminence.

[P. 2] Ce pays est une presqu'île de forme triangulaire ou à peu près : un angle se trouve à la colonne(1) de Cadix, le second en Galice sur la même ligne que l'île de Bretagne (Bertâniya), là où se trouve une colonne semblable à celle de Cadix ; le troisième est à l'Est entre les villes d'Arboûna (Narbonne) et de Bordhîl (Bordeaux), au point où l'Océan occidental se rapproche de la partie syrienne de la Méditerranée et où l'on pourrait dire en quelque sorte que ces deux mers se réunissent. L'Espagne serait donc une île si elle n'était rattachée à la Grande Terre par son dernier côté sur une longueur d'une pleine journée de marche(2) ; c'est là que se trouve le passage appelé *El-Abwâb*(3). Ce pays est donc entouré [presque

(1) On dit qu'il existe six colonnes en pierre, chacune haute de cent coudées et surmontée d'une statue en cuivre : deux se trouvent dans les îles Fortunées, une troisième à Cadix (Edrisi, éd. Dozy-de Goeje, p. 1 ; Makkari, I, 85 ; Reinaud, intr. à la *Géogr. d'Aboulféda*, 255 ; cf. Dozy, *Recherches*, II, 328).

(2) Il serait plus exact de dire *cinq journées*, ainsi que l'a écrit Edrisi, p. 197.

(3) C'est à dire les Portes ou Ports, *puerto* en espagnol ; cf. Aboulféda, trad. fr., t. II, p. 36, n. 6. Quant à la description de la forme de l'Espagne, cf. *ibid.*, pp. 37 et 234 ; Edrisi, p. 197 ; Makkari, I, 81 et s., et ce que dit Orose, in *Historias de Al-Andalus* por F. Fernandez-Gonzalez, p. 6, n. 1.



de toutes parts par la mer : l'Océan occidental et la Méditerranée méridionale, qui remonte aussi quelque peu à l'Est; les limites orientale, occidentale et, en partie, septentrionale, sont formées par l'Océan, une partie des limites méridionales et orientales l'est par la Méditerranée, car celle-ci est au centre de toute la terre. On dit [que ce pays est à l'extrémité du quatrième (1)] des sept climats.

On prétend que le peuple qui s'y établit d'abord, après le déluge, était les Andaloch, [**P. 3**] d'où le pays fut nommé « Andalos » (2). On dit aussi qu'ils étaient mages *(madjoûs)* et que Dieu, voulant les forcer à s'en aller, empêcha la pluie de tomber dans ce pays, si bien que les bassins, les sources et les rivières restèrent à sec, de telle sorte que ce peuple se retira et se dispersa. Ce pays, de la frontière de France *(Efrendja)* à la mer, resta cent ans inhabité, et reçut ensuite des Africains *(Afârik'a)*, expulsés par le prince d'Ifrîk'iyya par suite d'une famine qui désolait cette province. Les nouveau-venus retrouvèrent de l'eau dans les rivières et occupèrent le pays pendant cent cinquante ans environ, sous onze princes qui résidaient à T'âlik'a (3). Ils furent ensuite vaincus et supplantés par les Echbâniyya, dont le nom fut donné à Ichbîliyya (Séville), qu'ils bâtirent et où ils habitèrent, tandis que T'âlik'a tomba en ruines. Les barbares de Rome les attaquèrent et restèrent les maîtres jusqu'au jour où

(1) Les crochets indiquent une lacune que j'ai tenté de combler d'après Makkari (i, 90, l. 3).

(2) Le nom d'Andalos, encore subsistant sous la forme *Andalousie*, désignait l'Espagne musulmane, et paraît se rattacher au nom des *Vandales* (Aboulféda, ii, 234 n.; Dozy, *Recherches*, 3e éd., i, 301).

(3) Ibn el-Athîr parle aussi de cette localité *(Annales du Maghreb*, p. 37), de même que Makkari (i, 86), qui donne des détails sur cette période mythique.

eux-mêmes furent assaillis par les Bechterlikât [1]. Antérieurement s'était produite la mission du Messie, l'envoi des apôtres en tous lieux, la prédication et les succès de la religion chrétienne. Alors eut lieu l'invasion des Bechterlikât, qui venaient de Rome et étaient maîtres de la France, où ils envoyaient des gouverneurs. Mérida était [en Espagne] leur capitale, et vingt-sept de leurs rois s'y succédèrent.

Ensuite surgit à Séville un pauvre cultivateur nommé Echbân. Un jour qu'il cultivait la terre, Khiz'r vint se mettre à côté de lui et lui dit : « Quand tu auras vaincu Iliyâ, sois bon pour les enfants des Prophètes. — Et comment, reprit-il, sera-ce possible, à moi, chétif, et qui ne suis pas de sang royal ? — Cela, reprit Khiz'r, est décidé par Celui qui transforme ton bâton comme tu peux le voir ». Et, en effet, celui-ci était tout verdoyant, ce dont il resta tout effrayé, et son interlocuteur disparut. Ces paroles firent impression sur Echbân, qui se mit à agir sans relâche sur le peuple, si bien que son nom devint bien connu et qu'il se rendit maître de l'Espagne. Il s'embarqua pour Iliyâ, qu'il pilla et ruina ; il y tua cent mille juifs et en vendit pareil nombre, et les marbres de cette ville furent ramenés en Espagne. Son expédition eut lieu après la deuxième année de son règne, qui dura environ vingt ans. Le nom d'Echbân était, dit-on, Içbahân, parce que, [**P. 4**] né dans cette ville, il en aurait pris le nom [2] ;

(1) Ibn el-Athîr écrit *Bechnoûliyat,* (dans Makkari, Bechtoûlikât, I, 89) et rapporte également la légende qui a trait à Echbân *(ibid.*, 37 et 38), et qu'on retrouve dans Makkari (I, 88).

(2) L'origine soi-disant persane d'Echbân se fonde probablement sur la ressemblance de ce mot avec celui d'Içbahân ou Isfahan, mais il y est maintes fois fait allusion, par ex. par Mas'oûdi, *Prairies d'or,* I, 369 ; II, 326 ; Makkari, I, 86, etc. Cf. Ibn el-Athîr, *Annales,* p. 35.



Dieu est plus savant. Les princes de cette dynastie sont au nombre de cinquante-cinq.

Les Goths envahirent ensuite l'Espagne, qui fut, par l'intervention divine, soustraite à l'empire de Rome. Leurs princes, qui résidaient à Tolède, furent au nombre de seize, et le dernier fut Loderîk, du temps de qui eut lieu l'invasion musulmane. J'ai trouvé dans un livre étranger que le dernier roi d'Espagne s'appelait Wakhchendech (1), qui n'avait pas son pareil dans la Chrétienté en sagesse ni en connaissance des règles traditionnelles, et c'est d'après lui [que ses sujets entendaient les préceptes du Christianisme (2)], c'est à dire les quatre Evangiles, sur lesquels ils sont en désaccord et auxquels ils se réfèrent. Il était..... On dit que Loderîk, celui qui fut attaqué par les Arabes et les Berbères, se souleva contre ce Wakhchendech et le tua. Il s'empara de la royauté et son autorité fut reconnue par Tolède et d'autres villes. D'après les livres des étrangers, ce Roderîk *(sic)* n'était pas un prince de sang royal, mais un bâtard, qui était gouverneur de Cordoue et qui tua le roi après s'être révolté contre lui. Il changea les règles du gouvernement et corrompit les coutumes traditionnelles de la royauté ; il ouvrit le temple qui renfermait le coffre (3) et qui était.... ; à la mort de chaque roi on y écrivait son nom et la durée de son règne, et l'on y déposait son diadème.

---

(1) *Khachendech* (Chindaswinde ?) dans Makkari (I, 89).

(2) J'ai ici tenté de compléter et corriger le texte d'après Makkari *(ib.)*, à qui Dozy, dans ses *Corrections*, n'a pas songé à recourir.

(3) La légende relative à l'origine de ce coffre figure dans Makkari (I, 152 et s. ; cf. 157), et dans Ibn Khallikan (III, 479). Sur ce coffre et son contenu, sur la Table de Salomon, etc., on peut consulter notamment l'étude détaillée qu'en a faite M. Juan Menendez Pidal, *Leyendas del último rey Godo* (in *Revista de archivos*, 1901 et 1902).

Les chrétiens lui manifestèrent leur désapprobation [et offrirent de lui bâtir] une demeure semblable, faite d'or et d'argent, à condition qu'il ne l'ouvrît pas ; mais, sans vouloir les écouter, il persista à ouvrir le coffre.... Il y trouva, avec les diadèmes des rois, des statues d'Arabes porteurs d'arcs et enturbannés [sur lesquelles ?] il était écrit : « Quand cette demeure sera ouverte et qu'on en tirera ces statues, des gens qui leur ressemblent pénétreront en Espagne.... » Quand les Arabes et les Berbères, conduits par T'ârik', se trouvèrent en Espagne, les chrétiens l'abandonnèrent et s'enfuirent, si bien qu'il fut tué. L'invasion de T'ârik' eut lieu un an après l'accession au trône de Roderik, qui fut tué par T'ârik' à Kartâdjenna (Carteya).... A son arrivée à Tolède, T'ârik' y trouva la table de Salomon [**P. 5**] ainsi que les statues équestres des Arabes et des Berbères. Celles-ci furent placées près du château de Cordoue. Mais, selon d'autres, les statues qu'on voit en ce lieu y furent transportées par ᶜAbd er-Rahmân ben Moᶜâwiya et étaient des talismans placés par les Arabes dans les mosquées d'Espagne.

En voilà assez pour le moment en ce qui touche la description de l'Espagne et l'énumération de ses anciens rois.

Les Musulmans pénètrent en Espagne et l'enlèvent aux Infidèles (1).

On raconte de quatre manières différentes l'entrée des musulmans dans ce pays :

1° Ce furent ᶜAbd Allâh ben Nâfiᶜ ben ᶜAbd el-Kays

---

(1) Sur la conquête de l'Espagne par les Musulmans, voyez Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 43 ; Saavedra, *Estudio sobre la invasion*, etc., Madrid, 1892 ; et ci-dessous.

Fibri et ᶜAbd Allâh ben el-Haçîn Fihri[1] qui y pénétrèrent par mer, du temps d'ᶜOthmân. D'après Tabari, ils y pénétrèrent par terre et par mer et Dieu leur en fit faire la conquête, de même que celle de la France; un territoire égal à celui d'Ifrîk'iyya s'ajouta ainsi à l'empire musulman. L'Espagne continua de dépendre de l'Ifrîk'iyya jusqu'à l'époque de Hichâm ben ᶜAbd el-Melik. Puis les Berbères défendirent [et reconquirent] leur pays, et ceux qui étaient en Espagne restèrent tels quels[2]. Cela se passait en 27 de l'hégire (6 octobre 647).

2° Moûsa ben Noçayr[3] la conquit en 91 (8 novembre 709). De cette version, que rapporte aussi Tabari, il résulte que ce chef passa en personne en Espagne et qu'il dirigea cette expédition et la conquête ;

3° Tarîf y pénétra et la conquit en 91 ;

4° Ce fut T'ârik' qui y pénétra le premier, en 91, et qui y fut suivi en 92 par Moûsa.

On voit la contradiction qui existe entre ces quatre versions : on dit que les deux Fihrites furent les premiers à y entrer, ensuite que ce fut Ibn Noçayr, puis Tarîf et enfin T'ârik'. De là résulterait que les deux Fihrites ont, du temps d'ᶜOthmân, remporté des victoires et ramassé du butin sur le littoral, et que Tarîf, arrivé en 91, y a fait des ravages que l'on a mis sur le compte de Moûsa ben Noçayr, selon la coutume qui attribue au chef les actes qu'il a ordonnés : le fait qu'il dépendait

---

(1) Le nom de ce chef figure aussi dans le *Nodjoûm*, I, 95; cf. *Annales du Maghreb*, p. 16.

(2) «... e impidieron los berberies las comunicaciones, quedando los habitantes de Al-Andalus por su estado en condicion superior á la de ellos» (trad. F. Gonzalez, p. 14).

(3) Sa biographie figure dans la *Hollat*, in *Notices sur quelques manuscrits*, p. 30; Ibn Khallikan, III, 475; Dhabbi, n° 1334, etc.

de Moûsa le prouve, [P. 6] et alors l'allégation de Tabari est exacte; à plus forte raison[1] est-ce prouvé par le récit de Râzi[2]. T'ârik' enfin y pénétra pour en faire la conquête par lui-même, en 92 (28 octobre 710).

D'après ʿArîb, l'infidèle Julien, gouverneur d'Algéziras, entra en relations, en 91, avec Moûsa ben Noçayr, gouverneur d'Ifrîk'iyya, par l'intermédiaire de T'ârik' ben Ziyâd, qui administrait Tanger et les environs au nom de Moûsa[3]. Julien lui écrivit pour lui présenter sous le plus beau jour la conquête de l'Espagne et lui en montrer la facilité. On dit même qu'il se rendit par mer auprès de lui, si bien qu'il l'amena à ce projet. Moûsa consulta Welîd ben ʿAbd el-Melik, ou par lettre ou en personne, car il y a divergence à ce sujet, et le khalife conseilla de tenter l'affaire avec quelques escadrons, sans trop exposer les musulmans. Alors Moûsa envoya un berbère, Aboû Zorʿa Tarîf, à la tête de 100 cavaliers et de 400 fantassins, qui franchirent sur quatre navires le bras de mer qui les séparait de l'Espagne et débarquèrent vis à vis de Tanger, à l'endroit appelé maintenant, à cause de cela, Djezîrat Tarîf; de là il poussa des incursions dans les environs jusqu'à Algéziras, enleva des captifs et un butin considérable et s'en retourna sain et sauf. Cette incursion avait été organisée en ramadân 91 (juillet 710).

---

(1) Je lis باحرى

(2) Sur Aboû Bekr Ahmed ben Mohammed Râzi, mort vers 344, et des œuvres de qui il ne nous est parvenu que de faibles fragments, voir notamment Pons, l. l., p. 62, et Saavedra, *Estudio sobre la invasion*, p. 8.

(3) On discute la question si Julien était Goth, Byzantin ou Berbère; voir notamment Dozy, *Recherches*, I, 57, 3e éd.; Codera in *Revista de Aragon*, mars 1902 et s.; J. Menendez Pidal in *Revista de archivos*, 1902, p. 354.

On est donc, semble-t-il, unanime à reconnaître que celui qui a fait le plus dans la conquête de l'Espagne est T'ârik' ben Ziyâd, mais on n'est pas d'accord sur son origine : la plupart disent que c'est un Berbère de Nefza, et que, devenu captif, il fut affranchi par Moûsa ben Noçayr, tandis que d'autres le disent Persan.

D'après Çâlih' ben Aboû Çâlih' (1), T'ârik' était fils de Ziyâd ben ʿAbd Allâh ben Refhoû ben Ourfeddjoûm ben Inizghasen ben Oulhâç ben Itewwofet ben Nefzân (2). On admet aussi sans conteste qu'il administrait le Maghreb el-Akça au nom de Moûsa avant qu'on se mît à explorer l'Espagne, et que celui-ci lui laissa les ôtages livrés par les Berbères de cette province en 86 (1 janvier 705). Mais on dit encore que T'ârik' passa en Espagne [**P. 7**] en 92 avec les ôtages berbères.

D'après Ibn el-K'attân (3), on dit généralement qu'il résidait à Tanger ou, selon d'autres, à Sidjilmâssa ; que Salé et la région par delà, Fez, Tanger et Ceuta, appartenaient aux chrétiens, et qu'à Tanger résidait Julien ; que T'ârik' était alors le lieutenant de Moûsa ben Noçayr. Mais ici encore commence la divergence sur le point de savoir s'il passa en Espagne d'après l'ordre de Moûsa, ce qui est l'opinion générale et communément admise,

---

(1) Je ne trouve d'autre personnage de ce nom que Çâlih ben Aboû Çâlih Khalaf, juriste et théologien qui avait étudié en Afrique, et qui mourut en 586 (*Tekmila,* n° 1223).

(2) Comparez l'orthographe de ces noms dans le t. I, p. 37.

(3) Cet auteur, dont le nom est maintes fois cité dans le t. I, et qui était inconnu à M. de Slane, a composé une chronique intitulée *Nez'm el-Djomân.* Ce doit être Aboû'l-Hasan ʿAli ben Mohammed ben ʿAbd el-Melik, mort en 628 à Sidjilmâssa, où il était kâdi; (*H. des Berb.*, II, 162 ; *Tekmila,* n° 1920 ; Pons y Boigues, *Ensayo bio-bibliografico,* p. 275 ; Dozy, intr. au *Bayan,* p. 31 ; *Notices sur quelques manuscrits,* p. 4).

ou s'il y fut appelé forcément par quelque incident fortuit.

Râzi dit, d'après Wâkidi, que Welîd ben ʿAbd el-Melik nomma Moûsa ben Noçayr gouverneur d'Ifrîk'iyya et que Moûsa fit administrer Tanger par T'ârik'. Celui ci, devenu voisin de Julien par suite de la proximité d'Algéziras, s'aboucha avec lui; l'entente se fit entre eux et Julien promit de le faire, lui et ses troupes, entrer en Espagne. T'ârik', qui avait une armée de 12,000 Berbères, se décida à cette expédition après avoir reçu le consentement de son patron Ibn Noçayr. Pour transporter ces troupes à l'insu des Espagnols, Julien employa les bateaux de commerce qui faisaient le cabotage entre les deux côtes, et que l'on crut transporter des marchands. Tous ces soldats furent ainsi introduits peu à peu, et T'ârik', accompagné de son entourage, partit avec le dernier bataillon pour aller rejoindre les siens; Julien et ses compagnons, pour plus de sûreté, restèrent à Algéziras. Le lundi 5 redjeb 92 (27 avril 711), ainsi que cela a été dit, T'ârik' débarqua en Espagne près d'une montagne qui porte encore son nom.

ʿIsa ben Mohammed (1), l'un des descendants d'Aboû'l-Mohâdjir, parle, dans son livre, du motif qui amena T'ârik' en Espagne : T'ârik', dit-il, qui gouvernait Tanger au nom de Moûsa, [**P. 8**] vit, un jour qu'il était assis, arriver des navires qui vinrent jeter l'ancre dans le port. Ses gens allèrent enlever les gouvernails et firent débarquer les arrivants, qui déclarèrent venir chercher pro-

(1) J'ai vainement cherché le nom de cet auteur et la mention de son livre. Peut-être s'agit-il de celui, (+403), qui figure dans Pons (*Ensayo*, p. 108, d'après l'*Ihâta* cité par Casiri ; dans le ms de cet ouvrage existant à Paris, n° 3347, on trouve mentionné un ʿIsa ben Mohammed ben ʿIsa Omawi Loûchi ; cf. aussi Ibn el-Faradhi, n° 987).

tection. T'ârik' demanda à leur chef Julien le motif de sa venue : « Mon père, répondit-il, est mort; un patrice, nommé Loderîk, a dirigé ses attaques contre notre roi et notre royaume, et m'a couvert de mépris et d'humiliation. J'ai entendu parler de vous, et je viens vous appeler en Espagne, où je vous servirai de guide. » T'ârik', ayant consenti, réunit les Berbères au nombre de 12,000, et Julien les emmena petit à petit, ainsi qu'il a été dit.

On explique encore les choses comme ceci : Tanger, Ceuta, Algéziras et cette région appartenaient au roi d'Espagne, de même que presque tout le littoral du Maroc septentrional *(el-ʿadwa)* et du voisinage était aux mains des Roûm. C'étaient eux qui y habitaient, car les Berbères n'aiment pas habiter les villes ni les bourgades et ne recherchent que les montagnes et les campagnes, à cause de leurs chameaux et de leurs troupeaux. Les chrétiens, d'ailleurs, avaient accepté un traité de paix. La coutume, en Espagne, était que les rois chrétiens prissent à leur service les enfants des patrices et des grands, les garçons étant employés à l'extérieur et les jeunes filles faisant des travaux d'intérieur. Cette coutume subsiste encore de nos jours, notamment pour les garçons : ils travaillent étant enfants, se mettent au courant des mœurs et des coutumes, et quand ils sont devenus grands, les princes les admettent au nombre de leurs guerriers et dans les familles de ceux-ci. Roderîk, roi Goth d'Espagne, qui avait à sa cour, dans les conditions susdites, la fille de Julien, lui fit violence ; elle en informa secrètement son père, qui cacha sa colère et guetta longtemps l'occasion de satisfaire son ressentiment. Cela dura jusqu'à l'invasion du Maghreb par les Arabes. Alors Roderîk fit demander à Julien des faucons, des éperviers, etc.

« Je t'enverrai, répondit Julien, un épervier tel que tu n'as jamais ouï parler de son semblable », voulant dire par là la trahison qu'il méditait. C'est alors qu'il invita T'ârik' à franchir le détroit (1).

[**P. 9**] Sur la manière dont T'ârik' a fait la guerre en Espagne, il y a diverses versions. ʿIsa dit dans son livre que Roderik marcha contre lui avec toutes les forces militaires de son royaume; qu'il y figurait en personne assis sur le trône que portaient deux mulets, ceint de son diadème et couvert de tous les bijoux dont s'ornent les rois; qu'il s'avança ainsi vers la montagne où était installé T'ârik', qui l'attaqua avec toutes ses troupes, dont une très faible partie seulement se composait de cavalerie; qu'à la suite d'une lutte si acharnée que tout semblait devoir disparaître, Dieu mit en fuite les infidèles, et que Roderik fut tué au Wâdi et-Tîn (2), à la suite de quoi T'ârik' entra à Cordoue, et l'Espagne fut, grâce à Dieu, conquise par les musulmans.

D'après Wâkidi, on se battit du lever au coucher du soleil; il n'y avait eu au Maghreb aucune bataille aussi importante, et les ossements des victimes demeurèrent longtemps sur le champ de bataille avant de disparaître. Wâkidi ajoute qu'il tient d'ʿAbd el-Hamîd ben Djaʿfar (3),

(1) Le même épisode est rappelé, sous une forme légèrement différente, par Ibn Koûtiyya (p. 262-263 du fragment publié, texte et traduction, dans le *Recueil de textes... de l'Ecole des langues orientales*, 1889, t. I; il est préférable de se reporter à la traduction de ce même fragment publiée dans le *J. as.*, 1856, II, p. 429). Pour l'histoire de la conquête, voir notamment Dozy, *Recherches*, 3ᵉ éd., I, 21, et Saavedra, *Estudio sobre la invasion de los Arabes en España*, Madrid, 1892.

(2) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs.

(3) Personnage qui a joué un certain rôle et qui mourut en 153 (Ibn el-Athîr, V, 403, 404, 422 et 467).

qui le tenait de son père, que celui-ci disait : J'ai entendu un Espagnol raconter à Sa'îd ben el-Mosayyib [1] les évènements en question, en ajoutant : « Pendant trois jours, les musulmans ne cessèrent de frapper de leurs sabres, si bien qu'ils abattirent complètement leurs ennemis. » De là, ils gagnèrent la ville capitale, Cordoue, à cinq journées du littoral, où se trouvait Roderik. L'autorité de celui-ci s'étendait jusqu'à Narbonne, alors frontière de l'Espagne du côté de la France et distante de Cordoue de mille milles. Dans ces premiers succès, T'ârik' et les siens firent dix mille prisonniers, et la part du butin de chaque guerrier, en or et en argent, monta à 250 dinars.

D'après Râzi, Roderik, quand il apprit l'arrivée [**P. 10**] de T'ârik' et de son armée et qu'il sut où les trouver, envoya successivement contre lui des corps de troupes dont il confia le commandement à son neveu Bandj [2], fils de sa sœur, qui était son principal officier, mais dans toutes les rencontres ils furent battus et massacrés, et Bandj subit le même sort. La force des musulmans s'accrut, et les fantassins purent se monter et élargir le cercle de leurs incursions dans la région qu'ils traversaient ; mais alors ils eurent à subir l'attaque de Roderik monté sur son trône, comme il a été dit, et à la tête de toutes ses troupes, de ses gardes et des habitants. Ce prince atteignit l'endroit où était T'ârik', et le combat s'engagea sur le Wâdi Beka [3], dans la province de Sidona

(1) Célèbre traditionnaire, + 94 H. ou environ, appelé le fakîh par excellence (Nawawi, p. 283 ; *Nodjoûm*, notamment p. 254 ; Ibn Khallikan, I, 568 ; Ibn Koteyba, 223, etc.).

(2) Sur l'orthographe de ce nom, probablement Bencio, cf. Saavedra, *Estudio*, p. 66, n. 3.

(3) Le texte porte *Leka*, ainsi qu'on le trouve encore ailleurs ; mais cf. Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 44 ; Saavedra, p. 68, etc.

(Medinasidonia), le jour même, dimanche 28 ramadân (19 juillet 711); la lutte dura depuis le lever du soleil jusqu'à l'arrivée de la nuit; le lundi elle recommença et dura jusqu'au soir et ainsi de suite jusqu'au dimanche suivant, c'est à dire pendant huit jours. Grâce à Dieu, Loderik et les siens furent tués, et l'Espagne devint la proie des musulmans. On ne sait au juste où fut tué ce prince, dont on ne retrouva pas le cadavre, mais seulement une bottine argentée ; il se noya selon les uns, ou fut tué selon les autres.

T'ârik' se dirigea ensuite vers le défilé d'Algéziras[1]. puis vers la ville d'Ecija, où s'étaient ralliés les fuyards. Une nouvelle et sanglante bataille s'engagea, où beaucoup de musulmans tombèrent morts ou blessés; mais l'aide divine, se manifestant, mit un terme aux prétentions des barbares, et Dieu remplit leurs cœurs de terreur quand il fit faire par ses fidèles irruption dans le pays; la plupart des polythéistes, laissant derrière eux les villes, en grande partie vides de leurs habitants, s'enfuirent à Tolède.

Julien, quittant sa résidence d'Algéziras, vint trouver T'ârik' et lui dit: « Maintenant l'Espagne est à toi; envoie tes troupes dans toutes les directions et fais-les guider par mes gens; toi-même marche sur Tolède! » D'après ce conseil, T'ârik' envoya d'Ecija ses soldats de tous côtés.

---

(1) Cf. Dozy, *Recherches*, I, p. 45 de la 3e éd. : « Ce défilé ne peut être que celui qui se trouve près de Los Barrios, non loin d'Algéziras, ou bien celui des coteaux de Cámara, qui traverse la chaîne de montagnes Pénibétique entre Jimena et Alcalá de los Gazules » (Lafuente, *Ajbar Machmua*, 247). Mais pour M. Saavedra (p. 77) il s'agit de la Boca de la Foz, ce que l'examen de la carte rend des plus vraisemblables.

[P. 11] **Conquête de T'ârik' ben Ziyâd en 92 (28 octobre 710).**

Il s'empara d'abord de la Montagne de la victoire, aussi nommée Djebel T'ârik'. En effet, sitôt que les musulmans, arabes et berbères, furent débarqués dans le port, ils voulurent gravir la montagne formée de rochers abrupts, et, se servant des bâts pour faciliter la route à leurs montures, ils exécutèrent l'ascension; puis, parvenus au sommet, ils élevèrent pour se protéger le mur dit des Arabes. On dit aussi qu'ils se rendirent immédiatement maîtres du fort de Carteya (1), situé au pied de cette montagne et dans la province d'Algéziras. A cette nouvelle, les princes d'Espagne allèrent trouver Roderîk, orgueilleux tyran, qui appela à lui les chrétiens. Les uns disent qu'il envoya à plusieurs reprises contre les musulmans des troupes qui, dans toutes les rencontres, furent battues et massacrées; qu'ainsi la force des musulmans s'accrut, que les fantassins purent se monter et élargir le cercle de leurs incursions; qu'alors Roderîk en personne marcha contre eux. Mais la plupart disent, au contraire, qu'il dirigea en personne la première attaque. Il y a encore divergence sur la durée des combats qui aboutirent à la victoire et à la fin desquels Roderîk fut mis en fuite : les uns disent un jour plein, d'autres deux jours, d'autres trois, d'autres encore huit. On discute également si la tête du vaincu fut apportée à T'ârik' ou si ce prince périt noyé.

Prise de Cordoue. D'Ecija T'ârik' envoya Moghîth (2),

---

(1) Ce nom s'écrit en arabe Kartadjenna, comme celui de Carthagène; c'est, aujourd'hui, Torre de Cartagena *ou* del Rocadillo (Saavedra, p. 65; *Mus. d'Esp.*, II, 33 et 353; Index du *Machmua*, p. 250).

(2) Moghîth était un affranchi d'origine chrétienne à qui Dhabbi a consacré un court article (n° 1387).

client d'ʿAbd el-Melik ben Merwân, à Cordoue, l'une des villes principales du pays. Ce chef avait avec lui 700 cavaliers et pas un fantassin, puisqu'on avait monté tous les fantassins. Arrivé à Secunda et à la bourgade de T'arsayl[1], à trois milles de Cordoue, il envoya les guides à la recherche de quelqu'un qui pût le renseigner; on lui ramena, dans le fourré où il se tenait, un berger dont on s'était emparé, et qui, interrogé au sujet de Cordoue, répondit : « [**P. 12**] Les principaux habitants ont quitté la ville, où il ne reste plus qu'un patrice avec quatre cents soldats montés et les gens de basse naissance. » A la demande si les murailles étaient fortes, le berger répondit affirmativement, mais il ajouta qu'il y avait une brèche, qu'il décrivit, au-dessus de la Porte de la statue, autrement dite la Porte du pont[2].

A la faveur de la nuit, Moghîth et les siens continuèrent leur marche, franchirent la rivière et arrivèrent devant les murs, qu'ils tentèrent inutilement d'escalader. Ils retournèrent prendre le berger, qui leur montra la brèche; ils ne purent pas d'abord y atteindre, mais enfin un musulman y étant parvenu, Moghîth lui envoya la mousseline de son turban, dont cet homme saisit un bout et, avec cette aide, de nombreux musulmans arrivèrent sur les remparts. Moghîth se dirigeant alors vers la Porte du pont, à cette époque-là ruinée, ordonna à ses soldats de cerner les sentinelles sur les remparts, puis on brisa

---

(1) Les voyelles de ce nom, le *Tercios* des Mozarabes, sont indiquées dans le ms de l'*Akhbâr madjmoûʿa* (p. 10 du texte imprimé; cf. p. 263). Quant à Secunda, c'est le Campo de la Verdad actuel (Saavedra, *Estudio*, p. 81 ; Dozy, *Recherches*, 3ᵉ éd., I, 47).

(2) Là se trouvait une figure de lion, d'où son nom (*Fatho'l-Andaluci*, par J. de Gonzalez, Alger, 1889, p. 8 du texte, 9 de la trad.). Cette porte s'appelle aussi Porte d'Algéziras (*Machmua*, p. 11 du texte, 24 et 261).



les serrures et l'on pénétra dans la ville. A cette nouvelle, le prince sortit avec ses meilleurs soldats au nombre de 400, et se réfugia, à l'ouest de la ville, dans une église où il se fortifia [1]. Moghîth envoya à T'ârik' la nouvelle de ses succès et assiégea les chrétiens renfermés dans l'église pendant trois mois. Un jour qu'il était assis on vint lui annoncer que le prince chrétien s'enfuyait seul vers la montagne de Cordoue [la Sierra Morena], pour s'y défendre et tendre la main à ses coreligionnaires. Alors Moghîth, absolument seul, se lança à sa poursuite. Quand le fuyard, qui montait un cheval alezan, se vit poursuivi, il quitta la route et rencontra un fossé dans lequel son cheval tomba et se cassa le cou. Moghîth, arrivant bientôt, trouva le chrétien assis sur son bouclier et s'offrant comme captif. C'est le seul roi *(sic)* d'Espagne qui fut réduit en captivité, car les autres ou bien obtinrent quartier ou bien s'enfuirent au loin, en Galice, par exemple, ou ailleurs. Moghîth, revenant ensuite aux autres chrétiens, les força à se rendre et leur fit trancher la tête. Ce temple fut depuis lors nommé l'*Eglise des captifs*.

Quant au gouverneur de Cordoue, il le laissa en vie pour le présenter au Prince des croyants.

[**P. 13**] PRISE DE MALAGA [2]. D'Ecija T'ârik' envoya contre cette ville un corps de troupes commandé par un officier qu'accompagnait, comme guide, un homme de

---

(1) Il s'agit de l'église de San Acisclo (Saavedra, p. 83 et 85; Dozy, *Recherches*, I, 2ᵉ éd., p. 54; 3ᵉ éd., p. 48).

(2) Sur la conquête de Malaga, de Grenade et de Murcie, que le *Madjmoû'a* place aussi à cette époque, cf. Saavedra, l. l., p. 86; *Machmua*, tr., p. 26; *Recherches*, I, 56, n. 3; Guillen Robles, *Malaga musulmana*, p. 35.

Julien. Cette ville fut conquise ainsi que la province de Reyya (1), mais les chrétiens purent se réfugier dans les hautes et inabordables montagnes de Reyya.

Prise de Grenade, capitale d'Elvira (2). D'Ecija T'ârik' envoya contre cette ville un corps de troupes qui l'assiégea et s'en rendit maître.

Prise de Murcie. Ce même détachement marcha ensuite contre Todmîr, c'est à dire Murcie, qui avait pris ce nom de celui du chrétien qui y régnait; elle s'appelait (aussi) Orihuela (3), et c'était la capitale ancienne de (cette province). Le chrétien Todmîr, qui était puissant, combattit avec acharnement; mais ensuite il fut mis en déroute dans une plaine sans abri où les infidèles furent anéantis par la main des musulmans; ceux qui échappèrent se réfugièrent à Orihuela. Quand Todmîr, qui était bien au courant des ruses de guerre, vit combien il avait perdu des siens, il ordonna aux femmes de laisser flotter leurs cheveux, les arma de lances et les plaça sur les remparts de la ville avec ce qui lui restait de soldats; puis lui-même, déguisé en messager, se présenta pour demander quartier et obtint la capitulation pour lui et pour les habitants; ce ne fut qu'alors qu'il révéla qui il était et qu'il introduisit les musulmans dans la ville. Ceux-ci s'aperçurent alors qu'elle était privée de tout moyen de défense, mais, malgré le repentir qu'ils en eurent, ils res-

(1) Ce nom doit probablement se prononcer Reyyo, latin *regio*, et est donné à la province de Malaga, dont Archidona est restée longtemps la capitale (Dozy, *Recherches*, I, 320; 3e éd., p. 317).

(2) Ce nom représente l'ancienne Eliberis, aussi dénommée Castella, à environ trois parasanges N.-O. de Grenade, qui a été longtemps la capitale de la province de Grenade (Dozy, *ibid.*, p. 328; 3e éd., p. 327).

(3) Ce qui est inexact; cf. Edrisi, pp. 210 et 234; *Recherches*, 3e éd., I, 49.

pectèrent les conditions de la capitulation. Puis ils informèrent T'ârik' du succès de leurs armes. Quelques soldats restèrent à Todmîr avec les habitants ; mais la plupart allèrent rejoindre T'ârik', qui était devant Tolède.

PRISE DE TOLÈDE. T'ârik' trouva cette ville abandonnée ; il n'y restait qu'un petit nombre de juifs, tandis que le prince de cette ville s'était retiré dans une autre ville, derrière la montagne. T'ârik', après y avoir organisé militairement ces juifs renforcés par quelques-uns de ses soldats et partisans, se mit à la poursuite du fugitif (1), arriva à Guadalaxara [**P. 14**] et se dirigea du côté de la montagne, qu'il franchit par le col qui porte encore son nom (2). De l'autre côté, il arriva à la ville dite de la Table, parce qu'il y trouva la table de Salomon, fils de David, laquelle avait les bords et les pieds en émeraude verte ; il y trouva également beaucoup d'argent et d'objets précieux. Il regagna ensuite Tolède. Tel est le récit qu'on fait en attribuant ces actes à T'ârik'; mais, selon d'autres, il resta sur le champ de bataille [de Wâdi Beka], où il fut rejoint par Moûsa ; on dit aussi que Cordoue fut le lieu de leur rencontre.

Un an après T'ârik, en ramad'ân 93 (juin-juillet 712), Moûsa ben Nôçayr entra en Espagne et poursuivit sa marche victorieuse pendant le reste de cette année, en 94 et une partie de 95 ; il conquit toutes les places fortes et battit tous les généraux qui marchèrent contre lui.

---

(1) La traduction est faite d'après le texte tel que le rétablit Dozy dans ses *Corrections*. On sait, en effet, que les juifs, qui avaient à se plaindre des Visigoths, prêtèrent leur concours aux conquérants (cf. Saavedra, p. 89 ; *Annales du Maghreb*, p. 46 n. 2 : Dozy, *Recherches*, 2e éd., I, 55 et 331 ; 3e éd., p. 339 ; Fournel, *Berbers*, I, 259, etc.).

(2) Le Col de T'ârik' serait celui de Buitrago ou de Somosierra (*Annales*, p. 46, n. 4).

Sans éprouver aucun insuccès ni voir fuir aucun de ses bataillons, il s'avança jusqu'à la ville de France nommée Loût'oûn (1); tout le reste du pays en deçà et jusqu'à l'extrême limite de Barcelone avait été conquis. Mais alors les musulmans s'inquiétèrent et lui manifestèrent leur crainte qu'il les exposât à trop de dangers, de sorte qu'il les ramena en arrière. « J'ai, dit l'auteur de la *Behdjat en-nefs* (2), lu dans un livre chrétien que les musulmans s'avancèrent jusqu'à Loût'oûn, capitale des Francs, après s'être rendus maîtres de tout le pays en deçà à l'exception des montagnes de K'ark'oûcha (3), de celles de Pampelune et du Rocher de Galice. Dans ce dernier endroit, il ne resta autour du roi que moins de 300 hommes qui ne fussent pas morts de faim ou autrement; quand ceux qui étaient chargés de les réduire les virent si peu nombreux, ils dédaignèrent de les poursuivre plus longtemps et les abandonnèrent; mais le nombre de ces fuyards crut peu à peu, et ils finirent par chasser les musulmans de la

---

(1) Il s'agit soit de Lyon (Lugdunum), soit d'Autun; ce nom est écrit لوذون ou لودون par Ibn Hayyân, qui parle plus longuement de ces expéditions (*ap.* Makkari, éd. de Leyde, I, 173; éd. Boulak, I, 128); voir Reinaud, *Invasions des Sarrazins en France,* p. 30; Le Fort, *Les Sarrazins dans les Alpes,* Genève, 1870; Zotenberg, *Invasions des Visigoths et des Arabes en France,* Toulouse, 1876; J. Roman, *Note sur les invasions sarrazines dans les Hautes-Alpes,* Gap, 1882.

(2) Le titre complet de cet ouvrage est بهجة النفس وروضة الانس; il a pour auteur Aboû Mohammed Hichâm ben 'Abd Allâh Kortobi, qui écrivait en 580 H.; voir la notice que j'en ai donnée dans la *Revista critica de historia y literatura,* 1896, p. 336; Pons, *Ensayo,* p. 393.

(3) Il faut probablement lire *Karkachoûna,* Carcassonne; ce dernier nom figure dans le *Merâcid* comme celui d'« une place forte d'Espagne » (cf. Makkari, I, 176, l. 10 et s.). M. Saavedra voit dans Karkoucha les montagnes de Santander (*Estudio,* etc., p. 119 n.).

Galice, c'est à dire de la Castille (1). K'ark'oûcha, d'après ʿAbd el-Melik ben H'abîb (2), se rendit par capitulation du temps de Hichâm ben [**P. 15**] ʿAbd el-Melik (3). Les autres conquêtes eurent lieu en 92 (29 octobre 710) et dans une partie de 93 (19 octobre 711).

Le motif qui amena Moûsa ben Noçayr en Espagne fut qu'on l'excita contre son serviteur T'ârik' et qu'on lui parla de l'abondant butin que Dieu lui faisait tomber entre les mains. Moûsa lui écrivit alors une lettre des plus injurieuses avec défense de dépasser Cordoue avant qu'il arrivât lui-même. « On rapporte, dit Ibn el-K'at't'ân, qu'il passa en Espagne à cause de la défense qu'il avait faite à T'ârik' de dépasser, les uns disent Cordoue, les autres le théâtre de la défaite de Loderîk. D'après d'autres, Moûsa obéit à la jalousie que lui firent concevoir les victoires et le butin de T'ârik'. On prétend encore qu'il ne fit que répondre à l'appel de T'ârik' lui-même ». Nous avons dit qu'il arriva en Espagne en ramad'ân [92].

Râzî dit ceci : Wâkidi rapporte, d'après Moûsa ben ʿAli ben Rebâh', qui le tenait de son père (4), que Moûsa ben Noçayr, irrité contre T'ârik', quitta l'Ifrîk'iyya avec dix mille hommes et débarqua à Algéziras. Comme il se refusait à suivre le conseil qu'on lui donnait de suivre le

---

(1) Les Arabes donnent le nom de Galice à la plus grande partie du N.-O. de l'Espagne.

(2) ʿAbd el-Melik ben Habîb Solami, + 238 ou 239, est un juriste malékite très connu aussi comme historien ; voir Dozy, Int. au *Bayân*, p. 12 ; Makkari, notamment I, 463 ; Dhabbi, n° 1063 ; Ibn el-Faradhi, n° 814 ; *Matmah*, p. 36 ; Ibn Khallikân, IV, 32 ; ms 5032 de Paris, f. 78 ; ms 851 d'Alger, f. 3 ; Pons y Boigues, *Ensayo*, p. 29 ; ci-dessous, p. 113 du texte arabe.

(3) Ce khalife Omeyyade régna de 105 à 125 (724-743 de J. C.).

(4) ʿAli ben Rebâh' Lakhmî est un *tâbiʿ* qui se rendit en Espagne (Makkari, éd. Boulak, II, 53 ; et cf. Dhabbi, n° 1324).

même chemin que T'ârik', les guides chrétiens s'offrirent à lui montrer un chemin meilleur et passant par des villes plus importantes qui n'étaient pas encore conquises et dont il pourrait se rendre maître. Moûsa, tout joyeux, accepta ces offres, et on le conduisit à Sidona, qu'il prit de vive force et qui fut sa première conquête.

Prise de Carmona. De Sidona, Moûsa fut mené par ses guides à Carmona, qui était la plus forte des villes d'Espagne et celle qu'on pouvait le moins prendre par assaut ou par blocus. Moûsa ayant appris qu'il ne pourrait s'en emparer que par l'adresse et la ruse, y envoya des renégats d'entre les compagnons de Julien et d'autres, qui y arrivèrent armés et se présentèrent en fuyards. Quand Moûsa apprit qu'on leur avait accordé l'entrée de la ville, il leur envoya de nuit des cavaliers à qui les prétendus fuyards ouvrirent la porte dite de Cordoue et qui en massacrèrent les gardiens. Les musulmans prirent ainsi la ville de vive force.

Prise de Séville. [**P. 16**] Maître de Carmona, Moûsa marcha contre Séville. C'était, parmi toutes les métropoles d'Espagne, la plus grande, la plus importante, la mieux bâtie et la plus riche en anciens monuments. Avant d'être conquise par les Goths, elle avait été la résidence du gouverneur romain ; les rois Goths avaient choisi Tolède pour la leur, mais Séville était restée le siège des adeptes romains de la science sacrée et profane, et c'est là que demeurait la noblesse de même origine. Après un siège de plusieurs mois, Moûsa s'en rendit maître, et les chrétiens qui y habitaient se réfugièrent à Béja.

Prise de Mérida. De là Moûsa marcha contre Mérida, ancienne capitale qui renfermait d'admirables monuments anciens, un pont, des palais et de magnifiques

églises. C'était une des quatre capitales de l'Espagne fondées par Oktebân le César, les trois autres étant Cordoue, Séville et Tolède. Les habitants sortirent à la rencontre de Moûsa et lui livrèrent combat à un mille de la ville, où ils furent forcés de rentrer. Après le combat, Moûsa, faisant le tour de la cité, remarqua des carrières où, la nuit, il embusqua des soldats ; et, quand le lendemain matin, il offrit le combat, les habitants sortirent comme ils avaient fait la veille; mais, surpris par les troupes embusquées, ils subirent des pertes importantes, et ceux qui purent se sauver rentrèrent dans la ville. Alors Moûsa en entreprit le siège, qui dura plusieurs mois; il finit par installer une tour mobile à l'abri de laquelle les musulmans purent s'avancer et commencèrent à saper le roc sur lequel s'élevait un bastion; mais ils furent arrêtés par une roche très dure sur laquelle s'émoussaient leurs pioches. Pendant qu'ils tentaient en vain de la briser, les chrétiens les assaillirent ; les musulmans périrent sous la tour mobile, et ce bastion prit de là le nom, encore employé aujourd'hui, de « Tour des Martyrs. » Alors, le courage des chrétiens se ranima et ils reprirent confiance. Cependant ils offrirent ensuite de se rendre à composition [1], et envoyèrent, à cet effet, à Moûsa, des messagers qui se trouvèrent devant un homme à cheveux et à barbe blancs ; mais leurs propositions étant à ses yeux inacceptables, ils s'en retournèrent sans rien conclure. Ils revinrent une autre fois [**P. 17**] et lui

---

(1) J'ai donné au texte, qui est un peu confus, le sens que comporte le *Machmua,* qui attribue explicitement l'initiative des négociations aux assiégés (texte, p. 27 ; trad. esp., p. 30, et Dozy, *Recherches,* 2ᵉ éd., p. 51 : 3ᵉ éd., p. 54). Les deux récits, pour tous ces évènements, sont presque identiques.

trouvèrent les cheveux et la barbe rougeâtres, car il s'était servi de *henné*; cela leur fut une cause de surprise et de crainte, mais rien encore ne fut tranché. Ils se représentèrent un troisième jour, qui était celui de la Rupture du jeûne, et cette fois il avait teint en noir ses cheveux et sa barbe. Ils retournèrent auprès de leurs compatriotes : « Malheureux que vous êtes ! leur dirent-ils, vous combattez des prophètes qui se rajeunissent à volonté ; leur roi, d'un vieillard qu'il était, est devenu un jeune homme. — Retournez, leur dit-on, et acceptez ses conditions. » En conséquence, on conclut un traité aux termes duquel les biens de ceux qui avaient été tués au jour de l'embuscade et de ceux qui s'étaient réfugiés en Galice, ainsi que ceux des églises, devenaient la propriété des musulmans. Les portes de la ville furent donc ouvertes aux vainqueurs le jour même, 1er chawwâl 94 (30 juin 713).

Séville est de nouveau conquise. Pendant que Moûsa était occupé au siège de Mérida, les chrétiens de Séville, renforcés par quantité de ceux qui s'étaient enfuis à Niébla et à Béja, se révoltèrent contre la garnison musulmane de cette ville et tuèrent environ quatre-vingts soldats. Moûsa, qui fut informé de ce fait, envoya, dès qu'il se fut rendu maître de Mérida, son fils ʿAbd el-ʿAzîz, qui reprit la ville et en massacra les habitants.

Prise de Niébla. De là ʿAbd el-ʿAzîz ben Moûsa marcha avec son armée contre Niébla, qu'il prit, et ensuite il retourna à Séville.

Rencontre à Tolède de l'émir Aboû 'Abd er-Rahmân Moûsa ben Noçayr et de son affranchi T'ârik' ben Ziyâd.

La plupart disent que leur rencontre eut lieu à Tolède;

Tabari dit que ce fut à Cordoue. Râzi dit que T'ârik', en apprenant que Moûsa approchait, quitta Tolède pour aller au-devant de lui et le trouva proche de Talavera. En effet, Moûsa, après la prise de Mérida, se dirigea vers Tolède, tandis que T'ârik' faisait diligence pour le recevoir avec honneur [**P. 18**] et témoigner de sa soumission. Mais Moûsa, en colère, l'accueillit avec des reproches, et l'on dit même qu'il lui donna un coup de fouet à la tête; selon d'autres, il lui en donna plusieurs, lui fit raser la tête et l'emmena à Tolède. Arrivé là, il lui demanda de lui montrer son butin, la table comprise. T'ârik' obéit et montra, entre autres choses, la table à laquelle il avait enlevé un pied; interrogé à ce sujet, il répondit l'avoir trouvée en cet état. Moûsa le fit remplacer par un pied en or, et fit envelopper la table dans une natte formant gaîne.

On assigne divers motifs à cette conduite de Moûsa envers T'ârik' : pour les uns il obéit à la jalousie et à l'envie, ce que prouvent, disent-ils, sa prétention à s'attribuer les succès de son lieutenant et le fait qu'il présenta lui-même la table au khalife; d'autres l'excusent et expliquent sa conduite par la marche en avant, sans son agrément, de son affranchi, qui exposait les musulmans en les emmenant aussi loin. Joignez à cela ce qu'on lit dans Râzi qu'El-Welîd envoya à Moûsa un messager qui saisit la bride de la monture de ce dernier et le força, ainsi que T'ârik' et Moghîth, à sortir d'Espagne, où Moûsa laissa son fils [ᶜAbd el-ᶜAzîz] avec, comme vizir, H'abîb ben Aboû ᶜAbda(1) ben ᶜOkba ben Nâfiᶜ.

(1) On lit *ʿObeyda* dans le *Machmua*, Ibn el-Koûtiyya, Makkari et Ibn el-Athîr; voir Merrâkechi, tr. fr., p. 9 n.; Fournel, *Berbers*, I, 264, n. 2. — Les deux prononciations *ʿAbda* et *ʿObda* sont possibles (*Moschtabih* de Dhehebi, p. 339).

Après la rencontre, dans les termes que l'on sait, de Moûsa et de son lieutenant, le premier marcha de Tolède sur Saragosse, dont il fit la conquête ainsi que celle des châteaux et des réduits environnants. On raconte que, parti de Tolède, Moûsa s'avança en conquérant toutes les villes jusqu'à la soumission complète de l'Espagne: les chefs de la Galice vinrent lui demander d'être reçus à composition, ce qu'il leur accorda; il conquit le pays de Bachkanch (Biscaye) et pénétra assez loin pour y rencontrer un peuple semblable à des brutes; il porta aussi la guerre dans le pays des Francs, puis se détourna vers Saragosse, à environ un mois de marche de Cordoue, et y trouva des richesses incalculables; il fit de ce côté la conquête de nombreuses places fortes. Moûsa, dont les évêques retrouvaient la trace dans leurs livres, n'eut jamais à déplorer l'échec d'aucun de ses corps d'armée.

Yoûsof ben Hichâm (1) dit ceci : Moûsa arriva jusqu'à une statue portant écrit sur sa poitrine : « Fils d'Ismâ'îl, c'est ici votre point extrême. Si vous demandez où vous retournerez, nous vous apprendrons que c'est à des discussions entre vous, [**P. 19**] si bien que vous vous couperez le cou les uns aux autres. »

El-Leyth (2) raconte qu'un homme vint trouver Moûsa et s'offrit à lui faire découvrir un trésor. Le général lui donna quelques hommes, avec qui il se rendit dans un endroit qu'il leur fit mettre à découvert *(lacune du ms, probablement d'un feuillet).*

---

(1) Je n'ai pu retrouver d'autre mention de ce traditionnaire, dont le nom a probablement été inventé pour établir l'authenticité du conte qui suit, lequel se retrouve ailleurs, p. ex. dans Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 48), etc.

(2) Probablement Leyth ben Sa'd, traditionnaire mort en 175.



[Le khalife El-Welîd] mourut et eut pour successeur son frère Soleymân, qui se fit amener Moûsa et l'interpella violemment : « J'en prends Dieu à témoin, j'ébrécherai ton épée, je t'ôterai tout repos, je réduirai ton pouvoir ! — Quant à ébrécher mon épée ou à réduire mon pouvoir, repartit Moûsa, cela est dans la main de Dieu et dépend de lui, mais ne dépend pas de toi ; c'est à lui que je demande de me secourir contre toi. » Alors Soleymân fit exposer au soleil ardent d'une journée d'été Moûsa, qui était un homme grand, fort et asthmatique, et qui finit par tomber sans connaissance. Alors Soleymân, regardant ʿOmar ben ʿAbd el-ʿAzîz, lui dit : « O Aboû H'afç, je pense avoir dépassé les termes de mon serment ! — O Prince des croyants ! repartit ʿOmar. — Qui veut se charger de lui ? » dit Soleymân. Et Yezîd ben el-Mohalleb[1], se levant, déclara qu'il était prêt à le faire : « Eh bien ! dit le khalife, prends-le, et ne soit pas trop dur à son égard. » Alors Yezîd fit approcher une monture sur laquelle Moûsa se hissa : il l'emmena et le garda pendant quelques jours, jusqu'à ce que de meilleurs rapports se rétablissent entre ce chef et le khalife. Moûsa se libéra moyennant une rançon considérable, un million de dinars disent les uns, ou une autre somme selon d'autres. Yezîd, étant une nuit à veiller son hôte, lui demanda le nombre des clients et des parents sur qui il pouvait compter : « Ils sont en grand nombre, dit Moûsa. — Sont-ils mille ? reprit Yezîd. — Mille, encore mille, et ainsi de suite jusqu'à en perdre haleine. — Et dans la situation que tu dis, tu t'es exposé à la mort ! Pourquoi donc n'être pas

(1) Yezîd était l'un des personnages les plus considérables du temps, sa biographie est racontée fort au long par Ibn Khallikân (IV, 164).

resté au siège de ton pouvoir, au lieu où s'exerce ton autorité, en employant pour te défendre ce que tu as apporté ici ? Si on te laissait tranquille, rien de mieux; et autrement, tu étais au centre de tes forces! — [**P. 20**] Je le jure, reprit Moûsa, si j'avais voulu ainsi agir, on n'eût pu quoi que ce soit contre moi; mais j'ai préféré obéir à Dieu et à son Apôtre, et je n'ai voulu ni me révolter ni rompre avec la communauté des fidèles. »

On raconte que Soleymân posa diverses questions à Moûsa : « Où as-tu cherché de l'aide dans tes combats et tes rencontres avec l'ennemi ? — Dans la prière et l'opiniâtreté à la lutte. — Quels sont les chevaux les plus vites que tu as vus dans ces pays? — Les alezans. — Quels peuples ont été les plus acharnés au combat ? – Ils sont trop nombreux pour que je puisse les décrire. — Parle-moi donc des Chrétiens! — Ce sont des lions quand ils sont dans leurs forteresses, des aigles à cheval, des femmes sur leurs navires; ils saisissent l'occasion qui se présente, mais, vaincus, ils fuient avec la vitesse du chamois dans la montagne, car à leurs yeux la fuite n'est pas déshonorante. — Parle-moi des Berbères ! — De tous les barbares ce sont ceux qui ressemblent le plus aux Arabes au point de vue de l'attaque, de la valeur, de l'opiniâtreté et de l'habileté en équitation; mais ils sont d'une fausseté sans pareille et ne respectent ni promesses ni engagements. — Parle-moi de l'Espagne ! — Des princes efféminés et des cavaliers que leurs efforts ne trompent point. — Et les Francs? — Ils ont pour eux le nombre, l'équipement, la fermeté, l'acharnement, la vigueur et la valeur. — Et dans tes rencontres avec eux, as-tu eu le dessus ou le dessous? — Quant à cela, je le jure, jamais un de mes étendards n'a été mis en fuite,

mes compagnons n'ont été dispersés, les musulmans n'ont avec moi battu en retraite depuis que j'ai eu atteint quarante ans, et j'en ai maintenant quatre-vingts!» Soleymân souriant et agréablement surpris de ces réponses, se fit apporter une tasse d'or sur laquelle il promena ses regards; Moûsa lui dit alors : « Tu admires ce qui n'en vaut pas la peine; je ne crois, par Dieu ! pas qu'elle vaille dix mille dinars, alors que moi j'ai, je l'atteste, envoyé à ton frère El-Welîd un grand vase d'émeraude dont le vert verdissait le lait qu'on y versait de façon à y rendre visible un poil blanc. Bien qu'on l'estimât valoir cent mille mithkâl, c'est une des moindres choses que je lui ai envoyées, car je me suis emparé encore de ceci, de cela, etc.» ; et il énuméra une telle quantité de perles, de rubis et d'émeraudes que Soleymân en resta comme hébété.

Ce khalife, étant un jour allé à la chasse en compagnie de Moûsa ben Noçayr, [**P. 21**] passa par une de ses métairies renfermant des bestiaux, et entre autres un millier de moutons; alors, se tournant vers son compagnon, il lui demanda s'il avait la pareille : « Le moindre de mes clients, dit Moûsa en souriant, en a le double. — Le moindre de tes clients? reprit le khalife. — Oui certes, oui certes! répéta Moûsa à plusieurs reprises; qu'est-ce que cela à côté des biens des infidèles dont Dieu m'a gratifié? Le millier de moutons s'est vendu dix dirhems, le cent un dirhem, et l'on passait à côté de troupeaux de bœufs et de menu bétail sans même les regarder; j'ai vu vendre jusqu'à une dizaine de chameaux pour un dinar, donner des infidèles, connaissant un métier, avec femme et enfants, pour la somme de cinquante dirhems. »

Soleymân fit ensuite le pèlerinage, et Moûsa l'accom-

pagna. Or, ce chef, qui était mieux que personne au courant de l'astrologie, était à Médine quand il annonça à l'un de ses compagnons que le surlendemain mourrait un homme dont la renommée avait rempli l'Orient et l'Occident. Ce fut lui-même qui expira au jour fixé, et les dernières prières furent dites sur lui par Maslama ben ʿAbd el-Melik. Moûsa, qui était né en l'an 19, sous le khalifat d'ʿOmar ben el-Khattâb, descendait de Lakhm selon les uns, ou, selon d'autres, de Bekr ben Wâ'il (1).

D'après ce que dit Ibn Bachkowâl dans sa *Çila* (2), Moûsa était fils de Noçayr ben ʿAbd er-Rahmân ben Zeyd. Au dire d'un autre, cet officier, bien que Moʿâwiya ben Aboû Sofyân l'eût mis à la tête de sa cavalerie, ne marcha pas avec lui pour combattre ʿAli (3), et comme Moʿâwiya lui demandait la cause de son refus, en lui rappelant que les bienfaits dont il lui était redevable auraient dû provoquer une gratitude égale : « Je ne pouvais, répondit Moûsa, te témoigner ma reconnaissance au mépris de celle que je dois à quelqu'un dont les droits sont supérieurs aux tiens ! — Et qui donc est-ce ? — Le Dieu tout-puissant ! » Moʿâwiya resta quelques moments les yeux baissés et, demandant pardon à Dieu, ne put qu'approuver Moûsa.

---

(1) Il mourut en 97 (Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 55), dans les tortures d'après une autre tradition (*H. des Berbères*, I, 355). Cf. Dozy, *H. des Mus. d'Esp.* I, 217.

(2) Il n'existe pas d'article consacré à Moûsa ben Noçayr dans l'édition de la *Çila* que nous devons à M. Codera (Madrid, 1883, 2 vol.). Sur la généalogie de ce chef, voir Makkari, éd. Leyde, I, 156 ; *Nodjoûm*, I, 261, et Weil, *G. der Chalifen*, I, 546. Cf. *Hollat*, p. 30.

(3) Il s'agit de la bataille de Çiffîn. Cette anecdote se retrouve encore ailleurs (Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 33 ; Makkari, I, 149 ; Ibn Khallikân, III, 475).

Voici ce que dit El-Leyth ben S'ad : « Moûsa ben Noçayr étant arrivé en Ifrîk'iyya, lors de la conquête qu'il fit de ce pays, envoya dans une certaine direction l'un de ses fils, nommé ʿAbd Allâh, qui lui ramena cent mille captifs, dont la plupart avaient des faces semblables à la pleine lune ; il expédia ensuite un autre de ses fils, Merwân, dans une autre direction, et celui-ci en ramena autant. Lui-même ensuite se mit en campagne, et il en ramena un nombre à peu près égal. » El-Leyth dit que le quint formait soixante mille têtes, [**P. 22**] et que l'Islam n'avait pas jusque-là entendu parler d'un nombre aussi grand de captifs[1].

Ce fut en 95 (26 septembre 713) que Moûsa quitta l'Espagne pour se rendre en Syrie, laissant, pour le remplacer dans sa conquête, son fils ʿAbd el-ʿAzîz.

Gouvernement d'ʿAbd el-ʿAzîz ben Moûsa ben Noçayr.

A côté de son fils ʿAbd el-ʿAzîz, Moûsa laissa H'abîb ben Aboû ʿAbda ben ʿOkba ben Nâfiʿ pour lui servir de vizir et d'aide, de même qu'il établit dans ce pays tous ceux qui voulurent s'y fixer. Quand Moûsa était arrivé à Séville, il y avait installé son fils, qui, satisfait de son séjour, fit de cette ville le siège de son gouvernement. Après le départ de son père, il épousa Aylo[2], veuve de Loderik, laquelle fut la mère d'ʿAçim (Oumm-ʿAçim) et avec qui il habita à Séville. Cette femme, quand le mariage fut consommé, lui dit : « Les rois n'exercent réelle-

(1) Ces chiffres énormes, et souvent répétés, figurent déjà dans le t. I, p. 32.

(2) C'est l'Egilone des auteurs espagnols; cf. de Slane, *H. des Berb.*, I, 354 ; *Ann. du Maghreb*, p. 34 ; Weil, I, 544 ; Fournel, I, 264, etc.

ment la royauté que quand ils portent un diadème; je pourrais t'en confectionner un avec les pierres précieuses et l'or qui me restent ! » Et comme il objectait que sa religion ne le lui permettait pas : « Et comment, dit-elle, tes coreligionnaires sauraient-ils ce que tu fais dans l'intimité ? » Et elle insista tant, qu'il fit comme elle voulait. Or un jour que, le diadème posé sur sa tête, il était assis à côté d'elle, il vint à entrer la femme de Ziyâd ben Nâbigha Temîmi, fille d'un des rois vaincus, laquelle, à la suite de ce spectacle, proposa aussi à son mari de lui faire un diadème. Comme Ziyâd refusait en invoquant la défense que lui faisait sa foi de porter cet emblème : « Je le jure par la religion du Messie, s'écria-t-elle, je l'ai vu sur la tête de votre prince et imâm ! » Ziyâd informa de la chose H'abîb ben Aboû ʿAbda, et cela fit l'objet de leurs conversations, si bien que les principaux du *djond* apprirent aussi ce qui se passait. Ils n'eurent pas de cesse qu'ils n'eussent constaté le fait par eux-mêmes, et alors, se disant les uns aux autres que leur chef s'était fait chrétien, ils l'assaillirent et le massacrèrent.

D'après El-Wâkidi, la femme qu'épousa ʿAbd el-ʿAzîz, après la mort de son père, était fille de Loderîk, et elle lui apporta des richesses telles qu'on ne peut les décrire. Après avoir commencé à vivre avec lui, elle lui tint ce langage : « Quoi donc ! tes sujets [**P. 23**] ne t'honorent pas et ne se prosternent pas devant toi comme faisaient ceux de mon père ! » Il fit alors faire une porte basse qui fut adaptée à une ouverture pratiquée dans un mur du palais et par où devaient passer ceux à qui il donnait audience, de sorte que le peu de hauteur de la porte les forçait à baisser la tête en se présentant devant lui. C'était ce que pouvait voir sa femme, sans être vue elle-même,

d'un salon installé à cet effet, de sorte qu'elle se figurait que les visiteurs se prosternaient, et elle dit à son mari que son pouvoir royal était maintenant bien réel. Mais le peuple apprit pourquoi cette porte avait été faite, et alors H'abîb ben Aboû ᶜAbda Fihri, Ziyâd ben ᶜOdhra Balawi, Ziyâd ben Nâbigha Temîmi et leurs compagnons assaillirent et massacrèrent l'audacieux. On prétend aussi qu'ils le mirent à mort à cause de son refus de plus obéir à Soleymân ben ᶜAbd el-Melik quand il apprit l'exécution ordonnée par ce prince de son propre frère, à lui ᶜAbd el-ᶜAzîz, et le traitement infligé à leur père Moûsa.

Voici le récit d'Er-Râzi. Moûsa ben Noçayr ayant quitté l'Espagne en y laissant pour lieutenant son fils ᶜAbd el-ᶜAzîz, celui-ci exerça l'autorité d'une main ferme, défendit vigoureusement les frontières, conquit de nombreuses villes, en un mot, fut un administrateur des plus distingués, mais pendant peu de temps, car le *djond*, qui avait à se venger de lui, le massacra au commencement de redjeb 97 (mars 716) dans l'oratoire de Roufina [église de Ste Rufina] à Séville[1]. Arrivé au *mihrâb*, il se mit à réciter la première sourate du Koran, puis celle de l'*Evènement* (la LVIe). Alors Ziyâd ben ᶜOdhra Balawi, arrivant par derrière, l'épée levée, l'en frappa en criant : « Le voilà [cet évènement], ô fils de prostituée ! » Son gouvernement avait duré un an et dix mois.

On raconte aussi que le khalife Soleymân avait, par suite de la colère qui l'animait contre Moûsa, père d'ᶜAbd el-ᶜAzîz, envoyé au *djond* l'ordre de massacrer ce der-

---

(1) Il habitait l'église (*kenîsa*) de Roubina et avait fait édifier une mosquée en face (Ibn el-Koutiyya, texte p. 264). La leçon *Roubîna*, corrigée par Dozy, se retrouve aussi dans le *Fatho'l-Andaluçi*, p. 21 du texte ar.

nier ; qu'ensuite on lui coupa la tête, que H'abîb ben Aboû ʿAbda Fihri alla présenter à Soleymân. [**P. 24**] On dit que cette tête fut mise sous les yeux de son père, alors emprisonné, qui, se raidissant contre l'horreur de ce méfait, s'écria : « Puisse son martyre lui profiter ! Vous avez, j'en atteste le Créateur, tué là un fidèle observateur du jeûne et de la prière[1] ». Er-Râzi ajoute que l'on regardait les procédés de Soleymân, à l'égard de Moûsa et de son fils, comme étant de ses plus grossières aberrations et comme lui ayant toujours été reprochés.

Pendant plusieurs mois l'Espagne resta privée de gouverneur, puis les habitants s'entendirent sur le nom d'Ayyoûb ben H'abîb Lakhmi, fils de la sœur de Moûsa ben Noçayr.

Gouvernement d'Ayyoûb ben H'abîb.

La population tomba donc d'accord pour choisir le dit Ayyoûb, qui était un homme vertueux, en qualité d'imâm pour diriger la prière; mais pendant quelque temps il n'y eut pas d'émir. On transporta le siège du gouvernement à Cordoue, et ce fut dans le palais de cette ville qu'alla s'installer Ayyoûb, palais que Moghîth avait fait établir pour son usage personnel. On raconte que Moûsa ben Noçayr, à la suite de la destitution qui lui fut notifiée par un messager d'El-Welîd, suivit, en se retirant, la route qu'avait prise T'ârik' afin d'examiner le pays, et que, arrivé à Cordoue, il fit à Moghîth la remarque que ce palais ne lui convenait pas et était plutôt destiné au gouverneur qui habiterait Cordoue. Ce chef alors en

(1) Ces deux versions sont aussi rapportées par Ibn el-Athîr, *Ann.* p. 54 ; cf. Weil, I, 543, et le *Fatho'l-Andaluçi*, p. 22.

sortit, et plus tard ce fut Ayyoûb ben H'abîb, dont le pouvoir dura six mois, qui y habita(1).

Gouvernement d'El-H'orr ben 'Abd er-Rahmân Thak'efi.

Lorsque Soleymân ben ʿAbd el-Melik confia le gouvernement de l'Ifrik'iyya à Mohammed ben Yezîd(2), client de la fille d'El-H'akam ben el-ʿAçi, l'Espagne et Tanger ressortissaient à celui qui commandait en Ifrîk'iyya. C'est ainsi que Mohammed ben Yezîd envoya en Espagne, à la tête de quatre cents des principaux d'Ifrîk'iyya, le dit El-Horr ben ʿAbd er-Rahmân, qui exerça le pouvoir [**P. 25**] pendant trois ans(3). El-Horr, dont l'arrivée en Espagne eut lieu en 99 (14 août 717), fit de Cordoue, au lieu de Séville, sa capitale.

Gouvernement d'Es-Samh' ben Mâlik Khawlâni.

ʿOmar ben ʿAbd el-ʿAzîz, Prince des croyants, envoya ensuite pour administrer l'Espagne Es-Samh' ben Mâlik avec ordre de pousser la population dans la voie de la vérité(4), de ne pas la traiter autrement qu'avec douceur, de prélever le quint sur le sol et les immeubles conquis, et de lui envoyer la description du pays et des fleuves qui l'arrosent. Son projet était de retirer les musulmans

---

(1) Cette anecdote figure aussi dans le *Machmua*, p. 21 du texte.

(2) Dans le *Machmua* et dans Ibn el-Koûtiyya, on lit *'Abd Allâh* ou *'Obeyd Allâh* ben Yezîd; mais partout ailleurs, si je ne me trompe, on lit *Mohammed*. Cf. t. I, trad., p. 43.

(3) A en croire Dhabbi (nº 688), El-Horr serait resté gouverneur d'Espagne jusqu'en 106 et aurait eu 'Anbasa pour successeur.

(4) On peut aussi comprendre: « ... de traiter la population conformément à la Loi de vérité ».

et de leur faire évacuer cette contrée, car ils y étaient trop séparés de leurs frères et trop en contact avec les infidèles et les ennemis de Dieu; mais on lui dit qu'ils y étaient en grand nombre et s'étaient disséminés de toutes parts, et alors il renonça à ce projet (1). A son arrivée en Espagne, Es-Samh' mit à exécution les ordres d'ᶜOmar de faire régner le droit et de suivre la voie de la justice et de la vérité. Il ne relevait que de lui-même dans son gouvernement, qu'ᶜOmar détacha du gouvernement de l'Ifrîk'iyya, par suite de sa sollicitude pour les habitants de cette province et du soin qu'il avait de son état.

Les musulmans, lorsqu'ils conquirent Cordoue, y trouvèrent les restes d'un pont dont les arches reposaient sur de solides piliers, et qui, construit par des peuples disparus, était tombé en ruines par l'action des eaux du fleuve et par le cours des temps. La haute attention d'ᶜOmar ben ᶜAbd el-ᶜAzîz se porta sur ce monument quand on lui en parla, et Es-Samh', obéissant à son ordre, construisit, avec les pierres des murailles de la ville, un pont plus parfait et plus magnifique qu'on n'avait jamais fait. Ce fut en 101 (24 juillet 719) que le khalife ᶜOmar envoya au gouverneur l'ordre d'employer les pierres des murailles à la reconstruction du pont et de réédifier les murailles avec des briques, ainsi que de prélever le quint à Cordoue. Du quint fut distrait la plaine basse connue sous le nom d'*Er-Rabd'* (faubourg, espagnol *arrabal*), où l'on installa, d'après les instructions du khalife, un cimetière à l'usage des musulmans.

---

(1) Le projet du khalife ᶜOmar de procéder à l'évacuation de l'Espagne, est attesté par tous les auteurs; voir à ce propos *Annales du Maghreb*, p. 92, n. 3, et Weil, I, 583.

Ces travaux étaient terminés quand Es Samh' trouva la mort du martyr à T'arasoûna le jour d'Arafat de l'année 102 (10 juin 721), pendant qu'il faisait campagne contre les chrétiens[1]. [**P. 26**] La durée de son gouvernement avait été de deux ans et quatre mois, selon d'autres de [deux ans et] huit mois, et selon d'autres encore, de trois ans.

Gouvernement d'ʿAbd er-Rah'mân ben ʿAbd Allâh Ghâfik'î[2].

Les Espagnols placèrent ensuite à leur tête le dit ʿAbd er-Rah'mân, qui arriva dans leur pays en dhoû'l-hiddja 102 (juin 721).

Gouvernement d'ʿAnbasa ben Soh'aym Kelbi.

Ensuite le gouverneur d'Ifrîk'iyya, Yezîd ben Aboû Moslim, nomma en Espagne le dit ʿAnbasa ben Soh'aym, qui arriva dans ce pays au mois de çafar[3]. A la suite de la mort violente de Yezîd ben Aboû Moslim, ce fut, dit Tabari, Moh'ammed ben Yezîd, client des Ançâr, qui fut appelé au gouvernement de l'Ifrîk'iyya par le choix des habitants, que ratifia le khalife Yezîd ben ʿAbd el-Melik. Celui qui, en 103 (1er juillet 721), gouvernait l'Ifrîk'iyya au nom de ce dernier, était Bichr ben Çafwân, frère de H'anz'ala, lequel confirma ʿAnbasa dans sa situa-

---

(1) Cette mort serait du 8 dhoû'l-hiddja 103, d'après le *Nodjoûm ;* mais cf. *Annales*, p. 92. Samh' fut, d'après Isidore de Béja, tué à Toulouse. — Tarazona, dans l'Aragon, est à 3 lieues S. de Tudèle et est appelée « la sœur » de cette dernière ville par Makkari ; son nom ne figure pas dans Edrisi.

(2) Un article lui a été consacré par Dhabbi (n° 1021).

(3) C'est à dire çafar 103 (août 721). Cette nomination serait de Bichr ben Çafwân, d'après ce qui a été dit, t. I, p. 46 ; voir aussi le bref article de Dhabbi sur ʿAnbasa (n° 1259). On retrouve les deux versions dans les autres sources.

tion en Espagne. ʿAnbasa gouverna donc en totalité quatre ans et huit mois; mais on donne aussi un autre chiffre. En 105 (10 juin 723), ʿAnbasa se mit en campagne contre les chrétiens d'Espagne : les fidèles alors étaient des gens de bien et de mérite, ardents à la guerre sainte, pleins de dévoûment pour acquérir les divines récompenses. Il poursuivit avec acharnement la lutte et les sièges, si bien que les infidèles durent lui demander la paix. Il mourut en cha'bân 107 (décembre 725), après avoir gouverné le temps que nous avons dit.

Gouvernement de Yah'ya ben Selama Kelbi.

A la suite de la mort d'ʿAnbasa, les Espagnols mirent à leur tête un Arabe du nom de ʿOdhra(1), jusqu'à l'arrivée, qui eut lieu deux mois plus tard, du gouverneur Yah'ya ben Selama Kelbi, nommé par le khalife Hichâm ben ʿAbd el-Melik. [**P. 27**] Il gouverna depuis la fin de l'année 107 (19 mai 725) pendant deux ans et demi(2).

Bichr ben Çafwân, qui gouvernait en Ifrîk'iyya, étant venu à mourir, le khalife le remplaça par ʿObeyda ben(3) Aboû'l-Aʿwar Solami.

(1) Il est parlé ailleurs du pouvoir éphémère de ce chef sous le nom de ʿAzra ben ʿAbd Allâh Fihri (Makkari, II, 10, l. 9 et s.).

(2) La mort d'ʿAnbasa remontant, d'après notre auteur même, à cha'bân 107, et Hodheyfa ayant été nommé en 110, après une période de deux ans et demi pendant pendant laquelle Yahya ben Selama fut gouverneur, j'ai été forcé de corriger la date de *109*, qu'a imprimée Dozy, et de la remplacer par celle de *107*, qu'on retrouve d'ailleurs t. I, p. 46; *Annales*, p. 93.

(3) Il faut ici ajouter *Akhoû*, ainsi qu'on l'a vu dans le t. I, p. 47; dans Noweyri (in *Berb.*, I, 358), etc. Ce personnage s'appelait ʿObeyda ben ʿAbd er-Rahmân Solami, et son nom se retrouve quelques lignes plus bas.



Gouvernement de H'odheyfa ben el-Ah'waç.

Le gouvernement de l'Espagne fut alors confié à H'odheyfa ben el-Ah'waç Achdja'i, ou, selon d'autres, K'aysi, par 'Obeyda ben 'Abd er-Rahmân, qui gouvernait l'Ifrîk'iyya au nom du khalife Hichâm. La nomination de H'odheyfa eut lieu en 110 (16 avril 728), et il resta en place six mois(1).

Gouvernement d''Othmân ben Aboû Nis'a.

'Obeyda ben 'Abd er-Rahmân [autrement nommé] ben [Akhoû] Aboû'l-A'war Solami, nomma alors en Espagne 'Othmân ben Aboû Nis'a Khath'ami, qui se rendit à son poste en cha'bân 110 (nov.-déc. 728), et qui, destitué au bout de cinq ou, selon d'autres, de six mois, se retira à K'ayrawân, où il mourut.

Gouvernement d'El-Haythem ben 'Obeyd Kenâni (2).

El-Haythem ben 'Obeyd Kenâni le remplaça au commencement de 111 (5 avril 729) et dirigea l'expédition contre Monoûsa(3). Il mourut après être resté en place dix mois selon les uns, quatorze mois selon les autres.

---

(1) Dans le t. I, p. 47, Hodheyfa est donné comme étant le successeur d''Othmân ben Aboû Nis'a; mais Ibn el-Athîr fait aussi de Hodheyfa le prédécesseur d'Othmân (*Annales*, p. 93; cf. Makkari, I, 145 ad f.).

(2) Il faut lire *Kilâbi*, ainsi qu'on trouve ailleurs (cf. *Annales*, 93; Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 220).

(3) Ce nom figure aussi dans Makkari (I, 145, l. d.); probablement le *Munnis* ou *Munuza* des auteurs espagnols, d'après Fernandez Gonzalez (*Historias de Al-Andalus*, p. 68). Un chef berbère, compagnon de T'ârik', est ainsi nommé (Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 256).

Gouvernement de Mohammed ben ʿAbd Allâh Achdjaʿi.

Les Espagnols mirent ensuite à leur tête Mohammed ben ʿAbd Allâh Achdjaʿi, dont le gouvernement eut une durée de deux mois, selon les uns; mais on lui assigne aussi une durée différente.

[P. 28] Gouvernement d'ʿAbd er-Rahmân ben ʿAbd Allâh Ghâfik'i

En çafar 112 (avril-mai 730), ce chef devint pour la seconde fois gouverneur; il resta pendant deux ans et sept mois, ou, selon d'autres, deux ans et huit mois, et il trouva la mort du martyr en territoire ennemi en ramad'ân 114 (oct.-nov. 732)(1).

Gouvernement d'ʿAbd el-Melik ben K'at'an.

ʿAbd el-Melik ben K'at'an ben Nofeyl ben ʿAbd Allâh Fihri arriva dans le pays dans le mois de ramad'ân, où son prédécesseur fut tué, et après le martyre de celui-ci; mais d'autres l'y font arriver en chawwâl 114 (nov.-déc. 732). Son gouvernement fut de deux ans; mais on lui donne aussi une durée différente.

Gouvernement d'ʿOk'ba ben el-H'addjâdj Seloûli.

ʿOk'ba ben el-H'addjâdj Seloûli lui succéda en chawwâl 116 (nov. 734)(2). On raconte qu'à cette époque ʿObeyd

---

(1) A la suite de la bataille de Poitiers, voir t. I, p. 49; *Annales*, pp. 59 et 93.

(2) C'est cette date qui doit être exacte, et non celle de 110 que donnent Ibn el-Koûtiyya et le *Machmua*, voir *Annales*, p. 61, n. 3.



Allâh ben el-H'abh'âb était gouverneur d'Egypte et d'Ifrîk'iyya et que cet ʿOk'ba, qui était son patron, étant allé le trouver, fut reçu par lui avec honneur et respect, traité avec beaucoup de considération et installé au palais même ; de plus, ʿObeyd Allâh lui offrit de prendre le gouvernement qui lui plairait dans les provinces dont il disposait(1). En effet, El-H'addjâdj, père d'ʿOk'ba, avait autrefois rendu à la liberté El-H'abh'âb, père d'ʿObeyd Allâh; puis le khalife Hichâm ben ʿAbd el-Melik avait confié à ʿObeyd Allâh ben el-H'abh'âb le gouvernement de l'Egypte, de l'Ifrîk'iyya et de l'Espagne, de sorte que ce chef disposait des contrées qui s'étendent d'El-ʿArîch à Tanger, au Soûs extrême et à l'Espagne : un de ses fils était en Egypte, l'autre dans le Soûs et à Tanger, et le troisième en Espagne, tandis qu'ʿObeyd Allâh lui-même était en Ifrîk'iyya. Ce fut quand ce dernier, arrivant à la gloire, obtint un haut rang et que sa renommée se répandit, que son patron se rendit auprès de lui. ʿObeyd Allâh le fit asseoir à ses côtés mêmes, le garda auprès de lui et lui accorda une faveur si grande que le nouveau-venu fut hautement considéré par le peuple, [**P. 29**] et c'était par son intermédiaire que les quémandeurs et tous ceux qui avaient quelque chose à solliciter s'adressaient à ʿObeyd Allâh. Cela excita la jalousie des fils de celui-ci, qui demandèrent à leur père d'empêcher, par l'éloignement d'ʿOk'ba, la diminution de leur propre prestige. Mais leur démarche n'eut d'autre effet que d'augmenter la considération dont il honorait ʿOk'ba, à qui il offrit de choisir à son gré, dans les régions où son autorité à lui-même s'étendait, celle qu'il voulait gou-

(1) Cf. le récit fait dans le t. I, p. 51.

verner. ʿOk'ba reçut de lui l'investiture du pays qu'il désigna, c'est à dire de l'Espagne, où il se mit chaque année à faire des expéditions contre les chrétiens et à conquérir diverses villes. Ce fut lui qui conquit Narbonne aussi bien que la Galice et Pampelune, où il installa une population musulmane. Ses victoires s'étendirent à toute la Galice, moins la portion montagneuse[1], où le roi [Pélage] de ce pays se réfugia avec trois cents fantassins : les musulmans les y serrèrent sans relâche, si bien qu'il n'en resta plus que trente, qui, manquant de toutes provisions, furent réduits à ne plus se nourrir que du miel qu'ils trouvaient dans les fentes des rochers ; mais les nôtres, fatigués de la poursuite, finirent par y renoncer. ʿOk'ba alors se tint dans l'Espagne (proprement dite), **où** il administra de la façon la plus correcte et la plus irréprochable et où il suivit la voie la plus glorieuse et la plus juste, jusqu'au jour où, dans une campagne entreprise contre le territoire de France, il se heurta à des troupes ennemies et périt les armes à la main avec ses soldats au lieu dit *Balât' ech-chohadâ*[2]. On dit de lui que c'était un homme brave, vaillant, dur à ses ennemis, rigoureux ; il n'envoyait à la mort les captifs qu'il faisait, qu'après leur avoir offert de se convertir à l'Islam et leur avoir exposé les blâmables erreurs de l'idolâtrie, et il obtint ainsi, dit-on, la conversion d'un millier d'hom-

---

(1) C'est à dire le Rocher de Galice, ci-dessus, p. 19 ; *Machmua*, p. 28.

(2) Ce nom est ordinairement donné au lieu où se passa l'affaire que nous désignons par le nom de bataille de Poitiers, laquelle est de 732 (cf. t. I, p. 49), et notre auteur doit commettre une confusion. Isidore de Béja fait mourir ce chef de maladie. D'après une autre version, ʿAbd el-Melik ben Katan se révolta contre lui (Ibn el-Koutiyya et *Machmua ; Annales du Maghreb*, pp. 69 et 94).

mes. Son gouvernement eut une durée de cinq ans et deux mois.

D'après une certaine version, les Espagnols se révoltèrent contre lui et le déposèrent. Au dire d'Ibn el-Kat't'ân, qui prétend qu'ᶜOk'ba gouverna l'Espagne jusqu'à 121 (18 déc. 738), ce chef, dit-on, aurait, au moment de sa mort, choisi ᶜAbd el-Melik ben K'at'an pour le remplacer.

Seconde période de gouvernement d'Abd el-Melik ben K'at'an Fihri

En 122 (7 décembre 739), ᶜAbd el-Melik ben K'at'an devint, pour la seconde fois, gouverneur (et le resta) jusqu'aux évènements, que je raconterai, qui sont le fait des Berbères et de Baldj ben Bichr, fils du frère de Kolthoûm ben ᶜIyâd', gouverneur d'Ifrîk'iyya. [**P. 30**] Voici le récit que fait Ibn el-K'at't'ân (1). Hichâm ben ᶜAbd el-Melik avait appelé Kolthoûm pour combattre les Berbères et l'avait envoyé en Ifrîk'iyya, en qualité de gouverneur, à la tête de trente mille cavaliers, dont dix mille de la famille même des Omeyyades et vingt mille Arabes, avec la mission de tenir fermées les frontières d'Ifrîk'iyya et d'avoir ce pays bien en main. Les Omeyyades, en effet, avaient trouvé dans les livres de prédictions (2) que leur dynastie devait finir, mais que les Abbasides ne dépasseraient pas le Zâb, et ils s'imaginèrent qu'il s'agissait du Zâb d'Egypte, tandis que dans la réalité c'était le Zâb d'Ifrîk'iyya qui était visé (3). De là l'ordre donné par Hichâm de veiller soigneusement à l'Ifrîk'iyya pour que ses descendants pussent, quand leur pouvoir finirait, y trouver

(1) Cf. le récit du t. I, p. 53 et s.

(2) Le texte porte *riwâyât ;* cf. t. I, p. 56, n. 1.

(3) Il a été déjà question des deux Zâb (t. I, p. 56), dont parle également Ibn el-Koutiyya (p. 266, l. 9 du texte).

un refuge. Il était entendu que, s'il arrivait malheur à Kolthoûm, celui-ci serait remplacé par Baldj, fils de son frère. Kolthoûm eut à soutenir contre les Berbères de grands combats, dans l'un desquels il fut mis en déroute et tué, à la suite de quoi Baldj prit, ainsi qu'il était convenu, le commandement des Arabes d'Ifrîk'iyya.

Les fuyards se réfugièrent à Ceuta, où ils se trouvèrent réduits à la dernière extrémité, et alors Baldj et les siens écrivirent à ʿAbd el-Melik ben K'at'an, gouverneur d'Espagne, pour lui demander de les faire passer tous en Espagne, lui exposant leur pénible situation et le fait qu'ils avaient dû se nourrir de leurs montures. Mais ʿAbd el-Melik, à qui ils n'inspiraient pas confiance, refusa de les introduire dans ce pays et différa l'envoi de vaisseaux et de vivres. Il arriva alors que les Berbères, en Espagne aussi, levant orgueilleusement la tête, outragèrent les Arabes et, agissant en vainqueurs vis à vis des habitants arabes de Galice et d'ailleurs, massacrèrent les uns et expulsèrent les autres. A l'arrivée de ces fuyards et en présence des ravages auxquels se livraient les Berbères, ʿAbd el-Melik ben K'at'an se vit forcé de consentir à l'immigration de Baldj et de ses compagnons, et il leur écrivit dans ce sens, mais en fixant la durée de leur séjour en Espagne à une année, au bout de laquelle ils se retireraient. Cette condition fut acceptée, et des ôtages furent en conséquence livrés à ʿAbd el-Melik, qui les installa dans l'île d'Oumm H'akîm, près d'Algéziras(1); puis

(1) Il est question de cette île dans Edrisi (p. 212); ce nom lui viendrait d'une esclave de T'ârik' ainsi appelée (*Fatho'l-Andaluci*, p. 6). C'est la *Isla verde* actuelle (*Machmua*, p. 255). — Sur le passage de Baldj en Espagne, voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 251. D'après une tradition peu vraisemblable, Baldj y aurait débarqué de vive force (Ibn el-Koutiyya, p. 266).

on amena Baldj et les siens, qui arrivèrent sans autres vêtements que [les couvertures de] leurs montures et qui étaient réduits au dernier degré de misère. Ils étaient ainsi une dizaine de mille Arabes de Syrie, que les Arabes d'Espagne vêtirent chacun selon ses moyens, l'un en habillant une centaine, un autre dix, un autre encore un seul, et ainsi de suite.

Quand ils furent installés [**P. 31**] à Algéziras, ʿAbd el-Melik vint les y rejoindre et, de concert avec eux, il attaqua tout d'abord au Wâdi'l-Fath'[1], dans la province de Sidona, un groupe de Berbères qui étaient cantonnés dans cet endroit et que commandait un Zenâti. D'un bond les Arabes furent sur leurs ennemis et les anéantirent, puis firent main basse sur leurs effets et leurs montures; les gens de Baldj purent ainsi se vêtir et se refaire à l'aide de ce butin. Ils se rendirent ensuite à Cordoue avec ʿAbd el-Melik, puis tous ensemble marchèrent du côté de Tolède, où s'était concentré le gros des Berbères. Ce fut au Wâdi Selît' (Guazalate), dans le territoire dépendant de cette ville, que leur fut infligée leur célèbre déroute par ʿAbd el-Melik et Baldj marchant à la tête de tous les Arabes d'Espagne, moins ceux de Saragosse et de cette frontière. Les Berbères, de leur côté, avaient concentré toutes leurs forces, et plusieurs milliers d'entre eux furent massacrés au cours de la poursuite dont ils furent l'objet après leur défaite.

Gouvernement de Baldj ben Bichr K'ochayri.

Au dire de ceux qui s'occupent à recueillir les récits,

---

(1) Le nom du lieu où les Syriens immigrés livrèrent leur première bataille aux Berbères d'Espagne se retrouve aussi dans le *Fatho'l-*

Baldj, entré en Espagne en dhoû'l-kaᶜda 123 (sept.-oct. 741), devint ensuite maître de ce pays dans les circonstances que voici. Ibn K'at'an, après avoir anéanti les Berbères d'Espagne avec l'aide des Arabes et des compagnons de Baldj, dit à ces derniers de se retirer conformément aux conditions qui lui avaient été imposées, et Baldj demanda à être transporté sur le littoral d'Elvîra (Grenade) ou de Todmîr (Murcie). Comme ᶜAbd el-Melik disait n'avoir de vaisseaux qu'à Algéziras, les autres lui répondirent qu'il voulait les renvoyer dans le pays des Berbères pour les faire massacrer par ceux-ci. ᶜAbd el-Melik continuant d'insister pour obtenir leur départ, ils marchèrent contre lui, l'expulsèrent du palais de Cordoue et le renvoyèrent dans sa demeure privée en cette ville, tandis que Baldj pénétrait dans le palais le mercredi soir au commencement de dhoû'l-kaᶜda de cette année. Les ôtages livrés par Baldj lors de son arrivée en Espagne et envoyés par Ibn K'at'an dans l'île d'Oumm H'akîm, périrent[1] pendant la lutte que se livrèrent ces deux chefs : [notamment] un homme de Ghassân, l'un des nobles de Damas, mourut de soif, car cet endroit était dépourvu d'eau.

[**P. 32**] Quand Baldj fut devenu maître de l'Espagne, le *djond* lui réclama Ibn K'at'an pour venger la mort du Ghassânide en question. Baldj répondit par un refus, mais le *djond* insista, et toutes les tribus Yéménites firent la même réclamation. Ibn K'at'an était un vieillard décrépit, car il avait quatre-vingt-dix ans et avait assisté

Andaluci, p. 31. C'est probablement le Guadalete, d'après F. Gonzalez, *Historias*, 74.

(1) En partie seulement, d'après Dozy (*Mus. d'Esp.*, I, 261).

à la bataille d'El-H'arra, à la suite de laquelle il avait pu se réfugier en Ifrîk'iyya[1]. Le *djond* arracha de sa demeure de Cordoue, où il était alors, le vieillard que son grand âge faisait ressembler à un autruchon, et l'interpella en ces termes : « Tu as échappé à nos glaives à la journée d'El-Harra, et puis, pour te venger, tu as cherché à ne nous laisser pour nourriture que nos montures[2] et des peaux; tu voulais enfin nous chasser pour nous envoyer à la mort! » Après quoi on le massacra, puis on le mit en croix, en crucifiant un cochon à sa droite et un chien à sa gauche.

Alors Omeyya et K'at'an, l'un et l'autre fils d'ʿAbd el-Melik ben K'at'an, lesquels s'étaient enfuis lorsque leur père fut chassé de Cordoue, firent des levées dans la région de Saragosse et vinrent à la tête de plus de cent mille Arabes, tant anciens que nouveaux, demander réparation à Baldj. Celui-ci, qui n'avait sous ses ordres que moins du cinquième des troupes ennemies, leur livra une bataille acharnée où il finit par infliger une défaite complète à ses deux adversaires[3], et ses soldats se retirèrent, victorieux, avec un nombreux butin et le cœur rempli d'allégresse. Mais leur chef Baldj lui-même était atteint mortellement et mourut quelques jours après des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat. Sa période de pouvoir avait duré douze mois, mais on n'est pas unanime à cet égard. D'après Aboû ʿAmir Sâli-

---

(1) Sur cette bataille, où la victoire fut remportée sur les Médinois par les troupes du khalife Yezîd, voir *ib.*, p. 101.

(2) « Des chiens », dit le *Machmua*, p. 42; cf. Dozy, *ib.*, 262.

(3) Cette bataille fut livrée à Aqua Portora, non loin de Cordoue (*Machmua*, 43 et 243), ou au Feddj Aboû Tawîl (*Fatho'l-And.*, p. 34).

mi, dans les *Dorer el-k'alâ'id waghorer el-fawâ'id*[1], cette affaire coûta la vie à onze mille hommes, et ʿAbd er-Rah'mân ben ʿAlk'ama[2] fit une coche à une flèche qu'il lança contre Baldj et qui frappa ce chef dans une partie vitale; mais dans la *Behdjat en-nefs* il est dit[3] qu'il fut tué d'un coup de sabre par le même guerrier, et il lui est attribué six mois de gouvernement. C'est la première version qui est exacte.

[P. 33] Gouvernement de Tha'leba ben Selâma 'Amili.

En chawwâl 124 (août 742), Thaʿleba ben Selâma fut porté au gouvernement de l'Espagne par les Syriens. En effet, Hichâm ben ʿAbd el-Melik avait, en l'expédiant de Syrie, confié l'armée au commandement de Kolthoûm, qui devait, en cas de malheur, être remplacé par Baldj, fils de son frère, et de même si une éventualité fâcheuse faisait disparaître Baldj, Thaʿleba ben Selâma devait prendre sa place. C'est par application de ces dispositions de Hichâm que Thaʿleba fut promu et que ses compagnons lui prêtèrent serment. Ce qui restait de Berbères à Mérida se souleva contre lui, mais il alla les

---

(1) Le nom complet de l'auteur est Aboû 'Amir Mohammed ben Ahmed ben 'Amir Sâlimi (Ibn el-Abbâr, *Tekmila*, n° 725, cf. p. 607, l. 1), qui mourut vers 559 H. Son nom est plusieurs fois cité, parfois sous une orthographe fautive, par Makkari (I, 82 ; II, 97, 195 et 629 ; cf. Dozy, *Recherches*, II, 2ᵉ éd., p. 278 ; 3ᵉ éd., p. 255 ; Pons, *Ensayo*, n° 187) ; voir aussi Dhabbi, nᵒˢ 31 et 35.

(2) Ce nom, lu fautivement A. er-R. *ben 'Okba* dans Ibn el-Koûtiyya (p. 267), est celui d'un officier qui était gouverneur de Narbonne (*Machmua*, p. 43 ; Makkari, II, 13 et 17 ; Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 263).

(3) J'ai lu dans le texte قيل, puisque l'auteur de la *Behdjat* n'est pas le même que celui des *Dorer*.

attaquer, en tua un grand nombre, en fit environ un millier prisonniers et se retira ensuite à Cordoue, où il administra sagement pendant dix mois. Tel est le récit que fait Ibn el-K'at't'ân. On lit dans les *Dorer el-k'alâ'id* qu'il mettait en vente les enfants de la population (vaincue), les réduisait en captivité, leur infligeait toute sorte de maux[1]. Thaᶜleba continua d'ainsi agir jusqu'à l'arrivée d'Aboû'l-Khat't'âr.

Gouvernement d'Aboû'l-Khat't'âr el-H'osâm ben D'irâr Kelbi [2].

En moh'arrem 125 (novembre 742), Aboû'l-Khat't'âr s'embarqua de la province de Tunis et gagna Cordoue. A El-Moçâra[3] il trouva Thaᶜleba ben Selâma au milieu des prisonniers et des captifs qu'il avait faits parmi les Arabes de Cordoue et où le fils figurait enchaîné à côté du père. "Aboû'l-Khat't'âr les fit mettre en liberté et délivrer de leurs chaînes, rendit le calme à ces gens troublés et restaura chez eux l'accord accoutumé; tous s'humilièrent devant lui; il répartit les Syriens dans les divers districts et ne négligea pas ses meilleurs soins aux autres". Il établit ceux de Damas dans le district d'Elvira, ceux du Jourdain dans le district de Malaga, ceux de Palestine à Sidona, ceux d'Emesse à Séville, ceux de K'innesrîn à Jaën, ceux d'Egypte à Béja et à

---

(1) Il est parlé des cruels procédés de ce chef ci-dessous et par le *Machmua*, p. 45; cf. Dozy, I, 266.

(2) Ce nouveau gouverneur fut envoyé en Espagne par Hanz'ala, gouverneur d'Ifrîk'iyya, sur l'ordre du khalife et dans les circonstances relatées par Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 72; Dozy, etc.

(3) Localité près de Cordoue, ainsi qu'on le voit plus loin, et comme le dit Dozy, *l. l.*, 266 et 346; on lit « la almazara de Cordoba » dans le *Machmua*, trad. p. 54; cf. Dozy, *Gloss. des mots esp. et port.*, p. 180.

Murcie, [**P. 34**] en leur assignant les biens[1] en terres et en bétail appartenant aux non-Arabes *(ʿadjem)*. Ce fut alors qu'ărriva Eç-Çomeyl ben H'ătim, dont nous parlerons[2]; les Mod'arites firent cause commune avec lui et s'avancèrent sur Cordoue, où se trouvait Aboû'l-Khat't'âr; ce chef marcha contre eux avec des forces insuffisantes, de sorte qu'il fut mis en déroute et fait prisonnier. On lui mit des chaînes aux pieds, mais il put ensuite s'en débarrasser et gagner le large.

Le récit que voici est celui de la *Behdjat en-nefs*. A la suite de la déroute qu'il infligea aux Berbères, Thaʿleba réduisit leurs enfants en captivité, ce que n'avaient fait ni Baldj ni aucun autre jusque-là; puis, se dirigeant vers Cordoue en traînant avec lui un grand nombre de prisonniers, il arriva à El-Moçâra, dans le district dépendant de cette ville. Il fit alors procéder à la vente aux enchères de ses prisonniers et captifs arabes et berbères, non sans s'amuser insolemment d'eux. On vendait les cheykhs et les nobles non au plus offrant enchérisseur, mais au rabais : c'est ainsi que pour les deux Médinois ʿAli ben el-H'açîn et El-Hârith ben Asad, le crieur demanda d'abord dix dinars, et de rabais en rabais adjugea l'un pour un jeune bouc et l'autre pour un chien. Pendant qu'il était ainsi à s'amuser brutalement et que les guerriers qu'on avait fait sortir des rangs étaient disposés pour recevoir le coup mortel, Aboû'l-Khat't'âr survint ce jour-là, qui était un vendredi, et fit mettre en liberté

(1) Ou le *tiers* des biens (*Mus. d'Esp.*, I, 268; *Fatho'l-And.*, p. 36 ad f. du texte). — Sur cet établissement des *djond*, cf. l'observation de de Goëje (*Jakubi*, p. 112).

(2) Ce chef était entré en Espagne avec Baldj, d'après Ibn el-Athîr, *Annales*, 85; cf. *Machmua*, p. 56, et ci-dessous.

tous les prisonniers : aussi appela-t-on ces troupes l'armée de la paix(1). [Voici ce qui s'était passé :] les Espagnols s'étaient adressés à H'anz'ala ben Çafwân, gouverneur d'Ifrik'iyya, pour lui demander un gouverneur qui rétablît la paix parmi eux et fît cesser la discorde dont ils souffraient, ainsi que les massacres toujours répétés qui paraissaient devoir les livrer au pouvoir des infidèles. Ainsi fut envoyé Aboû'l-Khat't'âr, autour de qui se groupèrent les Syriens aussi bien que les Arabes(2) et devant qui s'inclina toute l'Espagne. Il accorda l'amnistie aux deux fils d'ᶜAbd el-Melik ben K'at'an, installa les Syriens dans les divers districts, favorisa les Yéménites et tint les K'aysites à l'écart(3). Ce fut là la cause qui provoqua contre lui l'attaque d'Eç-Çomeyl ben H'âtim et des Mod'ar, alors qu'Aboû'l-Khat't'âr gouvernait ou depuis deux ans, ou depuis neuf mois, ou depuis trois ans, selon les diverses versions.

[P. 35] D'Eç-Çomeyl ben H'âtim et des causes de la guerre civile

D'après la *Behdjat en-nefs,* Eç-Çomeyl ben H'âtim(4) avait pour aïeul Chamir, qui était de Koûfa et qui tua El-H'oseyn [ben ᶜAli ben Aboû T'âleb], puis qui tomba lui-même aux mains d'El-Mokhtâr ben Aboû ᶜObeyd, fut massacré et eut sa maison détruite. Mais [d'après une autre version], Chamir put avec son fils se retirer de

(1) Cf. Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 266; *Machmua*, p. 45; *Annales*, p. 73 et 95.

(2) C'est à dire les Arabes dits *baladis*, arrivés en Espagne avec T'ârik' et Moûsa.

(3) Voir entre autres l'article que lui consacre la *Hollat*, p. 46.

(4) Il est l'objet d'une notice de la *Hollat*, p. 49; voir également sur lui les *Annales*, le *Machmua*, Ibn el-Koûtiyya, etc.

Koûfa dans la Mésopotamie, puis ils firent partie du *djond* de K'innesrîn[1]. Plus tard, Eç-Çomeyl devint en Espagne un chef remarquable par sa bravoure et sa générosité, et il porta ombrage à Aboû'l-Khat't'âr. Comme un jour il était allé trouver celui-ci, chez qui se trouvait [une partie] du *djond*, ce gouverneur, qui voulait l'humilier, l'injuria et le battit, et Eç-Çomeyl, rentré furieux chez lui, envoya aux principaux de ses contribules ses réclamations contre un pareil accueil. Comme ils se déclaraient prêts à le suivre, il leur répondit : « Je ne veux pas, par Dieu ! vous exposer (seuls) aux attaques des K'od'â'ites et des Yéménites ; je recourrai à des moyens détournés et, évoquant les haines soulevées par l'affaire de Merdj Râhit', j'appellerai les Lakhmites et les Djodhâmites à moi, et nous prendrons pour chef un homme qui n'aura que l'apparence du pouvoir, tandis que nous en aurons la réalité. » On écrivit donc à Thawâba ben Selâma Djodhâmi, qui faisait partie des Arabes de Palestine, puis on alla le trouver, et ce chef donna son assentiment, ainsi que le firent aussi les tribus de Lakhm et de Djodhâm. Aboû'l-Khat't'âr, apprenant ce qui se passait, se mit en campagne, mais Thawâba, qui marcha contre lui, le mit en déroute et le fit prisonnier, puis continua sa route en avant et entra dans le palais de Cordoue en traînant après lui Aboû'l-Khat't'âr enchaîné. Mais celui-ci put ensuite s'échapper, ainsi que nous l'avons dit.

---

(1) Sur le rôle joué par Chamir ben Dhoû'l-Djawchen dans la mort de Hoseyn, on peut voir notamment, dans le long et touchant récit que fait Ibn el-Athîr de l'affaire de Kerbela, les pp. 66 et s. du t. IV. Chamir fut exécuté par ordre d'El-Mokhtâr, d'après Ibn Koteyba, p. 204, et le *Machmua*, p. 56 ; mais d'autres disent qu'il échappa. (Cf. Ibn el-Athîr, IV, 195 ; Ibn el-Abbâr, note du texte du *Bayân*, ou *Hollat*, p. 49 ; *Machmua*, p. 56).

Thawâba détint le pouvoir pendant deux ans [1]. Au cours de cette période, en 128 (3 octobre 745), Aboû'l-Khat't'âr leva des troupes chez les Yéménites à l'effet d'attaquer les Mod'arites, et il s'avança à la tête de très nombreux guerriers contre Cordoue. [**P. 36**] Mais ceux-ci se dispersèrent à l'approche de Thawâba et refusèrent de le combattre. Thawâba mourut ensuite cette année même, et, à la suite de sa mort, la guerre recommença comme auparavant. Les Yéménites voulurent restaurer Aboû'l-Khat't'âr, mais les Mod'arites et Eç-Çomeyl s'y opposèrent, et les deux partis se traitèrent sans aucun ménagement. Pendant quatre mois l'Espagne resta sans aucun gouverneur proprement dit, et l'on se borna à choisir ʿAbd er-Rah'mân ben Kethîr Lakhmi pour veiller à l'administration de la justice [2]. [En effet] la situation en Syrie et l'ordre successoral des khalifes étaient troublés; puis Yezîd (III), ayant mis à mort El-Welîd (II), devint le représentant des Benoû Merwân sur le trône.

Gouvernement de Yoûsof ben ʿAbd er-Rah'mân Fihri.

La situation était grave et la discorde sévissait chez les Espagnols, quand, enfin, ils s'entendirent pour mettre à la tête du gouvernement Yoûsof ben ʿAbd er-Rah'mân Fihri [3] et laisser à Yah'ya ben H'oreyth [4], à titre d'apa-

(1) Cf. *Bayân*, I, 66; *Machmua*, p. 57; *Annales du Maghreb*, p. 86.

(2) Le même renseignement nous est fourni par Ibn el-Athîr (*Annales*, 96) et par Makkari (I, 147, l. 18).

(3) Il lui est consacré un article dans la *Hollat*, p. 53; sur les circonstances dans lesquelles il fut choisi, voir *Mus. d'Esp.*, I, 284.

(4) Chef syrien qui s'était proclamé indépendant (d'après le *Machmua*, 57), mais cf. Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 283.

nage viager, le district de Malaga. Mais avant cela, les K'od'â'a s'étaient réunis et avaient choisi pour chef 'Abd er-Rah'mân ben No'aym[1] Kelbi, lequel, se mettant à la tête d'une troupe de deux cents fantassins et de quarante cavaliers, tenta une attaque nocturne contre les gardes du palais de Cordoue, puis envahit la prison et en tira Aboû'l-Khat't'âr, avec qui il gagna le large. Aboû'l-Khat't'âr alors s'installa au milieu des Kelbites et des tribus d'Emesse, qui se groupèrent autour de lui et lui servirent de rempart. Il ne surgit cependant aucun incident tout d'abord ; mais quand Yoûsof, à la suite de l'accord qui se fit sur son nom, se vit le pouvoir entre les mains, il enleva déloyalement à Yah'ya ben H'oreyth le district de Malaga qui lui avait été concédé, et ce chef, irrité de la dépossession dont il était victime, écrivit aussitôt à Aboû'l-Khat't'âr. Or celui-ci prétendait que, si son titre d'émir lui avait été enlevé, il avait le plus de titres à exercer le pouvoir, et Ibn H'oreyth émettait la même prétention en se basant sur ce fait, que ses contribules étaient plus nombreux que ceux d'Ibn el-Khat't'âr. En présence de ces dispositions d'Ibn H'oreyth, les Djodhâmites le prirent pour chef, et les Yéménites, les H'imyarites et les Kindites établis en Espagne, se rattachèrent à leur choix et firent acte d'obéissance; au contraire, les Mod'arites [**P. 37**] et les Rebî'a allèrent à Cordoue, capitale du royaume, se joindre à Yoûsof et campèrent à Secunda.

Aux côtés de ce chef se trouvait encore Eç-Çomeyl, à qui le peuple s'était adressé pour obtenir de lui un gou-

(1) Au lieu de *No'aym*, ainsi que l'écrit aussi le *Machmua*, on trouve *Hassân* dans Ibn el-Athîr (*Annales*, 86), et dans Makkari (II, 15).

verneur, puisque le khalife Merwân ben Moh'ammed était occupé en Orient et trop éloigné pour leur en désigner un; c'est alors qu'il avait choisi Yoûsof ben ʿAbd er-Rah'-mân ben H'abîb ben Aboû ʿObda ben ʿOk'ba ben Nâfiʿ Fihri, qui était à ce moment à Elvira et qui fut, comme nous l'avons dit, agréé par la population. Mais ensuite des discussions surgirent à ce propos entre les Mod'arites et les Yéménites, et ces derniers arrivèrent de toutes les villes et provinces auprès d'Aboû'l-Khat't'âr, qui, se mettant à leur tête, marcha contre Cordoue, où se trouvait Yoûsof Fihri. Celui-ci répugnait à la guerre civile et craignait d'exciter des haines et des inimitiés; "mais Eç-Çomeyl ben H'âtim arriva avec des corps de troupes et recourut aux armes et aux engins de guerre. Aboû'l-Khat't'âr, s'avançant à la tête de ses partisans, dressa son camp; les deux armées se heurtèrent à Secunda et en vinrent aux mains; alors on n'entendit plus que le bruit des armes et le hennissement des chevaux, on ne vit plus rien que des cadavres, si bien que lances étaient brisées, glaives ébréchés; les jambes étaient entrelacées, les cous confondus, et depuis les batailles du Chameau et de Çiffîn, on n'avait vu pareil combat entre musulmans. Les Yéménites furent enfin mis en déroute, et Aboû'l-Khat't'âr, réduit à fuir, se cacha dans un moulin d'Eç-Çomeyl situé de ce côté; mais il fut pris et mis à mort. Alors Eç-Çomeyl ben H'âtim acquit la primauté, car il était connu pour sa vaillance et sa force; Yoûsof Fihri lui remit la direction des affaires, lui confia l'autorité et l'administration, ne gardant pour lui que l'apparence, tandis qu'Eç-Çomeyl avait la réalité".

Quand Aboû'l-Khat't'âr fut pris, il dit à ceux qui s'apprêtaient à le tuer: « Je ne puis échapper à la mort, mais

vous n'avez pas le fils de la négresse *(Ibn es-Sawdâ),* » désignant ainsi Ibn H'oreyth ; il leur indiqua où il était, et ces deux chefs furent l'un et l'autre massacrés. Ibn H'oreyth avait l'habitude de dire : « Si l'on me présentait dans une coupe le sang de tous les Syriens, je la viderais, oui, je la viderais jusqu'au bout.» [**P. 38**] Aussi, quand, tiré du moulin où il se cachait, il allait être mis à mort, Aboû'l-Khat't'âr lui adressa-t-il ces mots : « Fils de la négresse, n'as-tu donc pas vidé la coupe jusqu'au fond ? » Tous les deux furent ensuite exécutés, puis les prisonniers furent amenés à Eç-Çomeyl, qui les fit tous décapiter sous ses yeux.

Dans l'année qui suivit, Dieu frappa l'Espagne d'une épidémie si meurtrière qu'il semblait qu'elle dût enlever toute la population.

"Yoûsof était reconnu par tout le *djond*, Mod'arites, Yéménites et Syriens, et depuis l'affaire de Secunda l'Espagne se tint tranquille, tous les cœurs lui furent sincèrement dévoués. Eç-Çomeyl, devenu son principal officier et son arme honorée, ne laissait venir au gouverneur que ce qu'il voulait lui-même, en écartait ce qu'il voulait, si bien qu'il s'appropria l'autorité et disposa des têtes de tous. Alors Yoûsof, oppressé et inquiet, se prit à craindre pour lui-même et résolut de l'éloigner en lui abandonnant une partie de ses provinces". En conséquence, il le nomma, en 132 (20 août 749), gouverneur de Saragosse et des territoires qui en dépendent. Au bout d'un certain temps, Eç-Çomeyl eut à s'y défendre contre la révolte d'El-H'obâb ben Rawâh'a, des Benoû Zohra ben Kilâb, qui l'assiégea pendant sept mois (1). "Yoûsof ne lui envoya

(1) Comparez Ibn el-Athîr, *Annales*, 90. On trouve les deux formes *El-H'obâb* et *El-H'abh'âb* (Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 292).

pas de secours, en prétextant la situation difficile du pays et les ravages de la famine, mais en réalité désireux de le voir succomber pour être débarrassé de lui et n'avoir plus à redouter ses tentatives de s'emparer du pouvoir. Les contribules d'Eç-Çomeyl finirent enfin par se rassembler à Elvira et à Jaën, d'où ils marchèrent à son secours et le tirèrent de peine ".

D'après une autre version, ceux qui se révoltèrent à Saragosse contre Yoûsof furent Temîm ben Maᶜbed Zohri et ᶜAmir ᶜAbderi[1].

Plus tard, en 138 (16 juin 755), Yoûsof marcha contre cette ville, et il resta sous ses murs jusqu'à l'arrivée de l'Omeyyade ᶜAbd er-Rahmân en Espagne.

Ce fut en 130 (11 sept. 747) qu'eut lieu la bataille de Secunda; ce fut aussi alors que l'on reconnut Yoûsof, qui avait soixante-quinze ans[2] et qui régna neuf ans; il vivait à ce moment retiré à la campagne, adonné aux exercices religieux et à la pratique du bien.

En 131 (31 août 748), la terre ne produisit rien en Espagne et la stérilité fut générale; cet état de choses dura jusqu'en 136 (7 juillet 753), et pendant cette période il ne plut qu'une année sur deux. La plus forte sécheresse eut lieu en 131 ou 132, [**P. 39**] mais il plut en 133 (9 août 750), ce qui réconforta quelque peu les populations.

En 133, les habitants de la Galice se soulevèrent, et maintes incursions furent dirigées contre eux. Ensuite la famine, résultant de la sécheresse, sévit pendant les années 134 et 135, ainsi que pendant une partie de l'année 136, de sorte que la majeure partie de la population émi-

(1) *Annales*, p. 90 et 96; Makkari, II, 17 et 21; *Machmua*, 63, et ci-dessous.

(2) Cinquante-sept, d'après Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 284.

gra à Tanger, à Zawila et sur le littoral africain; le départ eut lieu de la rivière de Sidona, connue sous le nom de Barbât', et ce nom servit dorénavant à désigner cette année[1].

Liste de ceux qui se révoltèrent contre Yoûsof ben 'Abd er-Rah'mân Fihri.

ʿAbd er-Rahmân ben ʿAlk'ama Lakhmi se révolta à Narbonne, mais Yoûsof n'eut pas à le combattre longtemps, car Dieu le lui livra promptement. ʿOrwa se révolta à Béja, mais un officier envoyé par Yoûsof le mit en déroute et massacra ses partisans[2]. Puis Temîm ben Maʿbed se révolta en 136 (7 juillet 753). En 137 (27 juin 754), Temîm ben Maʿbed et ʿAmir ben ʿAmr ben Wahb se révoltèrent de concert à Saragosse, et Eç-Çomeyl ben H'âtim se chargea de les réduire ; puis en 138 (16 juin 755) Yoûsof en personne marcha contre ces deux rebelles et les assiégea à Saragosse ; il s'empara d'eux et les mit à mort. Ce fut en la même année que se termina le gouvernement de Yoûsof ben ʿAbd er-Rahmân Fihri.

Vue d'ensemble de la dynastie Omeyyade en Orient[3].

On compte quatorze khalifes de cette dynastie depuis Moʿâwiya jusqu'au dernier d'entre eux. La durée totale,

---

(1) La rivière de Barbât coule près d'Alcala de los Gazules et se jette dans l'Océan (Edrisi, 214 ; *Machmua*, 248). L'*année* ou les *années de Barbât* sont aussi rappelées par ce dernier ouvrage (p. 62 du texte).

(2) 'Orwa ben el-Welîd se mit à la tête d'une insurrection des tributaires à Béja et conquit Séville (Makkari, II, 17). Sur ces révoltes, cf. *suprà* et *infrà ; Annales*, 88, 89 et 96.

(3) Comparez t. I, p. 67, où notre auteur a déjà fait, sous une forme plus abrégée, certaines des citations qui suivent.



depuis que Moʿâwiya exerça le pouvoir sans conteste jusqu'au meurtre de Merwân ben Moh'ammed, en est de quatre-vingt-onze ans neuf mois et cinq jours, en y comprenant les neuf ans et vingt-deux jours du règne d'Ibn Zobeyr. Ensuite les membres de cette famille s'enfuirent de côté et d'autre pour échapper à la mort, et notamment ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya ben Hichâm ben ʿAbd el-Melik se réfugia [**P. 40**] en Espagne, dont les habitants le reconnurent pour leur souverain, ce qui entraîna la fondation d'une nouvelle dynastie Omeyyade dont la durée se prolongea jusqu'après 424 (7 décembre 1032). On estime qu'il y a eu dans la durée de cette dynastie une interruption qui s'étend depuis la mort violente de Merwân jusqu'au moment où, en 136 (6 juillet 753) ou environ, elle fut reconstituée par l'avènement d'ʿAbd er-Rahmân ed-Dâkhil (le nouveau-venu). Mais on dit aussi qu'elle a régné sans interruption depuis le khalife ʿOthmân jusqu'à 424, où cessa de régner à Cordoue El Moʿtadd billâh, le dernier d'entre eux. Cette dernière opinion se fonde sur le dire de certains qu'ʿAbd er-Rahmân ben H'abîb, qui gouvernait l'Ifrîk'iyya au nom des Omeyyades, donna l'investiture à Yoûsof ben ʿAbd er-Rahmân, lequel conquit l'Espagne et y était en qualité d'émir lors de l'arrivée en ce pays d'ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya. C'est là une chose qui mérite réflexion, car si elle est exacte, elle constitue un fait bizarre et qui mérite d'être noté.

Voici ce que dit Aboû Mohammed ben H'azm (1) : « La dynastie Omeyyade, qui finit en Orient en la personne de

---

(1) Cf. t. I, p. 68. Sur Ibn Hazm (Aboû Mohammed ʿAli ben Ahmed), + 456, voir notamment Dozy, Intr. au *Bayân*, p. 65, et Pons, *Ensayo*, n° 103 ; aux auteurs cités par ce dernier, ajoutez Merrâkechi, index de la tr. fr., et Goldziher, *Die Zâhiriten*, p. 116.



Merwân ben Mohammed, était, malgré ses défauts, véritablement arabe : aucun de ceux qui la représentèrent sur le trône ne se constitua une capitale, chacun continua d'habiter la demeure et les propriétés où il résidait avant de devenir khalife, sans s'inquiéter ni d'accumuler d'immenses richesses, ni de bâtir des palais, sans exiger de ceux qui leur parlaient qu'ils les traitassent de *Seigneur*, ni leur demander de démonstrations serviles, baisement de la terre ou de leur main ou de leur pied. Tout ce qu'ils cherchaient c'était d'être véritablement obéis, de faire à leur gré les nominations et les révocations jusque dans les provinces les plus éloignées ; et, en effet, ils nommaient et déplaçaient les gouverneurs de l'Inde, du Khorâsân, de l'Arménie, du Yémen, du Maghreb rapproché et extrême, du Soûs et de l'Espagne ; ils y envoyaient des troupes dont ils confiaient le commandement aux gouverneurs qui leur plaisaient, et régnèrent sur la plus grande partie du monde. Nul prince ici-bas ne commanda à un empire aussi vaste, jusqu'au jour où les Abbasides l'emportèrent sur eux en Orient et mirent fin à leur règne. Alors ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya se rendit en Espagne, et lui et ses descendants y constituèrent une dynastie qui régna environ trois siècles. Nulle plus qu'elle ne se distingua par sa générosité et par le nombre des victoires [**P. 41**] qu'elle remporta sur les polythéistes, nulle ne réunit autour d'elle plus de gens de bien ; sa ruine fut celle, encore existante, de l'Espagne. Avec son éclat disparut celui du monde ».

Aboû Mohammed dit encore : « Le pouvoir en Orient passa alors aux Abbasides, dynastie étrangère sous laquelle disparurent les bureaux constitués par les Arabes, où les barbares du Khorâsân devinrent prépondé-

rants dans le gouvernement, où la royauté se fit oppressive et imita les procédés des Kosroès. Il faut cependant reconnaître que ces princes ne firent pas publiquement injurier les Compagnons du Prophète, au contraire de ce qu'avaient fait les Omeyyades, sauf ʿOmar ben ʿAbd el-ʿAzîz et Yezîd ben el-Welîd, à l'égard d'ʿAli, injures oiseuses et suffisantes pour couvrir cette dernière dynastie de honte. Les Abbasides ne permirent pas l'emploi de ce procédé, mais de leur temps la division se fit jour chez les musulmans, et dans les provinces le pouvoir passa à divers groupes d'hérétiques, de chiites, de Moʿtazelites et de descendants d'Idrîs et de Soleymân, l'un et l'autre fils d'ʿAbd Allâh ben el-H'asan ben el-H'asan ben ʿAli ben Aboû Tâleb, tandis que des Omeyyades s'emparaient de l'Espagne et que bien d'autres faisaient de même ailleurs. Pendant que ces dissensions sévissaient, les infidèles se rendaient maîtres de la moitié de l'Espagne et d'environ la moitié du Sind. Les pays où les Abbasides cessèrent de dominer sont les régions du Maghreb par delà le Zâb, Tlemcen et les districts qui en dépendent, soumis à Mohammed ben Soleymân H'asani, Fez et les districts qui en dépendent, soumis aux chiites que remplaça ensuite Idrîs; Tâmesnâ, soumis aux descendants, tout hérétiques qu'ils étaient, de Çâlih' ben T'arîf, et Sidjilmâssa, où s'installa le chef des Çofrites. Sur l'état de tous ces pays, il n'y a pas de discussion; mais quant à l'Ifrîk'iyya, on n'est pas d'accord, car l'on dit qu'ʿAbd er-Rahmân ben H'abîb y était en état d'insurrection(1). En Espagne, il y avait Yoûsof ben ʿAbd er-Rahmân Fihri. »

(1) Voir sur ce personnage le t. I, index, ainsi que la *Hollat*, p. 51; Dhabbi, n° 1006, etc.

[P. 42] 'Abd er-Rahmân ben Mo'âwiya ben Bichâm s'enfuit de Syrie et pénètre en Espagne.

Au dire des auteurs de récits, ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya commença en 136 (7 juillet 753) des pourparlers avec les clients Omeyyades installés en Espagne, et en la même année eut lieu la séparation des descendants tant de Moʿâwiya que de Hichâm (1), parmi lesquels se trouvaient aussi les survivants des descendants de Merwân et d'Omeyya, et ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya s'en alla secrètement, passant d'une localité à une autre avec l'intention de gagner l'Espagne, poussé par ce qu'il savait de la situation de ce pays et par la tradition qui l'y faisait figurer (2). Il arriva ainsi en Egypte, puis passa à Bark'a, où il se tint caché quelque temps, et en repartit ensuite pour se glisser au Maghreb (3). Voici le récit de son affranchi Bedr : « Je le rejoignis en route, envoyé que j'étais par sa sœur germaine Oumm el-Açbagh et porteur de deux dinars ainsi que de quelques pierreries destinées à pourvoir à ses frais d'entretien et de voyage. Il arriva en Ifrîk'iyya, alors gouvernée par ʿAbd er-Rahmân ben H'abîb, auprès de qui se trouvait un juif, ancien serviteur de Maslama ben ʿAbd el-Melik (4); or ce juif avait rap-

---

(1) Voici les généalogies auxquelles il est fait allusion : à Omeyya ben 'Abd Chems ben 'Abd Menâf se rattachent Mo'âwiya ben Aboû Sofyân ben Harb ben Omeyya, et, d'autre part, Hichâm ben 'Abd el-Melik ben Merwân ben el-Hakam ben Aboû'l-'Açi ben Omeyya (Weil, *G. der Khal.*, I, 248; *Prairies d'or* de Mas'oûdi, v, 199).

(2) Je conserve عنه que Dozy supprime dans ses *Corrections*, p. 34; cf. par ex. p. 18, l. 5, et p. 29, l. 13 du texte arabe.

(3) Sur les circonstances dans lesquelles s'enfuit 'Abd er-Rahmân, cf. *Annales du Maghreb*, p. 97.

(4) Maslama était le grand'oncle d''Abd er-Rahmân et avait la réputation d'être un physionomiste habile (Ibn el-Athir; Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 302).



porté à son nouveau maître la prédiction relative au koreychite, descendant d'Omeyya, qui devait conquérir l'Espagne, s'appeler ʿAbd er-Rahmân et être porteur de deux boucles. Ibn H'abîb ayant examiné le nouveau-venu et vu les deux boucles de cheveux qui ornaient son front, appela le juif et lui dit : « Voilà, misérable, l'individu dont parle la prédiction ! Aussi vais-je le faire mettre à mort. — Mais, lui dit le juif, si c'est bien lui, tu ne le tueras pas (puisque les destins s'y opposent) ! » Alors Ibn H'abîb se borna à faire exécuter les Omeyyades qui rejoignaient le fugitif et à s'emparer de leurs biens. Cela fut cause qu'ʿAbd er-Rahmân s'enfuit de Kayrawân dans la direction de l'Espagne, car ce pays le préoccupait à raison de ce qu'il savait de la science des prédictions et de ce qu'avaient dit son grand'oncle paternel Maslama ben ʿAbd el-Melik et d'autres encore. Il arriva ainsi dans des régions du Maghreb habitées par des tribus où il passa par une situation très pénible et eut des aventures trop longues à raconter. Il put s'enfuir et arriver jusque chez les Nefza, qui étaient ses oncles maternels, puisque sa mère était une captive originaire de chez eux. » Bedr ajoute encore : « Je passai ensuite [**P. 43**] en Espagne, et je rejoignis ʿObeyd Allâh ben ʿOthmân sur le littoral d'Elvira à la fin de 136, puis j'en repartis en 137 (27 juin 754) et je séjournai quelque temps auprès d'ʿAbd er-Rahmân ; je retournai ensuite de nouveau en Espagne avec les clients de ce prince. »

Voici ce qu'a raconté ʿAbd er-Rahmân lui-même : « A mon entrée en Espagne, j'étais tout pénétré de la prédiction faite par Maslama ben ʿAbd el-Melik dans les circonstances suivantes. Il vint un jour trouver mon grand'-père Hichâm à un moment où, étant moi-même tout

enfant, je me trouvais présent ; et comme mon grand'père voulait m'écarter du visiteur : « Prince des Croyants, dit Maslama, laisse tranquille cet enfant, car je vois en lui l'homme des Omeyyades, celui qui fera revivre cette dynastie après sa chute. » A partir de ce moment je vis que toujours mon grand'père marquait pour moi de la prédilection[1]. »

Voici ce que dit Er-Râzi : « En 137 (27 juin 754) eut lieu dans la région de Saragosse la révolte d'El-H'abh'âb[2] ben Rawâh'a, avec qui fit cause commune ʿAmir ben ʿAmr ʿAbderi, des Benoû ʿAbd ed-Dâr ben K'oçayy[3]. Le premier s'était enfui de Cordoue à cause de la crainte que lui inspirait Yoûsof ; le second était l'un des principaux guerriers Mod'arites fort connu en Espagne par sa vaillance, sa noblesse, sa science et sa courtoisie, et le commandement des expéditions estivales lui était confié par Yoûsof. Or le pouvoir de ce dernier n'était pas à ce moment bien grand à cause de la stérilité dont le pays souffrait depuis plusieurs années. Eç-Çomeyl se tenait alors du côté de la frontière, où les produits de la terre étaient plus abondants qu'ailleurs. Or comme ʿAmir croyait avoir à craindre pour sa vie de la part du Fihrite aussi bien que d'Eç-Çomeyl, il s'enfuit auprès d'El-H'abh'âb ben Rawâh'a, et, de concert avec lui, procéda à des enrôlements où se présentèrent des guerriers Yéménites et des Berbères. Eç-Çomeyl alors fut très étroitement assiégé

(1) Cette anecdote est rapportée dans les mêmes termes par Makrizi (*Mok'affa*, ms 2144 de Paris, f. 53). Cf. *Mus. d'Esp.*, I, 303.

(2) On a vu ce nom sous la forme *El-H'obâb* (p. 55). Le *Moschtabih* de Dehebi ne cite que cette dernière, qui se trouve aussi dans la *Hollat*, p. 52. — Sur le récit qui suit, cf. *Mus. d'Esp.*, I, 292.

(3) ʿAmir est l'objet d'un article de la *Hollat*, p. 52.

à Saragosse, à ce point qu'il eut des craintes pour sa vie et songea à se rendre. Il envoya une demande de secours à Yoûsof, qui ne put organiser d'expédition ; et comme le siège continuait sans qu'il vît arriver d'aide du côté de Yoûsof, il écrivit à ses contribules du *djond* de Kinnesrîn et de Damas en leur représentant la gravité de la situation et les adjurant de se rappeler leur commune origine. ʿObeyd ben ʿAli le Kilâbite soutint sa demande et avec lui la plupart des Kilâbites ; mais les Hawâzin et les Ghatafân disaient tantôt oui et tantôt non, [**P. 44**] car ils n'avaient pas de chef qui pût les entraîner tous. Quand ʿObeyd ben ʿAli entreprit une tournée pour appeler les hommes de ces deux *djond* au secours d'Eç-Çomeyl, les Kilâb et les Moh'ârib se mirent en devoir de lui répondre, mais les Kaʿb ben ʿAmir, les ʿOk'ayl, les K'ocheyr et les H'arîch s'y refusèrent, car ils jalousaient les Benoû Kilâb à cause de la suprématie que ceux-ci, dont était Çomeyl, exerçaient alors en Espagne, tandis qu'autrefois elle avait appartenu à Baldj, qui était Kocheyrite.

De ces tribus il ne se forma donc qu'une troupe d'environ quatre cents cavaliers, dont le courage, d'abord hésitant en raison de leur petit nombre, se raffermit ensuite; puis elle fut rejointe par un faible groupe d'une trentaine de cavaliers Omeyyades, parmi lesquels figuraient Aboû ʿOthmân ʿObeyd Allâh ben ʿOthmân, lui-même client Omeyyade, ainsi qu'ʿAbd Allâh ben Khâlid ben Abân ben Aslam, client d'ʿOthmân ben ʿAffân. Ces deux chefs, plus tard, portèrent alternativement le drapeau des Omeyyades en Espagne et se succédèrent l'un à l'autre dans ce poste. S'ils participaient à cette expédition, eux et les Omeyyades, c'était pour tenter une affaire dont les suites sont bien connues : ils voulaient ainsi

arriver jusqu'à Eç-Çomeyl pour lui parler d'ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya, à raison de la confiance qu'ils avaient en lui et de leur conviction que, n'embrassât-il pas leur parti, il leur garderait le secret. Leur prévision était juste, car il observa le secret le plus absolu relativement à ce qui lui fut confié. L'espoir de son concours ultérieur fut donc une des raisons qui firent qu'ils se portèrent à son secours pour tâcher de le délivrer. Le petit corps de troupes se mit en conséquence en marche après avoir placé à sa tête, dans l'espoir de se l'attacher davantage, Ibn Chihâb [chef des Kʿab ben ʿAmir]. Quand on arriva à la rivière de Tolède, on apprit qu'Eç-Çomeyl était presque réduit à l'extrémité, tant le siège était poussé de près, et on lui expédia en avant-coureur un messager qui avait pour instructions de pénétrer parmi les combattants pour ainsi se rapprocher des murailles, et alors de lancer par dessus le rempart des cailloux dont chacun portait [un papier avec] ces deux vers :

[Wâfir] Assiégés, réjouissez-vous, car il vous vient du secours pour vous sauver et vous débloquer. Voici qu'arrivent les glorieux guerriers de Nizâr montés sur des juments bien bridées et de la race d'A'wadj [1].

Le messager s'acquitta de sa tâche, et ces pierres ou l'une d'elles fut portée à Eç-Çomeyl, [**P. 45**] qui se fit lire ces vers, car lui-même était illettré, et s'écria aussitôt : « Réjouissez-vous, camarades, car, j'en atteste le Seigneur de la Kaʿba, il vous arrive du secours ! » La petite armée qui avait fait annoncer sa présence conti-

(1) La traduction de ces vers, que citent aussi le *Machmua*, p. 68, et le *Fatho'l-And.*, p. 47, figure dans Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 295.

nua d'avancer en engageant à la rallier ceux qui l'avaient promis, et ayant toujours avec elle les Omeyyades, entre autres Bedr, le messager d'ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya. Celui-ci avait confié son cachet à son affranchi, de manière à en pouvoir sceller toutes les lettres adressées à ceux dont il y avait lieu d'espérer le concours. Ce fut ainsi qu'Eç-Çomeyl reçut une lettre écrite en son nom dans laquelle étaient rappelés à ce chef les bienfaits dont il était redevable aux Omeyyades, en même temps qu'on lui faisait des promesses et qu'on excitait ses désirs. Or les assiégeants, c'est à dire ʿAbderi et ʿOdhri (1), levèrent le siège quand ils apprirent l'arrivée de troupes de secours, de sorte qu'Eç-Çomeyl se trouva délivré. Il put en conséquence se porter à la rencontre des amis qui venaient le secourir, leur fit des cadeaux proportionnés au rang de chacun et leur distribua des vêtements, après quoi il s'en retourna avec eux en emmenant ses biens et ses proches. D'autre part, El-H'abh'âb entra à Saragosse et en prit possession sitôt qu'Eç-Çomeyl en fut sorti.

Ce dernier fut ensuite mis par les Omeyyades au courant de ce qui concernait Ibn Moʿâwiya, dont ils lui présentèrent l'envoyé Bedr. Il traita très bien celui-ci, répondit qu'il réfléchirait à cette affaire et continua sa route jusqu'à Cordoue. Alors les Omeyyades, et Bedr avec eux, rejoignirent leurs demeures après être convenus avec Eç-Çomeyl que ce chef prêterait aide et secours à Ibn Moʿâwiya et lui donnerait sa fille (2) en mariage. Mais il

---

(1) Sur ce chef, cf. *Annales*, p. 89 et les notes.

(2) Il s'agit ici non de la fille de Çomeyl, mais d'Oumm Moûsa, fille de Yoûsof ben ʿAbd er-Rahmân et veuve de Kat'an ben ʿAbd el-Melik Fihri, ainsi qu'on le voit plus loin (*Machmua*, 72, l. 11 ; *Fatho'l-And.*, 49, l. 3 ; Dozy, I, 317 ; Ibn el-Koûtiyya, p. 270, l. 16 ; la trad. Houdas

revint ensuite sur sa promesse en disant : « Réflexion faite, je trouve que ce projet est d'une réalisation difficile. Veuille Dieu cependant bénir le plan que vous avez, vous et votre maître ! Si ce dernier cherche autre chose que le pouvoir suprême, je ne manquerai pas de l'appuyer auprès de Yoûsof pour que celui-ci lui donne sa fille et qu'on lui fasse bon accueil. Allez maintenant en paix ! »(1).

Alors n'espérant plus rien des Rebiʿa ni des Mod'ar, ils se tournèrent du côté des Yéménites. « Nous ne passions, dit Bedr, auprès d'aucun Yéménite sans lui faire des propositions, et nous trouvâmes ainsi toute une troupe dont le cœur brûlait du désir de se procurer un moyen de vengeance ; puis, étant retournés à notre *djond*, nous achetâmes un navire sur lequel nous fîmes partir onze hommes, que j'accompagnai. » D'autre part, Yoûsof se rendit à Tolède, d'où il fit marcher deux corps de troupes contre la Galice et la Biscaye, et voulut regagner Cordoue; mais il venait de se mettre en route quand un messager lui apporta la nouvelle que son armée avait été mise en déroute et en partie massacrée. Il s'occupait des moyens de réparer cet échec quand il reçut un autre messager envoyé par son fils resté à Cordoue, qui l'informait qu'un jeune Koreychite, descendant de Hichâm ben ʿAbd el-Melik, venait de débarquer sur le littoral [**P. 46**] d'Almuñecar et avait rallié à sa cause les clients de ses contribules et des Omeyyades. La nouvelle s'étant ébruitée, les soldats en ressentirent une joie maligne à cause des procédés qu'il avait employés à l'égard des Koreychites,

---

de ce dernier texte (p. 239) parle du mariage de la fille du jeune Omeyyade, lequel avait alors vingt-cinq ans, avec Yoûsof ben ʿAbd er-Rahmân, âgé de 65 ans).

(1) On retrouve le même discours dans le *Machmua*, 74.

puis ils abandonnèrent le camp et, chacun des différents corps obéissant à son cri de ralliement, tous regagnèrent leurs districts respectifs, si bien que le lendemain Yoûsof ne trouva plus auprès de lui que [les Benoû] K'ays et Eç-Çomeyl. Il demanda conseil à ce dernier, qui lui dit de prévenir son adversaire et de l'attaquer sur l'heure sans lui laisser le temps d'asseoir son autorité. Suivant cet avis, on s'avança vers Cordoue; mais en vain espéraient-ils recruter des troupes pour anéantir les forces d'Ibn Moᶜâwiya, la chose ne leur fut pas possible.

Ce fut le 1er rebîᶜ I 138 (14 août 755) qu'ᶜAbd er-Rahmân ben Moᶜâwiya, fondateur de sa dynastie, débarqua en Espagne au lieu dit Almuñecar (1); puis il s'installa à T'orroch, bourgade du canton d'Elvira, où l'on avait préparé à son intention montures, habitation et vêtements, et où un certain nombre d'Omeyyades le rejoignirent. Son autorité grandissant, le peuple arriva de toutes parts auprès de lui, et alors Yoûsof le Fihrite écrivit aux Omeyyades une lettre destinée à les avertir et intimider. Ceux-ci, s'excusant comme ils purent, répondirent qu'Ibn Mo'âwiya n'était venu trouver ses clients que pour des raisons d'argent et non dans les intentions que pouvait lui prêter Yoûsof, d'après les dénonciations qui lui avaient été faites. Ensuite divers chefs de la population se rendirent auprès d'Ibn Moᶜâwiya et lui témoignèrent leurs craintes qu'Eç-Çomeyl n'employât la ruse pour tenter contre lui quelque mauvais coup, se fondant pour cela sur certains propos

---

(1) La date de ce débarquement, que notre auteur fixe au 1er rebîᶜ (le mot غرّة peut aussi s'entendre de l'un des trois premiers jours du mois), est reculée de quelques semaines par la *Hollat*, p. 54, et par le *Machmua* (p. 75), suivis par Dozy (*Mus. d'Esp.*, I, 324). C'est aussi de rebîᶜ I que parlent les *Annales*, p. 99.

que leur avait tenus Yoûsof. A la suite de ces avis, Ibn Mocâwiya se mit à habiter la montagne.

[Ses partisans ne restèrent pas inactifs:] Yoûsof ben Bokht se rendit auprès du *djond* du Jourdain, dont il reçut le serment de fidélité; cAbd Allâh ben Khâlid alla trouver le *djond* d'Emesse, et Temmâm ben cAlk'ama[1] la population originaire de Palestine. On vit alors arriver une foule de gens [auprès du prétendant omeyyade]. La position du Fihrite au contraire devenait difficile, et, comme peu d'hommes du *djond* venaient le rejoindre, Eç-Çomeyl lui donna le conseil d'employer la ruse et de jouer au plus fin avec son adversaire, que sa jeunesse pourrait faire tomber dans le piège : « Le manque d'argent, lui représenta-t-il, va le forcer à traiter, et il sera trop heureux d'accepter ce que tu lui offriras; tu seras alors en état de lui imposer ta volonté, à lui et à ceux qui travaillent pour lui. » Il le persuada donc d'employer la douceur, de le marier avec sa fille et de l'installer [**P. 47**] à son choix dans le *djond* de Damas ou dans celui du Jourdain, ou même entre les deux, en lui attribuant le gouvernement de ces deux cantons. Yoûsof alors envoya à cAbd er-Rahmân deux vêtements, deux montures et cinq cents dinars avec son secrétaire Khâlid ben Yezîd, à qui il recommanda de bien voir la situation, de quel *djond* l'Omeyyade avait l'appui, ainsi que d'examiner tout ce qui le concernait, lui et les siens. Parti de nuit avec ses compagnons, Khâlid arriva le matin auprès d'Ibn Mocâwiya, apportant, en outre des présents qui lui étaient destinés, un cheval, un vêtement et cent dinars

(1) Quelques lignes lui sont consacrées dans la *Hollat (Notices*, etc., p. 77).

pour Bedr. ʿAbd er-Rahmân accepta les cadeaux qui lui étaient envoyés, mais refusa la proposition de mariage, ce qui lui attira des propos grossiers de la part de Khâlid. Il fit alors jeter celui-ci en prison et renvoya un autre messager à Yoûsof, mais sans répondre [par écrit] à la lettre que ce dernier lui avait adressée, et dont voici des passages : « Après les compliments d'usage, nous avons appris que tu es débarqué sur le littoral d'Almuñecar et qu'auprès de toi se sont réunis, que vers toi se sont dirigés des voleurs, des perfides, des traîtres, des violateurs des serments les plus sacrés, qui ont ainsi menti aux promesses faites à Dieu et à nous; c'est à l'Être divin que nous demandons de nous secourir contre eux. Ces gens qui vivaient avec nous en complète sécurité et dans l'abondance des vivres en sont venus à méconnaître ces bienfaits, ils ont échangé la tranquillité contre la crainte, ils ont marché au parjure, alors que Dieu, à qui rien n'échappe, est derrière eux ! Si tu es venu chercher de l'argent et de vastes propriétés, je suis mieux à même de te satisfaire que ceux chez qui tu t'es rendu : je te protégerai toi et ta race, et je t'installerai auprès de moi ou dans le lieu qui te plaira. De plus, je m'engage et oblige devant Dieu à ne te tendre aucune embûche et à ne te livrer ni à mon cousin qui gouverne en Ifrîkiyya ni à personne autre, etc., etc. »

Ibn ʿIsa dit ceci : « Je tiens de Temmâm ben ʿAlk'ama que, après l'arrivée de la lettre de Yoûsof renfermant diverses propositions entre autres l'offre de sa fille en mariage, ʿAbd er-Rahmân reçut tant de tous les Arabes qui se rendirent auprès de lui que des Omeyyades, le conseil de ne pas accepter et de ne consentir qu'à l'abdication de Yoûsof et à sa reconnaissance de l'autorité du

prince Omeyyade; faute de quoi le procès serait soumis au jugement de Dieu, « car, lui dirent-ils, ton adversaire ne cherche qu'à te tromper et ne tiendra pas ses promesses, puisque son ministre, qui est le véritable maitre, n'est autre qu'un homme à qui l'on ne peut se fier, c'est à dire Eç-Çomeyl. »

Le même narrateur continue : « Quand nos intentions furent manifestement établies [**P.48**] aux yeux de Yoûsof par notre refus et par l'incarcération de son secrétaire Khâlid ben Yezîd, nous décidâmes de rejeter tous les voiles, et nous nous rendîmes auprès de Djidâr ben ʿAmr et du *djond* du Jourdain, pour nous rallier à lui : nous étions au nombre de trois cents cavaliers Omeyyades, et des chefs arabes vinrent également trouver le [prétendant]. Ensuite nous écrivîmes aux gens de Kinnesrîn et de Palestine, et nous passâmes chez eux dès que nous eûmes reçu des réponses favorables. Nous étions d'ailleurs préparés à mourir, notre ferme intention étant de nous faire tuer pour notre prince, et nous lui conférâmes les insignes du commandement. Pendant six mois nous restâmes auprès de lui pour bien arranger toutes ses affaires et envoyant des lettres de différents côtés pour le recommander. Nous avions revêtu de beaux habits lorsque nous nous étions présentés à lui pour le recevoir au moment de son débarquement. D'Elvira il se rendit dans le district de Malaga, à Sidona, à Moron, dans le district de Séville. Le peuple se portait joyeusement à sa rencontre en lui adressant des souhaits de bienvenue et en lui témoignant l'obéissance et la soumission la plus complète. Nous entrâmes, continue Temmâm, à Malaga au nombre de six cents cavaliers et nous en sortîmes deux mille; en quittant Séville pour marcher sur Cordoue,

nous étions trois mille cavaliers. Quand nos forces furent concentrées et que nous apprîmes que le Fihrite allait marcher contre nous, l'émir ʿAbd er-Rahmân procéda à l'inscription des diverses cohortes, disposa les soldats du *djond* et se mit en marche; il appela un des Ançâr[1], à qui il confia son étendard, et lui-même, s'avançant avec les hommes des divers *djond*, campa le lundi 6 dhoû'l-hiddja dans une bourgade située sur le fleuve de Cordoue.

« Yoûsof, de son côté, arriva à El-Moçâra, et les deux adversaires, séparés par le fleuve dont les eaux étaient très hautes, restèrent à s'observer pendant trois jours. Le jeudi matin les eaux baissèrent, et ʿAbd er-Rahmân prit ses dispositions pour combattre : il donna à l'un de ses officiers le commandement des tribus arabes, et à un autre, Ibrâhîm ben Chedjera, le commandement des Berbères. Les meilleurs soldats omeyyades, mettant pied à terre, entourèrent l'émir, qui était à cheval et portait son arc en bandoulière. Il franchit alors la rivière et se rapprocha d'El-Moçâra, de sorte que les deux armées se trouvèrent proche et en face l'une de l'autre; mais cependant ce jour-là ni l'une ni l'autre ne bougèrent, et Yoûsof, qui espérait toujours en venir à un arrangement, envoya des messagers à plusieurs reprises. [**P. 49**] Le vendredi matin, on en vint aux mains et une lutte acharnée commença. Alors El-ʿAlâ ben Djâbir ʿOk'ayli, l'un des chefs Kaysites, alla trouver Eç-Çomeyl et lui tint ce discours : « Crains Dieu, ô Aboû'l-Djawchen, car, je le jure, nulle journée plus que celle-ci ne ressemble à celle de la Prairie [Merdj Rahît'], dont nous supportons encore la honte.

---

(1) C'est à dire descendant d'un des Médinois qui vinrent en aide au Prophète lors de sa fuite à Médine.

Aujourd'hui comme autrefois, la lutte a lieu entre les mêmes adversaires, un Omeyyade et un Fihrite, les K'aysites et les Yéménites ; aujourd'hui aussi, c'est fête et c'est vendredi, de même que l'affaire de Rahît eut lieu un vendredi. Nul doute, je le jure, que tout ne dépende de nous. Crains Dieu, te dis-je, et tâche qu'en cette occasion nous devenions les maîtres et ne restions pas les plus faibles ! » Mais les compagnons de Yoûsof furent mis en déroute, et ce chef, s'étant alors dirigé vers le palais, s'en vit barrer l'entrée par ʿAbd el-Aʿla ben ʿAwsedja ; repoussé de ce côté, il s'enfuit vers le pied de la montagne de Cordoue. L'émir ʿAbd er-Rahmân devint donc maître du pouvoir ce jour-là même, et il fut procédé à son inauguration publique à Cordoue. Yoûsof continua de fuir et se réfugia à Elvira. »

Khalifat
d'ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya ben Hichâm ben ʿAbd el-Melik.

ʿAbd er-Rahmân, qui avait pour prénom *(konya)* Aboû'l-Mot'arrif, était fils de Moʿâwiya ben Hichâm ben ʿAbd el-Melik ben Merwân ben el-H'akam ben Aboû'l-ʿAçi ben Omeyya (1) ; il avait pour mère Râh' ou Redâh', captive berbère originaire du Maghreb, et il a avec le Prophète un ancêtre commun en la personne d'ʿAbd Chems ben ʿAbd Menâf. Né en 113 dans la localité dite Deyr H'oseyna (2), du territoire de Damas, il était tout jeune quand son père mourut. Lui-même mourut le mardi 23

(1) Cette généalogie est donnée plus au long par le *Mokaffa.*

(2) On lit Deyr Khanîna dans l'article consacré à ce prince par le *Mokaffa* de Makrîzi (voir *Annales du Maghreb,* d'Ibn el-Athîr, p. 135 et 97 ; cf. Makkari, II, 33).

rebiᶜ II, ou, selon d'autres, le 10 djomâda 172 (1ᵉʳ ou 17 octobre 788) et fut enterré dans le palais de Cordoue; il était âgé de cinquante-neuf ou de soixante ans, et avait régné trente-trois ans et quatre mois et demi. Il avait vingt-cinq ans ou environ à son entrée en Espagne, et il fut intronisé à Cordoue [**P. 50**] le jour de la Fête des victimes de l'année 138 (le 15 mai 756).

Il eut quatre vizirs : ᶜObeyd Allâh ben ᶜOthmân, ᶜAbd Allâh ben Khâlid, Yoûsof ben Bokht et H'assân ben Mâlik (1). Ses chambellans, au nombre de cinq, furent Temmâm ben ᶜAlk'ama, Yoûsof ben Bokht, ᶜAbd el-Kerîm ben Mehrân, ᶜAbd el-H'amîd ben Moghîth et Mançoûr, qui était un de ses pages. Il eut cinq kâdis : Yah'ya ben Yezîd Todjibi, Moᶜâwiya ben Çâlih', ᶜAbd er-Rah'mân ben T'ârîf, ᶜOmar ben Cherâh'îl (2) et El-Moçᶜab ben ᶜImrân (3), en outre d'un cinquième [*sic*], Djidâr ben Maslama ben ᶜAmr Madhh'idji (4), qui l'accompagnait dans ses expéditions d'été. Son sceau portait l'inscription : « ᶜAbd er-Rahmân se soumet au décret divin (5) ». Il était d'une haute stature, blond, borgne, avait les joues minces et un grain de beauté au visage; il portait deux boucles de

---

(1) Ce prince n'eut pas de vizirs, mais seulement des conseillers, dit le *Mokaffa*, f. 55 r°.

(2) Le *Mokaffa* ne donne les noms que de ces quatre kâdis, dont les deux premiers sont aussi cités par Ibn el-Koûtiyya. Cf. Makkari, II, 31, l. 20.

(3) Sur ce personnage, voir *Annales*, p. 102 n., et ci-dessous.

(4) Ce personnage, appelé ailleurs Djidâr ben ᶜAmr, commandait aux Arabes dans le district de Malaga lors de l'arrivée d'ᶜAbd er-Rahmân (Ibn el-Koûtiyya, p. 271; Makkari, II, 21, l. 11; 31, l. 23; *Tekmila*, n° 15; *Machmua*, 76; *Mus. d'Esp.*, I, 342).

(5) Cette légende était, d'après le *Mokaffa* et Makkari (II, 37) : بالله يثق عبد الرحمن وبه يعتصم

cheveux et fut surnommé « le sacre des Omeyyades ». Il eut onze enfants mâles(1) et neuf filles.

En 139 (5 juin 756) il se mit à la poursuite de Yoûsof et d'Eç-Çomeyl, et le Fihrite, dès qu'il le sut, s'enfuit de Grenade pour lui échapper; mais l'émir marchant toujours sur ses traces, Yoûsof alors rentra à Grenade pour y organiser la défense. Son adversaire l'y assiégea et le serra de près, si bien que Yoûsof, fatigué de la durée du siège, demanda grâce en offrant ses deux fils comme otages. ʿAbd er-Rahmân accueillit ces propositions, et Eç-Çomeyl s'étant également soumis, le prince les emmena à sa suite à Cordoue, en imposant au Fihrite de s'installer dans la demeure qu'il avait dans cette ville et à Eç-Çomeyl d'habiter l'hôtel qu'il avait dans le faubourg. L'émir, ayant ainsi définitivement établi son pouvoir, fit prononcer des malédictions contre les Abbasides et cesser de dire la prière au nom d'ʿAboû Djaʿfar el-Mançoûr. Yoûsof le Fihrite prit ensuite du service dans l'armée de l'émir et devint un des principaux officiers de celui-ci, qui alors lui confirma la possession de ses biens et remit ses enfants en liberté.

En la même année, le 4 chawwâl (1er mars 757), naquit Hichâm ben ʿAbd er-Rahmân, surnommé Er-Rid'a.

En 140 (25 mai 757), ʿAbd er-Rahmân se tint tranquille à Cordoue et ne fit aucune expédition. Des Orientaux et des Omeyyades qui vinrent le trouver reçurent de lui l'hospitalité, furent accueillis avec honneur et de beaux traitements leur furent assignés(2).

---

(1) On voit, par ce passage, qu'il faut supprimer « (ʿAbd el-Melik ?) » à la p. 136, l. d. du texte, dans les *Annales*. Sur le portrait physique de ce prince, cf. *Annales*, p. 135, et Makkari, II, 18.

(2) Les succès de l'habile, intelligent et énergique fugitif provoquè-

[P. 51] En 141 (14 mai 758), Yoûsof le Fihrite, violant les serments les plus solennels, s'enfuit de Cordoue et, la population se ralliant à lui, il réunit une armée de vingt mille hommes, Berbères et autres. Se voyant à la tête d'une force si considérable, il partit de Mérida pour attaquer l'émir, qui, à cette nouvelle, quitta son palais et s'avança vers Almodovar. ʿAbd el-Melik ben ʿOmar Merwâni, gouverneur de Séville, et son fils[1], gouverneur du district de Moron, firent chacun des levées chez ceux de leurs partisans résidant dans les territoires qu'ils commandaient, puis réunirent leurs forces. Quand Yoûsof apprit et cette concentration et la marche de l'émir jusqu'à Almodovar, il craignit d'être pris entre ces deux armées, et il se décida à marcher d'abord contre ʿAbd el-Melik. Une sanglante rencontre eut lieu, qui finit par la défaite de Yoûsof et la débandade de ses troupes, que l'on poursuivit et massacra. ʿAbd er-Rahmân, qui attendait à Almodovar que ses troupes le rejoignissent, y apprit l'heureuse nouvelle qui le dispensait de continuer la lutte, car Yoûsof s'enfuit en se cachant pour sauver sa vie.

En 142 (4 mai 759), ce chef fut tué du côté de Tolède, où il s'était réfugié et où il erra pendant plusieurs mois. Ce fut un de ses compagnons qui le surprit par trahison et qui, après l'avoir mis à mort, lui trancha la tête et la

---

rent naturellement l'exode de partisans et de parents empressés à jouir de ce retour de fortune, et tous les auteurs en parlent (*Mokaffa*, f. 54 r°; *Machmua*, p. 95; *Fatho'l-A.*, p. 59; Makkari, II, 33; Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 101, où il est question des démarches tentées par ʿAbd er-Rahmân, à ce que raconte Ibn el-Koûtiyya, pour amener ses deux sœurs à passer de Syrie en Espagne).

(1) Il s'appelait ʿAbd Allâh (*Machmua*, p. 97; *Mus. d'Esp.*, I, 360).

porta à ʿAbd er-Rahmân. Ce prince, après avoir remercié Dieu de la mort de son ennemi, ordonna d'exposer ce sanglant trophée sur le pont de Cordoue, et y fit joindre aussi la tête du fils de Yoûsof[1], lequel était auprès de lui en qualité d'otage. Quant à Eç-Çomeyl, il mourut en prison, étranglé dit-on. D'après une autre version, Yoûsof fut tué dans une bourgade, à quelques milles de Tolède, par ʿAbd Allâh ben ʿAmr[2] Ançâri, qui, l'ayant rencontré et reconnu, dit à ceux qui l'accompagnaient : « Voilà le Fihrite ; sa mort lui donnera la paix aussi bien qu'à nous ! » Il se jeta alors sur lui et, après l'avoir tué, il lui coupa la tête et la porta à l'émir. Comme il approchait de Cordoue et qu'il avait informé le prince des évènements, ce dernier le fit attendre au-delà du pont; puis, faisant exécuter le fils du rebelle, détenu comme otage, il envoya la tête de cette seconde victime à ʿAbd Allâh, qui s'avança jusqu'à la porte du palais avec les deux têtes plantées sur des piques.

On raconte de diverses manières ce qui concerne Yoûsof Fihri. Ainsi certains prétendent qu'il se révolta non en violant ses promesses, [**P. 52**] mais seulement par peur et que ce fut ainsi qu'il prit la fuite ; des cavaliers envoyés à sa poursuite par l'émir le rattrappèrent à Fah'ç el-Balloûṭ[3]; puis il fut remis en liberté. Alors son fils[4]

---

(1) Il s'appelait Aboû Zeyd ʿAbd er-Rahmân (*Machmua*, p. 94).

(2) Ce nom est orthographié de même dans Makkari (II, 23), où se trouve rapportée la version de ces faits d'après Ibn Hayyân. On lit *ʿOmar* dans le *Machmua*, p. 99 ; et *ʿAmr* dans *Mus. d'Esp.*, I, 362.

(3) Lieu dénommé plus tard *El-Balâlita* (Edrisi, p. 211 ; cf. p. 264, et *Machmua*, p. 93 de la tr., et p. 253) ; c'est actuellement Campo de Calatrava (Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 362 ; II, 76).

(4) C'est à dire Aboû'l-Aswad Mohammed (*Machmua*, p. 94 ; *Hollat*, p. 56).

recruta des troupes berbères dans tout l'Orient [de l'Espagne] et s'avança avec des forces considérables contre Cordoue; l'émir marcha contre lui, et les deux armées se rencontrèrent au Gué de la victoire[1]. ʿAbd er-Rahmân faillit d'abord être mis en déroute, et l'on dit même qu'il s'enfuit à environ un mille de distance; mais son fils Soleymân tint bon avec l'arrière-garde, l'émir revint à la charge, et Yoûsof, mis en déroute, fut poursuivi jusqu'à Calatrava.

D'après un autre récit, ʿAbd er-Rahmân, à la suite de la fuite de Yoûsof à Tolède, s'empara de son fils Aboû'l-Aswad et l'emprisonna. Des clients mêmes de Yoûsof, s'insurgeant contre lui, le mirent à mort et portèrent son cadavre à ʿAbd er-Rahmân, qui leur demanda s'ils connaissaient leur victime : « Sans doute, répondirent-ils; c'est Yoûsof Fihri. — Eh bien, vous qui n'avez pas su rester fidèles à votre patron, comment donc le seriez-vous vis à vis de moi et comment me garderiez-vous obéissance ? » Il les fit décapiter et ordonna de tenir Aboû'l-Aswad emprisonné. Or les prisonniers à cette époque sortaient de la prison accompagnés de leurs gardiens pour aller jusqu'au fleuve satisfaire à leurs besoins. Le fils de Yoûsof se prétendit aveugle, et il passa généralement pour tel, de sorte qu'il demandait : « Qui veut servir de guide au pauvre aveugle ? » Or un de ses clients, du nom de Mofarridj, allait souvent à la rivière dans le même but et y rencontrait le prisonnier sous le pont.

Quand la cécité d'Aboû'l-Aswad fût bien connue et

---

(1) Le Gué de la victoire ou *Mekhâd'at el-fath'* est dans le district de Jaën, au Nord de Mengibar, et sert à traverser le Guadalquivir (*Mus. d'Esp.*, I, 314; *Machmua*, 264; *Annales du Maghreb*, p. 132, n. 1).

que, son état éloignant toute défiance, il put sortir librement, il dit à Mofarridj de lui acheter un cheval qui pût lui servir à fuir, et ce fut ainsi que, l'animal étant tenu prêt, il put gagner Tolède. ʿAbd er-Rahmân l'attaqua à plusieurs reprises et le battit en dernier lieu à K'ast'aloûna ; Aboû'l-Aswad se retira alors à Rokâna (1), où il resta jusqu'à sa mort. El-K'âsim ben Yoûsof épousa la veuve de son frère Aboû'l-Aswad et succéda à ce dernier dans sa principauté. L'émir s'étant mis en campagne contre lui, il consentit à se soumettre moyennant la restitution de ses biens et des garanties formelles pour sa sécurité personnelle. Ces conditions furent acceptées par l'émir, qui le ramena à sa suite à Cordoue (2).

Une autre révolte contre ʿAbd er-Rahmân fut l'œuvre d'ʿAbd el-Ghâfir (3) Yemeni à Séville, lequel s'empara [**P. 53**] du territoire avoisinant Cordoue. L'émir se mit en campagne, mais ʿAbd el-Ghâfir ne se soumit pas, et il marcha contre Cordoue, qu'il espérait trouver dégarnie, pendant qu'ʿAbd er-Rahmân à la frontière était occupé à remettre les choses sur pied et à réparer les dommages causés. A cette nouvelle, le prince se remit précipitamment en marche en dépit de toutes les difficultés. Les troupes d'ʿAbd el-Ghâfir, remplissant plaines et monta-

(1) Edrisi ne cite ni l'un ni l'autre de ces endroits, dont le premier représente la Cazlona actuelle (*Machmua*, 250). Le *Merâçid* ne parle que de Rokâna, qui est, dit-il « une petite ville du canton de Valence ». Le lieu ainsi nommé et où se réfugia Aboû'l-Aswad, est du côté de Tolède, d'après la *Hollat*, p. 57. Sur ce chef, voir aussi *Mus. d'Esp.*, I, 376 et s., et ci-dessous.

(2) Il est parlé dans les mêmes termes d'El-Kâsim par la *Hollat*, p. 57.

(3) On trouve aussi ce nom orthographié ʿAbd el-Ghaffâr, voir *Annales*, 121, n.



gnes, étaient sur le Wâdi Kays[1]. L'émir travailla par dessous main les Berbères, qui formaient la portion la plus nombreuse des troupes ennemies, et la majeure partie d'entre eux, se ralliant à lui, embrassèrent son parti. L'issue de la bataille fut funeste à ʿAbd el-Ghâfir, et ses soldats mis en déroute n'obtinrent aucun quartier : trente mille d'entre eux furent massacrés, et le souvenir de leur défaite resta longtemps dans les mémoires, de même qu'on connaît bien la fosse creusée en cet endroit et où furent jetées les têtes des victimes". D'après la *Behdjat en-nefs*, ʿAbd el-Ghâfir, quand la nuit fut venue, se sauva précipitamment du côté de Lakant[2], tandis que l'émir poursuivait le massacre sans relâche; mais cet ouvrage ne parle pas du nombre des morts.

Une autre révolte contre ʿAbd er-Rahmân fut celle de H'ayât ben Molâmis[3], qui se rendit maître de Séville, d'Ecija et de la plus grande partie de l'ouest de l'Espagne, et qui recruta des troupes nombreuses. L'émir se mit en campagne et lui livra pendant plusieurs jours des combats où il se vit près d'être battu ; mais enfin ce fut H'ayât qui dut fuir, et qui, s'étant réfugié du côté de Firrîch[4], envoya de là une lettre pour solliciter son pardon.

---

(1) Ou Bembuzar; voir sur ce nom et ses orthographes diverses, *Annales*, 122, n. 2. Cette révolte est de 156, d'après Ibn el-Athîr *(ib.)*.

(2) « Cet endroit se trouvait probablement dans le voisinage de Fuente de Cantos, au N.-O. de Séville » (Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 358; *Recherches*, 2e éd., II, 283, n. 3 ; 3e éd., p. 260). Le traducteur du *Machmua* l'identifie avec Fuente de Cantos même.

(3) On trouve aussi l'orthographe *Molâbis* (*Annales*, p. 121, n.) Cette révolte est de 156 *(ibid.)*

(4) Firrîch est au N.-E. de Séville (Edrisi, p. 256 ; *Recherches*, 2e éd., II, 283, n. 2; 3e éd., p. 260).

En 146 (21 mars 763) eut lieu à Béja la révolte d'El-ʿAlâ ben Moghîth Djodhâmi, qui proclama la souveraineté d'Aboû Djaʿfar el-Mançoûr (1). " Les guerriers des *djond* le suivirent, le peuple se joignit à lui, si bien que l'autorité de l'émir faillit périr, que son khalifat fut près de se perdre. Le prince sortant de Cordoue à la tête de ses troupes alla se fortifier, entouré de ses clients et de ses guerriers les plus sûrs, à Carmona, où El-ʿAlâ l'assiégea de très près et le tint longtemps bloqué. Cette situation en se prolongeant fit que la cohésion des troupes d'El-ʿAlâ diminua, et ʿAbd er-Rahmân apprit que, près de se retirer, elles songeaient à brider et à seller leurs montures; alors, faisant allumer un brasier où furent jetés les fourreaux des épées de ses compagnons, il dit ces mots : « Sortez avec moi et jetez-vous sur ces bandes [**P. 54**] avec l'ardeur de gens qui ne se flattent pas d'en revenir! » Ils étaient environ sept cents guerriers, véritables mâles et héros renommés, qui, faisant comme lui et se saisissant de leurs épées, se précipitèrent sur l'ennemi. Le combat dura longtemps avant que, par un effet de la bonté divine, les soldats d'El-ʿAlâ cédassent et tournassent le dos, servant ainsi d'enseignement pour ceux qui savent. Ce chef lui-même trouva la mort au milieu de ceux des siens qui périrent, et sa tête fut promenée sur le champ de bataille".

On raconte qu'El-ʿAlâ ben Moghîth, après avoir reçu d'Aboû Djaʿfar el-Mançoûr l'investiture en qualité de gouverneur de l'Espagne, déploya les étendards noirs et proclama la dynastie Abbasside, en quoi la population se

(1) On place aussi cette révolte sous les années 147 et 149 (*Annales* p. 106; *Mus. d'Esp.*, I, 365; cf. *Machmua*, p. 101).

joignit à lui. A la suite de sa défaite dans les conditions que nous venons de dire, l'imâm lui fit couper la tête qui, préalablement vidée, fut ensuite remplie de sel et de myrrhe, mise avec l'étendard d'El-Mançoûr dans un panier et envoyée par des messagers chargés de déposer cet envoi à la Mekke. Ces hommes y rencontrèrent le khalife lui-même, qui faisait cette année-là le pèlerinage, et ils placèrent leur corbeille à la porte même de sa tente. Le prince, quand il en eut vu le contenu, s'écria : « Nous avons, par Dieu ! exposé ce malheureux à la mort ; soit loué le ciel, que la mer nous sépare de ce démon ! » faisant ainsi allusion à ʿAbd er-Rahmân. Tel est le récit de Sâlimî dans les *Dorer el-k'alâ'id* (1).

Voici le récit de la *Behdjat en-nefs*. El-ʿAlâ se révolta dans le lieu dit Lak'ant, dans le canton de Béja, et déploya l'étendard d'El-Mançoûr, de même qu'il mit au jour l'acte d'investiture dont il était muni. Il se mit à la tête de ceux qui se rallièrent à lui et marcha contre Béja, qu'il conquit, et d'où il se rendit maître de tout l'ouest de la Péninsule. Il s'avança ensuite contre ʿAbd er-Rahmân et parvint jusqu'à Almodovar. A cette nouvelle, le prince, qui était parti en expédition dans l'Est de l'Espagne, revint en arrière, et quand il fut près de Cordoue il fit rester à Almodovar ceux des Sévillans qu'il avait avec lui, car la sympathie de Séville pour El-ʿAlâ les lui avait fait prendre en méfiance. Il poursuivit ensuite sa route, mais il écrivit secrètement à son affranchi Bedr de les mettre

(1) D'autres disent que cette tête fut portée à Kayrawân, comme on le voit plus loin. Si c'est la mosquée de la Mekke qui reçut ce funèbre colis, la date de la révolte d'El-ʿAlâ se trouverait fixée, puisqu'on sait qu'El-Mançoûr fit le pèlerinage en 147 (*Annales*, 106 ; *Mus. d'Esp.*, I, 367).

à mort en tous cas, qu'il remportât la victoire ou qu'il fût vaincu. El-ʿAlâ ayant continué sa marche, les deux armées prirent contact, et à la suite de divers combats et rencontres, El-ʿAlâ fut tué dans le voisinage de Carmona, et ses troupes dispersées après avoir perdu [**P. 55**] environ six mille morts. L'émir fit couper la tête d'El-ʿAlâ et celles des principaux de ses compagnons et attacher à chacune une étiquette portant le nom de celui à qui elle avait appartenu, puis il les fit mettre dans des vases et porter par des gens désignés à cet effet à Kayrawân, où elles furent nuitamment jetées dans les divers marchés. Le peuple apprit ainsi ce qui s'était passé, et cette nouvelle, en parvenant jusqu'aux oreilles du khalife abbaside, refréna son orgueil. Certains disent que la défaite infligée à El-ʿAlâ fut l'œuvre de Bedr, affranchi d'ʿAbd er-Rahmân. Dieu sait ce qu'il en est.

En 147 (10 mars 764), ʿAbd er-Rahmân envoya des troupes nombreuses commandées par son affranchi Bedr et Temmâm ben ʿAlk'ama contre la ville de Tolède, où se trouvait Hichâm ben ʿAzra[1]. Le siège en fut commencé et dura assez pour que les Tolédans, fatigués, fissent demander aux deux chefs assiégeants qu'il leur fût fait quartier moyennant la remise entre leurs mains d'Ibn ʿAzra, de Hichâm ben H'amza ben ʿObeyd Allâh ben ʿOmar ben el-Khat't'âb et de H'ayât ben el-Welîd, qui ne faisaient qu'un[2]. Ces propositions furent acceptées, et Temmâm, emmenant les trois prisonniers, se mit en marche

---

(1) On trouve ce dernier nom sous les formes عروة, عذرة et عزرة, ʿOrwa, ʿOdhra et ʿAzra (*Machmua*, 101; Makkari, II, p. 10, l. 11; *Annales*, 106; *Mus. d'Esp.*, I, 366).

(2) Cf. le *Machmua*, 101 et 104; *Annales*, p. 106; *Mus. d'Esp.*, I, 368.

vers Cordoue. En route il rencontra ʿAçim ben Moslim, qui lui transmit l'ordre d'ʿAbd er-Rahmân de retourner à Tolède en qualité de gouverneur et de renvoyer Bedr à Cordoue. Lui-même prit livraison des chefs prisonniers et, continuant sa marche, arriva à la bourgade de H'alza[1], où il rencontra Ibn et-Tofeyl, qui était accompagné d'un barbier, de tuniques de laine et de paniers, et qui, après avoir fait raser la tête et la barbe des prisonniers, leur fit endosser les tuniques de laine et les introduisit dans les paniers; puis, les hissant sur des ânes, il les amena dans cet accoutrement [à Cordoue] jusqu'aux croix préparées à leur intention et où il les crucifia. La nouvelle de la réduction de Tolède fut ensuite expédiée dans les diverses provinces.

En 149 (16 février 766) eut lieu dans le district de Niébla la révolte de Saʿîd Yah'çobi, surnommé Mat'ari, autour de qui les Yéménites se réunirent et se pressèrent. Ce chef marcha alors contre Séville, qu'il conquit les armes à la main et sans qu'elle pût être secourue. Le nombre de ses partisans s'accrut, sa force grandit, son armée devint redoutable. Elle avait conquis plaines et montagnes, quand l'émir marcha contre lui avec des troupes bien approvisionnées et en quantité innombrable; il vint camper sous les murs de la forteresse de Zaʿwâk'[2], où Mat'ari s'était fortifié et mis à l'abri; [**P. 56**] il l'y assiégea et le soumit à de cruelles épreuves, jusqu'au jour où ce chef fit une sortie à la tête d'une troupe de ses principaux guerriers et des Berbères qu'il considérait le

(1) Ce nom est écrit *H'alwa* dans le *Machmua*, 104, l. 10.

(2) Ce château était à huit milles de Séville et répond à Alcala de Guadaira (voir *Annales*, p. 110, n. 1; Saavedra, *Estudio sobre la invasion...*, p. 93, n. 4). Sur la révolte de Mat'ari, voir *Annales*, p. 109.

plus. Mais l'engagement se termina bientôt par sa mort et par celle des siens, et la tête de Mat'ari, portée à ʿAbd er-Rahmân, fut aussitôt, par ordre de celui-ci, hissée sur une pique ".

En la même année, ce prince fit encore mettre à mort Aboû'ç-Çabbâh' ben Yah'ya Yah'çobi [1], qui, s'étant vu retirer le gouvernement de Séville, qu'ʿAbd er-Rahmân lui avait antérieurement confié, appela à lui les mécontents et leva l'étendard de la révolte. ʿAbd er-Rahmân lui ayant envoyé son affranchi Temmâm pour négocier, ce chef se rendit à Cordoue sans sauf-conduit mais à la tête de quatre cents hommes ; il fut introduit par Temmâm auprès du prince, qui lui adressa des reproches et qui, recevant des réponses grossières, le fit massacrer. Après quoi on sortit sa tête [pour l'exposer] et un héraut proclama la nouvelle.

En 150 (6 février 767) l'insurrection berbère exerça ses ravages à Sontebria (Castro de Santaver).

En la même année, Bedr fit une expédition à la frontière contre Alava, qui dut, à la suite de divers combats, se soumettre et acquitter le tribut. Il fit procéder à des recherches parmi les hommes de cette région pour s'assurer de leurs projets, et emmena ceux d'entre eux dont les mauvais sentiments et le caractère ambigu furent reconnus par lui comme un danger pour la frontière.

En 152 (14 janvier 769), une insurrection fut fomentée par un Berbère originaire des Miknâsa, sur la côte africaine, qui prétendait descendre d'El-H'asan ben ʿAli et qui, parce que sa mère s'appelait Fât'ima, se disait Fati-

---

(1) Sur le nom de ce chef et sur sa révolte, cf. *Annales*, p. 111, n. 2.

mide[1]. ʿAbd er-Rahmân, laissant à Cordoue son fils Hichâm en qualité de lieutenant, se mit en campagne; mais son adversaire s'enfonça dans les montagnes avec ses partisans, puis, comme l'émir se retirait vers Cordoue, il revint, tua le gouverneur de Sontebria et commit divers actes de cruauté. Mais quand l'émir expédiait des troupes contre lui, le Berbère gagnait des montagnes presque impraticables.

En 153 (4 janvier 770), l'émir se mit de nouveau en campagne contre le prétendant Fatimide, qui se déroba dans des endroits difficilement accessibles, et qui s'avança de nouveau quand l'émir eut battu en retraite. Bedr marcha contre lui à la tête de la colonne expéditionnaire d'été, le trouva dans la région de Chebat'rân[2] et se mit à sa poursuite dans l'espoir d'arriver à le joindre. Mais le Berbère s'enfonça dans des endroits inhabités, et l'on perdit ses traces; il gagna alors Medellin[3]. Ce chef, avec qui Aboû Zaʿbel Çadfoûri avait eu affaire[4], resta ainsi

(1) Ce Berbère s'appelait Chak'yâ et se révolta en 151, d'après Ibn el-Athîr; c'est à lui probablement que se réfère la mention portée plus haut, sous l'année 150. Sur son nom, cf. *Annales*, p. 118, n. 1.

(2) Localité du territoire de Tolède, voir *Annales*, p. 119.

(3) A cinq lieues S. E. de Mérida, dans l'Estramadure. Elle est mentionnée par Edrisi, p. 226, qui la met à deux petites journées de Mérida.

(4) J'ai traduit littéralement le texte كان عامله ابو زعبل الصدفورى où il faudrait supposer une petite incorrection grammaticale, que Dozy n'a d'ailleurs pas relevée, pour admettre la traduction F. Gonzalez « Era su lugar-teniente Abu-Zaàbal as-Sadfuri ». D'après le *Machmua* (p. 107), « le révolté attaqua nuitamment Sâlim Abou Zaʿbel, gouverneur de Mérida, et le tua ». Je ne puis déterminer exactement le rôle d'Aboû Zaʿbel, dont je ne retrouve pas le nom dans les autres sources qui me sont accessibles et sur qui Dozy (*Mus. d'Esp.*, I, 372) et Fournel (*Berbers*, I, 424) sont muets. Il est encore question de lui un peu plus bas, dans un passage qu'a omis la traduction espagnole.

en état d'insurrection de 150 à 160 (fév. 767 à oct. 777), [**P. 57**] date où, "livré par la trahison de certains des siens, il fut mis à mort et définitivement abattu".

En 154 (24 décembre 770), ʿAbd er-Rahmân se tint tranquille à Cordoue et n'entreprit aucune expédition.

En 155 (13 décembre 771), ce prince se rendit de Cordoue à Sontebria ; il y reçut la visite de Hilâl, l'un des fils d'El-Medyoûni[1], investit ce chef des Berbères dans l'Est de la Péninsule du commandement de ses contribules et le confirma dans ses possessions. Cet acte, par lequel il le chargea de s'occuper du pseudo-Fatimide, lui assura à lui-même la tranquillité en ce qui concernait ce dernier, dont l'autorité se trouva rompue par la division qui désunit les Berbères. Ce chef se rendit alors de Sontebria dans le Nord.

En 156 (2 décembre 772) eut lieu la révolte d'ʿAbd el-Ghâfir Yah'çobi[2]. L'émir, qui était alors dans l'Est et à qui Bedr envoya de Cordoue cette nouvelle, revint à marches forcées puis se dirigea sur Séville, où son sabre, s'abattant sur les révoltés, leur causa des pertes cruelles, ʿAbd el-Ghâfir lui-même put cependant échapper et gagner l'Orient par mer.

En 157 (21 novembre 773), l'émir se mit en campagne du côté de l'Ouest et se rendit à Séville, où il mit à mort un grand nombre des adhérents d'ʿAbd el-Ghâfir, anéantit leurs traces et fit tout rentrer dans l'ordre ; après quoi il se retira promptement, car il n'avait voulu que mettre

---

(1) C'est à dire Hilâl ben Abziyâ Medyoûni (*H. des Berb.*, I, 250 ; éd. Boulak, VI, p. 126). C'est à lui que, sans le nommer, Dozy fait allusion (*Mus. d'Esp.*, I, 373).

(2) Ou ʿAbd el-*Ghaffâr* (voir p. 79 ; cf. Fournel, *Berbers*, I, 425).

les Sévillans à l'épreuve et faire un exemple. Selon d'autres, cela se passa en 158 (11 novembre 774).

En 159 (31 octobre 775), l'émir dirigea une campagne du côté de Coria, et au cours de sa route il poussa du côté des Berbères qui soutenaient Aboû Zaʿbel, lesquels lui livrèrent le prétendant Fatimide (1). Il le fit mettre à mort, subjugua le pays habité par les Berbères et pratiqua de nombreuses exécutions, qui abattirent complètement l'orgueil de ce peuple.

En 160 (19 octobre 776), il fit marcher la colonne expéditionnaire d'été contre le prétendant Fatimide *(sic)*, qui était dans les environs de Sontebria et qui, attaqué [et tué] par la cavalerie, cessa de troubler le pays.

En 161 (9 octobre 777), d'autres disent en 162 (28 septembre 778), ʿAbd er-Rahmân ben H'abîb Fihri, surnommé le Slave, [**P. 58**] débarqua en Espagne, dans le territoire de Todmîr, où il s'établit; mais il ne commit cette année-là aucun acte d'hostilité. Son surnom lui venait de sa haute taille, de sa barbe rousse et clairsemée, ainsi que de ses yeux bleus (2).

En cette année, le fleuve de Cordoue subit une forte crue; les eaux remplirent les arches du pont, les ébranlèrent et en détruisirent une partie; il fut alors laissé dans cet état.

En 163 (17 septembre 779), ʿAbd er-Rahmân Fihri, dont

---

(1) J'ai supprimé dans la traduction le second في طريقه du texte. Je suis porté à croire que le texte est ici altéré. En effet, la mort du pseudo-Fatimide serait relatée deux fois, sous les années 159 et 160, ce qu'a admis Dozy, et qui est en contradiction avec la date de 160 donnée plus haut (sur cette date, cf. *Annales*, 125 n.). En outre, le ms ajoute un nom propre qui ne fait pas corps avec le texte, que Dozy a rejeté en note et que j'ai vainement cherché ailleurs.

(2) Sur les dates de l'arrivée et de la mort du Slave, cf. *Annales*, 125.

nous avons relaté l'arrivée, se souleva dans la province de Todmîr, puis, quand l'émir marcha contre lui, il se réfugia dans des lieux d'accès difficile. Alors les troupes se répandirent dans le district de Todmîr, puis dans celui de Valence, non sans avoir préalablement livré aux flammes les navires [du Slave] trouvés sur la côte. Ensuite le Berbère Michkâr attaqua par surprise et tua le Slave.

En la même année, Ibn Chedjera s'étant révolté à Moron, Bedr partit pour le combattre le jour de la Fête des victimes, le surprit à l'improviste et le tua; puis il annonça sa victoire à l'émir. D'autres placent cette victoire en 162 (28 septembre 778) (1).

En 164 (6 septembre 780), l'émir marcha contre Er-Româh'is ben ʿAbd er-Rahmân (2), qui avait commandé la garde de Merwân ben Mohammed ; il vint ensuite en Espagne et fut mis par ʿAbd er-Rahmân à la tête d'Algéziras, puis il se révolta et voulut se soustraire à l'obéissance qu'il lui devait. A l'arrivée d'ʿAbd er-Rahmân à Algéziras, Er-Româh'is était au bain, et les cavaliers de l'émir fouillaient déjà les habitations qu'il ne savait rien encore. Trop pressé pour se rhabiller, il sortit en s'enveloppant d'une couverture teinte et se jeta dans une barque qui l'emmena sur la côte africaine. ʿAbd er-Rahmân rendit à la liberté un certain nombre d'Omeyyades qu'il trouva renfermés dans la prison du gouverneur en fuite.

En 165 (26 août 781) se révolta à Saragosse El-H'oseyn

---

(1) Sur Ibrâhîm ben Chedjera Bernesi, cf. *Annales*, 126.

(2) Il faut lire, si je ne me trompe, *ben ʿAbd el-ʿAzîz*, ainsi que l'écrivent Makkari, éd. Leyde et Boulak, et le *Machmua;* c'est ainsi également qu'Ibn Wâdhih écrit ce nom (*Historiæ*, p. 405). Cependant le *Kamous* turc écrit *ben ʿAbd el-ʿOzza.*

ben Yah'ya ben Sa'd ben 'Obâda Ançâri[1], "contre qui l'émir marcha avec ses soldats et son armée renommée, et qu'il assiégea en cette ville; contre lui il dirigea ses cohortes et ses guerriers, si bien que l'assiégé vint faire acte d'obéissance et se jeter à ses pieds. 'Abd er-Rahmân accueillit ses offres de soumission, lui pardonna et, sans tenir compte de sa conduite antérieure, le laissa en qualité de gouverneur à Saragosse, tandis que lui-même, étendards au vent et favorisé de la victoire, retournait à Cordoue. [**P. 59**] Puis H'oseyn, violant ses obligations et rebelle à toute gratitude, manifesta son hypocrisie et rouvrit les hostilités. Alors l'imâm, revenant de nouveau l'assiéger, tortura Saragosse jusqu'au jour où il y entra par une brèche faite aux remparts et remporta une victoire complète ; il fit, sans tarder, périr H'oseyn et ses partisans, confia le gouvernement à 'Ali ben H'amza et regagna Cordoue après avoir ainsi affirmé son autorité".

On lit dans la *Behdjat en-nefs:* « En 167 (5 août 783), l'imâm assiégea à Saragosse H'oseyn ben Yah'ya, prit la ville de vive force et fit décapiter H'oseyn et certains de ses partisans ; il en expulsa les habitants et les envoya, pour satisfaire à un serment qu'il avait prêté, jusqu'à une bourgade à trois milles de là. Au bout de quelques jours, il leur permit de rentrer, et lui-même regagna Cordoue ».

En 168 (24 juillet 784), El-Moghîra ben El-Welîd ben Mo'âwiya complota une révolte contre l'imâm [son oncle paternel], qui résidait alors à Roçâfa; mais le secret ayant été dévoilé par l'un des conjurés, il les fit compa-

(1) Cette révolte, qui débuta en 157, fut écrasée en 164, d'après Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 123 et 128; cf. Fournel, I, 426).

raître devant lui et, à la suite de leurs aveux, il les fit exécuter, en n'épargnant que celui qui les avait dénoncés. Il se transporta alors de Roçâfa au palais de Cordoue [1].

En 169 (14 juillet 785), [Aboû'l-Aswad] Mohammed ben Yoûsof Fihri se révolta contre ʿAbd er-Rahmân [2]. Il avait déjà quitté Tolède et la région orientale avec ses troupes quand l'imâm, apprenant cette nouvelle, fit faire des levées dans les divers districts et marcha avec ces forces contre son adversaire, qu'il rencontra au Gué de la victoire. Après des combats qui durèrent plusieurs jours, Mohammed, qui était surnommé l'Aveugle, fut mis en déroute le mercredi 1er rebiʿ I de cette année (11 sept. 785); ses meilleurs guerriers furent massacrés et ses troupes anéanties. D'après Er-Râzi, quatre mille hommes furent massacrés, en outre de ceux qui tombèrent dans la rivière et qui périrent dans les précipices. Quant à leur chef Mohammed, il s'enfuit vers Coria.

En 170 (3 juillet 786), ʿAbd er-Rahmân s'avança contre cet insurgé et arriva à Coria; mais l'autre s'enfuit devant lui. Cependant la cavalerie de l'émir atteignit ses enfants et certains de ses partisans, qu'elle massacra, de même qu'on livra aux flammes les propriétés du fuyard. Celui-ci, resté seul, s'enfonça dans des régions marécageuses, et son vainqueur, tombant sur les Berbères de Nefza, **[P. 60]** les réduisit à l'impuissance. Mohammed ben Yoûsof étant ensuite venu à mourir, ce fut son frère El-K'âsim ben Yoûsof qui le remplaça et qui montra la même insoumission. Mais quand il commença à susciter des

---

(1) Cf. *Annales*, 131, où il est question de l'année 166.

(2) Voir *ibid.* et ci-dessus, p. 77.

troubles, ʿAbd er-Rahmân envoya contre lui des troupes dont la venue le fit rentrer dans l'obéissance.

Ce fut en l'année 170 (3 juillet 786) que l'émir donna l'ordre de jeter les fondements de la grande mosquée de Cordoue, là où se trouvait auparavant une église ; il dépensa à cet effet cent mille *mithkal* forts de poids(1).

En 172, le mardi 23 rebîʿ II (30 sept. 788), mourut l'imâm ʿAbd er-Rahmân(2).

TRAITS D'ENSEMBLE RELATIFS A CE PRINCE

Ce prince avait la parole élégante et éloquente, rédigeait bien ses rescrits, exprimait très bien ses pensées et était foncièrement poète. Voici un extrait d'une lettre qu'il dicta à son secrétaire et qui était destinée à Soleymân ben [Yak'z'ân] el-Aʿrâbi(3) : « Après les compliments d'usage; cesse de me parler d'excuses figurées et de sortir du milieu de la chaussée du vrai chemin, et alors, allongeant la main vers l'obéissance, tu t'engageras dans les liens de la Communauté ; faute de quoi, je le jure, je saurai écarter tes doigts de la pierre ardente de la rébellion et punir ainsi tes actes antérieurs, *et Dieu ne traite pas tyranniquement les créatures* (Koran, XLI, 46). »

Omeyya ben Zeyd(4), ayant eu à rédiger en son nom une

(1) Cf. ci-dessous, p. 245 du texte arabe, où le chiffre est de 80,000.

(2) D'autres disent en 171 (p. ex. Makkari, II, 33 ; *Hollat*, p. 37 ; cf. *Annales*, p. 135). C'est aussi la date de 172 que donne Ibn Khaldoûn, éd. Boulak, IV, 124.

(3) Ce chef se révolta à Saragosse et fut l'un de ceux qui invoquèrent le secours de Charlemagne (*Annales*, 123 et 128; cf. *Machmua*, texte, p. 110 ; Makkari, II, 26 et 33, etc. ; ce dernier auteur donne également le spécimen de style qui suit).

(4) Omeyya ben Zeyd (*var.*, Ziyâd, Yezîd) était un affranchi de Moʿâwiya ben Merwân et servit de secrétaire à ʿAbd er-Rahmân (Makkari, II, 23, l. 6 ; 31, l. 17 ; Ibn el-Koûtiyya, p. 270, etc.).

lettre adressée à un gouverneur de province pour lui reprocher la négligence de son administration, y exprimait un blâme répété avec prolixité. ʿAbd er-Rahmân, y ayant jeté un coup d'œil, la lui fit déchirer et écrivit ceci de sa main : « Après les compliments d'usage ; si ta conduite a jusqu'à ce jour laissé à désirer, promets qu'elle sera dorénavant satisfaisante ; tu sais en effet ce que j'ai dit déjà. Décide-toi donc à choisir l'une ou l'autre voie[1]. »

Un chef s'étant mis en insurrection, il dirigea contre lui une expédition et s'empara de sa personne. En route ʿAbd er-Rahmân, qui était à cheval, laissa tomber ses regards sur le rebelle, qui était enchaîné et juché sur un mulet ; s'approchant du prisonnier, il frappa du bois de sa lance la tête de cet animal en disant : « O mulet, quel spécimen de désordre et d'hypocrisie portes-tu là ? » A quoi le rebelle riposta : « O cheval, quel spécimen d'indulgence et de pitié portes-tu là ? » — « A Dieu ne plaise que tu périsses par mes mains ! » repartit le prince, qui rendit la liberté à son prisonnier[2].

[**P. 61**] Entre autres vers remarquables et élégants dont il est l'auteur, voici ceux qu'il adressa à un Koreychite qui était venu le trouver d'Orient et qui, trouvant insuffisante la pension qui lui avait été allouée, et se targuant de ses liens de parenté, lui réclamait une large augmentation :

[*Basît*] Quelle différence avec celui qui s'est dressé poussé

---

(1) Cette anecdote figure aussi dans l'*Ikd el-ferîd*, II, 364 ; cf. les *Corrections* de Dozy, p. 36.

(2) On retrouve aussi cette anecdote dans l'*Ikd*, ibid., et dans le *Kitâb el-ʿoyoûn*, p. 226.

par l'indignation et qui, saisissant un glaive à pleine main, a traversé les déserts et franchi la mer en luttant contre le nombre et la fortune contraire ; qui ensuite a ravi un royaume, a édifié une puissance et ouvert un chapitre qui prête à de longs discours, qui a refait une armée qui n'existait plus, refondé une capitale qu'avait envahie la solitude ; puis qui, ayant appelé à lui tous ses parents, si loin qu'ils fussent réfugiés, a vu arriver cet homme qui, chassé par la faim, poursuivi par l'épée, tout près d'une mort violente, a trouvé sécurité, satiété, fortune et famille ! (1)

On rapporte qu'un jour Aboû Djaʿfar el-Mançoûr [l'Abbaside] demandant à ses courtisans quel prince méritait le nom de sacre des Koreych, on lui répondit : « C'est toi, Prince des croyants, qui as dompté les rois, apaisé les troubles, anéanti tes ennemis, extirpé toutes les causes de faiblesse. — Vous n'y êtes pas ! — Alors c'est Moʿâwiya ? — Pas davantage ! — C'est donc ʿAbd el-Melik ben Merwân ? — Ce n'est pas lui ! — Et qui donc est-ce, ô Prince des croyants ? — Le sacre des Koreych, c'est ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya, qui, traversant les déserts, franchissant la mer, entré seul dans un pays étranger, y a fondé des villes, organisé des armées, établi toute l'administration, formé un grand empire d'un pays qui était tout morcelé, et cela grâce à l'habileté de sa politique et à la fermeté de sa poigne. Moʿâwiya a enfourché une monture où l'avaient porté ʿOmar et ʿOthmân, qui avaient réduit à rien la difficulté de la conduire ; ʿAbd el-Melik était porté par une intronisation en bonne et due forme, moi-même par l'appui de ma famille et par

(1) On retrouve ces vers avec des variantes dans le *Machmua*, p. 117; dans Makkari, II, 26 et 30 ; dans l'*Ikd el-ferîd*, II, 364, et dans la *Hollat-es-siyâra*, p. 35.

la bonne entente de mes partisans. Mais ʿAbd er-Rahmân, [**P. 62**] absolument seul, n'ayant pour soutien que son génie, pour compagnon que sa persévérance, a fondé un empire en Espagne, assuré ses frontières, mis à mort ceux qui lui désobéissaient, humilié les plus orgueilleux rebelles! » Tout le monde reconnut la justesse de cette opinion (1).

ʿAbd er-Rahmân était un homme de science et observait parfaitement les règles de la justice. Voici encore des vers de lui :

[*Khafîf*] Voyageur qui t'en vas dans ma patrie, portes-y le salut d'une moitié de moi-même à mon autre moitié! Mon corps, tu le sais, est dans un lieu, mais mon cœur et ses affections sont dans un autre. Marquée qu'elle était par le destin, la séparation a dû s'accomplir, mais elle a chassé le sommeil de mes paupières. La volonté divine, qui a décidé ce divorce, décrètera peut-être un jour notre réunion (2).

Il est auteur de bien des poésies avantageusement connues. Er-Râzi raconte que, quand ce prince arriva dans le grand jardin d'Er-Roçâfa (3), qu'il affecta à son usage, la vue d'un palmier qui y était planté excita sa tristesse en lui rappelant le souvenir de sa patrie, et il improvisa ces vers :

[*Tawîl*] Dans Roçâfa vient de nous apparaître un palmier exilé sur la terre d'Occident, loin du pays qu'habitent ses

---

(1) Cette anecdote figure également dans le *Machmua* (p. 118), l'*Ikd* (II, 363), le *Kitâb el-ʿOyoûn* (p. 225), etc., et a été rapportée par Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 382.

(2) On retrouve ces vers, avec variantes, dans Merrâkechi (tr. fr., p. 14), Dhabbi (p. 15), et Makkari (II, 25).

(3) Sur Roçâfa, voir entre autres une note de Fournel (*Berbers*, I, 431), *Annales du Maghreb* (p. 136), et Ibn Khallikân (III, 134).

pareils. Voilà, me suis-je dit, mon image : moi aussi je vis dans un lointain exil, séparé depuis longtemps de mes enfants et de ma famille. Tu as grandi sur une terre étrangère, et comme toi l'exil m'a chassé bien loin. Puisse le contenu des nuées matinales t'abreuver d'autant d'eau qu'en font déverser l'Epi de la Vierge et Arcture ! (1).

De ses deux fils, Hichâm et Soleymân, qu'il avait désignés comme héritiers présomptifs, ce fut Hichâm qui lui succéda, dans les conditions que je vais dire.

Khalifat de Hichâm er-Rid'a ben 'Abd er-Rahmân ed-Dâkhil.

Ce prince, prénommé Aboû'l-Welîd, était né en 139 (5 juin 756) d'une femme nommée Djemâl (2). Son sceau portait l'inscription : « C'est en Dieu qu'a confiance son serviteur Hichâm ; c'est à lui qu'il est attaché. » Le chef de sa garde fut ʿAbd el-Ghâfir ben Aboû ʿAbda. Il eut huit vizirs et deux secrétaires, Fot'ays ben ʿIsa et Khat't'âb ben Zeyd ; son kâdi fut El-Moçʿab ben ʿImrân (3). Ce

(1) On retrouve ces vers avec de légères variantes dans le *Mokaffa* (f. 55 v°), *Hollat* (p. 34), Makkari (II, 37) et Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 136).

(2) Le nom de cette femme est écrit ailleurs *Hawrâ* et *Holel* (Merrâkechi, tr. fr. p. 15 ; Ibn el-Koûtiyya, p. 273 ; Makkari, I, 216 ; Dhabbi, p. 16 ; *Mus. d'Esp.*, I, 353 ; Fournel, I, 427).

(3) Le nom de ce kâdi se retrouve dans Makkari (I, 558 et 559), mais Ibn el-Faradhi ne lui a pas consacré d'article. Les circonstances où il dut, malgré sa résistance et le refus qu'il avait précédemment opposé aux offres d''Abd er-Rahmân ed-Dâkhil, accepter ce poste, sont relatées par Ibn el-Koûtiyya, p. 280. C'est de lui qu'il s'agit, bien qu'il ne soit pas nommé, dans le *Machmua*, 124 et s. ; cf. le ms d'Ibn el-Koûtiyya, portion non imprimée, f° 24 v°, et *infra*, p. 80 du texte arabe, où il est question de Mohammed ben Bechîr. — Les fonctions de kâdi furent offertes sans succès par Hichâm au juriste Ziyâd ben 'Abd er-Rahmân Chabat'oûn, qui mourut en 204 et fit prévaloir les doctrines malekites en Espagne (Dhabbi, n° 751 ; Faradhi, n° 456 ; Makkari, dont l'index est à corriger, I, 218, 220, 466 et 490 ; Ibn el-Koûtiyya, p. 279, etc.).

prince avait le teint blanc, était très rouge (de cheveux) et avait très bonne vue. [**P. 63**] Il eut comme *hâdjeb* (chambellan) ʿAbd er-Rahmân ben Moghîth (1). Il devint père de onze enfants, six garçons et cinq filles.

Le serment de fidélité lui fut prêté le dimanche 1er djomâda I de cette année (7 octobre 788) (2). Il était à Mérida lors de la mort de son père, et sitôt que la nouvelle lui en parvint, il se mit en route et arriva au bout de six jours à Cordoue, où le serment lui fut prêté par les grands et par le peuple. A cette nouvelle, son frère [aîné Soleymân], qui était à Tolède, fit des levées et rassembla les troupes du *djond* pour marcher contre Cordoue et combattre le nouveau prince. Quand il fut arrivé à Jaën, Hichâm, à la tête de ses troupes, marcha contre lui et l'attaqua dans la région de Baldj (3). L'affaire fut chaude, mais Soleymân dut fuir et abandonner ses soldats, tandis que Hichâm rentra victorieux à Cordoue.

Hichâm mourut dans la nuit du mercredi au jeudi 3 çafar 180 (17 avril 796), à l'âge de quarante ans quatre mois et quatre jours, et après un règne de sept ans neuf mois et huit jours.

---

(1) Il avait déjà occupé ce poste sous le règne précédent, à ce que nous dit Makkari, II, 31. Il est donc probable qu'il faut corriger le texte (ci-dessus, p. 74), qui porte ʿ*Abd el-Hamîd*. Son père joua un rôle dans la conquête de l'Espagne et était d'origine chrétienne ; on lui attribue cependant aussi une généalogie arabe (Makkari, II, 7 et 31 ; ci-dessus, p. 14).

(2) Sur cette date, voir ci-dessus, p. 92. L'avènement de Hichâm est fixé au 7 djomâda II 172, par l'*Ikd el-ferîd* (II, 364) ; mais le même ouvrage dit ensuite qu'il mourut en çafar 180 à *trente et un* ans.

(3) Il s'agit probablement d'un canton auquel avait été attribué le nom du chef dont il a été parlé plus haut et qui résidait à Cordoue (Makkari, II, 13 ad f.). C'est ainsi également que F. Gonzalez (p. 301) y voit Bilches dans la province de Jaën (Bilche dans Rodrigue de Tolède, *ib.*, 130). Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs.

On raconte qu'ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya, se voyant près de mourir en l'absence de Hichâm, qui était à Mérida, et de Soleymân, qui était à Tolède, dit à un autre de ses fils ʿAbd Allâh dit El-Balensi, qu'il avait auprès de lui : « Remets le sceau et le pouvoir à celui de tes deux frères qui arrivera le premier, car Hichâm a pour lui sa religion, sa continence, le consentement général, tandis que Soleymân a pour lui son âge, sa vaillance et l'affection des Syriens »(1). Ce fut Hichâm qui, partant de Mérida, devança Soleymân et vint camper à Roçâfa. Il craignait que son frère ʿAbd Allâh, maître de Cordoue, du palais et des trésors, ne songeât à le repousser ; mais ʿAbd Allâh vint le trouver, lui transmit le pouvoir et le sceau, conformément aux dernières instructions de leur père, et le laissa librement pénétrer dans le palais.

D'après le récit d'Er-Râzi, Soleymân, quand il apprit la transmission du pouvoir à son frère Hichâm, se fit prêter serment par les Tolédans et par ceux des environs, et après s'être assuré de ce territoire, il eut à se préoccuper de Hichâm. Ensuite Saʿid ben el-H'oseyn Ançâri se révolta à Sagonte, dans la région de Tortose, et s'avança contre Saragosse, d'où il chassa [**P. 64**] le gouverneur ; il sema la discorde et, se posant en prétendant, poussa à la guerre civile, qui se déchaîna entre les Mod'arites et les Yéménites. Moûsa ben Fortoûn, qui était du parti mod'arite, marcha contre Saragosse, qu'il prit. Une rencontre eut lieu entre lui et les Yéménites, à

(1) Sur le caractère de Hichâm et les dispositions naturelles des deux frères, cf. Makkari, I, 216 ; *Annales*, 137 et s. ; *Hollat*, p. 37 ; Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 54.

qui il tua un certain nombre d'hommes, puis il rentra à Saragosse. Ensuite Matʿroûh' ben Soleymân Aʿrâbi, poursuivant les mêmes prétentions que son père, s'avança de Barcelone et conquit Huesca, Saragosse et tout le pays frontière[1].

En 173 (31 mai 789), sept mois après la mort de son père, ʿAbd Allâh Balensi se prit à désirer le pouvoir, qui avait cependant été tout d'abord entre ses mains. Peu content du respect que lui témoignait Hichâm, des efforts qu'il faisait pour le satisfaire, de la considération, plus grande que celle de ses autres frères, dont il l'honorait, il aurait voulu partager l'exercice même du pouvoir. Il se mit donc en route pour rejoindre Soleymân à Tolède; Hichâm, redoutant les suites de ce départ, dépêcha après lui des messagers chargés de lui offrir satisfaction et de le ramener, mais on ne put le rejoindre, et le mécontent gagna Tolède[2].

En la même année, Hichâm marcha contre Soleymân, qui se trouvait dans cette dernière ville, et installa son camp sous les murs de celle-ci. Alors Soleymân, y laissant son frère ʿAbd Allâh et son fils, déguerpit secrètement et, voulant tenter un coup de main, poussa à marches forcées jusqu'à Secunda, où il prit position, tandis que les Cordouans s'avançaient pour lui tenir tête. Hichâm, quand il apprit cette expédition, ne s'inquiéta pas autrement et se borna à faire marcher sur ses traces son fils ʿAbd el-Melik. A l'approche de celui-ci, Soleymân prit la fuite et fila dans une autre direction, puis se détourna vers Mérida, dont le gouverneur H'odeyr, surnommé

(1) Ces événements sont aussi rappelés par Ibn el-Athîr (*Annales*, 141).
(2) Cf. *ibid.*, 139.

El-Madhboûh, marcha contre lui et le mit en déroute. Quant à l'émir Hichâm, après avoir tenu Tolède assiégée pendant deux mois et quelques jours, il se retira.

En 174 (20 mai 790), ʿAbd Allâh Balensi, bien que n'ayant reçu ni engagement ni amnistie, alla retrouver son frère Hichâm, qui l'installa chez son propre fils El-H'akam.

En la même année, Hichâm envoya contre Todmîr une expédition commandée par son fils Moʿâwiya, qu'assistaient les deux généraux Choheyd ben ʿIsa et Temmâm ben ʿAlk'ama. Ces chefs subjuguèrent Todmîr ou Murcie et parvinrent jusqu'à la mer : en effet, Soleymân, [**P. 65**] frère de Hichâm, se trouvait sur les frontières de cette province. Il dut demander grâce, et l'émir exigea qu'il quittât l'Espagne avec soixante mille dinars qu'il s'engageait à lui verser. Soleymân, en conséquence, s'embarqua avec ses femmes et ses enfants et alla s'installer en pays berbère. Hichâm se trouva ainsi, grâce à Dieu, tranquille du côté de ses frères.

En 175 (10 mai 791), Hichâm confia à ʿObeyd Allâh [ben ʿOthmân] la direction d'une expédition contre Saragosse, où se trouvait alors Mat'roûh précité. Cet officier assiégea d'abord cette ville, puis alla s'installer à T'arsoûna (Tarazona), d'où il poursuivit le blocus jusqu'à ce que Saragosse fût réduite à l'impuissance et hors d'état de continuer de résister. Or Mat'roûh étant un jour sorti pour chasser de compagnie avec ʿAmroûs ben Yoûsof et Ibn Çaltâ'n, ceux-ci, profitant du moment où il était descendu pour égorger l'oiseau sur lequel il avait lancé son faucon, le lardèrent à qui mieux mieux de coups d'épée, puis lui coupèrent la tête et la portèrent à Ibn ʿOthmân, qui était à Tarazona et qui, se portant aussitôt

sur Saragosse, y pénétra sans rencontrer aucune résistance et s'y installa. Après quoi il envoya à l'émir Hichâm la tête de Mat'roûh'[1].

En 176 (28 avril 792), Hichâm envoya contre le pays d'Alava[2] une expédition commandée par Aboû ʿOthmân ʿObeyd Allâh ben ʿOthmân ; ce chef s'y heurta aux bandes qu'y avaient concentrées les ennemis de Dieu, les mit, grâce à la faveur divine, en déroute, et les massacra par monts et par vaux ; on réunit ainsi plus de neuf mille têtes.

En la même année, Yoûsof ben Bokht fit une expédition en Galice contre Bermude le Grand : il livra bataille à cet ennemi de Dieu, le mit en fuite et livra son camp au pillage ; le massacre fut terrible, car on réunit dix mille têtes non compris celles des victimes tombées dans les ravins. Cette victoire fut annoncée postérieurement à celle d'Aboû ʿOthmân. Râzi et d'autres ont rapporté ces faits[3].

En 177 (18 avril 793), Hichâm mit à la tête de l'expédition d'été, dirigée contre les pays chrétiens, ʿAbd el-Melik ben ʿAbd el-Wâh'id ben Moghîth[4]. Cette campagne, restée célèbre, fut très importante ; celui qui la dirigeait poussa jusqu'à Efrandja[5], devant laquelle il mit le siége

---

(1) Le même récit se retrouve dans les *Annales*, p. 142 ; cf. 144 n. 1.

(2) En arabe « Alaba et les forts », c. à d. le pays qui forma le comté et royaume de Castille.

(3) Sur cette campagne, cf. *ib.* ; Dozy, *Recherches*, I, p. 140, 2ᵉ éd. ; p. 128 de la 3ᵉ éd. ; les deux campagnes, d'après ce savant, eurent lieu en 791.

(4) Cette expédition est de 794 de J. C. d'après Dozy, l. l. ; cf. *Annales*, p. 144.

(5) Ce nom désigne ordinairement la *France*, non une ville déterminée. Ibn el-Athîr parle de Narbonne et de Djeranda.



et où il ouvrit à l'aide de machines de guerre une brèche dans les murailles; il menaça le pays des Madjoûs, parcourut [**P. 66**] le territoire ennemi et pendant plusieurs mois resta à brûler les bourgades et à détruire les châteaux-forts; il attaqua même la ville de Narbonne. Ces succès importants eurent pour résultat un nombre de prisonniers tel que le quint se monta à quarante-cinq mille têtes, [sans parler du butin] en métaux précieux.

En 178 (7 avril 794), la guerre civile sévit à Tacorona, grâce à l'insoumission des Berbères, qui se jetèrent sur la population et la livrèrent à la mort et à la captivité. Hichâm commença par les avertir, [mais en vain], et il fit alors marcher contre les rebelles les troupes du *djond*, qui en tuèrent le plus grand nombre, tandis que le reste se réfugia à Talavera et à Truxillo (1). A la suite de ces évènements, Tacorona, c'est-à-dire la région de Ronda et les villes qu'elle renferme, resta à l'état de désert pendant sept ans (2).

En 179 (27 mars 795), Hichâm mit à la tête de l'expédition d'été ʿAbd el-Kerîm ben Moghîth, qui poussa jusqu'à la ville d'Astorga, en pleine Galice (3). Ce général apprit alors qu'Alphonse [II] avait fait des levées dans ses états, demandé l'aide des pays basques et des populations voisines, Madjoûs et autres, qu'avec tous ces auxiliaires il était campé dans le pays entre la Galice et

---

(1) Texte ترجيله ; dans Edrisi ترجالة .

(2) Cette affaire est aussi rappelée par les *Annales* (p. 151), qui placent en outre sous l'année 178 une attaque dirigée contre les chrétiens par les deux armées d'ʿAbd el-Kerîm et d'ʿAbd el-Melik (*Recherches*, 3ᵉ éd., I, 129).

(3) Astorga fait partie de ce que nous appelons la province ou royaume de Léon.

Eç-Çakhra(1) et qu'il avait autorisé les habitants des plaines à se disperser sur les hauteurs des montagnes du littoral. ʿAbd el-Kerîm, se faisant précéder d'une avant-garde de quatre mille cavaliers commandés par Faradj ben Kinâna, suivit les traces de son lieutenant et livra aux ennemis une bataille où Dieu les mit en déroute; leurs plus braves guerriers périrent et un grand nombre, qui étaient tombés entre nos mains, furent après le combat mis à mort par ordre d'ʿAbd el-Kerîm. Puis la cavalerie, lancée contre tous les centres habités, détruisit toutes les cultures qu'elle rencontra et mit en ruines toutes les constructions par où elle passa. Ce général s'avança ensuite jusqu'à la rivière dite Trubia (? *ou* Narcea ?), où il rencontra Gondemaro à la tête de trois mille cavaliers; ces troupes furent mises en déroute non sans avoir subi des pertes considérables, et Gondemaro lui-même fut fait prisonnier, tandis que nos guerriers faisaient main-basse sur tout ce que renfermait le pays. ʿAbd el-Kerîm, désireux de s'emparer(2) d'Alphonse, continua sa marche en avant, et alors ce prince, quittant la montagne où il se trouvait, tâcha d'éviter son adversaire en gagnant une forteresse solide qu'il avait élevée sur la rivière de Nalon; mais ʿAbd el-Kerîm marchait sur ses talons, non sans livrer aux flammes toutes les stations où il arrivait après lui et sans y enlever tous les

(1) Je ne sais s'il faut voir là un nom propre ou l'entendre de la Sierra. C'est ce dernier sens qu'a adopté Dozy dans la reproduction qu'il fait des détails de la campagne (l. l.).

(2) Il faut lire, si je ne me trompe, مستحيزا qui donne un sens dérivé régulièrement de celui de la racine, au lieu de مستجيزا auquel Dozy, se fondant sur cet unique exemple, attribue la signification « vouloir pénétrer jusqu'à ». Cf. *Corrections*, 39 et 131.



biens [**P. 67**] qu'il y trouvait. Il parvint ainsi jusqu'à la forteresse, d'où Alphonse décampa pour s'installer dans une autre[1]; ʿAbd el-Kerîm descendit dans la place restée vide et y trouva des vivres et toutes sortes d'approvisionnements. Dès le lendemain de son arrivée, il expédia sur les traces du fuyard Faradj ben Kinâna et dix mille cavaliers, à l'approche desquels Alphonse s'enfuit précipitamment, abandonnant à notre armée tous ses approvisionnements et ses trésors, sur lesquels il fut fait main-basse.

En 180 (16 mars 796) mourut l'imâm Hichâm ben ʿAbd er-Rahmân, qui fut enterré dans le palais de Cordoue. Ce fut son fils El-H'akam qui prononça sur lui les dernières prières. Cet évènement, nous l'avons dit, eut lieu dans la nuit du mercredi au jeudi [3 çafar 180 ou 17 avril 796]. Le peuple prêta serment de fidélité à son fils El-H'akam, lequel cependant était le cadet d'ʿAbd el-Melik.

RENSEIGNEMENTS D'ENSEMBLE ET SANS ORDRE CHRONOLOGIQUE CONCERNANT HICHAM.

" Ce prince se montrait gracieux en paroles et large de cœur, était plein de majesté, appliquait les prescriptions de la Tradition et du Koran, ne prélevait que les impôts légaux et les dépensait selon les règles. Rien de répréhensible aux yeux de Dieu ne pouvait lui être reproché, nul acte d'injustice ne s'attacha à ses pas. Son frère [Soleymân] refusa de le reconnaître : renonçant à lui obéir, il se proclama indépendant à Tolède et recruta des troupes pour le soutenir dans son opposition et sa rébellion. Hichâm ne cessa de donner tous ses soins à la

(1) C'est à dire, probablement Oviedo, selon la conjecture de Dozy.

guerre civile et d'imposer ainsi des souffrances à la population, ce qui lui donna jusqu'à la fin de ses jours bien de la peine et ne lui permit pas de vivre en paix. Quand, par respect des décisions prises, son fils El-H'akam lui succéda, il combattit le rebelle dans ces régions (éloignées); les lances et les sabres finirent par avoir raison de lui; ce pays alors recouvra la tranquillité et il ne s'y rencontra plus de récalcitrant ".

Hichâm envoyait dans les divers districts des hommes intègres chargés de s'enquérir auprès du peuple des procédés des fonctionnaires et de lui rapporter les résultats de leurs investigations, après quoi il prenait les mesures nécessaires pour faire disparaître les abus révélés par cette épreuve. Un jour que quelqu'un se présenta pour réclamer contre un acte d'injustice commis par un gouverneur, le prince, se précipitant vers le plaignant, lui dit: « Atteste par serment les actes d'arbitraire dont tu te dis victime, et alors s'il t'a frappé tu le frapperas, s'il a nui à ton honneur tu nuiras au sien, [**P. 68**] s'il a pris ton bien tu en prendras l'équivalent sur le sien, mais à la condition qu'il ne t'ait pas infligé une des peines ordonnées par la loi divine ! » Et la peine du talion fut infligée pour chacun des faits que le plaignant affirma sous la foi du serment[1]. C'était ainsi que Hichâm refrénait ses gouverneurs, mieux qu'en employant les châtiments et les corrections. Il était magnanime, juste, vertueux, modeste et sage ; on ne connait de lui aucune faute ni aucune chute d'enfance ou de jeunesse. Il fit réédifier le pont de Cordoue, pour la restauration duquel il

---

(1) On retrouve une autre version de cette anecdote dans le *Machmua*, p. 121.

dépensa des sommes considérables; il s'en occupa personnellement et le salaire était payé sous ses yeux. Ibn Wad'd'âh' [1] raconte que, lors de ces travaux, on disait dans le peuple que le prince ne faisait cela que pour faciliter ses parties de chasse ou de plaisir; ces bruits étant parvenus jusqu'à lui, il prêta serment de n'y passer que pour partir en guerre ou pour quelque œuvre utile [2].

Le kâdi Aboû Moʿâwiya [3] raconte avoir ouï dire par des hommes considérables que le règne de Hichâm fut une période sans pareille de calme, de paix et de tranquillité. Ce prince assistait aux funérailles par esprit d'humilité et les suivait assidûment tout comme s'il eût été un simple particulier. Un de ses officiers ayant eu à soutenir par devant le kâdi Moçʿab ben ʿImrân à propos de sa maison un procès qu'il perdit, fut expulsé de son immeuble. Il raconta à Hichâm ce qui lui arrivait et comment il avait été forcé de quitter sa demeure; le prince lui répondit: « Que veux-tu que j'y fasse? Moi-même, je le jure, je quitterais ce lieu même où je suis si le kâdi jugeait contre moi, tant je suis convaincu qu'il ne se laisse guider que par la justice! »

---

(1) Il s'agit d'Aboû ʿAbd Allâh Mohammed ben Waddâh ben Bezîʿ, + 286 (Dhabbi, nº 291 de l'éd. Codera; Ibn el-Faradhi, nº 1134; Pons, *Ensayo*, p. 49).

(2) La même anecdote se retrouve dans Makkari (I, 218), qui fournit aussi des détails sur les vertus et les campagnes de ce prince. Cf. *Annales*, 152. Ce pont avait été construit d'abord par Es-Samh', à ce que disent Makkari et notre auteur, p. 35; cf. aussi Ibn el-Koûtiyya, p. 279.

(3) Probablement ʿAmir ben Moʿâwiya, qui mourut en 237 et fut kâdi sous El-Mondhir.

ANECDOTE RELATIVE A UN KINANITE ET A HICHAM (1).

Avant de devenir khalife, ce prince avait l'habitude de se tenir dans un belvédère donnant sur le fleuve et d'où il avait vue sur le faubourg, de sorte qu'il voyait passer le monde. Une fois il aperçut dans le milieu du jour un homme des Benoû Kinâna, qui était de ses créatures, arrivant de la banlieue de Jaën où il habitait, alors que cette région avait pour gouverneur Soleymân, frère de Hichâm. Ce dernier, appelant un page, lui parla en ces termes : « Je vois le Kinânite notre protégé arrivant en plein midi, et ce ne peut être qu'à propos de quelque ennui que lui aura causé mon frère Aboû Ayyoûb ; dès son arrivée, introduis le tel quel auprès de moi ». Le page exécuta cet ordre, et [**P. 69**] quand le Kinâni entra, Hichâm, soulevant un rideau derrière lequel il fit passer une jeune esclave qu'il avait à ses côtés, reçut les salutations de son visiteur et ajouta : « Eh bien ! il doit, je pense, t'être survenu quelque affaire inattendue ? — En effet : un Kinâni ayant par inadvertance commis un meurtre, le prix du sang incombant aux agnats (2) est retombé à la charge de la communauté des Benoû Kinâna, puis c'est de moi seul qu'il est injustement exigé, et cela parce qu'Aboû Ayyoûb sait la considération dont tu m'honores ; aussi m'adressé-je à toi pour me protéger contre cet acte arbitraire. — Cesse de rien craindre et recouvre ton calme ; c'est Hichâm qui se charge de payer le prix du sang aux lieu et place de toi et

(1) Cette anecdote est aussi rapportée par le *Machmua*, p. 121.

(2) Le mot عاقلة, traduit par « agnats », a une acception plus étendue, sur laquelle on peut voir le traité de droit de Sidi Khalîl, p. 205, l. 23 ; trad. Perron, v, 448.

de tes contribules » ; et en même temps il allongeait le bras derrière la tenture et en retirait un collier valant trois mille dinars et dont la jeune esclave était parée : « Prends, ajouta-t-il, ce collier, dont le prix te servira en partie à payer cette dette, et dispose à ta guise du surplus. — Seigneur, reprit le Kinânite, je ne suis pas venu en quémandeur, car j'ai assez de fortune pour acquitter la somme mise à ma charge ; ma visite a pour but de solliciter ta protection contre l'hostilité et l'injustice dont j'ai eu à souffrir, et je voudrais que, par un effet de ton auguste secours, elle se manifestât en ma faveur. — Et comment puis-je t'aider ? — Je demande que l'émir, que Dieu secoure ! écrive à Aboû Ayyoûb de s'abstenir d'exiger de moi ce que je ne dois pas et de me traiter comme tout le monde ! — Eh bien ! prends ce collier pour les tiens et pour toi-même, en attendant que Dieu fasse réussir le plan que j'ai conçu à ton propos ». Hichâm, faisant aussitôt seller sa monture, se rendit auprès de son père l'émir ʿAbd er-Rahmân, à qui il tint ce langage : « Il y a un homme des Benoû Kinâna qui est mon protégé et à qui Aboû Ayyoûb à Jaën a témoigné de l'hostilité à propos du prix du sang dû par les parents du coupable. — Et qu'est-ce que tu désires à ce propos ? — Je voudrais voir écrire à Aboû Ayyoûb qu'il ait à laisser cet homme tranquille et à ne pas lui demander plus qu'il ne doit. — Ou même mieux, reprit l'émir ; c'est-à-dire que le prix du sang sera acquitté par le trésor pour son compte et pour celui de ses contribules, puisque je vois que cet homme jouit auprès de toi de tant de considération et que tu lui accordes une si grande faveur ! » Hichâm se confondit en remerciements, et son père ordonna et de faire payer cette somme par le trésor

et d'écrire à Aboû Ayyoûb, qui cessa dès lors ses persécutions contre le Kinânite. Celui-ci étant venu faire ses adieux [**P. 70**] à Hichâm, lui dit : « Seigneur, j'ai obtenu plus que je ne désirais, et tu as été au-delà de l'extrême limite de l'honneur et de l'aide. Voici le riche collier dont, grâce à Dieu, je n'ai maintenant plus besoin ». Mais Hichâm lui répondit : « Kinânite, on ne peut me rendre ce que j'ai donné ; garde ce collier et que Dieu te bénisse ! ».

C'est ce prince qui a mis la dernière main aux galeries de la grande mosquée de Cordoue, qui en a édifié l'ancien minaret et fait installer le magnifique bassin à ablutions ; il a également fait reconstruire les arcades du pont endommagées par les crues [1].

Khalifat d'El-H'akam ben Hichâm ben 'Abd er-Rahmân.

Porteur du prénom Aboû'l-ʿAçi et né en 154 (24 déc. 770) d'une femme nommée Zokhrouf [2], il avait vingt-six ans quand il fut intronisé lors de la mort de son père dans la nuit du mercredi au jeudi 8 [3] çafar 180 (22 avril 796) et régna vingt-six ans et onze mois. Ses secrétaires furent au nombre de trois, Fot'ays, Khat't'âb ben Zeyd et

(1) Sur ces constructions, voir aussi Makkari, I, 218 ; Ibn el-Koutiyya, p. 279 ; Merrâkechi, trad. fr., p. 316 ; *Annales*, p. 153, etc.

(2) Le nom de cette femme est également rappelé par Merrâkechi, p. 15; Makkari, I, 220, etc. Un court article est consacré à El-H'akam dans le recueil biographique de Kotobi, I, 146. Le caractère de ce prince est l'objet d'appréciations contradictoires : voir par exemple Merrâkechi, trad. fr., p. 15, et le *Machmua*, p. 124 ; *Mus. d'Esp.*, II, 58 ; *Hollat*, p. 38.

(3) La mort de Hichâm, d'après ce qui est dit plus haut, est du 3 çafar.

H'addjâdj ʿOk'ayli ; ʿAbd el-Kerîm ben ʿAbd el-Wâh'id ben Moghîth remplit auprès de lui les fonctions de chambellan. Ses vizirs et généraux, au nombre de cinq, furent Ish'âk' ben el-Mondhir, El-ʿAbbâs ben ʿAbd Allâh, ʿAbd el-Kerîm ben ʿAbd el-Wâhid précité, Fot'ays ben Soleymân et Saʿîd ben H'assân.

Il eut pour kâdis Moçʿab ben ʿImrân, Mohammed ben Bechîr, El-Faradj ben Kinâna (1), Bichr ben K'at'an, ʿObeyd Allâh ben Moûsa (2), Mohammed ben Telîd et H'âmid ben Mohammed ben Yahya (3). L'inscription de son sceau était : *C'est en Dieu qu'El-H'akam a confiance, c'est à lui qu'il est attaché.* Il avait le teint très olivâtre, était grand et mince, avait le nez bien fait et n'employait pas de teinture. Il devint père de dix-neuf garçons et de vingt-une filles ; il mourut le 27 dhoû'l-hiddja 206 (24 mai 822), à l'âge de cinquante-deux ans.

Soleymân et ʿAbd Allâh, l'un et l'autre fils d'ʿAbd er-Rah'mân ben Moʿâwiya, se trouvaient sur la côte d'Afrique lors de la mort de Hichâm, et ʿAbd Allâh s'embarquant aussitôt descendit sur le littoral espagnol.

El-Hakam, après son intronisation et quand le pouvoir lui fut acquis sans conteste, envoya ʿAbd el-Kerîm ben ʿAbd el-Wâhid en expédition contre le territoire ennemi et lui confia à cet effet des forces importantes. [**P. 71**] Ce chef s'installa à la frontière et, quand la concentration de ses troupes fut terminée, il se porta en avant, puis s'établit au bord de la mer. Il divisa les forces dont il

---

(1) Il remplit les fonctions de kâdi, après Mohammed ben Bechîr, de 198 à 200 (Ibn el-Faradhi, n° 1028 ; Makkari, I, 558).

(2) Il succéda en 201 à El-Faradj (Ibn el-Faradhi, n° 759).

(3) Il figure ailleurs sous le nom d'Aboû Mohammed Hâmid ben Yahya et mourut en 207 (Ibn el-Faradhi, n° 326).

disposait en trois corps d'armée, chacun commandé par un officier différent, et leur donna l'ordre de ravager la région vers laquelle il envoyait chacun d'eux. Ses ordres furent exécutés, et les nôtres, après avoir pillé et commis tous les excès, revinrent victorieux et chargés de butin. Ensuite une nouvelle invasion fut organisée, et nos troupes eurent à franchir une suite de canaux, où la marée se faisait sentir, que les ennemis avaient préparés pour leur servir de défense, et au-dedans desquels ils avaient emmené leurs familles, leurs bêtes et leurs biens. Mais les musulmans néanmoins ravagèrent tout et, après avoir fait main-basse sur tout ce qu'ils trouvèrent, ils regagnèrent notre territoire sains et saufs en ramenant leur butin [1].

En 181 (5 mars 797), Behloûl ben Merzoûk, connu sous le nom d'Aboû'l-H'addjâdj, se révolta dans la région frontière contre l'émir El-H'akam et pénétra à Saragosse, dont il devint maître [2]. ʿAbd Allâh, fils de l'émir ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya, qui se dirigeait vers la France, s'installa auprès de lui.

En la même année, une autre révolte fut suscitée à Tolède par ʿObeyda ben H'omeyd [3], contre qui El-H'akam fit marcher ʿAmroûs ben Yoûsof alors à Talavera. Celui-ci commença son mouvement en avant, puis entra en correspondance avec quelques Tolédans et sut par ses manières habiles se les concilier, si bien qu'il leur demanda de tenter un mouvement contre ʿObeyda et de

(1) Cf. *Annales*, p. 154 ; Dozy, *Recherches*, I, 148 ; 3e éd., 136.

(2) Voir *Annales*, 160.

(3) On lit *ben ʿOmeyr* dans Ibn Khaldoûn (éd. Boulak, IV, 126) ; cf. *Annales*, 160 ; *Mus. d'Esp.*, II, 63.

le débarrasser de lui ; il ne leur ménagea d'ailleurs pas les promesses d'une récompense magnifique de la part de l'émir. Ces propositions furent écoutées, et la tête d'ʿObeyda fut apportée à Talavera à ʿAmroûs, qui donna l'hospitalité aux porteurs du funèbre convoi. Mais quelques Berbères de cette ville, qui avaient à venger des meurtres commis par ces hommes, assaillirent pendant la nuit la demeure où ils étaient logés et les massacrèrent. ʿAmroûs fit parvenir à Cordoue la tête d'ʿObeyda en même temps que celles des autres, c'est-à-dire des Benoû Makhchi, tout en adressant à El-H'akam la relation de ce qui s'était passé. Ce chef ensuite consacra tous ses efforts à des négociations écrites dans le but de se rapprocher des Tolédans, et il obtint d'être appelé dans cette ville : alors il construisit le château près la porte du pont, l'installa dans les meilleures conditions de solidité et prit ses mesures pour se débarrasser des habitants principaux de cette ville de manière à en finir avec leurs mauvais desseins et à consolider l'empire en extirpant cet ulcère. Pour cela il eut recours à la ruse, et feignit de donner un festin dont des bœufs devaient faire les frais ; on faisait entrer [**P. 72**] les invités par une porte pour les faire soi-disant sortir par une autre ; mais tous ceux qui franchissaient la première porte étaient égorgés, et sept cents nobles perdirent ainsi la vie (1).

En 182 (22 fév. 798) eut lieu la grande inondation qui, à Cordoue, ravagea le faubourg du pont et n'y laissa d'autre construction intacte que la *ghorfa* (entrepôt) d'ʿAwn el-ʿAt't'âr. Elle s'étendit jusqu'à Secunda (2).

---

(1) Cette affaire est connue sous le nom de *journée de la fosse* ; elle n'eut pas lieu en 181, mais en 191 (*Annales*, p. 161 et 168).

(2) Cf. *Annales*, p. 162.

En la même année, Soleymân ben ʿAbd er-Rahmân ben Moʿâwiya débarqua du littoral africain en Espagne. Au mois de chawwâl (nov.-déc.), il s'avança pour livrer bataille à El-H'akam, mais il fut mis en déroute à la suite d'un combat acharné. Dans la même année, Soleymân revint encore une fois à la charge; mais il fut de nouveau mis en déroute par l'émir à Bakhît'a (1).

En 183 (12 fév. 799), Soleymân, suivi de Berbères qui s'étaient ralliés à lui, se dirigea vers la région d'Ecija. El-H'akam lui livra bataille dans le voisinage de cette ville, et à la suite de plusieurs jours de combat il le mit en déroute. Une autre rencontre eut encore lieu entre eux au cours de cette année, et Soleymân dut fuir de nouveau.

En 184 (1er fév. 800), Aboû Ayyoûb Soleymân ben ʿAbd er-Rahmân leva des troupes dans l'Est (de la Péninsule) et campa d'abord à Jaën puis à Elvira, deux districts où un certain nombre d'adhérents se joignirent à lui. El-H'akam l'attaqua et l'on se battit plusieurs jours; il faillit avoir le dessous mais finalement il l'emporta, bien que Soleymân parvînt à s'échapper ; le nombre des morts fut d'ailleurs considérable. El-H'akam envoya à la poursuite du vaincu Açbagh ben ʿAbd Allâh, qui rejoignit Soleymân du côté de Mérida et qui, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit à El-H'akam. Le khalife le fit exécuter et envoya sa tête à Cordoue (2).

En 186 (10 janv. 802) ce prince envoya une promesse de pardon à son oncle ʿAbd Allâh Balensi. C'était son premier

(1) Cette localité n'est pas mentionnée par Edrisi. C'est peut-être, dit F. Gonzalez, Baëza, — ce qui me paraît très douteux.

(2) Ibn Khaldoun fixe aussi la mort de Soleymân à l'année 184 ; on lit 185 dans les *Annales*, p. 163.

acte vis-à-vis de lui et le premier écrit échangé entre eux depuis qu' ʿAbd Allâh s'était fixé à Valence.

En 187 (30 déc. 802), la grâce d' ʿAbd Allâh Balensi et la conclusion de la paix furent établies par l'octroi d'une pension mensuelle de mille dinars et de cadeaux annuels de pareille somme. Yah'ya ben Yah'ya et Ibn Aboû ʿAmir lui portèrent l'acte attestant cette amnistie, et la paix fut rétablie à ces conditions et moyennant l'obligation pour ʿAbd Allâh d'habiter [**P. 73**] Valence. Les deux ambassadeurs ramenèrent le fils d' ʿAbd Allâh à El-H'akam, qui lui fit épouser sa propre sœur germaine [1].

PREMIER MASSACRE DES HABITANTS DU FAUBOURG.

En 189 (8 déc. 804), l'imâm El-H'akam fit crucifier à Cordoue soixante-douze individus, entre autres Aboû Ka'b ben ʿAbd el-Berr [2], Yah'ya ben Mod'ar et Maçroûr l'eunuque (*khâdim*). Ils avaient tramé un complot et projeté une insurrection; comme ils cherchaient un chef pour les diriger on prononça le nom de Mohammed ben K'âsim [3], oncle paternel de Hichâm ben H'amza, avec qui l'on s'aboucha et que l'on pria de se mettre à la tête du mouvement. Mais cet homme, trompant leur espoir, révéla la confidence qu'il avait reçue afin de se faire de leur sang un titre à la faveur du prince. El-H'akam reçut cette révélation sans broncher, mais en demanda la preuve. Ibn K'âsim lui offrit de faire vérifier la chose

(1) Cf. *Annales*, 163.

(2) Ibn Aboû Kâʿb, dans les *Annales*, 166.

(3) On lit dans Ibn el-Koutiyya (fᵒ 22 du ms) Ibn ech-Chemmâs, leçon qu'a suivie Dozy (*Mus. d'Esp.*, II, 60). Les *Annales* et Ibn Khaldoun donnent à ce prince le même nom que le *Bayân*.

par des hommes de confiance, qu'il cacha chez lui ; puis ayant fait appeler les conjurés au rendez-vous, il leur dit : « A propos de l'affaire pour laquelle vous avez demandé mon concours, je ne puis avoir confiance dans ceux dont vous m'avez cité les noms sans les avoir entendus eux-mêmes, tout comme je vous ai entendus ; je serai alors tranquille et je pourrai consacrer à cette affaire toute mon énergie en connaissance de cause ». Ces autres personnes vinrent alors le trouver et lui développèrent leurs propositions, tandis que les affidés du khalife voyaient et entendaient tout. Le témoignage de ces derniers établit la conviction d'El-H'akam, qui fit arrêter et crucifier d'un seul coup tous les coupables. Après quoi il fit consolider les remparts et creuser le fossé de Cordoue, et il se mit en campagne.

Voici des vers de ce prince :

[*Tawîl*] De même qu'on raccommode un vêtement, j'ai réuni, mais l'épée à la main, les portions de mon empire, et toujours, depuis que je suis homme, j'y ai réparé les fissures. Demande à mes frontières si elles présentent aucune brèche, que j'y coure cuirassé et sabre au poing ! Interroge aussi ces crânes qui gisent dans la plaine, aussi luisants que les fruits de la coloquinte ; ils te diront que ce n'est pas avec mollesse que j'ai frappé et que mon épée a fait de bon travail. Mes ennemis pouvaient fuir par peur de la mort, mais ce n'était pas moi que la crainte du trépas pouvait détourner ! J'ai défendu ce que j'avais de plus cher en abaissant ce à quoi ils tenaient le plus ; mais celui qui ne protège pas les siens n'est-il pas regardé comme un être infâme et vil ? [**P. 74**] Quand nous eûmes fini d'échanger des coups d'épée, je leur donnai à boire un poison mortel ; mais ai-je fait plus que leur rendre la juste mesure de ce qu'ils m'avaient prêté ?

S'ils ont trouvé la mort, c'est que les destins le voulaient. Ce pays, qui m'appartient, je le laisse semblable à un lit (moëlleux), car j'en ai chassé tout rebelle [1].

En 190 (27 nov. 805), El-H'akam se mit en campagne et alla assiéger Mérida, où s'était révolté Açbagh ben ʿAbd Allâh ben Wânsoûs [2]. Mais il apprit bientôt que la populace de Cordoue s'était soulevée et portée en armes contre le directeur des marchés (*çâhib es-soûk*) ; ceux que le prince avait laissés en cette ville lui envoyèrent le récit des faits et de l'explosion des sentiments de la plèbe. Il partit sur le champ à marches forcées, et en trois jours il arriva à Cordoue, où il gagna le château ; alors le peuple se calma et tout rentra dans l'ordre, puis il y eut une période de douze ans, de 190 à 202, pendant laquelle la tranquillité régna.

Pendant sept années des expéditions se renouvelèrent contre Mérida, où Açbagh ben ʿAbd Allâh ne pouvait être forcé. Un ennemi de ce chef l'avait noirci aux yeux d'El-H'akam et avait excité ce prince contre lui ; après quoi il avait joué le même jeu auprès d'Açbagh, dont il avait attisé les craintes et qui, redoutant un châtiment ou quelque acte de violence, avait gagné Mérida et s'y maintenait. Ce ne fut que la septième année et à la septième expédition que cette ville fut prise, grâce à des habiletés qui amenèrent Açbagh à demander grâce ;

(1) Cette pièce a été également traduite par Dozy (*M. d'Esp.* II, 85) ; on la retrouve, entière ou par fragments, dans le *Machmua* (p. 132), dans Ibn el-Koutiyya (fᵒ 23 du ms), dans Makkari (I, 220), dans l'*ʿIkd* (II, 365), et dans la *Hollat es-siyâra*, p. 41.

(2) Cette révolte débuta en 191 d'après Ibn el-Athîr (*Annales*, 171). Ibn Khaldoun, sans en fixer la date, la raconte à la suite de la *journée de la fosse* à Tolède (éd. Boulak, IV, 127).

tranquillisé il sortit de Mérida, se mit à la suite d'El-H'akam et habita Cordoue. Mais ensuite il obtint un laissez-passer pour se rendre dans ses propriétés de Mérida, et les troubles et le désordre recommencèrent dans cette ville.

En 193 (25 oct. 808), Roderik, prince de France[1], s'étant avancé du côté de Tortose, El-H'akam envoya contre lui un nombreux corps de troupes commandé par son fils ʿAbd er-Rahmân, et il écrivit en outre à ʿAmroûs et à ʿAbdoûn, gouverneurs de la frontière, de le soutenir dans sa campagne avec tous les habitants des pays qu'ils gouvernaient. ʿAbd er-Rahmân arriva avec les soldats du *djond*, les recrues se joignirent à lui et les volontaires affluèrent. Nos troupes se heurtèrent à celles du roi chrétien [**P. 75**] qui envahissaient notre territoire, et à la suite d'une sanglante rencontre où Dieu soutint l'ardeur des musulmans, les chrétiens furent mis en fuite, et il en fut fait un tel massacre que la plupart périrent.

En 194 (15 oct. 809), El-H'akam fit en pays chrétien une expédition à cause des faits que voici. Le poète ʿAbbâs ben Nâçih'[2] était à Medînet el-Faradj[3], c'est à dire à Guadalaxara, et l'ennemi était devenu très

---

(1) Il s'agit de Louis, roi d'Aquitaine et fils de Charlemagne (cf. *Annales*, p. 172; Makkari, I, 219); c'est la date de 192 qu'on lit dans ces deux ouvrages.

(2) Ce poète était aussi juriste et exerça les fonctions de kâdi à Algéziras; Makkari parle de lui (notamment t. I, 633), de même qu'Ibn el-Koutiyya (f. 21 v° du ms), et Ibn el-Faradhi (éd. Codera, n° 879) lui a consacré un article. L'anecdote qui suit figure encore dans les *Annales*, p. 174; le *Machmua*, p. 129, Makkari, I, 221, etc.

(3) Aboulféda (*Géog.*, tr., II, 255) désigne aussi Guadalaxara par cette appellation, dont Edrisi ne dit rien, et qui paraît provenir du nom d'un chef çanhadjite qui y régna (de Goeje, *Jakubi*, p. 112).



audacieux et très fort, grâce au fait que le prince était tout absorbé par l'affaire de Mérida, ville contre laquelle les expéditions d'été furent dirigées sept années de suite; aussi des incursions fréquentes ravageaient-elles nos frontières, s'y livrant au meurtre et en emmenant des captifs. Or ʿAbbâs ben Nâçih' entendit un jour du côté de Guadalaxara une femme s'écrier : « Au secours, ô El-H'akam ! c'est à toi que nous devons notre perte, toi qui nous livres à l'ennemi et nous délaisses de façon à lui permettre de se ruer sur nous ! » Le poète se rendit auprès d'El-H'akam et lui remit une poésie où il implorait son secours et rappelait l'invocation de cette femme; il exposa en outre la faiblesse et l'état troublé de la frontière. Alors El-H'akam, saisi de compassion pour les victimes et brûlant du désir de soutenir la religion, fit faire des préparatifs pour la guerre sainte et, se mettant en campagne, pénétra fort loin en territoire infidèle, conquérant les places fortes, saccageant les lieux habités, livrant à la mort ou réduisant en captivité une foule d'ennemis. Il revint par le lieu où habitait la femme en question et fit distribuer aux habitants de l'argent provenant du butin pour les mettre à même de réparer les pertes qu'ils avaient subies et de racheter leurs prisonniers ; cette femme notamment fut particulièrement avantagée. En outre il leur distribua une partie des captifs, qui pouvaient leur servir, et il fit décapiter le reste. Il dit alors à cette femme et aux habitants: « El-H'akam est-il venu à votre secours ? — Il a, répondirent-ils, guéri nos cœurs, accablé l'ennemi et ne nous a pas négligés quand il a su dans quel état nous étions ; daigne Dieu le secourir lui-même et fortifier son aide ! »

En 196 (23 sept. 811), El-H'akam fit une expédition en

pays chrétien, où il s'avança fort loin et, après y avoir commis maints ravages, il se retira. En la même année mourut Temmâm ben ʿAlk'ama Thak'efi.

En 199 (22 août 814) une famine générale sévit dans toute l'Espagne et la majeure partie des habitants périt de misère [1].

En la même année, El-H'akam fit entreprendre [**P. 76**] par son oncle paternel ʿAbd Allâh Balensi l'expédition, restée célèbre, où fut remporté un succès si éclatant à Barcelone [2]. Un jeudi, le jour même de l'arrivée de ce chef près de cette ville, il se trouva que les infidèles s'y installèrent aussi. Ses compagnons brûlant d'ardeur voulaient engager la lutte sur le champ, mais il les contint jusqu'au lendemain vendredi, où, quand le soleil commença à décliner, il disposa ses troupes en ordre de bataille et fit installer les machines de guerre; puis faisant une prière de deux *rek'a,* il donna aux hérauts l'ordre de faire les proclamations nécessaires et, sautant à cheval avec son entourage, il fondit sur les infidèles. J'imagine que s'il agit ainsi ce ne fut que par suite de ce qu'il connaissait bien et qu'il voulait suivre le précepte renfermé dans une tradition du Prophète, qu'il faut combattre à ce moment de la journée, où la brise se fait sentir, où les portes du ciel s'ouvrent, où les prières sont exaucées. Aussi Dieu livra-t-il aux nôtres les épaules des infidèles, qui furent mis en déroute, presque tous massacrés et dont la dispersion fut complète. Quand on eut fini de combattre, ʿAbd Allâh fit planter en terre

---

(1) C'est sous l'année 197 qu'il est parlé de cette famine par les *Annales* (p. 376) et par Makkari (I, 220).

(2) Je crois qu'il n'est pas fait mention de cette expédition dans les autres sources arabes.

de longues lances autour desquelles il fit amonceler les têtes des victimes et qui en furent bientôt recouvertes.

ENTRÉE D'EL-H'AKAM DANS TOLÈDE RÉVOLTÉE (1).

Feignant une expédition en pays chrétien, mais songeant dans la réalité à Tolède, il se dirigea vers Todmîr, où l'on se battit, et il mit le siège devant l'un des châteaux-forts de cette région. Il écrivit aux gouverneurs de la frontière dans quel lieu il se trouvait et la guerre qu'il poursuivait, et la confiance que cela inspira aux Tolédans permit à ceux-ci de se répandre dans leurs terres pour y vaquer aux soins des cultures. Mais le prince, qui avait chez eux des espions, fut renseigné de façon certaine sur leur dispersion, et s'éloignant de Todmîr il se dirigea vers l'ouest. Quand les avis qu'il continuait de recevoir de Tolède lui firent croire que le moment était propice, il se dirigea vers cette ville à marches forcées et en brûlant les étapes. Il était nuit quand il arriva dans les environs et, se faisant suivre par une poignée de ceux qui lui tenaient de plus près, il pénétra la nuit même dans cette ville à l'insu des habitants, qui n'étaient pas sur leurs gardes et avaient laissé leurs portes ouvertes ; le gros de ses troupes venait par derrière, chacun marchant dans la mesure de ses forces. Il occupa ainsi la ville et, s'interposant entre elle et les habitants qui étaient dehors, il empêcha de se joindre à ces derniers ceux qui étaient en-dedans des murs, de

(1) Le récit de cette affaire, exposé d'après notre auteur et Noweyri, est ainsi introduit par Dozy (*M. d'Esp.*, II, 97) : « Peu d'années après la journée de la Fosse, les Tolédans avaient recouvré leur indépendance et détruit le château d'Amroûs ».



sorte qu'il resta entièrement le maître sans grand'peine et sans combat. Il fit alors descendre et installer en plaine ceux de la région qui étaient sur les hauteurs et livra aux flammes les demeures qu'ils occupaient, puis les renvoya.

En 200 (11 août 815), [**P. 77**] le vizir ʿAbd el-Kerîm ben Moghîth, chargé de la direction d'une campagne contre les infidèles[1], pénétra en plein pays ennemi, y anéantit les vivres, les installations, les cultures, ruina les habitations et les places fortes, si bien qu'il resta entièrement maître de toutes les bourgades du Wâdi Aroûn (Naharon). Alors les chrétiens (que puisse Dieu anéantir!) se concertant et accourant de toutes parts vinrent camper avec leurs forces sur l'autre rive du Wâdi Aroûn, rivière qui les séparait des musulmans. Quand l'aube se leva, ʿAbd el-Kerîm à la tête de ses troupes se dirigea vers les gués; mais les ennemis défendirent chacun des passages, tandis que les nôtres leur ripostaient vaillamment et en hommes qui voulaient mériter le ciel; puis les chrétiens prenant l'offensive s'efforcèrent de franchir la rivière. Les musulmans, après en avoir d'abord défendu le passage, firent une charge vigoureuse et, refoulant les assaillants dans des endroits resserrés et sans issue, tombèrent dessus à coups d'épée et de lance. La plupart des victimes, dont le nombre fut incalculable, périrent en tombant dans

---

(1) Sébastien parle de cette campagne dans la trentième année du règne d'Alphonse ou 820 de J. C.; mais les auteurs arabes en parlent tous sous l'année 200 (= 815 - 16 de J. C.), ainsi que l'a fait remarquer Dozy, qui traduit ce chapitre (*Recherches*, I, 149; 3ᵉ éd., p. 137; aux auteurs qu'il cite, ajoutez Ibn el-Athîr, auquel il n'a pas recouru, voyez *Annales*, p. 179).

des précipices [1] et en s'écrasant les uns les autres. Après s'être servis de leurs armes pour se défendre, ils en vinrent à résister à coups de pierre. [Le combat fini,] ils firent de nombreux travaux de défense aux gués, employèrent des palissades pour en augmenter la difficulté d'accès, creusèrent des fossés et des tranchées. Alors les pluies survinrent, et les chrétiens restèrent sans aucun abri, puisque tout avait été détruit; mais les musulmans aussi se trouvèrent dans une situation difficile, et ʿAbd el-Kerîm, battant en retraite, rentra victorieux le sept dhoû'l-kada [2].

En 201 (30 juillet 816), il n'y eut aucune expédition ni mouvement d'importance.

SECOND SOULÈVEMENT DES FAUBOURIENS EN 202 (20 JUIL. 817) [3].

Il régnait chez les habitants du faubourg de Cordoue un esprit de discorde et un oubli des règles tels que nous prions Dieu de nous en préserver. La cause de leur soulèvement est diversement racontée. Certains prétendent qu'il la faut chercher dans leur turbulence et leur insolence, puisqu'il n'y avait alors rien en fait d'entreprises contre leur fortune, d'attaques contre leur honneur ou d'actes arbitraires du gouvernement qui pût justifier ce mouvement. La situation alors existante

---

(1) Dozy a introduit dans ce passage de sa traduction une correction qu'il a ensuite modifiée dans ses *Corrections*, p. 40.

(2) Correspondant au 7 juin 816; d'après la traduction Dozy, le 8 juin 816; d'après les *Annales*, le 7 dhoû'l-hiddja, ou juillet.

(3) Ces faits sont racontés par Ibn el-Athîr sous l'année 198, et cet auteur ajoute que, d'après d'autres, ils eurent lieu en 202 (*Annales*, p. 177-179). Sur la fixation de cette date, voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 353; cf. Fournel, *Les Berbers*, I, 438.

prouve la justesse de cette version, car le peuple n'était soumis à aucun impôt illégal, contribution extraordinaire ou corvée, à rien enfin de nature à provoquer l'insurrection, qui ne fut dans la réalité [**P. 78**] que la manifestation d'une turbulente insolence, d'un dégoût pour la paix, de caractères grossiers, de gens à l'intelligence bornée et qui ne cherchaient que leur propre perte; veuille Dieu nous préserver de l'erreur et de l'abandon et nous faire éviter toutes les causes de perdition et de dommage!

Quand l'agitation aboutit à un véritable soulèvement, El-H'akam engagea la lutte ; son entourage et les soldats du *djond* se concentrèrent autour de lui, des guerriers arrivèrent de toutes parts, et les hostilités éclatèrent carrément entre ces troupes et la populace. Celle-ci augmentait incessamment de nombre et constituait une multitude immense, telle qu'il ne semblait plus rester aucun espoir à ses adversaires. Pendant que les hommes du peuple étaient entièrement absorbés par l'ardeur du combat, on eut recours contre eux à un stratagème analogue à celui qui fut employé à la bataille d'El-H'arra[1] et dont ils ne s'aperçurent pas : ʿObeyd Allâh ben ʿAbd Allâh Balensi, surnommé *Çâh'ib eç-çawâ'if* (chef[2] des expéditions estivales) et Ish'âk' ben el-Mondhir le Koreychite, se mettant à la tête des cavaliers et des fantassins qu'ils purent rassembler, sortirent par la

(1) Cette bataille, qui tire son nom d'une localité voisine de Médine, fut livrée en 63 H. aux partisans d'ʿAbd Allâh ben ez-Zobeyr par Moslim ben ʿOkba, qui commandait les troupes du khalife Omeyyade Yezîd, et à qui le sang qu'il y versa valut le surnom de *Mosrif* « prodigue de sang; sanguinaire » (Weil, *G. der Chal.*, I, 332 ; Mas'oudi, *Prairies d'or*, v, 162 ; *Mus. d'Esp.*, I, 101 ; *ʿIkd*, II, 316, etc.).

Porte du pont, et tombant sur les insurgés les refoulèrent vers le pont; la porte de la ville située près de ce dernier fut alors ouverte, et les guerriers en question, passant par la Porte de fer, se précipitèrent dans la grande rue et débouchèrent dans la Ramla, du côté où se trouve un gué; puis, franchissant la rivière, ils opérèrent leur jonction avec les recrues levées dans les cantons voisins et qui avaient été averties par des signaux et par l'apparition des étendards du khalife. Cela fait, une partie d'entre eux prenant le faubourg à revers, une autre incendiant les habitations, on expédia des émissaires pour prévenir les faubouriens du sort de leurs demeures, de leurs femmes et de leurs enfants. Pas un ne resta insensible à cet appel, et tous s'empressant à courir de ce côté se trouvèrent alors attaqués par devant et par derrière, de sorte qu'il en fut fait un horrible massacre; poursuivis dans les rues et par les chemins, il ne put échapper que ceux dont l'heure n'était pas venue et qui s'enfuirent sans s'inquiéter ni de femme ni d'enfant. Trois cents furent faits prisonniers, qui furent ensuite crucifiés le long de la rivière sur une seule rangée depuis El-Merdj jusqu'à El-Moçâra. El-H'akam voulait tout d'abord faire traquer les fuyards par toute l'Espagne et les faire mettre à mort en quelque endroit qu'ils se trouvassent; mais un de ses conseillers le ramena à des sentiments plus doux en lui rappelant l'importance de la victoire dont Dieu venait de le favoriser, [**P. 79**] et le prince renonça à ses projets (1).

Les vaincus s'en allèrent donc par groupes en emme-

---

(1) Voir aussi les incidents rapportés par Merrâkechi, trad. p. 16; *Machmua*, p. 130; et *Mus. d'Esp.*, II, 69 et s.

nant leurs femmes et leurs enfants, sans qu'il leur fùt suscité aucun obstacle dans les diverses régions de l'Espagne qui étaient soumises à son autorité, sans que, une fois la lutte terminée et l'effervescence tombée, ils eussent rien à souffrir ; l'émir, après leur avoir accordé un généreux pardon, respecta leurs biens et leurs femmes. Les faubouriens se dispersèrent de tous côtés en Espagne ; certains d'entre eux s'embarquèrent avec femmes et enfants et, gagnant le littoral africain, s'établirent à Fez et y fondèrent le quartier espagnol, qui prit l'importance d'une ville ; d'autres encore gagnèrent l'île de Crète[1]. On dit que, partout où un groupe d'entre eux alla, il s'empara du pays et s'y fixa en s'imposant par la force à ceux qui y habitaient déjà. Il y eut nombre de savants et de gens de bien qui, exposés au soupçon ou craignant pour leur vie, gagnèrent la région de Tolède. Plus tard l'émir accorda une amnistie générale s'étendant aux biens et aux personnes ; liberté complète fut donnée à tous de se fixer dans n'importe quelle localité du royaume, à la seule exception de Cordoue et des environs.

En 206 (6 juin 821), El-H'akam se trouvant gravement malade fit prêter serment de fidélité, en qualité d'héritier présomptif, en faveur de son fils ʿAbd er-Rahmân, et, pour succéder à celui-ci, en faveur d'El-Moghîra. Cette cérémonie eut lieu le mercredi 11 dhoû'l-hiddja (7 mai 822) et se passa au palais ; le peuple ensuite se rendit à la demeure d'ʿAbd er-Rahmân ben el-H'akam pour

(1) Sur ces émigrations, cf. Fournel, I, 440, et les auteurs qu'il cite. Quant aux deux quartiers de Fez, voir t. I ; l'*Istibçâr*, tr. fr., p. 122 ; Bekri, etc.

prêter serment entre ses mains mêmes, et ce fut dans cette même demeure qu'eut lieu la prestation de serment en faveur de son frère El-Moghîra. Celui-ci ensuite se rendit à cheval à la grande mosquée pendant plusieurs jours de suite, et cette cérémonie se continua auprès de la chaire, puis elle se poursuivit dans sa propre demeure. Quand ces deux princes eurent ainsi été reconnus en qualité de successeurs l'un immédiat, l'autre médiat, El-H'akam donna l'ordre de démolir le caravansérail (*fondouk*) du faubourg, dont le tenancier était un fauteur de troubles et de rébellion. Ce prince mourut le jeudi 25 dhoû'l-hiddja de cette année (22 mai 822) et fut inhumé dans le palais après que son fils ʿAbd er-Rahmân eut récité sur lui les dernières prières.

[**P. 80**] Voici de ce prince quelques traits biographiques. Il était constant dans ses projets, énergique dans ses résolutions, d'une violence redoutable, d'une grande habileté à gouverner et à choisir des fonctionnaires capables et intègres, et sa main s'ouvrait facilement. Il avait pour kâdi El-Moʿçab ben ʿImrân, qui avait exercé ces fonctions sous le règne précédent et qui, par sa crainte de Dieu, sa science et sa piété, lui convenait parfaitement. Une grave maladie qui survint à ce magistrat préoccupa sérieusement le prince, qui, d'après ce que raconte un de ses courtisans, se trouva une nuit fort tourmenté par l'insomnie et se mit à s'agiter sur sa couche ; comme on lui demandait ce qu'il avait : « Arrière, malheureux ! s'écria-t-il ; je viens cette nuit d'entendre les cris d'une pleureuse ; comme mon kâdi est malade, je ne peux que le croire mort. Où donc vais-je trouver le pareil, où découvrir quelqu'un qui le remplace dignement aux yeux de mes sujets ? » El-Moçʿab en effet était

mort cette nuit même[1], et il eut pour successeur Mohammed ben Bechîr.

Nul plus que celui-ci n'avait toujours les yeux fixés sur le droit; n'était plus éloigné de l'injustice, plus exact à juger. Un habitant du district de Jaën vint un jour se plaindre à lui[2] qu'un fonctionnaire de H'akam lui avait enlevé une jeune esclave et l'avait fait passer entre les mains du prince, qui avait conçu pour elle la plus vive affection. Le plaignant établit la validité de ses allégations, produisit des témoins qui attestèrent l'injustice commise et ses droits de propriété ainsi que l'identité de la jeune esclave, de sorte que les règles traditionnelles exigeaient la présence de celle-ci. En conséquence le kâdi demanda audience au prince et lui dit: « O émir, il ne peut y avoir une vraie justice pour la masse que si elle s'applique également aux grands! » Et, lui exposant l'affaire, il le mit en demeure ou de lui envoyer la jeune fille pour que les témoins en établissent l'identité, ou de le destituer lui-même: « Eh bien! dit H'akam, je vais te proposer mieux que cela: cette jeune fille sera achetée à son maître aussi cher qu'il voudra! » Le kâdi reprit: « Il y a des témoins qui sont venus du district de Jaën; le plaignant est venu demander qu'on fasse droit à ses prétentions, et c'est quand il se trouve à ta porte que tu le renverrais sans que justice lui soit rendue, pour qu'il se trouve peut-être quelqu'un qui dise: Cet homme a

---

(1) On retrouve cette anecdote contée d'une manière un peu différente dans le *Machmua*, p. 125, dans l'*'Ikd*, II, 364, et dans Ibn el-Koutiyya, f° 24 v.; cf. *supra*, p. 96.

(2) D'après le *Machmua* (p. 125), le juge devant qui fut portée cette affaire était le prédécesseur de Mohammed ben Bechîr, c.-à-d. Moç'ab ben 'Imrân; voir aussi l'*'Ikd*, II, 365.

vendu malgré lui un objet dont il n'était pas propriétaire ! » En présence de cette fermeté, H'akam dut faire sortir la jeune fille de son palais, et les témoins ayant par devant le kâdi affirmé son identité, un jugement la rendit à son maître. [**P. 81**] Ce Mohammed ben Bechîr se rendait à la mosquée et siégeait au tribunal avec un manteau (*ridâ*) jaune et une raie dans les cheveux[1]; mais quand on cherchait ce qu'il était au fond on le trouvait plus méritant et plus scrupuleux que personne.

H'akam avait l'habitude de dire que les princes n'ont pas à se parer de justice ou d'autres ornements semblables. Il était indolent, mais vaillant, généreux, très indulgent; il se soumettait lui-même, et à plus forte raison ses enfants et ses courtisans, à l'autorité de ses propres kâdis et juges. Dans une caserne située près du palais, à côté du fleuve, se trouvaient mille chevaux commandés par dix officiers, chacun en ayant cent sous ses ordres; quand il apprenait que quelque désordre était fomenté par un rebelle, il prévenait le développement des troubles par un envoi immédiat de troupes, et le coupable était entouré et pris sans le savoir. Un jour qu'il était au palais à jouer au *djerîd*, il reçut la nouvelle que Djâbir ben Lebîd avait mis le siège devant Jaën[2]; il manda aussitôt l'un de ces officiers et lui donna secrètement l'ordre de partir avec ses cavaliers, ce qui fut fait par ce chef aussi bien que par ses collègues. Ibn Lebîd ne se doutait de rien quand il vit arriver tous ces cavaliers

---

(1) Cf. ce que disent le *Machmua* (p. 127) et l'*'Ikd* (II, 365) de sa manière de se vêtir ; voir également l'article de Dhabbi, n° 69.

(2) Le même fait est rapporté par le *Machmua*, p. 129, et par l'*Ikd*, II, 265. Djâbir ben Lebîd était gouverneur d'Elvira (Makkari, II, 537).

bardés de fer ; saisi de regret et persuadé que toute une armée l'attaquait, il s'empressa de tourner le dos, et ses troupes se dispersèrent.

El-H'akam avait la parole élégante et éloquente ; il était poète distingué et est auteur d'odes amoureuses; beaucoup de ses poésies ont trait à cinq jeunes filles qu'il s'était spécialement attachées et à qui il avait laissé prendre un grand pouvoir sur lui. Un jour qu'il voulait pénétrer chez elles, elles s'y refusèrent et lui tournèrent le dos; mais il ne pouvait se passer d'elles et fit ces vers (1) :

[*Basît*] Ces branches de saule qui se balancent gracieusement au-dessus des monticules sablonneux me tournent le dos et sont bien décidées à me fuir ; c'est en vain que j'ai invoqué mon droit, leur intention est bien arrêtée, et je suis privé d'elles. Elles tiennent en leur pouvoir un roi comme moi, dont les volontés sont réduites par l'amour au même degré d'humiliation qu'un captif faible et enchaîné. Qui me rendra celles qui ont ravi le souffle à mon corps, qui grâce à l'amour m'ont dépouillé de ma puissance et de mon autorité ?

[**P. 82**] Elles se raccommodèrent ensuite avec lui, ce qui lui fit dire :

[*Khafîf*] J'ai, après une brouille, obtenu une réconciliation complète ; c'est pour moi comme une victoire qui me soumettrait tous les hommes, ce succès, auquel le nombre des guerriers ne pourrait rien, est une joie qui dépasse tout !

Voici encore un joli extrait de vers composés sur le même sujet :

---

(1) On retrouve tout ou partie de ces vers dans le *Machmua*, 134 ; dans Makkari, I, 221 ; dans Kotobi, I, 146, et dans la *Hollat*, p. 42.

[*Khafîf*] L'excès de son amour a transformé en un esclave celui qui auparavant était un roi. Que la passion lui arrache des pleurs ou des plaintes, et aussitôt un redoublement de tyrannie l'éloigne à une distance qui hâte une mort rapide. Les jeunes antilopes du palais ont abandonné et laissé livré à lui-même cet énamouré tout brûlant de passion, qui pose humblement sa joue dans la poussière, lui qui (1) trouve la soie à peine digne de son trône! Voilà le degré d'humiliation où tombe l'homme libre qu'asservit l'amour! (2)

Il a fait aussi à propos des faubouriens révoltés de nombreuses poésies où personne ne peut rivaliser avec lui; nos citations suffisent à établir son talent. "A l'approche de la mort il se reprocha vivement sa conduite antérieure, offrit à Dieu un sincère repentir, revint à la voie de droiture, et proclamant que la vie future est la chose la plus importante, il fit de la piété son ornement et saisit de sa main l'anse solide; il avoua et confessa ses fautes, se pénétra entièrement de la parole divine, « s'ils mettent fin à leur impiété, Dieu leur pardonnera le passé » (Koran VIII, 39), et devint ainsi l'un des pieux serviteurs du Seigneur, jusqu'au jour où celui-ci le rappela à lui ", évènement qui arriva en 206 (6 juin 821).

Khalifat d''Abd er-Rahmân ben el-H'akam (3).

Ce prince, né en 176 (28 avril 792), avait pour mère H'alâwa et portait le prénom d'Aboû'l-Mot'arref. Il eut

(1) J'ai suivi la leçon du ms du *Bayân*.

(2) On retrouve ces vers dans le *Machmua*, p. 134, et dans la *Hollat*, p. 42.

(3) Un article lui est consacré dans la *Hollat*, p. 61.

pour chambellan ʿAbd el-Kerîm ben ʿAbd el-Wâh'id ; ses vizirs, au nombre de neuf, avaient chacun trois cents dinars de traitement ; il eut trois secrétaires, ʿAbd el-Kerîm, que nous venons de citer, Sofyân ben ʿAbd Rabbihi et ʿIsa [**P. 83**] ben Choheyd. Il eut onze kâdis (1), entre autres Yah'ya ben Maʿmar, dont Mesroûr ben Mohammed ben Bechîr avait été le prédécesseur, puis Saʿîd ben Mohammed ben Bechîr, ensuite le Yah'ya précité, etc. La raison de ce grand nombre de kâdis est que celui par les conseils de qui s'opéraient soit leur nomination soit leur révocation, était Yah'ya ben Yah'ya Leythi, dont l'avis était suivi pour toutes les nominations (2). Or quand ce Yah'ya trouvait quelque chose à reprocher à un kâdi, il invitait celui-ci à demander d'être relevé de ses fonctions, faute de quoi lui-même provoquerait la destitution, et il y avait ainsi un changement ou volontaire de la part de l'intéressé ou provenant des avis de Yah'ya.

Son sceau portait les mots gravés « ʿAbd er-Rahmân accepte la décision divine ». Il avait d'abord un autre sceau, qui vint à s'égarer et qu'on ne put retrouver malgré les recherches faites à cet effet ; il donna alors l'ordre de faire regraver le sceau de son grand-père ʿAbd er-Rahmân. Le page Naçr se retira avec le sceau pour remplir cette commission et, faisant appeler le

(1) L'énumération en est faite par Ibn el-Koûtiyya (f. 25 v. du ms.), qui en nomme douze.

(2) Sur le rôle que joua ce juriste, on peut voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 88 ; cf. Ibn Khallikân, IV, 29 ; Ibn Farhoûn, ms 5032 de Paris, f. 138 ; ms 884 d'Alger, f. 23 ; Ibn el-Faradhi, éd. Codera, n° 1554 ; Makkari, notamment I, 465 ; *Annales du Maghreb*, 164, etc.



poète ʿAbd Allâh ben ech-Chamr [1], il lui demanda quelle inscription il fallait employer; à quoi le poète répondit:

[*Ramal*] Le sçeau du nouveau règne sanctionnant les ordres aux yeux du peuple, est « ʿAbd er-Rahmân accepte la décision divine » [2].

Ces deux vers plurent à l'émir, qui les fit graver sur son sceau.

Le nouveau prince était grand, brun, avait la prunelle grande et noire, le nez aquilin, les paupières brunes, la barbe longue; il faisait usage de *henné* et de *ketem*. Il avait vingt-trois ans et neuf mois lors de son intronisation, qui eut lieu le lendemain de la mort de son père, c'est-à-dire le jeudi 26 dhoû'l-hiddja 206 (24 mai 822); il mourut dans la nuit du mercredi au jeudi 3 rebîʿ II 238 (22 sept. 852) à l'âge de soixante-deux ans et après un règne de trente-et-un ans trois mois et six jours. Il eut quarante-cinq fils et quarante-deux filles.

En 207 (27 mai 822), la guerre civile éclata à Todmîr entre les Mod'arites et les Yéménites et se poursuivit pendant sept années [3]. Dès le début le khalife fit marcher

---

(1) Ce poète est cité dans Makkari (II, 414), et Ibn el-Faradhi ne lui consacre qu'une courte et imprécise notice (nº 689). Le *Machmua* l'appelle seulement Ibn ech-Chamr (p. 137 et 138). Dans Ibn el-Koutiyya, où l'on retrouve aussi des vers de ce poète, qui était un ami d'enfance du prince (fº 26), il est nommé ʿAbd er-Rahmân ben ech-Chamr, et il en est de même dans l'ʿ*Ikd*, II, 366. C'est sous le nom d'ʿAbd Allâh qu'il est cité incidemment par Dhabbi, nº 845; et de même dans la *Hollat*, p. 62.

(2) Makkari (I, 221) rappelle cette inscription du sceau, mais sans en nommer l'auteur.

(3) Cf. *Annales*, p. 197 et 201; Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 128.

contre cette ville Yah'ya ben ʿAbd Allâh ben Khalaf[1], et plus tard envoya successivement divers officiers dont la venue séparait les combattants, lesquels recommençaient sitôt que les autres avaient tourné le dos. Il y eut entre eux et Yah'ya ben ʿAbd Allâh une rencontre connue sous le nom d'*affaire d'El-Moçâra*[2], [**P. 84**] à Lorca, où trois mille hommes restèrent sur le terrain.

En la même année, l'Espagne fut ravagée par une terrible disette, qui fit de nombreuses victimes.

En 208 (16 mai 823) eut lieu la campagne dite d'Alava[3]. ʿAbd el-Kerîm ben ʿAbd el-Wâhid entreprit la campagne d'été contre cette place : il s'installa à la frontière, où se concentrèrent les troupes musulmanes, et après que divers avis eurent été émis sur le passage à choisir pour pénétrer en pays ennemi, on tomba d'accord sur celui d'Alava comme étant le plus préjudiciable aux chrétiens et pouvant le mieux servir à les dompter. Les nôtres se ruèrent donc par le col dit de Djernîk'[4], par delà lequel se trouvait une plaine renfermant les approvisionnements et les trésors de l'ennemi; ils tombèrent sur ce territoire, dont ils prirent la meilleure partie, pillèrent le contenu de ces magasins, livrèrent à la dévastation la plus complète tous les lieux habités ou bourgades par où ils passèrent et les transformèrent en désert; après quoi ils s'en retournèrent victorieux et chargés de butin; puisse Dieu en être loué !

---

(1) Au lieu de *Khalaf*, Ibn el-Athîr et Ibn Khaldoun écrivent *Khâlid*.

(2) Sur l'orthographe de ce nom, cf. *Annales*, 197.

(3) Sur cette campagne, cf. *Annales*, 198 ; Ibn Khaldoùn, IV, 128 ; Makkari, I, 222.

(4) On retrouve ce nom plus loin, et dans les *Annales*, p. 243 ; probablement Guernica, à l'E. de Bilbao.

En 209 (4 mai 824), ʿAbd el-Kerîm ben ʿAbd el Wâhid mourut d'une maladie dont il fut atteint alors qu'il était déjà en marche à la tête d'une expédition. L'émir le remplaça par Omeyya ben Moʿâwiya ben Hichâm, qui mena l'expédition d'été à Oûrît (1), qui alors appartenait aux musulmans. Il s'y arrêta pour y punir les coupables et les suspects, mais en pardonnant aux autres, puis s'avança vers Sontebria (2) et Todmîr, où Aboû'ch-Chemmâkh (3), chef des Yéménites, soutenait la cause d'Emîn (4) contre les Mod'arites. Il y eut à Murcie une rencontre analogue à celle d'El-Moçâra à Lorca, et il y périt des tribus entières. La cause première de cette guerre entre les Yéménites et les Mod'arites fut qu'un de ceux-ci arracha une feuille de vigne du jardin d'un Yéménite, qui le tua ; alors commencèrent des combats qui durèrent plusieurs années et à péripéties diverses, mais où les Yéménites eurent le plus souvent le dessous et firent des pertes sensibles. C'est une des choses surprenantes à remarquer dans le cours des âges.

En 210 (24 avril 825), ʿAbd er-Rahmân donna l'ordre d'édifier la grande mosquée de Jaën. Il écrivit [**P. 85**] au gouverneur de Todmîr de se transporter à Murcie et d'y fixer son séjour, et cette ville devint désormais le lieu de résidence des [gouverneurs] (5); il fit ruiner la

---

(1) Oreto, dans le Campo de Calatrava.

(2) Castro de Santaver, sur le Guadelia (*Annales*, p. 118).

(3) Il s'appelait Mohammed ben Ibrâhîm, d'après Ibn el-Athîr.

(4) Il ne peut s'agir que du khalife abbaside ainsi nommé ; or ce prince avait été tué en 198, et en 209 le trône de Baghdâd était occupé par Ma'moûn.

(5) Cf. *Annales*, p. 201.

ville d'Ello [1] du district de Todmîr, car c'était de là que s'étaient propagés les troubles. H'içn el-Kalᶜa, qui était en territoire ennemi, fut conquise par Faradj, lequel était fils de Meserra, gouverneur de Jaën.

En 211 (13 avril 826), T'awrîl s'étant révolté à Tacorona, l'émir envoya contre lui des troupes commandées par [ᶜAbd er-Rahmân] ben Ghânim, qui resta vainqueur et rétablit le calme [2].

En 212 (2 avril 827), ᶜObeyd Allâh ben ᶜAbd Allâh Balensi dirigea l'expédition d'été en pays ennemi, y fit des incursions de divers côtés et pénétra jusqu'à Barcelone; il passa soixante jours à faire cette conquête et à livrer tout à la destruction [3].

L'année 213 (22 mars 828) vit la fin des troubles de Todmir: Aboû'ch-Chemmâkh et les autres chefs furent amenés à descendre de leurs forteresses et cessèrent les hostilités. Aboû'ch Chemmâkh devint alors l'un des gouverneurs et des hommes de confiance de l'émir ᶜAbd er-Rahmân.

En 214 (11 mars 829) eut lieu à Tolède le soulèvement de Hâchim [4], surnommé Ed-D'arrâb parce que, lors de l'incendie auquel El-H'akam livra Tolède et de l'expul-

---

(1) Sur le nom de cette ville, voir Dozy, *Corrections*, etc., p. 40.

(2) Dozy reconnaît que le texte est fautif, et ajoute n'avoir pu le corriger parce qu'il n'a pas trouvé ailleurs le nom de ce général (*Corrections*, p. 41). Je crois que les mots *ben Omeyya* du texte arabe sont en effet de trop ; mais j'ai rétabli le nom du général d'après Ibn el-Koutiyya, f. 26 vᵒ du ms. Cf. *Annales*, p. 203.

(3) Cf. *Annales*, p. 203 et 211. Makkari semble ne pas connaître cette expédition et mentionne seulement celle de l'année 224 (I, p. 222 ; éd. Boulak, I, 161).

(4) Sur cette révolte, cf. *Annales*, p. 206 ; Ibn Khaldoun, IV, 128 ; *Mus. d'Esp.*, II, 97.



sion des habitants de cette ville dans la plaine, Hâchim figura parmi les ôtages livrés à ce prince et dut se rendre à Cordoue, où il était employé comme ouvrier pour manier le pic chez les forgerons. Ayant ensuite quitté Cordoue et regagné Tolède, il appela à lui les vauriens et les gens de désordre, et quand il en eut réuni quelques-uns, ils se mirent à courir le pays, attaquant Arabes aussi bien que Berbères. D'autres malfaiteurs apprenant leurs exploits les rejoignirent, et ainsi se forma une troupe très nombreuse dont la réputation s'étendit au loin. Elle attaqua les Berbères à Santaver, et des combats à péripéties variées furent livrés. Alors Mohammed ben Wasîm reçut de l'émir l'ordre de combattre ces malfaiteurs, et commença les hostilités en cette année.

En 216 (18 février 831) les diverses troupes du *djond* se concentrèrent sous les ordres de Mohammed ben Wasîm, gouverneur de la frontière, et celui qui se porta en avant fut Ed-D'arrâb, qui s'était rendu maître d'une partie de cette province. Ibn Wasîm agissait trop mollement au gré de l'émir, et ce général, au reçu d'une lettre qui le gourmandait, se mesura avec l'insurgé. [**P. 86**] Celui-ci, à la suite d'une série de combats qui durèrent plusieurs jours, fut défait ; il fut tué de même que ses partisans, au nombre de plusieurs milliers.

En 217 (7 fév. 832), la ville de Mérida fut assiégée et serrée de très près, si bien que beaucoup d'habitants durent s'enfuir et un grand nombre furent tués (1).

En 218 (27 janv. 833) eut lieu une éclipse de soleil complète vers la fin du mois de ramad'ân et avant le

(1) Les débuts de cette révolte remontent à l'année 213 ; voir les détails dans les *Annales*, p. 204 ; Ibn Khaldoun, IV, 128 ; *Machmua*, 138.

moment du déclin de l'astre, qui disparut entièrement et fit place aux ténèbres [1].

L'émir prit comme vizir et chambellan Ibn Choheyd [2]. On agrandit la grande mosquée de Cordoue, à partir des pilastres qui sont entre les colonnes jusqu'à la *kibla*.

En 219 (16 janv. 834), Omeyya ben el-H'akam entreprit la campagne d'été contre Tolède, devant laquelle il mit le siège; ensuite il se retira après avoir dévasté les cultures des environs et coupé les arbres, mais en laissant à Calatrava, pour continuer le blocus, le page Meysera. Alors une foule d'hommes sortit de Tolède pour marcher contre Calatrava; mais Meysera, informé de cette sortie, massa ses troupes et dressa une embuscade, puis quand les Tolédans s'approchèrent et que les chevaux de leur colonne furent à proximité, ils furent assaillis par les troupes placées en embuscade et massacrés, les têtes des victimes furent coupées et rassemblées en un tas considérable sous les yeux de Meysera. Ce spectacle le remplit de frayeur et de regret, et bientôt il mourut rongé par le chagrin et le repentir.

En 220 (5 janv. 835), l'émir ʿAbd er-Rahmân se mit en campagne et se dirigea d'abord du côté de Tolède; il confia à Aboû'ch-Chemmâkh le gouvernement de Calatrava et, lui laissant un corps considérable de cavalerie et d'infanterie pour marcher contre Tolède, lui-même s'avança contre les districts occidentaux [3]. Or Yah'ya de Mérida avait eu l'adresse de chasser de cette ville Soley-

(1) Cette éclipse est aussi rappelée, sans indication de date, par Ibn el-Koûtiyya, f° 28.

(2) C'est-à-dire ʿIsa ben Choheyd, voir ci-dessus et Ibn el-Koutiyya, f° 26 v°.

(3) Comparez le récit d'Ibn Khaldoun, IV, 128.

mân ben Martin, qui pendant un court espace de temps tint les hauteurs; mais l'émir pendant cette campagne l'y poursuivit, et ce chef, serré de près dans la forteresse qu'il occupait, en sortit de nuit; mais son cheval s'étant abattu sur une roche glissante en saillie sur le sol, il fit une chute dont il mourut. Un homme trouva son cadavre et, lui ayant coupé la tête, il prétendit être l'auteur de sa mort; mais la vérité fut ensuite connue.

[**P. 87**] En 221 (26 déc. 835), Tolède fut conquise grâce à ce fait qu'Ibn Mohâdjir[1], sortant de cette ville, se rendit à Calatrava et, appelant les officiers qui y commandaient, les mena aux portes de la ville et mit un terme aux facilités dont les Tolédans jouissaient. Ce fut la principale raison qui amena la prise de cette place. L'émir avait envoyé aux assiégés ʿAbd el-Wâhid Iskenderâni, qui les trouva assez éprouvés; puis il arriva en personne et emporta la ville de vive force. Quand elle fut en son pouvoir, il fit restaurer le palais qu'ʿAmroûs avait fait bâtir près la Porte du pont du temps d'El-H'akam. Certains rapportent que la conquête de Tolède est due à El-Welîd ben el-H'akam, qui aurait marché contre cette ville sur l'ordre de son frère ʿAbd er-Rahmân[2].

C'est en 222, au mois de redjeb (juin 837), que cette place fut conquise par la force et passa sous son autorité.

En 223 (3 déc. 837), ʿAbd er-Rahmân ben el-H'akam envoya son frère El-Welîd ben el-H'akam en expédition contre la Galice; ce prince y pénétra avec son corps d'armée par la Porte d'occident, subjugua cette région et y remporta de nombreuses victoires.

---

(1) Ce chef semble avoir été un renégat (*Mus. d'Esp.*, II, 99); cf. *Annales*, 209.

(2) C'est cette version qu'ont suivie Ibn Khaldoun et Ibn el-Athîr.

En 224 (23 nov. 838), ʿAbd er-Rahmân envoya son fils El-H'akam en pays chrétien avec ordre de parcourir les régions frontières pour en connaître la situation et les ressources, et il fit restaurer le pont de Saragosse. El-H'akam se mit à la tête de l'expédition d'été [1] et pénétra dans le pays ennemi, qu'il subjugua. Les pertes des chrétiens en hommes furent innombrables; les têtes seules formaient des monceaux aussi hauts que des collines, à ce point que deux cavaliers ne pouvaient s'apercevoir d'un côté à l'autre.

En djomâda II (avril-mai) il y eut par toute l'Espagne une pluie d'étoiles filantes et l'on vit de nombreux astres voler du sud au nord et de l'est à l'ouest.

En 225 (12 nov. 839), ʿAbd er-Rahmân entreprit en personne une campagne contre la Galice, dont il emporta les places fortes et qu'il parcourut au cours d'une longue et très pénible campagne [2]. Comme une nuit il souffrait d'insomnie et qu'une partie de la nuit était déjà écoulée, le poète ʿAbd Allâh ben ech-Chamr, qui survint, entendit de lui la description de son insomnie [**P. 88**] et le regret qu'il avait gardé de certaines personnes. Le poète reprit alors [3] :

[*Motak'ârib*] Je t'ai négligé pour rendre visite à l'ennemi

(1) On a vu plus haut que Makkari et Ibn Khaldoun attribuent le commandement de cette expédition à ʿObeyd Allâh ben el-Balensi. Cf. *Annales*, p. 211.

(2) Cf. *Annales*, 212 ; Ibn Khaldoun, IV, 129. Ce dernier, et Makkari après lui, signalent en cette année l'arrivée d'une ambassade de Constantinople.

(3) Cette poésie est aussi attribuée à Ibn ech-Chamr par Ibn el-Koûtiyya (f. 26 du ms.), qui dit que le poète y fait parler ʿAbd er-Rahmân. Elle est attribuée à celui-ci par Makkari (I, 224) et par Ibn el-Abbâr (*Hollat*, p. 61), qui la donnent plus ou moins complète.



et mener contre lui une armée redoutable ; dans quel désert ne suis-je pas allé, quels défilés n'ai-je pas successivement franchis ? Affrontant le vent brûlant du midi, si ardent que les pierres allaient, semblait-il, se fondre, je me suis fait une cuirasse de poussière, de sorte que mon beau visage d'autrefois est transformé par l'épuisement. Je suis bien le victorieux fils des deux Hichâm, je soulève comme j'arrête les combats. Par ma main Dieu a relevé et vivifié la vraie religion, j'ai livré la croix aux flammes, j'ai volé contre le polythéisme à la tête d'une armée nombreuse dont j'ai submergé tous lieux, raboteux ou unis.

En 226 (31 octobre 840), ce fut Mot'arrif ben ʿAbd er-Rahmân, ayant pour général ʿAbd el-Wâhid ben Yezîd Iskenderâni, qui partit avec l'expédition d'été dirigée contre la Galice[1] et qui, après avoir pénétré en plein pays ennemi, en rapporta un riche butin.

En 227 (21 oct. 841), ce fut le *çâhib eç-çawâ'if* ʿObeyd Allâh ben ʿAbd Allâh qui se mit en campagne. Quand il fut arrivé entre Narbonne et la Cerdagne[2], les ennemis se rassemblant de toutes parts fondirent de nuit sur lui et le cernèrent ; les musulmans combattirent toute la nuit, et quand l'aube parut l'aide divine leur permit de mettre leurs ennemis en déroute.

En 228 (10 oct. 842), l'émir ʿAbd er-Rahmân marcha en personne contre le territoire ennemi, laissant dans le palais son fils El-Mondhir et confiant le commandement

(1) Sur cette campagne et celle de l'année suivante, les renseignements fournis par les sources arabes présentent des divergences ; voir Ibn Khaldoun, IV, 129, résumé par Makkari, I, 222 ; *Annales*, 215 et 218.

(2) Ce nom est corrigé, contre les mss, dans l'éd. de Leyde de Makkari (I, 222, n. *d*). Ibn el-Athir épelle le mot et confirme ainsi la lecture « Cerdagne » (*Annales*, 215).

de l'aile droite de son armée à son fils Mohammed, celui de l'aile gauche à El-Mot'arrif, un autre de ses fils. Il se heurta à une nombreuse armée infidèle avec laquelle il engagea le combat; l'aide divine lui donna la victoire, les infidèles furent mis en déroute en laissant un grand nombre des leurs sur le terrain, et Dieu combla les musulmans de ses bienfaits [**P. 89**] en leur permettant de s'emparer de quantité d'enfants de Pampelune, d'armes et de chevaux. Parti de Cordoue le 20 chaʿbân (24 mai 843), le prince y rentra victorieux le 15 chawwâl (17 juillet).

En 229 (30 sept. 843), ʿAbd er-Rahmân mit le siège devant Tudèle, où se trouvait Moûsa ben Moûsa, et après avoir subjugué le pays il conclut la paix avec ce chef. De là il marcha contre Pampelune, où une bataille importante fut livrée aux infidèles, qui furent anéantis. Moûsa ben Moûsa et ses guerriers, qui combattaient avec eux, eurent le sort qu'ils méritaient [1].

En la même année [2], Wahb Allâh ben H'azm, gouverneur de Lisbonne, fit savoir par lettre qu'il avait sous les yeux, installés près de la côte, cinquante-quatre vaisseaux appartenant aux Madjoûs, en outre de cinquante-quatre autres bâtiments de moindre importance (قارب *barque*). ʿAbd er-Rahmân leur fit alors savoir, à

---

(1) Moûsa, d'abord gouverneur de Tudèle, s'était ensuite rendu indépendant. Sur ces évènements, cf. le récit d'Ibn Khaldoun (IV, 129) et des *Annales*, p. 218, et voir *Recherches*, 3ᵉ éd., I, 213.

(2) Les renseignements que donne notre texte sur l'attaque des Normands ont été traduits par Dozy (*Recherches*, II, 278 ; 3ᵉ éd., 256). Cf. également Ibn Khaldoun, IV, 129 ; *Annales*, p. 220 ; *L'Afrique sept. au XIIᵉ s.*, 51 ; Bekri, 254 ; *Bayan*, t. I, 338 ; Kristoffer, *La première invasion des Normands dans l'Esp. mus. en 844*, Lisbonne, 1892.

lui et aux autres gouverneurs du littoral, de faire bonne garde.

ARRIVÉE DES MADJOUS A SÉVILLE EN 230 (18 SEPT. 844).

"Les Madjoûs s'étaient mis en campagne avec environ quatre-vingts vaisseaux qui couvraient la mer comme autant d'oiseaux marins et remplissaient les cœurs d'angoisse et de souci; ils débarquèrent à Lisbonne, puis s'avancèrent vers Cadix et Sidona; ils marchèrent ensuite sur Séville, devant laquelle ils campèrent et dont ils commencèrent le siège. Ils l'emportèrent de vive force et en anéantirent les habitants soit par la mort soit par la captivité, et pendant sept jours les abreuvèrent de la coupe qui met fin à tout. A cette nouvelle, l'émir ʿAbd er-Rahmân mit à la tête de sa cavalerie ʿIsa ben Choheyd le chambellan (*hâdjib*), à qui se joignirent les musulmans de la même manière que l'œil aux sourcils (*hâdjib*)". ʿAbd Allâh ben Koleyb, Ibn Wasîm et d'autres officiers marchèrent aussi avec ce corps de cavalerie. Ibn Choheyd, s'installant dans Ech-Charaf [l'Aljarafe], écrivit aux gouverneurs des provinces de faire des levées qui arrivèrent à Cordoue conduites par le page Naçr. D'autre part les Madjoûs, qui recevaient vaisseaux sur vaisseaux, massacraient les hommes et réduisaient en esclavage les femmes et les enfants; leurs dévastations durèrent, d'après la *Behdjat en-nefs*, treize jours, ou, d'après les *Dorer el-k'alâ'id*, sept jours, ainsi que nous l'avons dit plus haut. A la suite de plusieurs rencontres qui eurent lieu entre eux et les musulmans, ils se dirigèrent vers K'abt'îl [1], [**P. 90**] y passèrent trois jours, puis pénétrant

(1) Captel, aujourd'hui Isla Menor, l'une des deux îles que forme le Guadalquivir un peu plus haut que son embouchure. Koura, qui est ensuite citée, est le Coria del Rio actuel (Dozy, *Recherches*, II, 257).

à Koûra, à douze milles de Séville, ils y firent un grand massacre de musulmans. Ils envahirent ensuite T'alyât'a[1] à deux milles de Séville, et après y avoir passé une nuit gagnèrent le lendemain le lieu dit El-Fakkhârîn. Ils s'avancèrent ensuite avec leurs vaisseaux et engagèrent avec les musulmans une bataille où ceux-ci furent mis en déroute et subirent de très grandes pertes. Les envahisseurs s'étant ensuite rembarqués gagnèrent Sidona et de là Cadix. Ceci se passait au moment où 'Abd er-Rahmân venait d'envoyer contre eux ses généraux, qui organisèrent la résistance, employèrent des machines de guerre et reçurent de Cordoue d'abondants secours. Les Madjoûs furent battus et perdirent environ cinq cents hommes; quatre de leurs bâtiments furent pris avec leur chargement, et Ibn Wasîm fit vendre le produit de la prise et brûler les vaisseaux. Ils subirent encore[2] une défaite dans la bourgade de Talyâta le mardi 24 çafar de cette année (10 novembre), laissèrent un grand nombre des leurs sur le terrain et eurent trente de leurs vaisseaux brûlés; un grand nombre d'entre eux furent pendus à Séville et d'autres crucifiés dans le même lieu sur des troncs de palmier. Les autres se rembarquant gagnèrent Niébla, puis ensuite Lisbonne, et l'on n'entendit plus parler d'eux.

Leur arrivée à Séville eut lieu le mercredi 14 mohar-

---

(1) Ce nom est porté par au moins quatre localités d'Espagne; il s'agit ici de Tablada, près de Séville, au sud du pont sur lequel on traverse le Guadaira. La grande plaine au sud de Séville porte le même nom (*Rech.*, 3e éd., I, p. 310; cet article diffère entièrement de celui de la 2e éd.).

(2) D'après Noweyri, la bataille de Talyâta est antérieure de six jours à celle qui eut lieu dans la province de Sidona (Dozy, *Recherches*, II, 258).



rem 230 (1er oct. 844), et ce ne fut que quarante-deux jours plus tard qu'ils s'en allèrent: leur chef avait été tué "et Dieu les avait frappés et anéantis, avait fait disparaître guerriers et approvisionnements, les accablant ainsi de son châtiment et leur attribuant la juste récompense due à leurs méfaits". A la suite de la mort du chef ennemi, du massacre qui fut fait de nombre des siens et de la victoire que Dieu nous octroya, des lettres furent envoyées partout pour faire connaître ces faits; l'émir ʿAbd er-Rahmân informa aussi les Çanhâdja de Tanger du traitement infligé par Dieu aux Madjoûs et des pertes sensibles dont les avait flagellés sa vengeance, [**P. 91**] en joignant à sa lettre la tête du chef ennemi et celles de deux cents des plus braves de ses compagnons.

En 231 (7 sept. 845), Mohammed, fils de l'émir ʿAbd er-Rahmân, conduisit l'expédition d'été contre la Galice; il mit le siège devant la ville de Léon et l'attaqua à l'aide de ses machines de guerre, de sorte que les habitants, persuadés qu'ils allaient succomber, s'échappèrent de nuit et se jetèrent dans les montagnes et les fourrés. Le vainqueur livra aux flammes ce que renfermait la place et voulut aussi ruiner les murailles, mais il dut y renoncer à raison de leur épaisseur, qui était de dix-sept ou dix-huit coudées. Il sema consciencieusement en pays chrétien la mort et la réduction en captivité (1).

En 232 (28 août 846), il y eut en Espagne une sécheresse intense; la disette fut si grande que les bestiaux périrent; les vignobles furent brûlés et quantité de sauterelles se montrèrent (2).

(1) Sur cette campagne, cf. *Annales*, 222; Makkari, I, 223; Ibn Khaldoun, IV, 129; *Recherches*, 3e éd., I, 140.

(2) Cette disette est aussi rappelée par les *Annales*, p. 223.

En 234 (5 août 848), le prince envoya contre les Mayorcains des troupes chargées de les combattre pour les punir et rabattre leur orgueil, car, sans respect pour les traités, ils faisaient tort aux vaisseaux musulmans qui passaient dans leur voisinage. Trois cents bâtiments les attaquèrent, et Dieu, favorisant largement les nôtres, leur donna la victoire, de sorte qu'ils conquirent la plus grande partie de ces îles.

En la même année, la mort de Yah'ya ben Yah'ya mit les kâdis à l'abri de ses traits empoisonnés.

En 235 (26 juil. 849), les habitants de Mayorque et de Minorque adressèrent à ʿAbd er-Rahmân une lettre où ils lui exposaient les souffrances qu'ils devaient aux musulmans, et à laquelle il répondit dans des termes que je vais en partie reproduire : « Après les compliments d'usage ; j'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'exposez ce qui vous concerne, l'incursion des troupes que j'ai envoyées pour vous combattre, la situation misérable qui a été faite à vos enfants et à vos biens, les sommes que vous avez dû payer, l'imminence d'une destruction totale à laquelle vous avez été exposés. Vous me demandez de prendre votre affaire en mains, d'accepter votre offre de payer tribut et de renouveler les traités moyennant promesse par vous d'obéissance et de fidélité aux musulmans, d'abstention de tout acte répréhensible, du versement exact de ce que vous aurez à payer pour vos personnes. Nous espérons que le châtiment qui vous a été infligé vous a corrigés et vous empêchera de recommencer, et en conséquence nous vous accordons le pacte et la protection permis par Dieu. »

En la même année il y eut en Espagne de grandes inondations : le Xenil grossit, emporta deux des arches

du pont [**P. 92**] d'Ecija et détruisit les digues et les moulins; le flot emporta seize villages des districts de Séville situés sur le Guadalquivir. Le Tage grossit également et emporta dix-huit villages; il avait ainsi acquis une largeur de trente milles[1].

En 236 (15 juillet 850), un Berbère du nom de H'abîb[2] Bernesi se souleva dans la partie montagneuse d'Algéziras, et des vauriens et des hommes de désordre se joignirent à lui. ʿAbd er-Rahmân fit marcher contre lui les troupes du *djond*, qui trouvèrent à leur arrivée que les Berbères avaient déjà marché contre le rebelle et ses partisans; le château où il s'était réfugié fut pris, lui-même en fut chassé, et de ses compagnons un grand nombre fut tué, le reste se dispersa. H'abib se confondit avec le bas peuple, et ʿAbd er-Rahmân envoya aux gouverneurs des divers districts l'ordre de le rechercher.

En 237 (5 juil. 851), un instituteur se souleva dans l'Est de l'Espagne, et se donnant pour prophète, proposa une nouvelle interprétation du Koran[3]. Il recruta des adhérents dans la populace, et le nombre de ses partisans devint considérable. Entre autres pratiques religieuses figurait la défense qu'il faisait de se couper les cheveux, les poils ou les ongles; il disait aussi ne vouloir tracasser personne (?). Yah'ya ben Khâlid le fit enlever et comparaître devant lui, et la première chose que fit le prétendu prophète fut de l'inviter à devenir des siens et à embrasser son parti. Yah'ya consulta les gens de science, qui lui conseillèrent d'inviter cet homme à se

(1) En outre de ces inondations, il est parlé d'expéditions militaires en la même année par Ibn el-Athîr (*Annales*, 224).

(2) Habîba dans les *Annales*, p. 225.

(3) Il est aussi question de cette révolte dans les *Annales*, p. 229.

repentir et, s'il le faisait, de lui pardonner ; sinon, de le mettre à mort : « Et comment donc, répondit cet homme, pourrais-je me repentir de ce qui est la vérité même ? » Yah'ya donna l'ordre de le crucifier, et quand le misérable fut sur la croix, il s'adressa aux assistants : « Allez-vous donc tuer un homme qui dit que son seigneur c'est Dieu ? » Mais il ne fut pas sursis à son supplice, et le récit de ces faits fut adressé à ʿAbd er-Rahmân.

En 238, dans la nuit du mercredi au jeudi 3 rebîʿ II (22 sept. 852), mourut l'émir ʿAbd er-Rahmân ben el-H'akam, qui n'avait pas cessé d'acquérir des titres à la renommée, de faire des actes magnanimes et glorieux ″ jusqu'au jour où la mort le saisit, où il fut précipité par celle qui nous précipite tous ″.

TRAITS D'ENSEMBLE DE SA VIE.

A son avènement, l'émir ʿAbd er-Rahmân fit venir ses frères, sa famille et ses vizirs et reçut leur serment de fidélité, de même que celui du peuple. Il prononça ensuite [**P. 93**] les dernières prières sur le corps de son père El-H'akam, puis, après avoir procédé à l'inhumation, il s'assit par terre, sur le sol nu et sans tapis, la tête baissée, tandis que son entourage prenait la même position ; prenant ensuite la parole, il s'exprima ainsi : « Louanges à Dieu qui a fait de la mort une sentence de son décret, un but de son ordre et dont la volonté régit toutes choses ; il garde pour lui seul la royauté et la durée et livre à l'avilissement ses périssables créatures : soit béni son nom, soit exaltée sa gloire, puisse-t-il prier sur Mohammed son Prophète et son Envoyé et lui donner le salut ! La perte que nous venons de faire en la personne du feu imâm est un de ces grands coups que

frappe la fortune adverse et dont nous accable un sort funeste. Nous comptons qu'il est dans le sein de Dieu, à qui nous demandons de faire descendre en nous la patience, de qui nous souhaitons de recevoir pleine récompense et provision. C'est nous qu'il a chargé de veiller à votre bien, et nous ne sommes pas de ceux qui se dérobent à cette charge ; au contraire, vous n'aurez, avec la permission de Dieu, à trouver de notre part qu'amélioration. » Ensuite il se retira, et tous les assistants reçurent, chacun selon son rang, des cadeaux en argent et en vêtements.

Il était poète et littérateur, homme aux desseins élevés, " entreprit de nombreuses expéditions, remporta en pays ennemi des victoires restées célèbres ; il y menait de nombreux compagnons, des troupes en grande quantité, ravageait les demeures des infidèles et n'en laissait pas subsister de traces, en revenait couvert de gloire après avoir fait sentir sa main dominatrice ; jamais avec lui les musulmans n'éprouvaient de malheur, ils ne virent de son temps aucune adversité ". C'est lui qui le premier adopta les usages traditionnels des khalifes pour ce qui concerne la pompe, la forme extérieure, l'organisation du service, l'usage des vêtements les plus somptueux ; il embellit les palais et y amena les eaux ; il construisit la Chaussée, où il dressa des estrades et près de laquelle il fit passer la conduite d'eau, édifia des mosquées *djâmi'* dans (toute) l'Espagne, fit faire des liserages (pour vêtements) et en favorisa la fabrication, établit l'hôtel des monnaies à Cordoue, en un mot donna grande tournure à sa royauté. C'est sous son règne qu'on vit entrer en Espagne de riches tapis et toute sorte de choses précieuses provenant de Baghdâd et d'ailleurs. Lors du meurtre de

Mohammed Emin, fils de Hâroûn er-Rechid, et du pillage auquel ses biens furent livrés, on introduisit en Espagne bien des objets précieux et rares ainsi que des pierreries qui avaient cette origine ; on apporta ainsi le collier dit « des aiguillons de scorpion » (*ʿikd ech-chebâ*), qui avait appartenu à Zobeyda mère de Djaʿfar (1).

[**P. 94**] Entre autres traits mémorables, "on raconte qu'un jour des sommes d'argent arrivées des provinces et destinées à être distribuées aux troupes du *djond*, furent déposées auprès de lui. Il avait renvoyé ses pages, et il ne se trouvait plus dans le salon désert qu'un seul d'entre eux, qui, attaché à son service particulier, se tenait auprès de lui. L'émir commençant à s'assoupir, le page jugea l'occasion propice, se saisit d'une des bourses et la recouvrit des amples plis de sa manche ; mais l'émir le regardait du coin de l'œil, tout en gardant un silence conscient et bienveillant, de sorte que le voleur put s'emparer de l'argent dont il faisait dépendre la satisfaction de ses convoitises. Les autres serviteurs étant rentrés reçurent du prince l'ordre d'enlever ces bourses, et quand ils en trouvèrent une de moins, ils s'accusèrent les uns les autres de cette disparition : « Taisez-vous, leur dit le prince, car celui qui l'a prise ne la rendra pas, et celui qui l'a vu ne le dira pas. »" Ce trait est regardé comme une preuve de sa générosité et de sa bonté (2).

Un jour T'aroûb, jeune esclave dont il était éperdûment amoureux, se mit à le fuir et refusa de plus le voir ; les messages qu'il lui envoya restèrent sans succès, et

---

(1) Sur le luxe déployé par cette princesse, voir entre autres *Prairies d'or* de Masʿoudi, VIII, 298.

(2) La même anecdote figure dans le *Machmua*, p. 136.

elle se tint renfermée dans sa chambre. Il fit alors élever contre sa porte une muraille formée de bourses pleines de pièces d'argent pour tâcher de la satisfaire et de faire cesser cette brouille. En ouvrant sa porte, elle fit écrouler cette muraille et les bourses tombèrent de toutes parts; elle les ramassa et y trouva environ vingt mille pièces (1). Il donna un jour l'ordre de lui remettre un collier d'une valeur de dix mille dinars; et comme l'un des vizirs présents lui faisait remarquer l'importance de cette somme, il répondit″ : « Celle qui le portera est bien plus précieuse encore et a une autre valeur ; si de ce tas de cailloux sa physionomie ressort et que son être même reluise, c'est que Dieu a entre autres objets créé une perle qui aveugle les yeux et ravit les cœurs. Y a-t-il sur terre rien qui récrée plus l'œil, qui ait plus d'élégance que cette topaze, cette glorieuse perle que Dieu a ornée de l'éclat d'une beauté parfaite, [**P. 95**] où l'élégance a mis toute sa distinction » ?″ Et comme il demandait à ʿAbd Allâh ben ech-Chamr, qui était présent, s'il n'avait pas quelques vers à ce propos, le poète parla ainsi :

[*Tawîl*] Peut-on comparer de pauvres petites pierres de rubis ou des paillettes d'or à celle qui a plus d'éclat que le soleil et la lune, à celle dont la main divine avait, il y a si longtemps, créé la beauté, antérieurement à toute autre création ? Quelle œuvre magnifique que celle de Dieu créant une perle au regard de laquelle toute autre, maritime ou terrestre, n'est rien !

---

(1) On retrouve cette anecdote ainsi que la suivante et les vers qui en font partie, dans le *Machmua*, p. 136 ; cf. *Hollat*, p. 62, et Makkari, I, 224 et 225. Notre auteur ne rappelle pas ce que nous savons par d'autres sources, que cette favorite cupide tenta d'empoisonner son maître et amant ; voir entre autres Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 96 et 126.

Ces vers plurent à l'émir, qui en témoigna une joie exubérante et improvisa lui-même ceux que voici :

[*Tawil*] Ta poésie, ô Ibn ech-Chamr, efface toute autre, dépasse l'imagination, l'intelligence et le souvenir. Une fois perçue par l'oreille, elle porte au cœur un charme ravissant et plus puissant qu'aucune magie. Le Miséricordieux a-t-il, dans tout ce qu'il a créé, fait rien de plus réjouissant que les charmes d'une vierge, sur les joues de laquelle on voit le jasmin surmonté de la rose ? tel un jardin richement pourvu de fleurs et disposé en plates-bandes. Que ne puis-je librement disposer de mon cœur et de mon œil pour en orner son cou et sa poitrine !

Il fit ensuite donner à Ibn ech-Chamr une bourse contenant cinq cents dinars, et le poète, la plaçant sous le bras de son esclave, s'en alla. Ce dernier, quand ils furent hors de la présence de l'émir, interrogea Ibn ech-Chamr : « Où sont les jouissances de la vie ? — Sous ton bras », dit le poète [1].

Le poète El-Ghazâl [2] s'étant présenté chez l'émir, celui-ci dit :

[*Kàmil*] El-Ghazâl (*ou* la gazelle) s'est présenté dans sa beauté et son élégance.

Le vizir disant au poète de répondre à l'éloge que l'émir venait de commencer, El-Ghazâl parla ainsi :

---

(1) Le *Machmua* donne pour ces derniers mots une autre leçon, et partant un sens entièrement différent.

(2) Il est question de ce poète, nommé Yah'ya ben el-H'akam Bekri, dans Makkari, I, 629, et dans Dhabbi, éd. Codera, n° 1467. Il fut envoyé par le khalife comme ambassadeur tant à Constantinople qu'auprès du roi des Normands, voir *Recherches*, 3ᵉ éd., II, 267. Il mourut en 250, à 94 ans.



[*Kàmil*] L'émir vient de dire en plaisantant « El-Ghazâl s'est présenté dans sa beauté et son élégance. » Où donc est l'élégance d'un homme plus que septuagénaire ? [**P. 96**] Son élégance, c'est celle d'un homme que les ravages du temps ont broyé dans leur étau, dont ils ont transformé la fraîcheur en usure, dont ils ont fait disparaître tout l'éclat du visage.

Ainsi débute cette pièce, qui compte un grand nombre de vers.

ʿAbd er-Rahmân décrit ainsi le fonctionnaire révoqué :

[*Tawîl*] Cet homme, sitôt révoqué, recouvre la raison dont il ne jouissait plus au temps de son pouvoir ; on voit sa figure, si renfrognée quand il avait l'autorité, perdre avec celle-ci cet aspect repoussant.

Au bas de la requête par laquelle un fonctionnaire demandait un poste élevé et au-dessus de ses capacités, il écrivit ces mots : « A celui qui ne sait pas bien ce qu'il peut demander, mieux vaut opposer un refus [1]. » Bien d'autres traits analogues prouvent son talent.

Khalifat de Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân ben el-H'akam

Il portait le prénom d'Aboû ʿAbd Allâh et naquit d'une femme du nom de Boheyr en dhoû'l-kaʿda 207 (mars-avril 823). Ses vizirs et généraux furent au nombre de douze ; il eut deux chambellans, Ibn Choheyd et Ibn Aboû ʿAbda ; ses secrétaires furent au nombre de trois, ʿAbd el-Melik ben Omeyya, H'âmid ben Mohammed Zedjâli [2]

---

(1) Ce trait est rapporté presque dans les mêmes termes par le *Machmua*, 139 ad f., et par l'*ʿIkd*, II, 366.

(2) Il est parlé de lui par Ibn el-Koutiyya (f. 35 du ms) et par Makkari, (II, 392 et 393).

et Moûsa ben Abân ; ses kâdis furent Ahmed[1] ben Ziyâd, puis ʿAmr ben ʿAbd Allâh connu sous le nom de K'obʿa[2] et ensuite Soleymân ben Aswad Ghâfik'i'[3]. Les mots « c'est en Dieu qu'a confiance Mohammed, c'est à lui qu'il est attaché » formaient l'inscription de son sceau. Il avait le teint clair et coloré, était de petite taille, avait la tête peu développée et une barbe abondante ; il faisait usage de *henné* et de *ketem*. Il eut trente-trois fils et vingt-une filles. Il avait trente ans et cinq mois lors de son intronisation, le jeudi 4 rebiʿ II 238 (23 sept. 852), et il mourut le jeudi 28 çafar 273 (4 août 886) à l'âge de soixante-cinq ans et quatre mois, après un règne de trente-quatre ans dix mois et vingt jours.

Dans l'année où il monta sur le trône[4], les Tolédans se soulevèrent et emprisonnèrent leur gouverneur, qu'ils ne consentirent à rendre à la liberté [**P. 97**] que quand leurs propres ôtages, en résidence à Cordoue, eurent été relâchés.

En 239 (12 juin 853), El-H'akam, fils de l'émir ʿAbd er-Rahmân, commanda l'expédition d'été dirigée contre

---

(1) Je crois qu'il faut lire *Mohammed* avec Ibn el-Koûtiyya (f. 30 vᵒ du ms) ; on trouve d'autre part un Mohammed ben Ziyâd Lakhmi qui a exercé les fonctions de kâdi sous ʿAbd er-Rahmân ben H'akam (Ibn el-Faradhi, nᵒ 1096 ; Dhabbi, nᵒ 120).

(2) Un article lui a été consacré par Ibn el-Faradhi (nᵒ 936) ; les circonstances où il fut révoqué sont relatées par Ibn el-Koûtiyya (f. 30 v. du ms).

(3) Ce personnage était le neveu de Saʿîd ben Soleymân, qui fut le premier kâdi nommé à Cordoue par l'émir Mohammed ; lui-même exerça ces fonctions à deux reprises (Ibn el-Koutiyya, f. 31 du ms ; Ibn el-Faradhi, nᵒ 547).

(4) Notre texte est muet sur les intrigues menées par Taroûb pour donner le trône à son fils ʿAbd Allâh ; il en est longuement parlé, notamment par Ibn el-Koûtiyya (f. 32 vᵒ et s. ; voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 126 et 151).

Tolède; il alla camper à Calatrava, que ses habitants avaient évacuée par peur des Tolédans, en fit reconstruire les fortifications et y réinstalla les fugitifs.

En la même année, l'émir Mohammed envoya contre Sindola (1) des troupes confiées à K'âsim ben el-ᶜAbbâs et Temmâm ben Aboû'l-ᶜAt't'âf, ce dernier commandant de la cavalerie. Ces chefs étaient campés à Andujar, quand ils furent surpris par une embuscade qu'avaient préparée les Tolédans; le combat qui s'engagea fit de nombreuses victimes, mais ces deux chefs furent mis en déroute et leur camp fut pillé. C'est à propos de ce combat, qui eut lieu en chawwâl (mars 854), que Çafwân ben el-ᶜAbbâs, frère de K'âsim, a dit:

[*Ramal*] El-K'âsim un jour a lâché dans le k'aramît' (aiguille aimantée) un pet dont sont morts tous les poissons de l'Océan (2).

En moharrem 240 (juin 854), l'émir Mohammed en personne marcha contre Tolède; ce qu'apprenant, les habitants de cette ville députèrent à Ordoño [I], fils d'Alfonse et roi de Galice, pour demander son aide, et ce prince leur envoya son frère Gaton (3) à la tête de nombreuses troupes chrétiennes. Quand l'émir Mohammed, qui était déjà près de Tolède, apprit ce qui se passait, il

(1) C'est ainsi que le nom du chef Tolédan est prononcé par Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 161.

(2) Cela revient à notre « faire beaucoup de bruit pour rien ». Voir sur ces vers le Glossaire du *Bayân* et le dictionnaire Dozy. Il est parlé sommairement des évènements de 239 dans les *Annales*, p. 231; Ibn Khaldoun, IV, 130, etc.

(3) Il était comte de Bierzo, mais aucun document latin ne permet d'affirmer qu'il fût frère d'Ordoño I.

eut recours à la ruse et arrêta son plan : rangeant son armée en ligne de bataille, il mit des troupes en embuscade proche du Guadacelete, puis dressant ses machines de guerre il s'avança à la tête d'un faible corps d'armée. A cette vue, les Tolédans informèrent aussitôt le chrétien (*'ildj*) du petit nombre des assaillants, et celui-ci organisa avec empressement la sortie, comptant bien profiter de l'occasion pour remporter la victoire et faire du butin. Mais quand la mêlée eut commencé, "les troupes placées en embuscade sortirent de droite et de gauche, les cavaliers s'élancèrent sans relâche les uns après les autres, formant des nuées qui couvraient l'ennemi, de sorte que chrétiens et Tolédans mis en déroute furent passés par les armes, ou tranchés par l'épée ou transpercés par la lance, car Dieu les livra presque tous à la mort et les anéantit. [**P. 98**] On ramassa sur le champ de bataille et dans les environs huit mille têtes qu'on amoncela et qui, par leur juxtaposition, formèrent une colline du haut de laquelle les musulmans poussèrent des cris proclamant la grandeur et l'unité divines, louèrent le Seigneur et lui témoignèrent leur reconnaissance". L'émir Mohammed expédia la plupart de ces têtes à Cordoue, sur le littoral et aussi sur le littoral africain. Le nombre total des ennemis disparus à la suite de cette affaire, qui eut lieu en moharrem (juin 854), monta à vingt mille [1].

En 241 (22 mai 855), l'émir Mohammed installa de sérieuses garnisons, ainsi que de la cavalerie, à Cala-

---

(1) Voir sur cette affaire *Annales*, p. 232 ; *Mus. d'Esp.*, II, 162 ; *'Ikd*, II, 367 ; Ibn Khaldoun, IV, 130.

trava et à Talavera, et y nomma en qualité de gouverneur Hârith ben Bezi' [1].

En la même année il fit renouveler les broderies de la grande mosquée de Cordoue et parfaire les sculptures.

Il procéda à des levées de troupes avec lesquelles il pénétra jusqu'au fond du pays d'Alava, et conquit de nombreux châteaux-forts sur les chrétiens.

En 242 (10 mai 856), Moûsa ben Moûsa [2], se conformant à l'ordre envoyé par l'émir, leva des troupes dans les provinces frontières, et, s'avançant contre Barcelone, établit un camp dans cette ville. Au cours de cette campagne il se rendit maitre, à l'extrémité la plus reculée de la province de Barcelone, du château de T'arrâh'a [3], et le quint en provenant fut employé à agrandir les dépendances de la grande mosquée de Saragosse, qui avait été fondée et dont le *mihrâb* avait été élevé par H'anech Çan'âni, l'un des successeurs immédiats (*tâbi'*) des Compagnons du Prophète.

En la même année, Mohammed fit bloquer Tolède par des troupes à la tête desquelles était son fils El-Mondhir, qui anéantit tous les vivres des environs.

En 243 (30 avril 857), un échec important fut infligé aux Tolédans. Ils marchaient contre Talavera, et Mas'oûd ben 'Abd Allâh *el-'arîf* [4], officier qui commandait en

(1) Ce personnage est bien vraisemblablement le même que le Hârith ben Yezîgh des *Annales*, p. 218.

(2) Ce général était gouverneur de Tudèle (ci-dessus, p. 141; *Annales*, 218 et 232; cf. Ibn el-Koutiyya, f. 42 du ms.).

(3) Il faut probablement lire Tarrâdja, c'est-à-dire Tarrega, sur la route de Lérida à Barcelone (*Annales*, 233) ou Tarrasa, au N. de Barcelone (*Boletin de la R. Ac.*, t. 33, p. 34 et 36).

(4) *'Arîf*, dont le sens n'est pas nettement précisé, désigne un officier ou fonctionnaire d'un certain grade. Cf. *Annales*, ib.

cette ville, organisa une sortie contre eux après avoir organisé une embuscade; il en fit un grand massacre et envoya à Cordoue sept cents têtes provenant des victimes.

En 244 (19 avril 858), l'émir en personne marcha contre les Tolédans "dont le nombre avait diminué et dont l'ardeur s'était émoussée par suite de leurs échecs répétés et des malheurs qui les avaient frappés". On ne se battit que sur le pont, et alors, d'après le plan conçu par l'émir, les plus habiles architectes et ingénieurs réalisèrent une ruse dont les Tolédans ne se doutèrent pas: pendant que ceux-ci étaient engagés sur le pont, les soldats de Mohammed ayant battu en retraite, [**P. 99**] le pont, qui était miné, s'abîma, entraînant dans le fleuve les guerriers qu'il portait et qui se noyèrent jusqu'au dernier. Ce fut là l'une des plus terribles épreuves dont Dieu les frappa [1].

En 245 (8 avril 859), les Tolédans demandèrent l'amnistie, qui leur fut accordée par le prince, et qui fut la première.

En la même année, les Madjoûs [2] reparurent avec soixante deux bâtiments du côté du littoral ouest; mais ils trouvèrent la mer gardée par des vaisseaux musulmans qui croisaient du littoral de France à celui de Galice. Deux des bateaux ennemis s'étant avancés n'échappèrent pas à la vigilance des nôtres, qui les

(1) Cf. *Mus. d'Esp.*, II, 169. Les *Annales* ne parlent pas de ce désastre.

(2) Ce passage concernant les Normands a été traduit par Dozy (*Rech.*, II, 291 : 3ᵉ éd., 279); ce savant adopte la date de 244. Cf. *Annales*, p. 234. Sur l'identification des Madjoûs avec les Roûs ou Russes, voir Westberg, *Beitraege zur Klaerung or. Quellen über Osteuropa*, p. 232 du *Bull. de l'Ac. des Sc. de St-Pétersbourg*, nov. 1899.



rejoignirent sur la côte de la province de Béja et les enlevèrent avec leur chargement composé d'or, d'argent, de captifs et d'approvisionnements. Le reste de la flotte des Madjoûs, côtoyant le littoral, arriva à l'embouchure du fleuve qui arrose Séville. L'émir mit en campagne ses troupes commandées par le chambellan ʿIsa ben el-H'asan, et la population le rejoignit de toutes parts. De l'embouchure du Guadalquivir, la flotte ennemie se porta vers Algéziras, où elle débarqua, se rendit maîtresse de cette ville et y incendia la grande mosquée ; de là elle gagna le littoral septentrional de l'Afrique et s'y livra à tous les excès ; puis elle revint du côté de l'Espagne et se concentra vers le littoral de Todmîr, pour ensuite arriver jusqu'au fort d'Orihuela. Ces barbares remontèrent ensuite en France, où ils hivernèrent[1] en y enlevant des enfants et se livrant au pillage ; ils y conquirent une ville qu'ils habitèrent et qui porte encore leur nom. Après quoi ils revinrent vers le littoral de la mer d'Espagne, mais plus de quarante de leurs bâtiments avaient disparu. La flotte de l'émir Mohammed s'avança contre eux et en enleva, sur le littoral de Sidona, deux richement chargés ; le reste des vaisseaux ennemis s'éloigna.

En 246 (28 mars 860), l'émir Mohammed confia à l'un de ses officiers le commandement d'une expédition dirigée contre Pampelune, plus considérable qu'aucune autre antérieure par le nombre de ceux qui y participaient, par le soin donné aux approvisionnements, par l'aspect imposant de l'ensemble. Or Garcia [ben Iñigo] était alors en querelle avec Ordoño, [**P. 100**] roi de Galice, et

(1) Dans l'île de Camaria, la Camargue actuelle, d'après Prudence (ap. Dozy, l. l.).

notre général subjugua le territoire de Pampelune, qu'il traversa dans tous les sens pendant trente-deux jours, ruinant les habitations, détruisant les arbres, conquérant les bourgades et les châteaux-forts. Il se rendit entre autres maître du fort de K'achtîl (1); il y fit prisonnier Fortoûn ben Garcia surnommé El-Ank'ar (le borgne), qu'il emmena à Cordoue, où ce prince resta environ vingt ans emprisonné, puis fut renvoyé par l'émir dans son pays. Fortoûn vécut cent vingt-six ans (2).

En 247 (17 mars 861), dit Er-Râzi, Mohammed ben es-Selîm envahit le territoire ennemi, alors qu'ʿAbd Allâh ben Yah'ya était gouverneur de la province frontière (3). Moûsa ben Moûsa ayant écrit une lettre où il dépeignait ce qu'avaient souffert ce gouverneur et les gens de ce pays lors de l'invasion de la Galice ainsi que les malheurs qui les avaient frappés, demanda qu'on pénétrât en territoire ennemi par une autre route, et sa requête fut exaucée.

En 248 (7 mars 862), Moûsa ben Moûsa partit en campagne contre Ibn Sâlim, qui était à Guadalaxara ; il reçut une blessure qui l'empêcha de monter dorénavant à cheval, et des suites de laquelle il mourut la même année (4).

En 249 (24 fév. 863), ʿAbd er-Rahmân, fils de l'émir, marcha contre les forts du pays d'Alava en compagnie

---

(1) Peut-être Carcastel, d'après Fernandez Gonzalez. Cf. *Annales*, 236.

(2) Ce chiffre de 126 se retrouve dans Rodrigue de Tolède ; Ibn el-Athîr dit 96.

(3) C'est contre Barcelone que cette expédition paraît avoir été dirigée (*Annales*, 240).

(4) Voir Dozy, *Recherches*, 3ᵉ éd., I, 215. Ibn el-Koutiyya donne au gouverneur de Guadalaxara le nom de Izrâk ben Menti (?).

du général ʿAbd el-Melik ben el-ʿAbbâs(1); il s'en rendit maître, y massacra les hommes et démantela les fortifications ; il parcourut dans tous les sens les plaines de cette région, y coupant les arbres et y ravageant les champs cultivés. Ordoño, fils d'Alphonse, envoya son frère au passage le plus resserré du col pour couper la route aux musulmans. Mais ʿAbd el-Melik arriva au col et combattit victorieusement les ennemis, qu'il mit en déroute et qui se dispersèrent. Ensuite arriva le reste des troupes et une cavalerie innombrable surgit de toutes parts. La résistance des infidèles fut des plus acharnées, mais ils finirent par être battus et Dieu livra leurs dos à nos épées, de sorte qu'il en fut fait un grand massacre. Dix-neuf comtes, qui sont les principaux de leurs officiers, mordirent la poussière.

En 250 (13 fév. 864), la *makçoûra* (tribune) de la grande mosquée de Cordoue fut achevée. L'émir Mohammed fit faire des constructions considérables dans le grand palais et les jardins qui y sont joints. Cette année-là il ne fut pas entrepris de campagne ; on se contenta des résultats de l'année précédente [**P. 101**] et on laissa les troupes se reposer.

En 251 (2 fév. 865), on fit encore campagne contre le pays d'Alava. Voici le récit de la déroute d'El-Markewîz, que Dieu confonde(2) ! ʿAbd er-Rahmân ben Mohammed(3)

---

(1) Cette campagne n'est l'objet que d'une brève mention dans les *Annales*, p. 241 ; il n'en est parlé, dans le règne de Mohammed, ni par Makkari ni par Ibn Khaldoun.

(2) Il semble que cette imprécation soit de trop; à moins que *Markewîz* ne désigne à l'origine soit un homme soit une dignité. On trouve aussi l'orthographe *Markewîn* (Dozy, *Corr.*, 42 ; *Annales*, 242).

(3) Ce fut El-Mondhir qui, d'après Ibn el-Athîr, Ibn Khaldoun et Makkari, dirigea cette expédition.

commença par pousser en avant et s'établit sur le Douro, où il organisa les troupes qui vinrent de toutes parts l'y rejoindre; de là il porta son camp au défilé de Berdhich(1), s'empara des quatre forts qui le défendent, fit main-basse sur tout ce qu'ils renfermaient et les ruina; après quoi, se transportant de part et d'autre dans toutes les directions, il ne laissa aucune demeure ou localité debout, détruisant et brûlant tout. Grâce à ce procédé systématiquement suivi, il ne resta plus intact un seul des châteaux-forts appartenant à Rodrigue, prince des Forts [d'Alava], à Ordoño (?) prince de Toûk'a, à Ghandechelb, prince de Bordjia(2), à Gomez, prince de Mesâneka(3). ʿAbd er-Rahmân se dirigea ensuite contre El-Mellâh'a(4), qui était l'un des plus grands districts obéissant à Rodrigue; il en ravagea tous les environs et fit disparaître jusqu'aux traces du (chef-lieu).

Après avoir accompli ces exploits, il songea à sortir de là par le défilé d'El-Markewiz. Il s'en était détourné [pour camper], quand Rodrigue, s'avançant à la tête de ses troupes et des levées auxquelles il avait procédé, installa son camp près du fossé avoisinant El-Markewiz, fossé dont, depuis plusieurs années, il s'était occupé de rendre les abords des plus difficiles à l'aide de travaux

---

(1) Une localité de ce nom figure parmi les dépendances de Carmona, d'après le *Merâcid* (I, 142; IV, 299); mais Edrisi ne la mentionne pas. Il ne peut d'ailleurs être ici question de cet endroit.

(2) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs: Fern. Gonzalez prétend que c'est Burgos, mais le nom de cette ville s'écrit برغش. Je crois qu'il s'agit de Borja d'Aragon.

(3) Peut-être San Cosme de Mayanca, en Galice (F. Gonzalez); cf. ci-dessous, p. 319 du texte arabe.

(4) Je n'ai pas retrouvé ailleurs ce nom, qui est employé deux fois par Edrisi, mais à propos d'autres régions.

exécutés par corvées: séparé de la montagne et muni d'un talus élevé, il était infranchissable. ʿAbd er-Rahmân ben Mohammed installa son camp sur l'Ebre, et le général ʿAbd el-Melik rangea les troupes en ordre de bataille, tandis que les chrétiens prenaient également leurs dispositions, et installaient des troupes en embuscade sur les deux flancs du défilé. Les musulmans attaquèrent les chrétiens de front, et une mêlée acharnée commença; mais les nôtres se battirent de telle sorte que leurs ennemis, découvrant le fossé, se retirèrent sur une colline voisine. Alors ʿAbd er-Rahmân fit installer sa tente et donna aux soldats l'ordre d'en faire autant et de dresser le camp. Après quoi les nôtres réattaquèrent vigoureusement les chrétiens, dont Dieu frappa la face [**P. 102**] et dont il nous livra les épaules, de sorte qu'il en fut fait un horrible massacre et que quantité de prisonniers restèrent entre nos mains. Le reste s'enfuit sans s'arrêter vers la région d'El-Ahzoûn [1] et dut se jeter dans l'Ebre sans pouvoir chercher un passage guéable, si bien qu'il s'en noya une quantité. Le carnage dura depuis l'aurore du jeudi 12 redjeb (9 août 865) jusqu'à midi, et nos troupes, grâce à l'aide divine, sortirent saines et sauves de cette affaire. Quand le massacre avait commencé, quelques bandes avaient pu se réfugier dans des lieux abrupts et dans des fourrés; mais elles n'échappèrent pas aux poursuites et à la mort. Le fossé fut détruit et comblé, de sorte que les musulmans purent le franchir commodément et sans danger. Dieu accorda aux musulmans une insigne faveur en leur permettant de remporter cette brillante et importante victoire; louange soit au

(1) Seul passage, à ma connaissance, où ce nom figure.

Maître des mondes ! Le nombre des têtes qui furent réunies à la suite de cette affaire fut de vingt mille quatre cent soixante-douze.

En 252 (22 janv. 866), ʿAbd er-Rahmân, fils de l'émir Mohammed, dirigea une campagne contre le pays d'Alava; il en combattit les habitants et ruina leurs champs, qu'il laissa dans le plus pitoyable état. Ces gens étaient d'ailleurs réduits à la plus extrême faiblesse, et ils ne purent tenter aucune résistance d'ensemble à raison des grandes pertes en hommes et en biens qu'ils avaient faites l'année précédente.

En 253 (11 janv. 867), El-H'akam, fils de l'émir Mohammed, dirigea une expédition contre Djernîk' (Guernica); après avoir ravagé le territoire ennemi, il mit le siège devant le fort de ce nom et finit par l'emporter de vive force.

En cette année l'Espagne eut beaucoup à souffrir d'une disette qui se prolongea (1).

En 254 (1er janv. 868) l'émir Mohammed, feignant d'organiser des préparatifs contre Tolède, marcha dans la réalité contre Mérida, où se trouvait un groupe de révoltés (2). Sortant de Cordoue et faisant quelques étapes dans la direction de Tolède, il se détourna ensuite du côté de Mérida, sous les murs de laquelle il dressa son camp. Les habitants, qui se croyaient en sûreté et n'avaient pas pris de précautions, se défendirent pendant quelques jours sans sortir de la ville; puis le prince

(1) Sur la prise de Guernica et sur la disette qui sévit quatre ans, cf. *Annales*, p. 243.

(2) Ils avaient pour chef ʿAbd er-Rahmân ben Merwân Djâliki; voir *Annales*, p. 243; Ibn el-Koûtiyya, f. 37 et s. du ms; Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 183; Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 131; Dhabbi, n° 1045, etc.



assaillit le pont, qui fut énergiquement défendu, mais dont il se rendit maître et dont il fit détruire une pile, ce qui amena la soumission des assiégés, [**P. 103**] sous condition du départ de leurs cavaliers, qui étaient alors ʿAbd er-Rahmân ben Merwân, Ibn Châkir, Mekh'oûl et autres guerriers d'une bravoure et d'un héroïsme reconnus. Ces chefs et autres de leur rang allèrent vivre à Cordoue avec leurs femmes et leurs enfants. L'émir donna à Saʿîd ben ʿAbbâs Korachi le gouvernement de Mérida, qu'il fit démanteler et dont il ne laissa subsister que la Kaçba pour servir de logement aux gouverneurs.

En 255 (20 déc. 868), El-H'akam, fils de l'émir Mohammed, entreprit une expédition contre la ville de Soria. Soleymân ben ʿAbdoûs s'y était proclamé indépendant, mais il fut aussitôt attaqué, et les troupes de l'émir, entourant la ville, dressèrent leurs machines de guerre et ouvrirent une brèche dans les murailles. Soleymân, contre qui les habitants se soulevèrent, dut se soumettre; il fut emmené et installé à Cordoue par son vainqueur.

En 256 (9 déc. 869), ʿAmroûs [1], gouverneur de Huesca, trahissant ses serments, s'empara pour son compte de cette ville et se livra aux hostilités dans la province frontière. L'émir envoya contre lui un corps de troupes recruté dans son entourage et suffisamment approvisionné. Ibn Modjâhid, connu sous le nom d'Et-Todmîri, se rendit avec ces soldats à Lérida et y resta. ʿAbd el-Wahhâb ben Moghîth procéda à des levées dont il donna le commandement à l'*ʿarîf* ʿAbd el-Aʿla pour marcher

(1) Ce personnage paraît être celui dont Ibn el-Athîr dit qu'il se soumit en 259, après être resté plusieurs années en état de rébellion; mais il l'appelle ʿAmr ben ʿAmroûs (*Annales*, 245).

contre Huesca. A cette nouvelle, ʿAmroûs quitta cette ville où était emprisonné Lope ben Zakariyyâ ben ʿAmroûs, l'un des meurtriers du gouverneur nommé par le sultan en cette ville, Moûsa ben Galindo; Lope fut mis à mort et (sa tête) exposée sur les remparts.

En 257 (29 nov. 870), ʿAbd el-Ghâfir ben ʿAbd el-ʿAzîz, qui était à Tudèle, s'avança vers la frontière et s'empara de Zakariyyâ ben ʿAmroûs, de ses enfants et de plusieurs de ses parents; il les ramena jusqu'à la porte de la ville de Saragosse, où il les fit mettre à mort, et emporta leurs têtes à Cordoue.

En 258 (18 nov. 871), il y eut dans la province frontière divers mouvements et soulèvements; entre autres Mot'arrif et Ismâʿîl, l'un et l'autre fils de Lope, et Yoûnos ben Zenbât' se saisirent par trahison d'ʿAbd el-Wahhâb ben Moghîth, gouverneur de Tudèle, et de son fils Moh'ammed, gouverneur de Saragosse, et devinrent ainsi les chefs de la province frontière. Le soulèvement de Mot'arrif eut lieu en çafar (18 déc. 871), et Ismâʿîl entra à Saragosse en rebîʿ I (16 janv. 872).

En 259 (7 nov. 872), l'émir Mohammed en personne se rendit à la frontière[1]; en route il s'arrêta [**P. 104**] à Tolède, où il se fit livrer des ôtages et accorda aux habitants l'amnistie pour la deuxième fois en leur imposant le versement annuel entre ses mains d'une partie des dîmes. Ces gens n'étaient pas unanimes dans leurs préférences en faveur d'un gouverneur, les uns demandant la nomination de Mot'arrif ben ʿAbd er-Rahmân, les autres celle de T'oreycha. L'un et l'autre furent nommés, et ils se partagèrent dans des limites bien convenues et déter-

(1) Cf. *Annales*, p. 244.

minées la ville et les cantons qui en dépendent; mais ensuite la discorde s'éleva entre eux, car chacun prétendait avoir Tolède pour soi tout seul, et ce furent ceux qui réclamaient l'attribution du pouvoir à T'oreycha ben Mâsaweyh et la déposition de Mot'arrif qui l'emportèrent. L'émir Mohammed eut des occasions de rencontrer, aussi bien au cours du voyage proprement dit que pendant les arrêts qu'il fit, les signes avant-coureurs de la victoire, les prodromes du succès et du secours divin. Il parcourut alors la province frontière les armes à la main à l'effet de serrer et de réduire les Benoû Moûsa. Puis il marcha sur Pampelune, dont il parcourut et ravagea le territoire, dont il abattit l'orgueil des habitants. Il retourna alors s'installer à Cordoue, emmenant avec lui quantité de rebelles qui avaient trahi leurs serments et occasionné des troubles. Quand il se trouva tranquille, il donna l'ordre d'exécuter Mot'arrif ben Moûsa et ses fils, mais de rendre à la liberté leur secrétaire, à qui il n'avait rien à reprocher; mais quand ce dernier, nommé Açbah'i, fut tiré de prison avec ses maîtres, lui pour être remis en liberté et eux pour être envoyés au supplice, il s'écria: « Eux morts, la vie n'a plus d'attraits pour moi! » et il s'offrit le premier à la main du bourreau. Il fut procédé à l'exposition des têtes de ces victimes.

En 260 (27 octobre 873), El-Mondhir, fils de l'émir Mohammed, partit en expédition, avec Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz[1] comme général, contre Saragosse et Pampelune. Il s'arrêta à Saragosse, y pilla les moissons, en anéantit les arbres et les productions et en transporta

---

(1) Des articles lui sont consacrés par la *Hollat* (p. 73) et par Dhabbi (nº 1423).

les vivres à Huesca; de là il se dirigea contre Pampelune, dont il parcourut le territoire les armes à la main et où il livra tous les vivres à la destruction.

En la même année sévit dans toute l'Espagne une disette qui emporta la plus grande partie de la population (1).

En 261 (16 oct. 874), Ibn Merwân le Galicien (2) s'enfuit de Cordoue avec les guerriers de Mérida internés avec lui dans la capitale, et ils allèrent occuper le fort d'Alanje (3), devant lequel l'émir Mohammed mit le siège pendant trois mois et où il les serra de si près qu'ils durent manger leurs montures; il intercepta leur approvisionnement en eau et se servit des machines de guerre, [**P. 105**] si bien qu'Ibn Merwân dut se soumettre et solliciter l'amnistie. Comme il se plaignait de ses charges de famille et de la vie difficile qui lui était faite, il obtint de l'émir l'autorisation de fixer son séjour à Badajoz, qui était alors une bourgade (4); mais ensuite il en sortit et abandonna le [parti du prince] (5).

En 262 (6 oct. 875), El-Mondhir ben Mohammed partit en expédition contre Ibn Merwân, ayant Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz comme général. Ce dernier avait causé la fuite d'Ibn Merwân, à qui un jour, se trouvant avec les

---

(1) Cette famine est aussi rappelée dans le T. I, p. 150, dans les *Annales*, p. 246, et dans Ibn el-Koûtiyya, f. 37 du ms.

(2) Il s'appelait ʿAbd er-Rahmân ben Merwân; cf. *Annales*, p. 252, et ci-dessus, p. 163.

(3) Ou Kalʿat el-Hanech, au S. de Mérida (*Annales*, 252).

(4) Il semble que le texte doive être corrigé d'aprés Ibn Khaldoun (IV, 131, l. 12) et qu'il signifie « qui était alors en ruines ».

(5) En 261 il y eut aussi à Tacorona une révolte organisée par Asad ben el-Hârith ben Rafʿ (*ou* ben Bedîʿ?); voir *Annales*, 252; Ibn Khaldoun, IV, 131.



vizirs, il avait dit : « Un chien vaut mieux que toi ! » puis il l'avait fait frapper à la tête et traiter de la manière la plus méprisante (1). C'est à la suite de ces faits que ce chef prit la fuite, de compagnie avec ses partisans, ce dont le récit serait long. Or Ibn Merwân avait transformé en un château-fort la ville de Badajoz où il habitait, et y avait attiré les gens de Mérida et autres individus qui devaient lui servir dans ses méchants projets. A la nouvelle qu'une armée marchait contre lui, il quitta Badajoz pour se jeter dans le fort de Caracuel, où les gens de Mérida se serrèrent autour de lui. De leur côté les troupes khalifales installèrent leur camp à proximité. Or Hâchim avait envoyé à Monte Salud un corps de cavalerie et d'infanterie pour s'emparer de ce poste, tandis que Sa'doûn el-Remâri (2) était entré... [*lacune*] avec des secours fournis par les chrétiens, mais en faisant courir le bruit qu'il n'avait que peu d'hommes avec lui. Le gouverneur du fort de Monte Salud ayant prévenu Hâchim, celui-ci crut trouver une occasion favorable contre Sa'doûn, et quitta aussitôt le camp avec quelques cavaliers sans prendre ni dispositions de combat ni provisions. Tantôt marchant en plaine, tantôt s'enfonçant dans les montagnes, il se trouva bientôt assez éloigné du camp et aux prises avec les difficultés. Il fut alors attaqué, nombre de ses compagnons furent frappés à mort, et lui-même, atteint de plusieurs blessures, fut fait

(1) Voir le récit de *Mus. d'Esp*, II, 183 ; cf. *Annales*, 252.

(2) Le nom de ce renégat est orthographié Sa'doûn *es-Soronbâki* dans Ibn el-Koûtiyya, f. 37 v°. On retrouve le nom d'homme *Soronbâk* dans Dhabbi, n° 86. Ibn Khaldoun parle de Sa'doûn *es-Sersâk'i* comme ayant pendant quelque temps fait cause commune avec Ibn Merwân el-Djâliki (IV, 133, l. 13 et s., et l. d.).

prisonnier. La nouvelle de sa captivité fut cause que l'émir Mohammed prononça contre lui des paroles de blâme, disant qu'il ne devait ce malheur qu'à sa propre faute, à son étourderie et à sa précipitation (1). Il envoya alors son fils pour le remplacer. Hâchim tomba ainsi entre les mains d'Ibn Merwân, de celui-là même qui, captif à Cordoue, avait été l'objet de ses violences, mais qui maintenant le traita généreusement et dont la magnanimité se traduisit, non par des représailles, mais par des bienfaits.

En 263 (24 sept. 876), El-Mondhir ben Mohammed se mit en campagne et prit la direction de Mérida. A cette nouvelle Ibn Merwân [**P. 106**] abandonna Badajoz, qui fut occupée par El-Welîd ben Ghânim, général d'El-Mondhir, et dont les demeures furent livrées à la destruction. Le fugitif passa en pays ennemi (2).

En 264 (13 sept. 877), El-Mondhir attaqua Saragosse, dont il ravagea les cultures autant qu'il put; puis il marcha contre Tudèle et les régions occupées par les Benoû Moûsa; il les ruina entièrement, et les troupes firent des incursions dans tous les environs (3).

En la même année, El-Barrâ' ben Mâlik pénétra en Galice par la Porte de Coïmbre à la tête de recrues levées dans l'Ouest de la Péninsule, et ne cessa de la parcourir qu'après y avoir détruit tout ce qui y avait de la valeur.

En la même année, Hâchim fut rendu à la liberté.

En 265 (3 sept. 878), la guerre civile et les troubles

---

(1) Voir à ce propos une anecdote rapportée par Makkari, II, 253.

(2) Cf. *Annales*, 252; Ibn Khaldoun, IV, 131.

(3) Cf. *Annales*, 254; Ibn Khaldoun, *l. l.*

éclatèrent dans le district de Malaga, à Algéziras et à Tacorona. Hâchim entreprit une expédition contre Yah'ya surnommé El-Djezîri, (qui dirigeait le mouvement) et qui, s'étant soumis, fut emmené par son vainqueur à Cordoue.

En 266 (23 août 879), ʿAbd Allâh, fils de l'émir Mohammed, se rendit dans le district de Malaga et les environs d'Algéziras; il y éleva divers châteaux-forts et ensuite se retira.

En la même année, l'émir Mohammed fit construire à Cordoue des vaisseaux qu'Er-Roʿayt'i, connu sous le nom d'Ibn Moghîth, devait mener dans l'Océan, vu qu'un espion avait rapporté que du côté de la mer la Galice était dépourvue de fortifications et que les habitants, s'ils étaient surpris par une attaque dirigée de ce côté, ne pourraient se défendre. Quand la construction fut terminée, le commandement de cette flotte fut confié à ʿAbd el-H'amîd ben Moghîth; mais les vaisseaux arrivés en mer se brisèrent tous et se dispersèrent sans qu'il fût possible de les réunir. Ibn Moghîth put cependant se sauver [1].

En 267 (12 août 880), les affaires des châteaux-forts bâtis dans les districts de Malaga, de Tacorona et d'Algéziras prirent une mauvaise tournure.

En la même année commencèrent les troubles suscités par ʿOmar ben Hafçoûn, qui donna bien des ennuis aux khalifes et souleva une guerre civile longue et désastreuse [2]. C'est à cette époque qu'il se souleva contre

---

(1) Cf. *Annales*, 257; Ibn Khaldoun, IV, 131.

(2) Cf. *Annales*, 257; Dhabbi, n° 1161; Ibn Khaldoun, IV, 132 et 134; Ibn el-Koutiyya, f. 38 v°; *Mus. d'Esp.*, II, 190, etc.

l'émir Mohammed dans le district de Malaga, et ʿAmir ben ʿAmir, qui fut envoyé contre lui, fut mis en déroute et perdit sa tente. Ibn H'afçoûn s'en empara et trouva ainsi la première grande tente qu'il put dresser. Tous les hommes de désordre se joignirent alors à ce rebelle. Mohammed rappela ʿAmir et confia le gouvernement du district de Malaga à ʿAbd el-ʿAzîz ben ʿAbbâs, avec qui Ibn H'afçoûn fit la paix. [**P. 107**] La bonne intelligence régnait donc entre eux deux, mais à la suite du rappel d'ʿAbd el-ʿAzîz, Ibn Hafçoûn s'agita de nouveau, et les troubles recommencèrent comme auparavant. Alors Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz se rendit dans ce district pour poursuivre ceux qui avaient ouvertement participé à la guerre civile, et il se fit livrer des ôtages par les habitants de Tacorona en garantie de leur obéissance.

Parmi les phénomènes qui marquèrent cette année figure ce que racontent Râzi et d'autres. Il y eut à Cordoue un violent tremblement de terre, et le vent qui s'éleva au moment de la prière du maghreb amena des nuages noirs chargés de tonnerre et d'éclairs : six hommes foudroyés furent précipités sur le dos et il en mourut deux ; tout le monde fut jeté le front contre terre et il n'y eut que l'imâm qui resta debout. Des deux hommes tués, qui étaient les plus rapprochés du prince, l'un eut les cheveux brûlés, la face et le côté gauche tout noircis, l'autre avait le côté droit noirci. Les quatre autres ne bougèrent pas tant que l'imâm n'eut pas fini, et quand on leur demanda la sensation qu'ils avaient éprouvée, ils répondirent qu'ils avaient senti le feu passer sur eux comme un flot pesant. Les assistants remarquèrent qu'il y avait dans la mosquée une odeur de brûlé, mais on ne trouva ni sur les parois ni dans le plafond aucune trace

de la foudre. Ce tremblement de terre ébranla les palais et les montagnes, et les habitants se précipitèrent des maisons dans les champs en adressant d'humbles prières au Tout-Puissant. De l'aveu général, ce phénomène se fit sentir de la mer de Syrie jusqu'aux pays septentrionaux les plus éloignés et jusqu'à l'extrémité des pays habités par les chrétiens.

En 268 (1er août 881), El-Mondhir ben Mohammed ayant comme général Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz marcha contre les points les plus reculés de la frontière, porta un coup à Saragosse et conquit la place forte de Rota ; de là il s'avança contre l'Alava, y conquit de nombreux châteaux-forts et en fit évacuer beaucoup d'autres... [*lacune?*] dans la crainte de quelque dommage pour ses troupes et parce qu'il s'attendait à rester vainqueur (1).

En la même année les rapports se tendirent entre El-Mondhir et le vizir Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz.

En 269 (21 juil. 882), dit Râzi, Mohammed ben Omeyya ben Choheyd partit en expédition contre les districts de Malaga et d'Elvira, où régnaient le désordre et l'insubordination ; il ramena le calme chez les habitants, [**P. 108**] rétablit la paix et s'occupa de faire descendre des montagnes dans les plaines de Malaga et autres des Benoû Refâʿa et d'autres populations.

En 270 (11 juil. 883), Mohammed ben Choheyd acheva de ramener dans les plaines les Benoû Refâʿa. Au cours de sa campagne, il reçut de l'émir Mohammed un avis l'informant de faire d'ʿAbd el-ʿAzîz ben el-ʿAbbâs le gouverneur du canton d'Elvira; il s'en retourna après avoir fait cette nomination.

(1) Cf. *Annales*, p. 258, où il faut corriger *Fertayâna* en *Barbotania*; Ibn Khaldoun, IV, 132.

En la même année, Hâchim fit campagne dans le district de Malaga et put faire descendre de la montagne de Bobastro [1] ʿOmar ben H'afçoûn, qu'il emmena à Cordoue. Ce chef y fut installé par l'imâm et traité par lui de la manière la plus libérale [2].

En 271 (29 juin 884), ʿOmar ben H'afçoûn s'enfuit de Cordoue et se réfugia dans la montagne de Bobastro. L'émir Mohammed s'occupa avec ardeur de le combattre, et ce chef fut, l'année suivante, serré de près.

En 272 (18 juin 885), ʿAbd Allâh, fils de l'émir Mohammed, marcha avec Hâchim le général dans la direction de l'Ouest où il alla combattre Ibn Merwân, qui était dans la montagne d'Acherghîra [3].

H'ayyân ben Khalaf [4] s'exprime ainsi au sujet d'ʿOmar ben H'afçoûn : Ce rebelle, le plus important d'Espagne, s'appelle ʿOmar ben H'afç, et H'afç, connu sous le nom de H'afçoûn, était fils d'ʿOmar ben Djaʿfar ben Chetîm ben Dhobyân [5] ben Ferghaloûch ben Adfounch, et descendait de chrétiens convertis du district de Tacorona dans la province de Ronda. Le premier converti de cette famille fut Djaʿfar ben Chetîm, dont les enfants prati-

---

(1) Sur l'emplacement exact de Bobastro, que Simonet retrouve dans les ruines de Las Mesas de Villaverde, voir Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 321.

(2) Sur d'autres faits des années 270 et 271, voir *Annales*, 260 ; Ibn Khaldoûn, IV, 132.

(3) Comparez *Annales*, p. 260, sous l'année 271, et p. 262 ; Ibn Khaldoun, IV, 132.

(4) Il s'agit du célèbre chroniqueur plus souvent cité sous le nom d'Ibn Ḥayyân, qui mourut en 469 ; voir sur lui notamment Pons, *Ensayo*, n° 114.

(5) Damyân dans Ibn Khaldoûn, IV, 134 ; sur cette généalogie, cf. *Mus. d'Esp.*, II, 190 ; texte du *Bayân*, t. II, p. 48 des notes.

quèrent aussi l'islamisme; il eut entre autres fils ʿOmar et ʿAbd er-Rahmân, et ʿOmar ben Djaʿfar devint père de H'afçoûn, lequel eut pour fils ce maudit rebelle d'ʿOmar, qui se révolta d'abord contre l'émir Mohammed et qui ensuite fut l'instigateur de guerres et de désordres qui dépassent tout ce qu'ont jamais fait des révoltés en Espagne. Il fit dès l'abord de la place forte de Bobastro, l'une des plus inexpugnables de l'Espagne, le siège et la capitale de son insurrection. Cela eut lieu en l'année dont nous parlons, où, pour la dernière fois, il y remonta et, y installant son autorité, il sut se soustraire au pouvoir du sultan, si bien que celui-ci dut accepter la situation et le laisser tranquille. L'autorité de l'insurgé fleurit librement pendant trois règnes successifs des princes descendant de Merwân et imâms de la Communauté espagnole, dont Mohammed est le premier en date; [**P. 109**] la mort ne l'atteignit que par la main du quatrième, ʿAbd er-Rahmân en-Nâçir, ainsi qu'il sera raconté en détail plus loin.

En 273 (8 juin 886), El-Mondhir ben Mohammed ayant pour général Mohammed ben Djahwar entreprit une expédition contre le canton de Malaga et marcha sur la ville d'el-Hâmma (Alhama), occupée par H'ârith ben H'amdoûn des Benou Refâʿa, qui prêtait aide à ʿOmar ben H'afçoûn; les deux alliés se trouvaient alors réunis dans cette ville. El-Mondhir établit son camp sous les murs d'Alhama, investit complètement la ville et en poursuivit l'attaque pendant deux mois. Quand les assiégés furent à bout, ils firent une sortie par la porte de la ville pour tenter la fortune des armes, tandis que leur chef se tenait à l'intérieur; mais il reçut plusieurs blessures et perdit l'usage de sa main, ses compagnons mis

en déroute furent tués ou mis hors de combat, et le reste dut rentrer à Alhama. El-Mondhir était tout à la joie de son succès quand il apprit que son père l'émir Mohammed venait de mourir dans la nuit du mercredi au jeudi 28 çafar (4 août 886). Ce prince fut inhumé dans le palais, mais El-Mondhir put arriver avant ce moment et prononcer sur lui les dernières prières.

QUELQUES TRAITS ET ANECDOTES CONCERNANT L'ÉMIR MOHAMMED (1).

Il avait la parole facile et élégante, beaucoup de retenue, de l'éloignement pour toutes les choses blâmables, de l'amour pour la vérité et les gens de bien; il refusait d'écouter les violents et se détournait des injustes; homme intelligent, d'un bon naturel et d'une magnanimité louable, il avait l'esprit prompt et clair, et tous ceux qui le fréquentaient ou conversaient avec lui reconnaissaient son incontestable talent de compréhension et d'intelligence des choses, sa subtilité et sa finesse d'esprit, son haut jugement. Il était le plus entendu du monde dans le calcul et dans les détails du service, et quand il se présentait quelque difficulté de ce côté c'était à lui qu'on recourait; si quelque omission était commise par les trésoriers ou par ceux qui avaient à établir les comptes, elle n'échappait pas à son regard ni à son examen. Il releva une erreur d'un cinquième de dirhem sur un compte présenté par un trésorier et s'élevant à cent mille dinars. Il en ordonna la rectification, mais les em-

(1) Le *Machmua* et Ibn el-Koûtiyya parlent assez longuement du caractère de ce prince; cf. *Annales*, 262; Dhabbi, p. 16; *Mus. d'Esp.*, II, 158.

ployés du service visé eurent beau réunir leurs efforts, ils ne purent retrouver cette erreur tant elle était bien cachée et d'importance minime, et, avouant leur impuissance, ils remirent le compte à l'envoyé du prince en avouant qu'ils ne pouvaient découvrir l'erreur. Mais l'émir retrouva l'endroit où elle avait été commise, [**P. 110**] et elle portait bien sur un cinquième de dirhem.

Hâchim ben ᶜAbd el-ᶜAzîz a dit ceci : « L'émir Mohammed était plus que qui que ce soit intelligent, rempli de discernement et ayant le jugement le plus net. Quand il nous consultait, chacun faisait de son mieux pour parler et donner une solution : si nous voyions juste il approuvait, mais si quelque chose laissait à désirer, il argumentait contre le point faible et l'exposait avec une netteté telle que nulle intelligence ne trouvait rien à y corriger ou critiquer. »

On rapporte encore qu'il dit un jour à Hâchim en refusant d'approuver comme insuffisamment étudiée une affaire que ce chef lui proposait : « Sache, Hâchim, qu'en agissant précipitamment on s'expose aux chutes, et que si nous suivions tes fausses démarches, si nous prêtions l'oreille à tes avis erronés, nous serions tes associés dans la chute et les complices de ta précipitation ; doucement donc, va lentement, car si tu vas trop vite on te rendra la pareille ! » D'esprit réfléchi et grave comme il était, il remplissait son devoir à l'égard de ses clients et de leurs enfants, et nul ne trouvait à reprendre dans leurs actes sans qu'il écoutât ou fît écouter la plainte.

Comme il avait donné le poste de secrétaire (*kâtib*) à ᶜAbd el-Melik ben ᶜAbd Allâh ben Omeyya par bienveillance et pour lui constituer un traitement, il lui adressa

un jour une réponse où il disait : « Nous te connaissions et nous n'avons rien fait sans savoir ce que tu valais, mais nous avons agi par bienveillance et pour te constituer un revenu ; nous te permettons donc de recourir à des secrétaires qui soient bien au courant des affaires. Choisis-en qui soient de confiance et sur qui tu puisses te reposer ; nous-même nous t'aiderons en surveillant tes livres et en te dirigeant jusqu'à ce que tu sois au courant et en état de faire le service. » L'obtention de ce poste élevé provoqua contre ʿAbd el-Melik la jalousie de ceux qui se voyaient, à raison de leurs connaissances, mieux qualifiés pour remplir ces fonctions, et il se trouva ainsi exposé à des attaques dont les plus vives furent celles de Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz, qui faisait mousser ses bévues, relevait ses erreurs et exposait son insuffisance. Mais l'émir Mohammed, d'esprit pénétrant comme il était, négligeait ces attaques, et il les supporta longtemps ; puis un jour il fit appeler Hâchim et lui parla en ces termes : « Il y a longtemps que toi et les autres fonctionnaires vous accablez ce secrétaire de reproches touchant son ignorance et son insuffisance. Or nous lui avons adjoint des subordonnés pour l'aider et faire la besogne à sa place. Pour notre service et pour les places qui dépendent de nous, nous ne faisons qu'en continuer l'attribution dans les conditions où y furent nommés à l'origine ceux qui en étaient dignes. Si nous ne remplaçons pas vos pères par vous, [**P. 111**] que nous ne vous remplacions pas par vos fils, pour qui nous montrerons-nous bienveillants, sur qui placerons-nous nos bienfaits ? Sera-ce sur les fils des chaufourniers, des bouchers et autres gens semblables ? C'est toi qui devrais le plus pousser dans ce sens et redresser l'opinion à cet égard,

puisque tu espères qu'il en sera ainsi pour tes enfants et tes descendants ! » Hâchim alors, reconnaissant tout ce qu'il devait au prince, se mit à lui baiser les pieds et les mains.

Il était recherché et aimé en tous pays. Mohammed ben Aflah, prince de Tâhert, ne prenait ou n'ajournait aucune détermination, ne résolvait aucune difficulté que d'après son avis et ses ordres (1); de même les Benoû Midrâr à Sidjilmâssa. Ferdinand, roi de France, [Charles le Chauve ?], appréciait hautement son intelligence et lui envoyait des présents et de riches cadeaux. C'est ce Ferdinand qui fit faire une figure de Jésus pesant trois cents livres d'or fin, entourée de rubis et d'émeraudes, et portée sur un pied [*koursi*] d'or pur également incrusté de rubis et d'émeraudes. Quand cette image fut achevée, il se prosterna devant elle et en fit faire autant à tous les habitants de son pays, ce qui eut lieu à cette époque ; après quoi il en fit don au préposé à l'Eglise d'or, à Rome (2).

Mohammed soignait les intérêts de son peuple et veillait à ses commodités ; c'est ainsi qu'il dispensa les Cordouans de la charge des levées militaires et du service obligatoire. D'après Ibn H'ayyân, le nombre des cavaliers destinés à former l'expédition d'été dirigée contre la Galice et commandée par ʿAbd er-Rahmân, fils du

---

(1) Ibn el-Koûtiyya (f. 39) se borne à une allusion aux liens d'amitié qui unissaient les princes de Tâhert aux Omeyyades. Notre compilateur, dans le t. I, n'en parle pas (p. 282 et s.) ; cf. de Goeje, *Jakubi*, p. 102.

(2) « Interea Karolus rex sancto apostolo optulit purissimo auro et gemmis constructam vestem, habentem gemmas prasinas, hiacinthinas et albas » (Duchesne, *Liber pontificalis*, II, 161 ; une note de l'éditeur fait remarquer que le Charles en question doit être Charles le Chauve, l'évènement dont il s'agit étant de 864 ou postérieur).

prince, se décomposait ainsi : le canton d'Elvira en fournit 2900 ; Jaën, 2200 ; Cabra, 1800 ; Bâgha (Priego), 900 ; Tacorona, 297 ; Algéziras, 290 ; Ecija, 1200 ; Carmona, 185 ; Sidona, 6790 ; Malaga, 2600 ; Fah'ç el-Balloût', 400 ; Moron, 1400 ; Todmîr, 156 ; Rovina, 106 ; Calatrava et Ourît (Oreto), 387. Il faut à cela ajouter le nombre, resté inconnu, des Cordouans qui participèrent également à cette expédition. Tel fut le total des guerriers qui accompagnèrent ʿAbd er-Rahmân postérieurement à la suppression [**P. 112**] de la charge qui avait incombé jusque là aux habitants de Cordoue, des districts qui en dépendent, etc. Mohammed les déchargea de l'obligation, chaque année renouvelée, de fournir des recrues destinées aux expéditions d'été dirigées contre les pays chrétiens, et leur confia le soin de choisir eux-mêmes les volontaires qui partiraient de leur plein gré pour faire la guerre sainte. Cette suppression fut envisagée comme un bienfait par les intéressés, qui redoublèrent d'éloges et de reconnaissance pour le prince en s'applaudissant de vivre sous son règne.

Plusieurs chroniqueurs rapportent, comme le tenant de Bak'i ben Mokhalled (1), que celui-ci déclarait n'avoir conversé avec aucun autre prince d'intelligence plus parfaite ou de mérite plus grand que l'émir Mohammed. « J'arrivai un jour, dit-il, à l'audience royale : le prince commença par les louanges de Dieu et l'éloge du Prophète ; après quoi il énuméra les khalifes les uns après les autres, donnant à chacun l'éloge qui lui convenait,

---

(1) Ce juriste célèbre, + 276 H., est l'objet d'une longue notice d'Ibn el-Faradhi (éd. Codera, nº 281) ; voir aussi Makkari, notamment I, 812 ; II, 115 et 120 ; Goldziher, *Die Zahiriten*, p. 115. — L'anecdote qui suit se retrouve dans l'ʿ*Ikd*, II, 366.

le qualifiant comme il le méritait, rappelant ses actes mémorables et ses mérites dans le style le plus clair et les paroles les plus éloquentes ; il continua ainsi jusqu'à ce que, arrivé à son propre nom, il se tut. »

Au commencement du règne de Mohammed des dénonciations lui furent adressées contre ce savant, qui, à la suite de son long voyage, revenait d'Orient en en rapportant de vastes connaissances, des traditions d'une authenticité incontestable, la science des points de droit et de religion controversés. Cela souleva la colère des juristes de Cordoue partisans du *ra'y* et des opinions toutes faites (1), attachés à la tradition, dépourvus des sciences critiques et manquant de connaissances étendues ; poussés par l'envie, ils parlèrent de lui en termes injurieux, l'accusèrent formellement d'hérésie, le rendirent odieux au peuple, et beaucoup d'entre eux, allant même jusqu'à l'accuser d'hétérodoxie et d'athéisme, déposèrent solennellement en justice pour demander sa mort. Ils s'entretinrent à ce sujet avec l'émir Mohammed, le mirent au courant de ce qui le concernait, chargèrent leur ennemi de tout ce qui pouvait pousser le prince à ordonner sa mort et réclamèrent de lui une prompte décision. Baki, excessivement effrayé, se cacha par crainte d'une exécution capitale, et fit des préparatifs pour fuir d'Espagne si possible. Sa bonne étoile le poussa à rechercher la protection de Hâchim ben ʿAbd

(1) Le mot *ra'y* qui, à cette époque, désigne plutôt la « spéculation », paraît ici devoir s'entendre de l'application pratique. On le voit, comme dans notre texte, employé en opposition au *khilâf* et à l'*ikhtilâf* dans Makkari, I, 812, l. 20, et dans Ibn Faradhi, p. 82, l. 19. — Le mot *taklîd* n'est rendu qu'approximativement par « opinions toutes faites ».

el-ʿAzîz [**P. 113**] et à solliciter son appui ; de plus, il s'adressa par lettre à l'émir, le conjurant au nom de Dieu d'épargner sa vie, de mûrement peser son cas, et de provoquer une réunion contradictoire entre lui, accusé, et ses adversaires, de manière à entendre ses arguments, après quoi l'émir prendrait la décision que Dieu lui suggérerait. Ce fut grâce à l'inspiration divine que Hâchim, ouvrant l'oreille aux réclamations du savant et s'occupant de son affaire, lui prêta le secours de son influence et remit cette lettre au prince en lui exposant le véritable état des choses. Mohammed, ramené à l'indulgence pour Bak'i et se méfiant de ses dénonciateurs, accorda un sauf-conduit au savant et organisa une réunion contradictoire entre lui et ses accusateurs. Lui-même y assista et entendit Bak'i réduire par ses arguments ses adversaires à l'impuissance ; il se rendit clairement compte que l'envie dont le savant était l'objet avait pour cause l'infériorité de leurs connaissances, et il fit cesser leurs attaques. Reconnaissant qu'il l'emportait par sa science solide et étendue, il le fit entrer dans le corps des juristes et passer à un rang supérieur. Bak'i arriva au degré le plus élevé de science et ne cessa plus de jouir, jusqu'au jour où il mourut, d'une haute considération auprès du peuple aussi bien que du prince.

Au commencement de son règne, en ramadân 239 (fév. 854), mourut l'homme le plus savant de toute l'Espagne, ʿAbd el-Melik ben H'abîb, dont le nom complet était Aboû Hâroûn ʿAbd el-Melik ben Soleymân ben Merwân ben Djahla ben ʿAbbâs ben Mirdâs Solami [1]. Il se trouvait d'abord dans le canton d'Elvira, et il fut

(1) Sur ce savant, + 238 ou 239, voir ci-dessus, p. 20.

transféré de là à Cordoue par l'émir Mohammed, ou plutôt par son père ʿAbd er-Rahmân ben el-H'akam. Mohammed ben ʿOmar ben Lobâba[1] disait : « Chez les Espagnols, le savant est ʿAbd el-Melik ben H'abîb ; l'intelligent, Yah'ya ben Yah'ya ; le juriste, ʿIsa ben Dînâr[2] ». Ibn Wad'd'âh' et d'autres ont dit : « Il n'est venu en Espagne aucun juriste meilleur que Soh'noûn, mais il en est venu un plus bavard (?) », faisant ainsi allusion à Ibn H'abîb. Celui-ci était lettré, grammairien, poète, savait le Koran par cœur, était versé dans les diverses branches des récits, des généalogies et de la poésie ; il composa de nombreux et bons ouvrages de droit, de belles-lettres et de chroniques, et mourut de la pierre à l'âge de soixante-quatre ans. [**P. 114**] Il adressa à l'émir ʿAbd er-Rahmân ben el-H'akam ces vers sur la nuit d'Achoûra (10 moharrem) :

[*Basît*] Lors d'Achoûra, n'oublie pas le Miséricordieux, il ne t'oubliera pas non plus ; mentionne son nom, le tien sera mentionné parmi ceux des gens de bien. Celui qui peut veiller la nuit d'Achoûra vivra heureux tout le long de l'année. Forme donc un souhait, et puissé-je te servir de rançon pour le vœu que nous inspire celui qui, vivant ou mort, est le meilleur des hommes ! [3]

---

(1) Makkari cite à plusieurs reprises le nom de ce savant, + 314, dont la biographie figure dans Dhabbi (n° 222), de même que dans Ibn el-Faradhi (n° 1187) ; mss d'Alger, n° 851, f. 12 v°, et 884, f. 32 v° ; Ibn Farhoûn, ms 5032 de Paris, f. 107 v° ; cf. Pons, *Ensayo*, p. 51. On retrouve la citation qui suit dans Makkari (I, 464 et 466) et dans Ibn Khallikan (IV, 31).

(2) Juriste malékite, + 212 ; voir Ibn el-Faradhi, n° 973 ; Dhabbi, n° 1144 ; mss d'Alger, n° 851, f. 2 v°, et 884, f. 24 ; ms 5032 de Paris, f. 87 v° ; *Kitab el-Oyoun*, éd. de Goeje, p. 371, etc. Cf. Ibn Khallikan, IV, 31.

(3) Deux autres vers de cette pièce ont aussi été rapportés par Makkari, I, 463.

L'émir Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân alla à Roçâfa en partie de plaisir avec Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz (1); il y passa la journée à s'amuser et, quand la nuit s'approcha, il retourna au palais, mais il était quelque peu préoccupé. Un témoin auriculaire a rapporté que Hâchim lui disait : « Descendant des khalifes, que la vie de ce monde serait agréable si la mort ne nous guettait! — Fils d'infidèle, repartit le prince, tu te trompes en parlant ainsi! N'est-ce pas grâce à la mort que nous occupons maintenant ce trône? aurions-nous jamais régné si la mort n'existait pas? »

Il mettait beaucoup d'entrain à faire la guerre aux chrétiens et aux rebelles; plus d'une fois il s'enfonça en pays ennemi pendant six mois et davantage, brûlant et détruisant tout (2). C'est lui qui commandait à l'affaire du Guadacelete, qui compte parmi les plus remarquables et dont la pareille n'avait pas eu lieu jusqu'alors en Espagne. C'est à ce sujet qu'ʿAbbâs ben Firnâs (3) a fait un poème qui nous dispensera de décrire la bataille :

[*Tawîl*] Dans cette armée aux cris divers mais unie dans un même esprit, dévorant les espaces, se grossissant des tribus et serrant les rangs, on prendrait les épées qui se laissent entrevoir pour des éclairs qui apparaissent furtivement dans de sombres nuées, et dans les conversions les sommets des étendards sont comme de longues barques aux

(1) On retrouve cette anecdote dans l'ʿ*Ikd*, II, 366; elle figure dans les *Mus. d'Esp.*, II, 158.

(2) Ce passage ainsi que la poésie qui suit sont empruntés à l'ʿ*Ikd*, II, 367.

(3) Makkari cite encore d'autres vers de ce poète (I, 101; II, 91), à qui Dhabbi (nº 1247) a consacré trois lignes. Un court extrait de la poésie qui suit et qui se retrouve dans l'ʿ*Ikd* (II, 367) a été inséré par Dozy in *Mus. d'Esp.*, (II, 163).

avirons impuissants à fendre la mer. Si elle met en mouvement les meules du combat, c'est autour d'un axe que forme l'intelligence d'un noble et vertueux prince dénommé Mohammed, tout comme le Sceau des prophètes, et dont les possessions dépassent toute description. Par suite de ce qu'il a fait le mardi matin, alors que l'aurore avait détaché la corde passée dans les boutonnières du rideau nocturne, les deux montagnes de Wâdi Salit' ont pleuré puis sangloté sur ces nombreuses victimes, chrétiens et incirconcis ; la mort a lancé son appel, et tous y ont répondu : tels on voit les scarabées se jeter sur la fiente qui s'étale sur un monticule. [**P. 115**] Il n'avait pas encore fait d'attaque générale que l'ennemi tournant le dos prenait la fuite comme fait un homme désarmé, tandis que les clients furieux semblaient autant de nobles faucons acharnés à la destruction d'une bande de grues, ou plutôt, par ma foi, des loups guerriers qui se précipitent en rangs serrés contre une montagne bondée de défenseurs. Ibn Youlyos (le fils de Jules) faiblissant disait à Moûsa : « Je vois la mort partout, devant aussi bien que derrière ou sous moi. » Nous leur tuâmes mille et mille hommes, puis encore autant ajoutés à deux et deux autres mille, en outre de ceux que le fleuve roula dans son lit et submergea ou qui de la berge y tombèrent.

Voici ce que dit Aboû ʿOmar Sâlimi : « " Dans (l'une de) ses premières campagnes en pays ennemi, pour laquelle il avait levé et recruté des troupes, étudié toutes choses comme il l'entendait, il se trouva en face de l'ennemi, dont la cavalerie débordait de la vaste plaine, remplissait tout, auprès ainsi qu'au loin, et qui, prêt pour la rencontre, s'avançait au combat. Alors l'émotion envahit l'émir, la peur et la crainte le prirent ; il se figura qu'il ne pourrait échapper aux infidèles, que les musulmans allaient devenir la proie des glaives, et il crut qu'une

fermeté attentive, un examen honnête et droit exigeaient de reculer devant le combat, conformément aux paroles de Dieu : « Ne vous précipitez pas de vos propres mains dans l'abîme » (Koran, II, 191). Alors un guerrier s'avançant lui dit : « Prince, Dieu très haut a dit : « Ceux qui, lorsqu'on leur annonce que l'ennemi se réunit pour marcher contre eux, mettent leur foi en Dieu, reviennent comblés de ses grâces » (Koran, III, 167-168). L'émir répondit : « J'en prends Dieu à témoin, ce n'est pas à moi que je songe ; mais on ne peut exécuter un plan si l'on n'est obéi, et ce n'est pas tout seul que je puis combattre. — Je le jure, dit alors 'Otbi(1), un ange seul peut avoir suggéré ce verset à ce guerrier ; ô prince, consulte donc Dieu cette nuit, aujourd'hui même ! » Ainsi fit Mohammed, et Dieu lui fit voir que le combat était la bonne voie, lui suggéra la conduite correcte et bien vue du ciel. Alors les hérauts appelèrent les guerriers à attaquer les ennemis de la foi et à combattre pour la religion, engageant chacun à faire de son mieux pour assurer la victoire attendue ; puis, les étendards étant préparés et les cœurs fermement disposés à une lutte héroïque, l'émir Mohammed remit le commandement aux mains de son fils El-Mondhir, bien connu pour sa bravoure et qu'entourait l'affection des troupes ; [**P. 116**] les musulmans se portèrent en avant, les deux armées se rejoignirent et la mêlée commença. Dieu donna la victoire aux siens

(1) Il s'agit du célèbre fakih mort en 254 ou 255 et auteur de l'*Otbiyya* ; il s'appelait Mohammed ben Ahmed ben 'Abd el-'Aziz (voir sur lui Dhabbi, n° 9 ; Ibn el-Faradhi, n° 1102 ; Makkari, I, 603 ; ms 851 d'Alger, f. 4 v° ; ms 5032 de Paris, f. 105 v°, etc.). — Une version légèrement différente de l'anecdote dans laquelle il joue un rôle est rapportée par Ibn el-Koûtiyya, f. 41.

et remplaça l'angoisse par l'allégresse". L'annonce de la prière de midi n'avait pas eu lieu que déjà, grâce à la faveur divine, les têtes de plusieurs milliers d'ennemis étaient amoncelées. ʿOtbi a composé à propos de cette victoire un long poème où il chante les louanges de Mohammed, et dont voici un extrait :

[*Kâmil*] Interroge les sabres au sujet de la frontière, ils te diront la vérité, provoque les lances à parler, elles te répondront : ils ont laissé en ces lieux-là le souvenir d'affaires qui sont devenues proverbiales en Orient comme en Occident. Il a subjugué le territoire des infidèles par une victoire qui les a laissés comme des palmiers dévastés par l'incendie ; la guerre qu'il leur a faite a lancé sur eux des foudres qui les ont réduits en cendre grise.

Khalifat d'El-Mondhir ben Mohammed.

Ce prince, dont le prénom était Aboû'l-H'akam, naquit à sept mois, en 229 (29 sept. 845) d'une femme nommée Ayl[1]. Il eut onze vizirs et deux secrétaires, Saʿîd ben Mobachchir et ʿAbd el-Melik ben ʿAbd Allâh ben Omeyya ben Choheyd ; son chambellan fut ʿAbd er-Rahmân ben Omeyya ben Choheyd. Il eut pour kâdi Aboû Moʿâwiya ʿAmir ben Moʿâwiya Lakhmi[2]. Ses généraux furent au nombre de sept. Son sceau portait l'inscription « El-Mondhir est satisfait du décret divin. » Il était brun,

(1) C'est probablement le même nom qui se retrouve dans l'édition imprimée de Dhabbi (p. 17) sous la forme أثل. Il est parlé d'El-Mondhir par Ibn el-Koûtiyya, f. 43-50 du ms ; Ibn el-Faradhi, p. 9 ; *ʿIkd*, II, 367, etc.

(2) Ibn el-Faradhi lui a consacré un article, nº 628 ; Ibn el-Koûtiyya dit qu'il était remarquable par ses vertus et son mérite, f. 43 du ms.

avait les cheveux bouclés et employait le *henné* et le *ketem*; son visage portait des marques de petite vérole. Il eut cinq fils et huit filles[1]. Lors de son intronisation, qui se fit le 8 rebi' I 273 (13 août 886), il était âgé de quarante-quatre ans et dix-sept jours, et il mourut dans une expédition contre Bobastro le samedi 15 çafar 275 (29 juin 888), à l'âge de quarante-six ans et après un règne de deux ans moins dix-sept jours[2]. Il fut inhumé dans le palais de Cordoue, et les dernières prières furent dites sur lui par son frère 'Abd Allâh, grand'père d'En-Nâçir.

La nouvelle de la mort de son père le surprit pendant [**P. 117**] qu'il était occupé à assiéger le château-fort d'Alhama contre le maudit renégat 'Omar ben H'afçoûn. Il regagna alors Cordoue, et les cérémonies d'intronisation furent terminées dès le lendemain de son arrivée; il fit des distributions au *djond* et se concilia l'affection des Cordouans et du peuple par la remise qu'il leur fit de la dîme de l'année courante et de tous les impôts extraordinaires en retard.

Comme la plupart des châteaux-forts du district de Malaga reconnaissaient l'autorité d'Ibn H'afçoûn, El-Mondhir envoya contre eux des corps de troupes qui les firent rentrer dans l'obéissance.

Quand Ibn H'afçoûn vit El-Mondhir lever le siège à la suite de la mort de son père Mohammed, ainsi qu'il vient d'être dit, il se mit aussitôt en mouvement et députa

(1) Sur le nombre de ses enfants, cf. la note 2, p. 44 de Dozy à l'Intr. au *Bayân*.

(2) L'avènement et la mort de Mondhir sont fixés à des dates légèrement différentes dans nos sources; voir Ibn Khaldoun, IV, 132; *'Ikd*, II, 367; *Annales*, 263; *Machmua*, 149.

à toutes les places fortes situées entre Alhama et le littoral, et toutes reconnurent son autorité. Il se dirigea vers Bâgha (Priego) et la montagne de Cheyba, et y prit des richesses plus qu'on ne saurait dire ; tout cela sans qu'il disposât alors de grands moyens d'action ni de beaucoup d'argent ni de troupes ; mais il servait de châtiment entre les mains de Dieu, qui l'employait pour faire sentir sa vengeance à ses serviteurs. Paraissant à une époque troublée, alors que des cœurs endurcis et portés au mal, que des esprits méchants cherchaient les mauvaises occasions et ne demandaient que la guerre civile, il trouva, sitôt qu'il se révolta, le peuple dans les mêmes dispositions et prêt à faire cause commune avec lui. Les populations se réunirent autour de lui, et il s'adressa à leur amour-propre : « Depuis trop longtemps, leur disait-il, vous avez à supporter le joug de ce sultan qui vous enlève vos biens et vous impose des charges écrasantes, tandis que les Arabes vous accablent d'humiliations et vous traitent en esclaves. Je ne veux autre chose que vous faire rendre justice et vous tirer d'esclavage ». Ces paroles d'Ibn Hafçoûn trouvaient toujours un accueil favorable et reconnaissant, et ce fut ainsi que l'adhésion de tous ceux qui habitaient les châteaux-forts lui fut acquise. Ses partisans se composaient de brigands et d'hommes de désordre qu'il attirait par l'espoir de conquêtes et de pillage. Il témoignait d'ailleurs de l'affection à ses compagnons et de la déférence à ses intimes ; tout malfaiteur et impie qu'il était, il respectait les femmes et observait les règles de l'honneur, ce qui lui conciliait tous les esprits ; une femme portant avec elle son argent et son avoir pouvait aller seule d'une ville à une autre sans que qui que ce soit tentât contre elle la moin-

dre chose. Le châtiment qu'il employait était la mort; il ajoutait foi au dire d'une femme, d'un homme ou d'un enfant quelconque, [**P. 118**] et, sans demander d'autre témoin, il punissait celui, quel qu'il fût, dont on se plaignait; son fils même devait se soumettre aux prescriptions de la justice. Il traitait d'ailleurs les guerriers avec considération et rendait des honneurs aux héros, à qui il pardonnait quand il restait le plus fort; des bracelets d'or étaient la récompense de ceux qui rivalisaient de courage.

Tous ces procédés servirent beaucoup à Ibn Hafçoûn, qui poussa ses incursions jusqu'à Cabra et par delà jusqu'à la bourgade d'El-Djâliya, attaqua Alcaudete, dans le canton d'Elvira, ainsi que les environs de Jaën, et fit prisonnier ʿAbd Allâh ben Semâʿa, gouverneur de Priego. Du côté du château-fort d'Iznajar, dans le canton de Malaga et non loin de Cabra, se réunirent un grand nombre de malfaiteurs partisans d'Ibn Hafçoûn, ce qui effraya fort les habitants de Cabra et les empêchait de bouger. Quand El-Mondhir fut prévenu de la situation, il envoya Açbagh ben Fot'ays à la tête d'un corps considérable de cavalerie contre ce fort d'Iznajar, qui fut pris à la suite d'un siège et dont les défenseurs furent mis à mort. El-Mondhir envoya également de la cavalerie commandée par ʿAbd Allâh ben Mohammed ben Mod'ar et par le page (*feta*) Aydoûn dans le pays de Lucena, région de Cabra, où se trouvait un corps de partisans d'Ibn H'afçoûn, lesquels furent assiégés et combattus jusqu'à extermination.

En l'année où El-Mondhir monta sur le trône, dit Râzi, Mohammed ben Lope fit avec des bandes de musulmans

une incursion dans le pays d'Alava ; Dieu donna la victoire à ce chef, qui fit un grand massacre de chrétiens.

En djomâda I de la dite année 273 (oct. 886), El-Mondhir fit emprisonner Hâchim ben ʿAbd el-ʿAzîz, vizir et favori de son père, puis il le fit mettre à mort le même mois (1). Hâchim, à cause de son influence auprès de l'émir Mohammed et de sa qualité de favori, était très jalousé, et des dénonciations fréquentes arrivaient jusqu'à El-Mondhir, car tout le monde lui en voulait. El-Mondhir, en montant sur le trône, voulut lui rester fidèle et continuer de le traiter comme avait fait son père, de sorte qu'il lui donna les fonctions de chambellan. Mais tout le monde était ligué contre Hâchim, les attaques dont il était l'objet redoublèrent et l'on travestit tous les faits, de telle sorte que les décrets divins le concernant s'accomplirent. Entre autres choses que l'on dénatura se trouvent les vers récités par Hâchim lors de l'enterrement de l'émir Moḥammed :

[**P. 119** ; *Wâfir*] J'ai bien à déplorer pour moi-même ton trépas, ô Mohammed, loyal ami de Dieu, bienfaiteur insigne ! Pourquoi d'autres encore en vie ne sont-ils pas morts et n'ont-ils pas, à ta place et pour mon avantage, vidé la coupe empoisonnée ? (2)

On prétendit que les mots *encore en vie* s'appliquaient à El-Mondhir. De sa prison, Hâchim adressa les vers suivants à sa jeune esclave ʿAdj :

---

(1) La disgrâce de Hâchim est rappelée assez sèchement par Ibn el-Koûtiyya (f. 42), par le *Machmua* (p. 149) et par Ibn Khaldoûn (IV, 132) ; cf. *Hollat*, p. 73.

(2) Ces deux vers sont également cités par le *Machmua*, l. l., et par la *Hollat*.

[*Tawîl*] Ce qui m'empêche d'aller te voir, c'est que je suis renfermé dans une prison à la porte solide et garnie de verroux de fer. Ne sois pas, ô 'Adj, surprise de ce qui m'arrive, car les vicissitudes de ma fortune présente n'ont pas de quoi étonner : n'ayant pas marché droit quand je le pouvais, j'ai rencontré ce que j'aurais dû redouter. Combien m'ont dit : « Fuis, malheureux, et va vivre en sécurité et loin de tes ennemis dans quelque autre endroit de la terre ! » Mais j'ai répondu : « La fuite est un acte vil, et mon âme a assez de culture et de valeur pour dominer l'adversité ; j'accepterai la décision de Dieu à mon égard ; l'homme, d'ailleurs, peut-il se soustraire au décret divin ? « Ceux dont hier j'avais à supporter les haineuses injures s'empresseront de porter leurs lèvres à ma coupe et de s'y abreuver ! » [1]

L'émir le fit exécuter de nuit dans sa prison, confisqua ses biens et fit abattre son hôtel ; il emprisonna les gens de son entourage ainsi que ses enfants, à qui il réclama une amende de deux cent mille dinars ; il ne leur fit grâce ni de celle-ci ni de la prison, et ce ne fut qu'après la mort de ce prince que son frère ʿAbd Allâh, lui ayant succédé, les remit en liberté, leur rendit leurs terres et nomma l'un d'eux vizir et général.

En la même année eut lieu la bataille perdue par les Tolédans, qui avaient enrôlé les Berbères chassés de Truxillo ; plusieurs milliers de ces soldats restèrent sur le terrain.

En 274 (28 mai 887), l'émir El-Mondhir marcha à la tête de ses troupes contre ʿOmar ben H'afçoûn, dont il conquit les châteaux-forts situés dans le canton de Malaga, ainsi que ceux situés du côté de Cabra. S'avançant ensuite contre Bobastro, capitale du rebelle, il en fit le

---

(1) La *Hollat* (p. 76) nous a aussi conservé ces vers.

siège et le serra de très près, non sans porter le ravage dans tous les environs. Ensuite il s'en éloigna pour se diriger sur Archidona, où se trouvait ʿAychoûn : il dressa son camp sous les murs de cette place, et le siège qu'il en entreprit réduisit les habitants à l'extrémité, [**P. 120**] si bien qu'ils finirent par renoncer à soutenir ʿAychoûn et sa famille, et même qu'ils l'abandonnèrent lui et ses partisans [1]. Alors l'émir pénétra dans la place et fit main-basse sur eux et sur les Benoû Mat'roûh', qui étaient au nombre de trois, H'arb, ʿAwn et T'âloût'; les châteaux-forts appartenant à ceux-ci dans la Sierra de Priego furent conquis, et ces chefs, devenus captifs de l'émir, furent envoyés par lui à Cordoue, où il les fit exécuter et crucifier avec dix-neuf autres des leurs. Quand à ʿAychoûn, il fut crucifié entre un cochon et un chien, à cause de ce qu'il avait l'habitude de dire que l'émir, s'il pouvait s'emparer de lui, n'avait qu'à le faire mettre en croix entre un cochon crucifié à sa droite et un chien à sa gauche. En effet ce chef avait pleine confiance en sa bravoure et se croyait sûr, grâce à sa force et à sa vaillance, de n'être pas pris. Désespérant de venir autrement à bout de son ennemi, l'émir soudoya un habitant d'Archidona, qui s'engagea à employer la ruse ; et en effet ʿAychoûn, étant un jour entré sans armes chez l'un des traîtres, on se jeta sur lui, on le ligota et on l'envoya chez l'émir.

SITUATION D'ʿOMAR BEN H'AFÇOUN PENDANT LE RÈGNE D'EL-MONDHIR.

Dans la seconde année du règne d'El-Mondhir, à la date indiquée plus haut, " ce prince marcha avec le plus

(1) C'est d'après notre auteur, qui donne en effet le plus de détails, qu'est rédigé le récit des *Mus. d'Esp.*, II, 202.

de troupes qu'il put contre Bobastro, en commença un siège consciencieux et combattit très vigoureusement Ibn H'afçoûn qui y était renfermé. Sa cavalerie se répandit dans ces régions et s'y empara des plaines et des monts. De là il s'avança contre la ville d'Archidona pour la détruire et faire passer à ses habitants un terrible et calamiteux moment, à raison de l'obéissance qu'ils prêtaient à Ibn H'afçoûn et de leur communauté de but avec les habitants de ces châteaux-forts. Alors des messagers envoyés par eux apportèrent à l'émir des paroles de soumission et l'engagement de rentrer dans le sein de la communauté des fidèles; ces propositions furent accueillies par le prince, qui traita tous ces gens avec douceur et s'empara ensuite de la Kaçba, où il fit prisonnier le gouverneur nommé par Ibn Hafçoûn. Mais celui-ci persista dans la fausse voie et l'erreur, ne changea pas son attitude d'ennemi et de rebelle. Alors l'émir, l'attaquant de nouveau, [**P. 121**] l'assiégea étroitement, et Ibn Hafçoûn, se trouvant manquer d'aides et de soutiens, se voyant pris à la gorge par l'émir et privé de tout moyen de fuite nocturne, appliqua toutes les forces de son esprit à la tromperie et à la ruse pour se dégager des cordes qui l'enceignaient, des rets qui l'enlaçaient. Il feignit de consentir à se soumettre, et annonça que la loyauté serait le but auquel tendraient les efforts de son obéissance, à condition qu'il serait auprès de l'émir comme l'un des principaux du *djond*, qu'il habiterait Cordoue avec sa famille et ses enfants, que ses deux fils feraient partie des clients et que lui-même ne cesserait pas d'être traité avec bienveillance. L'émir accéda à cette demande, s'engagea par serment solennel et fit aussitôt dresser un acte d'amnistie; il accorda aux en-

fants d'Ibn Hafçoûn les plus précieux vêtements et fit charger des bêtes de somme de l'argent et des objets qui leur étaient destinés, déployant en cela une grande générosité et comblant tous leurs désirs et souhaits. Ibn Hafçoûn ayant, dans le but de mieux confirmer encore sa ruse perfide, demandé cent mulets pour transporter ses effets et sa famille, l'émir les lui envoya sous la protection de dix centurions et de cent cinquante cavaliers, le traitant ainsi des plus honorablement et ajoutant bienfaits à bienfaits. Alors Ibn Hafçoûn expédia tout ce monde à Bobastro, où étaient sa famille et ses enfants, ses biens acquis et héréditaires. Les troupes (de l'émir) étaient parties de ce château, de même que le kâdi et les juristes qui avaient rédigé le traité de paix, dans la conviction qu'il n'y avait ni ruse ni mensonge et que sans aucun doute toute crainte de troubles de la part du rebelle était écartée. Les troupes s'étant dispersées après que le camp fut levé et la tombée de la nuit lui facilitant la violation de ses serments, Ibn Hafçoûn s'enfuit de ce château-fort et put sans être inquiété regagner Bobastro. Tombant sur les centurions, il les combattit, enleva les mulets du convoi et, reprenant le même genre de vie qu'auparavant, il déclara aux siens qu'il était toujours leur chef suprême [1]. Alors l'émir El-Mondhir jura de recommencer le siège et de le poursuivre sans pitié jusqu'à soumission de son ennemi. Il fit ses préparatifs de campagne, réunit de très nombreux guerriers et vint camper de nouveau sous les murs de Bobastro, [**P. 122**] qu'il fit envelopper de toutes parts, et pour

(1) Cet acte de trahison est aussi raconté dans l'*'Ikd* (II, 367).

l'attaque et le siège de laquelle il prit les dispositions les plus rigoureuses ".

" Ces projets et leur réalisation firent qu'Ibn Hafçoûn perdit tout espoir de tenir plus longtemps dans ces châteaux-forts. Pendant quarante-trois jours, l'émir resta à le guetter avidement sous les murs de Bobastro; mais souffrant déjà d'une maladie qui inquiétait son entourage, il fit venir son frère ʿAbd Allâh pour le remplacer et exercer le commandement. Aussitôt après l'arrivée de ce dernier, il rendit l'âme, laissant de vifs regrets à tous ceux qui l'avaient approché. Dès qu'il fut mort, ses troupes se débandèrent et se divisèrent sans qu'ʿAbd Allâh pût les retenir ni les réunir, tandis qu'Ibn Hafçoûn, se rendant maître du camp, le pillait entièrement. Le corps de l'émir défunt fut transporté à dos de chameau à Cordoue, où il fut inhumé à côté de ses ancêtres. Le peuple ne regretta que bien peu sa mort, car il devait, sur l'ordre de l'émir, se transporter sous les murs de Bobastro et s'y installer " (1).

En la même année, une grande sécheresse sévit en Espagne, et des prières furent faites pour demander de la pluie. Le 1er janvier, il tomba une grande quantité de neige, mais pas de pluie; on recommença les prières à plusieurs reprises, mais sans succès, et le désespoir envahit tous les cœurs. La pluie, qui survint dans les premiers jours de février, releva les courages; on se réjouit de la faveur que Dieu venait de manifester, et on

(1) La substance de cet amphigourique récit comporte une dizaine de lignes de texte dans l'*ʿIkd*, l. l.; j'ai suivi cet ouvrage pour donner à la dernière phrase, aussi peu précise que la plupart des autres, un sens différent de celui où l'a entendue Dozy, Intr. au *Bayân*, p. 45.



lui en adressa des actions de grâces. El-ʿAkki [1] dit à ce propos, en même temps qu'il fait l'éloge d'El-Mondhir :

[*Kâmil*] La pluie vivifiante est venue, et des esprits envahis par de sombres pensées ont recouvré le calme. Dieu a rendu la vie à ses serviteurs alors que le désespoir les livrait à de mauvaises suggestions, et un retour de sa grâce a tout réparé ; faute de ses bienfaits nous étions ensevelis sous les calamités ! Que les glorieux noms du Roi des rois soient bénis, que son saint pouvoir soit glorifié !

Ailleurs il dit :

[**P. 123**] Notre époque est heureuse grâce au prince sûr qu'est El-Mondhir, le bonheur règne dans les cœurs grâce à son bon gouvernement ;

Et poursuit ainsi jusqu'à :

Reçois ces (vers), loyal ami de Dieu, fils d'un père non moins loyal, de la part d'un homme reconnaissant et sincère.

Ce fut le 15 çafar 275 (29 juin 878) que mourut, comme nous venons de le dire, l'émir El-Mondhir pendant qu'il était à assiéger à Bobastro le scélérat d'Ibn Hafçoûn ; il avait quarante-six ans et avait régné deux ans moins quelques jours [2].

TRAITS ET ANECDOTES LE CONCERNANT.

Ce prince aimait et honorait ses frères, fréquentait leurs réunions, leur donnait des cadeaux, les invitait à ses séances intimes ; il distribuait des largesses aux

(1) Nulle part je n'ai pu retrouver la trace de ce poète.

(2) Ce prince paraît avoir été empoisonné par son frère et successeur ʿAbd Allâh (Dozy, Intr. au *Bayân*, p. 44 ; *Mus. d'Esp.*, II, 204).

poètes qui lui récitaient des vers soit pendant qu'il était en campagne soit à son retour. Entre autres poètes qui s'attachèrent à lui on cite Ah'med [ben Mohammed] ben ʿAbd Rabbihi[1] et El-ʿAkki. Nul khalife de ses prédécesseurs ne déploya autant que lui de bravoure ou de témérité, de fermeté dans la conception et la réalisation de ses projets ; il fit à ce point de vue plus en un an qu'un autre dans tout son règne. Les fauteurs de guerres civiles les plus braves et les plus résolus se soumettaient sans peine à lui et lui faisaient parvenir, avant même qu'elle leur fût demandée, leur promesse d'obéissance. Au dire des gens les plus qualifiés, il ne serait plus resté, s'il avait seulement vécu un an de plus, aucun rebelle dans le canton de Malaga, et ce que l'on sait de lui le prouve. Un trait le montra tout d'abord : la nouvelle de la mort de son père ne l'empêcha pas de dévier du chemin qui le menait à Cordoue et ne lui fit pas prendre la voie la plus courte. Aucun souci, aucune affaire si importante qu'elle fût ne lui en fit négliger une autre ; il se dirigea vers Malaga, y mit les choses en ordre et en confia le soin à Soleymân ben ʿAbd el-Melik ben Akht'al et à ʿAbd er-Rahmân ben H'oreych, auprès de qui il plaça des conseillers (?) choisis parmi les Arabes et dans son entourage. Après quoi, en un seul jour il se fit prêter le serment de fidélité, fit des distributions au *djond*, examina les remises (?) à faire au peuple, l'abolition des dîmes à consentir en faveur des Cordouans pour s'attirer leurs éloges, l'appel des troupes et leur envoi sous

---

(1) Auteur de l'importante compilation intitulée *El-ʿIkd el-ferîd* (voir Ibn Khallikân, I, 92 ; ms 2327 de Paris, f. 4 ; Introduction au texte du *Bayân*, p. 27 ; Pons, *Ensayo*, p. 51, etc.). Il vécut de 246 à 328.

la direction d'un général. Il déploya la même activité dans toutes ses affaires ; aussi commandait-il aux évènements.

[P. 124] Khalifat d'ʿAbd Allâh ben Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân (1).

Ce prince, prénommé Aboû Mohammed, était né le 15 rebîʿ II 229 (11 janv. 844) d'une mère nommée Behâr selon les uns, ou ʿAchâr selon d'autres. Il eut deux chambellans, ʿAbd er-Rahmân ben Choheyd et Ibn es-Selîm (2) ; il eut vingt-six vizirs et trois secrétaires, ʿAbd Allâh ben Mohammed Zedjâli (3), ʿAbd Allâh ben Mohammed ben Aboû ʿAbda et Moûsa ben Ziyâd (4). Il avait le teint clair et coloré, les yeux bleus, le nez aquilin, était blond, de taille moyenne et se teignait en noir. Il eut onze fils, entre autres Mohammed la Victime (*el-maktoûl*), père d'ʿAbd er-Rahmân en-Nâçir, et treize filles. Son intronisation eut lieu le jour même de la mort de son frère El-Mondhir le samedi 15 çafar 275 (29 juin 888) au camp installé sous les murs de Bobastro. Il retourna ensuite à Cordoue en emportant le cadavre de son frère, à l'inhumation duquel il procéda après s'être fait prêter serment de fidélité en cette ville. Il mourut en 300 (18 août 912) à l'âge de soixante-douze ans, après

---

(1) On peut voir sur ce prince notamment l'ʿ*Ikd*, II, 368 ; le *Machmua*, p. 150 ; Makkari, I, 226 ; Ibn Khaldoun, IV, 132 ; *Hollat*, p. 65 ; Dhabbi, p. 17 ; Ibn el-Koûtiyya, f. 43 du ms ; Ibn el-Faradhi, p. 9 ; *Mus. d'Esp.*., II, 207 et s., etc.

(2) Son nom était Saʿid ben Mohammed (Ibn el-Koûtiyya, f. 44).

(3) Qui fut aussi vizir (Ibn el-Koûtiyya, f. 44).

(4) Il fut aussi grand kâdi à Cordoue (Ibn el-Faradhi, n° 1456 ; Ibn el-Koûtiyya, f. 43, v°).

un règne de vingt-cinq ans et quinze jours. Voici sur lui des vers d'Ibn ʿAbd Rabbihi :

[*Tawîl*] Le règne d'ʿAbd Allâh est pour les hommes une période de pèlerinage ; on ne profère de son temps aucune parole honteuse, on ne commet aucun acte libertin. Sa justice lumineuse projette la clarté dans les sombreurs de la violence : telle l'aurore illumine les ténèbres de la nuit. Il a redressé la flèche de la religion en lui donnant pour fer la justice, pour coche la crainte de Dieu. Il a mis au jour l'attirail de la foi qui remplit son cœur et qui est son seul amour : nul obstacle tiré de sa qualité royale ne l'a arrêté dans ses pratiques, à la différence d'autres dans sa situation.

" Le pouvoir, quand il le prit, était rongé par la violation des traités, déchiré par la désunion, troué par l'hypocrisie ; la guerre civile sévissait, une obscurité profonde régnait, les cœurs étaient divisés, la communauté des fidèles déchirée et en révolte, le faux s'étalait, le mal s'affichait, [**P. 125**] les suppôts de Satan s'entendaient pour accabler les fidèles " [1]. Le peuple par suite était plongé dans les ténèbres d'une sombre nuit que n'illuminait aucune aurore, où ne parvenait même pas le scintillement des étoiles ; contre les musulmans se réunissaient les chrétiens et les fauteurs de troubles leurs semblables, qui avaient mis l'épée à la main, et qui tuaient, combattaient, opprimaient les fidèles, dont la pénible vie finissait par une mort misérable ; on ne cultivait plus la terre, et l'espèce semblait près de s'éteindre. Ce prince alors mit tous ses efforts, déploya toute son énergie à combattre les ennemis de Dieu et les

(1) Voyez le tableau que fait Dozy de la situation de l'Espagne musulmane à cette époque (*Mus. d'Esp.*, II, 207).

siens propres, transporta le siège de la guerre en pays chrétien, les régions musulmanes de l'Espagne eurent des frontières respectées, la lutte contre les hypocrites et leurs pareils se trouva être à la fois le devoir établi et la nécessité la plus urgente.

La première chose à laquelle il donna ses soins fut d'envoyer Ibrâhîm ben Khamîr [1] recevoir le serment de fidélité d'Ibn Hafçoûn et de ses partisans. Ibrâhîm se rendit auprès de ce chef, qui fit montre de bonnes dispositions et jura fidélité ; l'envoyé du prince se retira en emmenant H'afç, fils d'ʿOmar, et plusieurs autres de ses partisans, qui prêtèrent aussi serment et que l'émir renvoya après les avoir traités avec honneur et respect pour se concilier leur amitié. Ibn H'afçoûn pendant quelque temps resta fidèle à ses promesses et s'abstint d'actes hostiles ; mais ensuite il rouvrit les hostilités et agit comme auparavant : sans respect pour le droit de ceux qu'il devait respecter, il fit main-basse sur les biens des habitants des cantons voisins, recommença les mêmes honteux ravages qu'auparavant et dépouilla les voyageurs. Cela se passait l'année même où ʿAbd Allâh monta sur le trône.

En 276 (6 mai 889), l'émir en personne marcha contre Bobastro et les châteaux-forts de Malaga, et se retira après avoir détruit tous les vivres de la région et avoir serré celle-ci de près ; dans la capitale même il laissa le Cordouan Mohammed ben Doneyn. Mais Ibn Hafçoûn sortit aussitôt de son repaire avec tous les brigands qui se joignirent à lui, et mit le siège devant Ecija, puis de-

(1) Le nom de ce général figure aussi dans Ibn Hayyân (*Ib.*, II, 265).

vant le château-fort d'Estepa [1], qu'il prit. L'émir envoya alors contre lui un corps de troupes, et Ibn Hafçoûn, qui confessa ses torts, reçut un acte d'amnistie envoyé par le prince.

En la même année, Mohammed, fils de l'émir ʿAbd Allâh, fut chargé du gouvernement du canton de Séville. Pendant qu'il exerçait ces fonctions, un groupe d'Arabes de Séville [**P. 126**] se rendit à Carmona et mit la main sur cette ville.

En la même année eut lieu la révolte de [Aboû Yahya Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân ben] ʿAbd el-ʿAzîz Todjîbi, connu sous le nom d'El-Ank'ar [2].

Ibn Hafçoûn, en violation des traités, marcha contre Baëna, qu'il attaqua ; il promit aux habitants de les respecter, mais quand ceux-ci allèrent le trouver, il les tua traîtreusement, s'empara de leurs biens et réduisit leurs enfants en esclavage.

Les habitants de Jaën, sans respect pour l'autorité, expulsèrent leur gouverneur ʿAbbâs ben Lak'ît', et ce fut Ibn Châkir [3] qui régna en cette ville.

En 277 (25 avril 890) naquit ʿAbd er-Rahmân en-Nâçir.

Le kâïd Ibn Aboû ʿAbda [4] marcha contre Jaën, où s'était installé le rebelle Ibn Châkir ; il l'assiégea, le com-

---

(1) En caractères arabes استبة (et اصطبة dans Ibn Hayyân, ap. *Correct.*, p. 47), à 3 ou 4 lieues à l'Est d'Ossuna (اشونة, qui figure dans le *Merâcid* et dans la *Çila*, n° 390, mais non dans Edrisi).

(2) Sur l'histoire des Todjibides, voir l'article de Dozy, *Recherches*, t. I, p. 221 de la 2ᵉ éd., p. 211 de la 3ᵉ.

(3) Sur Kheyr ben Châkir, cf. *Mus. d'Esp.*, II, 262 et 276, et plus bas.

(4) La *Hollat* parle de trois membres de cette famille (pp. 79, 132 et 137). Celui qui est ici cité doit être Aboû'l-ʿAbbâs Ahmed ben Mohammed, dont la biographie est résumée en une note dans Bekri, *Description de l'Afrique*, 214.



battit, tua un certain nombre de ses partisans et livra aux flammes une grande quantité de maisons de cette ville.

H'afç ben el-Moro fit une expédition contre Sawwâr [1]. Après avoir placé des troupes en embuscade, il fit une incursion dans le pays, et Sawwâr, sortant pour le combattre, tomba dans l'embuscade et fut tué.

Ibn Châkir, le rebelle installé à Jaën, périt dans les circonstances que voici. Ibn Hafçoûn, désireux de reconnaître de nouveau l'autorité de l'émir et de se concilier celui-ci par la mort d'Ibn Châkir, envoya au rebelle des cavaliers pour lui faire croire qu'il était disposé à le soutenir. Ibn Châkir, s'étant porté à la rencontre de cette troupe de renfort, fut assailli et massacré par ceux qui la formaient ; sa tête fut envoyée à Ibn Hafçoûn, qui à son tour la réexpédia à l'émir ʿAbd Allâh et qui se porta alors sur Jaën, dont il frappa les habitants d'amendes considérables. Jaën et Elvira restèrent quelque temps sans être administrées par un fonctionnaire de l'émir.

En 278 (15 avril 891), l'émir ʿAbd Allâh marcha contre Polei, du canton de Cabra, où se trouvait l'ennemi de Dieu Ibn Hafçoûn avec un grand nombre de ses partisans, brigands et renégats, qui avaient poussé leurs ravages dans la région de Cordoue et avaient été jusqu'à enlever les moutons de cette ville même. Parti le 1er çafar (15 mai), le prince alla camper vis à-vis de lui et engagea un combat acharné où il resta vainqueur ; son ennemi mis en fuite se réfugia avec une troupe des siens dans ce château-fort, mais sa famille même ne

(1) Sawwâr ben Hamdoûn était le chef des Arabes Kaysites ; voir *infra*, p. 137 du texte ; *Mus. d'Esp.*, II, 214 ; *Notices*, p. 258. Hafç ben el-Moro était un lieutenant d'Ibn Hafçoûn (*Mus. d'Esp.*, II, 225).

put y pénétrer avec lui, et de tous ceux qui la composaient pas un ne put échapper aux poursuites. L'émir alors s'endormit très satisfait et les musulmans gardèrent bien [**P. 127**] la porte, convaincus que le lendemain ils allaient mettre la main sur lui dans l'intérieur du château. Mais le vaincu parvint à s'échapper avec quelques-uns de ses compagnons, et quand, le lendemain matin, l'émir fut informé de la chose, il lança inutilement des cavaliers à sa poursuite, car on ne retrouva pas les traces du fuyard. Le prince entra un autre jour dans le château, qu'il trouva rempli d'approvisionnements de toutes sortes. Son armée comptait dix-huit mille cavaliers, et l'on dit qu'Ibn Hafçoûn, après avoir réuni tous ceux qui tenaient les châteaux-forts [lui obéissant] dans l'Espagne tout entière, marcha contre lui à la tête de trente mille hommes. Ce rebelle fut encore mis en déroute, et la plupart de ses partisans périrent; il en entra un certain nombre dans le camp de l'émir, qui les fit rechercher, et ces hommes, au nombre de mille, périrent sous ses yeux de la main du bourreau. Tel est le récit de la *Behjat en-nefs*.

ʿAbd Allâh marcha ensuite contre Ecija, qu'il assiégea et où quantité d'habitants périrent dans les combats. Quand les survivants furent à bout de ressources, ils élevèrent du haut des murailles leurs enfants dans leurs bras en poussant d'humbles cris de grâce, et ils obtinrent ainsi leur pardon.

En 279 (3 avril 892), les habitants d'Archidona trahirent Ahmed ben Hâchim. Ibn Hafçoûn viola de nouveau les engagements de paix et d'obéissance qu'il avait pris.

En 280 (23 mars 893), El-Mot'arrif ben ʿAbd Allâh commanda une expédition dirigée contre Ibn Hafçoûn à

Bobastro, qu'il assiégea et dont il ravagea tous les environs.

ʿAbd Allâh fit bâtir le château-fort de Loja, dont il confia la garde à Idrìs ben ʿObeyd Allâh.

Alphonse fils d'Ordoño entra dans la ville de Zamora[1] et la fit [re]construire ; elle avait eu pour fondateurs les barbares de Tolède.

En 281 (13 mars 894) l'émir ʿAbd Allâh confia à ʿAbd el-Melik ben Omeyya le commandement d'une expédition dirigée contre les châteaux-forts d'Ibn Mostana[2]. Cet officier assiégea le château d'Iznajar et, dans les combats qu'il livra, tua un grand nombre d'habitants ; il ruina aussi le château d'Es-Sahla, et regagna ensuite Cordoue.

En 282 (2 mars 895), l'expédition d'été fut confiée à El-Motarrif fils de l'émir ʿAbd Allâh, avec ʿAbd el-Melik ben Omeyya comme général. Or ce prince, étant dans le voisinage de Séville, s'empara de la personne d'ʿAbd el-Melik, le fit exécuter[3] [**P. 128**] et le remplaça dans ses fonctions par Ahmed ben Hâchim. L'armée resta pendant quatre jours dans le même lieu, et il adressa

---

(1) Le nom de cette ville est ici écrit سمورة ; on trouve شمورة dans Ibn el-Athîr (*Annales*, 104). C'est la première orthographe que donne Edrisi, dans la partie relative à l'Espagne qui a été publiée par E. Saavedra, *La geog. de Esp. del Edrisi*, Madrid 1881, p. 59. Le *Merâcid* épelle la lecture *Sammoura* (II, 53). On trouve quelques détails sur cette ville dans la *Géographie d'Aboulféda*, II, 250. — Alphonse III le Grand fut roi des Asturies de 866 à 910 J. C.

(2) Ce chef exerçait son pouvoir dans les montagnes de Priego et était l'un des alliés d'Ibn Hafçoûn (*Mus. d'Esp.*, II, 262, etc.).

(3) Sur le meurtre de ce général, qui s'appelait, d'après Ibn el-Koûtiyya (f. 44), ʿAbd el-Melik ben ʿAbd Allâh ben Omeyya ben Yezîd, voir cet auteur, f. 44 v°, et l'intr. au texte du *Bayân*, p. 54, ce qui permettra de comprendre les trop brèves indications de notre auteur.

des promesses d'amnistie aux habitants de Séville et de Sidona ; ceux de cette dernière ville acceptèrent de se soumettre, lui payèrent l'impôt, et le pays reconnut son autorité [1]. Il s'avança ensuite contre les Sévillans, (qui avaient refusé), leur livra bataille, les battit et les massacra jusque sous les murs de la ville ; après quoi il traversa le fleuve et livra les bourgades [de l'autre rive] à la ruine et à la destruction.

El-Mot'arrif ben ʿAbd Allâh jeta en prison Ibrâhîm ben Haddjâdj, [Koreyb] ben Khaldoûn et Ibn ʿAbd el-Melik Chidoûni [2], et les fit charger de fers ; il fit couper la langue et rompre les reins à Sah'noûn le secrétaire.

Le tribut de Séville ayant été envoyé, les Benoû Haddjâdj (*sic*), Ibn Khaldoûn et Chidoûni furent, quand il arriva, extraits de la prison de Cordoue et remis en liberté.

RÉVOLTE DES BENOU H'ADDJADJ A SÉVILLE.

Ibrâhîm ben H'addjâdj ayant regagné Séville, sa patrie, en laissant son fils comme ôtage à Cordoue, procéda au partage par moitiés du canton dépendant de Séville, l'une lui étant attribuée et l'autre revenant à Ibn Khaldoûn. Cet état de choses dura plusieurs années, mais ʿAbd Allâh s'efforçait de semer la discorde entre eux en faisant savoir à chacun d'eux le fond des pensées

(1) D'après Ibn el-Koûtiyya, ce fut Séville qui accepta et Sidona qui refusa les promesses de Motarrif. Comparez d'ailleurs *Mus. d'Esp.*, II, 298.

(2) De ces trois chefs les deux premiers commandaient à Séville, le troisième à Sidona. Ibn el-Koûtiyya écrit *Horeyth* le nom que nous retrouvons plus bas sous la forme *Koreyb*, que Dozy a aussi acceptée ; voir aussi la *Hollat*, p. 96.



de son associé [1]. Il arriva un jour qu'Ibrâhîm ben Haddjâdj et Koreyb ben Khaldoûn écrivirent à l'émir au sujet de leurs affaires, en même temps que Khâlid ben Khaldoûn, frère de Koreyb, s'adressait aussi à lui pour l'exciter contre Ibrâhîm, dont, ajoutait-il, lui et son frère pouvaient s'assurer à leur gré. ʿAbd Allâh écrivit sa réponse sur l'original de la lettre. Or le messager chargé d'emporter les diverses lettres laissa tomber celle adressée par Khâlid à l'émir; un page du palais, l'ayant trouvée, en prit connaissance et la remit à l'envoyé d'Ibrâhîm ben H'addjâdj en lui disant de la porter au plus tôt à son maître; et ce dernier, en la recevant, fut définitivement fixé sur les sentiments intimes à son égard des deux fils de Khaldoûn. Cela se passait en 286 (17 janv. 899). Alors Ibrâhîm invita courtoisement les deux frères à un repas [**P. 129**] auquel ils se rendirent; puis, quand ils se trouvèrent réunis, il leur adressa des reproches à l'un et à l'autre, exhiba la réponse que leur avait adressée l'émir, et, après leur en avoir fait prendre connaissance, redoubla d'énergie dans les reproches qu'il leur adressait. Alors Khâlid, tirant un poignard qu'il portait dans sa manche, en frappa Ibrâhîm à la tête et, déchirant sa coiffure, le blessa au visage. En présence de cette agression, Ibrâhîm appela ses gardes présents, qui tuèrent à coups de sabre les deux frères; puis leurs deux têtes furent jetées à ceux de leurs partisans et de leurs guerriers qui les avaient accompagnés et qui alors se débandèrent, mais qu'on poursuivit en les tuant et les pillant. Quant aux cadavres des deux frères, Ibrâhîm les fit ensevelir et inhumer.

---

(1) Voir le récit de Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 303; Ibn Khaldoûn, IV, 135.

Il fut alors reconnu par les habitants de tout le canton avoisinant Séville, puis il s'adressa à l'émir pour s'excuser du massacre des deux frères, en alléguant que c'étaient eux qui l'avaient poussé à violer ses engagements, mais que dorénavant il pratiquerait l'obéissance à l'égard du prince, et sollicitait l'investiture du gouvernement de Séville. ʿAbd Allâh condescendit à sa demande, et Ibrâhîm se trouva seul maître de Séville, " où il préleva les impôts, se constitua une garde, augmenta sa situation, accrut, par ses libéralités, ses espérances; ses actes louables et ses beaux faits l'élevèrent au-dessus de ses contemporains, et sa bonne renommée s'étendit au loin ".

Ibrâhîm, toujours occupé à adresser des demandes à l'émir, alla jusqu'à réclamer la mise en liberté de son fils ʿAbd er-Rahmân, qui était retenu à Cordoue en qualité d'otage [1]. Le refus que lui opposa ʿAbd Allâh le jeta dans la désobéissance, et il se mit, pour nuire à l'émir, à faire passer à Ibn Hafçoûn des secours en argent et en soldats, ce qui augmenta d'autant la force et les convoitises de ce rebelle. Ibrâhîm cependant ne cessait pas d'envoyer à l'émir des émissaires secrets pour tâcher d'obtenir la mise en liberté de son fils, moyennant quoi lui-même rentrerait dans les limites du devoir. Le prince finit par y consentir et relâcha ʿAbd er-Rahmân ben Ibrâhîm, non sans l'avoir comblé de bienfaits ; de plus il renouvela l'investiture de Séville en faveur d'Ibrâhîm, qui redevint soumis comme auparavant [**P. 130**] et sous l'administration de qui cette région trouva la prospérité. Au dire de H'ayyân ben Khalaf, « Ibrâhîm ben Haddjâdj,

(1) Cf. Ibn el-Koûtiyya, f. 47 v. ; *Mus. d'Esp.*, II, 311.

étant devenu gouverneur de Séville, de Carmona et des régions avoisinantes, acquit une grande renommée qui s'étendit au loin; il se constitua une armée (*djond*) à laquelle, tout comme le prince, il attribua une paie régulière; on y comptait cinq cents cavaliers. » Ibrâhîm avait à la cour de Cordoue des gens qui veillaient à ses intérêts et qui, le tenant au courant de ce qui se passait le concernant, lui donnaient des conseils sur la conduite à tenir. Ce fut ainsi qu'il renonça à plus fournir de l'aide à Ibn Hafçoûn et à reconnaître loyalement l'autorité du chef de la Communauté des fidèles; l'émir de son côté le traita sur le pied que méritait son mérite reconnu, et Ibrâhîm jouit ainsi jusqu'à sa mort de la plus haute considération auprès du prince.

H'ayyân dit encore: « Ibrâhîm ben H'addjâdj avait à Séville un kâdi chargé de rendre la justice et un préfet de police qui appliquait les peines corporelles, tout comme le prince dans sa capitale [1]. Il était dur pour les gens mal famés, implacable pour les scélérats; on venait par terre et par mer solliciter sa générosité et lui présenter des choses rares et précieuses; il avait à Séville des fabriques où son nom était brodé sur les étoffes, ainsi que le faisait alors le prince. A Carmona, qui lui obéissait également, il éleva le château-fort et construisit de bonnes fortifications; c'est en cet endroit que se trouvaient les écuries destinées aux chevaux qu'il montait, et à tout moment il allait de l'une à l'autre ville. Sa libéralité lui attirait des louanges auxquelles il se plaisait; les poètes étaient l'objet de ses largesses, car il ressemblait dans sa conduite aux plus grands princes. Il veillait

(1) Sur la situation d'Ibrâhîm à Séville, cf. *Mus. d'Esp.*, II, 313.

à ce qu'on distribuât des secours aux anachorètes et aux pieux solitaires [1]. Les Cordouans qui empêchaient ses troupeaux laissés à eux-mêmes de s'égarer, recevaient de lui des honneurs et des cadeaux. Leur plus grand poète, Aboû ʿOmar Ahmed ben ʿAbd Rabbihi, se rendit de préférence, entre tous ces agitateurs qui remuaient alors l'Espagne, auprès d'Ibrâhîm pour solliciter sa générosité, et celle-ci ne lui fit pas défaut, car Ibrâhîm reconnut le mérite de son visiteur. »

Voici en quels termes il décrit les déplacements de ce chef entre Séville et Carmona :

[*Tawîl*] Ibrâhîm n'est pas autre chose qu'une mer de libéralité qui d'un littoral va se fixer sur un autre : Séville la fleurie se pare de sa gloire, et de même la brillante et distinguée Carmona. [**P. 131**] Quand celle-là est illuminée de l'éclat de sa face, celle-ci ne se montre que dans une toilette dépourvue d'ornements ; s'installe-t-il dans celle-ci, c'est celle-là qui le pleure et lui dépêche messagers et messages !

Ce n'est là qu'un extrait de ce poème, qui est bien plus long. Voici un autre extrait d'une longue pièce consacrée à Ibrâhîm :

[*Wâfir*] Le livre du désir, c'est mon cœur qui le forme, ce sont les larmes de mes yeux qui en fournissent l'encre ; c'est sur mon foie que la main des pleurs en trace les lignes dictées par l'insomnie. Comment en serait-il autrement quand mon cœur transporté s'envole vers celui qui attire tous les cœurs? La générosité peut-elle trouver à ne pas s'exercer alors qu'Ibrâhîm est un Hâtim Tay, le généreux par excellence? Lui rendre visite c'est faire le pèlerinage, le louer

(1) En arabe, *ahl el-boyoûtât wa'ch-choraf* (voir Dictionnaire Dozy).

c'est faire la guerre sainte en garnison ou en campagne. Je serais sans excuse de ne pas aller le voir alors que j'ai une monture et du viatique pour la route.

De nombreuses poésies furent adressées à Ibrâhîm ben H'addjâdj par Ahmed ben ʿAbd Rabbihi et par d'autres poètes. Ibn Aboû'l-Feyyâd' (1) rapporte que le poète cordouan Mohammed ben Yahya el-K'alfât' (2) se rendit auprès d'Ibrâhîm pour lui présenter le poème en *n* qui commence par :

[*Khafîf*] Mon départ, qui approche, a mouillé des paupières...

Et il continue par des traits satiriques contre ses compatriotes de Cordoue, les grands de cette ville, les principaux de la cour, pour ensuite les injurier grossièrement. Ibrâhîm, à l'audition de cette pièce, conçut du mépris pour lui et le traita d'indigne en termes insultants, de sorte qu'El-K'alfât' se retira déçu dans son espoir de présents et ayant récolté le digne fruit de ses actes et de ses paroles. Puis, rentré à Cordoue, il composa contre Ibrâhîm la satire qui débute par :

[*Kâmil*] Femme, ne me blâme pas si mon voyage me fait longtemps pleurer... (3)

---

(1) Aboû Bekr Ahmed ben Saʿîd ben Mohammed, appelé Ibn Aboû'l-Feyyâd' ou Ibn Feyyâd',+ en 459, est connu comme historien et comme juriste (Intr. au *Bayân*, p. 75 ; *Çila*, n° 124 ; Pons, *Ensayo*, p. 138).

(2) Ce poète a fourni à Dhabbi (n° 314) l'occasion d'une courte notice ; voir aussi Makkari, II, 199 ; *Hollat*, p. 97, et ci-dessous. L'anecdote ici racontée est reproduite brièvement in *Mus. d'Esp.*, II, 315.

(3) Notre compilateur ne donne que le premier hémistiche d'une pièce dont Ibn Hayyân cite un plus long extrait, à en juger par ce que traduit Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 316.

Ibrâhîm s'irrita quand il entendit cette pièce, et il chargea celui qui la lui avait redite de faire savoir qu'il prêtait le serment solennel que si le poète recommençait [à médire des Cordouans] il lui ferait couper la tête à Cordoue dans son lit même. Aussi El-K'alfât', pris de frayeur, s'abstint-il dorénavant. Ce procédé hautement magnanime d'Ibrâhîm à l'égard des Cordouans [**P 132**] est regardé comme l'un de ses beaux faits, et c'est à ce titre qu'il a été rapporté par le kâdi Ibn Aboû'l-Feyyâd'. Antérieurement El-'Odhri (1) était venu du Hedjâz auprès d'Ibrâhîm, qui l'avait traité selon son mérite et l'avait récompensé somptueusement. Aussi la rumeur publique proclamait-elle son nom.

Aboû 'Amir Sâlimi rapporte dans ses *Dorer el-k'alâ'id* que l'émir, chef, brave, libéral et considéré Aboû Ishâk Ibrâhîm ben Haddjâdj ayant entendu parler d'une jeune esclave de Baghdâd nommée K'amar (2), expédia en Orient des sommes considérables pour l'acheter, et put ainsi la faire venir à Séville. Elle ressemblait à une pleine lune radieuse, parlait bien et élégamment, était versée dans le chant et les modes musicaux, bref Ibrâhîm la trouva tout à fait digne de son nom. Elle faisait aussi des vers que l'on trouvait agréables et qui plaisaient ; voici par exemple comment elle réfute ses critiques :

[*Basît*] Kamar est venue, a-t-on dit, couverte de vêtements déchirés après avoir conquis des cœurs par ses œilla-

(1) Je n'ai retrouvé nulle part le nom de ce poète, qui s'appelait Aboû Mohammed 'Odhri, d'après les *Mus. d'Esp.*, II, 314.

(2) Ce nom de Kamar *(lune)* est souvent donné aux jolies esclaves. Sur celle dont il s'agit, on peut voir encore Makkari, II, 97 ; *Tekmila*, n° 2114 ; *Mus. d'Esp.*, II, 314, où figure la traduction partielle des vers, cités plus loin, dans lesquels Kamar fait sa propre apologie.



des, alors qu'elle s'en allait dans la boue, courant les routes, parcourant les unes après les autres les grandes villes du monde ; mais elle ne figure pas parmi les femmes de naissance de son lieu natal, elle ne sait que faire de la prose rimée et des vers. — Plus intelligents, les hommes n'adresseraient pas de reproches à la merveille que je suis parmi eux ; est-il donc possible que des hommes bien nés déversent le blâme sur une esclave ! L'être humain ne peut tirer gloire, en dehors d'une sincère piété envers son Créateur, que de son intelligence personnelle. Arrière l'ignorance et celui qui s'y plaît ! l'injure et l'ignominie marchent avec elle. Si à l'ignorante seule était réservé le paradis, j'accepterais l'enfer imposé par la volonté du Roi des créatures !

"Tout le temps que vécut Ibrâhim, elle resta dans la plus haute et la plus grande situation, toujours des plus correctement et parfaitement vêtue, servant d'ornement à son époque, lui faisant un titre de gloire qui l'élevait au-dessus de ses concitoyens. Nul de son époque ne put sous ce rapport en faire autant, ne put obtenir le même rang" jusqu'au jour où il mourut subitement en 288 (26 déc. 900)(1). Il eut pour successeur son fils ʿAbd er-Rah'mân ben Ibrâhim ben Haddjâdj, qui gouverna pendant treize ans et mourut en 301 (7 août 913). Le frère de ce dernier, Mohammed ben Ibrâhim, [**P. 133**] gouverna à Carmona tant du vivant de son père que du vivant de son frère et jusqu'à la mort de celui-ci ; il ne séjourna pas à Séville ni n'y exerça le pouvoir. On dit qu'à son instigation une jeune esclave versa à ʿAbd er-Rahmân un poison qui mit fin aux jours de celui-ci.

---

(1) Plus loin on trouve la date de 298, que Dozy est disposé à accepter (*Mus. d'Esp.*, II, 321 n.).

Voici ce que dit Ibn Aboû'l-Feyyâḍ : « Mohammed ben Ibrâhîm ben Haddjâdj resta seigneur de Carmona après la mort de son père; il y gouverna bien et y passa des jours heureux ; "son nom était avantageusement connu, les langues répétaient au loin la reconnaissance qui lui était due ; de partout on allait le trouver, et d'excellents vers disaient ses louanges, les visiteurs recevaient des présents, les louangeurs étaient récompensés ". Après la mort de son père, ce fut ʿAbd er-Rahmân, frère de Mohammed, qui, en sa qualité d'aîné, obtint le gouvernement de Séville, " mais Mohammed l'emporta sur lui par les actes louables qui lui valurent les éloges de son siècle et par ce qu'il montra de ses aptitudes au commandement, de sorte qu'il fut visé par l'envie ainsi que par la gratitude ". Sa période de gouvernement à Carmona marqua plus et dura plus longtemps que celle de son frère à Séville ; elle fut de quatorze ans, et il mourut en 302 (27 juillet 914). »

Er-Râzi dit ce qui suit : « En-Nâçir li-dîn Allâh se rendit maître de Séville en 301 (7 août 913) dans les circonstances que voici. ʿAbd er-Rahmân ben Ibrâhîm ben Haddjâdj, qui s'était rendu indépendant dans cette ville après la mort de son père, étant venu lui-même à mourir, les habitants s'entendirent pour mettre à leur tête Ahmed ben Maslama [1] et repousser Mohammed, frère d'ʿAbd er-Rahmân et seigneur de Carmona ; mais celui-ci et les siens firent de l'opposition et se rallièrent au prince chef de la Communauté des fidèles. Alors En-Nâçir en-

---

(1) Qui était le cousin germain de Mohammed et qui fut choisi par le parti sévillan désireux de rester indépendant du khalife (*Mus. d'Esp.*, II, 332 ; cf. infra, p. 169 du texte arabe).

voya contre Séville des troupes qui livrèrent aux habitants des combats sanglants; il fit ensuite parvenir à Mohammed ben Ibrâhîm l'ordre de serrer de près les Sévillans, lui attribuant le commandement à cet effet et lui adjoignant K'âsim ben el-Welîd, alors commandant de sa garde et ami de Mohammed. Ces deux chefs partirent de Cordoue pour Carmona, d'où leurs troupes poussèrent des attaques dans la direction de Séville: ils conquirent ainsi les districts d'Aljarafe (1), de Tâlik'a, d'El-Borr (2), etc. Alors Ibn Maslama, seigneur de Séville, se voyant près d'être pris à la gorge, réclama du secours au grand chef du désordre, au maudit Ibn Hafçoûn, [**P. 134**] qui vint en personne, le fit sortir de Séville et l'emmena de l'autre côté de la rivière. L'armée était donc dans le château-fort de Cabra avec Mohammed ben Ibrâhîm et Kâsim ben Welîd, qui, se mettant à la tête des gens de l'entourage du prince, attaquèrent et mirent en déroute Ibn Hafçoûn. Le vaincu, piquant droit devant lui, se réfugia dans sa forteresse.

Alors Ibn Maslama, réfléchissant à la querelle qu'il avait avec son cousin Mohammed ben Haddjâdj, au fait qu'il était son cohéritier dans la succession de son père et à ce qu'il ne pouvait rien contre lui, songea à mettre sur un meilleur pied ses rapports avec le sultan En-Nâçir, et lui fit offrir par un envoyé de remettre Séville entre ses mains. Le chambellan Bedr, à la suite de cet appel, vint prendre possession de Séville sans effusion de sang et sans combat; puis, quand il y fut établi, il promit, au

---

(1) Sur Aljarafe *(ech-charaf)*, voir t. I, p. 331 n.

(2) Cette lecture résulte d'une correction de Dozy, qui a établi l'existence d'un district *el-borr* « du froment » (*Rech.*, 3ᵉ éd., I, 309).

nom du sultan, aux habitants convoqués à cet effet, toute espèce de bienfaits et le maintien avec surcroît des distributions (*'awâ'id*) qui leur étaient faites sous les Benoû Haddjâdj. Ce discours reçut l'approbation des auditeurs, et tout marcha parfaitement en ce qui concernait le chambellan et Ibn Maslama. Le chambellan ensuite s'adressa à Mohammed ben Haddjâdj pour lui faire savoir que le sultan, ayant pris possession de Séville, lui enjoignait d'en cesser le siège. Mais Mohammed, au reçu de cette lettre, en goûta peu le contenu et changea de dispositions à l'égard de l'émir. Au mépris de l'obéissance qu'il lui devait, il quitta la nuit même le château-fort de Cabra, qu'il occupait avec Kâsim ben Welîd, et se dirigea vers Carmona avec ses troupes ; en route, il rencontra des troupeaux appartenant aux Cordouans, les enleva et les emmena à Carmona, où il se prépara ouvertement à la résistance. Cependant il les restitua tous à la suite des ordres qu'En-Nâçir lui fit transmettre par le majordome صاحب الحشم.

Après le retour de ce dernier à Cordoue, Mohammed ben Haddjâdj se porta avec ses troupes de Carmona sur Séville, où il arriva le matin, et attaqua cette ville, dont les fortifications étaient partiellement détruites et qu'il espérait enlever ; mais il dut fuir devant la sortie organisée par le gouverneur qu'y avait nommé l'émir, et regagna Carmona.

D'autre part En-Nâçir, en apprenant cette attaque, envoya des troupes de renfort au gouverneur, qui remit la ville en état de défense de manière à ne plus redouter les attaques de Mohammed ben Haddjâdj. En présence des dispositions hostiles de celui-ci, [**P. 135**] En-Nâçir lui dépêcha, pour le ramener à de meilleurs sentiments,




son ami Ibn Welîd, qui réussit enfin à le persuader. Mohammed envoya son intime au prince, qui le reçut et écouta les propositions faites de vive voix au nom de Mohammed, à savoir qu'il quitterait Carmona en y laissant un lieutenant nommé par lui et viendrait habiter Cordoue. Le prince agréa tout et promit de satisfaire entièrement aux demandes de Mohammed, qui, après avoir reçu son messager, porteur de ces promesses, quitta Carmona en ramadân 301 (31 mars 914) et se rendit à Séville avec les principaux de sa famille et une troupe de guerriers. L'émir leur fit distribuer des vêtements d'honneur et des présents proportionnés aux rangs et aux places de chacun auprès de Mohammed, et les traita très libéralement. Il fit de même pour Mohammed, qu'il attacha à sa personne et à qui il donna aussitôt une place de vizir en le comblant de qualificatifs élevés. Puis il entreprit une expédition et se fit accompagner par lui en cette qualité.

H'abîb ben ʿOmar, nommé par En-Nâçir gouverneur de Carmona, se fortifia dans cette ville [pour se soustraire à l'autorité souveraine]. Le prince alla l'y assiéger et se fit suivre de Mohammed ben Haddjâdj en qualité de vizir. Des envieux de ce dernier le dénoncèrent au prince comme étant secrètement de connivence avec Ibn ʿOmar et faisant marcher celui-ci. Alors En-Nâçir le destitua du vizirat et le fit emprisonner avec Ibn Welîd, chef de la garde; mais ces deux personnages furent ensuite rendus à la liberté. Peu de temps après cela, en chawwâl 302 (19 avril 915), Mohammed ben Haddjâdj mourut[1].

---

(1) Ces faits sont exposés d'après notre texte dans les *Mus. d'Esp.*, II, 338.

‘OMAR BEN HAFÇOUN SOUS LE RÈGNE DE L’ÉMIR ‘ABD ALLAH.

"Quand ʿAbd Allâh, montant sur le trône khalifal, reçut des provinces les lettres de fidélité et que tous les hommes reconnurent son autorité, ʿOmar ben Hafçoûn, tout rebelle obstiné qu'il était, malgré son orgueil et les ravages auxquels il se livrait, crut devoir rentrer dans la Communauté et se soumettre aux lois de l'obéissance qu'il devait au prince. Il envoya donc à Cordoue son fils H'afç et quelques-uns de ses partisans pour conclure avec l'émir un traité de paix solennel et définitif, que plus rien ne pût changer, qu'aucune difficulté ne pût arrêter, sous la condition que lui ʿOmar resterait à Bobastro en qualité de fidèle et obéissant sujet. [**P.136**] L'émir, agréant ces bonnes dispositions, consentit à le laisser à Bobastro, traita magnifiquement son fils et ses envoyés, leur fit de nombreux cadeaux et fit partir avec eux ʿAbd el-Wahhâb ben ʿAbd er-Ra'ouf, nommé gouverneur du canton de Malaga et chargé de participer avec Ibn Hafçoûn à l'administration, aux nominations et aux révocations. Cette communauté de pouvoirs dura jusqu'au jour où Ibn Hafçoûn, prenant le dessus, expulsa du canton ʿAbd el-Wahhâb dépouillé de tout. Alors il donna libre carrière à ses crimes, ses hostilités et ses méfaits redoublèrent, si bien que les villages furent près de se vider et le peuple près d'émigrer ; toutes les bourgades de la campagne de Cordoue étaient couvertes de cavaliers, livrées à l'avilissement et au malheur, et le maudit, s'étant emparé d'Ecija et d'Archidona, les mit en parfait état de défense et y installa toutes sortes de machines de guerre".

"Quand l'émir ʿAbd Allâh vit Cordoue ainsi cernée et

ses environs victimes d'une guerre néfaste, il fit planter la tente royale dans la banlieue du faubourg, à Secunda; quand les piliers en furent placés, que les cordes et les liens en furent tendus, Ibn Hafçoûn lança de la cavalerie contre Secunda dans le but de s'emparer de cette tente, de se précipiter sur la ville et de la cerner. Mais aussitôt des cavaliers s'élancèrent contre les agresseurs, les éloignèrent et, arrivant jusqu'à Hafçoûn, le repoussèrent et l'empêchèrent d'avancer par là. Il se réfugia alors dans un château-fort, à Cabra, et l'émir, rassemblant les Cordouans au nombre d'environ quatorze mille, marcha contre Ibn Hafçoûn et ses recrues au nombre d'environ trente mille; son attaque les mit en débandade, les sabres leur travaillèrent les reins et coururent sur leurs traces au point que la terre s'abreuva de leur sang. L'émir ʿAbd Allâh pénétra dans les forts qui avaient secoué son obéissance et qui alors repassèrent sous son autorité ".

Ibn ʿAbd Rabbihi a fait à ce propos les vers que voici :

[*Kàmil*] Ibn Hafçoûn a cherché à s'échapper, mais l'épée le poursuivait et il n'a pu réussir ; |**P. 137**| c'était par une nuit obscure, qu'on aurait pu prendre pour celle de l'ascension du Prophète. Cette guerre, que chaque année il sème, vient de lui donner ce triste produit. Nos ennemis ont dû fuir en un petit groupe qui sait par expérience les suites de la nuit et des marches nocturnes. Demandez-leur de qui ils sont les clients, la réponse sera que toute nuit sombre les compte parmi les siens.

" Après son retour à Bobastro, Ibn Hafçoûn rassembla ses compagnons, en fit dresser une nouvelle liste et, marchant avec eux vers Elvira, il promena dans cette

région une guerre sauvage, si bien qu'il en resta maître et par ruse s'empara du gouverneur. Alors l'émir ʿAbd Allâh envoya contre lui des soldats commandés par Ibn Aboû ʿAbda. Quand les deux troupes se rapprochant furent en vue l'une de l'autre, la cavalerie d'Ibn Aboû ʿAbda se précipita sur celle d'Ibn Hafçoûn, la bouleversa et fit disparaître jusqu'à ses traces. Le rebelle, grièvement blessé, dut se retirer sans remporter aucun avantage, gagner les endroits abrupts, supporter l'humiliation et l'ignominie et retourner, battu, endommagé et avili, dans le fort de Bobastro. Mais il reprit ensuite ses anciennes habitudes, ses procédés d'insurgé et de dévastateur. Cependant l'émir ʿAbd Allâh mettait ses forces en déroute, par les coups qu'il lui portait jetait la frayeur dans son cœur, si bien que ses ardeurs s'éteignaient, que le dégoût prenait ses compagnons et soutiens. ʿAbd Allâh étant mort et En-Nâçir étant monté sur le trône, il s'empressa d'obéir et de rentrer dans la Communauté des fidèles, puis de nouveau il devint traître à ses serments jusqu'à ce que le cours du temps amenât sa disparition".

ÉNUMÉRATION DES INSURGÉS QUI, SOUS LE RÈGNE DE L'ÉMIR ʿABD ALLAH, SORTIRENT DU SEIN DE LA COMMUNAUTÉ ET ALLUMÈRENT LA GUERRE CIVILE.

Le premier de tous fut Ibn Hafçoûn précité, dont nous dirons le reste de l'histoire en suivant l'ordre chronologique.

Sawwâr ben H'amdoûn se révolta dans le château-fort de Monte-Xicar [1], d'où il marcha avec ses compagnons

(1) C'est l'ancien Monte-Sacro, au N. E. de Grenade, près du Gua-

contre Dja'd [1], gouverneur d'Elvira, " qu'il battit et fit prisonnier, non sans l'avoir fait passer par une journée pénible ; puis il le rendit à la liberté après l'avoir comblé de dons, [**P. 138**] et le gouverneur gagna sa ville d'Elvira, où habitaient sa famille et ses enfants. Sawwâr se dirigea vers Grenade et attaqua les châteaux-forts d'Ibn Hafçoûn. Les gens d'Elvira, au nombre de vingt-trois mille environ, s'étant alors rassemblés, Sawwâr, à la tête d'une faible troupe, marcha contre eux et les força de chercher un refuge dans la fuite, les transforma en atômes semés dans l'atmosphère ; la mort planant sur eux les cacha de son ombre, et il en massacra, dit-on, douze mille." Cette affaire est de 276 (6 mai 889). Il y eut entre Sawwâr et Ibn Hafçoûn diverses rencontres "où celui-ci, mis en déroute, dut honteusement tourner les talons, fut grièvement blessé et perdit ses officiers. Le rebelle Dja'd, qui était à Elvira, était pour Ibn Hafçoûn un compagnon d'hypocrisie, s'entendait (?) avec lui pour ravager ces régions [2]. Il ourdit une ruse pour se rendre par la trahison maître de Sawwâr et y consacra tous les soins d'un adversaire. Il entreprit un jour une expédition contre lui après avoir disposé une embuscade : il sortit en personne avec une faible troupe, se livra au pillage et fit du butin. Alors Sawwâr, dans la croyance que son ennemi n'avait pas en arrière des

---

dahortuna (Simonet, *Descripcion*, p. 92 ; *Mus. d'Esp.*, II, 212 et s., dont il faut voir le récit).

(1) Il est appelé Dja'd ben 'Abd el-Ghâfir dans la *Hollat* (p. 80 ad f.) ; l'affaire où Sawwâr le fit prisonnier s'appelle *bataille de Dja'd* (*Mus. d'Esp.*, II, 216).

(2) Il n'est pas question de cette conduite équivoque de Dja'd dans les sources employées par Dozy, qui ne mentionne d'ailleurs pas ce passage (*Ib.*, 231 n.).

troupes de renfort ou de secours, poussa du côté de l'embuscade; il s'avança donc, se croyant sûr de vaincre et de rester le plus fort, à la tête des gens du pays. Mais quand il se fut mis à l'aise comme un homme joyeux et sans contrainte, les soldats embusqués bondirent sur lui à l'instar des sauterelles disséminées, les cavaliers l'entourèrent et il périt, ses troupes battues et dispersées opérèrent leur retraite. Djaᶜd, seigneur d'Elvira, envoya alors à Ibn Hafçoûn la tête de Sawwâr en l'informant du revers et des pertes de leurs ennemis."

"A cette époque, Saᶜid ben Djoûdi[1] se souleva à la tête des Arabes, opposa à Ibn Hafçoûn la guerre et les tromperies, le serra à la gorge, le mit hors d'état d'aller et de venir à son gré. Le rebelle alors eut recours à la ruse et à la fraude à défaut de la force et de la puissance, si bien qu'il s'empara d'Ibn Djoûdi, qu'il retint prisonnier et enchaîné à Bobastro pendant plusieurs mois, jusqu'au jour où il reçut [**P. 139**] des sommes considérables contre lesquelles il le relâcha Comme Ibn Djoûdi dirigea alors tous ses efforts dans un sens hostile à l'émir ᶜAbd Allâh, celui-ci, recourant à la ruse, le fit tuer par trahison dans la maison d'une juive qui était sa maîtresse[2]. Celui qui alors se trouva placé à la tête des Arabes du pays d'Elvira fut Mohammed ben Ad'h'â[3],

(1) Saᶜid ben Soleymân ben Djoûdi, après avoir chanté les exploits de Sawwâr, fut choisi par les Arabes pour remplacer celui-ci (*Mus. d'Esp.*, II, 226). Dhabbi ne lui accorde qu'une sèche mention en deux lignes (nᵒ 795); mais de longues notices lui sont consacrées par Ibn el-Abbâr (*Notices*, 83) et par Lisân ed-Dîn (f. 218 vᵒ du ms 3347 de Paris, article reproduit *ib.* p. 258); cf. ms 3331 de Paris, f. 78 vᵒ.

(2) Ibn Djoûdi, dont la légèreté et les imprudences avaient écarté de lui une portion du parti arabe, fut tué par un mari trompé, d'après Dozy (*ib.*, II, 195). Cf. ci-dessous, p. 225.

(3) Un article lui est consacré dans la *Hollat*, p. 98.



qui reconnut ouvertement l'autorité de l'émir ʿAbd Allâh et qui n'hésita pas à combattre Ibn Hafçoûn de la lance et de l'épée. Mais celui-ci l'ayant vaincu et fait prisonnier, les Arabes payèrent pour sa rançon une somme considérable, après quoi ce chef continua de rester fermement fidèle à l'émir."

Les Arabes se soulevèrent aussi à Séville, s'emparèrent du gouverneur de cette ville, " mirent au pillage ses biens acquis et héréditaires, ne respectant que sa famille et ses enfants; ils tuèrent quantité de ses compagnons et exercèrent à leur gré, sans souci de son autorité, des ravages. Alors les troupes de Carmona et des autres cantons se concentrèrent, entourèrent Séville comme d'une sphère circulaire, se rendirent maîtres des rebelles qui s'y trouvaient et en tuèrent une partie, dans une affaire connue sous le nom de *Journée du troupeau de chameaux* دعفة ."

" Ibrâhîm ben Haddjâdj s'empara de Séville, d'où il dirigea ses attaques et ses méfaits contre les environs de Cordoue; il se lia avec Ibn Hafçoûn pour commettre partout des ravages et (tâcher d')occuper Cordoue cette année même. L'un et l'autre emportèrent des places fortes et des châteaux-forts, consacrèrent leurs efforts aux luttes et aux combats, jusqu'au jour où l'entente qui les liait, les contrats solennels qui les unissaient vinrent à se rompre. Ibn Haddjâdj conclut la paix avec l'émir ʿAbd Allâh, qui le confirma dans sa situation à Séville, lui en remettant la direction, lui en confiant les cantons ainsi que le droit d'y exercer le commandement. "

Deysem ben Ishâk (1) excita également des troubles et

(1) Sur ce chef, voir Ibn el-Koutiyya, f. 46; *Mus. d'Esp.*, II, 263.

s'empara des deux villes de Lorca et de Murcie ainsi que des portions du canton de Todmir qui les avoisinent. Il était aimé des diverses classes de la population, doux à l'égard de ses administrés, libéral; les poètes et les littérateurs, qu'il traitait généreusement, se rendaient de toutes parts auprès de lui.

ʿObeyd Allâh ben Omeyya s'empara du gouvernement de Jaën et pénétra dans le château-fort de [Cazlona][1] et d'autres encore.

[**P. 140**] ʿAbd er-Rahmân ben Merwân, connu sous le nom de *Galicien* (Djalîk'i), s'installa à Badajoz et à Mérida et se sépara de la Communauté des fidèles; il protégea et fréquenta les chrétiens de préférence aux musulmans.

ʿAbd el-Melik ben Aboû'l-Djawâd s'installa à Béja, dont il se rendit maître; il se fortifia dans le château de Mertola et se rendit assez puissant par les constructions qu'il y éleva et les approvisionnements dont il se munit. Des traités le liaient à Ibn Merwân, alors seigneur de Badajoz, et à Ibn Bekr, seigneur d'Ocsonoba[2], de sorte que tous les trois se réunissaient pour tenir tête à leurs ennemis.

---

(1) Le nom de cette place a été omis dans le texte, et est dû à une conjecture de Dozy. Cazlona (Castulo), à une lieue S. de Linares, est un amas de ruines dont le Castro de la Magdalena forme le point le plus important (*Boletin de la R. Ac.*, t. 38, p. 458). Quant à ʿObeyd Allâh ben Omeyya, on verra plus loin qu'il est souvent appelé Ibn ech-Châliya, seul nom sous lequel Dozy le cite.

(2) L'Algarve actuelle, province la plus méridionale du Portugal. Les ruines d'Ocsonoba, aujourd'hui Estoy, sont au nord de Faro ; ce nom est diversement orthographié en arabe (Dozy, *Recherches*, II, 277 ; de Goëje, *Jakubi*, p. 112 ; *Merâcid*, I, 85). Le nom du chef de cette province est Bekr ben Yahya ben Bekr ; il était arrière-petit-fils d'un chrétien nommé Zadulpho (ci-dessous ; Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 261).




Ibn es-Selîm, c'est à dire Mondhir ben Ibrâhîm ben Mohammed ben es-Selîm, se souleva à Médinat Ibn es-Selîm, dans le canton de Sidona, ville qui tirait son nom de son aïeul. Son administration ne mérite aucun reproche, mais il ne montra aucune velléité de soumission jusqu'au jour où il périt massacré par son mamlouk Galindo. Il eut pour successeur Welîd ben Welîd, qui, au plein de son pouvoir, fit sa soumission au khalife ʿAbd er-Rahmân en-Nâçir.

Mohammed ben ʿAbd el-Kerîm ben Elyâs se fortifia dans le fort de Ward (1), dans le canton de Sidona, et fit de son mieux pour exciter des troubles; cela dura jusqu'au jour où En-Nâçir le força de se rendre, comme il fit pour d'autres agitateurs. Il mourut à Cordoue.

Kheyr ben Châkir s'établit dans le château de Jodar, dans le canton de Jaën, et prêta aide au grand agitateur ʿOmar ben Hafçoûn, qui plus tard l'attaqua traîtreusement et envoya sa tête à l'émir ʿAbd Allâh (2).

ʿOmar ben Mod'imm Benzoûti (*ou* Hetroûli), connu sous le nom de Mellâhi, était un soldat régulièrement inscrit sur les listes, qui attaqua le gouverneur de la capitale [Jaën] et, après l'avoir massacré, s'empara de la kaçba.

Saʿîd ben Hodheyl se souleva dans le château de Monteléon, province de Jaën (3); il en éleva et fortifia solidement la kaçba; il resta en état d'insurrection jusqu'au

---

(1) C'est, d'après Fern. Gonzalez, Alcàla de los Gazules. Hiçn al-Ward est cité par Simonet (*Descripcion*, 135).

(2) Les circonstances où il périt sont racontées ci-dessus, p. 202.

(3) Ce lieu est mentionné par le *Meracid* (III, 155), mais non par Edrisi. Il en est maintes fois question dans notre auteur; il paraît se trouver du côté d'Iznajar et Luque (Simonet, 129 et 320).

jour où, forcé par En-Nâçir de se rendre, il alla habiter Cordoue, et y resta jusqu'à sa mort.

Sa'îd ben Mastana se révolta dans le canton de Priego, dont il occupa les châteaux-forts. Il acquit une grande puissance et fit beaucoup de mal partout. D'entre les châteaux qu'il conquit il s'occupa spécialement de quatre, auxquels il donna une force et une inexpugnabilité sans pareilles.

Les Benoû Hâbil, qui étaient au nombre de quatre, l'aîné Mondhir ben H'oreyz ben Hâbil, et ses frères Aboû Kerâma Hâbil ben H'oreyz, 'Amir et 'Omar, [**P. 141**] se révoltèrent dans un des châteaux de Jaën sous le règne d''Abd Allâh. Ils répudièrent l'obéissance de ce prince, se mirent à faire des razzias et provoquèrent ainsi le concours des hommes de désordre; mais ensuite ils se rendirent contre une promesse d'amnistie, et à partir de ce moment se montrèrent fidèles et dévoués serviteurs.

Ishâk ben Ibrâhîm ben 'At't'âf 'Ok'ayli se révolta dans le château de Mentesa, qu'il construisit et fortifia ; il s'y maintint jusqu'à ce qu'il se rendit au khalife En-Nâçir ; il fut installé à Cordoue et y mourut.

Sa'îd ben Soleymân ben Djoûdi fut choisi, pour être leur chef, par les Arabes de Grenade et d'Elvira, et tint leurs affaires en ordre jusqu'au jour où deux de leurs chefs recoururent à une ruse pour le tuer. Lui mort, les affaires des Arabes de cette région ne purent plus être remises sur pied.

Mohammed ben Ad'h'â ben 'Abd el-Lat'îf Hamədâni, qui était l'un des plus nobles parmi les descendants des Arabes, leva l'étendard de la révolte dans le canton d'Elvira et resta dans l'insoumission jusqu'à la mort de l'émir 'Abd Allâh. En-Nâçir l'amena à quitter son château et à

se rendre, de même que bien d'autres révoltés. Cet Ibn Ad'h'â, en dépit de son caractère mâle, était lettré et disert; il tenait sa place dans les réunions littéraires chez les khalifes, s'exprimait très bien et savait tourner des compliments; il fut le héros d'histoires bien connues.

Bekr ben Yah'ya ben Bekr s'établit dans la ville de Santa Maria du canton d'Ocsonoba, y fit des constructions et la transforma en un château-fort qu'il munit de portes de fer. Il avait toute une administration, des armements, de braves soldats, d'abondants approvisionnements. Lui-même comparait son pouvoir à celui d'Ibrâhîm ben Haddjâdj. Il était entouré d'un conseil et avait une administration des finances; d'après des prescriptions formelles, tous ceux à qui il commandait avaient à nourrir les voyageurs, à héberger les étrangers, à veiller à la sûreté des passants, de sorte que l'on pouvait voyager sur son territoire avec autant de sécurité que chez soi ou chez des proches.

Les deux fils de Mohalleb, chefs berbères portant les noms de Khalîl et de Sa'îd, se révoltèrent dans le canton d'Elvira, ainsi qu'y firent les autres chefs leurs semblables; ils moururent insoumis, mais En-Nâçir amena leurs enfants à composition.

Soleymân ben Mohammed ben 'Abd el-Melik de Sidona se souleva à Xérès et à Sidona; il éleva la ville et le château-fort de Lebrija.

Les deux fils de George[1] se révoltèrent dans le château-fort de Bakoûr[2] et se livrèrent à des déprédations.

(1) Ibn Bessâm a consacré une notice de son t. III à un vizir nommé Aboû Dja'far ben Djordj (George).

(2) F. Gonzalez rapproche le nom de cette localité de la région de Grenade avec *Buccor* (voir p. 299); c'est aujourd'hui Bacor (Simonet, p. 104; cf. p. 307).

Ils furent chassés de ce fort, puis ʿAbd el-Wahhâb mourut; [**P. 142**] quant à Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân ben George, il se rendit auprès d'Ibn ech-Châliya, qui était lié d'amitié avec lui et qui l'accueillit. Il fit élever pour lui, dans le canton de Jaën, le château-fort de Morina (1), où ce chef demeura jusqu'au jour où En-Nâçir l'amena à composition et l'installa à Cordoue.

Aboû Yahya [Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân] Todjîbi, connu sous le nom d'El-Ank'ar, se révolta à Saragosse et dans les cantons qui dépendent de cette ville, dont il se rendit maître après avoir tué le gouverneur qui y avait été nommé par le sultan, Ahmed ben el-Barrâ Korachi. Cela fait, il se montra disposé à la soumission, et s'adressa à l'émir ʿAbd Allâh en accusant Ibn el-Barrâ d'avoir songé lui-même à s'insurger. Le prince accepta ses dires et l'investit du gouvernement de Saragosse, où Todjîbi s'établit solidement (2).

Vers la fin de rebîʿ I 283 (première quinzaine de mai 896), l'émir ʿAbd Allâh fit marcher contre le canton de Todmîr des troupes confiées à Hichâm ben ʿAbd er-Rahmân ben el-Hakam, à qui fut adjoint en qualité de général Ahmed ben Aboû ʿAbda (3). Quand il fut campé sur la rivière de Bollon (Guadabullon), un parti de cavalerie fut lancé en avant; il se rendit maître en cet endroit d'un château-fort qu'il mit au pillage, puis, comme de nombreuses recrues du pays se réunissaient, il s'éloigna à

(1) Paraît être aujourd'hui Nª Sª de Mariena (F. Gonzalez, p. 312); il n'en est fait mention ni par Edrisi ni par Simonet.

(2) Cf. Ibn el-Koûtiyya, f. 48, ainsi que l'exposé complet de cette affaire in *Recherches*, 3ᵉ éd., I, 217.

(3) Cette campagne paraît bien être celle dont il est question, sans que la date en soit fixée, dans Ibn el-Koutiyya (f. 45 vº et 46).



marches forcées et alla camper d'abord à Murcie, ensuite près de Lorca. De cette dernière ville Deysem ben Ish'âk fit une sortie et lui livra bataille, mais il fut mis en déroute et dut rentrer à Lorca, dont l'investissement commença. Puis, comme les assiégeants commençaient à se retirer, Deysem organisa une sortie et tomba sur l'arrière-garde; mais les troupes de l'émir firent volte-face, le battirent et le poursuivirent, si bien que son cheval fut pris et qu'il ne put que se sauver à pied en se jetant dans des endroits abrupts. Les vainqueurs se retirèrent sains et saufs, mais ils avaient, au cours de cette campagne, été éprouvés par le manque d'eau : trente-deux d'entre eux moururent de soif, et un grand nombre de montures périrent (1).

En 284 (8 fév. 897), ʿAbd Allâh fit marcher son fils Abân contre Niebla, car Ibn H'oçayb s'était révolté de ce côté et occupait le château-fort de Mont-Mayor (2). Abân investit cette place et l'attaqua avec des machines de guerre, si bien que les assiégeants, réduits à merci, offrirent de se soumettre, et l'amnistie leur fut concédée. Mais dans l'entretemps Ibn Hafçoûn avait pour la seconde fois pénétré dans Ecija, et un ordre de l'émir enjoignit aux assiégeants, à cause de cette affaire, de battre promptement en retraite, ce qui fut fait. [**P. 143**]

---

(1) Sous l'année 283, des combats entre Lope ben Mohammed et Mohammed et-Tawîl sont encore mentionnés par Ibn Hayyân (ap. Codera, *Boletin de la R. A.*, t. 36, p. 320).

(2) Ce Mont-mayor, situé du côté de Niebla, paraît être différent de deux localités qui portent le même nom, l'une près de Coïmbre, l'autre non loin de Malaga (Edrisi, p. 222 ; *Mus. d'Esp.*, IV, 278 ; Makkari, I, 91 ; Simonet, *Descripcion*, p. 132). Je n'ai pas retrouvé ailleurs le nom d'Ibn Hoçâyb (ainsi vocalisé par Dhehebi).

Cette expédition, qui fut la première d'Abân, avait duré deux mois et demi.

En 285 (28 janv. 898), Abân, fils de l'émir ʿAbd Allâh, fit contre Ibn Hafçoûn une expédition où Ibn Aboû ʿAbda lui fut adjoint en qualité de général.

En la même année aussi, ʿAbbâs ben ʿAbd el-ʿAzîz fit une expédition contre le château de Caracuel et la montagne dite Djebel el-Berânis (1); il tua Ibn Yâmîn ainsi qu'Ibn Mawdjoûl, et s'empara des châteaux qu'ils occupaient (2).

En la même année, Lope ben Mohammed s'avança de Tolède vers la région de Jaën et investit le château-fort de Cazlona, où se trouvaient des chrétiens qui se livraient à des attaques contre ʿObeyd Allâh ben Omeyya, connu sous le nom d'Ibn ech-Châliya. Il s'empara de ce château et y massacra les étrangers العجم qu'il renfermait. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle que son père Mohammed ben Lope avait péri en assiégeant Saragosse (3).

Une violente disette sévit, qui valut à cette année le nom d'*année incroyable* سنة لم اطن.

En 286 (17 janv. 899), Ibn Hafçoûn fit profession publique de christianisme, ce qu'il avait toujours caché jusque-là; il conclut des traités avec les chrétiens,

(1) L'indication de notre auteur, répétée plus loin, p. 164 du texte ar., permet de localiser cette montagne, réputée pour le mercure qu'on y trouve; ce doit être, non Almaden de la Plata, mais la Sierra de Almaden. Elle n'est mentionnée ni par Edrisi ni par Abouféda ni dans le *Merâcid;* mais voyez Makkari, I, 91; Kazwîni, I, 257, en marge de l'éd. de Demîri, Boulak, 1302; ms 2323 de Paris, f. 115; mss d'Oxford, 965 Uri, f. 74; 907 d°, f. 98 v°; 892 d°, p. 378; 900 d°, f. 153 v°; Merrâkechi, *H. des Almohades,* trad., p. 310.

(2) Je lis حصونهما.

(3) Cf. *Recherches,* 3e éd., I., 220.



complota avec eux et s'éloigna des musulmans, qu'il combattit ouvertement. Aussi bien des gens l'abandonnèrent-ils : ainsi ʿAwsadja ben el-Khaliʿ se prononça contre lui et éleva le château-fort de K'anît'(1), où il soutint la cause de l'émir ʿAbd Allâh et engagea les hostilités avec Ibn Hafçoûn. Ce dernier eut, à partir de ce moment, d'incessantes attaques à repousser, car tous les musulmans reconnurent qu'ils faisaient ainsi la guerre sainte; campagnes d'hiver et campagnes d'été se succédaient sans interruption, les généraux ne se lassant pas dans leurs marches et contremarches. C'est à ce propos qu'Ibn K'olzom(2) a dit à Ibn Aboû ʿAbda :

[*Motakârib*] En toutes circonstances, tu fais deux campagnes, l'une d'été l'autre d'hiver : celle-là détruit l'ennemi, celle-ci remplit le trésor de l'imâm.

En 287 (7 janv. 900), la campagne d'été se poursuivit à travers les cantons de Moron, de Sidona et de Malaga.

Le général Ibn Aboû ʿAbda tua T'âlib ben Mawloûd(3) de Moron.

Ish'âk' et son compagnon, guerriers d'Ibn Hafçoûn, furent crucifiés. Ce fut alors que commença à s'employer le proverbe « Tu m'as trompé, ô Ish'âk' », parce que l'un d'eux, étant sur l'instrument du supplice, adressa ces mots à son compagnon.

[**P. 144**] En 288 (26 déc. 900), on prit des otages d'Ibn

---

(1) Cañete la Real (F. Gonzalez, p. 301 ; *Mus. d'Esp.*, II, 318; Simonot, *Descripcion*, p. 128).

(2) Je n'ai pas retrouvé ailleurs de mention de ce poète, dont le nom figure dans Khochani (ap. *Mus. d'Esp.*, II, 297).

(3) C'était un Maaddite qui occupait les forteresses de Montefique et de Monteagudo (*Mus. d'Esp.*, II, 300).

Hafçoûn; la campagne d'été se poursuivit à Sidona et dans les cantons voisins.

En la même année il y eut une grande inondation à Cordoue, où une pile du pont fut emportée.

Ahmed ben Moʿâwiya[1], descendant de l'imâm Hichâm, quitta Cordoue pour se rendre au Fah'ç el-Balloût, puis se porta jusqu'à Truxillo, où il resta peu de temps. Des partisans se groupèrent autour de lui, et il entra alors à Zamora, où il fut tué au commencement du mois de rebîʿ I (février 901).

En 291 (24 nov. 903), une expédition contre Malaga fut entreprise par Abân, fils de l'imâm ʿAbd Allâh; (*b* la cavalerie était commandée par Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda. Il se mit en marche le jeudi 5 djomâda II (23 avril 904) *b*)[2] et poussa jusqu'à la rivière de Nescania [près d'Antequera], non loin de laquelle il dressa son camp. ʿOmar ben Hafçoûn marcha contre lui et lui livra un combat acharné, où il finit par être battu en subissant des pertes considérables. Après quoi le vainqueur livra aux flammes les bourgades situées sur cette rivière et dans les environs[3]. Il transporta ensuite son camp près de la rivière de Bînech[4] proche de Bobastro, et les

(1) Ce prince se posa en prétendant et revendiqua la qualité de Mahdi. On trouve le récit de cette affaire dans les *Mus. d'Esp.*, III, 27.

(2) J'encadre entre deux *b* les passages qui figurent dans le ms de Gotha; voir la note 2, p. 180, du t. I de cette traduction.

(3) A ajoute ici : « Il se porta ensuite sur Torox du côté de Loja et attaqua ce château-fort à l'aide de machines de guerre, de même que celui d'Er-Rajdjol (?). Cette campagne se prolongea pendant trois mois », puis il passe à l'an 292.

(4) Il faudrait entendre par là, selon Simonet (p. 126), le Rio de las Viñas, lequel serait le Guadalhorce; mais dans Ibn Hayyân, il est question de la rivière de Bobastro (voir la trad. Fernandez Gonzalez, p. 301; Dozy, *Corrections*, p. 51).



combats continuèrent entre ses troupes et celles d'Ibn Hafçoûn, qui furent mises en déroute, laissèrent des leurs sur le terrain et dont des chevaux eurent les jarrets coupés; toutes les bourgades de cette région devinrent la proie des flammes. De là il se porta à l'étape de T'alh'îra (1), où il passa quelque temps, livrant chaque jour à Ibn Hafçoûn des combats où l'avantage lui restait et au cours desquels [**P. 145**] fut incendiée une métairie appartenant à Dja'far ben 'Omar ben Hafçoûn. Pendant cette campagne, des attaques furent également dirigées contre Torox et Er-Radjol (2); le frère de Zîni fut tué, de même que bon nombre des braves d'Ibn Hafçoûn. Les machines de guerre dressées contre Er-Radjol (Er-Rah'al ?) y causèrent du dommage et ouvrirent une brèche dans les fortifications. Ensuite Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda, chef de la cavalerie, arriva du château-fort de Loja (3) à la tête de détachements de cavaliers équipés à la légère, et se porta contre le château d'El-Khochan (4), qu'il attaqua, tandis qu'il avait laissé Abân ben 'Abd Allâh campé sous les murs de Loja. Au cours des attaques qu'il dirigea contre cette place, il tua un certain nombre des habitants et en fit d'autres pri-

(1) Talhara, dans la province de Grenade, d'après F. Gonzalez, p. 314 ; cf. Simonet, p. 127 et 128. On trouve aussi plus loin l'orthographe *Taldjîra*.

(2) Ce nom est orthographié *er-r.dj.l* ou *er-r.h'.l ;* il ne figure pas dans la liste dressée par Simonet des châteaux dont il n'a pu déterminer l'emplacement actuel (*Descripcion,* p. 127 et 128).

(3) Place arrosée par le Genil, à 25 milles de Grenade (Edrisi, p. 250 ; Simonet, *Descripcion,* p. 95).

(4) C'est à dire Ojen, dans le district de Marbella, d'après F. Gonzalez, p. 298 ; mais Simonet (*l. l.*, p. 96) déclare ignorer à quelle localité correspond la dénomination arabe (cf. cependant le même, p. 132, « *Joxan* ú *Ojen* »).

sonniers ; il emmena ces derniers et emporta les têtes des victimes à Loja. Ensuite ces troupes regagnèrent Cordoue, où elles arrivèrent le vendredi 25 ramadân (11 août 904), après une absence de trois mois et vingt jours.

Lope ben Mohammed marcha contre Bâyech[1] dans la région d'Alava, au mois de ramadân (juillet-août 904), et il enleva le château de ce nom ainsi que le territoire environnant. Le chrétien Alphonse [III], qui était alors à assiéger le château de ʿArnoûn[2], déguerpit en apprenant la conquête de Bâyech par Lope ben Mohammed.

En cette même année, en dhoû'l-hiddja, Lope ben Mohammed s'avança du côté de Belyârech [Pallars] et conquit les châteaux de Lahrounka[3], d'Ilâs, de Kachtîl Chant et de Moûla[4]; dans ces diverses places il tua environ sept cents renégats (*ʿildj*) et fit un millier de captifs.

Le juriste cordouan Djaʿfar ben Yahya ben Mozeyn[5] mourut ; il avait reçu les leçons de son père et d'autres maîtres.

Le kâïd Ahmed ben Hâchim mourut également, à l'âge de soixante-quatorze ans, à Grenade, où il fut inhumé.

---

(1) Nom d'une région de la province de Saragosse, dit le *Merâcid*, qui orthographie *Bayes*, بيس ; cf. F. Gonzalez, p. 300.

(2) Lecture très douteuse, ce mot étant dépourvu de points diacritiques. Le *Merâcid* ne fournit aucun nom de ce genre commençant par un ع ou غ (Alagon ?).

(3) Nom également dépourvu de points diacritiques (Longares ?).

(4) Une place dont le nom est orthographié de même, le Mula actuel, se trouve non loin de Murcie et est deux fois citée par Edrisi (p. 210 et 239). C'est avec elle que F. Gonzalez a erronément identifié (p. 312) la localité ici mentionnée. Peut-être Muel ou La Muela ?

(5) Une courte mention, conçue dans des termes presque identiques, lui est accordée par Ibn el-Faradhi (n° 316) et par Dhabbi (n° 613).

Mentionnons encore la mort du médecin Ish'âk ben ʿAbd Allâh [1], et aussi celle qui arriva, dans le château de Nâdjira [2], de ʿAmir ben Mawçil Açbah'i [3] *b*).

En 292 (13 nov. 904), (*b* la campagne d'été, qui fut dirigée contre ʿOmar ben Hafçoûn, consista en ravages commis à travers ses châteaux, dont les uns furent abîmés, dont les autres durent payer tribut *b*). Il perdit une grande bataille livrée sur la rivière Bollon [Guadabullon], qui coule non loin de Jaën, car tous les gens de désordre et les rebelles s'étaient joints à lui, [**P. 146**] et il avait à leur tête marché contre les musulmans ; il fut, grâce à Dieu, mis en déroute, et dut s'enfuir avec une faible escorte. La plupart de ses principaux guerriers périrent, ainsi que beaucoup de ses soldats.

(*b* Lope ben Mohammed, étant allé mettre le siège devant Saragosse, commença par égaliser la plaine voisine des fortifications et éleva des constructions près de celles-ci. Quand ce double travail fut terminé, il se retira en laissant dans les nouveaux bâtiments une garnison.

ʿAbd Allâh ben K'âsim ben Hilâl [4], qui fit un voyage d'étude (*rihla*) et qui introduisit en Espagne les livres de Dawoûd el-ʿAbbâsi [5] et d'autres encore, mourut

---

(1) Je n'ai retrouvé son nom que dans Ibn Aboû ʿOçaybiʿa, qui d'ailleurs se borne à le citer (éd. du Kaire, II, 42).

(2) Nâdjira, dit le *Meràcid* (III, 189), est une ville de l'Espagne orientale, et fait partie des cantons de Tudèle ; probablement Najera.

(3) Traditionniste dont il est fait une brève mention dans Dhabbi (nº 1248).

(4) Dhabbi lui consacre une courte notice sous le nº 948, éd. Codera ; voir aussi Makkari, II, 121. Ce juriste avait un frère nommé Yahya, dont il est aussi parlé par Dhabbi sous le nº 1487, ainsi que par le ms 851 d'Alger, f. 10, et qui mourut en 272, 278 ou 292.

(5) Le texte arabe porte *el-kiyâsi*, leçon inadmissible puisque pareille épithète ne peut s'appliquer à Dâwoûd ben ʿAli Içfahâni, + 270, adver-

cette année-là, de même que le vizir Soleymân ben Mohammed ben Wânsoûs, et ʿAbd er-Rahmân ben Omeyya ben ʿIsa ben Choheyd connu sous le nom de Dqh'aym, ainsi que les deux frères de ce dernier, ʿOthmân ben Omeyya et ʿIsa ben Omeyya *b*).

En 293 (2 nov. 905) la campagne d'été fut dirigée contre Fihr ben Asad, qui occupait le château de Toch [1] dans le canton de Jaën. La place fut emportée, et ce chef, fait prisonnier, fut mené à Cordoue où, par ordre de l'imâm ʿAbd Allâh, il fut crucifié en rebîʿ II auprès [du quartier] des bouchers.

(*b* Mohammed ben Omeyya ben Choheyd se vit enlever (le gouvernement) de la ville (capitale] et remplacer par Mohammed ben Ghânim, qui fut à son tour remplacé au bout de quelque mois par Moûsa ben Mohammed ben H'odeyr.

Le comte H'azmîr fut emprisonné et torturé; on lui comprima les pieds, et il finit par mourir *b*).

En djomâda II (avril 906), le kâïd Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda pénétra dans le château-fort de Kanît (Cañete la Real), du canton de Tacorona, et y installa une garnison. Il y plaça un de ses pages en qualité de gouverneur et en fit sortir ceux des Benoû'l-Khalîʿ qui s'y trouvaient.

(*b* En cette année moururent Yoûnos ben Hâchim ben

---

saire du *kiyâs* et fondateur de la doctrine zâhirite ; on retrouve au contraire l'épithète *el-ʿabbâsi* accolée à son nom dans Ibn el-Faradhi (p. 17, l. 12). Ce passage prouve en outre que l'introduction du zâhirisme en Espagne est plus ancienne que ne l'a cru Goldziher, qui la fait remonter au célèbre Mondhir ben Saʿîd [et non *Ziyâd*] Balloûti, + 355 (*Die Zahiriten*, p. 114).

(1) C'est, d'après F. Gonzalez (p. 314), l'ancienne Tucci, Martos dans la province de Jaën.



ʿAbd el-ʿAzîz (1) et Deysem ben Ishâk, [**P. 147**] seigneur de Todmîr. Alors aussi périrent de mort violente Yahya ben Kiṭ'âm, Mohammed ben Ismâʿîl et Ayyoûb ben Soleymân, à Tolède.

En 294 (22 oct. 906), Abân, fils de l'imâm ʿAbd Allâh, commanda la campagne d'été dirigée contre Algéziras; la cavalerie avait à sa tête Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda. Arrivé à Algéziras le vendredi 21 redjeb (8 mai 907), il s'avança de là le samedi, dernier jour du mois, contre le château de Loûza (2), dont il entreprit le blocus et dont il tua un certain nombre de ceux qui y habitaient. Il s'avança ensuite sur la capitale Malaga, où se trouvait Mosâwir (*ou* Mochâwir) ben ʿAbd er-Rahmân. A la suite de l'incendie des faubourgs et du blocus auquel furent soumis les habitants, Mosâwir demanda la paix et offrit de livrer des otages; sa demande fut accueillie, ainsi que les garanties qu'il offrait de sa fidélité. Ensuite le général commandant la cavalerie s'avança vers le littoral, qu'il parcourut. Il poussa une pointe contre les châteaux-forts d'Elvira, puis retourna à Cordoue, où il arriva le samedi 2 dhoû'l-kaʿda (21 août).

Lope ben Mohammed marcha contre Pampelune et alla, téméraire comme il était, camper non loin de là; il commença à élever des constructions dans le château-fort de Horîz (3). Alors le chrétien (*ʿildj*) Sancho [Sancho I de Navarre] levant tous les hommes de son pays, orga-

(1) La filiation de ce personnage (cf. p. 166), dont je n'ai pas trouvé d'autre mention, permet de croire qu'il exerçait quelque haute charge.

(2) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs, qui n'a pas été relevé sous cette forme par Simonet dans sa *Descripcion* (Hiznalloz ?).

(3) Cette lecture, dit Dozy dans ses *Corrections*, semble être celle du ms plutôt que *Herîn*. On pourrait aussi prononcer *Horeyz*.

nisa diverses embuscades, après quoi il envoya contre son adversaire un petit corps de cavalerie. Lope, sitôt qu'il entendit des cris de guerre, se précipita à cheval, mais il tomba sur une première embuscade, puis sur une seconde, dont il vint à bout ; d'autres alors l'entourèrent de toutes parts, et il périt avec ceux de ses compagnons qui choisirent le martyre. Cet évènement est du 17 dhoû'l-hiddja (29 septembre) ; Lope était âgé de trente-huit ans. Son frère ʿAbd Allâh ben Mohammed alla alors s'installer à Tudèle.

En cette année commença à se montrer, du côté de la Frontière, Mohammed ben ʿAbd el-Melik et-T'awîl (1) ; il pénétra dans les châteaux de Barbastro, d'El-K'açr (Alquézar) et de Barbotâniya (2) *b*).

En 295 (12 oct. 907), la campagne d'été dirigée par Abân ben ʿAbd Allâh eut lieu du côté de Malaga ; le commandement de la cavalerie était exercé par Aboû'l-ʿAbbâs Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda. (*b* Abân attaqua à Bobastro Ibn Hafçoûn, à qui il causa du dommage ; il n'épargna pas davantage les châteaux-forts avoisinants *b*).

[**P. 148**] En la même année, Saʿîd ben el-Welîd, connu sous le nom d'Ibn Mastana (3), trahit la cause mu-

---

(1) Voir sur ce chef, qui régnait à Huesca, l'article de F. Codera (*Boletin de la R. Ac. de la Historia*, t. XXXVI, an. 1900, p. 318). Ibn Hayyân parle de lui dès 276 (*ibid.*).

(2) Hiçn el-Kaçr, devenu ici Alquézar (Codera, *l. l.*, p. 320), a pris la forme Aznalcazar pour désigner un lieu portant le même nom arabe et situé du côté de Séville (Edrisi, p. 209). Barbotâniya, le Burtina des anciens, paraît être quelquefois Boltaña en Aragon (F. Gonzalez, p. 300 ; Codera, *l. l.*, p. 319 ; *Merâcid*, I, 139).

(3) Sur ce chef, voyez *Mus. d'Esp.*, II, 262 et s.



sulmane; il abandonna le château-fort de Belda[1] pour aller trouver ʿOmar ben Hafçoûn et lui porter son aide, étalant ainsi au grand jour les sentiments de révolte qui couvaient dans son cœur.

(*b* Mohammed ben ʿObeyd Allâh ben Aboû ʿOthmân fut nommé gouverneur de la ville (capitale) un jeudi; le lendemain vendredi, il demanda et obtint d'être relevé de ces fonctions, qui furent confiées à ʿAli ben Mohammed, connu sous le nom d'El-Bâsa. Celui-ci fut révoqué au bout de trois jours et remplacé par l'ancien titulaire, Moûsa ben H'odeyr, qui occupa cette situation jusqu'à la fin du règne de l'imâm ʿAbd Allâh et y fut maintenu par le successeur de celui-ci jusqu'en 302 (27 juil. 914).

En moharrem 295 (12 oct. 907), Mohammed ben ʿAbd el-Melik et-T'awîl entra dans le château fort de Montechoûn[2] et dans la ville de Lérida.

Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân Todjîbi entra dans la ville d'Exea[3].

Mohammed ben ʿAbd el-Melik et-T'awîl marcha contre Barbot'âniya, conquit de nombreux châteaux et fit beaucoup de prisonniers de guerre.

Alors moururent le juriste Yahya ben ʿAbd-el-ʿAzîz ben El-Djerrâr[4], le juriste Mohammed ben Ghâlib ben

(1) Cette place devait se trouver dans la région de Priego, mais Simonet déclare en ignorer l'emplacement exact (p. 128). Edrisi n'en parle pas, et le *Merâcid* la mentionne en termes peu précis.

(2) C'est à dire, d'après F. Gonzalez (p. 311, et Codera, *l. l.*), Monzon, au sud de Barbastro, sur la Cinca.

(3) La lecture et l'identification de ce nom propre sont dues à une conjecture de Simonet (Dozy, *Corrections*, p. 51).

(4) Je ne sais si ce savant doit être identifié avec celui, mort en 297 et dont le nom est presque semblable, qui est mentionné par Dhabbi (n° 1482) et par Ibn Farhoun (ms 5032 de Paris, f. 139 v°).

eç-Çaffâr[1], et le préposé au marché Mohammed ben Yahya ben Aboû Ghassân ; ce fut alors Yahya ben Sa'îd ben H'assân qui fut chargé de décider les contestations surgies au marché. Le trésorier Moûsa ben Mohammed ben Moûsa ben Fot'ays mourut également.

En 296 (30 sept. 908), l'expédition d'été commandée par Abân ben 'Abd Allâh fut dirigée contre les châteaux-forts de Malaga et autres ; à la tête de la cavalerie se trouvait Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda. Abân campa sous les murs de Bobastro et attaqua Ibn Hafçoûn, à qui il causa du dommage. Le kâïd 'Isa ben Ahmed se porta contre les châteaux de Sa'îd ben Mastana, et assiégea également ce chef jusqu'au moment où Ahmed ben Mohammed se retira de devant Bobastro. Il mit le siège devant le château de Luque[2] appartenant à Ibn Mastana, et poursuivit les opérations [**P. 149**] jusqu'à ce qu'il s'en emparât.

(*b* En ramadân (mai juin 909), Mohammed ben 'Abd el-Melik et-Tawîl marcha contre Belyârech (Pallars), où il se fit un grand massacre. Il reçut un message des habitants du château de Roût'a[3] lui demandant la paix et lui offrant de lui livrer des otages et de payer tribut ; mais à la suite de son refus, ces gens durent s'enfuir et

---

(1) Ibn Farhoun (f. 114) fait mourir en 296 ce savant, qui ne paraît pas être le même que celui qui figure sous les nos 480 de la *Çila* et 250 de Dhabbi.

(2) En arabe لكه. Il ne peut ici s'agir de Lugo de Galice, dont le nom s'écrit de même, et qui est cité par Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 49 et 104. J'ai suivi l'identification de Dozy, *Mus. d'Esp.*, II, 319 : Luque est très peu au nord de Priego.

(3) On trouve orthographiés de même les noms de Rota, peu au nord de Cadix (Edrisi, p. 214 ; Marrekochi, tr. fr., p. 270), et de Rueda de Jalon (*Ann. du Maghreb*, p. 497 et 553). Il s'agit ici, d'après M. Codera (*l. l.*, p. 231), de Roda, près de la rivière Isavena.



évacuer le château, où il entra et qu'il ruina. Il s'empara la même année du château de Monte Betroûch (Monte-Pedroso), connu sous le nom de « Montagne de Pierre »[1].

Alors moururent Mohammed ben Soleymân ben Telîd Ma'âfiri, kâdi de Huesca[2] — 'Obeyd Allâh ben Mohammed ben Aboû 'Abda, qui avait, trois ans avant sa mort, accompli le pèlerinage de compagnie avec Yahya ben Sa'îd ben Hassân, préposé au marché, — la princesse fille de Mot'arrif, fils de l'émir 'Abd er-Rahmân ben el-Hakam — le juriste et professeur مقرى Ahmed ben H'afç ben Refâ'(?).

En 297 (20 sept. 909), (*b* eut lieu sous la direction d'El-'Açi, fils de l'imâm 'Abd Allâh, l'expédition connue sous le nom de « campagne de Malaga et de Ferreira» [3], où la cavalerie avait à sa tête Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda. Parti le jeudi 20 cha'bân (14 mai 910), ce corps d'armée se porta d'abord contre Belda, qu'il attaqua, puis alla camper sur la rivière de T'albîra[4]. Alors eut lieu un combat livré aux troupes d'Ibn Hafçoûn et où les chevaux des guerriers du sultan eurent les jarrets coupés, non toutefois sans qu'un grand nombre d'ennemis restât sur le terrain. Se reportant ensuite contre les

---

(1) En conséquence de ce qui est dit dans la note précédente, cette localité ne doit pas être cherchée dans la région de Cordoue, comme a fait F. Gonzalez; ce serait Nuestra Señora de Pedruy (Codera, *l. l.*, 321, n. 2).

(2) Il est cité par Dhabbi (n° 122), qui place sa mort sous l'année 295.

(3) Edrisi parle de Ferreira (p. 209 et 246), qui formait un canton, et dont le chef-lieu portait le même nom (*Merâcid*, II, 352; cf. Simonet, p. 144 et 306).

(4) Cette lecture résulte d'une correction très vraisemblable de Dozy (*Corrections*, p. 52); voir ci-dessus, p. 232, et plus loin; Simonet, p. 128.

châteaux d'Elvira, il établit son camp au pied du château de Chobîlech [1], où fut livré un combat sanglant dans lequel furent blessés une partie de ses meilleurs guerriers. Parcourant le canton d'Elvira, il campa à la station de Beddjâna [2], puis retournant dans le canton de Jaën, il assiégea le château de Monteléon le mercredi 27 dhoû'l-ka'da (8 août 910) pendant quelques jours; il y entra le dimanche matin et en repartit le lundi 11 dhoû'l-hiddja pour rentrer à Cordoue le mercredi 14 de ce mois (25 août) *b*).

Baëza fut conquise, et Mohammed ben Yahya ben Sa'îd ben Bozeyl, qui l'occupait, se rendit.

[**P. 150**] Il y eut une grande inondation qui submergea les colonnes du Temple sacré (à la Mekke), et le puits de Zemzem déborda. On n'avait autrefois jamais rien vu de pareil.

'Omar ben Hafçoûn, Sa'îd ben Mastana et Sa'îd ben Hodheyl, réunissant leurs forces dans la région de Jaën, y exercèrent des déprédations et enlevèrent du butin, puis se retirèrent vers le château de Djerîcha [3]. Le kâïd Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda se mit à leur poursuite, les atteignit et les mit en déroute non sans leur avoir tué un certain nombre d'hommes, entre autres Tesrîl l'étranger (*el-adjemi*), officier d'Ibn Hafçoûn.

Le dit kâïd Ahmed conquit le château d'Ez-Zebîb et édifia celui de Tard'îd' à l'effet de tenir en respect Ibn

(1) Jubiles, dans la province de Grenade, d'après F. Gonzalez, p. 316. C'est une solide forteresse dépendant d'Elvira, d'après le *Merâcid* (II, 94; cf. Simonet, 306).

(2) Ce nom correspond à celui de Pechina, au N.-E. d'Almeria (Edrisi, 240; *Merâcid*, I, 127).

(3) Variante, H'arîsa. Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs.

Hodheyl. Il fortifia la forteresse d'El-Ach'ab (1) et y laissa une garnison. Il hiverna dans la montagne d'Ornîch (2), dans le canton de Cabra, et au cours de l'hiver fit plusieurs expéditions désastreuses pour ses adversaires.

(*b* Mohammed ben 'Abd el-Melik et-Tawîl fit une expédition du côté des terres incultes de Belyârech ; il emporta le château-fort d'Oûrîwâla (3), fit trois cents captifs chrétiens en outre d'un grand nombre de victimes, démolit et brûla le château. Il se porta ensuite contre les châteaux de Ghaltîr (?) et d'El-Ghîrân (?) (4), qu'il ruina l'un et l'autre. La part du Trésor dans cette campagne monta à treize mille [dinars].

Ibrâhîm ben H'addjâdj tua son cousin Ahmed ben Seyyid ben 'Omar ben 'Omeyr, qui était âgé de quarante-cinq ans.

Le jeudi 22 dhoû'l-hiddja (1er sept. 910), Moûsa ben Mohammed ben H'odeyr, préfet de la ville [capitale], mit en prison Ibrâhîm, Mohammed et Sa'îd, tous les trois fils de l'émir Mohammed, ainsi que leur neveu Mohammed ben 'Abd el-Melik, petit-fils du feu émir Moham-

---

(1) Lecture conjecturale, les deux derniers caractères de ce mot manquant de points diacritiques.

(2) La lecture et la vocalisation de ce nom me sont fournis par le *Merâcid* (I, 51), qui dit que c'est l'un des cantons de Tolède. Mais en acceptant ce renseignement comme exact, il faudrait, contre le contexte, admettre que le K'abra cité aussitôt après, est autre que celui qui se trouve près de Cordoue et dont parlent Edrisi (p. 209 et 252) et le *Merâcid* (II, 385 ; III, p. 65, l. 6).

(3) Ce nom est orthographié en arabe comme celui d'Orihuela. Il paraît désigner ici Oliola, au N. d'Agramunt, province de Lérida (Codera, *l. l.*, 321).

(4) Ces deux noms, en partie dépourvus de leurs points diacritiques, paraissent désigner Gualter et Alguaire, dans la province de Lérida *ibid.*).

med ; [P. 151] il les plaça dans l'hôtel de Mot'arrif, fils de l'émir 'Abd Allâh. Il ne devait, en effet, d'après les ordres de l'imâm 'Abd Allâh, qui avait l'habitude d'aller chasser sur l'autre rive du fleuve, laisser franchir le pont à personne quand ce prince était à la chasse. Or ces personnages étant ce jour-là, où le prince chassait, sortis de la ville en partie de plaisir, Moûsa les fit rétrograder et emprisonner. Il informa le prince, quand celui-ci rentra, de ce qui s'était passé ; sa conduite fut approuvée et louée, mais il reçut l'ordre de rendre les prisonniers à la liberté *b*).

En 298 (9 sept. 910), l'expédition d'été, sous les ordres d'El-'Açi, fils d''Abd Allâh, assisté par Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda en qualité de commandant de la cavalerie, fut dirigée contre Bobastro et d'autres châteaux du littoral situés dans le canton de Malaga. Ce prince poussa ensuite dans le canton d'Elvira, où il dévasta les moissons et détruisit les arbres fruitiers.

En la même année, 'Isa ben Ahmed ben Aboû 'Abda, (*b* qui occupait la ville de Baëna avec un corps de cavalerie, *b*) marcha contre 'Omar ben Hafçoûn et Sa'îd ben Mastana, qui s'étaient avancés dans la plaine de Cabra [1] et du côté des bourgades de la région de Cordoue, et s'y livraient au pillage. Il engagea la bataille avec eux sur les bords de la rivière d'Olya [2] ; à la suite d'une lutte acharnée, les deux chefs rebelles furent mis en déroute

(1) Sur Cabra, voir p. 242, n. 2. Baëna est, dit Edrisi, à une petite journée de Cabra.

(2) Deux territoires *(iklîm)* d'Espagne portent le nom d'*Olya*, l'un dans la région de Séville, l'autre dans la région d'Ecija (*Meràcid*, I, 89-90). Une localité du nom d'*Alia* est citée, d'après Ibn Hayyân, par Simonet (*Descripcion*, p. 137).



et laissèrent sur le terrain une foule de leurs soldats, tandis que le reste s'enfuyait dans toutes les directions. A la suite de cette affaire, ʿIsa fit parvenir [à Cordoue] un grand nombre de têtes.

(*b* Le vizir ʿAbbâs ben ʿAbd el-ʿAzîz marcha contre la ville de Calatrava, dont les habitants s'étaient mis en insurrection contre l'autorité légitime, et il s'en rendit maître. Fad'l ben Selama, parent par alliance(1) de Saʿîd ben Mastana, s'était révolté dans le château d'Iznajar; [**P. 152**] mais les habitants, désireux de se concilier la faveur de l'imâm ʿAbd Allâh, le mirent à mort, et ils déléguèrent quelques-uns d'entre eux pour porter sa tête au palais royal (2). Le prince leur exprima sa reconnaissance.

ʿAbbâs ben Ahmed ben Aboû ʿAbda, à la tête d'un corps considérable de cavalerie, alla attaquer à Monteléon Saʿîd ben Hodheyl. Les Berbères de Tanger, qui étaient partis en expédition avec le kâïd Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda, s'entendirent pour aller rejoindre Ibn Hafçoûn dans la ville de Belda, tandis que d'un autre côté leurs compatriotes qui accompagnaient ʿAbbâs ben Ahmed dans l'expédition contre Monteléon s'entendirent pour passer du côté d'Ibn Hodheyl, de sorte que de part et d'autre ils abandonnèrent le camp pour faire cause commune avec les infidèles et les révoltés. Mais auprès des deux chefs ennemis les actes dont ils se rendirent coupables amenèrent des dispositions défavorables, et les traîtres, victimes du châtiment divin, furent mis à

(1) Son gendre, d'après Dozy (*Mus. d'Esp.*, II, 314).

(2) Le texte porte « au Bâb es-sodda », c'est à dire à la porte, qui paraît avoir été la principale, du palais.

mort à Bobastro aussi bien qu'à Monteléon; ceux qui survécurent firent leur soumission. L'expédition d'été était commandée par El-ʿAçi ben ʿAbd Allâh, qui se mit en marche le lundi 12 chaʿbân ou le 15 avril [911]. Des maladies et la peste éclatèrent au cours de cette campagne.

Mohammed ben ʿAbd el-Melik et-Tawîl se dirigea vers l'Aragon dans l'intention de gagner Pampelune et d'y opérer sa jonction avec ʿAbd Allâh ben Mohammed ben Lope. Il arriva d'abord au château-fort dit H'içn el-Berber (1), dont il livra les environs aux flammes, et ruina les églises de la région. Cela se passait au mois de ramadân (mai 911). Renonçant alors à son projet de rencontre avec Ibn Lope et de marche sur Pampelune, il se retira et alla s'établir dans un de ses châteaux, le Châra K'achtîla (2). Mais, sur l'avis qu'il reçut de l'imminence d'une attaque du fils de Sancho, il s'esquiva furtivement avec quelques-uns des siens. En présence de cette fuite les soldats perdirent toute fermeté, et la conséquence en fut la déroute de la garnison de ce château. ʿAbd Allâh ben Lope, quand il apprit que la peur avait fait éviter à Ibn et-Tawîl une rencontre avec Sancho, alla avec les musulmans qu'il avait auprès de lui attaquer le château

---

(1) Ne figure ni dans Edrisi ni dans le *Meràcid;* d'après F. Gonzalez (p. 297), c'est Bellver, dans la province de Lérida; d'après Codera, c'est Santa Barbara (*l. l.*, p. 321).

(2) *Chàra* répond à l'espagnol *Sierra*. Quant à *Kachtîla* ou *Kachtàla* (Castille), il est employé par les Arabes pour désigner la région au Nord du principal groupe des Sierras, avec Tolède pour ville principale (*Meràcid,* II, 415; *Géog. d'Aboulféda,* II, 238 et 240; Edrisi, p. 208 et 211; Saavedra, *La Geog. de España del Edrisi,* 87). Le château ici désigné est celui de Ruesta, à 10 k. E. S. E. de Sos, autrefois Çer Castiello (Codera, *l. l.* p. 322).



dit Hiçn Lawâza[1], qui faisait partie des possessions de Sancho, et y tua un certain nombre de ceux qui le défendaient. [**P.153**] Après quoi, comme il s'en retournait, il rencontra une troupe de cavaliers que commandait Sancho, et en tua ou fit prisonniers plusieurs.

Ibn Aboû'l-H'oçayb Tot'îli, dont le nom était Ni'ma'l-Khalf[2] et qui était un homme supérieur, lettré, juriste et traditionnaire, périt de la mort des martyrs.

Au nombre des morts de cette année figurent : Ibrâhîm fils de l'imâm Mohammed — Mo'âwiya ben Mohammed ben Hichâm K'orachi — 'Othmân, fils de l'émir Mohammed — Mot'arrif ben Ahmed ben Mot'arrif, arrière-petit-fils de l'émir 'Abd er-Rahmân — Abân ben 'Abd el-Melik, petit-fils de l'émir 'Abd er-Rahmân — Mohammed ben 'Omeyya ben 'Isa ben Choheyd le vizir préposé à la ville (capitale) — Sa'îd ben 'Abd er-Rahîm Chidhoûni le secrétaire — Aboû Yahya Yezîd ben Mohammed Todjîbi le trésorier — Moûsa ben el-'Açi ben Tha'leba — Aboû Merwân 'Obeyd Allâh ben Yahya ben Aboû 'Isa — Açbagh ben 'Isâ ben Fot'ays — Ibrâhîm ben H'addjâdj, prince de Séville, qui avait soixante-trois ans — Omar ben K'oûmes le secrétaire — le page Reyân, chef de la [manufacture de] broderie[3] — et Aflah' le nègre (*waçîf*).

---

(1) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs, et il ne figure pas dans Edrisi. Le *Merâcid* mentionne un *Lawâta* parmi les dépendances de Firrîch, et il ne peut y avoir eu confusion entre ces deux noms d'une orthographe analogue.

(2) De courtes notices lui sont consacrées par la *Çila* (n° 1290), et Dhabbi (n° 1397) : le premier l'appelle Ibn Mohammed ben Yahya Ançâri Gharnâti, le second Ibn Aboû'l-Khoçayb Totîli. Je ne sais si la manière dont j'ai vocalisé son nom est correcte.

(3) Je suis disposé à croire qu'il s'agit d'une fabrique gouverne-

En 299 (29 août 911), au commencement de moharrem, une expédition conduite par le kâïd Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda contre le château-fort de Fontedjâla (1), dans les possessions d'Ibn Hodheyl, non loin de la montagne de Monteléon, aboutit, à la suite d'un siège poussé de très près, à la prise de cette place.

L'expédition d'été, conduite par Abân, fils de l'imâm 'Abd Allâh, et où 'Abbâs ben 'Abd el-'Azîz le vizir était à la tête de la cavalerie, se mit en marche le lundi 20 cha'bân (11 avril 912) contre le château de Bobastro, où elle attaqua Ibn Hafçoûn et lui fit du mal. Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda suivit les traces du corps expéditionnaire, où il prit le commandement de la cavalerie en remplacement d''Abbâs ben 'Abd el-'Azîz, rappelé à Cordoue; il poursuivit les hostilités contre les châteaux d'Ibn Hafçoûn et leurs défenseurs *b*).

En cette année, le mercredi 28 chawwâl (18 juin 912), une éclipse totale de soleil eut lieu avant le moment du coucher de l'astre ; [**P. 154**] les étoiles apparurent, et la plupart des crieurs attachés aux mosquées se précipitèrent pour annoncer la prière du *maghreb*, qui fut en effet prononcée. Mais alors l'astre reparaissant ramena la lumière, pour ensuite se coucher véritablement.

(*b* Mohammed ben 'Abd el-Melik et-Tawîl fit une campagne du côté de la rivière de Barcelone [le Llobregat] et ravagea la vallée de T'arrâh'a (2). Le chrétien Santo

---

mentale où se faisait le *tirâz* (broderie, liseret) employé sur les drapeaux, vêtements et étoffes officiels (cf. p. 148, ad f., et Simonet, *l. l.*, p. 140).

(1) Fuentecilla, dont l'emplacement actuel ne peut être déterminé (Simonet, 128).

(2) C'est à dire de Tarrega, sur la route de Lérida à Barcelone, cf. (*suprà*, p. 156 ; *Annales du Maghreb*, p. 233.

سنير [1] sortit à la tête de ses troupes et occupa les défilés, de sorte que les musulmans, quand ils voulurent retourner, trouvèrent le chemin barré; mais Dieu leur donna la victoire et leur permit de faire un grand carnage.

En cette année moururent ʿAbd Allâh ben Aboû Zeyd, préposé à la cavalerie — le juriste et ascète Açbagh ben Mâlik [2] — le chrétien Alphonse, qui avait régné quarante-quatre ans et qui eut pour successeur son fils Garcia [3].

SITUATIONS RESPECTIVES
DE MOHAMMED ET DE MOT'ARRIF, FILS DE L'ÉMIR ʿABD ALLAH.

ʿAbd Allâh avait fait donner à son fils Mohammed une éducation en rapport avec la qualité d'héritier présomptif qu'il lui réservait et le traitait d'une manière particulière. Mot'arrif, un autre de ses fils, supportait avec peine cette situation, de sorte que les deux frères étaient aussi éloignés que possible l'un de l'autre et qu'ils se fuyaient réciproquement. Or Mot'arrif [4], ayant un jour trouvé un cavalier de Mohammed, le tua par trahison; puis il quitta son père ʿAbd Allâh pour échapper au courroux de celui-ci, de la violence de qui il se méfiait; se rendant à la prison il en ouvrit les portes à ceux que

(1) Codera écrit « Sunier (?) »

(2) Il mourut en 304, d'après Dhabbi, n° 575.

(3) Alphonse III le Grand, roi des Asturies, régna de 866 à 910, où il fut forcé d'abdiquer au profit de son fils et vainqueur Garcia; il mourut deux ans plus tard.

(4) Ailleurs le rôle des deux frères est interverti, et c'est Mohammed qui fait cause commune avec Ibn Hafçoûn (voir Ibn Khaldoun, IV, 136, suivi par Dozy, *Intr. au Bayan*, I, 47; t. II du texte, p. 48 des notes; cf. Ibn el-Koûtiyya, f. 45 v°, qui se borne à une allusion à ces faits).

son père y faisait détenir, se mit à la tête des vauriens et des malfaiteurs qui y étaient renfermés, se rendit avec eux à Bobastro, capitale de l'erreur et de la rébellion, et rejoignit Ibn Hafçoûn dans une forteresse assez gardée pour donner toute sécurité. Alors son père l'émir ʿAbd Allâh lui fit savoir qu'il lui pardonnait, en lui disant : « Que le nom de méchanceté vient mal après la foi ! » (Koran, XLIX, 11), et le transfuge, écoutant son père, rejoignit sa famille et les siens. Mais après cela Mot'arrif sans relâche excita [son père] contre Mohammed, déploya l'hostilité et l'envie, prétendant qu'il correspondait avec Ibn Hafçoûn et s'entendait avec lui [**P. 155**] pour le pousser et l'aider dans sa rébellion. Alors ʿAbd Allâh fit emprisonner son fils Mohammed dans le Dâr el-Bak'îk'a (1) et ouvrit une enquête pour savoir positivement à quoi s'en tenir ; mais un examen attentif, prolongé soir et matin, n'ayant pu lui faire connaître aucun acte punissable, il donna promptement l'ordre de relâcher le prisonnier. Alors Mot'arrif, pénétrant auprès de celui-ci, l'assaillit brutalement et ne l'abandonna que baignant dans son sang, étendu sur la face et les mains contre terre. Cette nouvelle surprit douloureusement l'émir ʿAbd Allâh, qui voulut d'abord faire exécuter le coupable (2) ; mais plus d'un s'employa à le calmer (3), et il renonça à le châtier". D'autres au contraire disent qu'il lui fit payer ce crime de sa tête.

(1) Ce dernier mot est douteux ; le ms qui est maghrebin, semble porter plutôt, dit Dozy à propos du même mot répété plus bas, البنيقة, *el-benîk'a*.

(2) Sur la question de savoir si ʿAbd Allâh a ou non ordonné la mort de Mohammed, voir Dozy, *Intr. au Bayân*, 48.

(3) Sur le sens que j'attribue à كسّر, cf. notre texte, p. 78, l. d.

Dieu sait ce qu'il en est. Ces faits sont de l'année 277 (25 avril 890).

EL-KASIM FRÈRE DE L'ÉMIR ʿABD ALLAH.

ʿAbd Allâh soupçonnait son frère de songer à se révolter contre lui et à le faire périr pour prendre sa place. Comme il recevait de nombreux rapports dans ce sens et que de toutes parts il en était question, il estima qu'il était de son devoir de prince, et conforme aux règles de la politique et de l'administration, de le faire interner au palais dans le Dâr el-Benîk'a jusqu'à ce que la lumière fût faite ; le prisonnier fut ensuite transféré dans la prison d'Ed-Doweyra, où il fut pris d'insomnie, et sa mère lui ayant adressé un soporifique qu'il devait avaler en trois jours, il but le tout en une seule fois, de sorte qu'au matin il était mort" (1).

En 300, dans la nuit du jeudi 1er rebîʿ I (16 oct. 912), l'imâm ʿAbd Allâh ben Mohammed mourut à l'âge de soixante-douze ans après un règne de vingt-cinq ans et quinze jours. (*b* Les dernières prières furent dites sur lui par le Prince des croyants ʿAbd er-Rahmân ben Mohammed, et il fut inhumé dans le palais de Cordoue à côté des khalifes ses ancêtres.

Il était de teint clair, blond roussâtre, avait les yeux bleus, le nez aquilin ; il se teignait en noir, était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et était fort en chair.

[**P. 156**] Il eut, avant de devenir khalife, les enfants que voici : Mohammed, père du Prince des croyants

(1) Ce récit trahit assez son origine, ainsi que le dit Dozy dans son *Intr. au Bayân*, p. 61, à laquelle il faut encore se reporter.

'Abd er-Rahmân ben Mohammed, dont la mère était Dorr ; Ahmed, dont la mère était Temmâm ; Mot'arrif et Soleymân, fils l'un et l'autre de Ghazlân ; Abân, fils d'une esclave concubine nommée Chân ; 'Abd er-Rahmân et 'Abd el-Melik ; Es-Seyyida, 'A'icha et une autre Seyyida, toutes les trois filles de Ghazlân ; Hachîma, fille de K'oreych ; Esmâ, fille de Fityân ; Hakîma, fille de Melek ; El-Behâ, fille de Dorr ; et Fâtima, laquelle était l'aînée de tous. Devenu khalife, il lui naquit El-'Açî de Mostat'rif, 'Abd er-Rahmân de Khadî', Mohammed le jeune et Ahmed le jeune, l'un et l'autre fils de Malh'a ; Rok'ayya et Zeyneb, filles de Malh'a ; Fâtima, fille de Mâdjin ; Zeyneb, fille de Chârik', et Fâtima la jeune, fille de Dorr.

CHAMBELLANS, VIZIRS, SECRÉTAIRES ET CHEFS DE LA GARDE.

A la mort de l'imâm El-Mondhir, 'Abd Allâh trouva la place de chambellan occupée par 'Abd er-Rahmân ben Omeyya ben Choheyd, qu'il confirma dans cette situation ; mais ensuite il le révoqua et le remplaça par Sa'îd ben Mohammed ben es-Selîm qui, plus tard, fut aussi révoqué et à qui il ne fut pas donné de successeur dans sa charge. Les vizirs furent : Barrâ' ben Mâlik Korachi — 'Abbâs ben 'Abd el-'Azîz Korachi — Sa'îd ben Mohammed ben es-Selîm — 'Abd el-Melik ben 'Abd [1] Allâh ben Omeyya. Le commandant de la cavalerie dans les expéditions estivales était 'Obeyd Allâh ben Mohammed ben Aboû 'Abda ; le secrétaire était Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda ; le kâïd dans les expéditions esti-

(1) Le ms porte *'Obeyd,* ce qui est certainement une faute (cf. Dozy, *Corr.*, p. 52). On trouve encore *'Abd* dans Ibn el-Koutiyya, f. 44, etc.

vales était Selama ben ʿAli ben Aboû ʿAbda — ʿAbd er-Rahmân ben H'amdoûn ben Aboû ʿAbda — H'afç ben Mohammed ben Besil. Comme préfet de la ville il y eut Mohammed ben Welîd ben Ghânim, qui était en même temps vizir — Açbagh ben ʿIsa ben Fotays, qui était en même temps vizir — ʿAbd Allâh ben Mohammed Zedjâli, qui était secrétaire et vizir — Soleymân ben Mohammed ben Wânsoûs (1) — Ahmed ben Hâchim. Comme commandants de la cavalerie il y eut Djaʿfar ben ʿAbd el-Ghâfir — El-ʿAçi ben ʿAbd Allâh ben Thaʿleba — Temmâm ben ʿAmr ben ʿAlk'ama, qui fut vizir de trois khalifes — ʿAbd Allâh ben H'ârith ben Beziʿ — Ibrâhîm ben Khamîr — [**P. 157**] et Mohammed ben Omeyya ben Choheyd. Comme préfet de la ville, il y eut Nad'r ben Selama (2); Moûsa ben Ziyâd (3) était kâdi, il fut aussi secrétaire, préfet de la ville et kâdi. Comme chef de la garde, il y eut Moûsa ben Ziyâd, qui, étant devenu kâdi, fut remplacé par son oncle Yahya ben Ziyâd. La mort de celui-ci laissa la place de chef de la garde sans titulaire pendant deux ans; puis K'âsim ben Welîd Kelbi fut nommé à ce poste et l'occupa jusqu'à la mort de l'imâm.

Parmi ses secrétaires figurèrent le vizir ʿAbd Allâh ben Mohammed, ʿObeyd Allâh ben Mohammed ben Aboû ʿAbda et Moûsa ben Ziyâd; parmi ses kâdis, En-Nad'r ben Selama K'aysi, et successivement Moûsa ben Ziyâd

(1) Dhabbi lui a consacré un article (nº 775), de même qu'Ibn Abbâr dans la *Hollat*, p. 87.

(2) Des articles lui sont consacrés par Dhabbi (nº 1400) et par Ibn el-Faradhi (nº 1496).

(3) Ce personnage, dont le nom se retrouve ci-dessous, était Djodhâmi et originaire de Sidona (Ibn el-Koutiyya, f. 43; Ibn el-Faradhi, nº 1456).

et Mohammed ben Selama, frère d'En-Nad'r; puis En-Nad'r fut nommé de nouveau kâdi et ensuite remplacé par Mohammed ben Selama, à la mort de qui[1] fut nommé Ahmed ben Mohammed ben Ziyâd Lakhmi[2] *b*).

Pour en venir aux qualités de ce prince[3], disons que l'imâm ʿAbd Allâh était bien pondéré et qu'il en témoignait par son costume, son extérieur et en toutes circonstances. Il savait par cœur le Koran, qu'il récitait souvent, répandait d'abondantes aumônes et de nombreux dons ; rempli d'une piété scrupuleuse et d'un grand mérite, il aimait le bien et les gens de bien, disait de fréquentes prières ; humblement et sincèrement soumis à Dieu, dont il rappelait souvent le nom, il désapprouvait les excès et écartait ceux qui s'y livraient, châtiait sévèrement l'injustice et la violence. Il avait des connaissances variées dans les diverses sciences, était versé dans la langue arabe, parlait élégamment et en employant des images choisies. (*b* Pendant presque tout son règne, il ne manqua pas de siéger avec ses vizirs et les principaux de ses guerriers ; puis, après avoir fini d'examiner et de décider les affaires du royaume ainsi que les moyens qu'il souhaitait à l'effet d'arrêter les maux de la guerre civile, il se plongeait avec eux dans l'histoire et les sciences. Il ne figure pas parmi ceux qui se laissèrent aller à la volupté ou qui, soit sur le trône soit auparavant, commirent aucun fait d'ivresse. [**P. 158**] Il fit construire le passage couvert qui relie le palais à la grande mosquée de Cordoue, pour pouvoir assister à la prière du ven-

---

(1) Sa mort est de 289, d'après Ibn el-Faradhi (nº 1139).

(2) Voir Ibn el-Faradhi (nº 133).

(3) Cf. la sévère appréciation de Dozy, *Intr. au Bayân*, p. 61.

dredi, accomplir les autres prières et obéir à son désir de bonnes œuvres. Il s'asseyait dans ce passage couvert avant et après la prière du vendredi, et de là voyait le peuple, surveillait ses faits et gestes, figurait sans être vu dans les réunions, entendait ce que disaient les victimes d'actes arbitraires, en un mot se mettait entièrement au courant des affaires de ses sujets. Il avait aussi l'habitude de se tenir à des jours déterminés à l'une des portes du palais, et l'on venait lui dénoncer les injustices commises; les lettres lui étaient remises par une porte de fer percée et qu'il avait fait disposer pour cet usage, de sorte que le plus faible pouvait lui remettre une lettre en mains propres et sans être empêché de parler d'un acte arbitraire dont il était victime. Aussi tous les gens influents ou fonctionnaires quelconques se gardaient-ils de rien faire de nature à soulever des plaintes et s'abstenaient-ils de surcharger leurs subordonnés, car la crainte d'être punis et le désir d'échapper au blâme leur faisaient rechercher les procédés employés par le prince lui-même. Sous son règne on cessa de se livrer aux voluptés, ni grands ni petits ne s'adonnèrent aux divertissements; la pratique du bien, la manifestation extérieure de la piété et de la religion étaient générales aussi bien dans toutes les classes des gens dépendant de la cour que dans le peuple. Il demandait souvent pardon à Dieu, s'abstenait de jurer par son saint nom; il ajoutait foi au serment fait au nom de Dieu, agréait une intercession où Dieu était invoqué, et de même accordait grâce ou pardon à l'apeuré ou au coupable qui recourait à lui. Ses faits mémorables sont nombreux et le souvenir de ses mérites est fixé dans la mémoire des hommes *b*).

(« Il avait fait ouvrir au palais une porte qu'il appela « Porte de la justice », où il se tenait à un jour déterminé de la semaine pour entendre ses sujets, de façon à communiquer directement avec eux et à recevoir sans intermédiaire les doléances des opprimés. Il était versé dans la connaissance de la langue, savait par cœur les vers des anciens Arabes, connaissait leurs journées célèbres, ainsi que l'histoire des khalifes, et pouvait citer de nombreuses poésies. Sous son règne on ne s'adonna pas aux divertissements, car lui-même ne buvait jamais ni vin ni boissons enivrantes. Comme un jour un de ses clients s'efforçait de se disculper à ce propos auprès de lui, il lui répondit : « Toutes les apparences prouvent le contraire de ce que tu dis et annoncent l'inanité de tes excuses ; si tu avouais ta faute et que tu demandasses pardon de ton péché, cela serait plus digne et pourrait te faire plus facilement pardonner. — [**P. 159**] J'ai, dit son interlocuteur, commis cette faute, je suis coupable de ce péché ; je ne suis qu'une créature et je suis sans excuse [1]. — Va doucement, dit l'émir, ne te hâte pas ! Tu as fait ton service d'abord, et tu t'es repenti après ; le péché n'a pu se glisser entre les deux. Je te pardonne. »

Il dicta la lettre que voici adressée à l'un de ses gouverneurs : « Après les compliments d'usage ; si ton zèle à examiner et à surveiller ce dont je t'ai chargé répondait à la régularité de tes messages et au soin que tu mets à t'occuper de ce que tu regardes comme ta besogne la plus sérieuse, tu compterais parmi mes auxiliaires les plus utiles, les plus sagaces, les plus résolus. Fais moins de lettres sans but et sans utilité ; emploie

(1) Je forme l'allitération لاتقوم لى عذر.

tes soins, ton intelligence et ton zèle à des affaires où se montrera ton talent, d'où ressortira ta capacité. »

A un vizir qui lui avait écrit à propos de quelque affaire, il répondit par ce rescrit sur la lettre même :

[*Khafîf*] Tu es, ô Nad'r, un être de malheur de qui il ne faut espérer aucun service utile; tu ne peux qu'approvisionner les cabinets et la table (1).

C'était un homme pieux et sans tache. Il fit bâtir le passage couvert qui reliait le palais à la grande mosquée pour pouvoir par là se rendre aux prières qu'il suivait assidûment à côté de la chaire, habitude qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il était naturellement poète et a composé de beaux vers; c'est ainsi que dans une poésie légère il dit en parlant de ses amours :

[*Monsarih'*] Que je suis malheureux à cause d'un gazelon aux yeux noircis et tel qu'il fait perdre toute retenue ! Ses joues semblent une rose entourée de fleurs blanches et de narcisses ; c'est une branche de saule qui, en se ployant, lance de son œil noir sur fond très blanc un regard circulaire ! Tout mon plus pur amour lui restera acquis aussi longtemps que la nuit succédera au jour (2).

Il dit encore sur le même sujet :

[*Redjez*] Que tu souffres, ô âme d'amoureux, que d'humiliation, ô captif de l'amour ! Que de célérité à répondre et à transmettre, dans cet œil qui a les regards pour messagers,

---

(1) Ces vers ont aussi été rapportés par Ibn el-Abbar (*Notices*, p. 66), et par Makkari (I, 227).

(2) On retrouve ces vers dans les *Notices*, p. 66, et dans le *Machmua*, p. 153.



qui emporte et rapporte le secret à l'insu même des assistants ! (1).

Le détachement des choses d'ici-bas lui a inspiré ces vers :

[*Kâmil*] Toi à chacun des pas de qui la mort est attachée, jusqu'à quand un vain espoir te distraira-t-il ? Jusqu'à quand ne craindras-tu pas cet anéantissement qui t'a comme déjà frappé ? Tu négliges la recherche de ton salut, alors qu'il n'y a pas de salut pour le négligent ! Pourquoi te laisser absorber par la poursuite de tes vœux, alors que cette poursuite ne peut durer ? Ta vie est comme déjà passée, l'annonce de ta mort est comme déjà faite ! (2).

Dans le même ordre d'idées, il dit encore :

[*Wâfir*] Je vois que les choses de ce monde s'acheminent à leur fin, et que rien n'y a de durée ; hâte-toi donc, sans montrer de faiblesse pour ce qui est sans consistance, de te repentir ! On dirait que déjà le funèbre brancard t'emporte et que la beauté de ton visage soit enfouie sous la terre humide ; tends donc tous tes efforts, élance-toi vers la crainte de Dieu, rends-toi propice le Maître des cieux (3).

"Toujours il éleva le flambeau de la religion et marcha dans la voie de la vraie direction, sans que les guerres civiles pussent le détourner du soin de son âme ni des œuvres destinées à lui servir au jour de la nécessité et de la descente au tombeau". On le comptait parmi les plus vertueux khalifes omeyyades d'Espagne, parmi ceux dont la voie méritait le plus de servir d'exemple,

(1) Ces trois vers, auxquels s'en ajoute un quatrième, figurent dans les *Notices* (p. 66) et dans Makkari (I, 226).

(2) Ces vers se retrouvent aussi dans le *Machmua*, p. 153.

(3) Dozy a traduit ces vers dans ses *Mus. d'Esp.*, II, 276.

dont la science (religieuse) était le plus complète, dont la piété était le plus ferme. Mais sa vie fut agitée par des troubles d'une longue durée, par le rétrécissement des limites de son territoire, par la diminution du rendement de l'impôt de la *zekât*, si bien que l'hypocrisie s'insinuait en lui sous un voile de piété ; l'avarice donnait à ce prince une nature qui ne provenait pas de sa valeur propre, et le peu d'importance qu'il attachait à l'effusion du sang dépréciait sa religion, car, en effet, les troubles civils suscités même par ses deux fils lui avaient, sur un simple soupçon, fait mettre à mort l'aîné des deux" [1]. Le juriste Aboû Mohammed ben Hazm a formellement blâmé cet émir, l'accusant d'avoir versé facilement le sang [**P. 161**] qui, à ses yeux, n'avait pas de valeur, et cela tout en s'adonnant aux bonnes œuvres et en évitant les fautes réprouvées par la loi. C'est ainsi que, sans respect pour la préférence qu'avait pour lui son frère El-Mondhir, il suborna le chirurgien de celui-ci, qui empoisonna la lancette employée à le saigner, et se débarrassa de cette manière de l'émir, alors occupé à une expédition contre Ibn Hafçoûn et dans le camp de qui il se trouvait. Il fit en outre périr successivement ses deux fils par l'épée, d'abord Mohammed père d'En-Nâçir li-dîn Allâh, puis El-Motarrif. Il se débarrassa encore simultanément de deux de ses frères, de Hichâm par le fer et d'El-Kâsim par le poison, etc. *a*) [2].

(1) Cette dernière appréciation, dégagée des fleurs de rhétorique qui la voilent à peine, a été résumée par Dozy et lui paraît donner la note la plus exacte touchant le caractère d''Abd Allâh (*Intr. au Bayân*, I, 62).

(2) C'est ici que s'arrête le t. I, seul publié, de la traduction espagnole du t. II du *Bayân* par Fernandez Gonzalez.

Khalifat du Prince des Croyants
'Abd er-Rahmân ben Mohammed en-Nâçir li-dîn Allâh.

Il avait pour père Mohammed, celui qui fut tué par son frère Mot'arrif fils de l'émir 'Abd Allâh ben Mohammed ben 'Abd er-Rahmân ben el-Hakam le *faubourien* ben Hichâm Rad'i ben 'Abd er-Rahmân ed-Dâkhil. Son prénom était Aboû'l-Motarrif, son titre honorifique En-Nâçir li-dîn Allâh; il avait pour mère une esclave concubine nommée Mouzna. Il vécut soixante-treize ans et sept mois. Le début de son règne et l'intronisation eurent lieu le jour même de la mort de son grand-père, le jeudi 1er rebî' I 300 (16 oct. 912); il mourut le mercredi 2 ramadân 350 (15 oct. 961), après un règne de cinquante ans six mois et trois jours. Il avait la peau blanche et les yeux bleu foncé, était de taille moyenne, bien fait de corps, beau et élégant; il se teignait en noir (1).

Il eut pour kâdîs Ahmed ben Mohammed ben Ziyâd, qu'ensuite il révoqua et remplaça par Aslem ben 'Abd el-'Azîz ben Hâchim (2); puis Ahmed ben Mohammed ben Ziyâd fut réintégré; ensuite Ahmed ben Bak'i (3), à qui succéda Mondhir ben Sa'îd Balloût'i (4).

---

(1) Cf. *Annales du Maghreb*, 311 et 361. Mouzna, mère d'En-Nâçir, y est aussi citée soit sous ce nom, soit sous celui de *Marta*, par suite du déplacement d'un point diacritique; elle est l'objet de notices dans Dhabbi (n° 490) et dans la *Çila* (n° 1414). Sur En-Nâçir, voir aussi Ibn el-Abbâr, *Hollat*, p. 98; Makkari, I, 227; *'Ikd*, II, 368; Ibn Khaldoun, IV, 137, etc., et les *Mus. d'Esp.*, II, 319 et s.

(2) Des articles assez développés lui sont consacrés par Dhabbi (n° 571) et par Ibn el-Faradhi (n° 278).

(3) De brefs articles lui sont consacrés par Dhabbi (n° 385) et par Ibn el-Faradhi (n° 103).

(4) Ce personnage, dont le nom est souvent cité, devint grand kâdi de Cordoue en 339, en remplacement de Mohammed ben 'Abd

Son sceau portait la légende gravée « 'Abd er-Rahmân est satisfait du décret de Dieu ». Mohammed son père avait été désigné par 'Abd Allâh, dont il était le fils aîné, en qualité d'héritier présomptif; mais Mot'arrif, frère de Mohammed, tua ce dernier, et par suite fut à son tour mis à mort par leur père commun (1). [**P. 162**] Ces évènements ont donné lieu à bien des paroles.

En-Nâçir naquit le jeudi 22 ramadân 277 (8 janv. 891), vingt-un jours avant la mort violente de son père. Il était le favori de son grand-père 'Abd Allâh, qui l'aimait mieux que ses propres fils, le distinguait d'une manière particulière et lui faisait donner l'éducation convenant à un futur souverain. Maintes fois, à de certains jours ou lors de fêtes, il le faisait asseoir à sa propre place pour recevoir les hommages du *djond*, de sorte que les espoirs des courtisans convergeaient vers lui, et l'on ne doutait pas qu'il ne fût appelé à régner. A la mort de son grand-père, ce fut lui, et non un des fils du défunt, qu'on plaça sur le trône, car la volonté de Dieu était la grandeur du royaume, la victoire de l'Islâm et l'anéantissement du polythéisme, et à ces divers points de vue nul prince ni avant ni après lui n'obtint autant de succès. Il habitait au palais avec son grand-père et sans ses oncles,

---

Allâh ben Aboû 'Isa, et mourut âgé de 82 ans, le 28 dhou'l-kada 355; la date de 366, donnée par Ibn el-Athîr, est fausse. Le poste de kâdi fut après lui confié à Mohammed ben Selim (Khochani, ap. *Mus. d'Esp.*, III, 117). Voir sur Mondhir, Ibn el-Faradhi, n° 1452; Dhabbi, n° 1357; *Matmah*, p. 37; Bekri, *Géogr.*, p. 294; Makkari, *pass.*; ms 2074 de Paris, f. 66; Merrâkechi, trad. fr., p. 316; *Annales du Maghreb*, p. 380; Derdîr, commentaire de Sidi Khalîl, Boulak, 1292, t. II, p. 193; ci-dessous, p. 266 et 267 du t. ar.; etc.

(1) Voir le récit des circonstances dans lesquelles Motarrif périt, in Dozy, Intr. au *Bayân*, p. 55, et ci-dessus.

de sorte que son intronisation, qui excluait ces derniers, se fit sans difficulté. On dit aussi que son grand-père lui jeta le sceau royal pour indiquer qu'il le choisissait pour son successeur.

Ceux qui les premiers lui prêtèrent serment furent ses oncles, les fils d''Abd Allâh, savoir : Abân, El-'Açi, 'Abd er-Rahmân, Mohammed et Ahmed, après qui vinrent ses grands-oncles, les frères du défunt, savoir : El-'Açi, Soleymân, Sa'îd et Ahmed. Ce dernier prit la parole en leur nom, et après avoir prêté serment, il prononça d''Abd er-Rahmân un éloge où les plus belles qualités étaient attribuées au nouveau prince.

En-Nâçir fut le premier Omeyyade d'Espagne qui s'attribua le titre d'*Emir el-mou'minîn* et qui prit un surnom honorifique, celui d'En-Nâçir, réservé aux sultans. Ses successeurs après lui prirent également ce titre et portèrent un surnom honorifique quand la dynastie Abbaside s'affaiblissant allait à sa perte et que les dynasties turque et Deylemite commençaient à se montrer. "Ce titre convenait à sa situation, cette épithète fut gardée par ses descendants; ce fut le prédicateur Ahmed ben Bak'î ben Mokhalled qui, le premier, un vendredi de 316, employa dans la grande mosquée de Cordoue ce nom destiné à durer". Ahmed ben 'Abd Rabbihi dit dans une *kaçîda* à propos du jour de son avènement (1) :

[*Basît*] La nouvelle lune paraît, et il naît un règne nouveau ; que les bienfaits divins s'accroissent, mais toi tu ne peux croître !

[**P. 163**] "L'Espagne à son avènement était, grâce à

(1) On retrouve ces vers, avec variantes dans le dernier hémistiche, dans l'*'Ikd* (II, 368) et dans Makkari (I, 227).

la discorde et à l'hypocrisie, un charbon flambant, un feu dévorant; mais il sût éteindre ces bûchers et apaiser ces troubles″. Nombreuses furent les expéditions entreprises par ce prince, qui ressemblait à ʿAbd er-Rahmân ed-Dâkhil. Depuis le moment où ce dernier, en 138 (16 juin 755), pénétra en Espagne jusqu'au règne d'En-Nâçir, il mourut sept khalifes omeyyades, En-Nâçir formant le huitième, et dans la même période moururent vingt-deux princes Abbasides.

(*b* En 300, le jeudi 1er rebîʿ I (16 oct. 912), En-Nâçir li-dîn Allâh monta sur le trône à l'âge de vingt-trois ans cinq mois et vingt-trois jours; il était prénommé Aboû'l-Mot'arrif, et avait pour mère une esclave concubine du nom de Mouzna[1]. Il prit siège dans la partie réservée du grand salon du palais de Cordoue, et la prestation de serment des grands et du peuple se fit entre les mains de son affranchi Bedr ben Ahmed et de Moûsa ben Mohammed ben H'odeyr, préfet de la ville. Il fit appeler ses oncles et grands-oncles paternels, les diverses classes des Koreychites, les clients et tout le peuple, qui tous jurèrent obéissance avec plaisir, la face épanouie, le cœur joyeux, en exprimant leurs vœux et remerciant Dieu de ce qu'il lui avait confié la charge de les diriger, le soin de veiller sur eux et de protéger leurs familles. Tous se réjouissaient de son heureux caractère et de la distinction de son intelligence, et espéraient la réalisation des affirmations divines que, sous son règne béni et par ses mains, tout marcherait parfaitement, que son application extirperait l'ulcère des guerres civiles et ramènerait partout l'obéissance. L'insubordination en

(1) Cf. suprà, p. 259, n. 1.

effet sévissait dans toutes les régions de l'Espagne et était pratiquée par le kâdi aussi bien que par le plus humble sujet; les hypocrites s'étaient rendus maîtres des cantons et des lieux de refuge, grâce à la trêve dont ils jouissaient depuis longtemps et à la longue négligence dont ils avaient bénéficié. Mais Dieu se servit de ce prince pour opérer les amputations dont il sera parlé.

En-Nâçir commença par envoyer dans les divers cantons et provinces une circulaire annonçant son avènement. Le jour même de la prestation de serment, [**P. 164**] il nomma son client Bedr chambellan, vizir et directeur de la cavalerie, en outre du service des postes dont il était chargé (1); Moûsa ben Mohammed devint vizir en même temps qu'il restait préfet de la ville; ʿAbd Allâh ben Mohammed Zedjâli (2), qui était secrétaire, fut confirmé dans ce poste, de même qu'Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda fut confirmé dans ses fonctions de kâïd; K'âsim ben Welîd Kelbi resta aussi investi du commandement du premier corps de la *chorta*, mais la charge de trésorier, qu'il exerçait, lui fut enlevée et confiée à ʿAbd el-Melik ben Djahwar. Mohammed ben ʿObeyda ben Mobachchir et Mohammed ben ʿAbd Allâh ben Aboû ʿAbda devinrent aussi trésoriers. ʿIsa ben Choheyd, qui était trésorier, fut révoqué et remplacé par Saʿîd ben Saʿîd ben H'odeyr. ʿOmar ben Mohammed ben Ghânim, ʿAbd er-Rahmân ben ʿAbd Allâh Zedjâli, et Mohammed ben Soleymân ben Wânsoûs furent char-

---

(1) Le même renseignement nous est fourni par Ibn el-Abbâr, in *Notices*, p. 137.

(2) Peut-être faut-il lire *Zedjâdjeli* (voir le *Lobb el-albâb* et le *Merâçid*).

gés du service des requêtes[1], Mohammed ben ʻAbd Allâh Kharroûbi fut chargé de la garde de l'arsenal et du service de la garnison[2]; le secrétaire Hoseyn ben Ahmed devint également gardien de l'arsenal, ainsi que Yahya ben Ish'âk et Maslama ben ʻAbd el-Kâhir, connu sous le nom d'Ibn ech-Charh'. Ensuite le commandement du premier corps de la *chorta* fut donné à ʻIsa ben Ahmed ben Aboû ʻAbda et enlevé à Kâsim ben Welîd Kelbi. La fauconnerie fut enlevée au chambellan Bedr ben Ahmed et confiée à Fot'ays ben Açbagh, et ainsi de suite pour d'autres places et emplois qu'il donna à ceux de son entourage qui étaient dignes de la situation convoitée, ainsi qu'à ses principaux clients.

Il envoya ʻAbbâs ben ʻAbd el-ʻAzîz Korachi avec une portion du *djond* contre les Berbères de Caracuel et la montagne d'El-Berânes, ainsi que le kâïd Ahmed ben Aboû ʻAbda, avec ceux du *djond* qui se joignirent à lui, contre le canton de Cabra pour se débarrasser promptement des malfaiteurs et des hommes de désordre de ces deux régions. ʻAbbâs ben ʻAbd el-ʻAzîz engagea le combat avec El-Fath' ben Moûsa ben Dhoû'n-Noûn, à Calatrava, le mit en déroute et fit un grand carnage de ceux qui avaient rejoint ce chef. Une lettre d'ʻObeyd Allâh ben Fihr, gouverneur de Calatrava, apporta alors la nouvelle de la victoire qu'il avait remportée dans sa circonscription sur Mohammed ben Ardhebolich, qui était

---

(1) خطة العرض expression qui se présente à plusieurs reprises dans la suite de cet ouvrage, et qui a peut-être le sens de « inspection des revues »; voir le Dictionnaire Dozy.

(2) Le mot عمل, employé aussi à plusieurs reprises, comporte divers sens, et il se peut qu'on doive le traduire autrement.

en état de rébellion et exerçait le brigandage; il tua ensuite ce rebelle, dont il envoya la tête à Cordoue. [**P. 165**] Cette tête d'insurgé, qui arriva le dimanche 10 rebî' II, constitua le premier envoi de ce genre que vit le nouveau règne. Ainsi se manifestèrent dès le début les symptômes de la faveur divine et les signes du bonheur.

Le 21 rebî' II (5 déc. 912), le khalife nomma vizir et kâïd Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, qui était à la tête du dernier corps de la *chorta*, et ce dernier emploi fut donné à Mohammed ben Mohammed ben Aboû Zeyd. La solde d''Abd er-Rahmân (1) et d''Abd Allâh, l'un et l'autre fils de Bedr le chambellan, fut fixée pour chacun à trente dinars poids fort (2). Isma'îl ben Bedr fut nommé à un emploi de secrétaire particulier. Djahwar ben 'Abd el-Melik fut chargé des fonctions de vizir, ainsi qu''Abd Allâh ben Mod'ar; 'Abd er-Rahmân ben Bedr reçut la direction de la cavalerie; 'Abd Allâh ben Mohammed ben 'Abd el-Khâlik' ben Sawâda fut nommé kâdi du canton d'Elvira; ce fut le premier kâdi qui s'en alla en province sous son règne. Le 25 rebî' II (9 déc.), il enleva à Ahmed ben Mohammed ben 'Aboû 'Abda le kâïdat et le vizirat, et à son fils 'Isa ben Ahmed le commandement du premier corps de la *chorta*, poste auquel fut nommé Kâsim ben Welîd Kelbi. A Mohammed ben Welîd ben Ghânim fut enlevé le vizirat et à 'Omar ben Mohammed ben Welîd le service des requêtes.

Le jeudi 19 djomâda I (1er janv. 913) fut emportée la

(1) Un court article lui est consacré par Ibn el-Abbâr (*Notices*, p. 137).

(2) Ou « trente dinars de poids », ainsi que traduit Sauvaire (*J. as.*, 1882, I, 72).

ville d'Ecija, où pénétrèrent le chambellan Bedr ben Ahmed et le vizir Ahmed ben Mohammed ben H'odeyr. A la suite de cette conquête, la première du règne d'En-Nâçir, cette ville fut réduite et ses fortifications ruinées; le vizir Ahmed ben Mohammed y resta en qualité de kâïd pour rétablir le calme chez les habitants, tandis que H'amdoûn ben Besîl en devint gouverneur.

Le samedi 23 (*sic*) djomâda I (5 janv. 913), Mohammed ben ʿAbd Allâh ben Omeyya fut nommé vizir.

Le 6 djomâda II (18 janv.) fut mandé un fauteur de troubles du nom de Mohammed ben Yoûnos Djeyyâni, qui avait été emprisonné sous le règne précédent, et En-Nâçir le fit remettre en liberté, [**P. 166**] après avoir reçu son serment qu'il ne ferait plus le mal; mais cet homme, infidèle à sa parole, ne recouvra la liberté qu'avec la volonté de continuer ses désordres.

Le 20 djomâda II (1er fév.), Ahmed ben Mohammed ben Ziyâd fut, à la suite de certains faits répréhensibles, révoqué de sa place de grand-kâdi à Cordoue, ainsi que de la direction de la prière; Aslam ben ʿAbd el-ʿAzîz fut à sa place nommé kâdi, et le soin de la prière fut confié à Mohammed ben ʿOmar ben Lobâba le juriste *b*).

En cette année eut lieu la campagne entreprise par le Prince des croyants contre les forteresses de Jaën, et qui fut la première qu'il fit[1]. (*b* Il quitta le palais de Cordoue le jeudi 13 chaʿbân 300 (24 mars 913), et partit en expédition contre le canton de Jaën le samedi 7 ramadân, vingt-trois jours après avoir quitté le palais, où il laissa comme lieutenant le vizir Moûsa ben Mohammed ben

(1) Ibn Abd Rabbihi, ainsi que notre auteur le dit plus loin, a composé, sur les nombreuses campagnes entreprises par ce prince de 300 à 322, un long poème qu'il a inséré dans son *ʿIkd*, II, 369.

Hodeyr, préfet de la ville, ainsi qu'ʿAbd er-Rahmân ben Bedr *b*). Il emmena des forces considérables et parfaitement approvisionnées[1]. (*b* Il avait, avant son départ, été rejoint par Mohammed ben Ferwa[2], seigneur d'Ubeda, à la tête de tous ses cavaliers, les avait très bien reçus et leur avait donné la plus complète hospitalité. A la tête de son armée, ainsi renforcée, il s'était mis en marche et se trouvait dans le château-fort de Mârechen[3] dans la province de Jaën, quand il apprit qu'ʿOmar ben Hafçoûn serrait de près la capitale de Regio (Malaga) et se flattait de l'espoir que les habitants, ne s'entendant pas entre eux, lui permettraient de la subjuguer. Pour remédier à cette situation, il envoya un détachement du *djond* sous les ordres de Saʿîd ben ʿAbd el-Wârith, dont les instructions étaient de s'avancer à marches forcées [**P. 167**] jusqu'à la ville de Malaga[4] pour enlever à Ibn Hafçoûn tout espoir de réaliser le projet qu'il se flattait d'exécuter. Ce général en effet pénétra dans le lieu qui lui avait été assigné comme point d'arrivée, et mit cette région à l'abri des attaques d'Ibn Hafçoûn et de ses partisans.

Le Prince des croyants se dirigea sur le château-fort de Monteléon, campa sous les murs le dimanche 15 ramadân (25 avril 913) et commença à attaquer Saʿîd ben Hodheyl ; il resta vainqueur et, le mardi 17 de ce mois,

---

(1) Le ms *a* résume ici en quatre lignes les soixante-deux lignes suivantes du texte arabe de *b*.

(2) Sur ce nom de Ferwa, cf. p. 247, note 1 de la trad. d'Edrisi.

(3) Je n'ai pas retrouvé ailleurs ce nom de مارشن, le même probablement que le مارتشن de l'ʿ*Ikd*, II, 369, l. 14.

(4) Il s'agit ici d'Archidona, et non de Malaga, qui alors n'était pas encore la capitale de la province (*Mus. d'Esp.*, II, 329).

il fit descendre de son repaire Sa'îd, à qui il accorda l'amnistie, tandis qu'il y nomma en qualité de gouverneur Mohammed ben 'Abd el-Wahhâb. Il s'avança ensuite vers les châteaux-forts de Chementân[1] et reçut les demandes d'amnistie d''Obeyd Allâh ben Omeyya ben ech-Châliya, d'Ish'âk ben Ibrâhîm, seigneur de Mentesa, d''Okkâcha ben Moh'çan, seigneur du Wâdi Benoû 'Abd Allâh[2], de Selama ben 'Arâm, seigneur de Bah'ila, de Mondhir ben H'oreyz, seigneur de Baghtawîra, d'Aflah' ben 'Aroûs, seigneur de Bakoûr, de Fah'loûn ben 'Abd Allâh, seigneur de Sasâna, qui descendirent de leurs repaires et vinrent tous se soumettre en lui offrant leur dévouement. L'émir les accueillit favorablement et leur concéda le pardon; il leur fit évacuer ces diverses localités, envoya les femmes et les enfants des chefs à Cordoue et confia le gouvernement des châteaux-forts à des gens de confiance choisis parmi ses guerriers. Il amena encore 'Abd el-'Azîz ben 'Abd el-A'la à quitter son château-fort d'Ech-Châra, ainsi que Dah'wan ben Hichâm à se retirer de... [3]. Il se transporta ensuite dans le canton d'Elvira, où dès son arrivée les habitants des châteaux-forts de Tâdjela[4], de Baza[5], de Marbît', d'El-Berâdjela et d'El-Esnâd[6] rivalisèrent de

(1) Somontin; ce nom, qui manque dans Edrisi, figure dans le *Merâcid* (II, 126); Ibn el-Abbâr (p. 121); Aboulféda (*Géog.*, II, 252); Ibn Khaldoun (IV, 139, l. 4 ad f.); Simonet (p. 152).

(2) Aujourd'hui Velez de Benaudalla (Simonet, *Descripcion*, p. 107).

(3) Les mots « son château de.... » paraissent manquer, ainsi que le fait remarquer Dozy, *Corrections*, p. 54.

(4) Probablement le طرجالة d'Edrisi, aujourd'hui Tijola, entre Purchena et Seron (voir la note 4 de Dozy ad Edrisi, p. 209).

(5) Sur Baza, cf. Edrisi, p. 209, 247 et 249; le *Merâcid* et le *Mochtarik*, s. v.; Aboulféda, *Géog.*, II, 252.

(6) C'est à dire des Alpujarras et des Sened ou versants de montagnes.

promptitude dans leurs offres de soumission et évacuèrent ces diverses places. En-Nâçir remit tout sur un bon pied, installa des garnisons à lui dans tous ces endroits et ne laissa rien échapper à son regard attentif. De là il se transporta vers les châteaux-forts de Guadix, dont la plupart furent évacués par suite de la crainte qu'il inspirait. Le jeudi 4 chawwâl (14 mai), il campa au pied du château de Fiñana [1], où se trouvaient des partisans d'Ibn Hafçoûn qui étaient arrivés à séduire et à détourner de ses devoirs la population. Les rebelles, loin d'offrir leur soumission, entreprirent de résister, car ils avaient confiance dans les difficultés d'accès de leur repaire ; mais l'armée commença le blocus et incendia les faubourgs, [**P. 168**] de sorte que les habitants, revenant à de meilleurs sentiments, offrirent de se soumettre en livrant les partisans d'Ibn Hafçoûn. Ces offres furent acceptées, et les prisonniers qui furent livrés furent soigneusement garrottés.

Continuant sa marche en avant, l'émir parcourut les divers lieux fortifiés situés dans la région et les montagnes de Bechîra, et poussa avec ses troupes jusqu'au Djebel et-Theldj (Montagne de la neige)[2], dont l'accès est presque impossible. Ses troupes pourtant y pénétrèrent, grâce à Dieu qui leur en aplanit et facilita le passage, et les châteaux de cette région furent conquis sans qu'aucun pût résister.

L'émir, apprenant alors qu'Ibn Hafçoûn marchait avec

---

(1) Ce fort est mentionné par Edrisi, p. 246 ; cf. sur cette campagne *Mus. d'Esp.*, II, 330.

(2) C'est à dire la Sierra Nevada. Edrisi ne rappelle pas cette dénomination, qui figure dans Aboulféda (*Géog.* II, 253), mais seulement celle de « Choleyr de la Neige » (p. 246).

des troupes contre Elvira, la capitale, dans l'espoir que l'occasion était favorable pour s'en rendre maître, envoya contre lui le kâïd ʿAbbâs ben ʿAbd el-ʿAzîz. Celui-ci était peu éloigné de Grenade quand Ibn Hafçoûn s'avança vers l'objet de ses convoitises ; mais les habitants d'Elvira, pleins de confiance dans les secours que leur amenait le kâïd, firent une sortie dans laquelle ils mirent leur ennemi en déroute, lui tuèrent un certain nombre de ses guerriers, firent prisonnier son petit-fils ʿOmar ben Ayyoûb et blessèrent grièvement l'un des oncles paternels de ce dernier.

L'émir, sans se lasser, poursuivit la soumission de tous les lieux fortifiés de cette région et arriva ainsi au château de Juvilès [1], qui était l'un des forts d'Ibn Hafçoûn le mieux fortifiés, le plus inaccessibles et dans la la position la plus forte ; là s'étaient retirés tous les chrétiens qui avaient pu s'échapper des autres places que nous avons citées. Le mercredi 15 [2] chawwâl (25 mai), il installa son camp sous les murs de cette place, puis coupa les arbres du voisinage, ravagea les champs et anéantit tous les vivres qui pouvaient servir aux assiégés. Ceux-ci, au bout de quinze jours d'investissement, firent des offres de soumission et, revenant à de meilleurs sentiments, s'engagèrent à livrer les partisans d'Ibn Hafçoûn qui étaient dans leurs murs. L'émir accepta, et on lui envoya tous les chrétiens qui étaient dans la place ; il leur fit trancher le cou à tous sans exception et sans autre forme de procès.

(1) Ce lieu ne figure pas dans Edrisi ; cf. Simonet, *Descripcion*, p. 107 et 306 ; ci-dessus, p. 241.

(2) Plus haut, notre auteur a parlé du *jeudi* 4 chawwâl.

De là l'émir s'avança jusqu'à la ville de Salobreña (1), où il agit comme il avait fait ailleurs. Dans chacune de ses conquêtes il installa des garnisons qui les tinssent en respect, de sorte qu'il cautérisa ainsi les ulcères qui rongeaient le canton d'Elvira, que la concorde fut rétablie et qu'une obéissance complète régna partout. [**P. 169**] Il se retira alors en prenant la route des châteaux-forts de San Estevan et de Peña Forât'a (2), qui avaient fait tort aux deux villes de Grenade et d'Elvira et qui étaient l'un et l'autre des mieux fortifiés par l'art et la nature. On dressa le camp au pied des murailles de ces places, et le blocus commença avec accompagnement de combats des plus acharnés et des plus meurtriers. Au bout de vingt jours, elles furent emportées, et des garnisons y furent installées. Alors l'émir, après avoir examiné avec le soin le plus minutieux tout ce qu'il vit de nature à se rattacher à l'amélioration des cantons de Jaën, d'Elvira et des environs, rentra dans son palais de Cordoue le jour de la fête des Victimes (17 juil. 913), après être resté en campagne pendant quatre-vingt-douze jours.

---

(1) En arabe, Cheloûbîna ou Cheloûbîniya (Edrisi, p. 242 ; *Merâcid*, II, 123 ; Simonet, *Descripcion*, p. 106 ; Aboulféda, I, 254). C'est de là, nous apprend ce dernier auteur, qu'était originaire le grammairien 'Omar ben Mohammed Cheloûbîni, ce qui nous permet de corriger l'orthographe de ce nom dans la *Tekmila*, n° 1829. Sur cet auteur, + 645, voir aussi Ibn Khallikân (II, 386) ; de Sacy, *Anthologie grammaticale*, p. 192, et Pons, *Ensayo*, p. 287.

(2) Pour la transcription et l'identification de ces deux noms, j'ai suivi Dozy (*Mus. d'Esp.*, II, 331). Le premier présente les variantes : *Astîn*, *Achtîn* et *Achnîn* ; c'est probablement le *Ochtoûn* du *Merâcid* (I, 66), le *Istan* de Simonet (*Descripcion*, p. 132). On trouve bien un *Binna* dans le canton d'El-Faradj, autrement dit Guadalaxara, mentionné par le *Merâcid* (I, 177 ; cf. II, 342, et Aboulféda, *Géog.*, II, 255) ; mais ce n'est pas de lui qu'il peut être question ici.

En la même année mourut Hichâm ben Mohammed Korachi, connu sous le nom d'Ibn ech-Chebânesiyya [1] *b*).

En moharrem 301 (7 août 913), mourut à Séville 'Abd er-Rahmân ben Ibrâhîm ben Haddjâdj, seigneur de cette ville, et la population se mit d'accord pour le remplacer par le brave Ahmed ben Maslama [2]. Mais En-Nâçir fit marcher contre cette ville, en qualité de général, le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, qui fut le premier à l'attaquer et qui remporta des succès. Mohammed ben Ibrâhîm ben Haddjâdj, qui était à ce moment à Carmona, se rendit au palais (*bâb es-sodda*), et offrit à l'émir ses services pour combattre les Sévillans. Le prince les ayant envoyés à cet effet, lui et K'âsim ben Welîd Kelbi, ces deux chefs entamèrent un siège qui dura plusieurs mois ; puis le chambellan Bedr ben Ahmed, qui vint les rejoindre, entra dans la place le lundi 19 djomâda I 301 (21 déc. 913) ; il la démantela, remit les affaires en ordre et laissa en qualité de gouverneur Sa'îd ben el-Mondhir qu'il avait avec lui.

(*b* En cette année, Mohammed ben Soleymân ben Wânsoûs fut nommé au vizirat, poste qu'occupa également 'Isa ben Ahmed ben Aboû 'Abda. Mohammed ben 'Abd Allâh [**P. 170**] Kharroûbi, Mohammed ben Ahmed ben Hodeyr, K'and l'aîné [3] et Dorri, affranchi d'En-Nâçir, furent chargés des requêtes. L'inspection du marché fut enlevée à 'Omar ben Ahmed ben Faradj et donnée à Mohammed ben 'Abd Allâh Kharroûbi au mois de rebi' II (nov. 913). Ahmed ben Maslama fut chargé du premier

---

(1) Je n'ai pu retrouver ailleurs le nom de ce personnage.

(2) Cf. suprà, p. 213.

(3) C'était, ainsi qu'on le voit plus loin, un affranchi d'En-Nâçir ; il faut probablement lire ici مولبا « l'un et l'autre affranchis... ».

corps de la *chorta*; Mohammed ben Ibrâhîm ben Haddjâdj fut rappelé de Carmona et nommé vizir, mais il ne siégea avec les autres vizirs qu'un seul jour. Sa'îd ben El-Mondhir fut rappelé de Séville, où il fut remplacé, au mois de cha'bân, par Fot'ays ben Açbagh. Le premier corps de la *chorta* fut de nouveau confié à Kâsim ben Welîd Kelbi. Moûsa ben Soleymân Khawlâni, connu sous le nom d'Aboû'l-Kawther, fut nommé gardien du Trésor, et son frère 'Abd el-Melik ben Soleymân fut chargé de la garde de l'arsenal.

Le mercredi 18 dhoû'l-ka'da (15 juin 914), les habitants de la frontière conquirent le château-fort de Calahorra, qui était alors entre les mains des chrétiens *b*).

Lope ben Mohammed mit le siège devant Saragosse (*b* et éleva des constructions dans le but de maintenir cette place. En la même année fut tué Mohammed ben 'Abd el-Melik et-Tawîl *b*.

La seconde campagne entreprise par l'émir fut dirigée contre le canton de Malaga, Algéziras et Carmona. Ce prince quitta le palais de Cordoue le jeudi 8 ramadân (7 avril 914) et se mit en campagne le 8 chawwâl (8 mai) en laissant dans le palais Moûsa ben Mohammed ben Hodeyr, préfet de la ville; les correspondances étaient remises entre les mains du jeune Hichâm, fils de l'émir. (*b* Le chambellan Bedr ben Ahmed commença par marcher avec un corps de troupes du *djond* contre le château-fort de Belda, dont il surprit les habitants et où il fit un grand nombre de prisonniers *b*). Le premier objectif du prince fut le château de Torox(1) [**P. 171**]

(1) Orthographié *Tolox* in *Mus. d'Esp.*, II, 337. Deux localités, dont la plus connue est entre Velez Malaga et Almuñecar, portent le nom de Torox ou Torrox (*Mus. d'Esp.*, I, 324; Simonet, *Descr.*, p. 107, 123, 129, 130 et 133).

sous les murs duquel il dressa son camp (*b* le mercredi 14 chawwâl (13 mai 914) *b*) et qu'il commença à serrer de près ; (*b* pendant cinq jours il ne cessa, soir ou matin, de renouveler ses attaques, tandis qu'on coupait les arbres des environs, qu'on détruisait les vivres *b*) et qu'on massacrait tout assiégé qui se montrait. Laissant alors des troupes pour continuer le siège, il s'avança contre les châteaux de Malaga et les refuges d'Ibn Hafçoûn, les attaquant les uns après les autres, y installant ses hommes et livrant aux ravages de ses troupes tous ceux où il se portait. Il infligea à ce chef et aux chrétiens qui s'étaient enrôlés sous ses drapeaux à Torox une grande défaite où beaucoup périrent, et leurs têtes furent envoyées à Cordoue. (*b* Des navires de ce rebelle, qui lui apportaient des vivres provenant de l'autre côté de la mer, furent saisis et brûlés jusqu'au dernier *b*). Alors les habitants de cette région, Châner, Feddj, Sîm, K'alabîra, El-K'açr (Aznalcazar ?) et le territoire dépendant d'Algéziras, s'empressèrent de se soumettre pour échapper à une perte totale. En-Nâçir accepta leurs propositions, leur accorda l'amnistie et rétablit l'ordre.

Il marcha ensuite contre Algéziras même, puis contre le canton de Sidona et contre celui de Moron, et installa son camp au-dessus de Carmona le mardi 1er dhoû'l-hiddja (28 juin 914). Comme Habîb ben Sawâda s'était mis en état de rébellion dans cette ville à la suite du départ de Mohammed ben Ibrâhîm ben Haddjâdj pour Cordoue, l'armée de l'émir commença le siège et le poussa avec une telle vigueur que le rebelle, se trouvant au bout de vingt jours réduit à toute extrémité, sollicita son pardon en demandant le délai nécessaire pour transporter sa famille et son mobilier à Cordoue. En-Nâçir

ne voulut pas lui imposer des conditions par trop pénibles et donna son consentement. Lui-même regagna Cordoue, où il fit son entrée [**P. 172**] le lundi 27 dhoû'l-hiddja (25 juil. 914), (*b* ayant fait campagne pendant quatre-vingt-deux jours.

Au cours de cette expédition, il avait envoyé des ordres au sujet de K'âsim ben Welîd Kelbi, qu'il avait laissé à Cordoue en qualité de chef de la *chorta*, et qu'il fit jeter en prison en même temps que Mohammed ben Ibrâhîm ben Haddjâdj, Mohammed ben Woheyb, 'Obeyd Allâh ben Mohammed Ra'bâni (1) et Sakan ben Djodeyda. Il destitua en outre Ibn Maslama du commandement du premier corps de la *chorta* et le remplaça par 'Abbâs ben Ahmed ben Aboû 'Abda.

En la même année, En-Nâçir nomma kâïd 'Isa ben Ahmed ben Aboû 'Abda et le renvoya dans le canton de Séville.

En rebî' I (oct. 913), mourut le vizir et secrétaire 'Abd Allâh ben Mohammed Zedjâli. 'Abd Allâh ben Bedr reçut le titre de secrétaire; mais l'office de secrétaire continua d'être tenu par Sakan ben Ibrâhîm et par 'Omar ben Tadjît, qui remplissaient l'un et l'autre ces fonctions auprès de Bedr le chambellan.

En rebî' I mourut El-'Açi, fils de l'imâm Mohammed, à l'âge de soixante-trois ans. En djomâda I (déc. 913), mourut 'Abbâs ben 'Abd el-'Azîz Korachi. Le vizir Aboû'l-Hârith Selama ben 'Ali, le vizir Mohammed ben Welîd ben Ghânim, le juriste Ayyoûb ben Soleymân ben Çâlih' (2)

---

(1) Cet ethnique est écrit indistinctement dans le ms ; je l'ai restitué hypothétiquement d'après le nom de lieu que donne le *Merâcid*, I, 474.

(2) Ce juriste, dont la généalogie présente quelques variantes, est l'objet d'articles de Dhabbi (n° 561) et d'Ibn Faradhi (n° 265) ; ce der-



et le juriste Sa'îd ben Khomeyr [1] moururent également.

A Barcelone fut tué 'Abd el-Melik ben 'Abd Allâh ben Chebrît'. Les chrétiens firent une incursion dans la vallée (*wâdi*) d'El-Hâmma, vers la frontière [2]. Le combat d'Arnedo [3] eut lieu le dimanche 19 cha'bân (19 mars 914). Garcia, fils d'Alphonse, roi de Galice, y périt; il eut pour successeur son frère Ordoño, fils d'Alphonse *b*).

En 302, le vendredi 1er redjeb (29 janv. 915), naquit El-H'akam el-Mostançir bi'llâh ben 'Abd er-Rahmân ben Mohammed, au moment où se faisait l'appel à la prière du *d'ohr*.

En la même année, En-Nâçir [**P. 173**] mit à la tête de l'expédition d'été son oncle paternel Abân ben 'Abd Allâh, qui, en chawwâl (18 avril 915), se mit en marche pour attaquer le canton de Malaga, qu'il parcourut avec ses troupes; il y bloqua les châteaux-forts, abattit les arbres et détruisit les cultures.

La population eut à souffrir de la disette par suite d'une sécheresse prolongée et générale. (*b* Le préposé à la prière, Mohammed ben 'Omar ben Lobâba, se rendit au *moçalla* du faubourg et par cinq fois, à des jours différents, il fit la prière pour demander de la pluie, mais sans succès. Le prix des vivres monta, et les marchés étaient fort dégarnis. Ensuite, le lundi 13 chawwâl, qui

---

nier le fait mourir en 302; mais on retrouve aussi la date de 301 dans Ibn Farhoûn (ms 5032 de Paris, f. 48).

(1) Sa'îd ben Khomeyr (*var.* H'amîr) est l'objet d'articles de Dhabbi (n° 798), d'Ibn Faradhi (n° 482), et d'Ibn Farhoûn (*l. l.* f. 61 v°).

(2) C'est dans Ibn Khaldoun (IV, 141) qu'on trouve le plus de détails sur les diverses guerres qui eurent lieu entre En-Nâçir et les chrétiens.

(3) Arnît' ou Arnedo n'est cité par Edrisi (p. 211) que comme nom de province; mais le *Merâcid* (I, 51), un peu plus explicite, parle de la ville.

était le 1er mai [915], Ahmed ben Ahmed ben Ziyâd sortit de la ville pour faire avec la population les mêmes prières. Il tomba alors une légère pluie qui fut absorbée par une partie des semences, maïs la plus grande partie de celles-ci ne purent germer. Toutes les régions de l'Espagne, aussi bien que les frontières, eurent à souffrir de cette sécheresse générale *b*), et partout le prix des vivres s'éleva beaucoup.

(*b* En-Nâçir fit de Mohammed ben ʿAbd Allâh Kharroûbi, qui était préposé au marché, le préfet de la ville, au lieu et place de Moûsa ben Mohammed ben Hodeyr, et l'inspection des marchés fut donnée à Ahmed ben Habîb ben Behloûl, le samedi 17 chawwâl (5 mai). Le même jour, la charge de secrétaire fut enlevée à ʿAbd Allâh ben Bedr et donnée à ʿAbd el-Melik ben Djahwar ; le commandement du dernier corps de la *chorta* fut retiré à Mohammed ben Mohammed ben Aboû Zeyd et confié à Yahya ben Ish'âk.

En la même année, la direction de la cavalerie fut enlevée à ʿAbd er-Rahmân ben Bedr, qui fut remplacé par ʿAbd Allâh ben Mod'ar. Les deux affranchis de Nâçîr, K'and et Dorri, furent chargés des successions.

Le dimanche 1er dhoû'l-hiddja (17 juin 915) vit la mort violente d'ʿAbbâs ben Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda, chef du premier corps de la *chorta* : il périt d'un coup qu'il reçut dans un combat livré pendant le siège de Monte Rubio (1), opération militaire dont En-Nâçir l'avait chargé, et où il s'exposa au danger. Le prince mit son frère ʿAbd Allâh ben Ahmed [**P. 174**] ben Moham-

(1) Il est parlé plus loin de ce château-fort, contre lequel, ainsi qu'on le voit ici, l'émir dirigea des attaques dès le début de son règne (cf. *Mus. d'Esp.*, II, 345).



med à la tête du premier corps de la *chorta*, et Mohammed ben Mohammed ben Aboû 'Abda fut chargé de la garde du Trésor.

Le mardi 14 djomâda II (4 janv. 915), mourut Merwân ben el-Mondhir, fils de l'imâm 'Abd er-Rahmân ben el-Hakam. Il avait été, le 24 djomâda I, précédé au tombeau par (son oncle paternel) 'Omar ben 'Abd er-Rahmân.

Le 4 rebî' II (27 oct. 914), mourut Sa'îd ben es-Selîm, qui avait été chambellan de l'imâm 'Abd Allâh; le mardi 7 djomâda II (28 déc. 914), mourut En-Nad'r ben Selama, qui avait été kâdi du temps de l'imâm 'Abd Allâh. Le 3 ramadân (22 mars 915), mourut 'Obeyd Allâh ben Mohammed ben Aboû 'Othmân. H'amdoûn ben Besîl mourut en cha'bân (fév.-mars 915). Le 24 djomâda I (16 déc. 914), mort d''Abd Allâh ben Mohammed ben 'Abd el-Khâlik Ghassâni [1], kâdi de Séville. Le dimanche 4 rebî' II (27 oct. 914), mort du juriste Khâlid ben Wahb [2]. En djomâda II (déc. 914-janv. 915), mort du grammairien Mohammed ben Yahya, connu sous le nom de K'alfât [3]: c'était un savant qui connaissait le Koran par cœur et un poète distingué; il maniait la satire et injuriait les puissants; ses vers étaient remplis d'obscénités et de sottises *b*).

En 303 (16 juil. 915), sévit en Espagne une grande disette qui fut comparée à celle de 60 [4] et qui réduisit la

---

(1) Son nom ne figure ni dans Ibn el-Faradhi ni dans les autres recueils biographiques de la *Bibl. ar.-hisp.*

(2) Des articles lui sont consacrés par Dhabbi (n° 606) et par Ibn Faradhi (n° 304).

(3) Voir ci-dessus, p. 210.

(4) C'est à dire de l'année 260 (*suprà*, p. 167).

population à un état de détresse dont elle ne connaissait pas l'analogue. (*b* Le *kafîz* de blé, mesure du marché de Cordoue, se vendit à raison de trois dinars [correspondant à] quarante [dirhems] *dokhl* (1) *b*). Des épidémies se déclarèrent, dont les ravages chez les pauvres et les besogneux furent tels qu'on fut près de ne pouvoir suffire aux inhumations. (*b* L'émir En-Nâçir distribua à cette occasion d'abondantes aumônes aux indigents, et ceux de ses conseillers qui songeaient aux récompenses célestes firent de même; le chambellan Bedr ben Ahmed se distingua le plus par sa charité et par les secours dont il préleva le montant sur ses biens. Les circonstances furent cette année-là trop difficiles [**P. 175**] pour qu'on entreprît aucune incursion ou qu'on mît des troupes en campagne; mais En-Nâçir s'occupa avec zèle et fermeté de contenir les extrémités du royaume et de préserver les musulmans contre les rebelles et insurgés, qui, malgré la faim dont on souffrait partout, dirigeaient des incursions contre leurs voisins et surprenaient les caravanes musulmanes, ainsi que les gens qui cherchaient à se procurer des vivres ou qui en emportaient, lorsqu'ils se trouvaient à leur portée.

Ish'âk ben Mohammed Korachi, homme sage et capable, fut nommé aux fonctions de vizir.

Mohammed ben Mohammed ben Aboû Zeyd, qui commandait auparavant le dernier corps de la *chorta*, fut promu au commandement du premier corps *b*).

Le mardi 2 djomâda II (13 nov. 915) de cette année, mourut Abân, fils de l'imâm 'Abd Allâh, à l'âge de cin-

(1) Ces cinq derniers mots sont la traduction donnée par Sauvaire (*J. As.*, 1882, I, 114 et 315) d'un passage que je ne comprends pas plus que Fleischer, Dozy et de Goëje (voir *Corrections*, p. 54).

quante-cinq ans ; (*b* il fut enterré au faubourg, dans le cimetière de Koreych.

La mort enleva le premier-né d'En-Nâçir, qui s'appelait Aboû'l-Welid Hichâm.

Le vendredi 19 chawwâl (26 avril 916), mourut Ahmed ben Hichâm, fils de l'imâm 'Abd er-Rahmân ben el-Hakam, et le lundi 18 ramadân (26 mars), Korachi 'Othmâni, qui était arrivé d'Orient sous le règne de l'imâm 'Abd Allâh ben Mohammed.

Mort de Korachi 'Abdi, le 13 cha'bân (21 fév.) ; du juriste Yahya ben Ish'âk' ben Yahya ben Aboû 'Isa (1), qui fit un voyage d'étude où il apprit des traditions ; il méritait peu de confiance, mais c'était un homme habile et bavard. Mort du juriste Nomeyri, qui s'appelait Ahmed ben 'Abd Allâh ben Faradj (2) ; du juriste Ahmed ben Bît'îr (3), le jeudi 2 dhoû'l-hiddja (7 juin) ; de Mofawwiz ben 'Arîb *b*).

L'ennemi fit prisonnier à la frontière Mot'arrif ben Mohammed ben Lope ben K'asi.

(*b* A la frontière mourut 'Abd Allâh ben Mohammed ben Lope ben Kasi, [**P. 176**] homme brave et vaillant qui faisait beaucoup souffrir l'ennemi. Son fils Mohammed ben 'Abd Allâh tua son oncle Mot'arrif *b*). Il y eut entre les Benoû Lope des dissensions et des combats qui mirent leurs affaires en mauvais état.

(*b* Cette année-là vit mourir à Cordoue un grand nom-

---

(1) Il lui est consacré des articles par Dhabbi (n° 1459) et par Ibn el-Faradhi (n° 1571).

(2) Voir Dhabbi, n° 417 ; Ibn el-Faradhi, n° 70.

(3) Il est consacré un article à ce juriste, dont le nom semble bien indiquer son origine chrétienne, par Ibn el-Faradhi (éd. Codera, n° 77).

bre des notables et des riches de la ville ; il serait trop long de les citer, sans d'ailleurs parler des morts tout à fait innombrables qui se produisirent dans les cantons et les localités éloignées. Du côté de la frontière l'ennemi, à plusieurs reprises, en vint aux mains avec les Benoû K'asi *b*).

En 304 (5 juil. 916), l'émir En-Nâçir envoya le kâïd Ahmed ben Mohammed ben Aboû 'Abda en expédition contre le territoire ennemi. (*b* Cet officier se mit en route le samedi 16 moharrem, 18 du mois de juillet (*sic*), et un grand nombre de clients et d'hommes du *djond* se joignirent à lui *b*). Il pénétra en pays chrétien, où il exerça des dévastations, se livra au pillage et fit des prisonniers ; après quoi il ramena les musulmans sains et saufs et chargés de butin.

(*b* 'Abd el-H'amid ben Besîl fut nommé trésorier.

Ish'âk' ben Mohammed Korachi entreprit une campagne dans le canton de Todmîr; il s'y rendit maître du château-fort d'Orihuela et rétablit l'ordre dans ce canton.

Fot'ays ben Açbagh devint pour la première fois trésorier *b*).

Le chambellan Bedr ben Ahmed marcha contre la ville de Niebla, devant laquelle il mit le siège et dont il se rendit maître (*b* le lundi 20 ramadân (17 mars 917) *b*).

'Abd el-Melik ben Djahwar fut remplacé en qualité de secrétaire par 'Abd el-Hamîd ben Besîl, mais pendant peu de temps, car il reprit bientôt son poste.

(*b* Ismâ'îl ben Bedr fut chargé du service des requêtes.

Le 12 çafar (15 août 916), 'Ali ben Hoseyn passa de la garde de l'arsenal au service des requêtes.

Mohammed ben 'Abd Allâh ben Mod'ar fut nommé au service des requêtes.

[**P. 177**] Le 29 cha'bân (25 fév. 917), mort de Mondhir, fils de l'imâm El-Mondhir, qui était né six mois après la mort de son père; le mardi 9 rebî' II (10 oct. 916), d''Abd el-Melik ben H'awza Korachi; de son frère El-Ah'dab, dont les calculs astrologiques annonçaient la mort sitôt après rebî' II; du préposé aux requêtes et aux successions, K'and, client de l'émir En-Nâçir, le mardi 3 redjeb (31 déc. 916). Ismâ'il ben Bedr le remplaça dans sa charge des successions.

Le vendredi 6 redjeb (3 janv. 917), mourut le professeur Mohammed ben Ark'am(1); dans le même mois mourut le jeune Mohammed, fils de l'émir En-Nâçir, ainsi que le jeune Soleymân l'aîné.

Le 10 chawwâl de cette année (6 avril 917), naquit Aboû Merwân 'Obeyd Allâh, frère germain du Prince des fidèles Hakam El-Mostançir, que puisse Dieu aider!

Mort du juriste et pieux Aboû 'Abd Allâh Mohammed ben Ahmed [ben] ez-Zerrâd(2), le 4 djomâda I (3 nov. 916); né en 242, il avait rapporté les doctrines de [Mohammed] Ibn Wad'd'âh'. Mort du juriste et traditionnaire T'âhir ben 'Abd el-'Azîz Ro'ayni(3); d'Aboû'l-Kâsim Mohammed ben 'Abd es-Selem ben K'almoûk' dans la nuit du mercredi au jeudi 16 rebî' II (17 oct. 916); c'était un homme distingué, auteur de petits traités (?) et bon calligraphe; il avait été trésorier et parlait une langue fleurie *b*).

(1) Trois lignes lui sont consacrées dans la *Tekmila*, n° 308.

(2) J'ai ajouté « [ben] » d'après ce qu'on lit ci-dessous, année 309, ainsi que dans Dhabbi (n° 11) et dans Ibn el-Faradhi (n° 1163). Ce dernier place la mort d'Ibn ez-Zerrâd soit en 304 soit en 305 ; notre auteur donne aussi plus bas la date de 309.

(3) Il est parlé de lui par Dhabbi (n° 861) et par Ibn el-Faradhi (n° 617).

En 305 (24 juin 917), l'expédition d'été contre les pays chrétiens fut faite par Ahmed ben Mohammed ben Aboû ʿAbda, vizir et kâïd, qui partit le lundi 10 çafar (2 août 917), en compagnie d'hommes de toutes classes désireux de faire la guerre sainte, ainsi que de gens de bureau (et autres). Après avoir également fait des levées vers la frontière, il entra en pays ennemi à la tête de bandes nombreuses et installa son camp sous les murs de Castro Moros(1) le 14 rebîʿ I (4 sept. 917). Les musulmans combattirent avec ardeur, et bientôt ils se virent tout près de rester vainqueurs des assiégés; [**P. 178**] mais alors les chrétiens firent des levées partout et pour secourir leurs coreligionnaires et tenir tête aux musulmans, amenèrent leurs forces tant en cavalerie qu'en infanterie. Alors une partie de ceux de la frontière pour qui l'Islamisme n'était qu'un masque, s'entendirent pour feindre la déroute et ainsi la provoquer chez les musulmans. Beaucoup de ceux-ci s'enfuirent en effet, mais le kâïd Ahmed ben Mohammed lui-même tint ferme et s'obstina à combattre en homme qui défend son foyer. On a même dit qu'il était bien décidé à rechercher la mort des martyrs, et il la trouva en effet, à cette date du 14 rebiʿ I 305 (4 sept.), de compagnie avec ceux qui, préférant cette fin glorieuse, reculèrent devant la honte de la fuite. Ce général ne voulut ni tourner le dos aux infidèles, ni reculer, ni fuir. Quant au reste de l'armée, il opéra sa concentration et rentra en territoire musulman sans autre dommage et n'ayant perdu ni montures, ni bagages, ni tentes.

---

(1) Qu'on appelle aussi San Estevan de Gormaz, (*infrà*, p. 294); Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 34 et 41; cf. Bekri, *Descr. de l'Afrique*, p. 214, n. 2.

(*b* Le vizir Ish'âk' ben Mohammed fit une expédition contre la ville de Carmona, où il assiégea H'abîb ben 'Omar et le réduisit presque à la dernière extrémité. Puis le chambellan Bedr ben Ahmed s'avança contre cette ville et en continua le siège jusqu'à ce que la force l'en rendit maître, le jeudi 5 rebî' II (25 sept.)(1) *b*).

'Omar ben Hafçoûn, l'appui des infidèles, le chef des hypocrites, le tison des guerres intestines, le refuge des hommes de discorde et de rébellion, mourut cette année-là, et cet événement fut regardé comme une cause de bonheur, un présage de la faveur divine et de l'interruption du règne de l'abomination(2).

Alors aussi eut lieu la conquête d'Ubéda d'Elvira (*b* connu sous le nom d'Ubéda de Ferwa(3) *b*), où se trouvait Soleymân ben 'Omar ben Hafçoûn, que Yahya ben Ish'âk réussit à en faire sortir et qu'il amena, au mois de chawwâl (mars-avril), à Cordoue, où ce fils du rebelle fut installé et largement traité(4).

(*b* Le samedi 11 chawwâl (27 mars 918), 'Abd el-Melik ben Djahwar devint vizir.

[**P. 179**] Mort à Firrîch du juriste Sa'îd ben 'Othmân

---

(1) Il a été plus haut (p. 274) question d'une révolte de Habîb ben Sawâda dans cette même ville de Carmona, qui fut prise par le prince lui-même. Ce personnage est appelé plus loin Habîb ben 'Omar ben Sawâda.

(2) La mort d'Ibn Hafçoûn eut lieu en 306 (14 juin 918-2 juin 919) d'après l'*Ikd* (II, 374, l. 4 ad f.), aussi bien que d'après Ibn Khaldoun (éd. Boulak, IV, 135). S'appuyant sur notre texte, Dozy la place en l'année 917 (*Mus. d'Esp.*, II, 339).

(3) Sur ce nom, cf. Edrisi, p. 247, n. 1; Simonet, *Descripcion*, p. 107.

(4) Sur la soumission de Soleymân, voir *Mus. d'Esp.*, II, 340; cf. *infrà*, année 309.

ben Soleymân 'Anâk'i[1] à la fin de moharrem (juil. 917); — d'El-Behâ, fille de l'imâm 'Abd er-Rahmân ben el-Hakam, à l'enterrement de qui personne ne manqua, en redjeb (déc. 917-janv. 918); — d''A'icha, fille d'En-Nâçir; — de Sa'îd ben 'Abd el-Wârith Ayser, brave guerrier et fonctionnaire capable; — du juriste et traditionniste Mohammed ben Ibrâhîm Hidjâzi[2]; — d''Omar ben Ahmed ben Faradj, secrétaire-conseil[3] et préposé au marché *b*).

Ordoño, fils d'Alphonse, et Sancho, fils de Garcia, ce dernier régnant sur les chrétiens de Galice et de Pampelune, firent des levées, et s'avançant à la tête de leurs bandes et de gens accourus de toutes parts (*b* contre Najera[4], ils restèrent pendant trois jours campés sous les murs de cette ville de la frontière citérieure, vers la fin de dhoû'l-hiddja (comm. de juin 918) *b*). Après avoir ravagé la région et détruit les cultures, les chrétiens se portèrent vers Tudèle et arrivèrent (*b* à la rivière de Kâlès, aux aiguades de Mask'îra et *b*) au Wâdi Tarazona. Sancho, laissant l'Ebre derrière lui, dirigea ses attaques contre le château-fort de Valtierra, battit les gens du faubourg et réduisit en cendres la mosquée

---

(1) Il lui est consacré des articles par Dhabbi (n° 803) et par Ibn el-Faradhi (n° 484). J'ai lu, avec ce dernier, le nom du lieu où il est mort, Firrich, et non *Fawîch* (qui est d'ailleurs inconnu), comme l'a imprimé Dozy.

(2) Dhabbi, qui consacre à ce savant un assez long article (n° 43), lui donne pour ethnique *H'idjâri*, de même qu'Ibn el-Faradhi (n° 1164), et non *Hidjâzi*, comme le porte notre texte.

(3) Je n'ai pas rencontré ailleurs l'expression كاتب الراى, dont je ne puis donner qu'une traduction approximative.

(4) Cette ville n'est pas mentionnée par Edrisi, mais l'est par le *Merâcid* (III, 189).

principale. Ce fut là l'un des motifs qui provoquèrent la colère d'En-Nâçir et le poussèrent à faire la guerre sainte pour venger ces injures, ce que nous raconterons plus loin.

En 306 (14 juin 918), le chambellan Bedr ben Ahmed dirigea en pays infidèle la campagne dite de Mot'oû-niya (1). Quand En-Nâçir apprit les violences auxquelles se livraient les infidèles sur ceux de ses sujets qui habitaient les frontières dans leur voisinage, parce que les expéditions d'été les avaient épargnés et n'avaient pu s'avancer assez loin lors de la campagne dont nous venons de parler, [**P. 180**] ces faits soulevèrent sa colère, excitèrent sa résolution et lui firent définitivement arrêter d'attaquer cette année même les ennemis de Dieu et de la foi. Il ordonna en conséquence de procéder partout à des levées, de rassembler un grand nombre d'hommes du *djond* ainsi que des plus braves cavaliers, et il confia au chambellan la mission de se mettre en personne à la tête de l'expédition estivale. Des dépêches envoyées dans toutes les provinces et frontières enjoignirent à la population de rejoindre le camp du chambellan et de faire tous ses efforts pour châtier les infidèles et leur infliger les maux de la guerre au beau milieu de leur pays même, en pleine chrétienté.

Le chambellan se mit en marche le mardi 25 moh'arrem (8 juil. 918), et quand la concentration de toutes les forces qu'il avait à sa disposition se fut faite dans le lieu le plus rapproché de la ligne frontière, il pénétra en ter-

---

(1) Mutonia, dont on ignore l'emplacement exact, dit Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 40). On retrouve la même orthographe du nom de cette ville dans un passage d'Ibn el-Faradhi (n° 1457 ad f.); on lit مطنية dans l'*Ikd* (II, 373, l. 4 ad f.).

ritoire infidèle, où de leur côté les polythéistes avaient fait des levées, s'étaient réunis des extrémités les plus éloignées et abrités dans les montagnes les plus inaccessibles. Bedr ben Ahmed, en compagnie des saints amis de Dieu et des soutiens de sa foi, les attaqua, et les combats qu'il leur livra et où Dieu les protégea, permirent aux musulmans d'assouvir leur soif de vengeance. Le nombre des chrétiens d'entre les plus braves, les plus héroïques, les plus expérimentés, qui mordirent la poussière au cours de cette campagne, dépasse toute énumération ou description. La victoire nous fut acquise le jeudi 3 et le samedi 5 rebîᶜ I (14 et 16 août), à la suite de nombreux engagements plus terribles que ce qu'on avait jamais vu par l'acharnement qui s'y déploya, par le nombre des chrétiens qui y furent tués ou faits prisonniers. L'émir En-Nâçir reçut la nouvelle de la victoire le vendredi 11 rebîᶜ I (21 août), et se confondit en actions de grâces vis à vis du Créateur qui l'avait favorisé d'un aussi remarquable succès. [**P. 181**] Il fut donné dans les mosquées principales lecture du message de victoire, et dans toutes les provinces cette nouvelle fut envoyée.

(*b* Le samedi 12 rebîᶜ I (22 août), naquit Aboû'l-Açbagh ᶜAbd el-ᶜAzîz ben ᶜAbd er-Rahmân, frère germain de l'émir El-Mostançir billâh, que Dieu protège ! *b*).

CAMPAGNE DE L'ÉMIR EN-NAÇIR CONTRE BELDA (1).

En dhoû'l-hiddja de cette année (mai 919), En-Nâçir en personne dirigea une expédition contre Belda, dans le

(1) Cette campagne est placée en l'année 307 par Ibn ᶜAbd Rabbihi ; voir plus bas année 307.

canton de Malaga. (*b* Sorti le jeudi 19 dhoû'l-ka'da [du palais], ce fut vingt-six jours après, le mardi 15 dhoû'l-hiddja, qu'il se mit en campagne *b*). Il laissa dans le palais de Cordoue, pour le suppléer, l'héritier présomptif, celui vers qui se tournaient les espoirs après lui, l'émir El-Mostançir billâh, que puisse Dieu garder ! ainsi que le vizir Moûsa ben Mohammed ben Hodeyr. En approchant de Belda, En-Nâçir envoya des guerriers de confiance et des hommes du *djond* choisis parmi les plus alertes pour faire reconnaître le parti qu'il y avait à tirer des moissons et l'endroit par où l'attaque devait se faire. Mais de ce côté la végétation était en retard, tandis que d'autre part il apprit que les cultures de la banlieue de Ro'ayn étaient utilisables, ce qui le décida à se tourner de ce côté, mais après avoir donné l'ordre d'élever des fortifications sur la route de Ghawzân[1], qui devait ainsi commander à la plaine de Belda. Il se porta alors contre le château-fort de Dos Amantes, qu'il assiégea et combattit jusqu'à victoire complète ; après quoi il alla établir son camp sous les murs de Belda, le mardi 28 dhoû'l-hiddja (1er juin 919), et il la fit cerner par ses troupes. Alors les musulmans qui se trouvaient dans cette ville s'abouchèrent avec lui et demandèrent de sortir avec la vie sauve pour eux et leurs enfants, en alléguant qu'ils n'avaient fait jusqu'alors qu'obéir à la force. En-Nâçir leur accorda l'amnistie, et continua de combattre les infidèles renfermés dans la ville jusqu'à ce que Dieu lui donnât la victoire ; il fit alors massacrer les chrétiens jusqu'au dernier[2] [**P. 182**] et installa une garnison

(1) Aujourd'hui Gaucin (Simonet, *Descripcion*, p. 130).

(2) De cette campagne, le massacre seul des chrétiens de Belda est rappelé par Dozy (*Mus. d'Esp.*, II, 341).

dans sa nouvelle conquête. De là il s'avança contre les châteaux-forts du canton de Malaga, où il se porta de côté et d'autre en enlevant successivement tous les repaires par où il passa ; il campa au pied de la montagne où s'élève Bobastro, établit le blocus, coupa les arbres des environs et fit beaucoup souffrir l'ennemi. Alors Dja'far ben 'Omar ben Hafçoûn le pria de prendre des otages qui garantiraient sa fidélité et le paiement du tribut qu'il aurait à payer. En-Nâçir accepta, et les otages fournis par Dja'far et ses partisans furent gardés dans son camp ; après quoi, il quitta la montagne de Bobastro et rentra dans son palais le 27 moharrem 307 (29 juin 919). Sa campagne avait duré quarante jours.

En cette année, En-Nâçir fit installer le jet d'eau qui est en face de la porte du palais, connue sous le nom de *Bâb el-'adl* (Porte de la justice), et dresser le *mihrâb* du *moçalla* d'El-Moçâra à Cordoue(1).

Mort d''Abd Allâh ben Koleyb ben 'Abd es-Selem, le 5 rebî' II (15 sept. 918) ; — d'Aboû'l-Kâsim Mohammed, fils d'En-Nâçir ; — de Rok'ayya, fille de l'imâm Mohammed ; — du juriste originaire d'Ecija Moûsa ben Azhar(2), homme éloquent, au langage fleuri et bon calligraphe, le 3 rebî' I (14 août) ; — de H'izb Allâh ben Robâ'i ben 'Abd Allâh Khochani(3), ascète qui avait une certaine connaissance des traditions.

En 307 (3 juin 919), (*b* En-Nâçir alla à Bobastro, ainsi

(1) Ibn Khaldoun consacre un paragraphe spécial aux constructions élevées par En-Nâçir (éd. Boulak, IV, 143).

(2) Une notice lui est consacrée par Ibn el-Faradhi (n° 1457).

(3) Ce personnage est mentionné par Ibn el-Faradhi (n° 385), qui l'appelle H. A. ben *el-Wabâ'i*.... Khochani ; j'ai suivi son orthographe, conjecturée par Dozy, de ce dernier mot.

qu'il a été raconté sous l'année précédente, et après avoir terminé sa campagne, il rentra à Cordoue à la date indiquée *b*).

On fit la conquête du château-fort de Torox [1], qui fut remis par celui qui l'occupait, 'Abd er-Rahmân ben 'Omar ben Hafçoûn, aux troupes de l'émir En-Nâçir. Ce personnage se rendit à Cordoue, où il fut installé et largement traité; il ne s'était pas, comme son père et ses frères, engagé dans la voie de la guerre et des troubles: [**P. 183**] c'était un homme d'esprit faible, qui avait des livres et était bon calligraphe. Selon 'Arîb, il se fit plus tard copiste.

(*b* Le 9 ramadân (2 fév. 920), l'émir nomma Mohammed ben 'Abd Allâh ben Mohammed Zedjâli gardien du Trésor.

Mort de Mohammed ben Ahmed ben Ziyâd, le samedi 14 redjeb (10 déc. 919): il était voisin du juriste Mohammed ben Wad'd'âh [2], qui lui demanda de prononcer sur lui les dernières prières, ce qui valut de la notoriété au dit Ibn Ziyâd. Mort du vizir Mohammed ben Soleymân ben Wânsoûs, le vendredi 10 ramadân (3 fév. 920); ainsi que de Hamdoûn ben Besîl *b*).

Dans la nuit du (vendredi au) samedi 12 çafar (14 juil. 919), *b* l'émir fit mettre à mort Moûsa ben Ziyâd, qui, en qualité de vizir de l'imâm 'Abd Allâh, avait soulevé toute sorte de réclamations contre les sujets, les avait

---

(1) Ou Tolox, d'après l'orthographe de Dozy, qui rappelle ce fait (*Mus. d'Esp.*, II, 340).

(2) Il ne peut être question ici que du célèbre juriste de ce nom, qui était petit-fils de Bezî', qui mourut en 287, et dont parlent Ibn el-Faradhi, n° 1134; Dhabbi, n° 291; le ms n° 851 d'Alger, f. 10 v°, et Ibn Farhoûn, ms 5032 de Paris, f. 106.

dénoncés et tracassés. Il avait aussi manifesté de l'animosité à l'égard d'En-Nâçir, contre qui il avait porté des plaintes par devant le grand-père de celui-ci, et de même avait excité l'imâm 'Abd Allâh contre [plusieurs de] ses conseillers. En-Nâçir l'avait fait jeter en prison le jour même de son avènement au trône, et l'y laissa jusqu'au jour où il le fit exécuter, de compagnie avec H'abîb ben 'Omar ben Sawâda et ses deux fils, ainsi que Mohammed ben Welîd, connu sous le nom de Ghalîli, qui avaient excité la colère du prince par diverses fautes et méfaits.

En 308 (23 mai 920), En-Nâçir entreprit en pays infidèle la campagne connue sous le nom d'expédition de Muez ; il quitta à cet effet son palais le jeudi 13 dhoû'l-hiddja 307 (5 mai 920), et de là partit de Cordoue pour se mettre en campagne [**P. 184**] le samedi 13 moharrem 308 (4 juin) (*b* c'est à dire le 3 du mois de hazîrân, trente jours après sa sortie solennelle *b*) du palais, où il laissa pour le suppléer son héritier présomptif El-Hakam el-Mostançir, que Dieu aide ! ainsi que le vizir Moûsa ben Mohammed ben Hodeyr. Le quatrième jour de son départ, il était campé au Gué de la victoire, *mekhâd'at el-fath'*[1], quand il reçut une lettre par laquelle le gouverneur de Medînet el-Faradj[2] lui annonçait une victoire : les chrétiens de Galice, en très grand nombre, étaient venus les attaquer et, se répandant dans la plaine de cette ville, y enlevèrent les moutons et les bestiaux qu'ils y trouvèrent ; puis se détournant vers un château-fort du voisinage nommé El-K'oley'a[3], et obéissant à

(1) Sur le Guadalquivir, au Nord de Mengibar (cf. *suprà*, p. 78).

(2) Ou Guadalaxara, *suprà*, p. 117.

(3) Alcolea, sur la Cinca, entre Fraga et Monzon (?).

l'envie qu'ils avaient de s'en emparer, ils en commencèrent le blocus. Mais alors tous les habitants de la ville se levèrent, tant cavaliers que fantassins, et allèrent leur offrir un combat où Dieu livra à leur résistance surhumaine les épaules des ennemis, de sorte que, la victoire leur étant restée, ils tuèrent ou firent prisonniers de nombreux chrétiens, et les poursuivirent depuis le point du jour jusqu'à la nuit l'épée dans les reins. Ils envoyaient au prince quantité de têtes comme trophées de leur succès. Cette nouvelle causa un grand plaisir à En-Nâçir, qui tira un heureux présage du nom de l'endroit où elle lui était parvenue *b*).

Mettant ensuite son projet à exécution, tandis que des recrues et des soldats arrivant de toutes les provinces d'Espagne le rejoignaient, il alla camper sous les murs de Tolède, dont le prince Lope ben et-T'arbîcha se hâta de venir le trouver pour combattre sous ses ordres, en affichant une soumission qui n'était qu'apparente. Il se rendit de là avec tous ses moyens de transport à Medînet el-Faradj, où, à la suite de l'examen auquel il procéda et des plaintes des habitants, il destitua les Benoû Sâlim et installa comme vizir et kâïd chargé de maintenir cette place, Sa'îd ben el-Mondhir ; mais il emmena ce chef pour le suivre dans sa campagne, et chargea du gouvernement [provisoire] de la ville Ibn Ghazlân K'orachi, [**P. 185**] allié du précédent, de même qu'il y nomma kâdi le juriste Mohammed ben Mosawwar [1].

Tout étant ainsi remis en ordre et la satisfaction étant générale, la plupart des habitants marchèrent avec lui

(1) Sur ce juriste, + 325, voir Ibn el-Faradhi (n° 1211), ainsi que Dhabbi (n° 272), qui le fait mourir en 322.

à la guerre sainte. Suivi de guerriers pour lesquels les routes étaient trop étroites et qui remplissaient les plus vastes espaces, l'émir arriva à la place frontière de Medinaceli et, feignant de continuer sa marche vers la frontière par delà, il envoya de ce côté son avant-garde. Mais dans la réalité il se détourna avec ses troupes vers l'Alava, et faisant trois étapes dans une journée, il arriva au Wâdi Doweyr (1), où il campa et passa la nuit. Le lendemain matin, il fit partir le vizir Sa'îd ben el-Mondhir avec des cavaliers armés à la légère et choisis parmi les plus rapides dans la direction du château-fort de Wakhchema (2), et ce chef, faisant diligence, arriva à proximité de cette place, puis lança ses troupes à gauche et à droite pour opérer des razzias. Or les chrétiens étaient tranquilles et ne redoutaient rien, (*b* car leur chef avait écrit au Prince des croyants pour lui faire de menteuses promesses et ainsi l'empêcher de venir dans cette région. L'émir avait feint d'accepter et n'avait pas révélé son plan, de sorte que les chrétiens n'étaient pas sur leurs gardes quand ces razzias les surprirent *b*). Les troupeaux et les bêtes de somme paissaient donc librement dans la campagne, et les nôtres les enlevèrent tous, puis rejoignirent sains et saufs avec leur butin le gros de l'armée. Le vendredi matin, 17 çafar (8 juillet 920), la cavalerie, en bon ordre et parfaitement disposée en rangs serrés, s'avança résolument contre Wakhchema, d'où les infidèles s'enfuirent, laissant la place vide pour se réfugier dans des fourrés épais et des montagnes

---

(1) Le Duero ou Douro, aussi nommé Wâdi Djawfi (*Merâcid*, III, 264, n° 8).

(2) Osma (*Mus. d'Esp.*, III, 41).

sauvages; [**P. 186**] les musulmans alors y pénétrèrent et, après avoir pillé tout ce qu'elle renfermait, (*b* la livrèrent aux flammes. L'émir passa dans son camp sous les murs de Wakhchema la nuit du (vendredi au) samedi, et de là se dirigea le lendemain contre le château de Castromoros, ou San Estevan, principal centre et capitale des infidèles, l'endroit d'où ils avaient coutume de braver ceux qui s'introduisaient dans leur pays; mais quand ils virent que les défenseurs de la foi arrivaient et que les protégés de Dieu s'avançaient contre eux, ils évacuèrent la place et s'enfuirent. Les musulmans alors mirent au pillage tout ce qu'il renfermait et ruinèrent également, dans le voisinage, le château d'Alcubilla[1] *b*). Tout fut mis au pillage, et les ennemis de Dieu furent laissés dans le plus complet dénûment.

(*b* Le camp fut dressé à l'Est du château de Castromoros, et les musulmans y passèrent[2] la nuit du (samedi au) dimanche dans la plus vive allégresse. Le lendemain matin, l'émir transporta son camp de l'Est à l'Ouest de la place, c'est à dire à un mille de distance, et la journée fut consacrée à rechercher ce qu'avaient laissé les infidèles et à finir de ramasser le butin. Puis on se mit en marche vers une ville antique du nom de Clunia[3], qui comptait parmi les plus importantes; la route qui y conduisait passait par une série ininterrompue de bour-

---

(1) J'ai suivi l'identification de Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 42); ce nom ne figure ni dans Edrisi ni dans le *Merâcid.*

(2) Le mot كسر, ici et dans de nombreux passages ci-dessous, a le sens de « dépenser, gâcher », ce qu'a remarqué avec raison Fleischer (*Kl. Schriften*, II, 762) corrigeant Dozy (*Supplément* etc., II, 465).

(3) Cette identification appartient également à Dozy (*ibid.*). Le *Merâcid* mentionne cette ville (II, 445).

gades et une riche plaine cultivée, où les musulmans pillèrent tout et tuèrent ceux qui leur tombèrent entre les mains. Mais en arrivant à la ville ils la trouvèrent vide, car les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes voisines; les nôtres la mirent entièrement au pillage et s'employèrent à en ruiner les maisons et les églises. En-Nâçir y passa trois jours [**P. 187**] occupé à malmener les infidèles et à anéantir leurs richesses; après quoi il repartit de Clunia le samedi 24 çafar (15 juillet) pour répondre aux demandes de secours des musulmans de Tudèle, place frontière que le chrétien Sancho [de Navarre] serrait de près et accablait de ses attaques. Mais le prince n'opéra ce mouvement qu'avec lenteur pour ne pas accabler ses troupes, qui avaient fait campagne sans arrêt, par des marches par trop précipitées : il mit cinq journées à franchir le grand désert en longeant le Wâdi Duero, et établit alors son camp dans la région de Tudèle. Il expédia en avant la cavalerie, sous le commandement de Mohammed ben Lope, gouverneur de cette ville, contre le château-fort de Carcar (1) élevé par Sancho pour maintenir la région; la garnison évacua cette place à l'approche de nos cavaliers, qui y établirent leur autorité.

En-Nâçir poussa ensuite contre le château de Calahorra, dont Sancho avait fait son principal repaire et où il habitait; mais l'approche inopinée de nos troupes fit vider les lieux au chrétien, et tout ce qui s'y trouvait tomba entre nos mains. En-Nâçir y passa deux jours à tout ruiner et à dévaster entièrement les environs, puis

(1) En arabe قلقرة; cette identification est de Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 42. Carcar est sur l'Ega, affluent de l'Ebre.

repartit le dimanche 4 rebi' (24 juillet) pour Dachero [1] دى شرة en franchissant l'Ebre pour y arriver. Alors Sancho sortit du château d'Arnedo à la tête de ses bandes de chrétiens pour attaquer notre avant-garde ; mais les plus braves guerriers se lancèrent sur eux avec la rapidité de la flèche et les mirent en déroute, puis la cavalerie les poursuivit en les tuant et les blessant jusqu'à ce qu'ils gagnassent les montagnes et s'y réfugiassent dans les gorges. On coupa un grand nombre de têtes pour les présenter à l'émir, qui n'avait aucune connaissance du combat qui venait d'être livré. Le camp fut dressé sur le champ de bataille même, et les nôtres y passèrent la nuit, profitant de leur victoire pour se répandre dans les bourgades et les champs de l'ennemi.

En-Nâçir, apprenant alors que les deux chrétiens Sancho et Ordoño réunissaient leurs forces pour se prêter un mutuel appui et dans l'espoir soit d'attaquer l'avant-garde [**P. 188**] soit de surprendre l'arrière-garde, fit ranger ses troupes en ligne de bataille et bien surveiller les ailes, puis continua sa marche en avant dans le territoire ennemi. Les chrétiens se montrèrent sur des sommets de montagnes peu accessibles, puis attaquèrent les flancs de nos troupes en poussant des cris et des hurlements destinés à ébranler le cœur des nôtres. En-Nâçir, arrêtant son mouvement, donna l'ordre de camper et de dresser les tentes ; puis ses guerriers, se précipitant sur les infidèles descendus de leurs montagnes, engagèrent la mêlée. Les gens de l'entourage immédiat du prince, les guerriers, les héros et les défenseurs de la frontière se jetèrent sur eux les armes à la main, et les accablèrent

(1) Peut-être Echarren, dit Dozy (p. 200 du texte ar., n. *b*).

de coups de lance, de sorte que les chrétiens, mis en déroute, s'enfuirent sans même se tourner ou se diriger du côté de leur camp, tandis que les nôtres, se lançant sur leurs traces, tuaient tout ce qui leur tombait sous la main, et n'arrêtèrent leur poursuite qu'à l'arrivée de la nuit[1].

Plus d'un millier des fuyards se réfugièrent dans le château-fort de Muez, où ils espéraient pouvoir résister; mais En-Nâçir fit avancer sa tente ainsi que celles de ses troupes, et le château fut investi de toutes parts; les réfugiés furent attaqués, et la place finit par être emportée. Tous les chrétiens qui s'y trouvaient en furent tirés et amenés à En-Nâçir, qui les fit tous décapiter sous ses yeux. Dans ce château et dans le camp chrétien qui était proche, on trouva, en quantité innombrable, des marchandises, des tentes, des bijoux artistement travaillés et des vases; environ treize cents chevaux furent également pris. L'émir passa en cet endroit quatre jours à détruire toutes les propriétés chrétiennes du voisinage, ainsi que les récoltes et les cultures. Le dimanche 11 rebî' I (31 juillet), il se transporta vers le château-fort de Viguera بقيرة[2], que Sancho avait édifié pour maintenir cette région, mais il le trouva abandonné par la population qui s'était enfuie, et il le fit ruiner. Pendant cette campagne et jusqu'à son arrivée au château de Viguera, l'émir fournit [chaque jour] à ses gens pour les soutenir

(1) Cette rencontre eut lieu dans la vallée dite Junquera, entre Estella et Pampelune ou, plus précisément, entre Muez et Salinas de Oro (Dozy, *Mus. d'Esp.* III, 43).

(2) Il existe, dit le *Meràcid* (I, 166; cf. *Moschtarik*, p. 62), deux localités de ce nom, l'une dans l'Espagne orientale, l'autre dans la région de Malaga. Edrisi n'en parle pas.



mille mesures مدى provenant des approvisionnements en vivres des infidèles *b*).

Après cela il se dirigea [**P. 189**] vers les châteaux-forts appartenant aux musulmans pour y installer des garnisons et veiller à ce que tout y fût bien en ordre, ne manquant pas, chaque fois qu'un repaire chrétien se trouvait dans le voisinage, d'y porter la destruction et de livrer la campagne environnante à l'incendie, de sorte que le territoire chrétien fut ravagé par les flammes sur une étendue de dix milles carrés. Aussi les vivres et objets divers étaient-ils en trop grosse quantité pour qu'on pût les emporter et avaient-ils perdu toute valeur : on donnait dans le camp six *kafîz* de blé pour un dirhem, et comme on ne trouvait pas d'acheteurs, on mit les vivres en tas et on les brûla. (*b* Le mardi 27 rebi' I (16 août)[1], En-Nâçir battit en retraite et arriva à la ville d'Atienza, où il passa une journée. Les guerriers de la frontière, qui se rendirent auprès de lui, reçurent des vêtements d'honneur et des montures, ainsi que la permission de rejoindre leur pays *b*). Il expédia à Cordoue des têtes d'infidèles tués dans les divers combats que nous venons de dire, en telle quantité que les bêtes de somme ne purent suffire à les emporter toutes. Il rentra lui-même dans son palais à Cordoue le jeudi 13 rebî' II (2 sept.), ayant fait une campagne qui avait duré quatre-vingt-dix jours.

(*b* Après son retour En-Nâçir destitua Mohammed ben Mohammed ben Aboû Zeyd du commandement du premier corps de la *chorta* et y nomma son affranchi Dorri *b*).

Dja'far ben 'Omar ben Hafçoûn fut tué par trahison

(1) Le 8 septembre, d'après Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 44).

par ses propres partisans dans la montagne de Bobastro; alors son frère Soleymân s'y rendit et y établit son autorité[1].

(*b* Le service des requêtes fut confié à 'Abd er-Rahmân ben 'Abd Allâh Zedjâli.

El-Mondât (Monda), qui est... de Cordoue[2] et appartient au canton de Malaga, fut conquise. Il construisit le château-fort de Castro Dhakwân[3] et y installa une garnison et les approvisionnements nécessaires.

Mort à Cordoue, en djomâda I (sept.-oct. 920), du juriste Aboû 'Amr Sa'd ben Mo'âdh ben 'Othmân ben Hassân ben Yakhâmer Cha'bâni, [**P. 190**] qui était hautement estimé par les savants[4]. Mort d''Abd el-Ghâfir ben Hâchim ben 'Abd el-'Azîz *b*).

En 309 (12 mai 921), En-Nâçir entreprit dans le canton de Malaga l'expédition de Torox, pour laquelle il sortit le jeudi 7 dhoû'l-hiddja 308, 10 du mois d'ayyâr. Il quitta le palais de Cordoue le samedi 8 moharrem 309 (*b* ou 10 hazîrân[5], trente-et-un jours après sa sortie solennelle, laissant dans le palais son héritier présomptif El-Mostançir billâh, veuille Dieu prolonger sa vie! *b*). Il se mit en marche entouré de ses troupes et des diverses classes de ses conseillers, et alla camper sous les murs du

(1) Voir sur ces évènements *Mus. d'Esp.*, II, 341; Ibn Khaldoun, IV, 135.

(2) Le mot du texte بحرو que je n'ai pas traduit (lire بحذو ?), est rendu par Simonet, qui paraît avoir compris بحدود, par « en los terminos de Cordoba » (*Descripcion*, p. 123 et 124; cf. 135).

(3) Aujourd'hui Coin, au N. de Marbella (*ib.* p. 122).

(4) Des articles lui sont consacrés par Dhabbi (n° 786) et par Ibn el-Faradhi (n° 535).

(5) D'après les tables de concordance de Wüstenfeld, le 7 dhoû'l-hiddja 308 répond au 19 avril 921, et le 8 moharrem 309, au 20 mai.

château-fort de Torox, où les chrétiens avaient concentré leurs levées et s'étaient fortifiés. Il l'investit de toutes parts, le fit attaquer et serrer vigoureusement, tandis que des mangonneaux dressés sur des hauteurs lançaient leurs pierres sur les infidèles. Ceux-ci au début opéraient des sorties et opposaient de la résistance; mais les combats les affaiblirent, diminuèrent leur nombre et leur ardeur; de sorte qu'ils finirent par se tenir renfermés dans la place. Le blocus se fit de plus en plus étroit, et ils se trouvèrent réduits à une telle extrémité qu'ils engagèrent des pourparlers avec l'émir en lui demandant de leur laisser la vie sauve, moyennant quoi ils lui livreraient le château et se retireraient. Le prince accepta ces propositions de soumission : ses guerriers entrèrent dans la place, d'où sortirent tous les chrétiens; les forts furent détruits, les matériaux qui en provenaient furent jetés dans la rivière, et sur l'emplacement de l'église [**P. 191**] fut édifiée une mosquée principale (*djâmiʿ*). Pendant qu'il était à assiéger Torox, En-Nâçir s'était occupé d'envoyer des troupes contre les châteaux de Bobastro et d'Akoût' (Castillo Agudo) ainsi que contre le Djebel el-Hidjâra(1) pour y combattre Soleymân(2) et Hafç, les deux fils d'ʿOmar ben Hafçoûn, les serrer de près et les affaiblir. En-Nâçir repartit de son camp de Torox le lundi 14 rebîʿ I et rentra dans son palais de Cordoue le jeudi 17 de ce mois (26 juillet), après avoir fait campagne pendant soixante-neuf jours

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec Guadalaxara ou Wâdi'l-hidjâra, au N.-E. de Madrid. Cf. *Moschtarik*, p. 431, et Simonet, *Descripcion*, 128.

(2) Soleymân avait commencé par se soumettre en 305 (*suprà*, p. 284 et 299).

(*b* En cette année durent opérer leur soumission les fils de Sa'îd ben Nâçih'[1] ben Mastana, qui quittèrent leurs châteaux-forts de Priego appelés 'Aliya et Rabrach[2]; Moûsa ben Yezîd, frère de H'imçi, qui dut abandonner le rocher où il se tenait; les fils de Mohalleb, qui occupaient les châteaux-forts de K'azdîra (ou K'ardhîra ?), Achberghîra[3] et autres. Toutes ces places furent ruinées.

Dans la nuit du (mardi au) mercredi 3 redjeb (7 nov. 921), En-Nâçir fit exécuter El-'Açi, fils de l'imâm 'Abd Allâh, et Mohammed ben 'Abd el-Djebbâr, petit-fils de l'imâm Mohammed, qui étaient en effervescence et s'étaient accusés mutuellement avec beaucoup d'insistance de chercher à monter sur le trône et de songer à violer leur serment de fidélité.

Le chambellan Bedr ben Ahmed mourut dans la nuit du (jeudi au) vendredi 6 redjeb (10 nov.); Moûsa ben Ahmed ben Hodeyr le remplaça.

Mort du vizir Mohammed ben 'Abd Allâh ben Omeyya; d''Abd el Wâhid ben Mohammed ben 'Abd el-Wâhid ben Yezîd Iskenderâni, en chawwâl; du juriste Mohammed ben Ahmed, connu sous le nom d'Ibn ez-Zerrâd, dans la nuit du (mercredi au) jeudi 18 dhoû'l-hiddja (19 avril 922) *b*).

En 310 (1er mai 922), En-Nâçir entreprit dans le canton d'Elvira l'expédition de Monte Rubio. Il sortit solen-

---

(1) Il faut, je crois, lire « ... ben el-Welîd », ainsi qu'il est écrit plus haut.

(2) Ces deux noms sont, si je ne me trompe, transcrits *Algalia* et *Riberas* par Simonet, *Descripçion*, p. 94.

(3) On pourrait songer à lire *Achirguerra*; mais les Benoû Mohalleb habitaient, comme le dit Dozy, dans la province d'Elvira (*Mus. d'Esp.*, II, 345); *suprà*, p. 226.

nellement à cet effet [**P. 192**] le jeudi 3 dhoû'l-hiddja 309, (*b* 4 du mois d'avril, et quitta le palais de Cordoue le samedi 10 moharrem, 11 du mois de mai, trente-sept jours après sa sortie solennelle *b*), y laissant l'héritier présomptif El-Mostançir, (*b* dont Dieu veuille prolonger la vie! ainsi que le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr; mais il emmena à sa suite le chambellan Moûsa ben Mohammed *b*). Il campa sous les murs du château-fort de Monte Rubio[1] le lundi 19 moharrem (19 mai): c'était une montagne dans une situation très forte, d'une acquisition difficile, où beaucoup de barbares réfugiés constituaient une population nombreuse. Situé entre les cantons d'Elvira et de Jaën, sur la route de Pechina, ce château commandait à la route, et aucun de ceux qui s'y engageaient dans un sens ou dans l'autre n'était à l'abri des brigandages et des meurtres auxquels se livraient ces gens, qui étaient maîtres des chemins. Après trente-cinq jours de siège, l'émir, qui avait tué beaucoup des assiégés, coupé les arbres et ravagé les propriétés, laissa poursuivre le siège par ses soldats et par le *djond*, qui empêchèrent qui que ce fût d'entrer ou de sortir, tandis que lui-même se porta en avant contre les châteaux-forts d'Elvira et les endommagea tous. Après quoi il se détourna du côté du canton de Malaga, et établit son camp au pied de la montagne de Bobastro le samedi 7 rebî' I (5 juillet; il en poussa très vigoureusement l'attaque, lui fit beaucoup de mal et coupa les arbres à fruits encore existants sur les flancs de la montagne. Il désigna ensuite ses principaux officiers pour poursuivre les opérations du siège, et lui-même se rendit dans le

(1) Voir *Mus. d'Esp.*, II, 345; cf. Simonet, *Descripcion*, p. 101.

canton de Tacorona, où il s'efforça de rétablir l'ordre, s'assura de la fidélité des habitants [P. 193] et fit emmener à Cordoue ceux des notables dont il jugea nécessaire la présence dans la capitale. (*b* Il procéda en même temps à l'examen de la situation du canton de Moron *b*). Tout en poursuivant sa route, il se rendit compte de ce qui se passait dans les cantons de Séville et de Carmona, et, après avoir tout remis en ordre dans ces régions, il se retrouva dans son palais le samedi 6 rebî' II (3 août), après une absence de quatre-vingt-cinq jours.

(*b* Le mercredi 16 rebî' II (14 août), Aboû Sa'îd 'Abd el-Melik ben Mohammed Chidhoûni fut nommé vizir. La même charge fut, dans cette même année, confiée à Yahya ben Ish'âk, qui commandait le troisième corps de la *chorta*, et ce dernier poste fut confié à Mohammed ben Mohammed ben Aboû Zeyd, le samedi 24 chawwâl (15 février 923).

La direction de la cavalerie fut enlevée à Aflah' ben 'Abd er-Rahmân pour être donnée au préfet de la ville Mohammed ben 'Abd Allâh Kharroûbi; mais Aflah fut renommé à son poste au bout de très peu de jours.

En chawwâl (janv.-fév. 923), Ahmed ben Moûsa ben Hodeyr et Nomâra ben Soleymân furent nommés gardiens (du trésor).

Ahmed ben 'Abd Allâh Kharroûbi fut chargé du service des placets.

Mort du juriste Sâlim ben 'Abd Allâh ben 'Omar ben 'Abd el-'Azîz ben Abbâ [1]; — du juriste 'Abd Allâh ben Aboû'l-Welîd [2], fils de la sœur de Mohammed ben eç-

(1) Dhabbi parle de lui sous le n° 836, et Ibn el-Faradhi sous le n° 579.

(2) Dhabbi lui a consacré un article (n° 956).

Çaffâr le juriste, qui avait reçu les leçons de Sah'noûn; — de Mohammed ben 'Abd el-Hakam; — d' 'Oleyya, fille de l'imâm 'Abd er-Rahmân ben el-Hak'am.

En 311 (21 avril 923), eut lieu une expédition d'En-Nâçir contre la ville de Bobastro et les châteaux-forts de Malaga. (*b* Il sortit solennellement le jeudi 6 dhoû'l-hiddja 310, c'est à dire le 27 mars, et se mit en campagne le lundi 1er moharrem, c'est à dire le 22 avril, [**P. 194**] ou 25 jours après sa sortie solennelle *b*). Il alla camper sous les murs du château-fort de Bobastro, et aussitôt Soleymân ben 'Omar ben Hafçoûn s'empressa de lui écrire dans l'espoir de le détourner de son projet. Mais En-Nâçir, évitant de lui répondre et d'accepter des offres trompeuses, poursuivit avec ardeur et décision son projet de siège, et acheva de couper ce qui restait d'arbres fruitiers et de vignobles, et d'anéantir toutes les subsistances de son ennemi; il passa sept journées entières, du matin au soir, à tout détruire et ravager sans miséricorde, et il agit de même à l'égard des autres châteaux du rebelle, (*b* K'ardhârech, Beh'ârech, Aldjech et Santi Petri (1). Alors H'afç ben 'Omar ben Hafçoûn alla le trouver et déclara renoncer en sa faveur au château de K'âmera (2), et En-Nâçir, lui accordant l'amnistie, le confirma dans la possession d'une partie de ses châteaux, car il reconnut en lui et en son frère Soleymân des aptitudes administratives et de bonnes dispositions. Puis il s'avança vers le port de Châț' (Gete

---

(1) Les trois premières de ces places sont indéterminées; la quatrième répond au *despoblado* de Santi Petri, près d'Alora (Simonet, *Descripcion*, 128).

(2) Le nom de Camara, entre Antequera et Casabermeja, est parvenu jusqu'à nous (*ibid.*).

ou Jete), Almuñecar et le château de Machkerîl (Motril ?), et pénétra avec ses troupes dans des régions abruptes où aucune armée ne s'était encore aventurée *b*). Tous les habitants de ces régions se soumirent et le pays se trouva pacifié.

(*b* L'émir ensuite marcha (de nouveau) vers la montagne de Bobastro, dont les habitants avaient tenté une attaque contre Soleymân ben Hafçoûn : ils lui avaient enlevé la forteresse (*kaçba*), avaient rendu à la liberté ceux qu'il détenait prisonniers et avaient pillé la plus grande partie de ses biens. Ce chef cependant parvint ensuite, grâce à une ruse qu'il ourdit avec le reste de ses partisans, à entrer dans la ville, dont on lui ouvrit une porte par où il pénétra voilé. Il excita la populace à s'emparer des biens de ceux qui s'étaient soulevés contre lui, et avec son concours massacra ceux dont il resta vainqueur et qu'il livra presque tous à la mort. Dieu fit ainsi s'entre-détruire les infidèles, de manière à faire disparaître leurs traces. Soleymân resta alors dans la montagne uniquement occupé à tâcher de sauver sa tête et n'ayant aucune confiance dans son entourage. L'émir donc y vint établir son camp une seconde fois au cours de cette campagne, le dimanche 4 rebî' I (22 juin 923), [**P. 195**] mais aucun infidèle, contrairement à l'habitude antérieure, n'apparut quand l'armée dressa les tentes. En-Nâçir confia le soin de la montagne à des guerriers de confiance, qu'il installa dans de nombreux endroits *b*). Puis il se retira, et rentra dans son palais de Cordoue le 10 rebî' I (28 juin), après une campagne de soixante-neuf jours.

(*b* En la même année eurent lieu l'affaire de Viguera[1]

(1) Viguera, emporté en 308 par les musulmans, n'avait donc pas

et le siège par les habitants de Pampelune d'ʿAbd Allâh ben Mohammed ben Lope, de qui ils se rendirent maîtres aussi bien que de ses partisans ; le chrétien Sancho les emprisonna, puis les fit exécuter. Avec Ibn Lope se trouvaient dans le château-fort de Viguera Mot'arrif ben Moûsa ben Dhoû'n-Noûn, Mohammed ben Mohammed, son cousin paternel, et leurs principaux guerriers, qui participèrent tous à cette affaire, dont l'issue fut honteuse pour En-Nâçir. Celui-ci alors envoya en qualité de général à la Frontière extrême El-Hamîd ben Besîl, après l'avoir fait vizir, et qui était alors gardien du trésor. Cet officier arriva à la frontière avec de nombreuses troupes dont les unes lui avaient été confiées, dont les autres, venant de la frontière et d'ailleurs, le rejoignirent ; il entra dans la ville de Tudèle, dont il se rendit maître.

La conquête de la citadelle de Moron eut lieu cette année.

Mohammed ben Ahmed ben Hodeyr fut chargé du service des requêtes ; le commandement du troisième corps de la *chorta* fut enlevé à Mohammed ben Mohammed ben Aboû Zeyd et confié à Yahya ben Yoûnos Kobrosi [1].

Mort d'ʿAbd er-Rahmân, fils de l'imâm El-Mondhir ; — de Djahwar ben ʿAbd el-Melik, kâïd de Sidona. Mort violente d'ʿAbd Allâh ben Mohammed ben Merwân le Galicien, gouverneur de Badajoz, qui périt victime d'une agression d'une partie des habitants de cette ville. Mort

---

été ruiné autant qu'il est dit plus haut. La conquête par Sancho I de Navarre est sommairement indiquée in *Mus. d'Esp.*, III, 45.

(1) La prononciation *Kobrosi*, Chypriote, n'est qu'une hypothèse, car ce nom, plusieurs fois répété ensuite, n'est nulle part complètement orthographié.

d'Ordoño, fils d'Alphonse et prince de Galice, à qui succéda Fruela [Fruela II, son frère] *b*).

[**P. 196**] En 312 (9 avril 924), En-Nâçir fit en pays ennemi l'expédition connue sous le nom de campagne de Pampelune(1). (*b* Ce qui était arrivé à Viguera aux Benoû Lope et aux Benoû Dhoû'n-Noûn avait excité sa colère, de sorte qu'il sortit pour cette campagne d'été avant l'époque habituelle, le jeudi 2 dhoû'l-hiddja 311 ou 12 chebât. Il quitta Cordoue le samedi 16 moharrem (*b* 312, 27 avril, quarante-trois jours après sa sortie solennelle *b*). Il établit d'abord son camp à Velez بالش(2) et y passa deux jours à y attendre ceux qui allaient avec lui faire la guerre sainte, hommes du *djond* et du peuple aussi bien que recrues tirées des provinces. Il laissa dans le palais de Cordoue son héritier présomptif El-Hakam el-Mostançir, (*b* que Dieu garde ! et le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr *b*). En-Nâçir se porta d'abord dans les cantons de Todmîr et de Valence, où il rétablit le bon ordre chez les habitants. Il obtint la soumission d'ʿAbd er-Rahmân ben Wad'd'âh', de Yaʿkoûb ben Aboû Khâlid Toûberi, d'ʿAmir ben Aboû Djawchen et autres, qui quittèrent les places où ils dominaient et d'où ils s'étaient (jusqu'alors) refusés à sortir. (*b* Il laissa des officiers et des troupes pour surveiller et combattre Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân ben ech-Cheykh, qui occupait dans la région de Valence Medînat el-ʿAsker(3) et se refusait à en sortir pour prendre part à la campagne *b*).

---

(1) Voir *Mus. d'Esp.*, III, 46.

(2) Le Velez dont il s'agit paraît être à proximité de Cordoue, et doit être autre que les localités de ce nom dont parle Edrisi.

(3) Ce nom ne figure ni dans Edrisi ni dans le *Merâcid.*

En-Nâçir, continuant sa marche à la tête de guerriers aussi nombreux que les grains de sable, pénétra dans Tudèle, place frontière, et les Todjîbides et autres se portèrent au-devant de lui; il fut rejoint par les gouverneurs de la frontière, qui amenèrent des troupes nombreuses et parfaitement équipées, [**P. 197**] et entra en pays chrétien le samedi 4 rebîᶜ II (10 juillet) avec l'intention très ferme et le projet bien arrêté de venger Dieu et sa religion des misérables et impurs infidèles. Le premier endroit où il campa sur leur territoire fut le château-fort de Carcar, qui avait été évacué par Sancho ; il le fit démanteler et livra aux flammes tout ce qu'il renfermait. (*b* De là il se porta au lieu dit Peralta بيطرة ألتة, dans les environs duquel se trouvaient des châteaux dans de fortes positions; les chrétiens les évacuèrent, mais en laissant dans la plaine tous leurs biens et leurs vivres, qu'ils n'eurent pas le temps d'emporter. Certains d'entre eux se réfugièrent avec leurs femmes et leurs enfants dans trois cavernes situées à l'extrémité d'une berge dominant la rivière; mais nos soldats ne cessèrent pas leurs attaques et, soit en s'y hissant soit en y descendant, finirent, grâce à Dieu, par rester les maîtres: ils massacrèrent les hommes, réduisirent les enfants en esclavage et s'emparèrent des dépouilles des vaincus, trouvant là le premier butin dont Dieu les gratifia au cours de cette campagne *b*). Les châteaux-forts de cette région furent ruinés et on n'en laissa pas une pierre debout.

(*b* Après s'être arrêté en cet endroit pendant une journée, En-Nâçir se porta contre le château-fort de Falces فالكش; les faubourgs furent livrés aux flammes, les cultures et tous les biens des environs furent entiè-

rement ravagés et anéantis. De là il s'avança contre le château-fort de Tafalla, qui jouissait d'une haute réputation, et où l'on trouva quantité de vivres et de grandes richesses *b*). Les musulmans mirent tout au pillage et ruinèrent méthodiquement toutes les habitations et constructions quelconques. Il se porta ensuite contre le château de Carcastillo قرقستال, situé sur la rivière Aragon, puis conçut le projet de pénétrer [**P. 198**] en plein pays chrétien, d'arriver au centre même des infidèles, au lieu d'où partaient leurs ravages et où ils habitaient en sécurité. Il fit donc plier bagage, et après avoir donné l'ordre de bien garder les ailes, il s'avança par le défilé d'El-Markwîz (1) en maintenant son armée en ligne de bataille et parfaitement disposée (*b* le samedi 11 rebî' II (17 juillet). Menant ses troupes dans des lieux où elles n'avaient jamais pénétré, il livra les châteaux aux flammes et ruina les habitations jusqu'à ce qu'il parvint à la bourgade de Biscaye (2) d'où le Chrétien était originaire et où toutes les constructions furent détruites, tout ce qui s'y trouvait livré aux flammes.

Alors Sancho réunit ses coreligionnaires et fit demander du secours dans tous les pays chrétiens où il pouvait en espérer, si bien qu'il se trouva à la tête de forces avec lesquelles il comptait pouvoir tenir tête aux musulmans. Comme, dans la nuit du mardi au mercredi 15 rebî' II (21 juillet), un parti de cavaliers surveillait des montagnes qui dominaient nos troupes, En-Nâçir fit prendre les dispositions de combat, resserrer les rangs

---

(1) Sur ce nom, qui est ici orthographié *Markwîr*, cf. p. 160, n. 2.

(2) Ce nom est ici écrit *Bachkounsa* et désigne peut-être la localité elle-même.

et organiser une active surveillance. Le matin arrivé, il se remit en route et marcha toujours en avant, mettant sa confiance en Dieu et comptant sur son appui. On se trouva ainsi entre de hautes montagnes et des pics isolés, où les ennemis de Dieu espéraient trouver une occasion favorable pour tomber soit sur une aile soit sur l'arrière-garde des nôtres. L'armée était engagée dans ces lieux resserrés, près de la rivière nommée Ega هيغة, quand des cavaliers ennemis descendant des hauteurs vinrent engager une escarmouche sans importance. L'émir fit abattre sa grande tente, [**P. 199**] prit ses dispositions de combat *b*), et les musulmans, se jetant comme des lions sur leurs ennemis, franchirent la rivière pour arriver jusqu'à eux, et les chargèrent avec rage jusqu'à ce qu'ils les eussent délogés et mis en fuite ; puis à coups de sabre et de lance ils les forcèrent à gagner un endroit escarpé sur une montagne isolée. Mais les musulmans les assaillirent, et Dieu leur ayant aplani les difficultés d'accès, ils tuèrent un bon nombre de leurs ennemis dont les cadavres jonchèrent le sol. La cavalerie ravagea la plaine sans relâche et enleva du butin, des bestiaux et toute sorte de richesses. L'armée se retira saine et sauve, n'ayant perdu que Ya'koûb ben Aboû Khâlid Toûberi et un petit nombre d'hommes de l'entourage du prince qui trouvèrent le martyre et pour qui Dieu avait décrété la félicité céleste. Il fut réuni un grand nombre de têtes de chrétiens, (*b* que la difficulté des chemins et la trop grande distance empêchèrent d'expédier à Cordoue.

L'émir arriva ensuite à l'étape de Lumbier لنبيرة, puis à celle de Leguin لغين; les troupes, sur leur passage, déracinaient tout, consommaient toutes les moissons,

ruinaient les bourgades et les châteaux, et l'on arriva ainsi à Pampelune, que l'on trouva abandonnée et vide. Le prince en personne y pénétra et, après l'avoir parcourue, donna l'ordre d'en détruire toutes les constructions et de ruiner l'église qui s'y trouvait et qui servait de temple aux infidèles pour l'accomplissement de leurs pratiques religieuses; il n'en resta plus pierre sur pierre. De là il se transporta à Çakhrat K'ays[1], où se trouvait une église édifiée par le prince chrétien, qui y avait mis tous ses soins et s'était plu pendant un long temps à l'orner et à en assurer la défense. Nos troupes étaient arrivées et commençaient à la ruiner quand ce chien d'infidèle apparut sur une montagne qui en dominait l'emplacement et avec l'intention de la défendre; mais les serviteurs de Dieu, plus prompts que le regard, [**P. 200**] le chassèrent et le forcèrent à tourner les talons, couchant dans la poussière ceux de ses cavaliers et de ses partisans qui voulurent couvrir sa personne et qui sacrifièrent leur vie pour lui. L'église et ce qui l'entourait furent mis en ruine, et la bourgade devint la proie des flammes.

De là l'émir gagna l'étape d'Asâriya en passant par le défilé dit de Herk'ala, où la route se resserrait dans un passage difficile. Comme les chrétiens voulaient profiter de la circonstance, En-Nâçir rangea ses troupes en ordre de bataille, fit exercer une surveillance attentive et les conduisit par rangs serrés et sans aucun désordre, de sorte que le défilé fut franchi sans encombre. L'ennemi, posté au sommet d'une montagne, apparut aux yeux de l'arrière-garde ; mais la cavalerie l'attaqua, le mit en

(1) Le nom de cet emplacement se retrouve dans les *Annales du Maghreb*, p. 165.

déroute en lui tuant du monde, et les autres se dispersèrent, fuyant droit devant notre poursuite et sans chercher à se dérober à droite ou à gauche. Les musulmans s'avancèrent ainsi dans la puissance de leur supériorité et la joie de la victoire jusqu'à l'étape d'Asâriya ; de là En-Nâçir repartit pour l'étape fixée à la bourgade de Mañeru, puis pour celle d'Echarren (?), proche de San Estevan[1] *b*). Ce fut en cette place, qui constituait le lieu de sûreté dans lequel Sancho avait toute confiance, que les troupes arrivèrent le mercredi 21 rebîᶜ II. Alors apparut au sommet de la montagne ce chien de chrétien, qui avait réuni toutes ses bandes, levé tous ses guerriers et appelé d'Alava des troupes de secours dans l'espoir de combattre les musulmans avec un succès qui le relèverait aux yeux des infidèles ses coreligionnaires. Les musulmans commencèrent l'attaque et engagèrent une mêlée où Dieu leur permit de mettre leurs ennemis en déroute ; ceux-ci se concentrèrent au sommet de la montagne pour se disperser ensuite dans des fourrés avoisinants, et les vainqueurs passèrent la nuit dans leur camp, [**P. 201**] tandis que les fourrageurs se répandaient dans les bourgades du voisinage et y enlevaient tout. (*b* En-Nâçir ensuite se transporta à l'étape dite Rubia Sorita (?), ربية سرته dans l'intention de gagner Calahorra *b*). Alors le chrétien reparut de nouveau avec ses bandes (*b* sur une hauteur d'où il dominait les nôtres et qui augmentait d'autant sa force; mais nos cavaliers se précipitèrent aussitôt sur lui *b*) et lui infligèrent une défaite des plus honteuses, non sans lui tuer des fantassins et couper les jarrets de ses chevaux.

---

(1) Sur le nom d'Echarren, voir ci-dessus, p. 296.

En-Nâçir se rendit (*b* au château de Calahorra, qu'il trouva abandonné et qu'il démantela, et de là au château de Valtierra, appartenant aux musulmans et situé dans le voisinage des infidèles : il y fit accumuler des provisions de vivres et distribua de l'argent à la garnison. Il alla de là à Tudèle, où il passa [quelque temps]; on était alors au lundi 26 rebiᶜ II (1ᵉʳ août) et, continuant *b*) sa marche en arrière, il passa par le territoire des Benoû Dhoû'n-Noûn, où Yahya ben Moûsa avait gardé une attitude louche en s'abstenant de participer à la guerre sainte. Les dégâts causés par l'armée provoquèrent sa soumission, et il se rendit, craintif et tremblant, auprès de l'émir, à qui il confessa sa faute et qui lui accorda son pardon. (*b* Il en fut de même de Yahya ben Aboû'l-Fath', fils du frère de ce chef *b*). L'émir fit sa rentrée à Cordoue le jeudi 22 djomâda I (26 août), après une campagne de quatre mois.

En 313 (29 mars 925), En-Nâçir fit une expédition contre le canton d'Elvira, assiégea le château de San Estevan (1) et rétablit l'ordre dans le canton de Jaën et lieux environnants. (*b* Il sortit le jeudi 11 moharrem 313, 7 du mois de nîsân (18 avril 925) *b*) et se mit en campagne le jeudi 21 çafar (*b* 7 du mois d'ayyâr (2), c'est à dire quarante-deux jours après sa sortie solennelle *b*), laissant dans le palais de Cordoue son héritier présomptif Hakam el-Mostançir avec Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr pour vizir, (*b* et comme préfet de la ville Mohammed ben ᶜAbd Allâh Kharroûbi. Il fit venir [**P. 202**] du canton

(1) Transcrit ici اشتبين ; cf. p. 271, n. 2.

(2) Le 21 çafar correspondant au 18 mai, il semble que, au lieu du 7 *ayyâr*, on doive lire *17*, étant donné que l'erreur d'*un* jour se produit assez souvent.

de Todmîr le vizir Sa'îd ben el-Mondhir pour faire campagne avec lui, et y envoya pour le remplacer Mohammed ben Ish'âk. En route il passa par le château-fort de Monteléon dans le canton de Jaën, et en éloigna 'Abd Allâh ben Sa'îd ben Hodheyl, qu'il dépouilla également de tous les autres châteaux obéissant à ce chef, et mit à sa place dans ces différents endroits 'Abd el-'Azîz ben Maslama et 'Abd Allâh ben 'Amr ben Maslama *b*). Il fit démanteler la plupart des châteaux et des citadelles de Jaën, qui servaient de points d'appui aux vauriens et aux fauteurs de troubles, et étaient une cause de dommage pour les sujets fidèles et loyaux. Il en fit autant pour les châteaux d'Elvira, et arriva ensuite au château de San Estevan[1] (*b* le lundi 11 rebî' I (6 mai) *b*). Comme les habitants de cette place couvaient des pensées de trahison sous une feinte obéissance, En-Nâçir les invita à descendre et à venir le trouver dans la plaine. Mais alors ils s'agitèrent et renoncèrent même à leur [apparence de] fidélité. En conséquence l'armée dressa son camp sous les murs de la place et en commença le siège avec ardeur et résolution. L'investissement fut opéré dans toutes les directions, et l'on éleva six châteaux se faisant face les uns aux autres et constituant, tant ils resserraient la place, comme un anneau où se trouve enchâssé le chaton. Pendant vingt-cinq jours, En-Nâçir poursuivit le siège, mais tout en donnant de grands soins au rétablissement du bon ordre chez ses sujets, à la sécurité des routes, à l'extirpation des causes de leurs craintes, et partout se rendant en personne pour examiner les choses sur place.

(1) Même remarque qu'à la p. 313, n. 1.

Pendant qu'il était en campagne, ce prince fit venir de Cordoue son héritier présomptif et enfant chéri Hakam el-Mostançir, qui avait alors dix ans et huit mois et demi; il l'installa au camp auprès de lui, car il souffrait d'en être éloigné et désirait vivement le revoir. Il fut en conséquence amené par des guerriers et des pages de confiance, tandis qu'au palais il était remplacé [**P. 203**] par son frère ʿAbd el-ʿAzîz, au nom de qui les correspondances furent expédiées pendant cette absence. Ce rapprochement fut une cause de grand plaisir pour En-Nâçir, qui, ensuite, repartit le vendredi 6 rebîʿ II (1er juillet) en laissant aux deux vizirs Saʿîd ben el-Mondhir et ʿAbd el-H'amîd ben Besîl, en compagnie de beaucoup de gens de sa suite, le soin de continuer le siège du château de San Estevan. Il rentra dans son palais à Cordoue le jeudi 12 rebîʿ II (7 juillet) *b*), après être resté cinquante jours en campagne.

En cette année, le page Khalaf, l'ancien, fut mis à la tête des manufactures طراز.

En chawwâl (comm. 20 déc. 925), Yahya ben Yoûnos Kobrosi (?) fut chargé des marchés, à raison d'une maladie qui mit Ahmed ben Behloûl hors d'état de se mouvoir. Puis en dhoû'l-kaʿda (janv.-fév. 926), Yahya ben Yoûnos reçut l'inspection des successions, et ʿAbd Allâh ben Mohammed Kharroûbi devint gardien de l'arsenal.

Sur la chaussée, près de la porte du palais de Cordoue, fut crucifié l'archer connu sous le nom d'Aboû Naçr, dont la renommée de tireur était grande du temps d'ʿOmar ben Hafçoûn. Quand on l'eut attaché à la croix, on lui décocha des flèches jusqu'à ce que les parties vitales fussent atteintes; son cadavre, après être resté plusieurs jours en croix, fut livré aux flammes.

Mort de Mohammed, fils d'En-Nâçir ; — de Thâbit ben H'azm ʿAwfi, en ramadân (nov.-déc. 925) : il était de Saragosse, connaissait de nombreuses traditions, était un philologue pénétrant, et fit en Orient un voyage où il reçut les leçons de juristes (1). Mort de Fruela [ou Froïla II], prince de Galice (2) ; Alphonse [fils d'Ordoño II] lui succéda, puis se fit moine et confia le pouvoir à son frère Rodmîr [Ramire II] en 319 [24 janvier 931 *b*).

En 314 (19 mars 926), En-Nâçir confia à ses officiers le soin des expéditions estivales et n'en entreprit pas personnellement, à cause d'une disette qui ravageait le pays à la suite d'une sécheresse intense. Il envoya le vizir ʿAbd el-H'amîd ben Besîl au point de la frontière [**P. 204**] où se trouvaient les Benoû Dhoû'n-Noûn, pour les châtier de leur désobéissance, des dévastations auxquelles ils se livraient et de leur orgueil vis à vis de leurs voisins musulmans (3). Le vizir mit à mort ceux d'entre eux qui le méritaient, (*b* et conquit la ville de Sorita (4), dont les habitants avaient manifesté de l'insubordination et refusaient d'obéir, de sorte qu'à partir de là ils versèrent de gros impôts et que tout y marcha aussi correctement que dans les autres cantons *b*). ʿAbd el-H'amîd se retira de cette province après avoir tout

---

(1) Dhabbi, dans l'article qu'il lui consacre (nº 603), assigne à sa mort l'une ou l'autre des deux années 313 ou 314.

(2) Sur ce prince et sa succession, voir Dozy, *Recherches*, 2ᵉ éd., I, 152, ou 3ᵉ éd., 150.

(3) Cette campagne est, d'après l'*Ikd*, de 313.

(4) Dans le Guadalaxara actuel, non loin de Madrid, ou dans le Waladja des Arabes (Edrisi, 210 et 239 ; *Merâcid*, II, 23). Dozy identifie Sorita avec Almonacid de Zorita, mais M. Saavedra y voit le Zorita de los Canes actuel (*La geog. de Esp.*, 45). — Il est fait une brève mention de cette campagne in *Mus. d'Esp.*, II, 346.

remis en ordre, et En-Nâçir l'envoya alors à Bobastro pour y assiéger Soleymân ben Hafçoûn (*b* de concert avec les autres officiers déjà occupés à cette opération. L'émir fit également marcher son client Aflah', directeur de la cavalerie, contre Soleymân ben Hafçoûn, et ce chef bloqua de près le rebelle, à qui il enleva le château-fort de Monte Rubio, qui était l'un de ses repaires les plus inaccessibles *b*).

C'est en cette année que fut tué Soleymân ben 'Omar ben Hafçoûn. Il était sorti à cheval de Bobastro pour combattre un parti de musulmans qui s'étaient détachés du gros de l'armée pour l'attaquer ; mais des cavaliers venus du côté où se tenait le vizir 'Abd el-H'amîd se jetèrent sur lui, et Soleymân, précipité de son cheval, fut décapité par Sa'îd ben Ya'la, officier subalterne (*'arîf*) (*b* connu sous le nom d'Ech-Chefa ; plusieurs coups de lance lui avaient d'ailleurs été portés par l'officier subalterne Mohammed ben Yoûnos et par certains des Benoû Motâhir les étrangers (العجم) *b*). On lui coupa en outre les mains et les pieds. Cet évènement est du mardi 1er dhoû'l-hiddja 314 (7 fév. 927). Le vizir 'Abd el-H'amîd envoya la tête, le cadavre et les deux mains détachées du corps à Cordoue, où ces débris furent hissés près du Bâb es-Sodda sur une haute potence. Cet important succès fut pour tous les musulmans une cause de grande joie.

(*b* En la même année on reçut la nouvelle de la mort du chrétien Sancho, prince de Pampelune *b*).

La grande sécheresse qui sévit cette année fut la cause d'une disette générale. Le prédicateur Ahmed ben Baki,

(1) Sancho de Navarre, mort en 926.

préposé à la prière, se mit plusieurs fois à la tête du peuple pour dire les prières à l'effet de demander de l'eau au ciel, [**P. 205**] et des lettres furent envoyées dans les divers cantons pour y prescrire les mêmes cérémonies. L'arrivée de la pluie coïncida avec l'exposition sur un gibet du cadavre de Soleymân ben Hafçoûn à la porte d'es-Sodda, et les poètes composèrent à ce propos de nombreuses poésies, celle-ci entre autres :

[*Tawîl*] Là des nuages qui laissent échapper une pluie abondante, ici une pluie formée par le sang ennemi qui s'écoule et dégoutte ! Ainsi trouvons-nous dans la pluie deux aides, mais celle-ci est impure, celle-là pure : d'une part un sang noirâtre dont la terre ne veut pas; d'autre part un liquide bienfaisant qu'elle reçoit et absorbe; souillée par l'un, elle purifie (par l'autre) sa surface aussi bien que son intérieur.

(*b* Le samedi 15 djomâda I (29 juillet 926), Mohammed ben 'Abd Allâh Zedjâli fut investi du vizirat.

Aslem ben 'Abd el-'Azîz, souffrant d'une maladie qui le forçait à rester assis, fut remplacé en qualité de grand kâdi de Cordoue par Ahmed ben Baki, qui était déjà chargé de la prière.

Ahmed ben 'Abd el-Wahhâb ben 'Abd er-Ra'oûf fut nommé gardien du trésor ; 'Obeyd Allâh ben 'Abd Allâh Zedjâli fut chargé du service des placets ; H'oseyn ben Mohammed ben 'Açim, Ahmed ben Yah'ya ben H'assân et 'Abd el-Wahhâb ben Mohammed ben 'Abd er-Ra'oûf devinrent gardiens des magasins militaires.

Mort d'Açbagh, fils de l'émir El-Mondhir ; — du juriste Mohammed ben 'Omar ben Lobâba, dans la nuit du dimanche au lundi 24 cha'bân (5 nov. 926) : né le 1er

redjeb 226, il était versé dans la connaissance des *fetwas*, avait des croyances bien orthodoxes et ne dévia pas du droit chemin depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort.

Mohammed ben ʿAbd Allâh Kharroûbi, préfet de la ville, mourut également le 1er çafar (18 août 926), et fut remplacé dans ses fonctions, huit jours après sa mort, par ʿIsa ben Ahmed ben Aboû ʿAbda *b*).

En 315 (8 mars 927), En-Nâçir entreprit une expédition contre Bobastro pour y combattre Hafç ben ʿOmar ben H'afçoûn. (*b* Il sortit en pompe le jeudi 13 çafar 615 (19 avril 927), [**P. 206**] dix-neuvième jour de nîsân, et se mit en campagne le lundi 15 rebîʿ II (19 juin), onzième jour (*sic*) d'ayyâr, trente-deux jours après sa sortie solennelle *b*). Il emmena avec lui dans cette expédition son héritier présomptif El-Hakam el-Mostançir, alors âgé de douze ans et neuf mois et demi, laissant dans le palais ʿAbd el-ʿAzîz, frère germain du précédent, Ahmed ben Mohammed ben H'odeyr en qualité de vizir, et Ahmed ben ʿIsa, successeur de son père ʿIsa ben Ahmed le vizir, en qualité de préfet de la ville *b*). Suivi de ses troupes, de sa cavalerie et de ses approvisionnements, l'émir alla camper sous les murs de Bobastro le mardi 22 rebîʿ II (26 juin), mettant plus que jamais de la décision à élever des constructions offensives et de l'ardeur à bloquer cette place. Il laissa des officiers en cet endroit pour poursuivre les opérations sans interruption, et lui-même se transporta devant la ville d'El-H'anech (1), dont il invita les habitants à se rendre; il leur fit évacuer la ville, après quoi il en détruisit les murailles et en anéantit

(1) On en ignore l'emplacement exact, dit Simonet (*Descripcion*, p. 128); c'est aujourd'hui Alanje (ci-dessus, p. 167).

jusqu'aux traces, (*b* opération à laquelle veilla l'héritier présomptif de concert avec son client le chambellan Moûsa ben Mohammed.

En-Nâçir marcha ensuite contre le château de San Pedro[1] et les châteaux avoisinants, qu'il investit *b*), coupant les arbres et les vignobles du voisinage et livrant aux flammes toutes les subsistances de ses ennemis. De là il conduisit ses troupes vers la ville de Malaga, où il fit subir le même traitement aux châteaux du voisinage. Dans cette ville il nomma gouverneur 'Abd el-Melik ben el-ʿAçi et laissa avec lui un certain nombre d'hommes de sa suite pour expéditionner contre ces châteaux, avec l'ordre de passer par l'épée quiconque en sortirait ou y entrerait. De là il retourna à Bobastro, sous les murs de laquelle il réinstalla son camp pour la seconde fois, du côté de Lemâya[2]. [**P. 207**] Il se rendit alors bien compte du tort que les constructions élevées par ses ordres causaient à l'ennemi et combien ils en étaient gênés; il fit en conséquence élever une autre construction sur un rocher où avaient construit les anciens et appelé la Ville (*el-medîna*), (*b* et chargea de ce soin Ahmed ben Mohammed ben Elyâs, qui eut à s'occuper du canton de Tacorona et de la portion avoisinante de Lemâya. Il assigna au vizir 'Abd el-Hamîd ben Besîl un poste d'où il dominait toutes les routes, de manière à pouvoir étendre sa protection sur les gens de l'armée qui s'écartaient pour fourrager ou chercher des vivres, aussi bien que sur ceux qui, de toutes parts, se ren-

(1) Aujourd'hui Santo Pitar (Simonet, *Descripcion*, 124 et 319).

(2) Lemâya, dont Edrisi ne parle pas, est donné comme étant une forteresse de la région de Malaga (Aboulféda, *Géog.*, II, 250) ou une ville de la région d'Alméria (*Merâcid*, III, 17); cf. Simonet, p. 135.

daient auprès de lui *b*). Le prince passa sept jours en cet endroit et n'y laissa subsister ni vivres ni approvisionnements quelconques à l'usage des infidèles. (*b* Il gagna de là l'étape de T'aladjira[1], où il fit aussi élever des constructions dont il attendit l'achèvement et qui avaient la tournure d'une ville; le vizir Sa'id ben el-Mondhir en reçut le commandement. En-Nâçir jugea alors à propos de renvoyer l'héritier présomptif à Cordoue, pour qu'il y fût davantage en sûreté et pût reprendre ses études; il le fit donc partir sous la garde de gens de confiance, parmi lesquels Dorri ben 'Abd er-Rahmân, chef du premier corps de la *chorta*, et Mohammed ben Ahmed ben Hodeyr le préposé aux placets. Ces personnages le déposèrent au palais, puis repartirent aussitôt par le Bâb es-Sodda pour regagner le camp, sans qu'aucun d'entre eux rentrât même dans sa propre demeure ou vît aucun parent *b*). L'émir ensuite se retira le samedi 16 djomâda II (18 août), et fut de retour au palais le mardi 19 de ce mois, après soixante-cinq jours de campagne.

(*b* En cette année, En-Nâçir envoya son client Dorri ben 'Abd er-Rahmân, chef de la *chorta*, en expédition contre Ibn ez-Zeyyât, qui s'enfuit à l'approche des troupes. Dorri dans cette expédition resta vainqueur de Hâ'il, officier au service d'Ibn Hafçoûn, ainsi que de soldats qui étaient sous ses ordres; il les fit prisonniers et les emmena enchaînés à Cordoue, où ils furent crucifiés dans la prairie qui est vis à vis le palais, le dimanche 7 ramadân (5 nov.).

---

(1) L'emplacement exact en est inconnu (Simonet, *Descripcion*, 128), mais doit être cherché non loin de Bobastro, ainsi qu'on peut encore le conclure de l'*'Ikd*, II, 381, l. 2. Cf. p. 232 et 240.

Fot'ays ben Açbagh fut nommé vizir, son fils ʿIsa gardien du trésor, ʿAbd Allâh ben Mohammed ben ʿAbd Allâh Kharroûbi [**P. 208**] préposé aux placets, ʿObeyd Allâh ben ʿAbd Allâh Zedjâli, préposé aux successions *b*).

PRISE DE LA VILLE DE BOBASTRO.

Comme le siège de cette place se poursuivait impitoyablement contre Hafç ben ʿOmar ben Hafçoûn, qui était de toutes parts entouré d'ouvrages destinés à le contenir, ce chef reconnut qu'en présence du zèle et de la résolution déployés contre lui il ne pourrait se maintenir dans la montagne où il était fixé. En conséquence il écrivit à l'émir pour lui demander quartier et obtenir son pardon, promettant de quitter la montagne et de reconnaître et accepter son autorité. En-Nâçir lui envoya le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, lequel, de concert avec Saʿîd ben el-Mondhir, veilla à la sortie d'Ibn Hafçoûn de Bobastro, qui fut occupée par des soldats et des gens de la suite d'En-Nâçir le jeudi 23 dhoû'l-kaʿda (21 janv. 928). Le vizir Ibn Hodeyr emmena Hafç avec sa famille ainsi que tous les chrétiens de la ville avec femmes et enfants, à Cordoue, où leur entrée eut lieu le 1er dhoû'l-hiddja (22 janv.). L'émir accueillit généreusement Hafç, à qui il accorda son pardon et un oubli complet, et qui fit dorénavant partie de la suite du prince et entra dans le *djond*(1). Quant au vizir Saʿîd ben el-Mondhir, il resta à Bobastro pour contenir cette ville et y élever les ouvrages commandés par le prince et destinés à renforcer la place.

(1) Cf. *Mus. d'Esp.*, II, 343.

(*b* Mort à Ecija d'Ahmed, fils de l'émir Mohammed; — du vizir Mohammed ben ᶜAbd Allâh Zedjâli, à l'âge de cinquante-trois ans, au mois de chaᶜbân; de Mohammed ben Ahmed ben Hodeyr, chargé des placets, vers la fin de l'année; bien que jeune, il avait déjà acquis de la renommée et de l'influence, et sa perte fut un coup très sensible pour son oncle le chambellan et pour son père le vizir. En-Nâçir donna sa place au frère du défunt, Moûsa ben Ahmed ben Hodeyr, jeune enfant encore impubère, pour ainsi manifester ses condoléances au père et à l'oncle du défunt [**P. 209**] et honorer le souvenir de ce dernier. Alors aussi mourut à Cordoue Aboû Soleymân Dâwoûd ben Hodheyl ben Mennân, qui était de Tolède[1]. Il répétait les traditions de Nesâ'i[2] et d'autres, que plusieurs Cordouans apprirent de sa bouche *b*).

En 316 (25 fév. 928), l'émir En-Nâçir se rendit dans la ville de Bobastro, postérieurement à la conquête de cette place, pour y arranger les choses et en régler définitivement l'occupation. (*b* Il quitta Cordoue sans cérémonie le mardi 15 moharrem (10 mars), sept du mois d'adhâr, emmenant avec lui son héritier présomptif El-Mostançir, laissant dans le palais son autre fils ᶜAbd el-ᶜAzîz pour recevoir la correspondance, le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, et, en qualité de préfet de la ville, Ahmed ben ᶜIsa remplaçant son père ᶜIsa ben Ahmed. Le chambellan Moûsa ben Mohammed, qui était malade, ne participa pas à l'expédition. On fit route d'abord par

(1) Des articles lui sont consacrés par Dhabbi (nº 737) et par Ibn el-Faradhi (nº 426).

(2) Ahmed ben ᶜAli Nesâ'i, + 303, a compilé l'un des grands recueils de traditions (Ibn Khallikân, I, 58).

Ecija, puis par Ossuna *b*). Le prince arriva au château de Bobastro le dimanche 20 moharrem (15 mars). Il entra dans la ville, la parcourut dans tous les sens et vit de ses yeux de manière à n'en pouvoir douter que, par sa position dominante, ses défenses, son élévation et son isolement des autres montagnes, cette place n'avait pas au monde sa pareille pour l'inexpugnabilité et l'étendue de son assiette. Aussi se confondit-il en actions de grâces à l'égard de Dieu qui lui avait permis et facilité cette conquête, et il pratiqua le jeûne pendant toute la durée de son séjour. Il prit les mesures nécessaires pour l'édification d'une citadelle aussi bien conditionnée et aussi forte que nulle part ailleurs. Il répartit entre ses soldats la destruction de tous les ouvrages de fortification qui se trouvaient à l'entour, ainsi que des demeures qui étaient en dehors. Il fit exhumer les cadavres d'ʿOmar ben Hafçoûn et de son fils, et leurs tombes ouvertes les montrèrent couchés sur le dos, selon le mode d'inhumation des chrétiens. Tous les juristes qui participaient à l'expédition d'En-Nâçir virent la chose, et tous les assistants attestèrent [**P. 210**] que les deux infidèles étaient morts dans la foi chrétienne. En conséquence ils furent retirés de leurs tombes, et leurs impurs ossements, transportés à Cordoue, furent exposés au Bâb es-Sodda sur des potences élevées à côté de celle de l'hérétique Soleymân ben ʿOmar, pour servir d'avertissement aux spectateurs. Ce fut là pour les musulmans une véritable satisfaction (1).

(*b* L'émir confia le commandement et la possession de

(1) Ce trait déshonorant pour la mémoire du prince qui ordonna un pareil acte, est aussi rappelé par Ibn Khaldoun (IV, 135 ad f.) et par l'ʿ*Ikd* (II, 381).

Bobâstro, ainsi que les ouvrages à y construire, à Sa'îd ben el-Mondhir. Il força à se soumettre les habitants des châteaux de San Pedro, de Yemârech, de H'at'roûn et autres repaires de ce genre, et ces gens, descendant de leurs montagnes, se répandirent dans la plaine, tandis que les châteaux étaient entièrement ruinés et renversés de fond en comble. Les chrétiens ne conservèrent plus de ce côté aucun château connu ni aucun repaire habité, et le canton de Malaga, malgré la quantité de places inaccessibles et de fiers repaires qu'on y comptait, se trouva n'avoir plus de montagnes entre les mains d'un ennemi quelque peu redoutable. Les mêmes procédés furent employés à l'égard des châteaux de Tacorona et de Meghîla (1), sauf pour ceux dont la prise de possession était indispensable. Il rechercha quels étaient les hommes qu'il y avait lieu d'éloigner et de transférer à Cordoue à raison de leur participation aux troubles, de manière à ce qu'il ne régnât qu'un même esprit dans une population désormais tranquille et en repos. Il envoya le vizir 'Abd el-Hamîd ben Besîl dans le canton de Sidona pour y ruiner les châteaux-forts et réunir les habitants de ceux-ci dans la ville de Calsâna, capitale de cette région (2). Il fit sortir les Benoû Dâwoûd de leurs châteaux-forts, dont il attribua le gouvernement à des fonctionnaires et à des hommes de confiance destinés à

(1) Meghîla, que ne cite pas Edrisi, « constitue un vaste canton de Sidona ; on y trouve la Kal'at Ward » (*Merâcid*, III, 128 ; cf. *suprà*, p. 224). Peut-être Benameji, dit Simonet, p. 135 ; et cette identification est aussi admise par Dozy (*Recherches*, I, 2e éd. p. 328, ou 3e éd. p. 326).

(2) Le nom de cette ville ne figure pas dans Edrisi, ou plutôt y est écrit fautivement *Tochâna*, mais le *Merâcid* le donne (II, 440) ; cf. la dissertation de Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 303, et *Boletin de la R. A.*, XXIX, p. 364 et 429.

administrer sagement la population de la province. Cette expédition du prince, où tout se fit sans aucun danger, fut des plus fécondes au point de vue des bons et profitables résultats : gloire soit à Dieu ! Il se retira le dimanche 5 çafar (30 mars) et rentra à Monyet en-Nâ'oûra le samedi 11 du même mois, après une absence de vingt-six jours.

En la même année, le kâïd Ahmed ben Ish'âk Korachi conquit la ville d'Alicante, dans le canton de Todmir, et celle de Callosa قليوشة (1). [P. 211] Il provoqua la soumission des Benoû'ch-Cheykh, qui occupaient ces places et les forteresses avoisinantes, et les amena à Cordoue le samedi 15 cha'bân (23 septembre).

Les fils d'Aboû Djawchen, au nombre d'une soixantaine, durent sortir de leurs retraites (des environs) de Valence. Ils s'étaient laissé aller à provoquer des troubles et à provoquer ainsi la vengeance. En-Nâçir rechercha ceux d'entre eux qui étaient coupables, qu'il fit disperser ; puis on amena dans la prairie, vis à vis le palais de Cordoue, ceux qui avaient mérité la mort, et ils furent décapités en cet endroit le jour même de leur arrivée.

Les fonctions de vizir furent retirées à Fot'ays ben Açbagh ; celles de préfet de la ville passèrent des mains d''Isa ben Ahmed ben Aboû 'Abda dans celles d'Ahmed ben 'Abd el-Wahhâb ben 'Abd er-Ra'oûf. On n'avait jusqu'alors pas vu la destitution simultanée de tous les gardiens du trésor : or les cinq hommes qui remplissaient ces fonctions, Sa'îd ben Sa'îd ben H'odeyr, Ahmed ben

---

(1) Le *Merâcid* écrit قليوش et place cette ville, que ne cite pas Edrisi, à six milles d'Orihuela (t. II, p. 447). Sur cette expédition, cf. *Mus. d'Esp.*, II, 346.

Moûsa ben Hodeyr, Ahmed ben ʿAbd el-Wahhâb, le même qui fut nommé préfet de la ville, Khâlid ben Omeyya ben Ghoheyd et ʿIsa ben Fot'ays, furent remplacés par d'autres au nombre de quatre, savoir : Mohammed ben Djahwar, Ahmed ben ʿIsa ben Aboû ʿAbda, ʿAbd er-Rahmân ben ʿAbd Allâh Zedjâli et Ahmed ben Mohammed ben Aboû K'âboûs.

En-Nâçir fit installer dans l'enceinte de Cordoue l'hôtel des monnaies destiné à la frappe des dinars et des dirhems. La direction en fut confiée à Ahmed ben Moûsa ben Hodeyr le mardi 17 ramadân (3 nov. 928). A partir de là il ne fit plus frapper que de l'or ou de l'argent purs ; Ahmed ben Moûsa surveilla soigneusement l'essayage. Mithkals et dirhems constituèrent donc autant de véritables étalons (1).

Le kâïd Ahmed ben Elyâs fit une expédition dans les cantons occidentaux, où il conquit sans combat les villes de Mérida et de Santarem. Les habitants, ayant obtenu l'amnistie, se présentèrent à lui et furent reçus de la façon la plus généreuse *b*).

Ce fut en cette année qu'En-Nâçir décida de prendre, tant dans les pièces émanant de lui que dans les pièces ou discours qui lui seraient adressés, [**P. 212**] partout où son nom serait mentionné, le titre d'*Emir el-mou'minîn* (prince des croyants). (*b* Il se jugeait digne de revendiquer cette épithète, qui lui revenait véritablement, tandis que les autres ne se l'attribuaient que faussement et métaphoriquement. C'était lui en effet qui était le plus juste des Princes des croyants, des directeurs éminents,

(1) Cet alinéa a été reproduit par Sauvaire (*J. As.*, 1882, I, 287) ; il rend les derniers mots par « ses metqâls et ses derhams étaient du titre le plus pur ».

des pieux observateurs de la religion, parmi tous les plus distingués, tant en Orient qu'en Occident, des mainteneurs de la foi et des gens marchant dans la voie droite et bien dirigée [1] *b*). Le kâdi Ahmed ben Baki, chargé de la prière à Cordoue, reçut donc l'ordre d'agir en conséquence au prône du vendredi 1er dhoû'l-hiddja (15 janv. 929), et les gouverneurs de provinces reçurent la dépêche suivante, dont nous avons gardé le texte tant à cause de sa forme que de la valeur sans réplique du fond et de la mise au point des faits eux-mêmes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Ensuite, c'est nous qui sommes le plus méritant de ceux qui ont des droits absolus, le plus digne de ceux dont la part est le plus complète et qu'a recouverts la munificence divine, à raison de ce dont Dieu nous a gratifié, des indices dont il nous a marqué, de l'élévation de notre pouvoir, de l'emploi qu'il a fait de nos mains pour son service, de la réalisation de sa volonté par notre autorité, comme aussi à raison de ce qu'il a répandu sur la terre notre nom et notre haut pouvoir, s'est servi de nous pour rendre public l'espoir des humains, a ramené à nous ceux qui se dérobaient et provoqué leur préférence en faveur de notre dynastie. Louange à Dieu, Seigneur des grâces, à raison de ce dont il nous a gratifié, le Maître des faveurs, à raison de ce dont il nous a favorisé ! Nous avons jugé à propos de prendre l'appellation d'*Emir el-mou'minîn* et

---

(1) La traduction de ce passage a été donnée par Dozy dans l'Introduction au texte du *Bayân*, p. 33. A en croire la traduction française de Mas'oûdi (*Prairies d'or*, III, 70), « Abd er-Rahmân... se montre digne, *par sa science*, d'être salué du nom d'Emir el-mouminin » ; le texte المخاطب بى علمه signifie « à qui l'on s'adresse protocolairement en le traitant d'Emir el-mouminîn ».

(d'en prescrire l'emploi) dans les lettres émanant de nous ou à nous adressées, vu que tout autre que nous s'attribue ce titre à tort, le prend indûment et se pare de ce qu'il n'a pas droit de revendiquer ; vu encore ce que nous avons reconnu, qu'un plus long abandon de ce qui nous revient constitue la perte d'un droit et la renonciation à un titre dont la propriété est certaine. Tu transmettras en conséquence au prédicateur de l'endroit l'ordre d'employer cette appellation, et tu t'en serviras en t'adressant à nous, s'il plaît à Dieu. C'est à Lui qu'il faut demander le secours. Ecrit le jeudi [*sic*] 2 dhoû'l-hiddja 316 (16 janv. 929) ».

[**P. 213**] (*b* Le commandement de la cavalerie et celui de la *chorta* furent enlevés à Aflah' et à Dorri, l'un et l'autre clients d'En-Nâçir, et attribués, le premier à ʿObeyd Allâh Zedjâli, le second à Ahmed ben Aboû K'âboûs. Au bout d'un mois, les deux chefs disgrâciés furent réintégrés dans leurs postes respectifs.

Ibrâhîm ben Mohammed ben el-Labarki fut chargé du service de la garnison (?).

Ghâlib ben Mohammed ben ʿAbd er-Ra'oûf fut remplacé dans l'administration du domaine de la couronne par Mohammed ben ʿObeyd Allâh ben Mod'ar, le 29 djomâda II (19 août); ce dernier fut ensuite destitué et remplacé, le 11 dhoû'l-hiddja (25 janv. 929), par Khalaf ben Ayyoûb ben Faradj le secrétaire, qui était employé en cette dernière qualité par le chambellan Moûsa ben Mohammed.

Mort de Mohammed, fils de l'imâm El-Mondhir ; — du juriste Ahmed ben Yahya ben K'âsim ben Hilâl, homme juste et vertueux qui vivait dans la retraite et était très

versé dans la connaissance des actes et de leurs règles[1]; — du juriste Sa'îd ben Ibrâhîm, préposé à la prière dans le canton de Malaga[2]; — dans le canton de Sîdona, dont il était gouverneur, de Mohammed ben Hichâm K'orachi, connu sous le nom d'Ibn ech-Chebânesiyya *b*).

En 317 (14 fév. 929) (*b* sévit la stérilité résultant du manque de pluie, et le prix des vivres monta. En-Nâçir fit dire dans la grande mosquée de Cordoue, le vendredi 29 moharrem (14 mars), c'est à dire dans le mois d'adhâr, les prières pour demander de la pluie, et les mêmes cérémonies se firent simultanément dans le *moçalla* du faubourg et dans celui d'El-Moçâra *b*).

En-Nâçir dirigea une expédition contre la ville de Badajoz pour en combattre les habitants ainsi qu'Ibn Merwân, qui s'y était révolté[3]. (*b* Il sortit en pompe le jeudi 10 rebî' I (23 avril), 23 du mois de nîsân, et quitta le palais de Cordoue *b*) le samedi 11 rebî' (24 mai), 24 du mois d'ayyâr, c'est à dire trente-et-un jours après sa sortie, et emmena avec lui son héritier présomptif El-Hakam el-Mostançir [**P. 214**] et son fils Mondhir, laissant dans le palais son fils 'Abd el-'Azîz, (*b* à qui devait être adressée la correspondance, le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, et, en qualité de préfet de la ville, Ahmed ben 'Abd el-Wahhâb ben 'Abd er-Ra'oûf *b*). Il établit son camp sous les murs de Badajoz le jeudi 22 de rebî' II (5 juin), (*b* et son entourage engagea le combat sur les emplacements attenants aux habitations et sur le

(1) Mention est faite de ce juriste par Ibn el-Faradhi (nº 96).

(2) Probablement le juriste que cite le même biographe sous le nº 501.

(3) Il doit s'agir d'un descendant du célèbre Ibn Merwân Djâliki dont il a été parlé (cf. *Mus. d'Esp.*, II, 348).

seuil des portes; se précipitant dans les faubourgs, nos soldats massacrèrent, dès le lendemain de leur arrivée, une quantité d'habitants dont les têtes furent expédiées à Cordoue, coupèrent les arbres des environs, incendièrent les habitations qu'ils firent évacuer en dehors des fortifications et tinrent enfermés les survivants dans la ville même *b*). Au bout de vingt jours, En-Nâçir, laissant poursuivre les opérations par Ahmed ben Ish'âk à la tête d'un détachement du *djond*, se transporta du côté de Mérida, où il remit les choses en ordre, (*b* et où il nomma gouverneur Mohammed ben Ish'âk, qui garda sous ses ordres une garnison composée de gens de l'entourage du prince *b*). Celui ci alors retourna à Badajoz, installa son camp dans un emplacement autre qu'à son premier passage et se chargea, par les dommages qu'il causa et par la rigueur du blocus, de faire goûter aux ennemis les fruits funestes de leur rébellion et les conséquences de leur égarement et de leur erreur. Puis, laissant là Ahmed ben Ish'âk à la tête d'un important corps d'armée et de guerriers d'élite parfaitement approvisionnés, en lui donnant pour instructions de pousser le siège avec la plus extrême vigueur, il marcha lui-même vers la ville de Béja, sous les murs de laquelle il installa son camp (*b* le dimanche 1er djomâda II (12 juillet) *b*). Il commença par adresser au chef de cette place, ʿAbd er-Rahmân ben Saʿid ben Melek, une sommation pour qu'il reconnût son autorité. N'ayant obtenu qu'une réponse dilatoire, les machines de guerre furent dressées et les plus vives attaques furent dirigées contre la ville : (*b* [**P. 215**] un grand nombre de ceux qui la défendaient furent tués, et l'une des tours de la ville s'étant effondrée avec ceux qui s'y trouvaient, ces derniers furent décapi-

tés devant la tente royale *b*). Alors ʿAbd er-Rahmân, sa famille et tous les habitants de Béja demandèrent grâce à l'émir, s'engageant à s'incliner devant son autorité et à reconnaître son pouvoir. Le prince leur accorda l'amnistie et les fit sortir de la ville pour les expédier à Cordoue. Il fit son entrée à Béja, dont il nomma gouverneur ʿAbd Allâh ben ʿOmar [*sic*] ben Maslama, sous les ordres de qui il laissa une forte garnison avec les approvisionnements nécessaires, et qui reçut pour instructions d'élever dans cette ville une citadelle destinée à abriter le gouverneur seul.

Après avoir séjourné en tout quinze jours devant Béja, (*b* En-Nâçir en repartit pour se rendre à Ocsonoba, proche du littoral de l'Océan Atlantique, et arriva sous les murs de cette ville le 22 djomâda II (2 août). En route il s'était rendu maître de Hiçn el-Wik'âʿ, où se trouvaient, appartenant à Khalaf ben Bekr, seigneur d'Ocsonoba, des richesses, des approvisionnements et des armes, dont s'emparèrent la suite du prince et les soldats, et qui leur furent laissés à titre de butin. Des envoyés de Khalaf se présentèrent à l'émir pour lui dire le retour de leur maître à de meilleurs sentiments, l'obligation qu'il contractait de dorénavant obéir et les excuses qu'il invoquait à raison de l'éloignement de la contrée qu'il habitait; il envoya en outre les cadeaux d'hospitalité et des redevances extraordinaires en s'engageant au versement intégral d'un fort tribut. D'autre part, les habitants du pays manifestaient un vif attachement pour lui et parlèrent avec éloge de son administration, de sorte qu'En-Nâçir le confirma dans son poste en lui imposant le versement annuel du tribut auquel il s'était engagé, l'obligation de continuer une sage et douce administration, ainsi que de

ne pas recevoir d'insoumis ni accueillir de fugitifs. Khalaf prit tous ces engagements et se conforma à ce qui lui était imposé.

En-Nâçir repartit d'Ocsonoba le samedi 27 djomâda II (7 août) et rentra dans son palais à Cordoue le dimanche 14 rédjeb, après avoir fait campagne pendant quatre-vingt-treize jours.

[P. 216] EN-NAÇIR SE REND EN HIVER A BOBASTRO POUR EXAMINER CETTE PLACE.

Le prince fit, en cette année, une absence du palais En-Nâ'oûra pour aller examiner Bobastro et voir de ses yeux à quoi en étaient les constructions et le degré d'avancement des mesures qu'il avait prescrites. (*b* Il partit de Monyet en-Nâ'oûra le jeudi 13 chawwâl (19 nov.) et arriva à la montagne de Bobastro le jeudi 19 [*sic*; lisez 20] de ce mois. Il pénétra dans la ville qu'il parcourut, et résolut les diverses affaires qui avaient provoqué son déplacement. Il en repartit le lendemain et rentra au palais d'En-Nâ'oûra le mardi 25 chawwâl, *b*) ayant fait une absence totale de treize jours.

Maints succès furent remportés au cours des engagements qui eurent lieu avec les habitants de Badajoz, et Ahmed ben Ish'âk envoya soixante-dix prisonniers qu'il leur avait faits, et qui périrent par la main du bourreau devant le palais à Cordoue.

La ville de Xativa, dans la région de Valence, fut conquise; 'Amir ben Aboû Djawchen dut apporter sa soumission (*b* entre les mains de Dorri ben 'Abd er-Rahmân, chef de la *chorta*, mais il stipula qu'il continuerait d'ha-

bîter à Sontébria شنت برية (1) jusqu'à ce qu'il commençât à transporter ses meubles et ses enfants à Cordoue.

ʿAbd el-Melik ben ʿOmar ben Choheyd et ʿIsâ ben Ahmed ben Aboû ʿAbda furent nommés vizirs par le prince; Saʿîd ben Saʿîd ben Hodeyr fut nommé commandant du second corps de la *chorta*, fonctions qui furent créées à ce moment. Khâled ben Omeyya ben Choheyd fut pour la seconde fois nommé gardien (du trésor); ʿAbd er-Ra'oûf ben Ahmed ben ʿAbd el-Wahhâb fut chargé du service des placets *b*).

L'année 318 (3 fév. 930) vit la conquête de Badajoz. (*b* Quand les habitants de cette ville et leur chef Ibn Merwân se trouvèrent serrés de près et que, pour soutenir cette longue lutte, ils eurent perdu leurs guerriers, épuisé toutes leurs ressources, que, d'autre part, tous leurs arbres étaient coupés, [**P. 217**] quand ils reconnurent avoir affaire à une fermeté sans défaillance, à une ardeur contre laquelle ils ne pouvaient rien, ils demandèrent grâce et réclamèrent leur pardon à En-Nâçir, qui se montra aussi bon pour eux que pour ceux qui les avaient précédés dans cette voie *b*). Ibn Merwân le Galicien, ainsi que sa famille et les plus puissants de ses partisans, furent en conséquence éloignés de cette ville et installés à Cordoue, où de hauts grades militaires leur furent attribués. Quant à Badajoz même, En-Nâçir nomma un gouverneur dans sa nouvelle possession, qui fut traitée comme les autres cantons.

En-Nâçir envoya des gens de confiance de son entourage ainsi que des juristes sérieux et capables de sa

---

(1) Il est parlé de cette ville par le *Merâçid* (II, 129). Edrisi n'en dit rien.

capitale, aux Tolédans pour les inviter et les sommer de rentrer dans l'obéissance et d'agir comme les autres membres de la communauté des fidèles : ils ne payaient en effet pas le tribut, ne s'astreignaient pas à l'obéissance et ne s'abstenaient ni d'actes défendus ni d'insoumission. La réponse, qui consista en excuses fallacieuses, convainquit En-Nâçir de leur duplicité et de leur refus d'obéir, et, se décidant à faire campagne contre eux, il se prépara à les attaquer et à leur faire sentir la puissance de son bras. Il fit donc sa sortie solennelle pour une expédition d'été au commencement de rebî' II 318 (mai 930), c'est à dire au mois de nîsân, et se fit précéder par un important corps d'armée confié au vizir Sa'îd ben el-Mondhir, que suivirent aussi de nombreuses bandes. Sa'îd avait ordre de camper sous les murs de Tolède et d'en faire le blocus, en attendant d'être rejoint par l'émir à la tête de toutes ses troupes et des diverses catégories des gens formant son entourage. Parti le samedi 21 rebî' II (23 mai), le vizir s'avança à marches forcées, et sitôt qu'il eut établi son camp dans la plaine voisine de Tolède, il entreprit le blocus de cette ville, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, avec une résolution et un zèle extrêmes. Quant à l'émir, il se mit en marche le jeudi 2 djomâda II (2 juillet) (*b* 29 ayyâr, emmenant avec lui son héritier présomptif El-Mostançir et son fils Mondhir, mais laissant dans le palais son autre fils 'Abd el-'Azîz pour recevoir la correspondance, ainsi que le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, [**P. 218**] et, en qualité de préfet de la ville, Ahmed ben 'Abd el-Wahhâb ben 'Abd er-Ra'oûf.

Pendant qu'il était en route et campait à Algodoz (1),

(1) C'est ainsi que, dans ses *Corrections*, Dozy lit le nom de cette

proche du château-fort de Mora مورة, dont les Tolédans s'étaient emparés et avaient fait à la fois une cause d'inquiétude pour les musulmans et un point d'appui pour les malfaiteurs, — il envoya au Tolédan qui y commandait, Mot'arrif ben ʿAbd er-Rahmân ben H'abîb, un messager chargé de l'avertir, même en employant les menanaces, qu'il eût à sortir de ce château et à en opérer la remise. Mot'arrif obéit aussitôt sans chercher aucun faux prétexte ni montrer la moindre velléité de résistance ; il quitta la place, qu'En-Nâçir fit occuper. Le prince, poursuivant sa marche à la tête de ses troupes et toujours animé d'une implacable résolution, parvint à l'étape de Djarankas (1), près Tolède, le mardi 14 djomâda I (13 juin). Dominant de là la plaine de Tolède, le fleuve, les jardins et les vignobles de cette ville, il chercha l'endroit le meilleur pour en faire sa base d'opérations et le lieu le plus rapproché pour infliger aux habitants toutes les angoisses d'un siège rigoureux. Le cimetière, proche la porte de la ville, lui ayant paru constituer le point d'où il pourrait faire le plus de mal et pousser le siège de plus près, il s'y installa le lendemain et commença à faire aux rebelles un mal inimaginable *b*). Il resta là pendant trente-sept jours sans discontinuer ses dévastations, coupant les arbres, pillant et ruinant les bourgades, anéantissant toutes les cultures. Puis il donna l'ordre d'élever sur la montagne de Djarankas une ville qu'il nomma El-Fath' (*la victoire*), et confia ce soin au vizir Saʿîd ben el-Mondhir ; ce fut là qu'il fit transporter

---

rivière, qu'il avait ailleurs (*Mus. d'Esp.*, II, 349) orthographié Algodor, forme qui figure aussi sur la carte de l'atlas Stieler.

(1) Ce nom est ici orthographié جرنكش ; dans l'ʿ*Ikd* (II, p. 381), جلنكشة.

les boutiques, ce fut là l'endroit qu'il traita en ville, car c'était là que les soldats se procuraient tout ce qui leur était utile. Mohammed ben Saʿîd ben el-Mondhir (*b* fut placé à la Porte du pont[1] avec des gens de l'entourage royal, et ces deux chefs eurent ordre de mettre la plus grande ardeur à combattre. Pendant qu'En-Nâçir était dans son camp sous Tolède, il reçut la visite des deux chefs des châteaux de Canelas et d'Alfamin[2], [**P. 219**] qui vinrent reconnaître sa souveraineté : il les fit transférer à Cordoue en donnant l'ordre de les traiter généreusement et de fournir tout ce qui était nécessaire pour leur déménagement et leur voyage *b*). Le jeudi 23 djomâda II (23 juillet), lui-même quitta Tolède pour rentrer dans son palais de Cordoue le lundi 4 redjeb, après une campagne d'une durée de soixante-et-un jours.

(*b* T'arafa ben ʿAbd er-Rahmân, préposé à la cuisine (royale), fut chargé du service des successions. La conservation des magasins militaires fut confiée à Ahmed ben Abân ben Hâchim et à Hafç ben Saʿîd ben Djâbir.

Mort d'un fils d'En-Nâçir du nom de Mohammed ; — d'Omeyya ben Mohammed ben Omeyya ben ʿIsa ben Choheyd ; — de Hâchim ben Mohammed Todjîbi ; — de Mohammed ben Ibrâhîm ben el-Djebbâb, juriste préposé

---

(1) Dans le texte, *bâb el-kantara*. M. Amador de los Rios distingue à Tolède les deux ponts *el-kantara*, qui était à arches et en pierre, et *el-djisr*, qui était formé par des bateaux. C'est de ce dernier, dit-il, qu'il est question ci-dessus, p. 112 l. 15, 138 l. 19, et 157 l. 12 (*Los puentes de la antigua Toledo*, in *Revista de archivos*, 1903, p. 441 et s.).

(2) Le premier de ces noms est écrit قنيلش. Le *Merâcid* mentionne aussi un قنيلس dans la région de Carmona (II, 457 ; cf. Simonet, p. 134). Quant à Alfamin الفهمين, il en est question dans Edrisi (p. 211 et 229) et dans le *Merâcid* (II, 369).

à la rédaction des actes[1], le lundi 3 ramadân ; — de Çoheyb ben Menî', kâdi de Séville[2] ; — d'Aboû Ghâlib Merwân ben 'Obeyd Allâh ben Besîl *b*).

En 319 (24 janv. 931), (*b* on sortit les grandes tentes (royales) et les tentes ordinaires pour les porter au campement situé au Nord du Guadalquivir et connu sous le nom de Plaine des tentes royales (*fahç es serâdik*)[3]. En-Nâçir ensuite se rendit au même endroit à raison de la campagne qu'il projetait contre Tolède ; mais il ne donna pas suite à ce dessein, et se contenta de laisser poursuivre les opérations par les officiers qu'il avait chargés du siège. Néanmoins il leur envoya des renforts considérables en cavalerie, en approvisionnements et en armes, ainsi que des recommandations d'avoir à faire tous leurs efforts et à déployer tout leur zèle et leur résolution pour accabler les fauteurs de désordres qui résidaient dans cette ville *b*).

(*a* En cette année 319, Moûsa ben Aboû'l-'Afiya, prince du Gharb, écrivit à En-Nâçir pour lui faire savoir son désir de contracter amitié avec lui et de le reconnaître pour son suzerain, ajoutant qu'il s'efforçait de lui concilier les sympathies des populations du Gharb qui l'avoisinaient. Il fut fait à cette demande le plus gracieux accueil, et il y fut répondu par un envoi de vêtements d'honneur et de sommes d'argent, secours qui mirent Moûsa en état de lutter victorieusement avec Ibn Aboû'l-'Aych et d'autres. Aussi à partir de ce moment [**P. 220**]

(1) Il ne figure ni dans Ibn Farhoun ni dans la *Bibl. ar. hisp.*

(2) Des articles lui sont consacrés par Dhabbi (n° 856) et par Ibn Faradhi (n° 602).

(3) C'est un emplacement qui servait de lieu de plaisance et dont il est dit quelque chose in Makkari, I, 309.

les affaires de Moûsa dans le Gharb prospérèrent, de nombreuses tribus berbères se joignirent à lui, il conquit la ville de Djorâwa (1) et en chassa El-Hasan ben Aboû'l-'Aych ben Idrîs l'Alide. Entre lui et ce dernier prince il y eut de terribles combats (2).

En la même année, En-Nâçir se rendit maître de la ville de Ceuta, où il mit une garnison et qu'il fortifia par des constructions; il employa le tuf dans l'édification des murs d'enceinte et installa dans cette place les officiers et les hommes du *djond* qu'il choisit (3). Ceuta devint pour l'Espagne la clef et la porte du Gharb et du littoral africain, de la même manière qu'Algéziras et Tarifa formaient pour le littoral africain la clef qui ouvrait la porte de l'Espagne. Le prône y fut prononcé au nom d'En-Nâçir le 3 rebî' I de cette année (26 mars 931).

(*b* Les officiers qui assiégeaient Tolède apprirent que leurs ennemis préparaient une sortie pour tâcher de tomber sur quelque point faible des pays-frontières musulmans. Mais le vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, étant parti de Cordoue à la tête d'un certain nombre d'hommes de l'entourage royal et de musulmans armés à la légère, les ennemis de Dieu, au reçu de cette nouvelle, renoncèrent à leur projet et ne bougèrent pas de leur ville, de sorte que, grâce à Dieu, nous n'eûmes pas à souffrir de leur perfidie. Le kâïd [et vizir] Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr arriva alors devant Tolède et joignit ses efforts à ceux des officiers spécialement désignés pour en faire le siège.

---

(1) C'est ainsi qu'il faut prononcer le nom de cette ville, et non Djerâwa (voir le *Merâcid* et le *Lobb el-lobâb*, et cf. Edrisî, p. 91).

(2) Sur ces évênements, cf. le t. I, p. 287.

(3) Voir le t. I, p. 289, et les auteurs cités; Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 49.

Le samedi 2 djomâda I (23 mai), Ahmed ben Mohammed ben Elyâs et Yoûnos ben Saʿîd partirent à la tête d'une flotte chargée d'approvisionnements et où de nombreux bâtiments transportaient quantité de guerriers et de matelots de toutes catégories. Passant par le port d'Algéziras, ils allèrent débarquer sur le littoral africain et assiégèrent Ibn Aboû'l-ʿAych, qui exerçait des hostilités contre ceux de ce pays qui avaient reconnu la suzeraineté du Prince des croyants, et combattait ouvertement Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya, partisan de ce dernier et soutien de ses droits. Mais l'hiver qui survint empêcha la continuation du siège, et ces deux chefs s'éloignèrent avec leurs vaisseaux et les guerriers qui s'y trouvaient.

De préfet de la ville, Ahmed ben ʿAbd el-Wahhâb ben ʿAbd er-Ra'oûf devint vizir, et [**P. 221**] Yahya ben Yoûnos Kobrosi fut nommé au premier poste, le 1er djomâda I (22 mai). Mais comme Yahya se montrait trop irascible et trop violent à l'égard des malfaiteurs, le vizir ʿAbd el-Hamîd ben Besîl le remplaça en chawwâl (oct.-nov.).

ʿAbd el-Wahhâb ben Mohammed ben ʿAbd er-Ra'oûf fut chargé du service des placets, et l'administration des domaines royaux fut confiée conjointement à Mohammed ben ʿAbd Allâh ben Mod'ar et à ʿAbd Allâh ben Moʿâwiya ben Bozeyl.

Ahmed ben Hâchim ben Ahmed ben Hâchim, client de l'héritier présomptif El-Mostançir, fut nommé, sous la haute direction de celui-ci, gouverneur d'ʿAbla et de Fiñana dans le canton d'Elvira (1).

Mort, le mercredi 6 chaʿbân, à l'âge de quatre-vingt-

(1) Ces deux localités sont sur la route de Pechina à Grenade (Edrisi, p. 246, reproduit par Simonet, *Descripcion*, 144).

sept ans, d'Aboû'l-Dja'd Aslem ben 'Abd el-'Azîz ben Hâchim ben Khâlid ben 'Abd Allâh ben Hoseyn ben Dja'd ben Aslem ben Abân ben 'Amr, lequel 'Amr était client d''Othmân ben 'Affân. Aboû'l-Dja'd Aslem était grand kâdi à Cordoue, avait voyagé et suivi les leçons de divers savants. Il était peu traitable et appliquait le droit à ses chefs ; il n'exerça pas ses fonctions de kâdi jusqu'à sa mort, à raison de son grand âge et de ce qu'il n'était plus capable de rédiger les jugements qu'il rendait [1].

Mort du juriste Fad'l ben Selama Bedjâni, qui avait reçu les leçons [de bons maîtres] et qui est auteur de bons livres [2] ; — du juriste et traditionnaire Mohammed ben Fot'ays, à Elvira [3] ; — d'Ahmed ben H'âmid Zedjâli, en djomâda I (mai-juin 931).

Mort, le 21 dhoû'l-hiddja, d'Es-Seyyida, qui était fille de l'imâm 'Abd Allâh. Pendant que le jeune En-Nâçir, avant de monter sur le trône, était élevé au palais sous les yeux de son grand-père 'Abd Allâh, cette princesse l'avait plus d'une fois accusé et desservi auprès de l'imâm 'Abd Allâh, son père à elle. Aussi s'attendait-elle bien à ce qu'En-Nâçir, après son avènement, la punirait et lui rendrait le mal dont elle s'était rendue coupable à son égard ; mais ce fut le contraire qui se réalisa : En-Nâçir la traita avec faveur, et lui accorda une influence plus grande qu'à aucune personne de sa famille ou à ses cousines, de sorte qu'elle les éclipsa toutes.

[**P. 222**] Mort, le samedi 18 dhoû'l-hiddja, d''Obeyd

---

(1) Voir ci-dessus, p. 259.

(2) Des articles lui sont consacrés par Dhabbi (n° 1283) et par Ibn el-Faradhi (n° 1040).

(3) Voir les articles de Dhabbi (n° 252) et d'Ibn el-Faradhi (n° 1203).

Allâh ben Fihr, qui avait été chargé du gouvernement de diverses provinces et était général *b*).

En 320 (13 janv. 932), En-Nâçir entreprit contre Tolède une seconde expédition, (*b* qui aboutit à la conquête de cette ville. Il fit sa sortie solennelle au commencement de djomâda II 320, au mois de hazîrân, et partit le samedi 14 redjeb (21 juillet), le 11 de tamoûz, en compagnie de son héritier présomptif El-Mostançir, laissant au palais son fils ʿAbd el-ʿAzîz, à qui devait parvenir la correspondance, et les vizirs Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr et ʿAbd el-Hamîd ben Besîl, ce dernier préfet de la ville *b*).

Quand les Tolédans s'étaient vus bloqués et serrés de près par des officiers qui ne lâchaient pas pied, ils avaient fait des levées et cherché des recrues chez les infidèles dans l'espoir de se procurer ainsi une aide suffisante(1). Mais cela ne leur avait servi de rien, ni n'avait pu éloigner le châtiment qu'ils méritaient, et ces efforts n'aboutirent qu'à une honteuse déconvenue : les assiégeants en effet marchèrent contre les infidèles qui, battus et dispersés, durent s'enfuir vers ceux qui avaient sollicité leur concours et espéré en leur aide. Alors les Tolédans, désespérant de plus trouver personne qui les mît à l'abri de la puissance divine ou qui les protégeât contre les maux dont Dieu les affligeait depuis longtemps, réclamèrent leur pardon à l'émir et lui demandèrent humblement l'amnistie. Tel fut le motif pour lequel En-Nâçir partit à la date précitée à l'effet de recevoir la soumission des Tolédans, d'établir son autorité dans

(1) Allusion au secours cherché par les Tolédans auprès de Ramire II de Léon (*Mus. d'Esp.*, II, 349, et III, 51 ; Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 141).

leur ville et de procéder à l'examen des mesures définitives à prendre. (*b* Il établit son camp à Djarankas le mercredi 25 redjeb (1er août), mais il avait été déjà précédé dans cette localité par le chef de la ville, Tha'leba ben Mohammed ben 'Abd el-Wârith, qui était venu au-devant de lui [**P. 223**] pour confesser son ignorance et demander le pardon de son erreur. En-Nâçir se montra indulgent et le couvrit de sa grâce ; il amnistia également les Tolédans, qui se présentèrent alors au camp pour s'y procurer les commodités de la vie et y acheter les vivres de la privation desquels ils souffraient depuis longtemps, par suite du siège. Ces gens apprirent ainsi à connaître les avantages de la sécurité succédant à la crainte, de l'abondance à la suite du besoin, de l'expansion après la contraction *b*). Le lendemain de son arrivée, le prince monta à cheval et fit son entrée à Tolède, qu'il visita dans toutes ses parties : il constata la force des fortifications, la hauteur de l'emplacement, l'enchevêtrement des montagnes dans la cité même, les difficultés d'accès dans toutes les directions, rivière ou pentes abruptes, le grand nombre des habitants, et cet examen ne fit qu'augmenter la reconnaissance qu'il devait à Dieu pour lui avoir donné cette place au prix d'efforts peu considérables ; il dut reconnaître que, sans le zèle et la résolution déployés, cette place n'aurait pu être emportée, tant à raison de la force qu'elle tenait de la nature et de la main de l'homme que de l'habitude des habitants de soudoyer les infidèles, de rechercher chez eux protection et secours contre leurs propres gouverneurs. Combien de rois n'avait-elle pas lassés, les armées restant impuissantes et les expéditions devant se retirer sans avoir rien pu obtenir ! Mais la faveur divine s'étendant sur l'émir

et le fortifiant, lui permit d'en devenir maître. (*b* Il prit ensuite les mesures nécessaires pour assurer l'édification de constructions solides et bien conditionnées destinées à abriter les officiers qui auraient à y demeurer et à maintenir les habitants. Ce fut le kâïd Dorri ben ᶜAbd er-Rahmân qui fut chargé de ce soin, et la place reçut une forte garnison abondamment approvisionnée d'armes et de tout le nécessaire. A plusieurs reprises En-Nâçir retourna dans la ville, y fit faire les démolitions nécessaires, et pendant huit jours surveilla l'achèvement de ce qu'il avait ordonné et l'exacte mise à exécution de ses volontés: on jeta les fondements des bâtisses, les habitants recouvrèrent la tranquille jouissance de leurs demeures, [**P. 224**] les boutiques se rouvrirent, les marchés, aussi bien que le pourtour des habitations et les portes des mosquées purent être fréquentés en toute sécurité *b*). En-Nâçir repartit de son camp sous Tolède le samedi 6 chaᶜbân (12 août) et rentra dans son palais à Cordoue le samedi 19 [*sic*] de ce mois, après une campagne de trente-six jours.

(*b* En-Nâçir répandit ses générosités sur les diverses classes et catégories de guerriers, du *djond* et des gens de son entourage qui avaient assisté avec lui à la prise de possession de Tolède. Il procéda simultanément à la circoncision de quelques-uns de ses jeunes fils.

Il révoqua de leurs fonctions de gardiens du trésor Mohammed ben ᶜAbd Allâh ben Hodeyr et ᶜAbd er-Rahmân ben ᶜAbd Allâh Zedjâli. De ce même poste Ahmed ben ᶜIsa ben Aboû ᶜAbda fut transféré à celui de commandant militaire de Pechina بجانة (1). Khâled ben Omeyya

(1) Ancienne capitale de la province d'Almeria (cf. Edrisi, 245; Simonet, *Descripcion*, p. 136 et 145; *Merâcid*, I, 127, etc.)

ben Choheyd et Mohammed ben Djahwar ben ʿAbd el-Melik furent confirmés en qualité de trésoriers, et leurs deux collègues révoqués furent remplacés par Seken ben Ibrâhîm et Ahmed ben Mohammed ben Mostanîr.

Saʿîd ben el-K'âsim, oncle maternel de l'émir, fut préposé au service des placets.

Le 11 chawwâl (15 oct.), Fot'ays ben Açbagh fut nommé préfet de la ville.

Mohammed ben K'âsim ben T'amellès[1] fut préposé au service des placets.

Le samedi 4 chawwâl (8 oct.), la direction de l'hôtel des monnaies fut enlevée à Ahmed ben Mohammed ben Moûsa ben Hodeyr et confiée à Yahya ben Yoûnos Kobrosi[2].

Mort d'Ahmed ben Aboû Nawfel K'orachi[3], c'est à dire d'Ahmed ben Moh'ârib ben K'at'an ben ʿAbd el-Wâhid ben K'at'an ben ʿAçma ben Anîs ben ʿAbd Allâh ben Djah'wân ben ʿAmr ben H'abîb ben ʿAmr ben Cheybân ben Moh'ârib ben Fihr : il vivait à l'écart du monde et en ascète, et atteignit l'âge de soixante-quinze ans.

Mort du chambellan Moûsa ben-Mohammed ben Hodeyr, âgé de soixante-cinq ans, dans la nuit du samedi au dimanche 15 çafar (26 fév. 932) après la prière du *maghreb* ; — [**P. 225**] d'ʿObeyd Allâh ben ʿAbd Allâh Zedjâli, préposé aux successions et aux bâtiments, en ramadân (sept.), à l'âge de quarante-et-un ans ; — d'Ahmed ben Mohammed Zedjâli, qui s'était mis au service [du prince],

---

(1) J'ai orthographié ce nom d'après le *Kamoûs* ; Dozy l'écrit *Tomlos*, avec les voyelles qu'indique le ms, et de Slane, Tamlès.

(2) Cet alinéa est traduit par Sauvaire, qui prononce le mot *Kobrosi* (?) « el-Qabarty ? » (*J. As.*, 1882, I, 287).

(3) Il est l'objet d'une brève mention dans Dhabbi (nº 466).

et qui avait des connaissances et de la promptitude d'esprit; — d'ʿImrân ben Aboû ʿOmar le bouffon, qui était aveugle; cet homme, qui jouait le rôle de plaisant et de bouffon, fréquentait les cours et trouva bon accueil auprès d'En-Nâçir, qui l'appelait auprès de lui dans ses moments de repos *b*).

En 321 (1er janv. 933), la nouvelle parvint à Cordoue qu'Aboû'l-Mançoûr [Semghoûl (1)] ben el-Moʿtazz, jeune garçon de treize ans, était devenu gouverneur de Sidjilmâssa; au bout de deux mois, son cousin paternel Mohammed ben el-Fath' se révolta contre lui, le chassa et s'empara de la ville; il prit le titre d'*emîr el-mou'minîn* et, au bout d'une vingtaine d'années (2), le surnom d'Ech-Châkir lillâh. Les dinars *châkiriyya* sont ceux que fit frapper ce prince (3).

En 322 (22 déc. 933), on apprit à Cordoue la mort du prince d'Ifrîkiyya ʿObeyd Allâh le Chiʿite, surnommé le Mehdi, et l'intronisation de son fils Aboû'l-Kâsim, surnommé El-K'â'im bi-amr Allâh (4).

En 323 (11 déc. 934), le Slave Meysoûr, officier du prince d'Ifrîkiyya Aboû'l-Kâsim le Chiʿite, se présenta sous les

(1) J'ajoute ici ce nom tel qu'il est orthographié dans le t. I, p. 298; c'est le même, vraisemblablement, qui figure sous la forme *Semgou* dans Bekri et dans l'*Hist. des Berbères*.

(2) En 342, d'après le t. I, p. 298.

(3) Sur ces évènements, cf. le t. I, p. 298 et 322 et les notes. Ce qui a trait à la frappe des dinars a été reproduit par Sauvaire, *J. As.*, 1880, I, 465; cf. Bekri, p. 335; le *Kartâs*, p. 55 du texte; *Berbères*, I, 264. — Sous l'année 321, une campagne dirigée par ʿAbd el-Hamîd contre Yahya ben Dhoû'n-Noûn amena la soumission de celui-ci (*ʿIkd*, II, 382).

(4) Voir t. I, p. 300. — En l'année 322, une campagne fut dirigée contre Mohammed ben Hichâm, à Saragosse, contre Pampelune, etc. (*ʿIkd*, II, 383; Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 142; *Mus. d'Esp.*, III, 51; *Recherches*, 3e éd., I, 155).

murs de Fez, dont les habitants luttèrent contre lui pendant sept mois sans qu'il pût venir à bout de leur résistance. Il assiégea ensuite Ibn Aboû'l-ʿAfiya et obtint pour cela l'aide des Benoû Idrîs. Ibn Aboû'l-ʿAfiya dut s'enfuir dans le désert, et tout ce qui lui appartenait tomba entre les mains des Benoû Idrîs, princes dont nous avons déjà fait l'histoire (1).

En 324 (30 nov. 935), eut lieu en Ifrîkiyya la révolte contre Aboû'l-Kâsim le Chiʿite de Makhled ben Keydâd. Ce soulèvement se produisit dans les montagnes de l'Aurès, où se trouvent de nombreuses forteresses occupées par les Hawwâra et autres peuples qui professent les doctrines khâredjites (2).

En 325 (19 nov. 936), En-Nâçir donna l'ordre d'édifier la ville d'Ez-Zahrâ, où chaque jour six mille pierres équarries étaient mises en œuvre, en outre des moëllons employés dans les fondations, ainsi que je le dirai plus loin (3).

En 327 (29 oct. 938), [**P. 226**] à l'extrémité du Gharb s'éleva, à la suite de la mort de son père, [ʿIsa ben ʿAbd Allâh] Aboû'l-Ançâr ben Aboû ʿAfîr Berghawât'i (4), qui

(1) Voir là-dessus le t. I, p. 301 et s.; *Annales du Maghreb*, p. 320, et les auteurs cités.

(2) Voir le t. I, p. 313 et s.; *Annales*, p. 323; *Mus. d'Esp.*, III, 66, etc.

(3) Sur la construction d'Ez-Zahrâ, cf. *Mus. d'Esp.*, III, 92, ainsi qu'Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 144. — Ce dernier auteur, sous l'année 325, mentionne aussi la révolte d'Omeyya ben Ish'âk à Santarem, ainsi que des expéditions contre les villes de Saragosse et de Calatayud et contre Tota, reine régente de Navarre (éd. Boulak, IV, 139 et 140; cf. Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 56; *Recherches*, I, 182 de la 2e éd., ou 166 de la 3e éd.).

(4) Les mots entre crochets sont ajoutés d'après ce qu'on trouve dans le t. I, p. 324 et 327, cf. 313; voir encore Bekri, p. 301 et 305; *Istibçâr*, tr. fr., p. 158; *Annales du Maghreb*, p. 379. Le nom *ʿAfîr* ou *ʿOfeyr* est écrit *Ghofeyr* par Bekri.



observait ses engagements et ses promesses. Ce fut lui qui envoya en ambassade Zemmoûr Berghawât'i à El-Mostançir fils d'En-Nâçir.

En 329 (6 oct. 940), le kâïd Ahmed ben Mohammed ben Elyâs acheva la ville de Sektân (1), où il mit une garnison et qu'il approvisionna de vivres et d'armes. En-Nâçir envoya le kâïd Ahmed ben Yaʿla (2) avec des personnes de rangs divers provenant de son entourage à l'effet d'aller rejoindre le premier chef dans cette ville, où Ibn Yaʿla arriva en çafar (décembre). Le 1er djomâda I (1er fév. 941), on apprit le succès de celui-ci, gouverneur de la ville qui venait d'être bâtie : il avait de là pénétré dans le territoire du roi chrétien Rodmîr (Ramire II), et y avait tué et réduit en captivité un certain nombre d'ennemis. La lettre qu'il adressa à Cordoue était accompagnée de deux cents captifs chrétiens. Ce fut là le premier succès par lequel Ibn Yaʿla rabattit l'orgueil du chrétien Rodmîr (3).

En 330 (26 sept. 941), au mois de moharrem, la constellation de Zoubâna (pinces du Scorpion) s'éleva à l'horizon occidental de Cordoue vis à vis le Scorpion en s'éloi-

---

(1) La même que Sekyân des *Annales du Maghreb*, p. 244 ?

(2) Cet officier était gouverneur de Badajoz (Dozy, *Notices*, p. 140; *Mus. d'Esp.*, III, 65).

(3) L'année 939 (327 de l'hégire) vit une terrible défaite infligée à En-Nâçir par les chrétiens, et sur laquelle notre auteur est absolument muet ; voir l'article « Batailles de Simancas et d'Alhandega » in Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 156 ; cf. *Mus. d'Esp.*, III, 62 ; ce savant, sans parler du texte d'Ibn el-Athîr (*Annales*, p. 323), ni de celui des *Notices* (p. 150 ad f.), a cru qu'Ibn Khaldoun et Masʿoûdi sont seuls parmi les auteurs musulmans à rappeler la défaite du khalife omeyyade. J'ajouterai qu'on en retrouve encore le récit, dans une rédaction à peu près identique à celle de Masʿoûdi, dans la portion de l'ouvrage géographique de Bekri actuellement conservée à Paris (ms ar. 5905, f. 150 ; c'est une copie moderne très médiocre).

gnant de celui-ci et paraissant à la vue tout près de toucher la sphère (?) supérieure. Cela fut vu pour la première fois dans la nuit du vendredi au samedi 27 moharrem ou 16 octobre, et la constellation continua de s'élever de plus en plus haut dans le ciel jusqu'à ce qu'elle disparût (1).

En 331, le jeudi 5 çafar (20 oct. 942), le vizir et kâïd Ahmed [ben Mohammed] ben Elyâs fit son entrée à Cordoue, de retour de l'expédition qu'il avait entreprise du côté de la frontière et pour laquelle il était parti à la fin de chawwâl 330 (mi-juillet 942), c'est à dire que son absence avait duré trois mois et deux jours. Il avait envahi le canton de Todmîr (2), avait mis fin à la confusion où se débattaient les habitants et ramenait des otages prélevés chez certains d'entre eux. Son influence avait exercé les effets les plus favorables.

Une forte crue du fleuve de Cordoue endommagea le pont de cette ville.

En 332 (4 sept. 943), En-Nâçir envoya le kâïd Ahmed ben Mohammed [**P. 227**] ben Elyâs en expédition contre la Galice; ce général envahit le territoire ennemi, où il enleva du butin et détruisit plusieurs châteaux-forts par l'incendie, après quoi il se retira.

Un violent tremblement de terre se fit sentir à Cordoue dans la nuit du dimanche au lundi 9 dhoû'l-kaʿda (15 juillet 944); jamais on n'avait ressenti d'aussi vives secousses non plus qu'on n'en avait ouï parler. Elles

(1) Il est aussi parlé d'un phénomène céleste en l'année 939, probablement une éclipse, et qui ne peut être le même que celui-ci, par Sampiro (in *Recherches* de Dozy, 3ᵉ éd., I, 158, n. 1, et cf. p. 162).

(2) Ce nom de Todmîr, c'est à dire Murcie, me paraît être employé ici à tort.



eurent lieu après la dernière prière du soir et durèrent une heure. La population, excessivement effrayée, se réfugia dans les mosquées, adressant au ciel de bruyantes invocations pour lui demander la fin de cette épreuve, et les prières finirent par être exaucées. Le lendemain matin se produisit un ouragan, suivi bientôt d'un autre, lesquels déracinèrent une grande quantité d'arbres, oliviers, figuiers, palmiers, etc., et enlevèrent un grand nombre de tuiles des toits; après quoi il tomba une pluie torrentielle qui inonda le sol et une grêle violente qui tua quantité d'animaux sauvages, d'oiseaux et de bestiaux, de même qu'elle anéantit les récoltes sur lesquelles elle éclata, de sorte que les effets en furent désastreux.

En moharrem 333 (août-sept. 944), un vent d'ouragan venant du sud souffla sur Cordoue, et il tomba une forte grêle.

En la même année parut à Lisbonne un individu qui prétendait descendre d'ʿAbd el-Mott'aleb et avoir pour mère Meryem, fille de Fât'ima; il se donnait en outre pour prophète, et Gabriel, disait-il, lui faisait des révélations; il donna à ses adeptes diverses prescriptions et leur imposa des rites tels que de se raser la tête et autres peu raisonnables. Mais quand on voulut le rechercher il disparut.

En-Nâçir envoya sur le littoral africain K'âsim ben Mohammed [ben Tamellès] pour y commander les troupes destinées à combattre les Benoû Mohammed, Idrisides descendant de H'asan, qui, cette année-là, se montraient insoumis et violaient leurs engagements de fidélité[1]. Il avait préalablement adressé à Mohammed ben

(1) C'est dans Ibn Khaldoun (*Berb.*, II, 146; cf. I, 270, et l'éd. Boulak, IV, 141) qu'on trouve le plus de renseignements sur ces faits, dont il est

el-Kheyr [1], chef des Zenâta, et à ses autres gouverneurs dans le Gharb, l'ordre écrit de faire les préparatifs nécessaires et de prêter leur concours à son général ; puis il fit partir celui-ci pour Ceuta le 15 rebîᶜ I (5 nov. 944). Quand le chef des Benoû Mohammed, qui était Aboû'l-ᶜAych ben ᶜOmar ben Idris ben ᶜAbd Allâh ben H'asan ben el-Hasan ben ᶜAli ben Aboû T'âleb [2] fut informé de la chose, il s'empressa d'affirmer son obéissance [**P. 228**] à En-Nâçir, qui lui garantit la vie sauve. Alors Aboû'l-ᶜAych envoya à Cordoue son fils Mohammed à l'effet de bien confirmer sa soumission, et le prince Omeyyade le fit recevoir en grande pompe. Mohammed fit son entrée à cheval en compagnie du kâïd Ahmed ben Elyâs, qui avait été chargé de le recevoir, et la pompe déployée à cette occasion ravit le regard et combla tous les cœurs. Il arriva ainsi au palais d'Ez-Zahrâ, où En-Nâçir le reçut en audience solennelle, le fit placer auprès de lui et le traita avec les plus grandes marques d'honneur ; après quoi le nouveau-venu se retira dans le même cérémonial. Le même jour que Mohammed ben Aboû'l-ᶜAych, arrivèrent aussi auprès d'En-Nâçir des envoyés des Idrisides, cousins de Mohammed et émirs du Gharb. On dressa ce jour-là l'acte accordant l'amnistie à Mohammed ben Idris [3]. En-Nâçir adressa en outre une invitation à Mo-

---

parlé insuffisamment dans le t. I du *Bayân* et dans Bekri ; voir aussi le *Kartâs*, p. 51 du texte.

(1) A Mohammed ben Khazer et à El-Kheyr ben Mohammed, à ce que dit Ibn Khaldoun (*Berb.*, II, 146).

(2) Aboû'l-ᶜAych Mohammed ben Idris ben ᶜOmar, connu sous le nom d'Ibn Methala (d'après les *Berb.*, II, 146–7, ainsi que Bekri, où on lit Ibn Meyala, p. 296 ; cf. Jakubi, *Descriptio*, p. 124).

(3) C'est à dire, si je ne me trompe, le Mohammed ben ᶜIsa ben Ahmed ben Mohammed de l'*H. des Berb.*, II, 147. Il règne d'ailleurs

hammed ben Aboû'l-ᶜAych et le traita avec les plus grands honneurs. Ce prince passa à Cordoue le reste de l'année toujours comblé de la même manière. La députation dont nous avons parlé se retira après avoir pris l'engagement de reconnaître l'autorité d'En-Nâçir. Les détails de tout cela seraient longs à raconter.

A la fin de chawwâl (mi-juin 945), arriva l'envoyé d'El-Kheyr ben Mohammed ben Khazer Zenâti, émir du Gharb, accompagné de l'envoyé de H'omeyd ben Yeçel Zenâti (1), lesquels annoncèrent à En-Nâçir l'entrée de ces deux chefs dans la ville de Tâhert, où ils avaient établi la suzeraineté du prince Omeyyade.

Le dernier jour de chawwâl (14 juin 945) arrivèrent auprès d'En-Nâçir deux envoyés d'Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd, connu sous le nom de *l'homme à l'âne*, lequel s'était révolté en Ifrîkiyya contre Aboû'l-Kâsim le Chiᶜite. Ce chef annonçait dans son message qu'il s'était emparé des villes de Kayrawân, de Rakkâda et des cantons qui en dépendent, qu'il y avait infligé un échec aux partisans du Chiᶜite, qu'il reconnaissait l'autorité d'En-Nâçir et se soumettait à lui en acceptant sa qualité d'imâm. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, les lettres et les messagers d'Aboû Yezîd furent régulièrement envoyés à Cordoue.

En 334 (13 août 945), En-Nâçir donna une audience de congé aux messagers envoyés par les Kayrawâniens et par Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd Ifreni, qui avait surgi en Ifrîkiyya et y combattait le bon combat contre les princes chiᶜites, qui s'étaient emparés de ce pays

---

assez de confusion dans les noms des Idrisides (voir de Goëje, *Jakubi*, p. 122).

(1) On prononce aussi ce nom *H'amîd*, p. ex. dans l'*Hist. des Berbères*; cf. t. I, p. 281, et Bekri, p. 184, 288 et 293.

[P. 229] et descendaient d'ʿObeyd Allâh le pseudo-fatimide. Ibn Keydâd leur avait à plusieurs reprises infligé des défaites complètes. En-Nâçir reçut ces messagers, au nombre de trois et dont le principal était Temîm ben Aboû'l-ʿArab Temîmi, s'entretint avec eux de l'objet de leur mission et, après leur avoir donné une réponse pour leur maître, leur permit de retourner auprès de lui, non sans leur avoir remis des cadeaux et des vêtements d'honneur.

Cordoue vit encore arriver des ambassadeurs envoyés par le grand empereur de Constantinople, Constantin, fils de Léon, pour présenter des lettres au prince Omeyyade. Celui-ci s'assit sur son trône dans le palais de Cordoue pour recevoir ces envoyés, ainsi que les nombreuses et diverses députations qui attendaient audience ; il avait d'ailleurs envoyé au-devant d'eux les provisions nécessaires ainsi qu'une escorte militaire. Bien installé sur son trône, En-Nâçir avait à sa droite son fils El-Hakam également assis, tandis que ses autres fils occupaient des sièges à gauche et à droite, de même que les vizirs et chambellans rangés en ligne et par rang d'importance. Les ambassadeurs, précédés des présents dont ils étaient porteurs, firent leur entrée et restèrent interdits en voyant de leurs yeux cette manifestation intimidante de la grandeur royale et cette foule de monde ; ils voulurent se prosterner le front contre terre, mais En-Nâçir leur fit signe de n'en rien faire. Ils remirent alors le message dont les avait chargés Constantin, calligraphié en lettres d'or sur papier azuré [1].

(1) Cette ambassade serait de 336, d'après ce que dit Ibn Khaldoun dans le chapitre qu'il a consacré aux relations entretenues par En-Nâçir avec les puissances étrangères (éd. Boulak, IV, 142) ; ci-dessous,

Il y eut à Cordoue une grande inondation; l'eau monta dans la tour connue sous le nom de Tour du lion (*bordj el-asad*), ce qui restait du pont fut détruit, une brèche fut faite au quai et ailleurs encore.

En-Nâçir reçut la visite de Mohammed ben Mohammed ben Koleyb, qui vint de Kayrawân lui annoncer qu'Aboû'l-Kâsim ben ʿObeyd Allâh le chiʿite était mort à Mehdiyya pendant qu'il y était assiégé par Aboû Zeyd, et que ses adhérents avaient choisi pour le remplacer son fils Ismâʿîl, brave et fier cavalier qui avait marché contre Aboû Zeyd, l'avait attaqué dans la ville de Sousse, battu et forcé de s'enfuir à Kayrawân.

A la fin de çafar (comm. d'oct. 945), la garde des magasins militaires fut confiée à ʿAbd el-Aʿla ben Hâchim [en remplacement de... ?], mort au mois de moharrem.

En 335 (2 août 946), on commença à élever la ville de Sâlem (Medinaceli) à la Frontière moyenne. [**P. 230**] On lit dans le livre d'Ibn Masʿoûd [(1)] : « En 335, En-Nâçir rebâtit la ville de Medinaceli, depuis longtemps abandonnée, située à la Frontière moyenne orientale, vis à vis le pays de Castille, que Dieu veuille anéantir ! Elle était à cette époque déserte et abandonnée, et le prince char-

année 338. On trouve ailleurs des détails sur les ouvrages de médecine, d'histoire, etc., qui furent alors envoyés de Constantinople en Espagne (Ibn Aboû ʿOçaybiʿa, II, p. 47, éd. du Kaire, traduit par de Sacy, *Abdallatif*, p. 495; cet auteur parle de l'empereur Romain, c. à d. Romain II, qui régna de 948 à 963, et place l'envoi de ces ouvrages à une date qu'il croit être, dit-il, 337 de l'hégire. A la date de 965 indiquée par Ibn Adhari, Constantin Porphyrogénète venait de remonter sur le trône).

(1) Il n'y a, à ma connaissance, aucun chroniqueur ayant acquis de la notoriété sous ce nom; peut-être s'agit-il du célèbre Ibn Bachkowal, qui s'appelait Khalaf ben ʿAbd el-Melik ben Masʿoûd (Pons, *Ensayo*, p. 246).

gea du soin de la relever son client Ghâlib, qui quitta à cet effet la capitale avec un corps de troupes. Les kâïds de la Frontière reçurent aussi l'ordre de prêter leur concours à Ghâlib pour ce travail, et l'empressement qu'ils mirent à obéir permit une reconstruction dans les meilleures conditions. Les maçons de toute la frontière y furent réunis pour bâtir l'enceinte et la garnir de casernes ; les travaux furent achevés en çafar (sept. 946), et les musulmans purent dès lors y habiter en toute sécurité ; l'achèvement des constructions et le peuplement de la ville furent une question de temps. Dieu fit de cette ville une aide pour les musulmans et une poire d'angoisse pour les infidèles. » Le même auteur dit encore : « On lit à la suite de la lettre envoyée par le kâïd Ibn Hodeyr et par Ibn Hâchim, les mots que voici, écrits par ʿAmir ben Mot'arrif ben Dhoû'n-Noûn à En-Nâçir à propos des victoires qu'il avait remportées sur les infidèles, du grand carnage qu'il en avait fait et de l'envoi des têtes des victimes : "Les victoires sont complètes, les réjouissances universelles ; puissant est l'Islam, joyeux sont les hommes, fortunée l'époque. Louange à Dieu, dispensateur des bienfaits, de qui est attendu un bonheur parfait ; puisse-t-il être glorifié !" »

La sécheresse fut grande à Cordoue.

On vit arriver en cette ville Ayyoûb ben Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd l'Ifrenide et Ibâdite, qui était envoyé en ambassade par son père (1). En-Nâçir tint une audience pour le recevoir, le prit à son côté et lui fit honneur. Il le fit héberger dans le palais de Roçâfa, où avaient été préparés à son intention les tapis, cadeaux,

(1) Ayyoûb joua aussi auprès de son père un rôle militaire dont il est parlé dans les *Annales du Maghreb*, p. 337 et s.

vases et ustensiles habituellement offerts aux ambassadeurs ; Ayyoûb y reçut une large hospitalité et des marques toujours renouvelées de considération.

En 336, le vendredi 9 moharrem (31 juil. 947), arriva un message de K'and, client d'En-Nâçir et alors kâïd à Tolède, annonçant une victoire pour laquelle Dieu s'était servi de lui, et remportée sur les Galiciens ; il envoyait en même temps les têtes des ennemis et les chevaux qu'il leur avait enlevés. Lecture fut donnée de ce message dans la grande mosquée de Cordoue et à Ez-Zahrâ [1].

En-Nâçir révoqua et emprisonna ʿAbd Allâh ben Mohammed, directeur de la Monnaie, [**P. 231**] dont l'incapacité avait excité sa colère. Il le remplaça par ʿAbd er-Rahmân ben Yahya ben Idrîs le sourd, et l'hôtel des monnaies fut transféré de Cordoue à Ez-Zahrâ.

Le secrétaire Djaʿfar ben ʿOthmân Moçh'afi [2] se transporta à Mayorque et dépendances, pour y rétablir l'ordre troublé.

Homeyd ben Yeçel Miknâsi vint du Gharb, son pays, à Cordoue auprès d'En-Nâçir, qui envoya au-devant de lui une escorte militaire pour le recevoir en pompe. Il fut accueilli avec honneur et de magnifiques promesses lui furent faites.

En 337, le 15 moharrem (25 juil. 948), En-Nâçir tint dans le palais d'Ez-Zahrâ une pompeuse audience à laquelle se présenta Homeyd ben Yeçel ; après celui-ci arrivèrent Mançoûr et Aboû'l-ʿAych, l'un et l'autre fils

---

(1) Ramire II s'était alors aliéné son vaillant vassal Ferdinand Gonzalez (*Mus. d'Esp.*, III, 72).

(2) Sur ce personnage, dont le nom reviendra plus loin, voir *Notices*, p. 141 ; *Matmah*, p. 4 ; Dhabbi, n° 614 ; ms 2327 de Paris, f. 5 ; Makkari, etc.

d'Aboû'l-ʿAfiya, accompagnés de H'amza ben Ibrâhîm, seigneur d'Alger(1). Tous reçurent des cadeaux et des vêtements d'honneur, puis ils furent autorisés à rentrer dans leur pays.

A Cordoue fut mis en croix, après qu'on lui eut coupé les pieds et les mains, ʿAli ben ʿAchra, de Lisbonne, qui avait fait de grandes dévastations et exerçait le brigandage sur les grandes routes.

L'affaire d'Artak'îra (2), où l'ennemi fut battu, est aussi de cette année.

En 338 (1er juil. 949), des ambassadeurs du grand empereur de Constantinople vinrent trouver En-Nâçir pour lui offrir l'établissement de relations amicales et d'une correspondance régulière. En-Nâçir fit de grands préparatifs pour les recevoir, après leur avoir envoyé une escorte militaire et des approvisionnements. L'audience qu'il leur accorda est restée célèbre, car jamais prince avant lui ne déploya une telle pompe et ne fit ainsi ressortir sa puissance ; aussi la description en serait-elle longue. La lettre que remirent ces envoyés au nom de leur souverain était écrite en lettres d'or sur du parchemin teint en azur ; elle portait un cachet en or pesant quatre mithkâl, et sur l'une des faces duquel se trouvait l'image du Messie, tandis que l'autre face portait les effigies de l'empereur Constantin et de son fils (3).

---

(1) En arabe, Djezâ'ir Mezghanna. Or, ce fut vers cette époque que Bologgîn ben Zîrî reçut de son père l'autorisation de fonder la dite ville (*Hist. des Berbères*, II, 6).

(2) Je n'ai pas vu ce nom ailleurs, et j'ignore même dans quelle direction est située la localité qu'il désigne. Le dictionnaire de Madoz relève, du côté de Pampelune, deux localités portant les noms d'Artacoz et d'Artariain.

(3) Cf. ci-dessus, p. 353, n. 1.



Conformément à l'ordre d'En-Nâçir, Ahmed ben Ya'la et H'omeyd ben Yeçel Miknâsi marchèrent contre les Benoû Mohammed, Idrisides Hasanides qui étaient émirs du Maghreb. Ces deux chefs quittèrent [**P. 232**] Cordoue pour Algéziras avec ceux des soldats qui se joignirent à eux, le 15 redjeb (8 janv. 950). A la fin du même mois, En-Nâçir reçut l'envoyé d'un des princes Hasanides, lesquels faisaient savoir qu'ils reconnaissaient son autorité et acceptaient son ordre de ruiner Tetuan, dont il leur avait interdit l'édification. Le 1er cha'bân (24 janv.), il accepta ces offres et donna l'ordre de leur adresser une réponse. Ensuite Mohammed ben Aboû'l-'Aych Hasani vint trouver En-Nâçir au nom de son père Aboû'l-'Aych, et le prince Omeyyade, se portant au-devant de lui, le reçut avec les plus grands honneurs. Puis, comme on apprit la nouvelle de la mort d'Aboû'l-'Aych (1), En-Nâçir fit venir Mohammed auprès de lui, lui offrit ses condoléances à l'occasion de la perte qu'il venait de faire, l'investit du pouvoir dans le territoire qu'il occupait, lui fit des cadeaux, distribua à lui et à ses compagnons des vêtements d'honneur et les congédia. Mohammed repartit en toute hâte pour son royaume du Gharb. En effet, après la mort de son père Aboû'l-'Aych, son cousin paternel K'annoûn était arrivé sur ce territoire et y avait fait main basse sur ses biens et sa famille, à lui Mohammed. Quand les Berbères apprirent que celui-ci revenait porteur de l'investiture d'En-Nâçir, ils se retournèrent

(1) C'est à dire d'Aboû'l-'Aych Mohammed ben Idrîs ben 'Omar (Ibn Methâla *ou* Ibn Meyâla), lequel mourut en 338, et qu'il ne faut pas confondre avec son contemporain et parent Aboû'l-'Aych ben K'annoûn, descendant d''Omar ben Idrîs, lequel tomba en 343 en faisant la guerre sainte en Espagne (*Berbères*, II, 147-149; Jakubi, *Descriptio*, p. 122 ; *Kartâs*, p. 54).

contre ʿIsa ben K'annoûn, qui avait déjà abandonné Tîkîsâs (1); ils tombèrent sur lui, le battirent, lui enlevèrent les biens de son cousin qu'il emportait, et tuèrent presque tous ses partisans, à ce point qu'il ne se sauva qu'avec sept cavaliers.

On vit arriver à Cordoue Ahmed ben Tarabolsi, envoyé d'El-Boûri (2) ben Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya, porteur d'une lettre où El-Boûri disait savoir positivement qu'El-Kheyr ben Mohammed ben Khazer Zenâti était arrivé près de Tâhert pour attaquer cette ville et que les habitants, ayant demandé et obtenu du secours de Meysoûr, général du Chiʿite, une rencontre avait eu lieu, au début de laquelle Ibn Khazer avait eu le dessous; mais qu'ensuite les Zenâta ayant repris l'avantage, leur émir El-Kheyr était entré à Tâhert et en avait pris possession le 1er dhoû'l-kaʿda (22 avril); qu'il avait fait prisonniers le général chiʿite et nombre de ses soldats; qu'ʿAbd Allâh ben Bekkâr Ifreni (3), qui voulait, avec la tête d'Ayyoûb ben Abou Yezîd, rejoindre le Chiʿite, était tombé entre ses mains; qu'il l'avait envoyé à Yaʿla ben Mohammed ben Çâlih Ifreni pour qu'il l'exécutât et vengeât ainsi la mort de son père, après lui avoir d'ailleurs enlevé tout ce qu'il avait; mais que Yaʿla n'avait pas accepté, [**P. 233**] disant que, s'il ne voyait pas en Ibn Bekkâr l'équivalent de son esclave, bien moins encore pourrait-il le mettre en parallèle avec son père; qu'alors Yaʿla avait adressé

---

(1) Edrisi, qui écrit تيقساس, dit que ce port, dans le pays des Ghomâra, est à une demi-journée d'Enzilân (p. 204). Cf. t. I, p. 279 et 323.

(2) Sur ce chef, voir *Berbères*, I, 269 et s.; Bekri, 183, 205, 265 et 318; Fournel, II, 317.

(3) Cf. le récit des *Berbères*, III, 213.

le prisonnier à un Berbère, qui l'avait mis à mort pour venger le meurtre de son fils par Ibn Bekkâr ; enfin que Ya'la était entré à Oran et s'en était rendu maître.

En cette année eut lieu l'affaire d''Abd Allâh ben En-Nâçir, qui fut une épreuve à laquelle Dieu soumit l'émir[1]. Mais celui-ci attaqua brusquement, vers la fin de l'année, 'Abd Allâh et les siens ; ces derniers furent sur le champ mis à mort de la manière la plus cruelle. Cependant le supplice d''Abd Allâh fut différé, et il n'eut la tête tranchée qu'à la fin de l'année 338 (juin 949). Son frère Hakam l'avait accusé de songer à se révolter contre leur père, et son témoignage fut accepté. 'Abd Allâh était un homme savant, fin et capable.

En 339 (20 juin 950), En-Nâçir envoya son kâïd Ahmed ben Ya'la contre la Galice dans l'espoir de réussir par surprise. Grâce à Dieu, son attente se réalisa : trois châteaux-forts furent conquis, et un millier de prisonniers tombèrent entre les mains d'Ahmed, qui se retira à la fin du mois de redjeb (comm. de janv. 951).

On reçut la nouvelle de la mort du prince de Galice Rodmir ben Ordoño[2], que les Galiciens remplacèrent par son fils Ordoño ; mais Garcia[3], frère de ce dernier, s'insurgea contre le nouveau prince, et par ces discordes Dieu permit aux musulmans de remporter la victoire.

(1) Il s'agit d'une tentative de révolte de ce prince à laquelle Makkari fait aussi allusion, mais qu'il place en l'année 339 (II, p. 396). Ibn el-Abbar, un peu plus explicite, parle aussi de 338 (*Notices*, p. 105) ; cf. ci-dessous, et Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 143. 'Abd Allâh était un lettré dont il est parlé encore dans Dhabbi (n° 932) et dans la *Tekmila* (n° 1250) ; Pons, *Ensayo*, p. 58.

(2) Ramire II mourut en janvier 951, d'après Dozy (*Rech.*, 2e éd., I, 186 ; 3e éd., 170).

(3) Ordoño III fut combattu par son frère utérin Sancho (*Mus. d'Esp.*, III, 73).

On vit arriver à Cordoue les deux fils d'El-Boûri ben Moûsa ben Aboû'l-ʿAfiya, émir du Gharb, ainsi qu'El-Kheyr, chef des Zenâta et le principal des émirs du Gharb. Ce dernier, conformément aux décrets divins, était entré à Tâhert, et avait battu Meysoûr et ʿAbd Allâh ben Bekkâr Ifreni, généraux du Chiʿite. Il fut donné lecture de la lettre rapportant ces faits dans la mosquée principale tant à Cordoue qu'à Ez-Zahrâ. On reçut ensuite une lettre où ʿAbd er-Rahmân ben ʿAbd Allâh Zedjâli annonçait, de la province de Sidona, que les Benoû Mohammed, Idrisides du Gharb, avaient marché contre Homeyd ben Yeçel, officier d'En-Nâçir, mais que leur attaque avait tourné contre eux et qu'ils avaient dû se retirer en désordre.

En 340 (9 juin 951), plusieurs expéditions dirigées par les musulmans contre les chrétiens furent couronnées de succès. Citons la honteuse déroute infligée aux Galiciens par le commandant militaire de Badajoz : une quantité [**P. 234**] de leurs plus braves guerriers restèrent sur le terrain, et plus de trois cents femmes et enfants, tombés entre les mains des vainqueurs, furent envoyés à Cordoue, où ils arrivèrent le 3 moharrem (11 juin). Ahmed ben Yaʿla, officier d'En-Nâçir, remporta également une victoire, comme aussi Rechîk', autre officier d'En-Nâçir, resta victorieux à Talavera, et de même Yahya ben Hâchim Todjîbi.

Le 1er djomâda II, c'est à dire le 8 octobre (1), un ouragan éclata sur Cordoue : les éclairs se succédaient sans interruption et provoquaient une vive terreur ; la foudre

(1) Le 5 octobre, d'après nos concordances.

tomba sur la demeure d'Ahmed ben Hâchim ben 'Abd el-'Azîz, y tua une femme et en estropia une autre.

En 341 (29 mai 952), les musulmans firent contre les chrétiens une campagne où ils restèrent plusieurs fois victorieux.

A la fin de djomâda I (mi-oct. 952) arriva la nouvelle que Zîrî ben Menâd Çanhâdji [1], qui gouvernait à Tâhert au nom du Chi'ite, avait fait prisonnier Sa'îd ben Khazer, principal chef des Zenâta.

A la même époque, une lettre d'Ibn Ya'la, qui commandait la flotte, annonça qu'il avait entre les mains des otages de Mohammed ben Idrîs Hasani, le principal émir Idrisite.

A la fin de djomâda II (mi-novembre) arriva à Cordoue Fotoûh' ben el-Kheyr ben Mohammed ben Khazer, principal chef des Zenâta du Gharb, qui était accompagné des notables de Tâhert et d'Oran. Il apportait les têtes coupées aux officiers chi'ites et aux principaux guerriers d'Ismâ'îl le chi'ite, notamment celles de l'eunuque Meysoûr, de Mohammed ben Meymoûn et d'autres chefs, plus dix étendards qui figurèrent dans le cortège la hampe en l'air, et une quantité de tambours. Ces trophées de trois espèces furent exposés à la porte du palais de Cordoue, et Fotoûh' ainsi que ses compagnons reçurent de grands honneurs.

En 342 (18 mai 953) arrivèrent des envoyés adressés par Othon [2], roi des Slaves, à En-Nâçir.

---

(1) Sur ce chef, dont il n'est parlé qu'en passant dans le t. I du *Bayân*, voir notamment le t. II de l'*H. des Berb.* et les *Annales du Maghreb*.

(2) Texte هوتو. Dozy suggère qu'il peut s'agir, moyennant une légère correction, d'Otton, c'est à dire d'Otton ou Othon I le Grand,

Le kâïd Ahmed ben Ya'la fit contre la Galice une expédition où Dieu lui permit de tuer des guerriers, de réduire des femmes et des enfants en captivité, de brûler des bourgades et d'anéantir les richesses des infidèles. Le vendredi 28 rebî' (13 août), on donna à Cordoue lecture de la lettre qui annonçait ces succès, [**P. 235**] en même temps que de celle où le kâïd Ghâlib annonçait les grands succès qu'il avait remportés sur les infidèles et le mal que Dieu lui avait permis de leur faire. Ensuite arriva à Cordoue un convoi de croix et de cloches dont l'entrée fut pour les musulmans une cause de joie.

En 343 (7 mai 954), En-Nâçir rappela de Tolède Mohammed ben 'Abd Allâh ben Hodeyr et nomma gouverneur de cette ville le kâïd Ahmed ben Ya'la.

Le kâïd Homeyd ben Yeçel, qui était venu demander protection à En-Nâçir, retourna dans le Gharb avec le corps de troupes qui lui fut donné. Avec lui aussi partit Korachi Soleymâni, qui était venu trouver En-Nâçir dans la même intention, et qui était émir de Ténès [1], d'Archgoûl et du territoire d'Ifrîkiyya qui s'étend entre ces deux villes : ce chef, nommé 'Ali ben Yahya, et qui faisait remonter son origine à 'Ali ben Aboû Tâleb, avait été expulsé de son pays par les officiers du Chi'ite. L'un et l'autre quittèrent En-Nâçir après avoir reçu de lui les vêtements d'honneur du départ et alors que, la veille [2]

---

empereur d'Allemagne, qui régna de 936 à 973 ; voir en effet Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 143 ; Makkari, I, 235.

(1) L'orthographe تونس du ms n'a pas attiré l'attention de Dozy, mais n'est cependant pas admissible. Je suis porté à croire qu'il faut lire تنس Ténès; voir en effet *Berbères*, II, 570. Le mot *Ifrîkiyya* paraît être employé abusivement.

(2) Peut-être faut-il lire قبل وصولهما et traduire « la veille de leur départ ».

de leur arrivée, il leur avait été donné des tuniques (*dorrâ'*) en brocard et en soie écrue, des turbans en toile fine rayée et tissue d'or, etc. L'émir remit aussi à Homeyd dix-sept mille [pièces d'or] pour subvenir à l'entretien du *djond* et sept charges de vêtements.

Il arriva à Cordoue une députation de la tribu berbère des Azdâdja, qui avaient fait leur soumission à En-Nâçir, et ce prince lui distribua des vêtements d'honneur et des présents(1). On reçut aussi un message de victoire par lequel Homeyd ben Yeçel, gouverneur Omeyyade du littoral africain, annonçait la conquête que Dieu lui avait permis de faire de la ville d'Aslân(2) et la reconnaissance de l'autorité Omeyyade dans le territoire qui en dépend.

Les pèlerins à leur retour annoncèrent qu'un violent incendie avait ravagé Fostât en Egypte et y avait consumé seize mille maisons et habitations(3).

En 344, le 7 rebî' II (31 juil. 955), arrivèrent à Cordoue les kâïds des frontières, entre autres Ghâlib, Mot'arrif, Mohammed ben Ya'la, 'Obeyd Allâh ben Ahmed ben Ya'la, Hodheyl ben Hâchim Todjîbi, Merwân ben Rezîn et 'Amir ben Mot'arrif(4) ben Dhoû'n-Noûn. Ils avaient, racontèrent-ils, pénétré en pays ennemi se dirigeant contre un château-fort [**P. 236**] de Castille, s'y étaient rendus maîtres des faubourgs et avaient tué beaucoup d'habitants; comme ensuite ils se retiraient, des bandes

---

(1) Les Azdâdja ou Ouzdâdja, tièdes partisans des Omeyyades, furent écrasés par Ya'la ben Mohammed (*Berbères*, I, 284; Bekri, 167).

(2) Aslân ou Aslen était à 8 milles E. de l'embouchure de la Tafna (Bekri, 183, 188, 208).

(3) Le souvenir de cette catastrophe n'a été conservé ni dans le *Nodjoûm* ni par Ibn el-Athir.

(4) Le texte porte طرب, que Dozy propose de lire مطرب (?).

chrétiennes tombèrent sur eux, mais elles furent, grâce à Dieu, mises en déroute, poursuivies à une distance de dix milles et massacrées par les vainqueurs à discrétion, de sorte que le nombre des victimes était évalué à une dizaine de mille; cette affaire était du 28 rebî' II (1). Il fut donné lecture à Cordoue de la lettre qui relatait cet important fait d'armes. Environ cinq mille têtes des victimes arrivèrent ensuite, et elles furent, par ordre du prince, exposées sur les potences qui entouraient les fortifications.

Le 7 djomâda I (29 août), un violent et bruyant tremblement de terre se fit sentir à Cordoue; une autre secousse analogue eut lieu le samedi 11 du même mois, vers l'heure de midi (2).

En-Nâçir réorganisa les services administratifs et les répartit entre les vizirs : le vizir Djahwar ben Aboû 'Abda fut chargé de la surveillance des lettres de tous les services, le vizir 'Isa ben Fot'ays des lettres des habitants des frontières, du littoral, des provinces, etc. ; le vizir et secrétaire 'Abd er-Rahmân Zedjâli eut dans ses attributions la mise à exécution des traités et rescrits auxquels il devait ajouter le *qu'il soit fait*, *jugé bon*, etc.; le vizir Mohammed ben Hodeyr eut à examiner les demandes et les affaires du peuple, ainsi que la mise à exécution des rescrits le concernant. Chacun eut ainsi à s'occuper d'une besogne déterminée, le travail fut équi-

---

(1) Il vient d'être dit que le retour de ces officiers à Cordoue est du 7 du même mois. Une allusion à cette affaire se retrouve in *Mus. d'Esp.*, III, 74.

(2) En l'année 344, mais sans indication du mois, un long et violent tremblement de terre fut ressenti en Egypte, à ce que nous apprend le *Nodjoûm*, II, 339. — En cette année, des expéditions maritimes sont signalées par Ibn el-Athir (*Annales*, p. 358).

tablement réparti et les affaires concernant les sujets furent plus facilement traitées.

Un message de Ya'la ben Homeyd [1], gouverneur du littoral africain au nom d'En-Nâçir, annonça la victoire que, par la grâce de Dieu, il avait remportée sur le kâïd du Chi'ite Ma'add ben Ismâ'îl, prince d'Ifrîkiyya, qu'il avait mis en fuite en lui faisant subir des pertes [2]. Le cousin paternel de Homeyd ben Yeçel arriva à Cordoue avec trente-six notables des Kotâma et d'autres représentants des tribus qui demandaient à être protégées contre les armées du Chi'ite. En-Nâçir les fit héberger et tint à leur intention une audience où il figura sur son trône dans le palais d'Ez-Zahrâ [**P. 237**] le mardi 4 de ce mois (*sic*; 26 août ?). Ces hommes assistèrent à une séance dont ils purent admirer la pompe et, après avoir fait leur discours, entendirent une réponse pleine de belles promesses ; il leur fit distribuer des vêtements d'honneur et de magnifiques cadeaux, après quoi on les renvoya auprès du kâïd Homeyd ben Yeçel.

Par ordre d'En-Nâçir, des malédictions furent prononcées contre les princes chi'ites du haut de toutes les chaires d'Espagne, et les gouverneurs de toutes les provinces reçurent des messages en conséquence.

En 345 (15 avril 956], Ghâlib, amiral de la flotte d'En-Nâçir, exerça des dévastations sur le littoral d'Ifrîkiyya relevant du Chi'ite [3].

Mohammed ben Hoseyn, qui avait été envoyé par En-

---

(1) Lire Ya'la ben *Mohammed* ? (voir *Berb.*, I, 284 ; II, 7, 11 et 542 ; III, 213 ; *Kartâs*, p. 54, etc.)

(2) Il n'a pas été question de cette affaire dans le t. I. Il s'agit probablement des rencontres brièvement indiquées in *Berb.*, III, 213.

(3) Cf. *Berb.*, II, 542, ou Ibn Khaldoun, éd. de Boulak, IV, 46.

Nâçir en ambassade auprès du roi chrétien de Galice Ordoño ben Rodmîr, revint en compagnie du juif Hasday ben Chebroût [1], porteur d'une lettre demandant la paix. L'émir acquiesça, avec l'aveu de son fils El-Hakam, à cette requête, mais en imposant diverses conditions que les messagers du prince chrétien transmirent à leur maître [2].

Mohammed ben Aboû'l-ʿAych l'Idrîside, prince du Gharb, fut tué cette année-là.

Kâsim ben ʿAbd er-Rahmân partit de Cordoue conduisant à Homeyd ben Yeçel, kâïd d'En-Nâçir dans le Gharb, onze charges d'argent et des charges d'approvisionnements pour faciliter à ce chef les moyens de défendre la dynastie Merwânide [*ou* Omeyyade] dans cette région. Le 5 çafar (19 mai 956) eut lieu ce départ, et le 15 une lettre de Homeyd annonça qu'il avait pénétré à Tlemcen [3].

En 346 (4 avril 957), les émirs des Benoû Rezîn et de ceux qui s'étaient ralliés à eux vinrent trouver En-Nâçir, et parmi eux le principal, Merwân ben Hodheyl ben Rezîn, qui s'était révolté dans la plaine qui dépendait d'eux [Albarracin]. Ils furent bien reçus et traités honorablement.

Le kâïd Ghâlib Nâçiri se transporta au Fahç es-Serâdik pour partir en guerre contre les chrétiens. Il remporta en effet des succès contre eux, enleva des châteaux-forts dont il massacra les défenseurs, ravagea entièrement

---

(1) Sur ce savant juif, voir *Mus. d'Esp.*, III, 75 et 84; Ibn Abou ʿOçaybiʿa, éd. du Kaire, II, 47, dans l'article consacré à Ibn Djoldjol et traduit par de Sacy, *Abdallatif*, p. 495; Munk, *Mélanges de philosophie juive*, p. 480, et les auteurs cités.

(2) Cf. *Mus. d'Esp.*, III, 75.

(3) La conquête de Tlemcen par En-Nâçir en 345 est aussi rappelée par le *Kartâs*, p. 62.



les plaines qui obéissaient à Garcia fils de Sancho, et, après en avoir mis les bourgades en ruines, revint victorieux. De même le kâïd Ahmed ben Ya'la opéra sa sortie solennelle après Ghâlib pour aller aussi combattre en pays chrétien. [**P. 238**] Le dimanche 24 rebî' II (25 juil. 957) arriva une lettre annonçant qu'il avait pu remporter une grande victoire (1) au cours de son expédition contre la Galice, massacrer un grand nombre d'ennemis, couper quatre cents têtes et ramener avec lui une quantité innombrable de bêtes de somme et de chevaux.

En 347, au commencement de moharrem (fin mars 958), le kâïd Ahmed ben Ya'la, chef de la *chorta*, reçut d'En-Nâçir l'ordre d'aller à la tête de la flotte attaquer le territoire de Ma'add ben Ismâ'îl, prince chi'ite d'Ifrîkiyya. Ce chef en conséquence se rendit solennellement au campement du faubourg le jeudi 8 moharrem (1er avril) pour préparer cette expédition. Sa sortie, qui eut lieu en grande cérémonie, provoqua la curiosité des Cordouans qui se précipitèrent tous à ce spectacle, hommes, femmes et enfants, en foule innombrable. Selon leur coutume, ils se répandirent aux abords du faubourg, puis la populace commença à se lancer des pierres et à se partager en deux camps, comme dans un véritable combat. Il arriva ensuite de ce côté des Tangitains du *djond* du sultan, et, grâce à leurs excitations, ce qui n'était qu'un jeu devint une véritable bataille, sous les yeux d'une foule de spectateurs, hommes, femmes et enfants, rangés autour des deux partis. Soudain une volte donna

(1) Où fut battu Sancho, frère et successeur d'Ordoño III, roi de Léon (*Mus. d'Esp.*, III, 79).

le dessus à l'un d'eux, qui tomba sur l'autre et se livra à des violences. Alors les Tangitains, donnant libre cours à leurs mauvais instincts et à leur grossièreté, commencèrent à piller les vaincus, puis passèrent de ceux-ci aux spectateurs qui les entouraient, brutalisèrent les femmes à qui ils enlevèrent leurs vêtements et en violèrent un grand nombre ; alors celles d'entre elles qui se trouvaient nues se cachèrent dans les cultures assez touffues[1] pour les faire échapper aux regards des hommes et attendre qu'ils se séparassent. Tout cela serait long à raconter.

En djomâda II (juil.-août), un message du kâïd Ahmed ben Yaʿla, qui commandait la flotte, arriva d'Aslân, dans la province de Tlemcen, annonçant que Djawher, général au service du prince d'Ifrîkiyya Maʿadd ben Ismâʿîl, avait tué par trahison Yaʿla ben Mohammed ben Çâlih' Ifreni[2], seigneur de la ville d'Afekkân[3], lequel avait été remplacé, par suite de la désignation des siens, par son cousin paternel. [**P. 239**] Le dit officier revint à Cordoue accompagné de Weled ben K'orra, cousin paternel de Yaʿla ben Mohammed précité, choisi par ses contribules les Benoû Ifren pour remplacer ce dernier. De très grands honneurs furent rendus à ce chef.

En 348, le 1er rebîʿ II (11 juin 959), ʿAli ben Yahya Hasani se rendit, avec ceux de l'entourage royal qui se

(1) Cette traduction tient compte de l'époque de l'année où se passent les faits relatés.

(2) Sur la mort de Yaʿla, cf. *H. des Berbères*, II, 543, et III, 214.

(3) Afekkân, Fekkân ou Ifgân, à 5 ou 6 l. S.-E. de Mascara, avait été fondée par Yaʿla ben Mohammed (Edrisi, 95 ; Bekri, 167 et 485 ; *H. des Berbères*, III, 213, et Table géog., s. v. Ifgan ; *Istibçâr*, trad. fr., p. 43).

joignirent à lui, à Cherchel, localité du littoral africain où il résidait, pour, en qualité de général, combattre les partisans du prince chi'ite d'Ifrîkiyya.

Le 1er de dhoû'l-ka'da (3 janv. 960), En-Nâçir réunit autour de lui H'arîz ben Mondhir ainsi que quantité des principaux clients, officiers et guerriers du *djond*, pour leur dire de se rendre à Ceuta, sur le littoral africain, avec l'eunuque Bedr l'ancien, le porte-épée (*çâhib es-seyf* (1)), à l'effet d'y introduire les approvisionnements nécessités par les mouvements dans ce pays de Djawher, le général de Ma'add, le Chi'ite régnant à Kayrawân. Ils obéirent à cet ordre et ne se retirèrent que quand tout fut en sûreté. Leur retour avec le kâïd Bedr eut lieu le 30 dhoû'l-hiddja de cette année (1er mars 960).

En 349, le mercredi 11 çafar (12 avril 960), En-Nâçir tomba malade, au milieu du jour, à la suite d'un courant d'air froid ; son état paraissant grave suscita un grand émoi, et l'on craignit de le perdre; mais, grâce aux soins empressés des médecins, une amélioration se manifesta, si bien que dans la première décade de djomâda I (29 juin-8 juil.) il prit sur lui de donner audience à ses intimes, et il réunit les principaux eunuques جنيان, le directeur de la manufacture, les chefs favoris des esclaves noirs, tels que Moz'affer et ses gens. Les courtisans se réjouirent de cette amélioration apparente et demandèrent au ciel le rétablissement complet de leur maître; mais Dieu avait décrété le caractère mortel de cette maladie, qui, avec des hauts et des bas, ne le quitta plus et l'emporta en l'année 350 [le 15 oct. 961, *suprà*, p. 259].

---

(1) J'ignore le sens précis, s'il y en a un, qu'il faut attacher à cette expression, que je n'ai pas rencontrée ailleurs et que n'a pas relevée le Dictionnaire Dozy.

VUE D'ENSEMBLE DU RÈGNE D'EN-NAÇIR.

" Ce fut un prince qui arrêta la fortune contraire, mit fin aux ulcères rongeurs, dompta l'ennemi, répandit la justice sur le sédentaire et le nomade, fonda et planta, [P. 240] édifia forteresses et palais et laissa des traces encore existantes quand retentira la trompette du jour suprême. Voyez Ez-Zahrâ, et comparez combien il reste de palais élevés, ce que des princes héroïques ont laissé de traces ! Et les demeures où ils habitaient se sont après eux effacées, les traces en ont disparu ; sur leur emplacement les vents font tourbillonner la poussière, les nuages versent leurs eaux. Par l'avènement d'En-Nâçir le pilier de la foi fut consolidé, les droits des musulmans furent protégés, la guerre sainte fut remise sur pied, le feu de l'insoumission et de la discorde s'éteignit, les peuples se soumirent par troupes, reconnurent son autorité soit isolés soit par groupes. Ne suffit-il pas de rappeler les faveurs qu'il leur accorda, la justice dont il les entoura et couvrit, la générosité avec laquelle il les traita, l'allégresse sans mélange qu'il leur fit goûter ? Il conquit Ceuta et le territoire voisin, et, semblable au jour qui dissipe la nuit, en chassa les princes Idrisides ; il y envoya de côté et d'autre ses gouverneurs et ses officiers, partout les Berbères y reconnurent son autorité, s'enchaînèrent dans les liens de son pouvoir, se réfugièrent dans sa faveur et sa justice. Il avait porté son choix sur son client Bedr, dont il fit le soleil et la lune de sa souveraineté en lui donnant la place de chambellan et le droit de refuser et d'accorder. La puissante main de Bedr raffermit tout ; puis ce fut Moûsa ben Hodeyr, qui, nommé au premier rang, acheva et compléta l'œuvre,

déploya le zèle que l'on sait, commanda de nombreuses armées et remua la terre entière".

Ibn ʿAbd Rabbihi s'exprime ainsi (1) :

[*Basîṭ*] Dieu a montré une (nouvelle) voie à l'Islâm, et les peuples par troupes viennent à notre foi. Le monde a maintenant revêtu pour celui qui y habite une parure qu'on prendrait pour du brocard orné de dessins en couleur. O fils des khalifes ! les nuages, s'ils connaissaient ta générosité, se montreraient moins prodigues d'eau ; la guerre elle-même, si elle connaissait la vigueur de tes attaques, ne monterait pas ton ardeur au degré où elle est. L'hypocrisie est morte, l'impiété a offert tribut, la cavalerie n'a plus selles ni brides qui vaillent, car la victoire est attachée à des étendards qui sillonnent les routes jour et nuit. Le khalifat ne sera satisfait, et je le souhaite, que du jour où tu l'auras ceint du diadème en posant celui-ci sur ta tête.

[**P. 241**] Il faut dire à sa louange que, dans le palais œuvre de ses ancêtres et monument élevé par ses parents, il ne laissa aucune construction sans y appliquer sa marque personnelle, soit par reconstruction soit par agrandissement. Il faut encore rappeler son exceptionnelle générosité, dont on n'a vu l'analogue ni avant ni depuis l'Islâm, et c'est ce qui a fait dire (2) :

[*Kâmil*] O fils des khalifes, glorieux et illustre auprès des glorieux, dont le mérite est reconnu par les plus méritants ! Tu as glorifié le nom des khalifes, ou plutôt tu les a éclipsés, si bien que le plus excellent d'entre eux semble auprès de

(1) Cette pièce, que l'on retrouve avec des variantes dans l'ʿ*Iḳd* (II, 368), est de seize vers, dont les six premiers et le dernier figurent ici. Elle a été composée à la suite de la campagne contre Monteléon, ci-dessus, p. 267.

(2) La pièce qui suit est encore d'Ibn ʿAbd Rabbihi (ʿ*Iḳd*, II, 369).



toi perdre toute valeur; tu as remémoré ou plutôt rejeté dans l'oubli ce qu'on disait de leurs actes, qui sont maintenant comme inexistants. Venu le dernier d'entre eux, ton opulence, égale à celle de tes prédécesseurs, manquera à tes successeurs : nul de ceux-ci ne pourra répéter tes actes, de ceux-là ta générosité n'a rien à réclamer.

"Combien ce prince n'a-t-il pas fait d'expéditions bien connues, remporté de victoires célèbres dont la gloire lui restera dans l'avenir sans que le cours des siècles la puisse effacer !"

Ibn ʿAbd Rabbihi a composé une *ardjoûza* qui traite des expéditions entreprises par En-Nâçir de 301 à 322 (1). Les poètes ont longuement chanté ses louanges et copieusement témoigné leur reconnaissance. N'était le fait qu'on se contente de ce qui circule de cette *ardjoûza*, nous la répéterions en tout ou en partie ; mais la règle que nous suivons est d'être bref et concis.

Voici une anecdote rapportée par Hayyân ben Khalaf et qui montre sa généreuse conduite à l'égard d'un de ses fonctionnaires. Mohammed ben Saʿîd, connu sous le nom d'Ibn es-Selîm (2), s'était constitué une grosse fortune grâce à ce qu'il avait géré pendant longtemps des charges importantes, et En-Nâçir le savait. A plusieurs reprises, le prince lui adressa [sans succès] des invites à l'y faire participer de son plein gré, car il était

---

(1) Poème du mètre *redjez* dont il a été parlé plus haut et où l'on trouve beaucoup plus de verbiage que de renseignements utiles. Notre compilateur aurait dû dire 300, et non 301.

(2) Ce personnage ne paraît pas devoir être confondu avec le kâdi connu aussi sous le nom d'Ibn es-Selîm. Du rapprochement de l' *ʿIkd* (II, 381 l. 3) et de notre texte, p. 321, l. 6, il faut conclure que Saʿîd ben el-Mondhir était aussi appelé Ibn es-Selîm ; il ne semble pas cependant qu'il puisse être ici question de lui.

son souverain, et pourrait, s'il le voulait, s'en emparer, mais la générosité de ses sentiments s'y opposait. Alors il dit un jour à son audience : « A quoi peuvent penser certains courtisans qui, se trouvant largement pourvus par nous des biens de ce monde, se sont mis à amasser de l'argent sans se soucier de nous servir, qui voient les grosses dépenses auxquelles nous astreignent nos affaires, et qui y trouvent, parce que nous pouvons les faire, la tranquillité de leur situation et les aises de la vie? Ils savent pourtant que le Prince des croyants [**P. 242**] ʿOmar ben el-Khattâb imposa à ses gouverneurs le paiement d'une portion déterminée d'après les bénéfices qu'ils avaient réalisés dans leurs fonctions, et la fit verser au trésor. Qu'était ce chef et qui étaient ceux à qui il s'adressait? C'est un exemple à suivre. » Ibn es-Selîm, sans répondre sur ce point, se mêla à la conversation comme si un autre que lui eût été visé.

Cependant la colère et les mauvaises dispositions d'En-Nâçir croissaient. Un jour que, à une de ses audiences privées, il venait de recevoir du vin de sa main et qu'il coupait une pomme avec un couteau: « Je voudrais, s'écria-t-il, couper de même la tête de celui que je sais avoir acquis une grosse fortune à notre détriment et qui n'en verse rien au trésor! » Cette fois, Ibn es-Selîm resta tout interdit et ne douta plus qu'il ne s'agît de lui; alors, se dressant devant son maître, il lui parla ainsi : « Prince des croyants, il y a longtemps que tu fais allusion à moi, et je me suis tu. Oui, je l'affirme, j'ai une grosse fortune, mais qui n'est pas ce que tu penses; c'est par l'économie que je l'ai acquise, pour faire face à des revers possibles, et je ne t'en donnerai ni un dirhem ni, partant, davantage. Tu as un jugement parfait, sauf quand tu déclares

licite [ce qui ne l'est pas]; à Dieu ne plaise que tu mettes la main sur mon bien sans que je réclame contre toi! Les âmes des hommes sont livrées à l'avarice[1].» Alors En-Nâçir, tout honteux, baissa la tête en récitant les paroles sacrées: *S'il vous demande vos biens et qu'il vous presse, vous montrerez votre avarice, et Dieu dévoilera vos haines* (Koran, XLVII, 39). Puis, s'approchant d'Ibn es-Selîm et lui parlant amicalement, il le rassura, de sorte que la réunion continua tranquillement. Mais ce courtisan, dans le but de chasser la frayeur dont il avait été saisi, se mit à boire assez pour trouver l'ivresse. En vain En-Nâçir lui disait: « Doucement, Mohammed, on ne peut te faire entendre raison! » l'ivresse arriva, et notre homme se mit à vomir. Les esclaves se précipitèrent pour lui apporter une cuvette et des serviettes, tandis qu'En-Nâçir, lui soutenant la tête, lui disait: « Débarrasse-toi l'estomac et fais doucement. » Ibn es-Selim n'avait d'abord pas distingué sa voix de celle de ses serviteurs, mais en tournant la tête il vit que c'était le prince lui même; alors, n'y tenant plus, il se jeta à ses pieds et les lui embrassa en s'écriant: [**P. 243**] « O fils des khalifes, c'est ce degré de bonté que tu as pour moi! » Et il se mit à lui adresser toute sorte de vœux et à manifester très vivement sa reconnaissance. « Il n'est que juste, repartit le prince, que je compense ma conduite de ce soir à ton égard, en te rendant en prévenances la peur que je t'ai donnée et en amabilités, ma dureté. » Il lui fit ensuite remettre un vêtement, et cet homme rentra chez lui. Voilà un des traits de magnanimité et de bonté de ce prince. Or, au bout de quelques jours, Ibn

(1) Allusion au Koran, IV, 127.

es-Selim lui envoya cent mille petits dinars [valant le quart du dinar ordinaire], qu'En-Nâçir accepta en le remerciant et en lui assignant par contre de hautes fonctions. Jusqu'à sa mort d'ailleurs il ne cessa de se montrer très généreux à son égard.

En-Nâçir étant un jour à plaisanter avec son vizir Aboû'l-Kâsim Lope, lui dit de faire la satire du vizir 'Abd el-Melik ben Djahwar, et comme Lope s'en défendait, il dit à Ibn Djahwar de faire la satire de Lope ; mais à son tour Ibn Djahwar objecta que de ce dernier dépendait son honneur et qu'il ne voulait pas mettre sa vie entre les mains de Lope : « Alors, dit En-Nâçir, c'est moi qui vais le satiriser ! » et il prononça ce vers :

[*Sarî'*] Aboû'l-Kâsim Lope a une longue barbe, longue d'un mille.

Puis, s'adressant à Ibn Djahwar, il lui dit de ne pas s'excuser davantage et de donner une suite à ce vers ; alors le vizir continua :

Coupée, elle serait large de deux milles, ce qui confond et renverse la raison ; s'il avait besoin de la lotionner, toute l'eau du Nil n'y suffirait pas !

Alors En-Nâçir, éclatant de rire, dit à Lope : « Ibn Djahwar t'a forcé à parler ; vas-y donc ! » Alors Lope continua :

Le fidèle ami de Dieu a dit de lui-même : Je possède une barbe qui dépasse toute longueur, et le fils d'un petit âne a parlé comme doit faire celui qui se nourrit de chardons et de fèves. Sans le respect que j'ai pour l'imâm de la vraie direction, j'aurais de mon aiguillon piqué son derrière.

Lope s'arrêta après le mot *son*, et ce fut En-Nâçir qui, ajoutant le mot *derrière*, acheva le vers en ajoutant le mot sous-entendu : « C'est toi, Seigneur, lui dit alors Lope, qui as satirisé Ibn Djahwar. » Le prince se mit à rire et lui fit un présent (1).

Un jour En-Nâçir était sorti sur un cheval pie et ses vizirs l'entouraient. Ibn ʿAbd Rabbihi a dit à ce propos dans une *kaçîda* :

[**P. 244**; *Sarîʿ*] Voilà que vient d'apparaître une pleine lune que porte un cheval pie et que l'Orient envie à l'Occident. Si cet animal savait qui il porte, combien ne serait-il pas fier de cette glorieuse charge! Car c'est l'imâm juste dont Dieu emploie la main toujours ouverte pour distribuer ses bienfaits; par lui le temps passé revient, par lui, j'en atteste le ciel, le vieux redevient neuf!

Quand son fils El-Hakam ben ʿAbd er-Rahmân commença à grandir, il en fit son héritier présomptif. Cela excita contre celui-ci la jalousie de son frère ʿAbd Allâh, qui, soutenu par des adhérents, voulut tuer El-Hakam; mais le complot fut découvert, et tous ces fauteurs de troubles furent, comme il a été dit, mis à mort. Quant au jeune ʿAbd Allâh, on rapporte que son père le fit extraire de prison le lendemain de la Fête des victimes et qu'il le fit égorger sous ses yeux (2).

C'est à En-Nâçir que sont dus les agrandissements bien connus de la grande mosquée de Cordoue, parmi

(1) Cette anecdote figure aussi dans Makkari (II, 417; éd. Boulak, II, 346). Elle prouve que le prince et les courtisans avaient au moins quelques notions de la langue espagnole, car les mots « son derrière » sont écrits en espagnol (*Recherches*, 2e éd., I, 93; 3e éd., 87).

(2) En 338, *suprà*, p. 360.



lesquels figure la grande arcade voûtée devant laquelle se rangent les *muezzins* le vendredi pour faire l'appel à la prière, et qui est une construction des plus remarquables. Puisque la mention de cet édifice se présente ici, nous devons rappeler brièvement quels sont les princes omeyyades qui l'ont fondé et qui se sont occupés de le construire.

Râzi rapporte, comme provenant du juriste Mohammed ben 'Isa (1), ce que voici. Les musulmans, à la suite de leur conquête de l'Espagne, tirèrent argument de ce qu'avaient fait Aboû 'Obeyda [ben el-Djerrâh] et Khâlid [ben el-Welîd], de l'aveu du Prince des croyants 'Omar ben el-Khattâb, touchant le partage par moitié des églises chrétiennes intervenu dans les pays qui s'étaient rendus à composition, pour l'église de Damas par exemple, et pour d'autres encore (2). En conséquence, les musulmans s'entendirent avec les barbares de Cordoue pour prendre la moitié de leur plus grande église, qui était située dans l'intérieur de la ville; dans cette moitié ils élevèrent une mosquée principale (*djâmi'*), tandis qu'ils laissèrent l'autre moitié aux chrétiens, mais en détruisant toutes les autres églises. Cependant quand le nombre des musulmans s'accrut en Espagne et que Cordoue prit des

(1) Râzi étant mort vers 344, il ne peut s'agir de Mohammed ben 'Isa ben Mozeyn, qui vivait au XI° siècle, à la cour des Abbadides (Dozy, Intr. au *Bayân*, 76; *Script. de Abbadidis*, II, 123; Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliog.*, 171). Celui, parmi les juristes qui portent ce nom, dont il est fait mention, doit probablement, à raison de son époque, figurer parmi ceux dont il est question dans Dhabbi, n° 212 (= Ibn Faradhi, n° 1100), dans la *Tekmila*, n° 304, ou dans Ibn Faradhi, n°° 1241, 1243, 1356, 1662, 1664 et 1708. — Tout le passage qui suit figure également, avec quelques variantes et un peu plus au long, dans Makkari, I, 368, l. 7 et s.; éd. Boulak, I, 262.

(2) Voir notamment à ce sujet Beladhori, p. 125.

développements dus à ce que les émirs arabes et leurs bandes s'y installèrent, cette mosquée devint insuffisante: on dut y ajouter des galeries (سقيفة), mais on resta néanmoins fort à l'étroit. Quand ʻAbd er-Rahmân ben Moʻâwiya fut arrivé en Espagne et se fut installé à Cordoue, il examina la question de l'agrandissement [**P. 245**] et de la consolidation des bâtiments de la mosquée. Il fit appeler les barbares de la ville pour leur demander de lui vendre la portion de l'église qu'ils détenaient encore, leur en offrant d'ailleurs un prix très élevé pour respecter les termes du traité conclu lors de leur soumission, et leur permettant de relever les églises qui, en dehors de Cordoue, avaient été abattues lors de la conquête. Ce fut ainsi que les chrétiens abandonnèrent la moitié qui leur avait appartenu jusqu'alors, et qui fut jointe au *djâmiʻ*. Ce fut en 169 (14 juil. 785) qu'ʻAbd er-Rahmân ed-Dâkhil commença la démolition de cette moitié et l'édification de la grande mosquée ; en 170, c'est à dire en une seule année, la construction était achevée, les nefs terminées et tous les murs extérieurs debout. La dépense d'ʻAbd er-Rahmân pendant cette période monta, dit-on, à 80.000 pièces fortes de poids, et c'est à ce propos qu'El-Balawi (1) s'exprime ainsi :

[*Tawîl*] Pour Dieu et par amour pour lui, il dépensa quatre-vingt mille pièces d'argent et d'or, employées dans une mosquée qui a pour fondement la piété et qui sert à l'exercice de la religion prêchée par le Prophète Mahomet.

---

(1) On retrouve ici deux des trois vers que cite Makkari (I, 369), qui leur donne pour auteur Dih'ya ben Mohammed Balawni, poète dont je n'ai pas retrouvé le nom ailleurs. La lecture *Balawi* est correcte ; elle figure dans l'édition de Makkari publiée à Boulak ; cf. le

Hichâm, fils du précédent, ajouta à l'endroit d'où se criait l'appel à la prière un minaret haut de quarante coudées, éleva en arrière de la mosquée des galeries où les femmes pussent faire leurs prières et installa le bassin à ablutions qui est à l'est du *djâmiʿ*. L'ensemble du monument resta dans cet état jusqu'à ʿAbd er-Rahmân ben el-Hakam ben Hichâm ben ʿAbd er-Rahmân ed-Dâkhil, qui y ajouta la portion ornée de pilastres qui a cinquante coudées de long sur cent cinquante de large, où l'on compte quatre-vingts colonnes, et dont l'édification fut terminée en djomâda I 234 (déc. 848). L'émir Mohammed ben ʿAbd er-Rahmân fit perfectionner les côtés du monument, l'orna de sculptures et édifia la *makçoûra* (tribune), à laquelle il donna trois portes. Quand tous ces travaux furent terminés, il pénétra dans le temple et y fit de ferventes prières de plusieurs *rekʿa*, ce qui a fait dire à Moûsa ben Saʿîd :

[*Tawîl*] J'en jure par ma tête, l'Imâm vient de manifester son humilité, mais en prouvant à la fois sa piété et sa fortune. Il a construit une mosquée qui n'a pas sa pareille au monde, et y a prié pour témoigner sa gratitude au Maître du trône. [**P. 246**] Heureux celui pour qui l'émir Mohammed a intercédé dans les prières qu'il y a faites !

L'émir El-Mondhir ben Mohammed ajouta au *djâmiʿ* la salle dite du trésor, où il déposa l'argent provenant des *wakf* (fondations pieuses) et destiné à secourir les fidèles, de même qu'il remit le réservoir سقاية à neuf et

---

Lobb el-lobâb, p. 44, et le *Merâcid*, I, 173, qui cite le nom de lieu بُلَّى « dans le canton d'El-Balloût, en Espagne ». Le même ethnique est porté par le poète El-Abrach (f. 124 v° du ms 2327 de Paris), et par Ahmed ben Mohammed Ichbîli (f. 41 v° du ms 3340 de Paris).

fit restaurer les galeries. Son frère l'émir 'Abd Allâh ben Mohammed ajouta un passage couvert formé d'arcades حنايا reliées entre elles (1) et faisant communiquer le palais et la mosquée du côté ouest de celle-ci; il fit aussi installer une *sitâra* (garde-corps, parapet) qui, partant du bout de ce passage couvert, arrivait jusqu'à la niche (*mihrâb*); il ouvrit encore une porte qui donnait accès à la tribune et par où il passait pour se rendre à la prière. Il fut le premier prince omeyyade d'Espagne qui introduisit cet usage.

Pour en revenir à En-Nâçir, on prétend qu'il dépensa pour la construction du minaret (2), la régularisation de la mosquée et la construction de la façade des nefs, au nombre de onze, sept *mody* et deux *keyl* et demi de dirhems *kâsimi* (3). Le même prince dépensa pour construire la ville d'Ez-Zahrâ vingt-cinq *mody* de dirhems *kâsimi*, plus six *kafîz* et trois *keyl* et demi (4). L'édification de cette ville fut commencée sous En-Nâçir au début de l'année 325 (19 nov. 936). On y mettait en œuvre quotidiennement six mille pierres équarries, en outre des moëllons employés dans les fondations. Le marbre était importé de Carthage, en Ifrîkiyya, et de Tunis par les soins d'hommes de confiance, à savoir 'Abd Allâh ben

(1) L'expression arabe doit être rapprochée de celle que cite Dozy (*Dictionnaire*, II, 149 a, l. 26), et la correction proposée par Fleischer ne semble pas devoir être admise (*Kleinere Schriften*, II, 641).

(2) Sur ces travaux, voir aussi Makkari, I, 369.

(3) Sauvaire, qui cite ce passage, le seul à sa connaissance où il soit question du dirhem *kâsimi*, est disposé à croire que cette monnaie tira son nom d'Aboû'l-Kâsim el-Kâ'im le Fatimide (*J. As.*, 1881, II, 509). Il faut d'ailleurs en rapprocher le passage parallèle qui figure dans Makkari, I, 374, l. 15 et 16.

(4) Sur la construction d'Ez-Zahrâ, voir ci-dessus, p. 347; *Mus. d'Esp.*, III, 92, et les auteurs cités.

Yoûnos, Ḥasan [ben Mohammed] Kortobi et 'Ali ben Dja'far Iskenderâni. En-Nâçir leur payait chaque pièce de marbre trois dinars, chaque colonne huit dinars *sidjilmassi*; or la construction absorba 4313 colonnes, dont 1013 provenant d'Ifrikiyya, et 140 envoyées par le roi des chrétiens (*melik er-roûm*); le reste fut tiré de l'Espagne même. Quant au magnifique bassin sculpté et orné d'images dorées, [**P. 247**] dont la valeur est inestimable, il fut amené de Constantinople par l'évêque Rebî'[1], qui le traîna d'un lieu à un autre jusqu'au bord de la mer. En-Nâçir le plaça dans la chambre de repos du salon oriental connu sous le nom de Mou'nes. Il était orné de douze statues d'or rouge incrusté de perles d'un haut prix, [statues] travaillées dans l'atelier du palais de Cordoue[2]. Celui qui était chargé de surveiller les travaux de construction était El-Hakam, car En-Nâçir n'avait donné pour cela sa confiance à personne autre que son fils. Sous le règne de ce prince, huit cents pains étaient quotidiennement employés à nourrir les poissons des étangs ; ce détail est des plus importants, mais d'autres le sont encore davantage. Des tributs (*djebâya*) qu'il recevait, En-Nâçir faisait trois parts égales, l'une pour le *djond*, la seconde pour des constructions, et la troisième était mise en réserve. Le tribut de l'Espagne, tant des cantons que des bourgades, était alors de cinq millions quatre cent quatre-vingt mille dinars; le revenu des domaines princiers et des marchés était de sept cent soixante-cinq mille dinars.

---

(1) Ce personnage est aussi cité par Makkari, qui lui associe Ahmed « le philosophe grec ».

(2) Cf. Makkari, I, 346 et 374.

A propos des monuments de Cordoue et de la grandeur de cette ville lorsqu'elle eut atteint tout son développement sous les Omeyyades (1), on dit que l'intérieur des murs renfermait, rien que pour les sujets et non compris les demeures habitées par les vizirs et les hauts fonctionnaires, 113.000 maisons; que les mosquées étaient au nombre de 3.000; que les hôtels renfermés dans l'enceinte du palais d'Ez-Zahrâ et destinés au logement du sultan, de son entourage et de sa famille, étaient au nombre de 400; que le nombre des eunuques خصيان esclavons était de 3.750; que, dans le palais d'Ez-Zahrâ, le nombre des femmes, vieilles et jeunes, et des servantes était de 6.300; que pour tout ce monde il fallait 13.000 livres de viande réparties à raison de dix livres et moins par tête, non compris les poules, les perdrix, les oiseaux et poissons de toutes espèces; que le nombre des bains était de 300. Elle était, disait-on, le lieu par excellence d'exhibition (?) des femmes. [**P. 248**] Elle avait alors, veuille Dieu la rendre à l'Islâm! vingt-huit faubourgs, parmi lesquels les deux villes d'Ez-Zahrâ et d'Ez-Zâhira. Quant à la perle extraordinaire qui figurait dans le salon merveilleux, elle provenait du César grec de Constantinople, qui l'avait envoyée à En-Nâçir avec de nombreux et précieux cadeaux. Louanges à Celui dont l'empire ne passe pas et dont la puissance persiste toujours!

En-Nâçir mourut au commencement de ramadân 350 (oct. 961). On trouva une liste dressée de sa main et où il disait, par ordre chronologique : « Les jours de ma

(1) On peut voir le tableau qu'a fait Dozy de Cordoue à cette époque (*Mus. d'Esp.*, III, 91), en suivant principalement notre texte; cf. Makkari, I, 366 et 373; Ibn Haukal, p. 76, et Merrâkechi, *Hist. des Almohades*, p. 315 de la tr. fr.

vie où j'ai joui d'une joie pure et sans trouble sont tel jour de tel mois de telle année. » Or le total en était de quatorze ! Que l'homme dissipé juge donc de ce qu'est ce monde et combien il manque de sécurité et de stabilité même pour ceux qui sont comblés de ses faveurs : le khalife En-Nâçir, après un règne de cinquante ans, sept mois et trois jours, n'avait joui que de quatorze journées sans nuage ! Louange soit au Tout-Puissant, dont l'empire ne passe pas ! Que Son nom soit béni, que Sa gloire soit exaltée !

Entre autres poètes qui ont déploré la mort de ce prince, Dja'far ben 'Othmân Moçh'afi a dit :

[*Tawîl*] Un injuste arrêt de la fortune vient donc de ravir l'Imâm de l'époque ! Mais le sort n'afflige de ses plus forts coups et de ses surprises que les cœurs des plus grands. Examine s'il est personne dont l'ascension ne décline sous ses coups, si nul, quand ils se dressent, peut rester assis ; regarde s'il est un homme qui, s'allaitant au sein de [la fortune], ne trouve la mort quand il en est sevré ! La vie du peuple paraissait attachée à celle de ce prince, et par la mort de celui-ci, celui-là ne peut plus douter de son propre trépas ; le désespoir de trouver aucune consolation le met hors de soi, et la résignation est impuissante à calmer ses sanglots et sa fièvre (1).

Khalifat d'El-Hakam el-Mostançir billâh, fils d' 'Abd er-Rahmân.

La généalogie de ce prince s'établit ainsi : El-Hakam ben 'Abd er-Rahmân ben Mohammed ben 'Abd Allâh ben Mohammed ben 'Abd er-Rahmân ben el-Hakam ben

(1) D'autres fragments de cette pièce figurent dans la *Hollat* d'Ibn el-Abbar (*Notices*, p. 145).

Hichâm ben 'Abd er-Rahmân ed-Dâkhil. [**P. 249**] Il portait le prénom d'Aboû'l-Motarrif, sa mère s'appelait Mihrdjân (1), et il vécut soixante-trois ans et sept mois (2). Il reçut la prestation de serment de fidélité à la suite de la mort de son père le 3 ramadân 350 (15 oct. 961), et mourut dans la nuit du samedi au dimanche 3 çafar 366 (30 sept. 976), de sorte qu'il régna quinze ans, sept mois et trois jours. Il portait le titre d'El-Mostançir billâh. Il était d'un blond roussâtre, avait de grands yeux noirs, le nez aquilin, la voix forte, les jambes courtes, le corps gros, les avant-bras longs et la mâchoire supérieure en saillie.

Il eut comme kâdis, d'abord celui de son père Mondhir ben Sa'îd Balloût'i, puis Aboû Bekr Mohammed ben es-Selîm (3). L'inscription de son cachet était « El-Hakam accepte l'arrêt divin » (4).

Dès son avènement il s'occupa de l'agrandissement de la mosquée principale de Cordoue; ce fut même le premier ordre qu'il rendit, et il en confia l'exécution à son

---

(1) On lit *Mordjâna* dans Makkari (I, 232) et *Marh'ân* (Mordjân?) dans Dhabbi, p. 18. Ce dernier nous apprend que Hakam, ennemi déclaré de l'usage du vin, songea à faire arracher toutes les vignes en Espagne, ce que relate aussi la *Hollat*, p. 103.

(2) Ibn el-Abbâr lui a consacré un article (*Notic s*, p. 101); voir aussi Makkari, I, 247; Ibn Khaldoun, IV, 144.

(3) Le nom complet de ce kâdi, + en djomâda I 367, est Mohammed ben Ishâk ben Mondhir... ben es-Selîm (Ibn Faradhi, n° 1317; Dhabbi, n° 57; Makkari, notamment I, 606); il est souvent appelé Ibn es-Selîm. C'est en décembre 966 qu'il remplaça Mondhir ben Sa'îd (Khochani, ap. *Mus. d'Esp.*, III, 117).

(4) Sur les goûts littéraires de ce prince et la riche bibliothèque qu'il forma, voir Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 146; *Notices*, p. 101. Une histoire des Francs, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, fut composée pour Hakam par Godmar, évêque de Gérone (Mas'oûdi, *Prairies d'or*, III, 70; Reinaud, *Invasions des Sarrazins*, p. XV).

chambellan et principal officier Dja'far ben 'Abd er-Rahmân Çak'labi [1], le 4 ramadân de cette année, lendemain de son intronisation, lui enjoignant d'avoir tout d'abord à se procurer des pierres, comme étant l'élément le plus important de la construction. Dès le mois de ramadân même, on commença à en apporter. En effet, le palais de Cordoue abritait un nombreux personnel, et il en résultait un encombrement fatigant dans la mosquée, insuffisante à contenir tout ce monde, de sorte qu'El-Mostançir s'empressa de la faire agrandir. Pour tracer le plan et arrêter les détails des travaux, il se rendit sur les lieux en se faisant accompagner par les cheykhs et les architectes, qui arrêtèrent d'agrandir depuis l'extrémité sud de la mosquée jusqu'à l'extrémité de la cour وصحا, la prolongeant ainsi de onze nefs, soit, dans le sens de la longueur nord-sud, quatre-vingt-quinze coudées et, dans le sens de la largeur est-ouest, de la largeur totale de l'édifice. De celui-ci on retrancha le passage couvert employé par le khalife pour se rendre du palais à la prière et qui aboutissait à côté de la chaire, dans l'intérieur de la tribune. Ces travaux comptent parmi les plus beaux agrandissements que reçut ce monument [2].

Il constitua aussi des fondations au profit de la mosquée. Après l'achèvement des travaux il réunit les juristes, les témoins judiciaires, les notables et chefs des habitants, [**P. 250**] les kâdis et les imâms, fit devant eux l'éloge et proclama la gloire de Dieu en lui renou-

---

(1) Maintes fois cité dans Makkari sous le simple nom de « Dja'far Çaklabi ». Son souvenir est d'ailleurs rappelé dans l'inscription du *mihrâb* de la grande mosquée de Cordoue (Dozy, *Rech.* 3e éd., II, 434).

(2) Au sujet de ces agrandissements, voir l'anecdote rapportée par Merrâkechi, p. 316 de la trad. fr.

velant l'expression de sa reconnaissance de ce qu'il lui avait permis de mener à bonne fin ce noble travail, et ajoutant que, pour reconnaître cette insigne faveur, il consacrait le quart des revenus annuels de toutes les propriétés, etc., qu'il avait héritées de son père dans les divers districts et provinces de l'Espagne à l'effet de secourir les malades des provinces frontières, avec cette seule réserve que, en cas de disette survenant à Cordoue, cette ville profiterait des dits revenus jusqu'à ce que Dieu y eût amélioré la situation. Il désigna pour prendre possession de cette fondation, en même temps qu'il l'en constitua administrateur, son chambellan et principal officier Dja'far, et chargea son vizir et secrétaire 'Isa ben Fot'ays d'en opérer la remise. Il prit tous les assistants comme témoins de cette fondation, et aussi de l'affranchissement de tous ses esclaves mâles achetés à prix d'argent. Il partit ensuite pour faire campagne contre les infidèles.

En 352 (30 janv. 963), Hakam fit contre les pays chrétiens une campagne où il conquit de nombreux châteaux-forts et des villes importantes. Il rentra victorieux, chargé de butin et traînant des captifs à sa suite [1].

Aboû Çâlih' Zemmoûr Berghawât'i vint à Cordoue en qualité d'ambassadeur d'Aboû Mançoûr 'Isa ben Aboû'l-Ançâr, roi des Berghawâta. Le khalife lui adressa, au sujet des origines et des croyances de ce peuple, des questions auxquelles furent faites les réponses que nous avons rapportées dans la première partie [2].

(1) Voir *Mus. d'Esp.*, III, 105 ; et plus bas, p. 389. Cet alinéa et le suivant, qui ont trait à l'année 352, paraissent déplacés ; cf. Dozy, *Corrections*, p. 60 ; *Mus. d'Esp.*, III, 102 n. ; Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 144, l. 7 ad f.

(2) Voir ci-dessus, p. 348, et t. I, p. 324.

En moharrem 351 (9 fév. 962), Hakam avait envoyé à tous les gouverneurs, kâïds et fonctionnaires de toutes les localités d'Espagne des ordres écrits d'équiper de la cavalerie, de la nourrir, et de tenir prêts les approvisionnements, armes et machines de guerre nécessaires pour entreprendre la guerre sainte.

Il enleva à 'Abd Allâh ben Bedr le commandement de la *chorta* de Cordoue et le confia, par un rescrit autographe, à Mohammed ben Djahwar.

Dja'far Çaklabi Nâçiri le grand eunuque فتى fut nommé chambellan.

[**P. 251**] Hakam reçut la visite d'Ordoño [1] fils d'Alphonse le Bossu, qui était [de la famille] des rois de Galice et en lutte avec son cousin paternel Sancho fils de Rodmir, par lequel il s'était laissé supplanter sur le trône. Le khalife le reçut avec les plus grands honneurs, qu'il serait trop long de décrire. Les gens diserts rédigèrent à ce propos des séances (*makâmât*) et des poésies qui grossiraient trop notre livre. Voici un extrait d'une *kaçîda* d' 'Abd el-Melik ben Sa'îd [2] :

[*Kâmil*] Le règne du khalife a pour marque la prospérité, et son bonheur est ininterrompu : aussi les musulmans sont-ils puissants et glorieux, les infidèles avilis et abaissés. Sa bonne fortune lui a soumis les barbares, qui redoutent sa tempêtueuse attaque, et voici que leur prince vient le trouver pour recevoir de lui des liens qui enchaînent leur liberté.

---

(1) Il s'agit d'Ordoño IV le Mauvais, fils d'Alphonse IV, cousin germain de Sancho fils de Ramire, et gendre de Ferdinand Gonzalez (*Mus. d'Esp.*, III, 81 et 96; Ibn Khaldoun, IV, 145).

(2) Au lieu des quatre vers cités par notre auteur de cette pièce d' 'Abd el-Melik ben Sa'îd Moràdi, on en retrouve dix-huit dans Makkari (I, 255). Dhabbi dit quelque chose de ce poète (n° 1067); voir aussi la *Yetîmat ed-dahr*, éd. Damas, I, 364.

Il arriva à Cordoue des envoyés de Sancho fils de Rodmîr, qui était en désaccord avec le prince infidèle de Galice Ordoño, son cousin paternel. Ces gens, qui avaient entre autres avec eux 'Abd er-Rahmân ben Djah'h'âf, kâdi de Valence, et Ayyoûb ben et-T'awîl, arrivèrent en rebî' II (mai) et transmirent à El-Mostançir la lettre par laquelle Sancho ben Rodmîr répondait à ce qui lui avait été écrit et annonçait longuement que lui et tous ses sujets reconnaissaient l'autorité du Prince des croyants.

Il naquit au khalife de sa concubine, qu'il nomma Dja'far (1) et qui devint ainsi esclave-mère, un enfant mâle à qui il donna le nom d' 'Abd er-Rahmân (2). Comme c'était là son premier-né, il ressentit une joie très vive de cet évènement, que les poètes et les littérateurs célébrèrent de toutes les manières.

Les Galiciens violèrent de toutes parts leurs promesses (de fidélité).

Le fleuve de Cordoue arriva à son point de débordement.

En 352 (30 janv. 963), El-Hakam el-Mostançir dirigea en personne l'expédition de San Esteban [de Lerin] (3).

En 353 (19 janv. 964), une famine intense sévit à Cordoue, et Hakam prit soin des malades et des indigents, aussi bien de la ville que des faubourgs et d'Ez-Zahrâ ; il pourvut à leur nourriture, et il leur sauva ainsi la vie.

Il fut, dans les deux mosquées principales de Cordoue et d'Ez-Zahrâ, donné lecture de la lettre par laquelle [**P. 252**] Sa'd Dja'feri, client du khalife et kâïd d'El-

(1) Elle s'appelait en réalité Çobh', que Dozy a traduit par Aurore; voir sa note de la p. 133, t. III des *Mus. d'Esp.*

(2) Ce prince mourut tout jeune (*infrà*, p. 391).

(3) C'est de cette expédition qu'il a été parlé plus haut, p. 387, n. 1.

Djawf[1], annonçait les succès que Dieu lui avait fait remporter sur les Galiciens et le butin dont, par faveur pour l'imâm à l'âme pure, il avait gratifié les musulmans.

La presse de la population dans la mosquée principale était telle, grâce à l'affluence des fidèles, que plusieurs faillirent y périr, ce qui détermina El-Mostançir à y ordonner des agrandissements et additions. Le kâdi Mondhir ben Sa'ïd, accompagné du préposé aux fondations pieuses, des juristes et des témoins instrumentaires, se rendit dans le temple pour y étudier les travaux d'agrandissement à exécuter à l'aide des fonds existants et provenant des biens de main-morte.

El-Mostançir donna à Ahmed ben Naçr[2] l'ordre de construire dans la province frontière de Tolède une ville solidement bâtie et bien organisée ; il mit à cet effet plusieurs charges d'argent à sa disposition.

Le khalife se transporta de Cordoue à Alméria, poussé par la crainte de ce que pouvait tenter le prince d'Ifrîkiyya contre les habitants de la Péninsule, pour y voir de ses yeux l'état des considérables travaux de défense qu'il avait fait exécuter, examiner le couvent-caserne d'El-K'abt'a[3] et se rendre compte de la situation des habitants de cette région.

---

(1) Cette région n'est pas mentionnée par Edrisi. D'après le *Merâcid* (I, 273), « c'est un pays situé dans la partie ouest de l'Espagne et dominant l'Atlantique ». On voit par le dire d'Ibn Faradhi (II, p. 17 l. 13) qu'il a Mérida pour ville principale. Il fut le siège de la révolte d''Abd er-Rahmân ben Merwân Djâliki (Makkari, II, 218 l. 17 ; ce nom a été omis dans l'index). Un autre endroit du même nom se retrouve encore du côté d'Ocsonoba, d'après le *Mo'djem* de Yakoût, II, 158.

(2) Son nom est encore rappelé dans l'inscription de la mosquée de Cordoue (*Recherches*, 3ᵉ éd., II, 434).

(3) Je n'ai retrouvé nulle part le nom de رابطة القبطة ; je note seulement les noms de Cobda, Cobda de Andarax, Cobdar y Albanchez

En chawwâl (octobre), se répandit la nouvelle du vol commis au détriment du trésor conservé dans l'intérieur de la grande mosquée de Cordoue et destiné à [l'édification de] la fontaine.

En 354 (7 janv. 965), il tomba à Cordoue des pluies abondantes qui détrempèrent la terre, et la bonne récolte qui en fut la suite procura une satisfaction générale.

Hichâm ben el-Hakam naquit cette année-là. Au dire d'Ibn Hayyân, le khalife était très anxieux d'avoir un fils, car il était d'un âge avancé; aussi fut-il bien joyeux quand une esclave avec qui il avait cohabité vint à concevoir. Il attendit (impatiemment) le terme de la grossesse, mais l'enfant, qui naquit dans les premiers jours de son règne, mourut tout jeune, et il en éprouva du chagrin. Une nouvelle grossesse le combla de joie, et son vizir Dja'far ben 'Othmân, prenant part à sa satisfaction, lui adressa ses félicitations dans les vers que voici :

[*Wâfir*] Mes congratulations aux humains et à l'Imâm! Voilà qu'un être magnanime est rejoint(1) par un autre, un khalife futur encore à l'état d'embryon, mais sur qui reposent de grands espoirs, et qui projette sa lumière sur sa noble mère, ainsi soustraite à l'obscurité. [**P. 253**] Et pourquoi ne serait-on pas éclairé par les flancs de celle qui porte une pleine lune dans son sein ?

Quand, continue cet auteur, la concubine Dja'far eut accouché de ce fils, c'est à dire de Hichâm surnommé

---

dans Simonet (*Descripcion*, etc., p. 303 et 304; cf. p. 152, « Cobdaa, hoy Cobdar »).

(1) Le mot يستعقبه, si cette leçon est correcte, paraît avoir le sens de يعقبه.



El-Mo'ayyed, le khalife Hakam fut saisi de joie, et Dja'far ben 'Othmân, qui à ce moment se trouvait en tête à tête avec lui, se réjouit également de cet heureux évènement ; il complimenta le prince en lui adressant cet impromptu :

[*Monsarih*] La plaine lune vient de surgir de derrière son voile, le sabre vient de sortir de sa gaîne, et l'héritier des plus hautes qualités nous arrive pour que l'empire reste dans la même lignée. Le Seigneur des créatures cause notre joie par l'octroi du bienfait dont Dieu parle dans son saint Livre, et je donnerais ma vie au porteur de cette bonne nouvelle que je ne lui verserais pas encore son dû pour ce message !

En djomâda II (juin 965) fut achevée la coupole dominant le *mihrâb*, travail qui faisait partie des agrandissements de la mosquée.

On commença les incrustations de mosaïque de cet édifice. El-Hakam avait écrit au roi des Roûm à ce sujet et lui avait ordonné (*sic*) de lui expédier un ouvrier capable, à l'imitation de ce qu'avait fait El-Welîd ben 'Abd el-Melik lors de la construction de la mosquée de Damas. Les envoyés du khalife lui ramenèrent le mosaïste, ainsi que trois cent vingt quintaux de cubes de mosaïque que le roi des Roûm lui envoyait à titre de présent. Le prince hébergea et traita largement le mosaïste, auprès de qui il plaça plusieurs de ses mamlouks en qualité d'apprentis, et ces esclaves travaillant avec lui acquirent un talent d'invention qui leur fit dépasser leur maître ; ils restèrent ensuite à travailler seuls quand le maître mosaïste, de qui l'on pouvait dorénavant se passer, eut quitté le pays, non d'ailleurs sans avoir reçu du prince de riches cadeaux et des vêtements. Les ouvriers habiles venaient à l'envi et de toutes parts travailler au monument. Dans la seconde décade de chawwâl (9-19 oct.),

El-Hakam se rendit à cheval d'Ez-Zahrâ à la mosquée, où il entra pour examiner les agrandissements et leur degré d'avancement : il fit enlever les quatre magnifiques colonnes [**P. 254**] qui se trouvaient dans les jambages de l'ancien *mihrâb* et qui n'ont pas leurs pareilles, et les fit mettre de côté pour les replacer dans le *mihrâb* nouveau quand le degré d'achèvement de celui-ci le permettrait.

En moharrem 355 (28 déc. 965), il fit placer l'ancienne chaire à côté du mihrâb et érigea (à nouveau) l'ancienne tribune (*makçoûra*). Dans la *kibla* des agrandissements il fit ériger une tribune de bois sculpté intérieurement et extérieurement et couronnée d'un chapiteau ; longue de soixante-quinze coudées et large de quarante-deux, sa hauteur jusqu'au sommet de ce dernier était de huit coudées. C'est en redjeb (juin-juil. 966) que fut terminé cet agrandissement et que fut érigée la tribune.

Le vendredi 8 de ce mois [1], lecture fut donnée du message où Sa'âda Djo'ayferi, kâïd de Medinet el-Faradj [2], faisait part des victoires où Dieu s'était servi de lui comme instrument pour abattre les infidèles.

Le mercredi 4 rebî' I (28 févr. 966), il fut adressé aux gouverneurs des Frontières citérieure et ultérieure des ordres pour préparer une nombreuse cavalerie et veiller à ce que tout ce qui la concernait fût parfaitement organisé, car on comptait faire bientôt la guerre sainte.

---

(1) Faut-il entendre de moharrem, c. à d. le 5 janvier 966, — ou de redjeb, 30 juin ?

(2) C. à d. Guadalaxara, voir ci-dessus, p. 117. Quant à Sa'âda Djo'ayferi, c'est probablement le même gouverneur dont le nom est écrit quelques lignes plus haut et plus bas « Sa'd Dja'feri ».

Le vendredi 3 de ce mois[1], il fut donné à Cordoue et à Ez-Zahrâ lecture de lettres de victoire émanant du vizir Yahya ben Hâchim, de Sa'd Dja'feri et de H'ariz ben Hâbil : ces chefs annonçaient les victoires où ils avaient servi à Dieu d'instruments pour battre les infidèles, et disaient s'être avancés droit chacun dans le pays qu'il avait devant soi, y avoir semé la mort, le pillage et la désolation et en être revenus sains et saufs porteurs de butin.

Le 1er de redjeb (23 juin 966), El-Mostançir reçut, venant du fort d'Aboû Dânis[2], une lettre du gouverneur lui annonçant l'apparition dans la mer bornant l'Algarve, à proximité de ce lieu, de la flotte des païens (*madjoûs*), forte de vingt-huit bâtiments, et le trouble ainsi jeté dans toute la population du littoral, car ces barbares avaient la coutume d'envahir la Péninsule. [**P. 255**] Des messages successifs arrivèrent ensuite de la même région, annonçant les ravages causés par ces infidèles et leur arrivée dans la plaine de Lisbonne. Les musulmans marchèrent contre eux, et dans une bataille qu'ils leur livrèrent, un certain nombre des nôtres trouvèrent le martyre, de même que les envahisseurs laissèrent des morts sur le terrain. La flotte de Séville mit à la voile, attaqua l'ennemi dans la rivière de Silves, lui détruisit plusieurs bâtiments, rendit à la liberté les musulmans qui y étaient détenus, et les barbares, à la suite des pertes en hommes qui leur furent infligées, furent mis en déroute. On continua néanmoins de rece-

(1) Il faut probablement lire « le vendredi 13 », le 13 rebi' I tombant en effet le vendredi; un peu plus haut, il a été question du « mercredi 4 ».

(2) Le Kaçr Aboû Dânis correspond à Alcacer do Sal, dans la province actuelle d'Alentejo (Edrisi, p. 211 et 219).

voir à chaque instant à Cordoue des nouvelles venant du littoral occidental et concernant ces Madjoûs, jusqu'au jour où Dieu daigna les éloigner (1).

El-Hakam envoya contre les infidèles une expédition commandée par le kâïd Ghâlib, qui obtint des succès et revint sain et sauf avec le butin qu'il avait conquis.

D'après les ordres du prince, Ibn Fot'ays tint la flotte dans le fleuve de Cordoue et construisit des navires de la même forme que ceux des Madjoûs, dans le but de faire croire à ceux-ci qu'ils pouvaient s'approcher [de leurs compagnons de rapine].

En 356 (17 décembre 966), El-Hakam fit adresser aux gouverneurs des divers cantons d'Espagne des ordres très sévères pour réprimer leurs agissements audacieux et les menacer de tout le poids de ses châtiments, car il avait appris que certains d'entre eux commettaient de honteux abus dont souffrait le peuple. Ses ordres prohibaient tout acte arbitraire.

Diverses expéditions entreprises par les musulmans contre les infidèles tournèrent à notre avantage, et la victoire nous resta.

El-Hakam investit Mohammed ben ʿAbd Allâh ben Aboû ʿAmir, qui arriva plus tard au pouvoir sous le surnom d'El-Mançoûr, de la gestion des affaires d'Aboû'l-Welîd Hichâm ben el-Hakam et lui confia tout ce qui regardait le jeune prince. Aussi la situation de Mohammed devint-elle considérable à la cour (2).

---

(1) Ce paragraphe ainsi que deux autres ci-dessous, où il est parlé des Normands, ont été traduits et employés par Dozy pour expliquer les invasions des pirates en 966-971 (*Recherches*, 2ᵉ éd., II, 300 et s.; 3ᵉ éd., 286; cf. *Mus. d'Esp.*, III, 107).

(2) Il s'agit du célèbre ministre bien connu chez nous sous le nom



A la mi-chawwâl (21 sept.), El-Hakam tint à Ez-Zahrâ une audience solennelle et où se déploya une grande pompe. Assis sur son trône, il reçut deux ambassadeurs envoyés par les émirs Idrisides du Gharb et porteurs de lettres dans lesquelles ces princes protestaient de leur amitié sincère et solide, s'engageaient à lui obéir et reconnaissaient sa suzeraineté. A la suite de cette réception, il fit dresser des réponses très aimables (1).

Le vendredi 25 chawwâl (3 oct. 967), il fut donné lecture d'une lettre de victoire où le kâïd Ghâlib annonçait combien la faveur divine lui avait permis de faire de victimes et de prisonniers chez les infidèles de Castille. [**P. 256**] Les têtes qu'il envoyait arrivèrent à Cordoue, et le khalife fut très satisfait de cette heureuse nouvelle.

Le samedi suivant, El-Hakam adressa des lettres à tous les kâïds et gouverneurs de l'empire pour leur signifier sa désapprobation des faits parvenus à sa connaissance, concernant des effusions de sang survenues entre certains d'entre eux, sans ordre ni avis ; il disait toute l'importance qu'il attachait à ces faits et déclinait, quand il aurait à sévir, toute responsabilité devant Dieu.

L'eau commença à remplir les réservoirs سقايات de la mosquée principale et les deux bassins à ablutions occidental et oriental. C'était une eau pure provenant d'une source située dans la montagne de Cordoue et pour laquelle on avait fouillé la terre ; elle était amenée dans une conduite de pierre solidement et artistement construite, dans laquelle se trouvaient des tuyaux de plomb pour éviter que l'eau se souillât. Elle commença à couler

d'Almanzor (*Mus. d'Esp.*, III, 111 et s. ; voir aussi l'article que lui consacre Ibn el-Abbâr, *Notices*, p. 148).

(1) Cf. Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 146.

le vendredi 10 çafar (25 janv. 967), et c'est à ce propos que Mohammed [ben Motarrif] ben Chokheyç dit dans une *kaçîda* (1) :

[*Basît*] Tu as déchiré les flancs de la terre pour y trouver des flots de l'eau la plus pure que tu amènes au temple tant pour purifier les corps, quand ils sont souillés, que pour abreuver les humains quand ils sont assoiffés. Tu as ainsi fait à la fois, chose rare, un acte glorieux et une bonne œuvre à l'intention d'un peuple dont tu es le pasteur et le protecteur.

Il fit construire à l'ouest de cette mosquée une maison de secours qu'il affecta à la distribution des aumônes. Entre autres actes de bienfaisance et bonnes œuvres de ce prince, il faut citer l'affectation qu'il fit de maîtres destinés à enseigner le Koran aux enfants des infirmes et des indigents dans les alentours du temple et dans les divers faubourgs de Cordoue. Des traitements étaient assignés à ces maîtres, à qui, dans son désir de plaire à Dieu, il adressa des recommandations de déployer les plus sincères efforts. Ces diverses écoles étaient au nombre de trois autour de la grande mosquée, et vingt-quatre autres étaient réparties dans les divers faubourgs de la ville. C'est à ce propos qu'Ibn Chokheyç s'exprima ainsi :

[*Basît*] Le parvis du grand-temple a une couronne formée d'écoles destinées aux orphelins des environs. Si les sourates du Koran pouvaient parler, elles te diraient que c'est toi qui les lis et les retiens le mieux !

On a trouvé écrit de la main du khalife El-Mostançir :

(1) Dhabbi, sous le n° 276, a consacré quelques lignes à ce poète, mort, dit-il, avant l'an 400. Son nom est aussi cité, sans plus, par Makkari, II, 121.



« L'édification de la grande mosquée, [**P. 257**] commencée le dimanche 4 djomâda II 351 (19 juill. 962), a été terminée en 355 (28 déc. 965) ; il y a été dépensé 261.537 dinars et 1 1/2 dirhem [1] ». (*a* Le chiffre *un demi* ne figurait pas dans l'original d'où ceci est tiré, et [le copiste] dit l'avoir transcrit, bien qu'il fût effacé ; mais il sut ensuite, par le témoignage de gens de confiance, qu'il devait y figurer, et ajouta que cela figurait dans l'autographe d'El-Hakam. *a*).

En 357, dans la dernière décade de ramadân (fin août 968), les deux vizirs et kâïds Ghâlib ben ʿAbd er-Rahmân et Saʿîd ben El-Hakam Djaʿferi, à la tête des troupes de la frontière, allèrent camper au cours de la campagne d'été sous les murs du château-fort de Calahorra, et restèrent dans les environs de cette place le temps nécessaire pour élever l'enceinte de murailles et exhausser le huitième bastion (*bordj*) qui en couronne le sommet. Après avoir mené à bonne fin ce qu'ils voulaient, et avoir ainsi assuré la sécurité de ce château, ils se retirèrent avec leurs troupes.

En moharrem 360 (4 nov. 970), le khalife, assis sur son trône dans le palais de Cordoue, tint une audience avec la pompe et le luxe habituels pour recevoir ʿIsa ben Mohammed, Mohammed ben el-ʿAlî et Hasan ben ʿAli, qui étaient députés par les Benoû Mohammed, émirs Hasanides du Gharb, et apportaient un message où ces derniers affirmaient leur obéissance à El-Hakam et réclamaient l'envoi d'archers pour être mieux en état de résister à une attaque prévue du général de Maʿadd le

---

(1) Le même chiffre, qui a pour garant Ibn Bachkowâl, figure dans Makkari, I, 369.

Chiʿite. Les cadeaux envoyés par ces émirs pour se concilier les faveurs du khalife consistaient en chevaux, chameaux, etc., et furent bien accueillis.

Au commencement de ramadân (fin juin 971), il circula des bruits inquiétants à cause des mouvements des Madjoûs normands(1) qui s'étaient montrés en mer et voulaient, comme d'habitude, attaquer le littoral occidental d'Espagne. Le khalife fit immédiatement partir le chef de la flotte pour Alméria, à l'effet d'armer les bâtiments pour les amener à Séville ainsi que de réunir toutes les forces navales, pour ensuite se porter sur le littoral occidental.

MORT DE ZIRI BEN MENAD, OFFICIER DU CHIʿITE, SOUS LES MURS DE TAHERT.

Le samedi 18 ramadân (15 juil.), [**P. 258**] El-Mostançir reçut la nouvelle que Zîrî ben Menâd, qui était au service de Maʿadd le Chiʿite en qualité de kâïd du Gharb, avait été tué par Djaʿfar et Yahya, l'un et l'autre fils d'ʿAli connu sous le nom d'Ibn el-Andalosi(2). Ces deux chefs, qui luttaient contre Maʿadd avec ceux des Zenâta qui leur obéissaient, trouvèrent dans le Gharb Zîrî occupé à une guerre à laquelle prenaient part les Benoû Khazer et d'autres chefs des tribus hostiles à Zîrî et favorables à la cause d'El-Hakam. L'affaire où périt Zîrî constitua une victoire des plus importantes, et le secré-

---

(1) اردمانى *ordemâni*; sur ce mot, cf. *Recherches*, II, 315 et 356; 3ᵉ éd., p. 300 et 337. Ce paragraphe a été traduit dans le même ouvrage, t. II, p. 313; 3ᵉ éd., p. 298.

(2) Sur la mort de Zîrî, voir notamment *Berbères*, II, 7 et 8, et 555; III, 234. Cf. également les *Annales du Maghreb*, index.



taire ʿAli Baghdâdi[1] apporta au khalife une lettre où Djaʿfar relatait ce succès et parlait de l'ardeur de la lutte à laquelle se livraient les deux partis dans le Gharb.

Voici comment s'opéra la scission de Djaʿfar, qui était fils d'ʿAli, connu sous le nom d'Ibn el-Andalosi, et seigneur de Mesîla, au nom du Chiʿite Maʿadd ben Ismâʿîl, prince d'Ifrîkiyya, et son rapprochement avec El-Hakam el-Mostançir; comment il se joignit aux Zenâta ralliés à la dynastie omeyyade; comment, tous réunis contre Zîrî ben Menâd Çanhâdji, chargé par le Chiʿite Maʿadd des opérations militaires du Gharb, ils firent périr ce chef dans une attaque qu'il dirigea contre eux.

Les Zenâta, renonçant[2] à la voie qu'ils avaient suivie jusqu'alors, cherchèrent dans sa mort un moyen de se concilier les faveurs d'El-Hakam; les deux frères Djaʿfar et Yahya ainsi que leurs partisans se hâtèrent de passer en Espagne pour y porter la tête de Zîrî, rompant ainsi avec la dynastie chiʿite et reconnaissant l'autorité des Omeyyades orthodoxes, ce qui leur valut un bon accueil et de grands honneurs auprès du khalife.

Les faits sont ainsi exposés par Mohammed ben Yoûsof el-Warrâk[3]. Ces deux chefs étaient fils d'ʿAli ben H'amdoûn[4] et avaient pour grand-aïeul ʿAbd el-H'amîd, qui, ayant émigré de Syrie en Espagne, se fixa dans le

---

(1) Je lis dans le texte كاتب جعفر. Le chef de cette mission était, d'après Ibn Khaldoun (*l. l.*), Yahya ben ʿAli en personne; cf. ci-dessous.

(2) Le texte, qui est corrompu, a été l'objet de deux corrections successives de Dozy; ni l'une ni l'autre ne semblent admissibles, et je lis عدلوا عن طريقهم.

(3) Il a été parlé de cet auteur, t. I, 189 et 339.

(4) Voir le t. I, 272 et 311; *Berbères*, II, 553, etc.

canton d'Elvira. Hamdoûn, petit-fils de ce dernier et grand-père de Dja'far, émigra à Bougie et devint un des compagnons du missionnaire chi'ite Aboû 'Abd Allâh, dont il embrassa les croyances. Quand le Chi'ite eut conquis l'Ifrîkiyya, 'Ali ben H'amdoûn commença à se faire connaître; sa réputation et son influence ne firent que grandir pendant le règne d''Obeyd Allâh le Mahdi, qui l'attacha à son fils et héritier présomptif Aboû'l-Kâsim. Dans cette situation, son influence s'accrut encore, et il partit avec ce dernier prince pour le Gharb. [**P. 259**] Sur l'ordre d'Aboû'l-Kâsim il bâtit la ville d'El-Mesîla [1] et en fut nommé par lui gouverneur; ce fut là qu'il périt en 334 (13 août 945), lors des troubles excités par Aboû Yezîd, des suites d'une chute qu'il fit d'une chaussée élevée et dans laquelle il se brisa les bras et les jambes [2]. Son fils Dja'far devint après lui gouverneur de Mesîla et, toujours jouissant d'une grande influence auprès de son souverain, le resta jusqu'au jour où Zîrî ben Menâd mit à mort Mohammed ben el-Kheyr ben Khazer Zenâti, partisan de la dynastie omeyyade. Alors Dja'far, redoutant les suites de la colère du prince d'Ifrîkiyya [3] et désireux de sauver sa tête, s'enfuit précipitamment en 360 (4 nov. 970) en emmenant son frère Yahya et toute sa fortune, auprès des Benoû Khazer, émirs des Zenâta. Il se mit alors avec ces derniers chefs à battre le pays à la recherche de Zîrî et, dans une bataille où le succès fut chèrement acquis, ils finirent

(1) Cf. t. I, p. 272 et 312.

(2) Sa mort est placée sous l'année 326 dans le t. I, p. 312; mais on trouve aussi la date de 334 in *Berbères*, II, 554.

(3) Car une rivalité d'ambition le séparait de Zîrî, et il avait témoigné de la partialité en faveur des Zenâta (*Berbères*, l. l.).

par tuer Zîrî et bon nombre de ses partisans; les Zenâta l'emportèrent sur leurs ennemis et purent exercer sur eux de sanglantes représailles. L'affaire s'étant ainsi terminée au gré des souhaits des émirs Zenâta et de Dja'far ben 'Ali, celui-ci s'empressa d'envoyer un message à El-Hakam, prince d'Espagne, pour se déclarer son homme et s'attacher à la fortune de sa dynastie. Il lui dépêcha ensuite son frère Yahya, puis il se rendit lui-même à la cour et y jouit de beaucoup d'influence.

Voici ce que dit Ibn Hammâda[1]. En rebî' II 360 (fév. 971), Yoûsof ben Zîrî Çanhâdji, plus connu sous le nom de Bologgîn, livra à Mohammed ben el-Kheyr, émir des Zenâta, une bataille où il resta vainqueur et où il tua des parents et des partisans de son ennemi. Ce dernier, voyant que Bologgîn le cernait, se jeta sur sa propre épée et se tua avant que son vainqueur pût s'emparer de lui[2]. Les résultats de cette victoire furent considérables pour Bologgîn, dont le nom se répandit dans le Gharb; il conquit ensuite ce pays, massacra les Zenâta, ruina la ville d'El-Baçra et s'obstina contre celle de Ceuta; mais celle-ci marqua la limite de ses succès, car il dut se retirer sans avoir pu s'en rendre maître.

En dhoû'l-ka'da (sept.-oct.), le khalife fit savoir aux kâïds et gouverneurs des divers cantons d'Espagne d'avoir à lui envoyer les notables et les principaux guerriers pour les faire assister à l'entrée de Yahya ben 'Ali ben H'amdoûn [**P. 260**] et des Benoû Khazer, émirs des Zenâta, qui apportaient les têtes de Zîrî ben Menâd Çanhâdji, kâïd du Chi'ite Ma'add ben Ismâ'îl, et de ses

(1) Sur cet auteur, plusieurs fois cité, cf. t. I, p. 314 n.

(2) On retrouve les mêmes détails in *Berbères*, II, 7.

principaux partisans. Le mardi 11 dhoû'l-ka'da, l'inspecteur de la Monnaie, préposé aux successions et kâdi de Séville, Mohammed ben Aboû 'Amir [1], se porta à la rencontre de Dja'far ben 'Ali et de son frère Yahya ; il avait avec lui quatre chevaux magnifiques et un mulet gris choisis dans les écuries du khalife, sellés et bridés comme les montures royales, ainsi que les tentes de brocard, etc. Ibn Aboû 'Amir installa son camp dans le port, voisin de Malaga, où Dja'far était débarqué ; puis il arriva ensuite des chevaux et des mulets envoyés par le khalife pour les nouveau-venus, ainsi que des palanquins, des vêtements et des litières destinés aux femmes de Dja'far. On se mit alors en marche en grande pompe vers Cordoue, et cette troupe fit auprès du khalife une entrée solennelle et magnifique. Les poètes ont décrit comment Dja'far et Yahya se séparèrent de leur prince Ma'add ben Ismâ'îl et se rendirent auprès du khalife El-Hakam pour reconnaître le bon droit de celui-ci ; ils se sont longuement étendus sur ce point en faisant l'éloge d'El-Hakam. C'est ainsi que Yoûsof ben Hâroûn [2] a dit :

[*Kâmil*] J'admire la facile aisance d'El-Mostançir à rassembler une si prodigieuse armée pour faire honneur à Dja'far. S'il était quelqu'un qui, abattu par lui, voulût relever la tête, ses seuls regards joueraient le rôle d'une armée.

---

(1) Il était devenu titulaire de ces diverses charges en très peu de temps (ci-dessous, p. 415 ; *Mus. d'Esp.*, III, 122).

(2) Sur ce poète, mort en 404 et plus connu sous le nom de Ramâdi, voir *Mus. d'Esp.*, III, 172 ; *Çila*, n° 1376 ; Dhabbi, n° 1451 ; *Matmah*, p. 69; Merrâkechi, *H. des Almoh.*, p. 18 ; ms 2327 de Paris, f. 5 v° ; Makkari, index ; *Yetîmat ed-dahr*, I, 365.



Le samedi 28 dhoû'l-ka'da (22 sept.), El-Hakam, installé sur son trône, tint une grande audience où il admit auprès de sa personne les *djond* des provinces et les notables habitants qu'il avait fait venir pour voir Dja'far ben 'Ali et les émirs Zenâta arrivés avec lui. Puis il leur donna congé et tous rentrèrent dans leurs pays respectifs, c'est à dire le *djond* de Damas à Elvira, le *djond* d'Emesse dans le canton de Séville, le *djond* de Kinnesrîn à Jaën, le *djond* de Palestine à Sidona, et ainsi de suite [1].

En 361 (24 oct. 971), divers combats eurent lieu dans le Gharb entre H'asan ben K'annoûn Hasani, émir du Gharb [2], et les officiers d'El-Hakam, dans les circonstances que voici. [**P. 261**] Le khalife fit appeler Mohammed ben K'âsim [3] le majordome, et lui donna l'ordre, en ramadân (juin-juil. 972) de cette année, de se rendre à Ceuta en qualité de commandant et à la tête des détachements des *djond* qu'il lui confierait. En effet, H'asan ben K'annoûn se montrait disposé à violer ses engagements, inclinait à reconnaître l'autorité de Ma'add, souverain d'Ifrîkiyya, convoquait ses partisans les plus rapprochés pour s'en faire des auxiliaires dans ses projets félons contre El-Hakam, et publiait que l'on eût, dans les chaires de sa province, à invoquer la bénédiction divine sur la tête de Ma'add le Chi'ite. Le khalife en conséquence recommanda à son général de déployer

---

(1) En cha'bân 360 arriva à Cordoue une ambassade envoyée par le comte de Barcelone Borrell I (voir Codera, *Boletin de la R. Ac.*, XIII, 453 = p. 95 de la *Mision historica en la Argelia y Tunez*).

(2) Sur cette guerre, voir entre autres *Mus. d'Esp.*, III, 124; *Berbères*, II, 149; III, 215.

(3) Dont il est parlé *l. l.* sous le nom d'Ibn Tomlos (*ou* Tamlès); cf. p. 345, n. 1.

tous les efforts et le zèle nécessaires, ajoutant que, si Dieu bénissait cette entreprise, il eût à employer le pardon et l'indulgence, à remettre le pays sur pied et à chercher le bien de la population, en cherchant d'ailleurs à s'appuyer sur les partisans de la dynastie omeyyade. Le 18 chawwâl (2 août 972), le kâïd franchit le détroit, et la flotte et l'armée opérèrent leur concentration à Ceuta. Le samedi 4 dhoû'l-ka'da (17 août), le khalife reçut une lettre annonçant la conquête de Tanger par son amiral 'Abd Allâh ben Riyâh'în, qui était, disait-il, arrivé le 1er de ce mois devant la ville et avait d'abord invité les habitants à se soumettre et à rentrer dans le sein de l'orthodoxie ; mais ils avaient donné une réponse négative et grossière, soutenus d'ailleurs qu'ils étaient dans ces dispositions par H'asan ben K'annoûn qui se trouvait dans la ville. Le jeudi, ce dernier avait opéré une sortie contre l'armée qui, partie de Ceuta, marchait vers Tétuan pour venir lui livrer bataille; mais malgré le nombre considérable de ses soldats maghrebins du *djond* et de ses auxiliaires, il avait été mis en déroute et avait tourné le dos devant les troupes d'El-Hakam ; il avait échappé avec quelques-uns de ses intimes et avait piqué droit devant lui sans se détourner ni s'occuper des biens, tentes et objets divers appartenant à lui et à ses partisans, et restés à Tanger. Quand il se fut ainsi beaucoup éloigné et que les Tangitains se trouvèrent livrés à eux-mêmes, leur cheykh Ibn el-Fâd'il, accompagné de quelques-uns des notables habitants, sortit dans la direction d'Ibn Riyâh'în, [**P. 262**] en déclarant hautement qu'ils étaient prêts à obéir à Dieu et au Prince des croyants El-Hakam. Puis il se présenta en personne au kâïd, sollicita et obtint l'*amân* pour les habitants. Les vainqueurs

entrèrent ensuite à Tanger et y mirent au pillage tout ce qui appartenait à Hasan ben K'annoûn et à ses partisans. Tel était l'exposé des faits que renfermait la lettre du kâïd adressée au khalife.

Celui-ci reçut, le 21 dhoû'l-ka'da (2 sept.), une lettre où le kâïd Mohammed ben K'âsim annonçait les succès qu'il avait remportés et que voici. Une rencontre ayant eu lieu avec H'asan ben K'annoûn, celui-ci avait, à la suite d'un combat acharné, fini par être mis en déroute en laissant nombre des siens sur le terrain et s'était, avec les survivants, réfugié dans une montagne dont la position était très forte; mais, poursuivi et chargé par le *djond*, un nouveau combat, d'ailleurs peu important, s'était engagé, à la suite duquel il avait dû fuir de nouveau, abandonnant ses bagages et ne s'occupant de rien sinon de s'échapper, de sorte que cette montagne était restée aux mains du *djond*, qui avait livré au pillage les objets qui y avaient été réunis. Le lendemain, les vainqueurs avaient marché sur la ville de Deloûl (1), dont Dieu leur avait permis la conquête, et Mohammed ben Kâsim, avec les troupes régulières عسكر, s'était joint à eux. Puis celui-ci s'était dirigé sur la ville d'Açîla (2), y était entré et avait pénétré dans la mosquée principale, où il avait trouvé une chaire neuve et marquée au nom du Chi'ite Ma'add ben Ismâ'il; il l'avait fait jeter au feu, après en avoir enlevé à la partie supérieure la planche

(1) Je ne trouve que dans Bekri (p. 164) une place de ce nom, située à cinq parasanges de la mer et à deux journées de Mostaganem. Il ne peut être ici question de cette ville, dont Dozy se borne à enregistrer le nom sans observation (*Mus. d'Esp.*, III, 125). Il n'en est pas question dans le récit, d'ailleurs bien moins détaillé, du *Kartâs* (p. 56 du texte).

(2) Sur Açîla ou Azîla, voir t. I, p. 337.

où était incrusté le nom de Ma'add et dont il y aurait beaucoup à dire pour en faire apprécier le prix ; il l'envoyait au khalife en même temps que sa lettre. L'armée alors se retira vers Deloûl, dont il fit abattre les fortifications et brûler les maisons pour en faire un exemple ; l'armée s'empara de ce qui s'y trouvait et fit un riche butin des vivres et de ce qu'y avait abandonné Hasan.

En 362 (12 oct. 972), Mohammed ben Kâsim succomba dans la banlieue de Mehrân (1) sous les coups de H'asan ben K'annoûn. Dans cette affaire, qui eut lieu le dimanche 23 rebî' I (22 déc.), il périt avec lui quantité de gens du *djond*, c'est à dire environ cinq cents cavaliers andalous d'entre les plus braves et environ mille fantassins.

Le 1er djomâda II (9 mars 973), soixante-dix Maçmoûdites qui avaient jusqu'alors suivi H'asan ben K'annoûn et qui venaient faire leur soumission, [**P. 263**] arrivèrent à Cordoue.

Le khalife fit venir Ghâlib ben 'Abd er-Rahmân et lui donna des ordres pour combattre H'asan ben K'annoûn Hasani, car la situation de ce côté, par suite de la défaite du *djond* et des pertes qu'il avait subies, devenait grave. Alors arriva une lettre de victoire émanant des kâïds d'Açîla, qui annonçaient qu'ayant marché contre H'asan ben K'annoûn, ils lui avaient livré un combat acharné, l'avaient mis en déroute et lui avaient tué un grand nombre d'hommes. A Cordoue arrivèrent H'annoûn ben Idrîs, seigneur du quartier espagnol de Fez, et un envoyé d''Abd el-Kerîm (2), seigneur du quartier kayrawanite de

(1) Je ne retrouve pas ce nom ailleurs, et l'on ne peut, semble-t-il, songer à lire وهران *Oran*. D'après le *Kartâs* (*l. l.*), cette bataille eut pour théâtre le Fahç Benoû Miçrakh, dans le district de Tanger.

(2) 'Abd el-Kerîm ben Tha'leba Djodhami (*Berbères*, II, 151).

cette même ville, qui venaient manifester leur désir de se soumettre au Prince des croyants et de soutenir sa souveraineté. Ils furent reçus avec de grands honneurs, et de belles promesses leur furent faites.

En cha'bân (mai 973), le kâïd Ghâlib fut avisé de l'expédition qui lui était faite de dix mille dinars à distribuer à ceux des partisans de H'asan ben K'annoûn, proportionnellement à leurs rangs, qui se joignaient à lui. Cet envoi comprenait également un grand nombre de riches vêtements et de sabres enrichis de pierreries, pour servir de récompenses honorifiques.

Le khalife envoya le vizir Yahya ben Mohammed Todjibi dans le Gharb à la tête de troupes destinées à renforcer Ghâlib et pour qu'il prêtât à cet officier son concours contre le rebelle H'asan ben K'annoûn, affaire dont le récit exigerait de grands développements.

Vers la fin de dhoû'l-ka'da (fin août), une lettre de Ghâlib annonça au prince la faveur que Dieu lui avait faite en lui laissant conquérir le château-fort d'El-Kerem (1) et en réduisant à la fuite le misérable H'asan ben K'annoûn, son parent par alliance 'Ali ben Khaloûf, et d'autres encore.

A la mi-dhoû'l-hiddja (mi-sept.), une lettre du chef de la *chorta* et grand kâdi du Gharb Mohammed ben Aboû 'Amir (2) annonça que l'on avait célébré dans ce pays, le jeudi, la fête du Sacrifice et que dans les *moçalla* le prône y avait été dit au nom d'El-Hakam, à la grande joie et allégresse des musulmans (orthodoxes).

---

(1) Je n'ai pu retrouver ailleurs le nom de cette place ; peut-être le Kaçr ibn 'Abd el-Kerîm ?

(2) Sur l'attribution de ces fonctions à Ibn Aboû 'Amir, voir *Mus. d'Esp.*, III, 122 et 127 ; ci-dessous, p. 416.

Divers combats, trop longs à raconter, furent livrés aux Hasanides et finirent par le massacre d'un grand nombre [**P. 264**] des partisans de H'asan ben K'annoûn Hasani. On coupa les têtes de cent des principaux, mais le plus grand nombre resta sur le champ de bataille. Dans la déroute fut tué Mohammed ben Aboû'l-ʿAych Kenâni, que Hasan considérait tantôt comme son frère tantôt comme son fils.

En 363 (2 oct. 973), le kâïd Ghâlib se rendit maître de la ville d'El-Baçra, dont s'était emparé Mohammed ben H'annoûn Hasani (1). Les habitants se soulevèrent et, après avoir mis à mort le lieutenant qu'il avait nommé dans cette ville, s'empressèrent d'écrire au kâïd Ghâlib pour lui demander de venir les trouver. Cet officier, se rendant à leur appel, prit possession de la ville, et il annonça ces évènements au khalife en insérant dans sa lettre celle que les habitants lui avaient adressée.

Le jeudi 15 çafar (15 nov. 973), une lettre de Ghâlib annonça au khalife que, après s'être fait livrer des otages, il avait évacué El-Baçra ; que tous les habitants du Gharb et la généralité des tribus berbères avaient fait leur soumission, à l'exception toutefois du traître H'asan ben K'annoûn, qui était serré de si près qu'il était réduit au désespoir. Une députation fut envoyée à Cordoue par les habitants d'El-Baçra, qui répudiaient leur chef Hasan et rentraient dans l'obéissance.

Le khalife reçut l'agréable nouvelle que H'asan ben K'annoûn s'était soumis et que, cessant toute opposition,

(1) Qui paraît être le fils du chef de la famille Idriside à ce moment ; voir p. 410 et cf. p. 351 n. 3 ; t. I, p. 303. Son nom ne figure pas dans les recherches consacrées à la généalogie des Edrisides in Jakubi, *Descriptio*, p. 122 et s.

il avait participé à la prière du vendredi 29 djomâda II (27 mars 974). Il tint en conséquence, dans la grande mosquée de Cordoue, une audience où il annonça aux vizirs la soumission du rebelle du Gharb, dont Ghâlib l'informait par une lettre qui lui faisait part également de l'envoi du fils du dit chef, 'Ali ben Hasan, et de la célébration du prône dans le fort de Hadjar en-Nesr (1). Les vizirs accueillirent cette nouvelle avec plaisir, présentèrent leurs félicitations au prince et adressèrent à Dieu leurs témoignages de reconnaissance et des vœux pour leur maître, toutes choses qui durèrent longtemps (2).

En 364 (21 sept. 974), Ghâlib ben 'Abd er-Rahmân, de retour du littoral africain, se présenta au khalife ; il était accompagné de H'asan ben K'annoûn et de ses partisans hasanides, les Benoû Idrîs, princes du Gharb qui avaient dû quitter leurs repaires et venir en Espagne ; [**P. 265**] ils faisaient cortège à leur cheykh connu sous le nom de H'annoûn et dont le nom était Ahmed ben 'Isa, prince de la ville d'El-Ak'lâm (3) et du territoire voisin de cette ville, lequel avait avec lui ses frères et ses cousins paternels accompagnés de leurs fils et de leurs femmes. Le

---

(1) Le Rocher des aigles (Hadjar en-nesr *ou* Çakhrat en-nesr) constituait le principal réduit des Idrisides; voir t. I, 278. Ce fut la dernière place qu'assiégea Ghâlib, et sa chute entraîna la soumission de Hasan (*Kartâs* et *H. des Berb.*).

(2) Sur les relations de Hakam et de Garcia, comte de Castille, en l'année 363, voir Codera, *Mision historica,* p. 119.

(3) Je ne retrouve le nom d'El-Ak'lâm (pourtant cité par de Goëje, *Jakubi,* 127, probablement d'après Ibn Haukal), que dans le *Merâcid* (I, 84) : « C'est, dit-on, une montagne dans la campagne de Fâs, non loin de Ceuta ». Cette montagne est aussi donnée comme étant proche de Fâs ou Fez par le ms 2327 de Paris (f. 117, article consacré à Mohammed ben Soltân, poète dont le nom est également rappelé par Yakoût dans son *Mo'djem* à propos d'El-Ak'lâm).

khalife fit emmener tous ces nobles personnages, dans la soirée du jeudi 4 moharrem (24 sept.), du camp aux habitations de Cordoue qui avaient été évacuées à leur intention. Les nouveau-venus, qu'accompagnaient leurs eunuques et affranchis de confiance, furent conduits jusqu'aux demeures préparées pour les recevoir et dont les salons avaient reçu des décorations trop longues à décrire (1).

En rebî' I (nov.-déc.), le khalife tomba malade et ne reçut plus personne jusqu'au jour où sa situation s'améliora ; il ne se montra à ses intimes que le vendredi 28 rebî' II (5 janv. 975). Le 29 de ce mois, il affranchit une centaine de ses esclaves, les uns au titre posthume, d'autres purement et simplement ou à terme, sans qu'il y eût d'autres réserves. De ces libérations il fut dressé des actes auxquels Aboû'l-Welîd Hichâm ben el-Hakam apporta le premier son témoignage, et après lui les juristes membres du conseil اهل الشورى, puis les témoins instrumentaires.

El-Hakam immobilisa les boutiques des selliers à Cordoue au profit des maîtres chargés d'enseigner les enfants pauvres.

Il fit remise du sixième de tous les impôts extraordinaires (*meghârim*) payés par les sujets de tous les cantons d'Espagne, à l'effet de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour les faveurs qu'il avait reçues de lui.

L'ennemi s'agita et mit le siège devant quelques-uns de nos châteaux-forts, mais Dieu le confondit.

(1) En 365, tous ces Idrisides furent embarqués pour Tunis, d'où ils se rendirent en Egypte (*Kartâs*, p. 58 du texte; cf. Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 146). — En 364, Ghâlib dirigea contre Gormaz une expédition dont on trouve le récit, d'après Ibn Hayyân, dans Codera, *Mision historica*, p. 127.

Aboû'l-Ah'waç Ma'n ben 'Abd el-'Azîz Todjîbi ayant eu le dessous(1), Rechîk s'assura de sa personne et l'envoya enchaîné à Cordoue avec dix de ses partisans. Cet homme assistait les infidèles et les renseignait sur les points faibles du territoire musulman, mais Dieu mit un terme à ses trahisons.

En 365 (10 sept. 975), Djaʿfar et Yahya, l'un et l'autre fils d'ʿAli ben Hamdoûn ben el-Andalosi, sortirent de Cordoue précédés des étendards et des tambours, pour se rendre sur le littoral africain en qualité de kâïds et remplacer le vizir Yahya ben Mohammed ben Hâchim(2).

Le 1er djomâda II (5 fév. 976), il fut annoncé qu'on eût à prêter le serment de fidélité à Aboû'l-Welîd Hichâm ben el-Hakam, que cette cérémonie aurait lieu, tant pour les grands que pour le peuple, à Cordoue et dans le reste de l'Espagne [**P. 266**] et des portions soumises du Gharb, et que son nom figurerait dans le prône débité du haut des chaires les vendredis et jours de fête. Le Prince des croyants tint à ce sujet une audience dans son palais, commença son discours en annonçant sa résolution d'investir son fils du pouvoir pour lui succéder, puis ordonna la prestation de serment : on exhiba des copies de ce serment pour que chacun de ceux qui y étaient astreints y apposât son témoignage, et ceux qui eurent à les présenter aux assistants dans l'ordre assigné par leurs rangs respectifs se nommaient El-Mançoûr Mohammed ben Aboû ʿAmir, alors chef de la *chorta* et préposé aux successions, et l'eunuque (*feta*) et secrétaire Meysoûr Djaʿferi.

---

(1) Du côté de Saragosse (*Mus. d'Esp.*, III, 131).

(2) Ce rappel de Yahya et son envoi à Saragosse (cf. plus bas) furent le fait du vizir Moçh'afi pendant la maladie du khalife et étaient motivés par des raisons d'économie (*Ibid.*).

Le vizir Yahya ben Mohammed ben Hâchim partit de Cordoue précédé des tambours et des étendards pour se rendre en qualité de commandant à Saragosse.

Un rescrit d'El-Hakam adressé au vizir Dja'far ben 'Othmân Moçh'afi, préfet de la ville, lui fit savoir que le pardon était accordé à Aboû'l-Ahwaç Todjîbi et à ses compagnons et qu'il eût à les tirer de la prison souterraine pour les rendre à la liberté.

En 366 (30 août 976), mourut Aboû 'Ali [Ismâ'îl ben el-Kâsim] Baghdâdi, auteur des *Nawâdir*, connu sous le nom d'El-K'âli, c'est à dire originaire de K'âlik'ala, en Orient (1); Mohammed ben Yahya le grammairien (2), et le littérateur Aboû Merwân Morâdi 'Abd (3) el-Melik ben Sa'îd moururent également, et l'on appela cette année « année des littérateurs ».

En 365 (10 sept. 975), la construction de la mosquée fut achevée. La chaire que fit faire El-Hakam était incrustée de bois de santal rouge et jaune, d'ébène, d'ivoire et d'aloès ; elle lui coûta 35.705 dinars, et on mit cinq ans à l'établir (4).

---

(1) Ce littérateur est l'objet d'articles d'Ibn-Khallikân (I, 210) et de Dhabbi (n° 547), qui le font l'un et l'autre mourir en 356; cf. aussi Merrâkechi, *H. des Almohades*, p. 20 et 25; Makkari, Index; Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 146; Pons, *Ensayo*, n° 33. Kâlikala est située dans la Grande Arménie, du côté de Khelât (*Merâcid*, II, 381; Belâdhori, etc.).

(2) Parmi les nombreux personnages ayant porté ce nom, je ne trouve comme grammairien de cette époque que Rebâh'i, dont la mort est placée sous l'année 358 par Ibn el-Faradhi (n° 1290).

(3) J'ai corrigé le texte en supprimant le و de وعبد : en effet, je ne trouve qu'un seul personnage nommé Aboû Merwân 'Abd el-Melik ben Sa'îd Morâdi, dont nous avons vu plus haut une poésie, et dont le nom figure dans Dhabbi (n° 1067) et dans Makkari (I, 256; II, 121).

(4) Sur cette chaire, cf. Makkari, I, 367. La date de 365 (en chiffres dans le texte imprimé), qui est ici donnée comme étant celle de l'aché-

On a trouvé écrite de la main de ce prince l'année de la mort de celui qui fut son kâdi et le kâdi de son père, Mondhir ben Saʿîd Balloûṭ'i, lequel mourut le jeudi 28 dhoû'l-kaʿda 355, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, puisqu'il était né en 273. Ce kâdi avait un caractère enjoué dont il donnait des manifestations, lesquelles provoquaient des ripostes : or quelques effrontés plaisants lui adressèrent ces vers :

[**P. 267** ; *Khafîf*] Dis au grand kâdi Balloûṭi : Que pensestu d'une jeune vierge semblable à un tendre rameau avec qui ont couché, à titre d'œuvre pie, des gens spirituels? Vois-tu là, Seigneur, une faute ?

Il écrivit au bas de ce papier : « Non spécial à notre école [1]. » Un assistant lui demandant ce que cela signifiait, il répondit ne pas vouloir donner d'avis ; et comme son interlocuteur lui disait qu'on attendait de lui toute autre chose, le kâdi reprit : « Chacun répond selon sa croyance. » Il est le héros de jolis traits et a dit bien des choses spirituelles.

COMMENT MOḤAMMED BEN ABOU ʿAMIR ENTRA AU SERVICE D'EL-HAKÂM.

Au dire d'un chroniqueur, qui déclare tenir ces faits du secrétaire Ibn Hoseyn, du littérateur Aboû Ishâk ben Mohammed Aflîli [2] et d'autres cheykhs encore, le cham-

---

vement de la mosquée, est en contradiction avec ce qui est dit p. 398, et paraît être un lapsus.

(1) Sur le sens que j'ai donné au mot معرّة, cf. entre autres Goldziher, *Die Zahiriten*, p. 86.

(2) L'auteur en question doit être, sauf erreur, celui qui est appelé Aboû'l-Kâsim Ibrâhim ben Mohammed ben Zakariyyâ, surnommé Ibn el-Aflîli, + 441 (*Çila*, nº 195 ; Dhabbi, nº 485 ; Makkari, I, 893 ; II, 118).

bellan Dja'far ben Othmân Moçh'afi, qui était chargé du gouvernement sous El-Hakam, était un jour à causer en tête à tête avec le kâdi Mohammed ben Ish'âk ben es-Selîm[1], qui lui exposa ses ennuis à propos de Mohammed ben Aboû 'Amir et lui dit la situation où il se trouvait. Quand El-Hakam demanda à Dja'far un intendant pour son fils 'Abd er-Rahmân, qui venait de naître, le ministre lui parla en termes avantageux d'Ibn Aboû 'Amir et fournit à la mère du jeune prince des renseignements sur plusieurs candidats; le choix de la princesse fut décidé par l'opinion favorable de Dja'far, et El-Hakam l'attacha au service de la mère et de l'enfant.

Après la mort d''Abd er-Rahmân, il continua de servir cette princesse, et quand elle devint mère de Hichâm, lui-même fut nommé intendant du nouveau-né. Quand il était devenu intendant du jeune 'Abd er-Rahmân, le samedi 9 rebî' I 356 (22 fév. 967), le traitement qui lui fut alloué montait à quinze dinars forts par mois[2]. Mais il se fit avantageusement connaître par sa loyauté et par sa bonne administration, et quand ensuite Dieu rappela à lui 'Abd er-Rahmân, il fut nommé intendant de Hichâm le mercredi 4 ramadân 359 (11 juillet 970), après avoir d'ailleurs été nommé déjà inspecteur de la Monnaie le samedi 13 chawwâl 356 (21 sept. 967). En outre de sa place d'intendant, il fut nommé trésorier, puis curateur aux successions [**P. 268**] le jeudi 7 moharrem 358 (1er

---

(1) Qui avait succédé à Mondhir ben Sa'îd le 13 moharrem 356 (Ibn el-Faradhi, n° 1317, et Khochâni, ap. *Mus. d'Esp.*, III, 117; cf. l'anecdote rapportée par Merrâkechi, *H. des Almohades*, p. 22; ci-dessus, p. 373 et 385.

(2) C'est principalement d'après notre texte que Dozy décrit les rapides étapes de la fortune d'El-Mançoûr (*Mus. d'Esp.*, III, 117 et s.).

déc. 968); le mercredi 12 dhoû'l-hiddja 358 (27 oct. 969) il devint kâdi du canton de Séville et de Niébla et dépendances; en djomâda II 361 (mars-avril 972), El-Hakam lui confia le commandement du deuxième corps de la *chorta*. Il l'appela au contrôle des fonds secrets[1] à dépenser dans l'Afrique septentrionale, où Ibn Aboû 'Amir fit régner l'ordre et se concilia l'esprit des populations, de sorte que le khalife le nomma grand-kâdi de la partie occidentale du littoral africain, en enjoignant aux gouverneurs et kâïds de ne rien trancher sans en référer à ce magistrat; puis, pendant l'attaque de paralysie dont il mourut, il le chargea des fonctions de majordome.

On dit aussi que ce qui le mit en lumière fut son service auprès de la princesse Çobh' [Aurore] la Basque, mère d''Abd er-Rahmân et de Hichâm, et que ce fut par elle surtout qu'il arriva si vite et si haut. Il sut se concilier cette femme par ses bons services, les plaisirs qu'il lui procura, les sommes considérables qu'il mit à sa disposition, si bien qu'il la fascina et domina son cœur. Or elle-même dominait son maître, et Ibn Aboû 'Amir faisait tous ses efforts pour lui témoigner son respect et ne jamais interrompre ses attentions pour elle, inventant et faisant à son intention des choses inouïes : ainsi il fit pour elle, pendant qu'il [lui] était [encore] subordonné, un [petit] palais d'argent auquel il consacra beaucoup de temps et de grosses sommes, qui était une chose extraordinaire et plus belle que ce qu'on avait jamais vu; on l'exposa en dehors de la demeure d'Ibn Aboû 'Amir à

(1) Cette expression toute moderne me paraît ici être le sens de الامانات, car on sait qu'à ce moment, tout comme ailleurs et à d'autres époques, l'or servit à l'Espagne pour acheter des défections en Afrique (cf. *Mus. d'Esp.*, III, 127).

l'admiration du public, qui se pâma à ce spectacle et qui en causa longtemps. En un mot, il régnait en maître absolu dans le cœur de cette femme, qui de son côté lui adressait des preuves multiples d'estime et s'inquiétait tant de lui que l'opinion publique s'occupa du penchant qu'elle manifestait en sa faveur. El-Hakam dit un jour à un de ses affidés : « Par quels habiles procédés ce garçon attire-t-il toutes mes femmes, que leur cœur lui appartienne ? Elles ont beau être entourées de tout le luxe du monde, elles n'apprécient que les cadeaux venant de lui, ne goûtent que ce qu'il apporte. C'est un sorcier savant ou un serviteur bien entendu ! Mais j'ai peur pour ce qu'il a entre les mains ! » [**P. 269**] Le khalife reçut des délations, et le favori fut accusé d'avoir rapidement dissipé les sommes qui, avant lui, étaient immobilisées à la Monnaie. El-Hakam, voulant s'assurer qu'elles étaient intactes, ordonna qu'elles lui fussent représentées ; Ibn Aboû ʿAmir, qui en avait dépensé une grande partie, feignit un grand empressement à obéir, mais se précipita chez son intime ami le vizir Ibn Hodeyr pour lui en demander le prêt et ainsi combler le déficit. Le vizir y consentit, et l'argent qu'il lui fit aussitôt porter prit la place de celui qui manquait à la Monnaie. Tout soupçon fut ainsi écarté, et El-Hakam, regardant comme mensongers les bruits qui étaient parvenus jusqu'à lui, ne fit qu'admirer davantage le fonctionnaire soupçonné et le confirma dans sa situation. Ibn Aboû ʿAmir rendit aussitôt l'argent prêté par son ami, resta attaché à El-Hakam et figura au nombre de ses ministres.

Vers la fin de son règne, ce prince se préoccupa des affaires du littoral africain et des détachements de troupes qu'il avait à y expédier pour combattre les Idrîsides

et autres ennemis ; il voyait en effet d'un œil chagrin les sommes qu'il devait dépenser de ce côté. Il nomma donc Ibn Aboû ʿAmir grand-kâdi de cette région et en fit l'inspecteur général de l'armée, avec mission de veiller à toutes les affaires importantes la concernant. Le nouvel inspecteur se rendit à son poste, où ses services furent appréciés et où il se trouva en contact avec les principaux officiers et avec les cheykhs et chefs de tribus. Ce fut cette affaire qui le mit [véritablement] en lumière, et après son retour il ne cessa de déployer toute son habileté et de croître en influence. Cela ne l'empêchait pas cependant de se rendre matin et soir chez Djaʿfar ben ʿOthmân Moçh'afi, qui était le principal vizir, de le fréquenter et de faire montre de fidélité.

Dans la nuit du samedi au dimanche 3 ramadân [*lisez* çafar] 366 (1er oct. 976), El-Hakam el-Mostançir billâh mourut des suites de sa maladie qui ne lui laissa aucun répit et pendant laquelle le pouvoir fut exercé par Djaʿfar ben ʿOthmân.

Khalifat de Hichâm ben el-Hakam ben 'Abd er-Rahmân en-Nâçir, et pouvoir de la dynastie 'Amiride.

Ce prince, dont la généalogie est connue par ce que nous avons dit de son père et de son aïeul, avait pour prénom Aboû'l-Welid et pour surnom El-Mo'ayyed billâh. Sa mère était une esclave concubine, Çobh' la Basque, que son maître El-Hakam appelait Djaʿfar, [**P. 270**] et qui, habile chanteuse, exerçait sur lui une grande influence (1); elle mourut pendant le règne de son fils Hichâm. Le serment de fidélité fut prêté à celui-ci, qui

(1) Sur cette femme, voir ci-dessus, p. 389; cf. *Mus. d'Esp.*, III, 133.

était l'héritier désigné par El-Hakam, le lundi 4 çafar 366 (2 oct. 976); il avait alors onze ans et huit mois. Déposé le mercredi 16 djomâda II 399 (15 fév. 1009), son premier règne, antérieur à la période de troubles, fut de trente-trois ans quatre mois et dix jours; son second règne fut de deux ans et dix mois, soit un total de trente-six ans deux mois et dix jours. Il était blond, avait les yeux bleu foncé et à large prunelle, les joues minces, la barbe rougeâtre, le corps bien fait et les jambes courtes; il était porté à la dévotion et à la vie retirée, s'adonnait à la lecture du Koran et à l'étude des sciences [religieuses], et distribuait d'abondantes aumônes aux gens pieux frappés par la maladie ou l'indigence.

Ses kâdis furent Mohammed ben es-Selîm, qu'il trouva en place à la mort de son père et qu'il confirma dans ce poste; Aboû Bekr [Mohammed ben Yabk'a] ben Zerb (1), puis Mohammed ben Yahya Temîmi, connu sous le nom d'Ibn Bert'âl (2), etc.

La devise de son sceau était « Hichâm ben el-Hakam cherche son refuge en Dieu ». Celui qui dressa l'acte de prestation du serment de fidélité fut son intendant, chef du second corps de la *chorta*, directeur de la Monnaie et des successions, Aboû 'Amir Mohammed ben Aboû 'Amir, après que le grand-kâdi Mohammed ben Ish'âk

(1) A ce kâdi, mort en 381, Ibn Faradhi consacre un article (n° 1361), de même que Dhabbi (n° 325) et Ibn Farhoun (ms 5032 de Paris, f. 115).

(2) Ibn Faradhi parle de lui (n° 1388). Les trois vers cités par Makkari (II, 304) sont probablement du même kâdi, bien qu'il y soit prénommé « Aboû Dja'far », tandis que le nôtre est « Aboû 'Abd Allâh ». Le kâdi avait un frère, connu également sous le nom d'Ibn Bertâl (Ibn Faradhi, n° 449); un autre Ibn Bertâl, grand-père maternel du célèbre Almanzor, s'appelait Yahya ben Zakariyyâ (*Notices*, p. 152: infrà, p. 426.



ben es-Selîm l'eut recueilli de la bouche de ceux qui assistaient à l'audience, oncles et cousins paternels, vizirs, employés de divers grades du palais, principaux Koreychites et notables de la ville.

Le samedi 10 çafar 366 (7 oct. 976), sixième jour de l'avènement de Hichâm, ce prince confia le poste de chambellan (*hâdjib*) au vizir favori de son père, Aboû'l-Hasan Djaʿfar ben ʿOthmân Moçh'afi ; le même jour, il appela du commandement du deuxième corps de la *chorta* au poste de vizir Mohammed ben Aboû ʿAmir, et le donna comme collègue à Djaʿfar pour participer à l'administration du royaume ; mais Mohammed prit le pas sur Djaʿfar et se lança vers le but avec une vitesse qui laissa son rival loin en arrière.

[**P. 271**] Aboû'l-Hasan Djaʿfar ben ʿOthmân ben Naçr ben Fawz ben ʿAbd Allâh ben Koseyla K'aysi était bien vu d'El-Hakam el-Mostançir, dont il était un vieux et intime camarade, ce qui avait pour première origine le fait que son père ʿOthmân ben Naçr (1) avait été le professeur d'El-Hakam pendant l'enfance de celui-ci. Ce prince l'attacha à son service du vivant de son propre père En-Nâçir, en fit son secrétaire, puis lui donna de l'avancement, le fit nommer commandant du second corps de la *chorta* et inspecteur dans plusieurs gouvernements et cantons. Trois jours après son avènement au khalifat, il le nomma vizir, le fit passer au secrétariat particulier et ensuite joignit à cette dernière charge celle du secrétariat supérieur, tandis qu'il nommait ses fils à des gouvernements importants. Djaʿfar ben ʿOthmân

(1) Quelques lignes lui sont consacrées par Ibn el-Faradhi (nº 896), qui lui attribue une généalogie un peu différente de celle qui figure dans notre texte ; cf. aussi *Notices*, p. 141.

figure parmi les bons poètes espagnols; il a pratiqué divers genres, la louange, la description, l'ode, et partout s'est placé au premier rang par sa finesse, sa faculté d'invention et le fini de ses vers. Nous avons cité plus haut deux de ses impromptus, et on en pourrait citer d'autres.

Au dire d'Ibn Bessâm (1), "Dja'far ben 'Othmân atteignit le point extrême, et pendant un long temps put réaliser ses désirs. Rameau provenant d'un arbre jusqu'alors dépourvu de notoriété et de gloire, ce fut de l'aurore au soir de sa vie qu'il grandit; bien que sans antécédents, il s'éleva et monta à un rang peu en rapport avec celui de sa famille; toujours à la hauteur de la situation et toujours poursuivant son ascension, il arriva à briller à l'horizon du khalifat, et alors, comme ivre d'un vin nouveau, il s'enleva dans un allègre essor vers le khalifat même. Devenu chambellan de l'Imâm, sa sagesse fit crever ce nuage, et il obtint ainsi ce que l'on sait, en tendant des lacs et des filets pour réaliser ses désirs; il acquit et thésaurisa, dépréciant et méprisant autrui. Mohammed ben Aboû 'Amir, alors que son étoile était sous l'horizon [**P. 272**] et que le secret de son avenir était encore caché, rechercha la bienveillance du ministre sans qu'aucun accueil répondît à ses efforts, sans

(1) Aboû'l-Hasan 'Ali ben Bessâm est l'auteur de la *Dhâkhira fi mehâsin ahl el-djezîra*, anthologie poético-historique à la rédaction fort boursouflée, dont trois volumes, sur quatre qui la composent, sont parvenus jusqu'à nous (*J. As.*, fév. 1861 ; Pons, *Ensayo*, n° 171 ; Dozy, *Loci de Abbad.*, III, 38 ; Cat. des mss arabes de Paris, n°s 3321-23 ; Cat. des mss d'Alger, n° 1615, 2°, etc.). Le passage cité n'est pas d'Ibn Bessâm, ainsi que l'a fait remarquer Dozy, mais d'Ibn Khâkân (voir le texte, qui présente des variantes, du *Matmah*, éd. Cstp., p. 4 ; cf. Makkari, I, 261 et 389).

pouvoir, dans le parterre de sa puissance, prendre ni cueillir aucune des fleurs qu'il espérait. Moçh'afi, chargé de l'administration de l'Espagne, parcourait un vaste hippodrome de félicité et s'abreuvait à même le bassin rempli de l'eau potable du pouvoir. Lettré de premier ordre et ayant le don de rimer facilement les beaux faits, voici entre autres choses ce que, pour divertir et égayer ses contemporains, il écrivit quand sa Selma ou sa So'âd (1) excitait sa bonne humeur" :

[*Tawîl*] Mon cœur doit avoir plusieurs gardiens pour surveiller ton œil, et des chagrins divers rongent mes flancs (2). Mon corps a beau être usé par la main de la passion, ton amour est un rameau toujours frais que garde mon cœur (3).

"Un matin que, tout plein des ardeurs de l'ivresse, provoquant le monde à lui répondre, humant le liquide d'une lèvre familière et en aspirant le parfum, alors que le suprême pouvoir lui lançait de morbides regards amoureux et que dans cet état — car de quel diadème la félicité ornait-elle son front! — il réalisait l'impossi-

---

(1) L'auteur fait probablement allusion à Selma bent Sa'îd ben Khâlid, dont la mort provoqua les regrets versifiés de son mari Welîd ben Yezîd (*Aghâni*, index). Une chanteuse dont les charmes ont inspiré deux poètes, s'appelait So'âd (*ibid.*), mais ce nom me paraît plutôt rappeler celui qui figure dans le poème appelé *Bânat So'âd*. Il se peut d'ailleurs que ces noms soient employés dans un sens tout à fait général : c'est ainsi que le poète Aboûl'-Welîd Moslim chante Zeyneb et Asmâ, comme d'autres parlent de So'âda, de Salma ou de Hind (*Mostatref*, trad. Rat, II, 442, 465, 468, 470, etc.).

(2) Le texte comporte un double sens intraduisible.

(3) Ces deux vers figurent également dans le *Matmah*, p. 5; voir aussi Makkari (I, 262 et 390; éd. Boulak, I, 188 et 277), et les *Notices*, p. 145.

ble, il se mit à décrire la couleur du vin et ce que, au repentir près, il en savait". Voici ces vers[1] :

[*Kâmil*] Ce liquide jaune qui scintille dans la bouteille s'insinue, une fois versé, dans le corps comme un serpent à la morsure cuisante. Comme le temps se riait de sa beauté, il a, pour échapper à ses regards, pris un vêtement parfaitement lumineux; il se dérobe ainsi à la vue de ceux qui l'absorbent, et qui trouvent, dirait-on, la satiété dans un vase vide.

"Il resta dans sa situation de chambellan, ne cessant de se rendre aux appels de la fortune, tandis que les grands, l'esprit troublé par sa haute situation, restaient confondus devant la réalisation de son bonheur. Sans interruption il resta ceint du baudrier du khalifat, traitant successivement les affaires les plus épineuses jusqu'au jour où, par la mort d'El-Hakam, sa situation bien assise fut ébranlée, que les épreuves fondirent sur lui, que la mauvaise fortune lança contre lui des flèches bien dirigées, que l'indolence l'envahit, que les pointes et les épines se précipitèrent vers lui, que les plaies se succédèrent les unes aux autres et que des misères qui comptent l'assaillirent. Le pouvoir alors passa à El-Mançoûr, qui le fit aussi sien que [**P. 273**] le libéral se rapproche de son frère le généreux[2], qui domina cette situation

---

(1) On retrouve encore ces vers dans les *Notices*, p. 144; Makkari, I, 390, ou éd. Boulak, I, 277 et 282; *Matmah*, p. 5.

(2) J'ai tâché de rendre par un à-peu-près le sens des deux mots *Yezîd* et *el-Ghamr*, qui peuvent aussi être employés comme noms d'homme. Je n'ai en effet rien trouvé qui autorise à croire qu'ils figurent, dans ce style amphigourique dont le cliquetis et l'allitération des mots font toute la valeur, autrement qu'avec leur signification primitive. Le fond de tout ce passage se trouve résumé en trois lignes in Merrâkechi, *Hist. des Almoh.*, p. 20.

de la même manière que, autrefois, ʿAmr était devenu trop grand pour porter son collier [1]; il se ceignit de ce baudrier [2] et en monopolisa l'usage à l'exclusion des autres grands personnages. Déjà favorisé par un bonheur remarquable, mais depuis longtemps insuffisant à son gré, il s'attaqua à Moçh'afi, qui avait excité sa colère, le perdit et le dépouilla de toute influence, lui rendit le mal qu'il lui avait fait et lui serra la gorge de toutes façons, lui fit flamber les côtes de tristesse et le dépouilla de tous ses trésors et réserves, lui détruisit ce qu'il gardait et le bourra, Dieu sait comme! pour ses actes blâmables. Le vaincu passa ainsi des années dans le défilé de l'adversité et la consomption du chagrin, El-Mançoûr le traînant à sa suite dans ses expéditions et le retenant prisonnier entre les griffes ou dans le gosier de la gêne; malgré ses efforts pour se concilier ou adoucir son vainqueur, il n'y avait réellement pour lui ni espoir ni encouragement. Cela dura jusqu'au moment où le soleil de ses jours se coucha, où son âme s'exhala sous les morsures des épreuves: il fut mis à mort en prison, et l'heure marquée par Dieu l'atteignit prématurément".

DÉBUTS D'EL-MANÇOUR MOHAMMED BEN ABOU ʿAMIR.

Aboû ʿAmir Mohammed était fils d'Aboû Hafç ʿAbd Allâh ben Mohammed ben ʿAbd Allâh ben ʿAmir ben

(1) Dans ce passage, qui forme la moitié d'un vers *tawîl*, il est fait allusion à ʿAmr ben ʿAdi, à qui son oncle Djodheyma parla ainsi (voir C. de Perceval, *Essai*..., II, 22, et les auteurs qu'il cite; Hariri-de Sacy, p. 436; Meydani, II, 319). Au mot traduit par *collier*, Cherichi donne le sens de « vêtement d'enfant dépourvu de poche ».

(2) Je conserve la leçon بذلك du ms, corrigée en بتلك par Dozy; ce membre de phrase ne figure ni dans le *Matmah* ni dans Makkari.



Aboû ʿAmir Mohammed ben el-Welîd ben Yezîd ben ʿAbd el-Melik (1). Ce dernier était arrivé en Espagne avec Târik ; c'était un homme de marque parmi les siens et qui joua un rôle important dans la conquête. Il a été cité par le poète Mohammed ben Hoseyn (2), qui était versé dans l'histoire de l'Espagne, et qui dit, dans une des pièces consacrées par lui à louer El-Mançoûr :

[*Tawîl*] De tous ennemis tu détruis la tribu, de toute victoire tu as le mérite. Tu descends bien d''Abd el-Melik, que signalent la prise et le pillage de Carteya (3) ! Aboû Merwân y prélevait l'impôt pendant que ton ancêtre la saisissait d'une main qui a pour qualité héréditaire de frapper d'estoc et de taille. S'il est survenu en pays infidèle d'autres victoires après la sienne, c'est à toi que la récompense en est due.

[**P. 274**] Son aïeul ʿAbd el-Melik, arrivé en Espagne avec Târik, s'établit dès le début de la conquête à Algéziras, où il devint le chef des habitants et où il laissa de nombreux descendants. A plusieurs reprises, ceux-ci acquirent de la considération et de l'autorité ; plusieurs d'entre eux se rendirent à Cordoue auprès des khalifes, notamment Aboû ʿAmir Mohammed ben el-Welîd, qui donna son nom à toute la famille, et dont le fils ʿAmir se fit ensuite remarquer, car il fit son chemin à la cour, devint gouverneur de diverses provinces et mourut à Cordoue. [Le sultan] Mohammed fit graver son nom sur

---

(1) Sur cette généalogie, voir des détails, principalement tirés de notre texte, in *Mus. d'Esp.*, III, 114.

(2) Aboû 'Abd Allâh Mohammed ben Hoseyn ben Mohammed Tobni, + 395, est l'objet d'articles dans la *Çila*, n° 1188 ; Dhabbi, n° 84 ; Ibn Faradhi, n° 1404.

(3) Cf. ci-dessus, p. 14, et *Notices*, p. 152.

les monnaies et le fit inscrire sur les étendards. Aboû H'afç ᶜAbd Allâh, père de Mohammed el-Mançoûr, était un homme religieux vivant à l'écart du monde et ne fréquentant pas la cour, qui étudia les traditions et pratiqua la prescription divine [du pèlerinage] ; il mourut, à son retour, à Tripoli de Barbarie (1). Il était devenu parent par alliance des Temîmites connus à Cordoue sous le nom de Benoû Bert'âl, par suite de son mariage avec Boreyha bent Yahya ben Zakariyyâ, qui lui donna deux enfants, Aboû ᶜAmir el-Mançoûr et Yahya. La mère d'ᶜAbd Allâh, père d'El-Mançoûr, était fille du vizir Yahya ben Ishâk (2), qui fut à la fois vizir et médecin d'En-Nâçir li-dîn Allâh.

Quant au dit Mohammed, il avait reçu une bonne éducation, avait un talent qui s'imposait et le désignait pour le premier rang. Il suivit d'abord la voie de la magistrature, marchant ainsi sur les traces de ses oncles paternels et maternels; il commença dans sa jeunesse par étudier les traditions et la littérature et prendre note des expressions de choix sous la direction d'Aboû ᶜAli Baghdâdi (3) et d'Aboû Bekr ben el-K'oûtiyya (4), étudia les traditions avec Aboû Bekr ben Moᶜâwiya Korachi (5),

---

(1) Des articles lui sont consacrés par Makkari, I, 904, et le *Tekmila*, n° 1251.

(2) Le nom de ce personnage, en tant qu'auteur de livres de médecine, est rappelé par Makkari (II, 119) et par Dhabbi (n° 1460). Ibn Aboû 'Oçaybi'a lui a également consacré un article (t. II, p. 43, éd. Boulak).

(3) Autrement nommé Kâli, ci-dessus, p. 413.

(4) Il est dit un mot de ce savant par Dhabbi (n° 1518; cf. n° 223; mais Ibn Khallikân parle de lui plus longuement, t. III, p. 79; cf. *Matmah*, p. 58). Trois frères sont connus sous le nom d'Ibn el-Koûtiyya; celui dont il s'agit ici est Mohammed ben 'Abd el-'Azîz, + 367 (ms 2327 de Paris, f. 131 v°).

(5) Mohammed ben Mo'âwiya, connu sous le nom d'Ibn el-Ahmar,

celui qui a le mieux redit les traditions de Nesâ'i, et avec d'autres grands maitres orientaux. Il arriva ainsi à un talent qui, ses antécédents et la chance aidant, le rapprocha d'El-Hakam el-Mostançir : ce prince lui accorda sa faveur et l'employa dans les affaires de confiance les plus importantes et de diverses natures. Grâce à ses efforts, Mohammed sut toujours se tirer convenablement d'affaire et se montra à la hauteur de outes les tâches qui lui furent confiées.

El-Hakam, qui étudiait avec beaucoup de soin la science des pronostics, s'imaginait rencontrer dans Ibn Aboû ʿAmir la plupart des conditions de race et de ville d'origine requises d'un futur usurpateur, et trouvait que cet originaire d'Algéziras avait la paume des mains jaune (1). Quand il faisait cette remarque aux courtisans et qu'on lui disait de ne pas s'en préoccuper, il répondait : « S'il avait une blessure à la tête, tous les signes caractéristiques seraient réunis en lui ! » [**P. 275**] Or Dieu voulut que, postérieurement à la mort d'El-Hakam, Mohammed reçut cette blessure à la tête par le fait de Ghâlib Nâçiri, de sorte que le signalement fut complet. El-Hakam savait aussi sous quelle influence se trouvait le lieu où fut bâtie [plus tard] Ez-Zâhira, et ce pronostic était redouté par les princes Omeyyades. Or ce fut par El-Hakam que cette circonstance vint au jour, car ses recherches lui apprirent qu'il s'agissait d'Alech, écrit par un *e*, lieu

---

+ 358, étudia les traditions avec Ahmed ben ʿAli ben Choʿayb Nesâ'i, + 303, et introduisit le recueil *Sonen* de ce dernier en Espagne (Dhabbi, n° 271 ; Ibn el-Faradhi, n° 1287 ; cf. Makkari, où il est cité sous l'un et l'autre des noms par lesquels il est connu).

(1) D'après une autre prophétie, l'usurpation devait se produire quand la succession ne s'opérerait pas en ligne directe (Makkari, II, 59).

situé à l'ouest de Cordoue et appelé à devenir le siège de la royauté. Il donna en conséquence l'ordre à son *hâdjib* Dja'far de s'y transporter aussitôt pour y commencer la construction d'une ville, dans le désir de bénéficier de l'avantage attaché à cet heureux augure et de ne pas laisser échapper des mains de son fils l'autorité suprême. Des sommes considérables furent même dépensées dans cette entreprise. Or, par un merveilleux concours de circonstances, Mohammed ben Aboû 'Amir, alors jeune, besogneux et inconnu, se trouva figurer parmi ceux qui veillaient à la direction des travaux. Gloire à Celui qui donne le pouvoir à qui il veut !

Le hasard apprit ensuite à El-Hakam que l'endroit visé était situé ailleurs et à l'est de Cordoue. Son homme de confiance, Mohammed ben Naçr ben Khâlid, envoyé par lui à l'effet de le reconnaître, arriva à Menzil Aboû Bedr, connu sous le nom d'Aloch, écrit par un *o*, et y trouva une vieille femme qui lui confirma en ces termes que tel était bien le but de ses recherches : « Nous avons autrefois ouï dire qu'ici sera fondée une ville, et que c'est auprès de ce puits que s'installera le prince qui doit y régner ». Mohammed ben Naçr reporta ce témoignage positif à son maître, et pas bien longtemps après, Ibn Aboû 'Amir éleva une ville en cet endroit et eut soin de s'installer auprès du puits, dans l'espoir que la prophétie se réaliserait à son profit. En effet, il était plein de confiance dans la prompte transmission du pouvoir souverain entre ses mains et n'avait aucun doute que cela ne se réalisât, car il était arrivé à connaître les prophéties qui étaient entre les mains d'El-Hakam, et il sut ensuite comment elles étaient confirmées par le dire positif de la vieille.

D'autre part, El-Hakam ne cessa pas de promouvoir et de distinguer Mohammed, puis Hichâm fut reconnu comme héritier présomptif. Alors l'autorité d'El-Mançoûr continua de croître à cause de son intimité avec ce jeune prince et de la considération dont il jouissait auprès de la mère de celui-ci : le peuple s'adressait à lui et affluait à sa porte ; il y trouvait une large hospitalité, un accueil généreux, une facilité d'accès, un agrément de caractère qui lui firent oublier les ministres antérieurs. Son influence s'élargit ainsi dans de grandes proportions, sa porte était toujours encombrée, son hôtel à Roçâfa reçut des agrandissements, il prit comme secrétaires les hommes les plus importants, s'entoura des personnages les plus distingués; il tint table ouverte [**P. 276**] pour ceux qui fréquentaient chez lui, mais son ambition n'était pas encore satisfaite. Pendant toute cette période il fréquentait lui-même chez Djaʿfar ben ʿOthmân Moçh'afi, à la porte de qui il se rendait soir et matin et dont il recherchait l'intimité.

Pendant qu'El-Hakam souffrait sans interruption de sa paralysie, ce fut Djaʿfar qui exerça l'autorité ; puis, la mort du khalife ayant causé un grand émoi, Mohammed ben Aboû ʿAmir conseilla à Djaʿfar de faire monter à cheval l'héritier désigné Hichâm et de le promener le jour même [1] au milieu des troupes pour intimider les opposants. Conformément à cet avis, Hichâm fit une sortie qui est restée célèbre et où Ibn Aboû ʿAmir, après lui avoir fait revêtir un vêtement de soie et laine (*khazz*), marcha devant lui et le présenta aux principaux fonc-

(1) On a vu que la mort d'El-Hakam arriva le 3 çafar (p. 385, cf. 418, et *Mus. d'Esp.*, II, 133, n. 3) ; on voit un peu plus bas que cette promenade solennelle est du 10 de ce mois.

tionnaires. Ce jour-là, 10 çafar 366 (8 oct. 976), Hichâm abolit l'impôt dont l'huile était frappée à Cordoue, et la disparition de cette charge impopulaire excita la plus grande joie; on en fit remonter le mérite à Ibn Aboû ʿAmir, qui, disait-on, avait conseillé cette mesure, et on lui en sut beaucoup de gré. L'ambition poussait toujours cet homme, la chance le sollicitait, le sort le favorisait, son habileté ne se démentait pas, "et il parvint enfin à exercer le pouvoir khalifal, à en écarter ceux qui y avaient la haute main; il administra de la manière la plus personnelle, régit toutes choses de façon supérieure; grâce à lui tout fut mis en ordre dans les provinces, par lui les routes restèrent sûres; sur nul chemin il n'y eut rien à redouter, toutes les caravanes connurent le bonheur". Il provoqua aussi la chute de Djaʿfar Moçh'afi et le traita comme il lui plut.

Le premier des rouages de l'Etat auquel il s'attaqua fut celui des Slaves, qui, servant au palais, mais régnant en maîtres, constituaient l'élément le plus brillant et le plus intime de la défense de l'empire. Les khalifes avaient eu à cœur de les réunir en grand nombre; En-Nâçir, puis El-Hakam avaient fait d'eux leurs intimes, si bien que sous ce dernier il avait été commis par eux des excès honteux sur lesquels ce prince avait fermé les yeux, bien que d'une manière générale il fût partisan de la justice et réprimât la violence : « Ce sont pour nous, disait-il, des gens sûrs et à qui l'on peut se fier pour surveiller le harem; le peuple doit donc se montrer tolérant à leur égard et les traiter avec douceur; il n'aura alors à redouter aucun méfait de leur part, [**P. 277**] car il ne nous est pas possible d'intervenir à chaque instant contre eux [1]. »

(1) Ce passage, relatif au rôle des Slaves, est reproduit in *Mus. d'Esp.* (III, 134).

A la mort d'El-Hakam, les Slaves, formant le groupe le plus important et le plus audacieux, croyaient que personne ne pourrait l'emporter sur eux et que l'empire serait dans leurs mains. Ils étaient au nombre de plus de mille eunuques, et l'on peut ainsi juger de la foule qui gravitait autour d'eux. Le principal était Fâ'ïk', connu sous le nom de Niz'âmi, grand-maître de la garde-robe et des manufactures (*tirâz*), qui avait pour second son camarade Djawdher, grand-orfèvre et grand-fauconnier; l'un et l'autre commandaient, en dehors du palais, le corps des gardes non eunuques. Sitôt après la mort d'El-Hakam, il arriva entre ces deux chefs et le chambellan Dja'far Moçh'afi ce que voici. Comme le khalife était malade depuis longtemps et qu'il y avait des hauts et des bas dans son état de santé, l'instant précis de sa mort échappa au vizir Dja'far et aux autres ministres, et ne fut d'abord connu que des deux eunuques qui l'approchaient constamment [1]. Ceux-ci prirent leurs précautions pour cacher l'évènement, firent garder le palais et se consultèrent; ils résolurent de transmettre le pouvoir à El-Moghîra, fils d'En-Nâçir et frère du khalife défunt, car ils craignaient qu'il ne périclitât entre les mains de Hichâm tant à cause de sa jeunesse que du faible goût du peuple pour son avènement, — mais en lui imposant d'assurer sa succession à son neveu Hichâm. De la sorte Moghîra, qu'ils auraient fait khalife, devenait leur obligé, ils restaient fidèles à leur maître défunt en attendant l'arrivée de son fils à l'âge d'homme, et l'autorité restait tout de même dans leurs mains. Le plan était bien imaginé, mais il eût fallu que Dieu en permît la réalisation.

(1) On trouve dans Makkari (ii, 59) le récit par Ibn Hayyân des péripéties consécutives à la mort d'El-Hakam.

Les choses étant ainsi convenues, Djawdher dit à Fâ'ik': « Il nous faut maintenant faire venir le chambellan Dja'far pour lui trancher la tête, et tout ira bien. — Quoi, frère ! (1) s'écria Fâ'ik', tu veux tuer le secrétaire de notre maître, l'un de nos cheykhs, sans qu'il ait rien fait pour mériter la mort ! Peut-être bien ne fera-t-il aucune opposition à nos projets et n'aurons-nous pas à débuter par une effusion de sang ? » Ils firent en conséquence venir Dja'far, lui annoncèrent la mort du prince et le mirent au courant du plan qu'ils avaient conçu : « C'est là certes, répondit Dja'far, le projet le meilleur et le plus convenable ; c'est à vous de commander, moi et d'autres nous vous appuyerons. Réalisez ce que vous voulez, mais en vous assurant du consentement des grands pour éviter toute opposition. Quant à moi, je vais me rendre à la porte du palais que je garderai en personne, et où vous me ferez parvenir les ordres qu'il vous plaira. » Il les quitta pour aller garder la porte, [**P. 278**] et convoqua ses amis Hâchemites, tels que Ziyâd ben Aflah', client d'El-Hakam, K'âsim ben Mohammed, Mohammed ben Aboû 'Amir, Hichâm ben Mohammed ben 'Othmân et autres personnages analogues. Il fit aussi venir les Benoû Berzâl, qui étaient de tout le *djond* ceux sur qui il pouvait le plus compter, ainsi que les autres principaux officiers du *djond*, de sorte qu'il constitua avec ces divers éléments des forces suffisantes pour lui permettre d'agir. Il fit part à ses amis de la mort du khalife et du projet des

(1) Les Arabes s'interpellent couramment ainsi quand ils sont entre eux, et sans qu'il soit fait allusion à une parenté naturelle ou autre, comme semble le croire Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 136 n.). On peut voir d'ailleurs, sur l'usage de ce mot, les remarques d'Ismâ'il Hakki dans son commentaire ad Koran, XXIV, 60 (t. IV, p. 162 l. 23 de l'éd. imprimée).

Slaves de ne pas respecter le serment de fidélité prêté à Hichâm; il leur adressa des paroles d'encouragement et continua en ces termes : « En maintenant la transmission du pouvoir en faveur de Hichâm, nous n'aurons rien à redouter pour notre sécurité personnelle et l'autorité sera entre nos mains; si Moghîra l'emporte, il nous enlèvera nos situations respectives et cherchera à satisfaire ses haines. » Ses auditeurs lui conseillant d'exécuter Moghîra avant que celui-ci connût la mort d'El-Hakam, il reconnut la nécessité de ce meurtre et se rangea à leur avis; mais ils se rejetèrent cette tâche les uns sur les autres et chacun recula devant son accomplissement. Alors Mohammed ben Aboû 'Amir s'avançant parla ainsi : « Amis, je crains que votre affaire ne se gâte; puisque tous nous appuyons le chef que voici », — il voulait dire Dja'far — « il ne faut pas que nous lui fussions opposition. C'est moi qui, s'il m'en charge, vais remplir cette mission à votre place; quant à vous, soyez tranquilles! » Cette proposition plut à Dja'far et aux autres, et on lui confia cette besogne en lui disant : « C'est toi qui es le plus qualifié pour cette importante affaire à raison de ton intimité avec le khalife Hichâm et du rang que tu occupes à la cour. » Dja'far en conséquence le fit partir avec un escadron formé des principaux du *djond* qui avaient sa confiance.

MEURTRE DE MOGHIRA BEN 'ABD ER-RAHMAN EN-NAÇIR.

Ibn Aboû 'Amir montant aussitôt à cheval avec le kâïd Bedr, client d'En-Nâçir, et cent gardes du corps, se rendit à l'hôtel de Moghîra. Il posta ces derniers à la porte, fit cerner la demeure par d'autres troupes et fit irruption chez ce prince, qu'il trouva tranquille et n'ayant

fait aucuns préparatifs de défense : il lui annonça la mort de son frère El-Hakam et l'avènement de Hichâm, ajoutant que les vizirs craignaient de l'opposition de sa part et l'avaient chargé, lui Mohammed, de savoir à quoi s'en tenir. Moghîra, d'abord terrifié, [**P. 279**] reprit ensuite courage et manifesta sa joie de l'avènement de son neveu : « Dis aux vizirs, ajouta-t-il, que je ne demande qu'à obéir et à tenir le serment que j'ai prêté à Hichâm ; exigez d'ailleurs de moi toutes les garanties que vous voudrez ! » Puis il chercha à attendrir Ibn Aboû ʿAmir, le conjurant au nom de Dieu de respecter sa vie et de revenir sur ses projets homicides, si bien que Mohammed, pris de pitié, écrivit à Djaʿfar pour lui annoncer la sincérité des dispositions du prince, l'état de calme et de confiance où il l'avait trouvé, et demandant de l'épargner. Djaʿfar lui répondit en le gourmandant de ces retards et l'invitant à accomplir sa besogne : « Tu nous en as fait accroire sur ton compte, lui disait-il ; fais ce que tu dois, ou bien va-t-en, et nous enverrons quelqu'un pour te remplacer ! » Mohammed, ainsi piqué au jeu, remit ce billet au prince et se retira ; puis il fit entrer les soldats, qui étranglèrent Moghîra dans son propre salon et suspendirent son cadavre dans un cabinet contigu, comme s'il s'était suicidé. Tout cela se passa sous les yeux des femmes de la victime. Les meurtriers annoncèrent ensuite que le malheureux s'était pendu parce qu'ils voulaient le forcer à se rendre auprès de son neveu. Ainsi périt ce prince, alors âgé de vingt-sept ans. Alors Mohammed, pour cacher ce qui s'était passé, ordonna d'enterrer le cadavre dans le salon et fit fermer les portes, pour que les gens de l'hôtel préservassent ainsi les enfants et les biens du défunt.

Il se rendit alors auprès de Djaʿfar, à qui il rapporta ce qui venait de se passer. Le ministre, tranquillisé, fit asseoir Mohammed à côté de lui et lui exprima sa reconnaissance. Mais Djawdher et Fâ'ik' apprirent bientôt le sort de Moghîra ; ils en restèrent stupéfaits, et le regret les prit : « Je t'avais bien prévenu, dit le premier — beaucoup plus astucieux — au second, mais tu n'as pas voulu m'écouter ! » Néanmoins ils se rendirent l'un et l'autre auprès de Djaʿfar, et lui manifestèrent leur satisfaction de ce qu'il avait fait, en s'excusant du plan qu'ils avaient eux-mêmes formé : « Dans notre trouble, nous n'avions pas songé à ce que Dieu t'a inspiré ; puisse Dieu te rendre en bien ce que tu as fait pour le fils de notre maître, pour l'Etat et pour les musulmans ! » Il leur répondit de son côté par quelques paroles de satisfaction.

Pendant quelques jours, Djaʿfar fut entièrement absorbé par les soins de l'intronisation, mais ses sentiments pour les Slaves ne le laissaient pas digérer tranquillement, et ceux-ci également avaient le cœur étreint de haine.

[**P. 280**] Dans la matinée du lundi 4 çafar 366 (2 oct. 976), Djaʿfar avait fait installer Hichâm ben el-Hakam sur le trône à l'effet de recevoir la prestation de serment. C'était Ibn Aboû ʿAmir qui procédait à l'appel, et il n'y eut pas deux personnes qui se refusèrent au serment. Ce fut pour lui un résultat qui produisit un grand effet ; on se redit la chose, sa situation et son influence grandirent et son nom se répandit partout.

LES SLAVES ET IBN ABOU ʿAMIR.

Comme un certain froid commençait à régner entre Djaʿfar et les Slaves, ceux-ci se tinrent à l'écart de celui-

là et se montrèrent peu favorablement disposés pour le gouvernement de Hichâm, de sorte que Djaʿfar prit toutes les précautions nécessaires. Les espions qu'il avait mis en campagne lui apprirent que Djawdher et Fâ'ik' travaillaient contre le gouvernement et entretenaient des intelligences secrètes avec ceux des chefs des gardes du corps et des guerriers qui dépendaient d'eux. Comme la Porte de Fer servait à ces allées et venues, le chambellan la fit murer, et l'on ne put plus entrer au palais que par la Porte d'Es-Sodda, ce qui arrêta les Slaves dans leurs méchants projets et les mit sous sa surveillance. Il résolut en outre de détacher des deux chefs slaves, avec le concours de Mohammed ben Aboû ʿAmir, les gardes du corps non-eunuques, et envoya secrètement celui-ci à ceux d'entre eux sur qui il voulait agir. Mohammed put ainsi attacher à sa fortune cinq cents d'entre eux, ce qui augmenta d'autant sa force et son autorité; il assura le logement et la solde à ses nouvelles recrues. Les Benoû Berzâl embrassèrent également le parti de ce chef et se mirent sous ses ordres, de sorte que, par la réunion de ces deux groupes, il se trouva à la tête de forces supérieures à celles de ses ennemis; tout le *djond* le suivit également, et dès lors il n'eut plus à compter avec les Slaves.

Dans cette situation, Djawdher demanda au khalife l'autorisation de rentrer chez lui et de se retirer du service. Il comptait bien sur un refus, mais il fut fait droit à sa requête. Alors ses compagnons proférèrent des menaces et se répandirent en de longs discours. Le plus violent d'entre eux était Dorri, son sous-ordre, qui se signalait par sa turbulence et sa sottise. Pour le mettre à la raison et se débarrasser de lui, Ibn Aboû ʿAmir, à

l'instigation de Dja'far, fit dire secrètement aux habitants de Baëza qui vivaient sur les terres de Dorri de porter plainte contre lui et ses intendants, leur promettant qu'on prononcerait contre lui et qu'ils n'auraient plus à souffrir de ses violences. Leur plainte fut aussitôt déposée, et le chambellan soumit l'affaire au prince; mais déjà Ibn Aboû 'Amir [**P. 281**] avait préparé les voies contre lui, et un rescrit ordonna la confrontation de Dorri et des plaignants à l'effet d'examiner ces réclamations. Dorri fut appelé à l'hôtel du vizirat; mais quand il arriva à la porte et qu'il vit les soldats rassemblés dans l'intérieur, il comprit ce qu'il avait à redouter et voulut se retirer. Ibn Aboû 'Amir l'en empêcha et le saisit; ils se colletèrent, et Dorri prit son adversaire par la barbe. Alors Mohammed appela à lui les soldats présents; les Espagnols respectèrent Dorri, mais les Benoû Berzâl répondirent aussitôt à cet appel et se jetèrent sur Dorri, qu'ils frappèrent. Un coup de plat de sabre lui fit perdre connaissance, et il fut aussitôt emporté chez lui, où la nuit même il fut achevé. Fâ'ik' et plusieurs des principaux Slaves reçurent l'ordre de se retirer dans leurs demeures et de n'en pas sortir; ils obéirent, et la puissance des Slaves se trouva ainsi brisée. Ibn Aboû 'Amir s'appliqua à leur faire rendre gorge et leur extorqua des sommes considérables. Quant à Fâ'ik', il fut envoyé dans les îles orientales [Baléares], et il y mourut.

Le poète Sa'îd de Santarem (1) parle en ces termes de leur expulsion du palais :

---

(1) Ce poète, dont j'ai vainement cherché le nom ailleurs, est probablement le Sa'îd ben 'Abd Allâh à qui Dhabbi consacre une mention d'une ligne et demie (n° 804).

[*Sari*'] Du palais de l'Imâm de la direction ont été chassés tous les eunuques hautains et violents, d'entre lesquels ceux que nous avons vus ont dit : « Ne touchez à l'esclave qu'après en avoir touché d'autres [1] ». Alors le dos du roi s'est trouvé allégé, bien allégé de ce poids manifeste. L'eau de la science s'est mise à découler de sa face depuis qu'il a écarté leur épais vinaigre, et dans son palais il a assidûment fréquenté l'hippodrome (des affaires) en compagnie du vizir éminent et pur.

Après s'être débarrassé de ces eunuques, Dja'far confia le soin du palais et du harem à Sokr, l'un d'entre eux; il les calma, les maintint dans la soumission et obtint leur obéissance jusqu'au jour où leur chef Djawdher excita leurs ressentiments lors du mouvement qu'il méditait [2].

Après avoir réglé la question des Slaves, Ibn Aboû 'Amir s'occupa d'arriver au commandement de l'armée et d'avoir, à l'exclusion de tous autres, la direction de la guerre sainte. L'ennemi en effet parcourait sans relâche les possessions musulmanes, toujours à l'affût d'un bon coup, [**P. 282**] et cet état de choses l'indignait. Il suggéra donc au chambellan d'armer et d'équiper une armée et d'en offrir la direction à tous les grands. Comme aucun n'osait accepter cette responsabilité, Ibn Aboû 'Amir s'empressa de se présenter, mais en réclamant la liberté de choisir les guerriers qui marcheraient avec lui, ainsi que cent mille dinars. L'un des assistants s'étant alors

---

(1) La fin de ce vers, peut-être corrompue, est restée inintelligible à Dozy, à Fleischer et à de Goeje ; elle semble signifier que l'esclave ou le mercenaire, en sa qualité d'instrument, est le dernier de ceux qui ont à être maltraités. Je lis الشاكرى pour الشاكرى.

(2) Allusion à ce qui est raconté in *Mus. d'Esp.*, III, 172.

récrié sur l'énormité de cette somme : « Prends-en le double, dit Mohammed, pars et tires-en bon parti ! » Mais son contradicteur se déroba, et Mohammed reçut le commandement des troupes et l'argent qu'il réclamait.

PREMIÈRE CAMPAGNE DE MOHAMMED BEN ABOU ᶜAMIR. — Le 3 redjeb 366 (25 fév. 977), il se mit en marche pour la Frontière septentrionale et alla camper sous les murs de la forteresse d'El-H'amma [Los Baños, autrefois Balneos], en Galice, dont il entreprit le siège (1). Il se rendit maître du faubourg et y fit des prisonniers et du butin, avec lesquels il regagna Cordoue au bout de cinquante-trois jours. Ce succès y excita une grande joie ; quant à l'armée, il s'était acquis tout son dévoûment, car sa grande générosité, son extrême affabilité, sa large hospitalité lui avaient attiré l'amour et l'affection de tous ; grâce aux libéralités qu'il avait prodiguées aux soldats, il pouvait compter sur eux pour arriver à ce qu'il cherchait et réaliser ses espérances.

DÉCLIN DE L'AUTORITÉ DU CHAMBELLAN DJAᶜFAR. — Quand Mohammed se vit arrivé à une haute et solide situation, il eut recours à la ruse et à l'habileté pour provoquer la chute de Djaᶜfar et rester seul maître du pouvoir. Il ne trouva pas de procédé plus sûr que de s'assurer le concours du vizir Aboû Temmâm Ghâlib Nâçiri, gouverneur de Médinaceli et de la Frontière citérieure, le principal de tous les clients, reconnu comme le chevalier de l'Espagne et avec qui personne ne pouvait être mis en balance. Or il régnait entre lui et Djaᶜfar des sentiments d'hostilité et de rivalité ; dès le début du

(1) Voir *Mus. d'Esp.*, III, 148 et s.

règne de Hichâm, dans la première année même, les dispositions de Ghâlib, qui avait vu prendre la première place par Djaʿfar, n'étaient pas bien nettes : il s'était évidemment montré impuissant à repousser les attaques des chrétiens, et l'on pouvait craindre qu'il ne passât à une révolte ouverte. L'avis d'Ibn Aboû ʿAmir fut de le ramener à de meilleures dispositions par le respect de ses droits, et il ne cessait de le défendre et de le servir dans l'intérieur du palais, auprès de la princesse mère de Hichâm et des autres femmes du harem, [**P. 283**] si bien qu'il arriva à ce qu'il cherchait à l'effet d'obtenir son concours pour provoquer la perte de Djaʿfar Moçh'afi. Ghâlib fut nommé *dhoû'l-wizârateyn,* et il lui fut adressé une lettre khalifale d'investiture avec l'ordre d'entreprendre les expéditions militaires de concert avec Ibn Aboû ʿAmir, celui-ci commandant le contingent de la capitale tandis que Ghâlib dirigerait le contingent de la frontière.

Seconde campagne d'Ibn Abou ʿAmir. — Mohammed se mit en campagne pour l'expédition d'été le jour de la Rupture du jeûne de 366 (23 mai 977) et rallia Ghâlib à Madrid. Il toucha le point sensible du cœur de celui-ci en lui parlant d'une action commune contre Moçh'afi, et l'entente s'établit entre eux sur ce terrain. Les prévenances que montra Mohammed pour Ghâlib pendant toute cette expédition conquirent entièrement le cœur de ce dernier, et ils opérèrent toujours ensemble. Le fort de Mola (1) fut conquis, et les musulmans y firent

(1) « Il paraît que cet endroit n'existe plus » (*Mus. d'Esp,*, III, 155). Edrisi cite deux fois la localité du même nom qui se trouve près de Murcie. Le *Merâcid* (III, 176) mentionne Moulès موليس dans la région de Tolède, mais il ne semble pas qu'il puisse être ici question de ce lieu.

un énorme butin et de nombreux prisonniers. La plus grande part du succès revenait à Ghâlib, qui le reporta cependant sur Ibn Aboû ʿAmir et qui, le quittant pour retourner dans son gouvernement, non sans avoir insisté sur leur entente contre son ennemi Djaʿfar, lui dit au moment des adieux : « Cette victoire va porter ton nom bien haut et te procurer une grande renommée, et la joie qu'ils vont en ressentir là-bas ne leur permettra pas de voir ce qu'il y a au fond de ce que tu demanderas. Eh bien! ne sors pas du palais sans avoir fait destituer le fils de Djaʿfar et t'être fait donner sa place de préfet de la ville! » Mohammed promit de mettre cet avis à profit.

Ghâlib adressa au khalife Hichâm une lettre où il retraçait la grande part prise par Mohammed à l'expédition, lui en attribuait tout le mal et les efforts, et la reconnaissance qu'il lui en manifestait fut pour son ami une excellente recommandation auprès du khalife. Quand ensuite Mohammed rentra à Cordoue en traînant à sa suite le butin et les prisonniers qu'il avait faits, il s'était concilié tous les cœurs, des grands comme des petits, qui reconnurent en lui le talent doublé de la chance ; sa renommée s'étendit, il éclipsa Djaʿfar et les autres, et il se mit à saper le pouvoir du premier ministre. Dès le jour de son arrivée, un ordre du khalife enleva à Mohammed ben Djaʿfar ben ʿOthmân la préfecture de la ville [**P. 284**] et l'attribua à Ibn Aboû ʿAmir, qui se dirigea sur le champ, vêtu de la robe d'honneur dont il lui avait été fait don, vers l'hôtel attribué à ces fonctions. Djaʿfar, d'ailleurs, ignorait tout, et son fils, qui siégeait en pompe dans la salle d'audience à l'arrivée de son successeur, dut lui céder la place et se retirer suivi de sa monture (?).

Ibn Aboû ʿAmir se trouva ainsi dominer la cour par son commandement de la *chorta*, l'armée par sa situation de général, le palais par la faveur dont il jouissait auprès des femmes. Il était plus fort que Djaʿfar, qu'il dépassait de toute son habileté et à qui il ne resta plus que la plus faible part du pouvoir.

L'administration de la ville par Mohammed fit oublier aux habitants tous les plus distingués et habiles de ses prédécesseurs. On était avant lui très malheureux, obligé de veiller toute la nuit pour se garder et ayant plus à redouter les entreprises des malfaiteurs que les habitants de la frontière n'avaient à supporter les attaques de l'ennemi. Mais Dieu fit cesser tout cela par l'arrivée au pouvoir de Mohammed, qui déploya son talent et s'abstint des pratiques attribuées à son prédécesseur, le fils de Djaʿfar : il refusa d'écouter aucune recommandation et frappa sans pitié tous les malfaiteurs quelconques, si bien que le mal cessa et que les habitants recouvrèrent la sécurité. L'assurance des malfaiteurs reposait sur des protections qu'ils trouvaient jusque dans l'entourage du prince, et Mohammed surprit cette complicité jusque chez un de ses fils : il le fit venir dans la salle de la *chorta* et lui fit appliquer de vigoureux coups de fouet, qui eurent la mort pour résultat. Aussi l'ordre le plus parfait régna-t-il de son temps. Il choisit ensuite pour lui succéder en qualité de préfet son cousin paternel ʿAmr ben ʿAbdallâh ben Aboû ʿAmir, qui traita de la même manière, et plus sévèrement encore, les malfaiteurs.

Djaʿfar écrivit à Ghâlib pour solliciter son amitié et se le concilier en lui demandant de donner en mariage sa fille à son propre fils. L'accord se rétablit entre eux et

le contrat de mariage était dressé, quand ces pourparlers furent connus d'Ibn Aboû ʿAmir. Celui-ci alors écrivit à Ghâlib pour lui rappeler ses promesses ; il fit en outre intervenir les membres de la famille royale, [**P. 285**] qui lui écrivirent pour provoquer la rupture de l'alliance projetée, et Ghâlib, se retournant alors du côté d'Ibn Aboû ʿAmir, rompit le contrat existant et donna sa fille Asmâ à Ibn Aboû ʿAmir lui-même, dont elle devint [ultérieurement] la femme la plus honorée.

Après la conclusion du contrat de mariage, le ministre partit en guerre.

Troisième campagne d'Ibn Abou ʿAmir. — Il se dirigea vers Tolède le 1er çafar 367 (18 sept. 977), et après avoir opéré sa jonction avec son beau-père Ghâlib, qu'il traita avec beaucoup de respect, il remit sur pied leur bonne entente d'autrefois. Ils firent campagne ensemble, conquirent le château-fort d'El-Mâl et celui de Revenga (?) (1) et se rendirent maîtres des faubourgs de Salamanque. Ibn Aboû ʿAmir retourna alors à Cordoue en emmenant le butin, les captifs et un grand nombre de têtes de chrétiens, trente-quatre jours après son départ. Le khalife le combla de louanges, lui accorda le titre de *dhoû'l-wizârateyn,* le mettant ainsi sur la même ligne que Ghâlib, et éleva son traitement mensuel à quatre-vingts dinars, c'est à dire au même chiffre que celui du chambellan.

Le khalife alors invita Ghâlib à amener à Cordoue sa fille Asmâ pour la remettre à Mohammed, et à son arrivée le combla d'honneurs. La promenade nuptiale d'As-

(1) J'ignore quelles localités représentent ces deux noms, dont le second est en partie dépourvu de points diacritiques, et, partant, d'une prononciation très douteuse. La lecture *Revenga* m'est suggérée par M. E. Saavedra.

mâ eut lieu, avec une pompe et une magnificence dont il fallait aller loin pour retrouver l'équivalent, dans la nuit du jour de l'an ; le départ eut lieu du palais, et c'était le khalife lui-même avec les dames du palais qui s'était chargé de l'organisation. Cette Asmâ était douée d'une éclatante beauté et avait l'esprit cultivé ; elle resta toujours très considérée de son mari, qui la garda jusqu'à la fin de ses jours (1).

Le khalife donna le titre de chambellan à Mohammed(2), qui partagea ces fonctions avec Dja'far.

Ce prince fit ensuite sentir sa colère à Dja'far ben 'Othmân Moçh'afi et lui enleva ses fonctions de chambellan le lundi 13 cha'bân 367 (26 mars 978); il le fit arrêter, lui, ses enfants et son neveu Hichâm, leur enleva tous leurs emplois, fit mettre tous leurs biens sous séquestre, et des amendes leur furent imposées. Ibn Aboû 'Amir sut, en leur réclamant des comptes, confisquer tous leurs biens, les déshonorer et les accabler de maux, si bien qu'il les réduisit à rien. Il fit immédiatement mettre à mort, dans la prison où il était enfermé, Hichâm, fils du frère de Dja'far(3), qui était, de toute la famille d''Othmân, son ennemi le plus acharné, et le cadavre de la victime fut rendu aux siens. [**P. 286**]

---

(1) Sur ce mariage, voir également Makkari, II, 62. Il est parlé d'Asmâ dans le t. III de la *Tekmila* (voir la notice de ce volume par M. Codera, *Boletin de la R. Ac.*, XXXII, p. 101).

(2) Tel est le sens que semble bien comporter le pronom affixe employé dans notre texte. Ailleurs il est parlé de l'attribution de ce titre à Ghâlib (*Mus. d'Esp.*, III, 161, d'après Ibn el-Abbâr, *Notices*, p. 142). Or, d'après ce dernier auteur, El-Mançour, né en 328 et mort en 392, à 65 ou 66 ans, resta *hâdjib* pendant 25 ans (*Notices*, p. 150-151, et 153).

(3) Hichâm ben Mohammed ben 'Othmân était général en chef de la cavalerie et vizir (*Notices*, p. 142; Dozy, *Recherches*, 3e éd., II, 237).

Pendant plusieurs années Dja'far resta dans la même situation malheureuse, tantôt en liberté et tantôt en prison. On cite de lui ces vers où il cherche à attendrir Ibn Aboû 'Amir[1] :

[*Motak'ârib*] Que Dieu te pardonne! Ta miséricorde ne peut-elle accorder un pardon même tardif? Si j'ai, sans préméditation, commis une grande faute, ta puissance est pourtant plus grande et plus haute. N'as-tu pas vu déjà un serviteur outrepassant ses droits, mais un maître pardonnant, un homme juste marchant droit? Il est maints coupables qui, ayant éprouvé ton indulgence, sont revenus et ont réparé leurs fautes. Pardonne-moi, l'Eternel aussi te pardonnera ; il te gardera et te sauvera de la perdition!

Dja'far ben 'Othmân se montra dans son malheur le plus mou des hommes, le plus dénué de respect de soi-même, le plus attaché à la vie. Il en vint même, poussé qu'il était par le désir de vivre, à solliciter Ibn Aboû 'Amir pour lui offrir de servir de professeur à ses deux fils 'Abd Allâh et 'Abd el-Melik. Mais son heureux rival répondit : « Il veut me faire passer pour un sot et nuire à ma réputation : autrefois on m'a vu en quémandeur à sa porte, et aujourd'hui on le verrait en professeur dans mon vestibule ! »

Ibn Aboû 'Amir fit ensuite rechercher avec soin tout ce qu'on lui reprochait et fit éplucher ses comptes; il le fit comparaître au palais khalifal par devant l'assemblée des vizirs pour y être procédé à l'examen contradictoire des abus de confiance qui lui étaient imputés. Des audiences de ce genre eurent lieu à plusieurs reprises et, la

(1) Ces vers se retrouvent aussi dans le *Matmah* (p. 6) et dans Makkari (I, 391).

dernière fois que l'ex-chambellan s'y rendit, sous la surveillance de Wâthik le geôlier, il était rudoyé et poussé par son gardien, car le chagrin et l'âge l'avaient affaibli et alourdissaient son pas : « Doucement, mon fils — lui disait-il — tu arriveras à ce que tu désires ; que je voudrais que la mort puisse s'acheter ! Mais Dieu y a mis un prix trop élevé. » Il arriva ainsi à la salle d'audience, où les vizirs avaient déjà pris place, et il s'assit tout au bout sans saluer. Aussitôt le vizir Mohammed ben H'afç ben Djâbir, l'un des fidèles d'Ibn Aboû ʿAmir, s'avançant vers lui, l'interpella grossièrement, le traita d'ignorant et lui reprocha [**P. 287**] de n'avoir pas même salué. Djaʿfar se détourna d'abord sans lui répondre, mais comme l'autre continuait de plus belle, il prononça ces mots : « C'est toi qui ignores les égards que tu me dois, et tu reproches à celui qui les connait de les ignorer ; non seulement tu oublies les bienfaits, mais tu manques à celui à qui tu les dois ! » Ibn Djâbir, d'abord troublé par cette répartie, reprit : « Voilà bien le mensonge en personne ! Et où sont donc les grands bienfaits que je te dois ? Est-ce ceci, cela ou cela encore ? » Et il énuméra diverses choses : « Non, dit le vieillard, tout cela n'est pas connu ; ce qui l'est, c'est que mon intercession auprès du feu khalife, alors qu'il te reconnut coupable de t'être approprié telle somme, t'a valu de n'avoir pas la main coupée. » Comme Ibn Djâbir persistait à nier, Djaʿfar s'écria : « Au nom de Dieu, je conjure quiconque a connaissance de ce que j'ai dit, de parler ! » Le vizir Ibn ʿAyyâch, prenant la parole, répondit : « Oui, Aboû'l-Hasan, il y a du vrai dans ce que tu as dit ; mais il eût mieux valu pour toi ne rien dire. — Cet homme, dit Djaʿfar, m'a poussé à bout, et c'est ainsi que j'ai parlé ! »

Alors le vizir Mohammed ben Djahwar, s'avançant vers Ibn Djâbir, lui dit : « Ne sais-tu donc pas que celui qui est l'objet de la colère du prince ne doit pas saluer les amis de celui-ci ? En effet, s'ils répondent, ils blessent le prince en adressant à son ennemi un souhait de sécurité ; s'ils ne répondent pas, ils manquent à leur devoir envers Dieu, qui commande de rendre le salut. Ce qu'il y a donc de mieux à faire c'est de s'abstenir de saluer, et c'est ce que n'ignore pas Aboû'l-Hasan. » Ibn Djâbir resta tout confus, tandis que le visage de Dja'far s'épanouit.

On se mit ensuite à l'examiner de nouveau pour tirer de lui de l'argent, et il répondit : « Je le jure devant Dieu, j'ai perdu tout ce que j'avais de biens acquis ou héréditaires ; vous pourriez me couper en morceaux que vous ne pourriez plus tirer de moi un dirhem ! » On le remmena alors à la prison criminelle d'Ez-Zahrâ ; ce fut la dernière fois qu'on le vit.

"Alors que, emprisonné par El-Mançoûr, il était envahi et accablé par les soucis, il composa les vers que voici, où il gémit sur lui-même et établit la compensation entre les malheurs présents et le bonheur passé" (1) :

[**P. 288** ; *Motak'ârib*] Je rends la pareille à la fortune telle qu'elle se présente, comme fait mon âme à ses propres soupirs : qu'un soupir s'exhalant la déchire, et elle le cache à ceux qui l'entourent ! Qu'un coup du sort me frappe, et c'est de ma poitrine que je lui couvre la tête !

---

(1) Ces vers se retrouvent, avec des variantes, dans Makkari (Leyde, I, 391 ; Boulak, I, 278), dans la *Hollat* (p. 146), dans Dhabbi (p. 240) et dans le *Matmah* (p. 5). Je lis dans le premier vers اجازى, que je trouve partout sauf dans Dhabbi, qui porte اجارى, c'est à dire la leçon à laquelle Dozy s'est, sans explication, rallié dans ses *Corrections* ; dans le second, je lis شقيها avec le *Matmah*.

Voici encore de jolis vers où il parle de son changement de fortune et tâche d'échapper à la tristesse qui le minait [1] :

[*Tawîl*] J'ai opposé la patience à la fortune devenue contraire ; et mon âme, que j'ai forcée à la constance, la pratique désormais. Quelle merveille que de voir mon cœur si patient, mon âme, autrefois si glorieuse, maintenant humiliée ! Mon âme n'est plus que là où la met le gardien ; ses aspirations restent à l'état de désirs, et si elle n'en a pas elle jouit du calme. Glorieuse comme elle était autrefois, elle s'est faite humble en me voyant supporter l'abaissement : « Meurs considérée, lui ai-je dit, car la fortune, autrefois favorable, s'est détournée de nous ».

Au sujet de sa mort en prison, voici ce qu'il y a de certain. Lorsqu'on le fit incarcérer, il fit ses derniers adieux à sa famille et à ses enfants en disant : « Voilà le moment, que j'attendais depuis quarante ans, où la prière va être exaucée ! » Et comme on lui demandait ce qu'il voulait dire, il répondit : « Sous le règne d'En-Nâçir, une plainte fut déposée contre un homme à qui l'on en voulait, et ce fut moi qui instruisis l'affaire ; le résultat en fut sa condamnation au fouet, la perte de ses biens et une longue détention. Une nuit je vis en rêve quelqu'un qui me disait : « Rends la liberté à un tel ! Sa prière contre toi a été exaucée, et elle s'accomplira sans que tu puisses y échapper. » Je me réveillai plein de frayeur et, faisant venir cet homme, je lui demandai de me soustraire à l'effet de cette menace. Il refusa, et comme je le conjurais de me dire quelle prière il avait faite à mon sujet, il me dit : « Oui, j'ai demandé au Seigneur de te

(1) Ces vers figurent aussi dans le *Matmah*, p. 4.

faire mourir dans le plus étroit cachot, comme celui où tu m'as retenu si longtemps ! » Je compris alors que sa prière devait s'accomplir, et je fus saisi de remords, mais trop tard. Je fis rendre cet homme à la liberté, mais depuis lors j'ai toujours attendu la réalisation de cette menace. »

A la suite de son dernier interrogatoire, il ne resta emprisonné que peu de jours, mais ce fut son cadavre qui sortit pour être remis à sa famille. Il fut, dit-on, étranglé dans la chambre dite Chambre des puces, qui faisait partie de la prison ; d'après une autre version, on lui fit boire un breuvage empoisonné.

Voici ce que raconte Mohammed ben Ismâ'îl, secrétaire d'El-Mançoûr [1] : « Je me rendis à Ez-Zahrâ avec Mohammed ben Maslama pour opérer la remise du cadavre de Dja'far à sa famille et à ses enfants et pour assister à l'inhumation. [P. 289] J'examinai le cadavre, qui ne portait aucun signe particulier, et n'était couvert que par un vieux vêtement appartenant à l'un des portiers et jeté par lui sur le corps. Un laveur mandé par Mohammed ben Maslama procéda au lavage, je l'affirme, sur le vantail arraché à une porte de la prison, tandis que je réfléchissais aux vicissitudes de la fortune. Nous accompagnâmes le brancard jusqu'à la fosse, n'ayant avec nous que l'imâm de la mosquée appelé pour dire les dernières prières et sans que personne osât lever les yeux sur le convoi. Je vis là un fait dont aucun chercheur d'avertissements n'a ouï le semblable, tel qu'on ne peut ni voir ni entendre. Au temps de sa toute-puissance, je me plaçai un jour sur son passage pour lui remettre une

(1) Le passage qui suit figure aussi dans Makkari (II, 63).

requête qui lui était personnellement destinée; mais je ne pus en vérité arriver par aucun moyen à m'approcher de lui, tant son cortège était nombreux, tant on se pressait autour de lui; le peuple, pour le voir et le saluer, encombrait les places et les rues, si bien que je dus remettre ma requête à l'un de ses secrétaires placés sur les flancs du cortège pour recevoir les placets, et je me retirai tout suffoqué de ce spectacle. Pas bien longtemps après, El-Mançoûr lui fit sentir le poids de sa colère : il l'emprisonna et le traîna à sa suite dans ses expéditions en le traitant sans aucun ménagement. Une nuit, il m'arriva en Galice de me trouver auprès de sa tente dans un campement où El-Mançoûr avait défendu d'allumer aucun feu pour que sa présence ne fût pas ainsi décelée à l'ennemi. J'atteste avoir vu ʿOthmân, fils de ce malheureux, lui donner un mélange d'eau et de farine pour soutenir ses forces défaillantes et l'empêcher de rendre l'âme, car il n'avait ni provisions ni argent pour s'en procurer". J'entendis alors Djaʿfar dire ces vers (1) :

[*Tawîl*] Examinant le cours des évènements, toujours je les ai vus chercher à atteindre l'homme généreux. [**P. 290**] Il s'est écoulé des jours qui ont suivi leur cours régulier et dont je ne perdrai jamais le souvenir, période où la mauvaise fortune nous épargnant nous a donné sérénité et joie, nuits où la destinée, ignorante de notre demeure, ne nous a pas vus frappés par le malheur. Toute cette vie ne voit que nuages déversant partout tantôt le bonheur et tantôt l'adversité ! »

(2) "Entre autres choses qui servirent Ibn Aboû ʿAmir

(1) Ils figurent aussi dans le *Matmah* (p. 6) et dans Makkari (II, 63).

(2) Le passage qui suit est extrait du *Matmah* (p. 7) et a été aussi reproduit par Makkari (I, 274).

contre Dja'far ben 'Othmân, il faut compter la sympathie qu'il inspirait aux vizirs, le goût qu'ils avaient pour lui de préférence à son adversaire, les efforts qu'ils firent pour le pousser, l'attachement qu'ils lui témoignèrent, qui, pour n'être pas le dévoûment aveugle de l'Arabe à sa tribu, provenait de ce que leur préféré avait des ancêtres fonctionnaires; eux-mêmes marchaient ainsi sur les traces de leurs pères et empêchaient que leur noblesse fût vilipendée, suivaient la voie tracée et une coutume excellente; les descendants observaient cette règle avec un fanatisme religieux et employaient ainsi le meilleur moyen de sauvegarder leurs situations respectives, car à leur avis un *tâbi'* (successeur) ne devait de la sorte pas arriver au sommet ni être porteur de l'étendard. Quand El-Mostançir prit en gré Dja'far ben 'Othmân, l'employa à son service et l'éleva dans sa faveur, ces ministres envièrent et blâmèrent le nouveau-venu, ils l'attaquèrent de toutes les manières. Les plus prompts à manifester leurs sympathies pour El-Mançoûr et leur haine pour Dja'far, à s'éloigner du second pour se rapprocher du premier, furent les familles d'Aboû 'Abda, de Choheyd, de Djahwar et de Fot'ays, qui occupaient alors les principales fonctions et emplois et qui étaient le plus en vue; elles favorisèrent et aidèrent Ibn Aboû 'Amir, suscitèrent au contraire des difficultés à Moçh'afi; elles fortifièrent l'édifice de sa fortune et menèrent sa grandeur jusqu'à l'élément même qui la constituait, jusqu'à ce qu'il atteignît le but de ses espoirs et qu'il eût complètement réalisé tous ses souhaits. Pendant que ces causes concouraient en faveur d'Ibn Aboû 'Amir, Dja'far ployait sous la fortune [**P. 291**] et ne pouvait douter de l'adversité et du déclin de son pouvoir. Il renonça à lutter

contre Mohammed et à administrer de concert avec lui; on cessa de se rendre soir et matin auprès de lui et l'on afflua chez Ibn Aboû ʿAmir; son cortège se réduisit, son étoile se précipita du ciel de la puissance. Son rival, toujours poursuivant ses efforts contre lui, l'effaça et (à son gré) l'obscurcit ou l'éclaira".

Djaʿfar a dit :

[*Kâmil*] Ne te fie pas à la fortune, car elle nous ménage plus d'une vicissitude ! Elle m'a fait redouter des lions mêmes, puis c'est moi qu'elle a fait trembler devant le renard. Quelle honte, quelle humiliation pour un homme de cœur de devoir toujours implorer un être vil ! (1).

Il prononça ces vers quand, amené par devant l'assemblée des vizirs pour rendre ses comptes, il était poussé et rudoyé par le geôlier Wâthik' et qu'il lui dit : « Doucement, Wâthik', tu obtiendras ce que tu veux, tu verras ce que tu désires » ; ce que nous avons raconté déjà.

Ibn Abou ʿAmir se rend complètement maitre du pouvoir. — A la suite du meurtre de Djaʿfar, Ibn Aboû ʿAmir, resté seul, songea à atteindre la dernière étape, c'est à dire à étendre la main sur le prince et à le confiner, de manière à rester maître suprême de toutes les affaires de l'Etat et de la dynastie. Il suivit la même voie que les émirs Deylémites qui, en Orient, avaient su devenir les maîtres des khalifes Abbasides, et travailla à rendre son pouvoir héréditaire. Modifiant les usages suivis par les khalifes Omeyyades, il commença à attirer toute l'autorité à soi, à modeler le gouvernement à

(1) Ces vers ont été traduits in *Mus. d'Esp.* (III, 164) ; on les retrouve dans le *Matmah* (p. 7), dans Makkari (I, 275) et dans les *Notices* (p. 147).

son image. Cela l'amena... [*déchirure partielle de deux lignes*] ... le repos au mouvement...

Ses conseillers dans toutes les affaires se mirent à agir d'une façon incorrecte et à ne pas les traiter comme il fallait [1]. Plus d'une fois il lui arriva de laisser aux plus importants d'entre eux toute liberté d'avis : ils lui conseillaient comme ils savaient et lui disaient la règle qu'ils jugeaient bonne, mais il ne les suivait pas, marchait dans la voie où il s'était engagé, continuait son chemin, affrontait les dangers dont il se rendait compte, et l'on restait surpris des bons résultats qu'il obtenait. Voici comment s'exprime El-Fath' ben Khâk'ân [2] : [**P. 292**] « "Être unique, plus glorieux que ceux qui avaient le pas sur lui, l'employaient et usaient de ses services, c'est lui qui, plus qu'eux, avait des armes agissantes, un esprit aiguisé, une grandeur parfaite, un pouvoir absolu. Sa situation devint ce que l'on sait, et ce résultat jeta le trouble dans les intelligences, car il y avait du miracle dans son succès et dans le fait, pour lui parti de si loin, de se tant rapprocher du trône. Tout brillant de l'éclat d'un haut pouvoir, il se montra modeste et magnanime ; il se mut, et l'étoile directrice luisit, il régna, et nul drapeau ennemi ne flotta sur son territoire, et cela après être resté dans l'obscurité à supporter étranglement et suffocation, après une pénible attente où il eut à lutter avec l'insomnie et les veilles, ce qui dura jusqu'au jour où, les promesses à lui faites

(1) Le texte incorrect et incomplet de cette phrase ne donne qu'un sens douteux.

(2) Le passage qui suit manque dans le *Matmah*, mais Makkari lui attribue la même origine (I, 263 ; éd. Boulak, I, 189). On retrouve aussi chez ce dernier auteur un tableau d'ensemble du gouvernement d'El-Mançour (I, 258 ; voir également Dhabbi, n° 242).



se réalisant, le sort contraire laissa la place à la félicité. Il exerça alors le pouvoir khalifal, soumit ceux qui y avaient quelque prétention, administra d'une façon parfaite et fit sentir une main de fer dans les affaires d'importance. Grâce à lui l'ordre régna dans les provinces, les routes ne laissèrent rien à désirer, tous les chemins devinrent sûrs, toutes les caravanes voyagèrent tranquilles. Il régna en Espagne plus de vingt années, sans qu'on pût rien reprocher au bonheur du pays, sans qu'aucun bruit se fît entendre de quelque acte blâmable, et le royaume enveloppé d'éclat et d'une lumière d'aurore, respira un air ʿirâkien. Rien de plus digne de louanges que son règne, rien de mieux dirigé que les flèches lancées par sa puissance : il combattit les chrétiens été et hiver, atteignit son but tant en les repoussant qu'en les attaquant ; il pénétra dans ces régions et s'avança jusqu'à ce qu'il eût effrayé le lion du fourré ; sous ses drapeaux marchèrent les limiers des tribus, à leur ombre se vinrent ranger les épées brillantes et les lances sombres. Et lui cependant exigeait des vies sans marchander [**P. 293**] et dégaînait les glaives contre les prétentions diverses, livrant à la mort ceux qui ne s'attachaient ni ne se liaient au pouvoir, enlevant quiconque parmi eux se signalait par son éclat. Cela dura jusqu'au jour où il resta seul et unique maître, que ce qui s'était d'abord montré sauvage et farouche lui témoigna de l'obéissance, que l'Espagne et le littoral africain lui furent soumis et se groupèrent autour de lui comme faisaient les Koreych dans la Maison du conseil [1]. Il ne

(1) Le *dâr en-nedwa* était la maison commune dans laquelle se réunissaient les Koreychites pour traiter toutes les affaires publiques (C. de Perceval, *Essai*..., I, 237).

quitta pourtant pas le titre de *hâdjib* (chambellan) et ne cessa de prêter obéissance et hommage au khalife, démonstrations en désaccord avec la réalité, appellation que contredisaient les lieux où résidait la vraie autorité. Grâce à l'immigration des Berbères qu'il favorisa, il humilia les tribus d'Espagne et par eux rejeta dans l'ombre ces grands chefs, les combattit à l'aide de leurs rivaux dont il fit venir un très grand nombre, si bien que ces derniers devinrent maîtres et restèrent victorieux à la suite de la célèbre attaque qui laissa la plus grande partie de l'Espagne inculte et déserte, qui la remplit de loups et de fauves, qui la priva pour un temps de toute sécurité. De la sorte, lui et son fils El-Moz'affer marquèrent la fin du bonheur de l'Espagne, y constituèrent la limite de la joie et du plaisir. Ses campagnes sont restées célèbres et eurent l'éclat d'un glaive qui lance la foudre. Il était d'une noblesse sans tâche et descendait de Maʿâfir". Aussi s'en vante-t-il en ces termes (1) :

[*Tawîl*] J'ai affronté en personne, comme le doit faire un noble magnanime, les périls les plus graves, et je n'avais avec moi qu'un cœur vaillant, une lance excellente, un glaive poli et tranchant. Lançant au combat des troupes de guerriers, véritables lions qui heurtaient d'autres lions dans leurs repaires, j'ai en personne mené des chefs de toute sorte et combattu tant que j'ai trouvé à vaincre. Ce n'est pas un édifice nouveau que j'ai élevé, j'ai agrandi ce qu'avaient bâti ʿAbd el-Melik et ʿAmir. Nous avons par des prouesses rajeuni une noblesse que nous tenons du lointain Maʿâfir (2).

---

(1) On retrouve ces vers dans Makkari (I, 260, cf. 264 ; éd. Boulak, I,187 et 190), et dans les *Notices*, p. 152 ; trois d'entre eux sont traduits dans l'*Intr*. de Makkari, p. XXXVIII.

(2) Ces trois noms propres sont ceux d'ascendants du poète (ci-dessus, p. 425).



[**P. 294**] "Sa mère étant Temîmite, il se trouvait noble par l'une et l'autre ligne et pouvait se draper dans cette double origine". El-K'ast'alli a dit (1) :

[*Tawîl*] En lui se sont réunis, venant de Temîm et de Ya'rob, des soleils et des lunes brillant dans le ciel et provenant des Himyar, dont les mains ressemblent à des nuées qui déversent une eau fécondante, ou plutôt à de véritables mers.

"Il occupa divers emplois avant d'arriver au pouvoir souverain et fournit, en parlant du but suprême de sa vie, des signes (de sa destinée future), jusqu'au jour où ses prédictions se réalisèrent (2) et que son Aurore permit à la sienne de paraître (3). On fait à ce propos des récits merveilleux et dignes d'être remarqués. Il était lettré et distingué, savant en diverses sciences, et voici à ce propos des vers où il se souhaite l'empire en Egypte et au Hedjâz et demande la réalisation ultérieure de ces vœux" :

[*Khafîf*] L'ardent désir qu'a mon œil de voir Çafâ et la Station d'Abraham l'empêche de se livrer au sommeil. J'ai en Orient des créances sur des gens qui ont autorisé le sacrilège en ces lieux saints : qu'ils s'acquittent, et mes désirs seront satisfaits ; sinon leurs cous et leurs têtes en répon-

(1) Ce poète, + 421, s'appelle Aboû 'Omar Ahmed ben Mohammed ben Derrâdj (voir Ibn Khallikân, I, 120 ; *Çila*, n° 75 ; Dhabbi, n° 342 ; ms 2327 de Paris, f. 23 ; *Yetîmat ed-dahr*, I, 438, etc.). On retrouve les deux vers qui suivent dans Merrâkechi, *H. des Almohades*, p. 32 ; Dhabbi, p. 107 ; Makkari, I, 264 ; *Notices*, p. 152 ; ils font partie d'une pièce que la *Yetîma* a reproduite.

(2) Allusion à l'anecdote que rapporte Merrâkechi, p. 22 de la trad. fr., et qui figure in *Mus. d'Esp.*, III, 111.

(3) Jeu de mots sur Çobh' (Aurore).

dront ! On verra bientôt les cavaliers de Hichâm arriver dans leur course jusqu'au Nil et à la Syrie (1).

(2) En 368 (9 août 978), El-Mançoûr ben Aboû 'Amir fit construire son palais connu sous le nom d'Ez-Zâhira, alors que sa situation était prépondérante, que son brasier flamboyait de tout son éclat, que son indépendance était manifeste et que ses envieux étaient en nombre. Craignant de risquer sa vie plus longtemps dans le palais du prince et de s'y exposer à quelque embûche, il prit des précautions qui révélèrent à son maître ce qui lui était resté caché jusqu'alors, à savoir que le ministre était plus puissant que lui et renonçait à plus reconnaître sa suprématie. Il se haussa au rang des rois en se faisant bâtir un palais pour y résider et s'y installer avec sa famille et les siens, en faire le siège de son autorité et mettre ainsi le sceau à son pouvoir, y réunir ses esclaves et ses gardes. Il choisit comme emplacement le lieu, qu'il fit sien, appelé Ez-Zâhira, remarquable par des palais splendides, [**P. 295**] sur une pointe de la région s'avançant sur le grand fleuve de Cordoue, et y disposa et arrangea tout ce qu'on peut faire de plus extraordinaire. C'est en cette année qu'en commença l'édification, pour laquelle il fit venir des artistes et des ouvriers et amena des machines considérables, et il revêtit ainsi ces palais d'un éclat qui éblouissait les yeux. Il donna à cette ville de grandes proportions et se montra fort désireux de la voir largement se développer dans la plaine ; il

(1) On retrouve ces vers dans Makkari (I, 265 ; éd. Boulak, I, 190) et dans les *Notices*, p. 153.

(2) Le passage qui suit figure dans Makkari (I, 380), qui le croit, dit-il, tiré du *Matmah*, mais on ne le retrouve pas dans cet ouvrage.

donna une grande hauteur aux murailles, ne négligea rien pour égaliser les éminences et les dépressions de l'intérieur. La ville enfin put étaler ses larges dimensions dans le plus bref délai, car la plus grande partie en fut achevée en deux ans, et ce n'est pas là une des choses peu remarquables qu'on raconte".

En 370 (17 juil. 980), El-Mançoûr y déménagea "et s'y installa avec tous ceux qui lui tenaient de près ou de loin; il en fit sa résidence, la garnit de toutes ses armes, de ses biens et de ses affaires". Il y installa les diverses administrations et les finances, établit les greniers en dedans des murs, permit aux moulins de s'élever dans la plaine, "puis donna en fiefs les environs à ses ministres et à ses secrétaires, à ses officiers et à ses chambellans, de sorte qu'ils y élevèrent des hôtels importants, des palais considérables, sans négliger les parties intermédiaires constituant des propriétés de rapport et des pavillons bien établis. Il s'y installa des marchés fréquentés par de nombreuses caravanes, la population accourut à l'envi pour s'y fixer et y prendre ses quartiers à cause du voisinage du chef du pouvoir; on bâtit à qui mieux mieux alentour, si bien que les faubourgs rejoignirent ceux de Cordoue, et il se produisit un grand développement de la région dont le centre était occupé par le siège du pouvoir. Le khalife, privé de toute influence, n'était plus paré que d'un vain titre, et El-Mançoûr fit du khalifat un dessin qui s'efface. Ce fut là que le ministre tint conseil avec ses vizirs rangés hiérarchiquement et avec ses principaux officiers, là qu'il convoqua les fonctionnaires pour les affaires de service, à la porte de ces lieux qu'il plaça sa garde et établit un chef comme s'il s'agissait du siège du khalifat et [**P. 296**]

de la même façon que pour l'autorité suprême. Des ordres envoyés dans toutes les provinces d'Espagne et du littoral africain prescrivirent d'envoyer à Ez-Zâhira les revenus fournis par les impôts, imposèrent aux gouverneurs de s'y rendre, aux solliciteurs de s'y diriger, et des mesures furent prises pour que nul ne s'en détournât pour gagner la porte du palais khalifal. Ce fut là que se tranchèrent les affaires de toute sorte, là qu'affluèrent les gens venus de tous les côtés. Mohammed ben Aboû ʿAmir eut ainsi ce qu'il cherchait et vit ses désirs comblés : le palais du khalifat resta privé de tout visiteur, fut par son fait dépourvu de tout partisan dévoué. Alors il ferma la porte du palais du prince, tâcha que nulle nouvelle ne lui parvînt, y mit un de ses affidés pour garder cette demeure, y exercer de pleins pouvoirs, surveiller en son nom quiconque y entrerait et empêcher tout mouvement suspect à l'intérieur. Il plaça des gardes, des portiers, des sentinelles qui, la nuit, faisaient des rondes à tour de rôle, qui montaient jour et nuit une garde ininterrompue autour des gens du palais et surveillaient ostensiblement et secrètement tous leurs mouvements. Il avait déjà enlevé au khalife tout pouvoir administratif, et l'empêcha ainsi d'exercer aucun attribut de la royauté, Hichâm resta sans liberté et sans influence, son nom s'oublia, son intelligence faiblit, sa porte qu'on tenait fermée ne laissa plus pénétrer ses amis, nul, ni intime ni étranger, ne le vit plus, il n'y eut plus rien à craindre ou à espérer de lui, on ne connut plus de lui que son nom frappé sur la monnaie ou prononcé au prône. Son ministre l'avait supplanté, avait revêtu l'appareil royal, fait disparaître la pompe qui appartenait à son maître, apprit au peuple à se passer de lui et détourné de lui ses

désirs; grâce à ses manœuvres, les sujets le méconnurent, et il défendit de plus parler de lui".

L'autorité d'Ibn Aboû ʿAmir fut à son comble à partir du jour où il s'installa dans le palais d'Ez-Zâhira, et à mesure que le temps passa il ne négligea rien pour en embellir les constructions, "si bien que la perfection en fut complète et que la beauté n'en laissa rien à désirer tant comme bonté de construction et étendue d'emplacement, que comme pureté d'un air qui couvrait une surface (auparavant) peu saine, et comme transparence d'une atmosphère où le zéphyr était sans force, aussi bien que pour l'aspect florissant des jardins et des dehors réellement séduisants". C'est d'elle que Çâʿid le philologue a dit (1) :

[**P. 297** ; *Basît*] O roi El-Mançoûr, toi qui viens du Yémen et qui crées une race nouvelle et autre que celle dont tu descends, c'est en faisant une campagne fertile en morts polythéistes que tu dis de douces paroles aux lances et aux glaives. Ne vois-tu pas la source couler joyeuse sur le marbre, puis poursuivre son cours sur les sables qu'elle humecte et féconde ? C'est toi qui as provoqué son écoulement, grâce auquel les plantes florissantes se sont encore développées, de la même manière que tu as grandi et es devenu le chef des Arabes et des barbares. On dirait que dans ces plantes se trouvent des troupes aquatiques maladroitement couvertes de leurs armures et montrant cuirasses et boucliers ; des arbres vigoureux et variés les entourent, dont la frondaison

(1) Çâʿid ben Hasan Rabʿi Baghdâdi, + 417, était un littérateur et philologue qui devint l'un des favoris d'El-Mançoûr (voir *Çila*, nº 536; Dhabbi, nº 852, et p. 148; Ibn Khallikân, I, 632; Merrâkechi, *H. des Alm.*, p. 23 et s., lequel en fait un vizir du tout-puissant ministre; Makkari, notamment II, 52 et s. ; *Mus. d'Esp.*, III, 247). La poésie qui suit se retrouve dans Makkari, I, 382; éd. Boulak, I, 271.

est d'argent, puisqu'ils produisent de l'or. C'est la merveille de l'empire, et celui qui la voit ne cesse de redire à ses auditeurs que c'est un étonnant prodige. La fortune n'en pourra refaire un pareil, épuisât-elle toutes ses forces dans cette recherche.

ʿAmr ben Aboû'l-Habbâb alla un jour trouver le premier ministre dans un de ses palais de la propriété dite El-ʿAmiriyya "alors que dans le jardin les fleurs étaient écloses, que les dépressions et les hauteurs avaient revêtu leurs atours, que la fortune soumise y régnait, que le bonheur assujetti y résidait". Il dit alors ces vers (1) :

[*Basît*] Aucun des jours que tu as vécus n'est à comparer à celui que tu passes dans l'ʿAmiriyya, où l'on trouve eau et ombrage, et où la température, même dans les saisons extrêmes, est toujours modérée. On peut s'y rendre sans se soucier du bonheur (2), car le soleil n'y est-il pas [toujours] dans le Bélier (3) ?

"Cette ville ne cessa pas d'être belle, de rester toujours liée au bonheur, d'être sans relâche visitée par la victoire, de se voir amener des ennemis vaincus, de ne laisser s'éloigner des étendards que marchant à la victoire, de ne prendre des mesures que couronnées de succès, jusqu'au moment où arriva son jour fatal, où la

(1) Nous n'avons ici que les trois premiers vers d'une pièce dont Makkari et Dhabbi en citent huit, avec variantes dans le premier. Le poète qui en est l'auteur portait le prénom d'Aboû'l-Motarrif, sous lequel il est cité par Dhabbi (nº 1545), de même que par Makkari (I, 382 et 383).

(2) Il y a ici un jeu de mots, le mot *bonheur* s'employant aussi en parlant des deux planètes Jupiter et Vénus.

(3) Le soleil entre le 20 mars dans le signe du Bélier.

plus large part de malheur lui fut destinée, de sorte que la ruine la frappa et qu'elle perdit toute marque d'éclat'.

Ibn Aboû 'Amir fit annoncer que le prince lui avait confié le soin des affaires du royaume et s'en était déchargé [**P. 298**] pour se consacrer lui-même à la dévotion. La nouvelle se répandit dans le peuple, qui finit par se reposer avec confiance sur ce ministre à la forte poigne et d'une vigueur toujours prête. Tout alla donc bien pour lui, et mieux encore quand il eut fait entourer le palais khalifal d'un mur circulaire flanqué d'un fossé de chaque côté et garni de portes auxquelles veillaient des gardes et des sentinelles installés dans tous les passages. Il empêcha le khalife de se montrer et aposta à sa porte des gens qui avaient mission de ne laisser arriver jusqu'à lui d'autres nouvelles ou affaires que celles qu'il permettait, et quiconque était surpris contrevenant à cette défense était saisi et châtié sur le champ. On raconte à ce propos bien des choses, mais on peut dire en deux mots qu'Ibn Aboû 'Amir agit plus sévèrement que n'avait jamais fait quelqu'un ayant un khalife à sa discrétion, car il avait entre les mains toute l'autorité et le prince n'était pour lui qu'un instrument, à tel point que rien ne se faisait dans l'intérieur ou dans le harem de Hichâm qu'au su et avec l'autorisation du ministre. L'intendant du palais, nommé par lui, était un de ses hommes de confiance, lui servait d'espion et était au courant de tous les faits et gestes du prince.

Après s'être ainsi hissé au sommet, Ibn Aboû 'Amir s'occupa du général en chef, son beau-père Ghâlib Nâçiri, et prépara sa ruine. Il songea à lui opposer un adversaire choisi parmi les hommes d'épée et de guerre en renom, car Ghâlib l'emportait sur lui pour tout ce qui

concernait l'art de la guerre, avait plus de vaillance et était son supérieur dans un ordre de connaissances auxquelles Ibn Aboû 'Amir ne s'était pas appliqué. Il ne trouva pour cela personne plus qualifié que Dja'far (1), le fils d''Ali ben H'amdoûn connu sous le nom d'Ibn el-Andalosi, sous les divers rapports de l'énergie, de la fermeté, de la grande notoriété et des forces considérables dont il disposait. Le ministre s'efforça en conséquence de mettre de son parti ce chef, qui habitait dans l'Afrique septentrionale, de même que les descendants d''Ali parmi les Zenâta reconnaissant la souveraineté du khalife Hichâm. Ibn Aboû 'Amir lui ayant envoyé des messagers et adressé maintes et maintes lettres, Dja'far confia le soin du gouvernement à son frère Yahya et s'embarqua pour l'Espagne [**P. 299**] avec ses troupes. Il descendit au Kaçr el-'Ok'âb (2), où tout avait été préparé pour le satisfaire ; El-Mançoûr fit de lui son ministre, lui donna comme tel une grande autorité, le traita avec autant de confiance qu'un frère, et lui donna le pas sur tous les grands. Dja'far trouva auprès de lui tout ce qu'il pouvait désirer et mieux qu'il n'avait supposé ; d'autre part et grâce aux Berbères, la situation d'El-Mançoûr se trouva mieux assise et plus forte. Ce premier groupe comptait environ six cents Berbères, mais

(1) On trouve principalement des détails sur ce chef dans l'*Hist. des Berbères*, t. II, p. 152 et 554 ; III, 216 ; t. I du *Bayân*, p. 312 et 336 ; ci-dessus, p. 400 et 412 ; *Mus. d'Esp.*, III, 130, 184 et 193 ; Makkari, I, 258, etc.

(2) Ce nom paraît désigner un endroit à Cordoue même ou dans les environs, mais je ne l'ai pas rencontré ailleurs. Il ne peut s'agir du lieu appelé ordinairement Hiçn el-'Ok'âb, où fut livrée, en 609, la bataille que nous appelons de Las Navas de Tolosa, du côté de Calatrava.



El-Mançoûr continua d'en appeler d'autres en leur garantissant qu'ils seraient bien et largement traités, de sorte qu'ils s'empressèrent de passer en Espagne, et que tous ces cavaliers, arrivant sans relâche les uns après les autres, vinrent se grouper autour d'Ibn Aboû ʿAmir. Ils débarquaient avec des vêtements en lambeaux et montés sur des haridelles, mais il les habillait bientôt de soie brodée et autres riches étoffes, leur donnait des coursiers de race et les installait dans des palais dont ils n'avaient jamais vu les pareils, même dans leurs rêves. Ils finirent ainsi par l'emporter en nombre sur les soldats des *djond* espagnols; c'étaient eux d'autre part qui étaient toujours les familiers et les intimes d'Ibn Aboû ʿAmir, eux qu'on voyait les plus riches et les plus influents.

Ghâlib comprit, en apprenant l'appel adressé à Djaʿfar, que ce trait était dirigé contre lui; la mésintelligence éclata entre le beau-père et le gendre, ce qui provoqua différentes rencontres et combats où l'avantage resta à Ibn Aboû ʿAmir. Ghâlib, qui le combattait avec l'aide de chrétiens qu'il avait attirés à lui à la suite de faits longs à raconter, périt dans une charge de cavalerie où son adversaire faillit être mis en déroute; il se tua, selon les uns, sur le pommeau de sa selle, ou périt, selon d'autres, de quelque manière différente [1]. Ce fut là le plus heureux coup de fortune pour Ibn Aboû ʿAmir, qui n'eut plus alors personne à redouter.

Une fois débarrassé de Ghâlib, il eut recours à la ruse pour se défaire aussi de Djaʿfar ben ʿAli, dont il avait

(1) On trouve le récit de la mort de Ghâlib in *Mus. d'Esp.*, III, 189; mais cf. sur cet évènement, qui est du 4 moharrem 371, Codera, in *Boletin de la R. Ac.*, t. XXXII, p. 101).

fait son aide le plus puissant contre Ghâlib. Il soudoya à cet effet Aboû'l-Ahwaç Ma'n ben 'Abd el-'Azîz Todjibi, le champion arabe, qui, à la tête d'une troupe d'Espagnols de ses partisans, le tua par trahison [en 372]; puis El-Mançoûr fit massacrer Aboû'l-Ah'waç à son tour, de sorte qu'il resta seul.

En 371 (7 juil. 981), Ibn Aboû 'Amir prit le surnom d'El-Mançoûr, et ce fut sous cette appellation que, finissant ainsi de s'arroger tous les attributs de la royauté, il fut parlé de lui dans les chaires des mosquées. Ses lettres étaient libellées [**P. 300**] « au nom du chambellan *(h'âdjib)* El-Mançoûr Aboû 'Amir Mohammed ben Aboû 'Amir à un tel. » Ses vizirs les premiers commencèrent à lui baiser la main, puis les chefs Omeyyades suivirent cet exemple, de sorte que toute personne, vizir ou autre, qui avait accès auprès de lui, lui baisait la main en lui parlant ou s'adressant à lui, le traitant de *mawla* (Seigneur). Cet usage fut imposé à tous, grands et petits, et quand l'un de ses jeunes enfants apparaissait à leurs regards, on se levait devant lui, on se précipitait à l'envi pour lui baiser la main, ou toucher des lèvres quelqu'un de ses membres. Mohammed ben Aboû 'Amir était donc l'égal du khalife dans tous ces honneurs et était traité comme lui, et il n'y avait de différence entre eux que pour le nom mis en tête des lettres émanant de lui. Tel était le haut, le suprême degré de gloire, d'honneur et de puissance où il était arrivé.

« J'ai lu quelque part, dit H'ayyân ben Khalaf, que quand Ibn Aboû 'Amir eut séquestré Hichâm et fut devenu le vrai souverain, il courut dans la population de Cordoue divers mots faisant allusion à cette spoliation et qu'on se répéta à ce propos des vers très vifs. On fai-

sait par exemple Hichâm exhaler ses plaintes dans des vers qu'on lui attribuait :

[*Wâfir*] N'est-il pas étrange que quelqu'un comme moi se voie privé des moindres choses? C'est en mon nom que tout le royaume est régi, mais de tout cela je n'ai rien entre les mains !

On disait encore tant du choix fait de Hichâm, encore tout jeune et impubère, que de son kâdi Ibn es-Selîm :

[*Sarî'*] Le dernier jour est proche et la destruction finale arrive, car les choses les plus abominables se passent : le khalife est à l'école à jouer, sa mère est grosse et le kâdi joue le rôle de femelle (1).

C'est là une allusion à la passion qu'on attribuait à la mère de Hichâm pour Ibn Aboû ʿAmir, qu'elle fit arriver à un degré de puissance qui n'avait jamais été atteint jusqu'alors et qui ne le fut pas depuis, et ce fut ainsi que cet homme dépouilla Hichâm de son royaume, de son armée et de ses biens. »

En 372 (26 juin 982), il fit mettre à mort Djaʿfar, le fils d'ʿAli ben H'amdoûn ou Ibn el-Andalosi. Sous prétexte de lui rendre des honneurs, mais dans la réalité pour le faire périr par trahison, [**P. 301**] il l'invita dans la nuit du dimanche 3 chaʿbân (21 janv. 983). Comme au cours de la réunion l'échanson offrait la grande coupe qu'il passait à la ronde à Ibn Aboû ʿAmir, celui-ci lui dit : « Présente-la à celui que j'honore le plus ! » L'échanson

---

(1) Ces vers se retrouvent dans Makkari (I, 396) avec une variante d'abord rejetée par Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 172), puis adoptée dans ses *Corrections* (p. 65). Les biographes du kâdi (ci-dessus, p. 385) ne font aucune allusion à ses mauvaises mœurs.

interdit ne savait à qui la présenter d'entre tous ces nobles convives, et alors son maître, le rabrouant et lui lançant des malédictions, lui dit de l'offrir au vizir Aboû Ahmed. Alors Dja'far, se levant, la reçut comme un témoignage d'estime, puis, transporté de joie, il se mit à danser, et tous les assistants sans exception suivirent son exemple. De nombreuses coupes lui furent encore servies, et il avait la tête alourdie quand, au milieu de la nuit, il se retira avec quelques-uns de ses pages. Il fut alors assailli par Ma'n en compagnie de ses affidés (1) et, sans que son état d'ivresse lui permît même de se défendre, il tomba percé de coups, et les assassins n'abandonnèrent qu'un cadavre déjà froid. Sa tête et sa main droite furent coupées et présentées secrètement à Ibn Aboû 'Amir, qui donna extérieurement des témoignages du chagrin que lui causait cette mort (2).

En 375 (24 mai 985), El-Mançoûr équipa un corps de troupes important et l'envoya sur le littoral africain à l'effet de réduire Hasan ben K'annoûn, cherif descendant de H'asan [ben 'Ali], qui avait voulu se soustraire à l'obéissance de la dynastie Merwânienne ; des habitants du Maghreb avaient embrassé son parti et son pouvoir s'affirmait (3). Mais, rejoint par le corps expéditionnaire, il ne put échapper qu'en réclamant l'*amân*, que le chef

(1) Parmi lesquels [Hasan] ben 'Abd el-Wodoûd, Ibn Djahwar, Ibn Dhoû'n-Noûn, etc. (Makkari, I, 258 ; Ibn Khaldoun, éd. Boulak, IV, 147 ad f.)

(2) Sur cet assassinat, voir les auteurs cités, p. 463, et *Mus. d'Esp.*, III, 193.

(3) Après avoir été déporté en Espagne, il avait été autorisé à rejoindre la cour fatimide en Egypte, d'où il regagna le Maghreb pour y tenter un soulèvement (*Mus. d'Esp.*, III, 200; *H. des Berb.*, II, 569 ; cf. *Kartâs*, p. 63).

de ces troupes lui accorda. Il fut emmené à Cordoue sous bonne garde, mais Ibn Aboû ʿAmir, ne voulant pas ratifier la grâce qui lui avait été faite et étant d'autre part engagé par la parole de son général, le fit contre toute justice massacrer en route. Un des témoins oculaires de cet assassinat a raconté que, cette nuit-là, le vent très violent qui soufflaït et qu'ils avaient en face leur enlevait leurs vêtements et arracha, sans qu'on pût le retrouver, le manteau qui couvrait le cadavre de Hasan; le ciel était si noir qu'ils crurent eux-mêmes ne pas pouvoir se retirer la vie sauve.

En la même année, les Benoû Idrîs se dispersèrent dans des pays divers, et Ibn Aboû ʿAmir, devenu maître du Maghreb, en chassa ceux des Benoû Idrîs qui s'y trouvaient encore. On a dit à ce propos (1) :

[*Kâmil*] Ce spectacle a bien de quoi étonner, car notre malheur est immense et le chemin [que nous suivons] est bien étroit. J'ai peine à en croire mes yeux, et je suis tenté de dire que je me trompe. [**P. 302**] Se peut-il qu'il reste en vie un seul descendant d'Omeyya, et que cependant ce bossu gouverne ce vaste empire ? Voilà les soldats de ces princes qui marchent autour d'un palanquin entre les parois duquel figure un singe grisâtre ! Fils d'Omeyya, vous qui éclairiez la nuit comme autant de pleines lunes, qu'êtes-vous devenus, pourquoi ne vous voit-on plus ?

Ce fut ensuite Zîrî ben ʿAtʾiya Maghrâwi qui se souleva au Maghreb contre Ibn Aboû ʿAmir, qui viola ses serments d'obéissance après avoir été l'objet d'une amitié et d'une protection très chaudes, mais qui se retourna

(1) Cette poésie, qui a pour auteur Ibrâhîm ben Idrîs, l'un des bannis, se retrouve, en totalité ou pour partie, dans Ibn el-Abbâr (*Notices*, p. 119) et dans Makkari (I, 376); cf. *Mus. d'Esp.*, III, 203.

contre le ministre à raison de ce que celui-ci avait fait de Hichâm sa chose et lui avait enlevé la royauté. Ibn Aboû ʿAmir envoya contre lui une armée considérable sous les ordres de son affranchi Wâd'ih', et il fut livré plusieurs combats importants au rebelle (1). Le ministre expédia ensuite son fils ʿAbd el-Melik à la suite de Wâd'ih', et lui-même descendit à Algéziras pour être à portée de fournir des officiers et des troupes à ses lieutenants. ʿAbd el-Melik, partant de Tanger, marcha contre Zîrî, à qui il livra une bataille telle qu'on n'avait jamais rien vu de pareil. L'armée de Zîrî fut mise en déroute, et ce chef lui-même ne put se sauver que tout couvert de blessures. Ibn Aboû ʿAmir resta ainsi maître du Maghreb [ainsi que son fils après lui] jusqu'en l'année 397 (27 sept. 1006).

Voici comment les Omeyyades s'étaient emparés de la partie occidentale du littoral africain. ʿAbd er-Rahmân en-Nâçir y avait envoyé une flotte qui, arrivée à Ceuta, proclama la souveraineté de ce prince, et la population s'empressa de le reconnaître le vendredi 1er rebîʿ I 319 (24 mars 931), après quoi les autres régions firent successivement de même. De nombreuses députations parties de ce pays se rendirent à plusieurs reprises auprès de ce prince, ainsi qu'auprès de son fils El-H'akam. Mais Ibn Aboû ʿAmir, qui rencontra un accueil tout différent, y envoya son affranchi Wâd'ih', qui passa toute une année sous la tente dans le Djebel Aboû H'abîb (2), puis

(1) Cf. t. I, 371 ; *Mus. d'Esp.*, III, 222 et 235 ; *H. des Berb.*, notamment III, 238 et s. ; *Kartâs*, p. 63 et 64. La prise d'armes de Zîrî est de 386, sa défaite de 388, et il mourut en 391, d'après Ibn Khaldoun.

(2) Il s'agit sans doute de la montagne appelée Djebel Habîb par Bekri et située entre Tetuan et Larache (Bekri, p. 245 ; table géog. de l'*H. des Berb.*, p. 85).

ensuite son propre fils ʿAbd el-Melik. Celui-ci livra bataille à Zîrî, qui fut mis en déroute après avoir été traîtreusement frappé à la nuque par un coup de lance que lui porta son cousin paternel El-Kheyr ben Mok'âtil. Zîrî mourut plus tard des suites de ses blessures, non sans avoir fait face à des bandes de Çanhâdja, qui étaient les maîtres de l'Ifrîkiyya, et les avoir mises en déroute.

ʿAbd el-Melik se retira après avoir rétabli l'obéissance dans le Gharb, et trouva son père revenant de son expédition contre le pays des Basques (1); il fit avec lui sa jonction à Saragosse. Cette dernière expédition, connue sous le nom de *ghazât el-beyâd'* (2), [**P. 303**] est de 389 (23 déc. 998).

En 379 (11 avril 989), El-Mançoûr fit tuer ʿAbd er-Rahmân ben Mot'arrif, gouverneur de Saragosse et de la Frontière supérieure. Ce chef en effet, en réfléchissant au sort qu'avait fait subir Ibn Aboû ʿAmir aux principaux chefs, et à ce que seul il avait échappé jusque-là, avait commencé à craindre d'être traité de même. Il arriva ce qui était écrit, et le destin lui inspira de conspirer contre Mohammed, ce à quoi il fut fortement encouragé par le fils de ce dernier, ʿAbd Allâh ben el-Mançoûr. Voici ce qui se machina entre eux. Cet ʿAbd Allâh résidait à Saragosse auprès d'ʿAbd er-Rahmân et avait l'esprit aigri contre son père à cause de la préférence de celui-ci pour

---

(1) S'agit-il de la célèbre campagne contre Saint-Jacques de Compostelle, en 387, dont il est parlé plus loin? J'ai lu dans le texte بلاد البشاكسة (?). Il faut cependant ajouter que, d'après Dozy, ce nom désigne les habitants de la ville de Jaca (Djâk'a dans Edrisi) et se retrouve ailleurs diversement orthographié (ap. de Goeje, *Jakubi*, p. 112). C'est également sous l'année 389 que le retour d'ʿAbd el-Melik est placé par le *Kartâs*, p. 67.

(2) Ce qui semble signifier « campagne du sacrifice de la vie ».

son autre fils ʿAbd el-Melik. ʿAbd Allâh en effet se voyait mieux partagé que son frère sous le rapport de la vaillance et de l'intelligence, plus habile guerrier à pied aussi bien qu'à cheval, et trouvait que leur père commettait une criante injustice en les mettant l'un et l'autre sur la même ligne, et à plus forte raison en donnant la préférence à ʿAbd el-Melik. Aussi son cœur brûlait-il d'un feu qu'ʿAbd er-Rahmân ben Mot'arrif ne manqua pas d'attiser, et il fut convenu entre eux qu'ʿAbd Allâh saisirait la première occasion pour attaquer son père, étant entendu qu'ils se partageraient l'Espagne, la capitale revenant à ʿAbd Allâh et la frontière à ʿAbd er-Rahmân. Ils se mirent alors à préparer les moyens d'atteindre leur but et de se frayer la voie. Ils avaient pour complices un certain nombre de chefs de l'armée, de fonctionnaires, etc., à Cordoue même, entre autres le vizir ʿAbd Allâh ben ʿAbd el-ʿAzîz Merwâni, gouverneur de Tolède. Mais il courut des bruits de complot, et El-Mançoûr en vérifia l'authenticité de manière à n'en pouvoir douter. Il rappela alors de Saragosse son fils ʿAbd Allâh, et commença, pour mieux endormir ses défiances, par lui témoigner beaucoup d'affection et lui donner de l'avancement; il éloigna Merwâni de Tolède, mais de la manière la plus convenable, puis au bout de peu de temps lui enleva le vizirat et le consigna dans son hôtel. Après cela Ibn Aboû ʿAmir se mit en campagne contre la Castille, et des troupes auxiliaires vinrent des frontières le rejoindre, entre autres ʿAbd er-Rahmân ben Mot'arrif et des guerriers de Saragosse. Quand on fut arrivé à Guadalaxara, les habitants de la Frontière, secrètement excités par Ibn Aboû ʿAmir, convinrent de déposer une plainte contre ʿAbd er-Rahmân. [**P. 304**] Ils servirent d'instruments

à la ruse du ministre, et déclarèrent que ce chef détournait leur solde pour se l'approprier. El-Mançoûr alors le révoqua du commandement de Saragosse, le 29 çafar 379 (8 juin 989), et le remplaça par Ibn ʿAbd er-Rahmân Yahya surnommé Semâdja, dans l'espoir de s'assurer ainsi la fidélité des Todjibides, tribu à laquelle appartenait ce dernier. Pendant quelque temps encore, ʿAbd er-Rahmân circula librement dans le camp, puis il fut arrêté le mardi 12 rebîʿ I (20 juin 989). El-Mançoûr alors laissa éclater sa colère et ordonna de lui demander compte de sa gestion; il fut ensuite mis à mort à Ez-Zâhira sous les yeux d'El-Mançoûr.

Le ministre, craignant que son fils ʿAbd Allâh se piquât et se laissât entraîner à quelque affaire, le fit venir au camp et le traita avec douceur, dans l'espoir de le ramener à de meilleurs sentiments; mais il était loin de compte, car le jeune homme avait le cœur ulcéré et animé d'une haine trop violente. Sur ces entrefaites El-Mançoûr dressa son camp sous les murs de San Esteban [de Gormaz], et pendant que les musulmans étaient tout occupés à combattre, ʿAbd Allâh s'enfuit du camp avec six de ses pages, et parvint à rejoindre l'ennemi de Dieu Garcia fils de Ferdinand, seigneur d'Alava[1], qui accueillit le fugitif et le protégea contre son père. Alors El-Mançoûr se mit en campagne contre Garcia pour arriver à se faire livrer son fils, jurant qu'il ne cesserait de poursuivre le chrétien que quand celui-ci lui aurait remis ʿAbd Allâh. Comme Garcia s'obstinait dans son refus, El-Mançoûr le battit, mit ses troupes en déroute, prit la

(1) Il s'agit de Garcia Fernandez, comte de Castille; cf. *Mus. d'Esp.*, III, 221.

moitié de la région d'Alava et emporta de vive force le château d'Osma, où il installa une garnison musulmane. Garcia se trouva ainsi forcé d'accepter les conditions d'El-Mançoûr tant pour ce qui concernait ʿAbd Allâh que sur d'autres points, et son adversaire consentit à traiter. Le prince chrétien confia à une troupe de ses coreligionnaires ʿAbd Allâh et ses partisans, que l'on fit monter sur des mulets et qui furent reçus par Saʿd, fonctionnaire attaché à la cour. ʿAbd Allâh, monté sur un mulet fringant et richement équipé, vêtu d'un habit de soie brochée d'un merveilleux travail, s'approcha gaîment de Saʿd, car il était fermement persuadé que son père lui pardonnerait. [**P. 305**] Saʿd lui baisa la main, se montra des plus courtois et affermit sa confiance en parlant de sa rébellion comme d'une simple équipée. Mais non loin du Wâdi Djawfi (Duero) il resta en arrière en donnant l'ordre à quelques-uns de ses soldats de procéder à l'exécution du prisonnier, qui fut aussitôt entouré et fut prévenu qu'il allait mourir. A cette nouvelle d'un sort qu'il avait des raisons de redouter, ʿAbd Allâh obéit sans opposition à l'ordre de mettre pied à terre, et il marcha avec sérénité jusqu'au glaive qui l'attendait, en témoignant d'une fermeté qui excita l'admiration de tous les témoins. Ce fut Ibn Khafîf, de la *chorta*, qui le décapita au coucher du soleil le mercredi 14 djomâda II 380 (8 sept. 990). El-Mançoûr, qui faisait alors sa quarante-cinquième campagne, envoya au khalife, avec un bulletin de victoire, la tête de son fils ; le cadavre du jeune homme, qui mourut à vingt-trois ans, fut inhumé dans le lieu même de l'exécution. Mais à la suite de cette affaire, Saʿd et Ibn Khafîf devinrent à charge à Ibn Aboû ʿAmir, qui conçut contre eux une haine sans répit et finit

par les faire exécuter après les avoir mis à la question. Ibn Aboù ʿAmir, en faisant mettre son fils à mort, vit encore augmenter la crainte respectueuse dont il était l'objet, et tous les cœurs tremblèrent devant lui.

A propos d'ʿAbd Allâh qui fut ainsi exécuté, le vizir Aboû ʿOmar ben ʿAbd el-ʿAziz s'exprime de la sorte : « A la suite du meurtre de son fils par El-Mançoûr, la population resta frappée de terreur ; prise de répulsion pour lui, elle fit de cet évènement l'objet de nombreuses conversations et émit diverses conjectures, sans que personne trouvât dans la conduite de la victime de quoi lui avoir mérité la peine capitale. El-Mançoûr partit ensuite pour l'une de ses nombreuses expéditions, et quand il fut arrivé à Calatrava, nous fûmes, dit le narrateur, invités à un repas, au cours duquel, la conversation étant tombée sur ʿAbd Allâh, tous les convives à la fois posèrent la même question : « Dieu aide El-Mançoûr ! Tu t'es, Seigneur, mis par sa mort dans une situation extrême et peu facilement supportable. Pourquoi cette exécution ? — Je n'en sais d'autre motif, dit-il, que celui-ci. Quand sa mère me fut présentée, je m'attachai aussitôt à elle et mon cœur fut pris d'une passion qui constituait une véritable obsession. Après l'avoir achetée à un prix excessif, je la plaçai chez une de mes parentes, [**P. 306**] où chaque jour j'allais la voir pour m'informer si elle était enceinte ou non. Quand elle s'aperçut de ma passion amoureuse, elle me dit, pour condescendre à mes désirs, que la période légale d'attente était écoulée ; mais elle mentait et ne cherchait ainsi qu'à me satisfaire en avançant la date fixée à l'accomplissement de ce que je souhaitais. C'est ainsi que je couchai avec elle avant que la période légale (*istibrâ*) fût écoulée, et je doutais que

ʿAbd Allâh fût véritablement mon fils. » Le fruit de ces relations naquit en 358 (25 nov. 968).

Il se passa plus tard un fait piquant entre El-Mançoûr et l'un des principaux chefs berbères, Zat'arzoûn ben Nizâr Berzâli, qui, dans une réunion où il était traité familièrement, lui posa cette question : « Pourquoi, Seigneur, as-tu fait exécuter ton fils ʿAbd Allâh ? » et il continua en exaltant la bravoure et les qualités du défunt. « Epargne-toi tout regret, dit El-Mançoûr, car si je n'avais pris les devants, c'est lui qui m'eût tué. Il n'était pas de mon sang, et c'est à cause de lui que j'ai soupçonné sa mère, qui était une esclave malhonnête ; on l'a dit déjà, de mauvaises matrices ne donnent que des produits corrompus. — Alors, Seigneur, reprit l'ignorant Zat'arzoûn, il y a adultère de la mère et acte illicite[1] du père ? — Ce misérable, s'écria El-Mançoûr rougissant, a fait mon malheur de son vivant et après sa mort ! » Ainsi éclata la sottise de Zat'arzoûn, de qui le ministre se détourna ; mais pendant longtemps ce mot fut fréquemment répété dans les conversations du peuple.

El-Mançoûr était un vrai prodige de finesse, de ruse et de politique. Il combattit à l'aide des partisans de Moçh'afi les Slaves, qu'il arriva à massacrer et dont il abattit la puissance ; il se servit ensuite de Ghâlib Nâçiri pour combattre et anéantir les partisans de Moçh'afi ; ce fut après cela Djaʿfar ben [Ibn] el-Andalosi qu'il suscita contre Ghâlib jusqu'à ce qu'il eût fait aussi périr ce dernier ; ce fut enfin avec ses propres moyens qu'il attaqua

(1) J'ai lu وجِرْم et non وحَرَم, comme a fait Dozy, dont on peut voir la remarque sur ce passage in *Corrections*, p. 65.



Dja'far et se débarrassa aussi de ce rival par la mort [1]. Il resta alors seul n'ayant plus à compter qu'avec lui-même, et la fortune n'ayant plus, malgré les appels qu'il lui adressa, de champion à lui opposer, ce fut lui qui la domina : elle se soumit et devint son auxiliaire, de sorte que l'autorité exclusive de ce ministre s'établit à un si haut degré qu'il n'y avait pas eu de prédécesseur. Parmi les témoignages les plus éclatants du bonheur qui le favorisa, on peut citer ces faits, [**P. 307**] que jamais il ne connut de déboires dans les combats auxquels il assista, que jamais il ne fut mis en déroute et que, quand il se retira d'un pays, ce ne fut qu'après l'avoir conquis et soumis, et cela malgré le grand nombre de combats qu'il livra, d'ennemis à qui il eut affaire, de peuples auxquels il tint tête, et ce nombre est tel que je ne pense pas qu'un autre prince musulman puisse lui être comparé sous ce rapport. Un des moyens qui lui aida le plus, en outre de sa grande chance et d'une application toujours soutenue, fut sa large libéralité et ses générosités souvent renouvelées. Il était à cet égard le prodige de son époque, "et ce fut à l'aide de cette première base qu'il put s'appuyer sur les buissons épineux de la souveraineté, sur elle que se déploya et flotta l'étendard de la fortune. Il fit tomber son collègue El-Moçh'afi et souleva contre lui les embûches de sa haine secrète, si bien qu'il l'enveloppa de soucis et l'incarcéra dans les profondeurs des prisons". Le malheureux tenta alors de l'adoucir en lui adressant cette poésie [2] :

---

(1) Le passage qui suit, jusqu'à « ...... en ta faveur », p. 477 ad f., figure dans Makkari (I, 265; éd. Boulak, I, 190).

(2) Ces vers figurent dans le t. I (p. 159), où ils sont attribués à Mohammed ben Hayoûn; on les attribue aussi à Aboû 'Omar ben

[*Basît*] Soit, j'ai mal agi ! Mais où y aura-t-il faveur et magnanimité, puisque l'obéissance et le repentir me ramènent à toi ? O toi le plus généreux de ceux vers qui se tendent les mains, seras-tu sans pitié pour un vieillard dont ta plume a fait connaître la fin prochaine ? Ta colère a été à l'extrême ; pardonne donc maintenant comme le peut faire un puissant ! les rois ne refusent pas leur pitié quand on la sollicite.

"Mais cela ne fit qu'accroître la colère et la haine de son persécuteur, ces vers ne servirent qu'à l'enflammer et exciter ; il riposta par des actes qui désespérèrent le misérable et fit apparaître la tombe devant ses yeux, il ferma sur lui la porte de sa prison, et le confina dans les épreuves sans lui laisser aucun répit" :

Maintenant, sot que tu es, ton pied a bronché, et tu demandes un bienfait alors que la magnanimité t'a même fait défaut ! Tu as excité contre moi un prince en présence de qui, n'était son jugement réfléchi, il ne me serait pas permis de prononcer un mot. Maintenant que te voilà enfermé, renonce à tout espoir de vivre, car les rois, quand ils veulent se venger, le font bien ! Ma colère, une fois déchaînée, ne se laisse plus calmer, Arabes et Barbares intercédassent-ils en ta faveur.

(1) En fait d'actes pieux et méritoires aux yeux de Dieu, on cite d'El-Mançoûr l'édification de la grande mosquée, ainsi que les agrandissements qu'il y ajouta en 377 (3 mai

---

Derrâdj Kastalli (Ibn el-Abbâr, *Notices*, p. 146). Ils ne sont d'ailleurs pas cités par le *Matmah*. On en retrouve d'analogues dans Merrâkechi, *Hist. des Almohades*, p. 107 de la trad.

(1) On retrouve cette description de la mosquée de Cordoue dans Makkari (I, 360), qui ajoute encore d'autres détails; cf. aussi Edrisi, p. 257.

987). En effet, quand la population de Cordoue s'accrut [**P. 308**] et que, par suite de l'immigration de tribus berbères venues du littoral africain et de l'Ifrikiyya, la ville devint tout à fait immense, les faubourgs et autres environs devinrent insuffisants, et la grande mosquée fut trop étroite pour contenir tous les fidèles. En conséquence, El-Mançoûr commença l'agrandissement de celle-ci du côté Est, là où ce travail était possible par suite de la contigüité de l'aile occidentale du palais du khalife. Le premier accroissement qu'il lui donna porta sûr des nefs qui s'étendaient d'un bout à l'autre de la mosquée dans le sens de la longueur. Ce qu'il rechercha dans ce travail, ce fut par dessus tout la solidité et le fini, mais non l'ornementation, bien que la portion qui lui est due ne soit inférieure en qualité à aucun des accroissements successifs qui furent faits à cet édifice; il n'en faut excepter que ce qui fut l'œuvre d'El-H'akam. Le premier soin d'Ibn Aboû 'Amir fut d'ailleurs de tranquilliser les propriétaires des maisons et propriétés de rapport du voisinage et dont la démolition était nécessaire, en les achetant à un prix équitable ou en leur donnant des dédommagements. Dans la cour il fit creuser le grand puits, qui est aussi large que le périmètre d'approche (*finâ*). Il fit brûler dans le temple des cierges, en outre de l'huile antérieurement employée, de sorte que les deux modes d'éclairage furent appliqués simultanément. Le nombre des colonnes supportant le toit, les diverses parties de la construction, les coupoles et le minaret, tant grandes que petites, était de quatorze cent dix-sept; les lustres, grands et petits, formaient un total de deux cent quatre-vingts; on comptait sept mille quatre cent vingt-cinq veilleuses, et le poids des lamperons de plomb

de celles-ci était de dix *rob'* ou environ; le coton nécessaire pour les mèches pendant le mois de ramadân faisait un poids de trois quarts de quintal; la consommation annuelle d'huile était de cinq cents *rob'* ou environ, dont la moitié à peu près était brûlée rien que pendant le mois de ramadân. Ce mois à lui seul exigeait trois quintaux de cire et trois quarts de quintal de coton effiloché pour donner du corps à cette cire; le grand cierge qui brûlait à côté de l'imâm pesait de 50 à 60 livres; une partie en était consumée pendant le mois sacré, **[P. 309]** et tout ce qui en restait était brûlé dans la nuit du 27. Le nombre de ceux qui, sous Ibn Aboû 'Amir, étaient attachés au service du dit établissement et y remplissaient quelque fonction, imâms, lecteurs du Koran, intendants, muezzins, portiers, allumeurs, etc., était de cent cinquante-neuf. La consommation des parfums dans la nuit du 27 de ramadân était de quatre onces d'ambre gris et de huit onces de bois d'aloès.

(1) Une autre de ses œuvres pies fut la construction, sur le grand fleuve de Cordoue, d'un pont qui, commencé en 378 (21 avril 988), fut achevé vers le milieu de l'année 379 (oct.-nov. 989), et qui absorba la somme de cent quarante mille dinars. Ce pont rendit de très grands services et constitua le principal des titres éminents de celui qui le fit construire (2). Comme on ne pouvait, pour l'établir, éviter de passer par un morceau de terrain appartenant à un vieillard de la plèbe, El-Mançoûr ordonna à ses intendants de désintéresser largement le propriétaire.

---

(1) Ce qui suit, jusqu'à la p. 487, in f., figure dans Makkari (I, 266 et s.).

(2) Le pont de Cordoue est décrit par Edrisi, p. 262, et par Makkari, I, 367.

Celui-ci, qui fut convoqué par eux, était sur ses gardes, et quand ils lui marchandèrent son terrain en lui disant l'intérêt qu'il y avait à l'acquérir et l'ordre d'El-Mançoûr de ne lui en payer qu'un prix équitable, il leur répondit en en demandant au moins dix dinars, somme la plus élevée qu'il s'imaginait pouvoir espérer ; il stipula d'ailleurs que la monnaie devait être de bon aloi[1]. Profitant aussitôt de sa naïveté, les intendants lui payèrent cette somme et en firent dresser acte. El-Mançoûr, quand ses agents lui racontèrent la chose, se mit à rire de l'ignorance du vieillard, et rougissant de le tromper, lui fit allouer dix fois le montant de sa demande, en recommandant de le payer en pièces de bon aloi, ainsi qu'il l'avait stipulé. Le vieillard faillit perdre la tête et devenir réellement fou de joie quand il toucha les cent pièces d'or, et il courut présenter l'expression de sa reconnaissance à El-Mançoûr. Cette histoire vola de bouche en bouche.

Il construisit encore, en y dépensant des sommes des plus élevées, un pont sur le Xenil, fleuve qui arrose Ecija ; il aplanit les routes difficiles et les ravins abrupts. Il écrivit de sa propre main un Koran qu'il emportait avec lui en voyage et qu'il étudiait, [**P. 310**] attirant ainsi la bénédiction divine sur lui-même. Plein d'espoir dans la bonté divine, il avait soin de réunir toute la poussière qui lui couvrait la face au cours de ses campagnes et dans les combats qu'il livrait aux infidèles ; chaque fois qu'il s'arrêtait, des domestiques la lui enlevaient à l'aide de serviettes, et il en ramassa ainsi toute une grande bourse qui devait, d'après ses ordres, figurer au

---

(1) *Çahîh*, que Sauvaire traduit par « dinars entiers » (*J. As.*, 1880, I, 470).

nombre des aromates destinés à l'ensevelir; partout il la portait avec lui, de même que ses linceuls, dans l'attente de l'arrivée du moment suprême. Ces linceuls provenaient du bénéfice le plus pur provenant de la propriété qu'il avait héritée de son père, et du tissage de ses filles. La demande qu'il adressait à Dieu d'être repris par lui pendant qu'il suivait le sentier de la guerre sainte, fut exaucée.

Il se distinguait particulièrement par le bon fonds de sa nature, l'aveu qu'il faisait de ses fautes, la crainte qu'il avait de son souverain Maître, le zèle qu'il mit à faire la guerre sainte: "l'invocation du nom de Dieu faite devant lui ne restait pas vaine, la menace des châtiments divins l'arrêtait". Il ne céda jamais à toutes les séductions auxquelles obéissent les princes, sauf cependant au vin; encore y renonça-t-il deux ans avant sa mort. Sa justice à l'égard des grands et des petits, son impartialité, ses habitudes, sa manière de rendre à chacun son dû, fût-ce le plus proche de ses familiers ou de son entourage, passèrent en proverbe.

Voici un exemple de sa justice. Un homme du commun, se présentant un jour à son audience, l'interpella en ces termes: « O protecteur du droit! je suis victime d'une injustice de la part de cet esclave qui est à tes côtés »; et il désigna le porte-bouclier d'Ibn Aboû ʿAmir, qui jouissait d'une grande faveur auprès de son maître; « je l'ai, continua-t-il, vainement appelé devant le juge, il ne s'est pas présenté. — Quoi! dit El-Mançoûr, même ʿAbd er-Rahmân ben Fot'ays en est à ce degré de faiblesse et de laisser-aller! Nous le croyions plus exact que cela. Expose-moi ta plainte. » L'homme raconta qu'une affaire ayant été traitée entre eux, son cocontrac-

tant l'avait tranchée sans aucune équité. « A quelles dures épreuves, s'écria El-Mançoûr, nous exposent ces gens! » Se tournant alors vers le Slave éperdu : « Remets, lui dit-il, le bouclier à un tel, descends humblement [**P. 311**] et présente-toi comme l'égal de ton adversaire jusqu'au moment où il sera établi que tu as tort ou raison! » L'esclave s'étant placé devant lui, il dit à l'officier de la *chorta* qui était affecté à son service : « Prends la main de cet injuste vaurien, mène-le avec son adversaire par devant le contrôleur des plaintes et que celui-ci applique la peine la plus sévère, prison ou autre chose, que mérite ce cas! » Ainsi fut fait, puis le plaignant revint exprimer sa reconnaissance à El-Mançoûr, qui lui dit : « Justice t'a été rendue, à toi, et tu peux te retirer; il me reste à me faire justice de quelqu'un qui m'expose au mépris »; et il infligea toute espèce d'humiliations au Slave, qu'il éloigna de son service (1).

Voici un autre trait de ce genre. Son principal affranchi, connu sous le nom d'El-Mayorki (2), avait eu avec un marchand maghrebin une contestation qui fut portée devant le juge et où le serment fut déféré à Mayorki; mais cet eunuque, qui était alors le principal des serviteurs d'El-Mançoûr, dont il dirigeait la maison et le harem, refusa d'obéir au juge, dans la croyance où il était que sa situation le soustrairait à cette obligation. Son adversaire réclama justice à El-Mançoûr pendant que celui-ci se rendait à la mosquée; le ministre le fit sur le champ conduire par des gardes auprès du juge, qui fit exécuter sa sentence. El-Mançoûr, irrité contre son serviteur, confisqua ses biens et l'exila.

(1) Cette anecdote est rapportée in *Mus. d'Esp.* (III, 256).

(2) *El-Bourki* dans Makkari (I, 267; éd. Boulak, I, 192, l. 7).

Une autre anecdote nous montre El-Mançoûr respectant la justice à son propre détriment, à propos de Mohammed, qui était son barbier, son serviteur et son homme de confiance. Ayant un jour besoin de cet homme, qu'il appréciait fort, pour se faire saigner, il l'envoya chercher; mais son messager trouva Mohammed détenu dans la prison du kâdi Mohammed ben Zerb, qui lui avait infligé ce châtiment à cause d'actes de violence à l'égard de sa femme et bien qu'il crût échapper à la punition à raison de ses fonctions. El-Mançoûr, informé par son messager de ce qui se passait, le fit sortir de prison, mais sous la garde d'un geôlier qui devait l'accompagner jusqu'à ce que le barbier eût fait le nécessaire, puis le remmener en prison. Ainsi fut fait, mais le barbier se plaignant du traitement qu'on lui infligeait, El-Mançoûr l'interrompit : « Celui dont tu te plains est le kâdi et il est dans son droit; il m'aurait appliqué la loi que je ne pourrais m'y soustraire. Retourne donc en prison et avoue tes torts, c'est ainsi que tu pourras recouvrer la liberté! » Le chirurgien resta atterré [**P. 312**] et vit que la faveur ne pouvait rien. L'histoire parvint aux oreilles du kâdi, qui réconcilia le prisonnier avec sa femme, mais dont les jugements n'en devinrent que plus sévères.

Voici un trait de sa pénétration que rapporte Ibn Hayyân. Par une nuit très froide, et alors que le vent et la pluie faisaient rage, il se tenait assis quand, appelant un cavalier, il lui dit de se rendre au défilé de Taliares[1],

(1) Ce défilé se trouvait sur les bords du Minho (*Mus. d'Esp.*, III, 231). Cet incident se produisit au cours de l'expédition dirigée contre Saint-Jacques de Compostelle (*ib.*); il est aussi rapporté par Makkari (I, 268).

de s'y poster et de lui amener le premier passant sur lequel il mettrait la main. Le cavalier obéit et alla se poster dans le défilé, où il resta exposé au froid, au vent et à la pluie, toujours à cheval, quand, non loin de l'aurore, vint à passer un vieillard tout décrépit, monté sur un âne et muni d'outils de bûcheron. Il l'interrogea et lui demanda où il allait, à quoi le vieillard répondit qu'il allait couper du bois : « Voilà, se dit le cavalier, un malheureux vieillard qui va dans la montagne chercher du bois; qu'est-ce qu'El-Mançoûr peut donc lui vouloir? « Je le laissai donc, raconte-t-il lui-même, un peu s'éloigner, puis je réfléchis aux paroles d'El-Mançoûr et, craignant sa sévérité, je me rapprochai du vieillard et lui dis de venir trouver El-Mançoûr, à quoi il me répondit : « Que peut bien vouloir El-Mançoûr à un pauvre vieux comme moi? Au nom de Dieu, je t'en conjure, laisse-moi aller gagner ma vie! » Mais le cavalier refusa et emmena sa prise auprès du ministre, qui n'avait pas dormi de toute la nuit et qui, quand on lui fit passer le prisonnier sous les yeux, donna aux Slaves l'ordre de le fouiller, mais on ne trouva rien. Il fit alors fouiller le bât de l'âne, et l'on y découvrit une lettre émanant de chrétiens qui avaient abandonné leurs coreligionnaires pour servir El-Mançoûr, et qui écrivaient à ces derniers de venir attaquer un certain endroit désigné. Au lever de l'aurore, il fit conduire ces chrétiens *à la porte d'Ez-Zâhira* (1) et les y fit décapiter avec le vieillard qui s'était donné comme bûcheron.

Dans le même ordre d'idées, citons encore cette anec-

(1) « Ces mots semblent avoir été ajoutés par Ibn Adhari » dit Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 233); cependant on les retrouve aussi dans Makkari, qui relate également cette anecdote d'après Ibn Hayyân.

dote[1]. [**P. 313**] Un joaillier d'Orient était venu d'Aden trouver El-Mançoûr, qui choisit ce qu'il jugea bon dans le nombreux assortiment de bijoux et dans les pierres précieuses qui lui étaient présentés, et qui remit au marchand sa bourse, faite d'une étoffe yéménite. Cet homme se retira par le chemin d'Er-Ramla, qui suit le bord de la rivière; quand il se trouva au milieu de la route, comme il faisait très chaud et que la sueur lui coulait à grosses gouttes, il eut l'idée de se rafraîchir en prenant un bain, et déposa en conséquence ses vêtements ainsi que la dite bourse sur la rive. Un milan planant de ce côté aperçut la bourse, qu'il prit pour un morceau de viande, et fondant dessus s'enleva dans les airs, pendant que l'œil du marchand affolé le suivait dans son vol; mais il se rendait bien compte que ni ruse ni attaque directe ne lui rendraient son bien. Il cacha donc son chagrin, mais en contracta une maladie qui l'affecta beaucoup. Quand arriva le moment de payer les marchands [fournisseurs du palais], cet homme se présenta en personne, mais El-Mançoûr remarqua aussitôt son état visible de dépression, de tristesse, de manque d'entrain et de gaîté, et lui ayant demandé comment cela se faisait, l'autre lui raconta son affaire : « Que n'es-tu, lui dit-il, venu aussitôt m'exposer l'affaire? nous aurions eu recours à quelque moyen détourné. As-tu bien suivi la direction qu'a prise l'oiseau? — Il a passé à l'est, au-dessus du jardin qui est adjacent à ton palais, c'est à dire à Ramla. » El-Mançoûr, appelant l'officier de la *chorta* spécialement attaché à sa personne, lui ordonna d'ame-

(1) Une double version de cette anecdote est rapportée par Makkari (I, 261 et 268).

ner sur le champ les cheykhs de Ramla. Quand ceux-ci furent en sa présence, il leur commanda de s'enquérir de celui de leurs concitoyens dont l'état de pauvreté avait subitement changé et qui, sans transition, avait échappé à la misère. Après s'être consultés, ils déclarèrent n'en voir qu'un seul, qui n'avait, lui et ses enfants, que leurs bras pour travailler et qui, faute de monture, ne pouvaient aller qu'à pied ; mais qu'à présent ils avaient acquis une monture et que tous portaient des vêtements de gens de condition moyenne. Le lendemain, El-Mançoûr [**P. 314**] fit appeler cet homme, tandis que, d'après son ordre, le marchand devait également se présenter au palais. Il fit approcher le premier, le second assistant à l'entretien : « J'ai, dit-il, perdu quelque chose m'appartenant et qui est tombé entre tes mains ; qu'en as-tu fait ? — Je l'ai là, Seigneur, » dit-il en frappant sur la ceinture de son pantalon, et il en retira en effet la bourse elle-même. Le marchand poussa un cri de plaisir et faillit être transporté de joie : « Raconte, dit El-Mançoûr, comment cela s'est fait. — Volontiers. J'étais dans mon jardin à travailler sous un palmier quand cette bourse tomba à mes pieds ; je la ramassai, et la belle apparence qu'elle avait et qui me ravit, me fit penser que l'oiseau l'avait enlevée dans ton palais, qui n'est pas loin. Je la gardai donc, mais la misère où j'étais m'en fit tirer dix des pièces d'or qui s'y trouvaient, car je me dis que c'était la moindre récompense que je pusse recevoir de Monseigneur. » Cette manière de faire plut à El-Mançoûr, qui dit au marchand de prendre la bourse et d'en vérifier le contenu. C'est ce que fit le joaillier, qui répondit : « J'en atteste ta tête, Seigneur, rien n'y manque que les dix dinars dont il a été parlé, et dont je fais

don à cet homme. — C'est plutôt à nous qu'incombe ce soin, et nous ne voulons pas diminuer ta joie ; mais si cet homme avait fait autre chose que concevoir de bonnes intentions[1] puis avouer, il eût été plus largement récompensé ! » Il remboursa les dix dinars au marchand, et en donna dix autres au cultivateur pour le récompenser d'avoir hésité à faire un mauvais usage de sa trouvaille, en lui faisant remarquer que s'il avait, avant toute enquête, fait connaître sa découverte, il eût été traité plus généreusement. Le marchand, continue Ibn Hayyân, se mit à chanter les louanges d'El-Mançoûr et recouvra tout son entrain, jurant qu'il répéterait partout de quelle autorité jouissait ce prince et comment son pouvoir, s'étendant sur les oiseaux aussi bien que sur les hommes, ces animaux eux-mêmes ne pouvaient se soustraire à l'obéissance ni nuire à ceux qu'il protégeait. El-Mançoûr lui répondit en souriant de faire ce qu'il se proposait. On admira dans le peuple la façon adroite et fine dont il s'y était pris pour dissiper le chagrin du marchand.

El-Mançoûr était aussi mal disposé que possible [**P. 315**] à l'égard de ceux qui s'occupaient quelque peu de philosophie ou de controverse religieuse, ou qui discouraient sur les matières ou les indications astrologiques[2], ou qui traitaient à la légère les prescriptions de la loi religieuse. Il livra aux flammes les ouvrages matérialistes et philosophiques que renfermaient les

---

(1) Le mot اصرار paraît plutôt avoir ici le sens de *empocher*, mais je n'en ai pas d'autre exemple.

(2) La valeur exacte de ces deux expressions techniques m'est inconnue.

bibliothèques d'El-Hakam, en présence des principaux savants tels qu'El-Açîli [1], Ibn Dhakwân [2], Ez-Zobeydi [3], etc., et ce fut de sa propre main qu'il procéda à ces exécutions [4].

Parmi ceux qu'il frappa pour des raisons analogues à celles de ces détestables opinions, figure Mohammed ben Aboû Djomʿa [5], qui parlait, à ce qu'il apprit, d'un danger, annoncé par les astres, menaçant de mettre fin à son pouvoir : il lui fit couper la langue, puis le fit exécuter et crucifier, ce qui ferma toutes les bouches. Tel encore le poète ʿAbd el-ʿAzîz ben el-Khaṭîb [6], dont l'in-

(1) Ce personnage s'appelle Aboû Mohammed ʿAbd Allâh ben Ibrâhîm, + 392 ; il est parlé de lui par Ibn Faradhi (n° 758) et par Dhabbi (n° 906). Le ms 851 d'Alger place sa mort en l'année 400 (f° 26 v°).

(2) Aboû'l-ʿAbbâs Ahmed ben ʿAbd Allâh ben Harthema ben Dhakwân devint grand kâdi à Cordoue et mourut en 413 (*Çila*, n° 63) ; voir aussi Makkari, II, 243.

(3) Aboû Bekr Mohammed ben Hasan Zobeydi est un grammairien célèbre qui fut précepteur de Hichâm (Dhabbi, n° 80 ; Ibn el-Faradhi, n° 1355 ; *Matmah*, p. 53 ; Ibn Khallikân, III, 83 ; Merrâkechi, p. 23, 44 et 80 de la trad. fr. ; Makkari, index). Le premier de ces auteurs le fait mourir vers 330, le second et le quatrième en 379. Cependant il est cité par Merrâkechi en 414 comme ayant partagé pendant quelques jours le pouvoir à Séville avec Mohammed ben ʿAbbâd, ce qu'a admis Dozy (*Mus. d'Esp.*, IV, 12) : or il s'agit non du grammairien, mais de son fils, aussi appelé Mohammed (le même, *Abbad.*, I, 234).

(4) Il est bien vraisemblable qu'en procédant à cet autodafé, El-Mançoûr n'obéissait qu'à des considérations politiques (*Mus. d'Esp.*, III, 176 ; cf. ce que dit Makkari, I, 136).

(5) Je n'ai retrouvé nulle part le nom de ce personnage.

(6) Il est fait mention de ce poète dans Dhabbi (n° 1090). Quant aux deux vers qui suivent, dont le premier a été aussi cité par Ibn el-Athir, ils lui sont faussement attribués, car ils forment le commencement d'une *kacîda* adressée au fatimide El-Moʿizz par Mohammed ben Hâni Andalosi, + 362 (voir Pons, *Ensayo*, n° 37) et figurent dans le divan de ce poète (voir *Annales du Maghreb*, p. 371 et 664). L'anecdote ici rapportée est donc apocryphe, au moins partiellement.

fluence dépassait celle de tous ses confrères et qui resta le principal des partisans d'El-Mançoûr jusqu'au jour où, les dispositions de celui-ci lui étant devenues hostiles, son maître chercha son endroit vulnérable. Or 'Abd el-'Azîz ayant composé des vers où il disait, avec quelque exagération :

[*Kâmil*] « Ce que tu veux (voilà ce qui fait loi), et non ce que veulent les destins ; décide donc, car c'est toi qui es l'unique, le dominateur ! Tu es comme le prophète Mohammed, et tes compagnons sont comme les Ançâr ; »

El-Mançoûr lui fit appliquer cinq cents coups de fouet, fit faire à son sujet la proclamation qu'il méritait, l'emprisonna et ensuite l'exila d'Espagne.

En 381 (20 mars 991), El-Mançoûr commença à dresser son fils 'Abd el-Melik aux soins du gouvernement et éleva son autre fils 'Abd er-Rahmân au vizirat. Quittant le nom de *hâdjib* (chambellan), il se fit simplement appeler El-Mançoûr, et fit libeller les lettres ainsi, « de la part d'El-Mançoûr [ben] Aboû 'Amir, que Dieu garde ! à un tel », sans plus employer le nom de *hâdjib*, mais en donnant ce titre, celui de général en chef ainsi que tous ceux qu'il avait eus jusque-là, à son fils 'Abd el-Melik, à qui il les attribua et qui fut dès lors le véritable *hâdjib*. Après cela, il remplaça le *djond* d'Espagne par des Berbères et se constitua une garde particulière qu'il s'attacha entièrement et qui fut toute à sa discrétion, grâce aux bienfaits dont il la combla. Au bout de très peu de temps elle annihila celle qu'avait formée le khalife El-Hakam, ainsi d'ailleurs que cela s'était fait dans toutes les branches du gouvernement [1].

---

(1) Il a été dit quelques mots dans le t. I (p. 372) des rapports d'El-

[**P. 316**] C'est à cette époque(1) que Bologgîn ben Zîrî Çanhâdji, s'avançant dans le Maghreb à la tête de ses bandes, tomba sur les tribus des Zenâta pour tirer vengeance de la mort de son père Zîrî, et tous ces peuples s'enfuirent devant lui jusqu'à Ceuta, où l'espace leur manqua. On dit alors à Ibn Aboû 'Amir : « Voilà une occasion que Dieu te fournit de te procurer des cavaliers Zenâta et de te les attacher par la reconnaissance; envoie-leur des messagers pour les faire promptement venir, et tes bienfaits trouveront chez eux de quoi s'exercer. » Suivant ce conseil, Ibn Aboû 'Amir écrivit aux tribus du littoral africain des lettres où il les appelait à lui en leur promettant de les bien et généreusement traiter, de sorte que ces guerriers passèrent en grand nombre en Espagne, où ils se trouvèrent bien et acquirent de grandes richesses. Ils y devinrent les familiers et les intimes du premier ministre et le restèrent jusqu'à sa mort et jusqu'à l'extinction de la dynastie fondée par lui. Ces tribus berbères se répandirent dans toute l'Espagne et en devinrent les maîtres jusqu'au jour où les destins divins les concernant furent réalisés par leurs propres mains.

En 386 (25 janvier 996), El-Mançoûr décida que, quand on s'adresserait à lui, on emploierait le titre de *seyyid* (seigneur), qui lui serait exclusivement réservé, sans qu'on pût désormais l'employer pour aucun autre per-

---

Mançoûr avec le Berbère Zîrî ben 'Atiya. On trouve ailleurs des détails sur sa visite à Cordoue, qui eut lieu vers cette époque (en 382 d'après le *Kartâs*, p. 64 du texte, reproduit par le *Kitâb el-istikçâ*, I, 91); cf. ci-dessus, p. 468.

(1) Bologgîn fit campagne contre les Zenâta vers 370, et mourut en revenant de son expédition en 373 (*Bayân*, trad. I, 350, et cf. *Annales du Maghreb*, 379 et 394; ci-dessus, p. 402). Notre compilateur donne donc ici une date bien peu précise. — Au dire du *Kartâs* (p. 73), les sauterelles firent de très grands ravages en Espagne de 381 à 383.

sonnage de la cour; mais il respecta d'ailleurs le rang [assigné à chacun] dans les formules d'invocation. Un ordre écrit fut expédié à ce sujet, et cet usage resta en vigueur jusqu'à la fin de sa vie. On s'adressa à lui à [partir de] cette époque en le traitant de « roi libéral » (*melik kerîm*), et on lui rendit les plus grands honneurs et marques de considération.

RÉCIT ABRÉGÉ DE L'EXPÉDITION DE SAN YACOB (SAINT-JACQUES). — El-Mançoûr étant à cette époque arrivé au plus haut degré de puissance, secouru par Dieu, comme il l'était, dans ses guerres contre les princes chrétiens, marcha contre la ville de Saint-Jacques, qui est située en Galice et est le plus important sanctuaire chrétien tant de l'Espagne que des régions adjacentes de la Grande terre. L'église de cette ville est pour eux ce qu'est la Kaʿba pour nous; ils l'invoquent dans leurs serments et s'y rendent en pèlerinage des pays les plus éloignés, de Rome et de par delà [1]. Le tombeau qu'on y va visiter est, prétendent-ils, celui de Jacques, lequel était, d'entre les douze Apôtres, le plus intime avec Jésus et que l'on dit être son frère, parce qu'il était toujours auprès de lui; certains chrétiens disent qu'il était fils de Joseph le charpentier. C'est dans cette ville qu'il fut inhumé; [**P. 317**] les chrétiens le disent frère du Seigneur (Allâh soit hautement exalté et domine pareil dire!). Jacques, nom qui répond à notre Yaʿk'oûb, était évêque à Jérusalem et se mit à parcourir le monde pour prêcher sa doctrine; il passa en Espagne et arriva jusqu'en cette région,

(1) On trouve la tradition chrétienne rapportée par Florez et rapprochée de ce que dit notre texte in *Mus. d'Esp.* (III, 228). Voir également les expressions presque identiques de Makkari (I, 270), ainsi qu'Edrisi, *La geografia de España*, trad. Saavedra, p. 76.

puis retourna en Syrie, où il fut mis à mort âgé de cent vingt années solaires; mais ses compagnons rapportèrent ses ossements pour les inhumer dans cette église, qui était le point extrême où il avait porté son activité. Nul prince musulman n'avait eu encore envie d'attaquer cet endroit ni de pousser jusque-là, à raison des difficultés d'accès, de son emplacement tourmenté ainsi que de la grande distance.

El-Mançoûr dirigea contre cette ville l'expédition estivale qui quitta Cordoue le samedi 23 djomâda II 387 (3 juil. 997) et qui était sa quarante-huitième campagne. Il entra d'abord dans la ville de Coria, puis quand il fut arrivé dans la capitale de la Galice [Viseu] (1), il fut rejoint par un grand nombre de comtes qui reconnaissaient son autorité, et qui se présentèrent avec leurs guerriers et en grande pompe, pour se joindre aux musulmans et ensuite engager les hostilités de leur côté. D'après les ordres d'El-Mançoûr, une flotte considérable avait été équipée dans le lieu dit K'açr Aboû Dânis (Alcacer do Sal), sur le littoral occidental, flotte montée par les marins et transportant les divers corps de fantassins, ainsi que les vivres, les approvisionnements et les armes. Ces préparatifs le mettaient en état de pousser les opérations jusqu'au bout. Arrivée à un certain point [nommé] Porto et situé sur le fleuve Duero, la flotte remonta cette rivière jusqu'à l'endroit désigné par El-Mançoûr pour le passage du restant des troupes, et elle servit ainsi de pont à cet effet, près du château-fort qui se trouvait là. Les vivres furent ensuite répartis entre

---

(1) On voit que ce nom de Galice désigne ici la province de Beira en Portugal (*Mus. d'Esp.*, III, 230).

les différents corps de troupes, qui furent largement approvisionnés et entrèrent en pays ennemi.

Prenant la direction de Saint-Jacques, El-Mançoûr parcourut de vastes étendues de pays, franchit plusieurs grandes rivières et divers canaux où refluent les eaux de l'Océan; on arriva ensuite à de grandes plaines appartenant au pays de Valadares, de Mabâsita, d'Ed-Deyr et des régions voisines; de là on s'avança [**P.318**] vers une montagne élevée, très abrupte, sans route ni chemin, mais sans que les guides pussent indiquer une autre direction. Sur l'ordre d'El-Mançoûr, des ouvriers employèrent le fer pour élargir les crevasses et aplanir les sentiers, de sorte que l'armée put passer. Après avoir ensuite franchi le Minho, les musulmans débouchèrent dans de larges plaines et des champs fertiles, et leurs éclaireurs parvinrent jusqu'à Deyr K'ostân (1) et à la plaine de Balbenoût' (2) sur l'Océan Atlantique ; la forteresse de San Balayo (3) fut emportée et livrée au pillage, et après avoir franchi un marais on arriva à une île de l'Océan dans laquelle s'étaient réfugiés un grand nombre des habitants de ces territoires. Les envahisseurs les firent prisonniers et arrivèrent à la montagne de Morazo, que l'Océan entoure de presque tous les côtés; ils s'y engagèrent, en chassèrent ceux qui l'occupaient et firent main-basse sur le butin. Ils franchirent ensuite le canal de Lourk'i par deux gués que leur indiquèrent les guides, puis la rivière d'Ulla, et arrivèrent à des plaines

(1) *Kachân* dans Makkari, éd. de Boulak (I, 194); le cloître des saints Cosme et Damien, entre Bayona et Tuy, qui reçut plus tard le nom de San Colmado (*Mus. d'Esp.*, III, 233).

(2) *Balenbou* dans les deux éditions de Makkari.

(3) San Payo, d'après Dozy (*Mus. d'Esp.*, III, 233).

très bien cultivées et abondamment fournies, entre autres celles d'Ounba, de K'ardjita et de Deyr Sontebria. Ils parvinrent ainsi au canal d'Ilya [Iria ou El Padron], où se trouvait un des oratoires consacrés à Saint-Jacques et qui, aux yeux des chrétiens, vient par rang de mérite après celui qui renferme le tombeau; aussi les dévots s'y rendent-ils des régions les plus éloignées, du pays des Coptes, de Nubie, etc. Après l'avoir entièrement rasé, ils allèrent camper devant l'orgueilleuse ville de Saint-Jacques le mercredi 2 chaʿbân (10 août); tous les habitants l'avaient abandonnée, et les musulmans s'emparèrent de tout le butin qu'ils y trouvèrent et en abattirent les constructions, les murailles et l'église, si bien qu'il n'en resta plus trace. Cependant des gardes placés par El-Mançoûr firent respecter le tombeau du Saint et empêchèrent qu'on n'y fît aucun dommage; mais tous ces beaux palais si solidement bâtis furent réduits en poussière, et l'on n'eût pas soupçonné qu'ils existaient la veille. Cette destruction fut opérée le lundi et le mardi qui suivirent le mercredi 2 chaʿbân. Les troupes conquirent ensuite toutes les régions voisines [**P. 319**] et arrivèrent jusqu'à la presqu'île de San Mânkach [1], qui s'avance dans l'Océan Atlantique, point extrême où nul musulman n'était encore parvenu et qui n'avait été foulé par d'autres pieds que ceux de ses habitants. Ce fut la limite au-delà de laquelle les cavaliers ne s'avancèrent pas.

Quant à El-Mançoûr, ce fut de Saint-Jacques qu'il battit en retraite, après s'être avancé plus loin qu'aucun musulman avant lui. En s'en retournant il fit route par le

(1) San Cosme de Mayanca, près la Corogne (*ib.*, 234).

territoire de Bermude [II] fils d'Ordoño, afin de le ravager et le dévaster en passant; mais il cessa les hostilités en arrivant dans le pays qui obéissait aux comtes confédérés qui servaient dans son armée. Il poursuivit ainsi son chemin jusqu'à ce qu'il arrivât au fort de Lamego, qu'il avait conquis, et où il donna congé à tous les comtes, les faisant défiier chacun à son rang et leur faisant, à eux aussi bien qu'à leurs soldats, des distributions de vêtements. Ce fut de là aussi qu'il envoya à Cordoue la relation de ses victoires. La distribution des vêtements qu'il fit dans cette campagne, tant aux princes chrétiens qu'aux musulmans qui s'étaient distingués, consista en deux mille deux cent quatre-vingt-cinq pièces de soies diverses brodées, vingt-et-un vêtements de laine marine, deux vêtements *'anberi* (1), onze *ciclaton* (soie brodée d'or), quinze *morayyachat* (étoffes à ramages), sept tapis de brocard, deux pièces de brocard *roûmi*, et des fourrures de *fenek*. L'armée tout entière rentra à Cordoue saine et sauve et chargée de butin, après une campagne qui avait été une grâce et un bienfait pour les musulmans, Dieu en soit loué !

A Saint-Jacques, El-Mançoûr n'avait trouvé qu'un vieux moine assis près du tombeau, et il lui demanda pourquoi il se tenait là : « C'est, répondit le moine, pour honorer Saint-Jacques. » Le vainqueur donna l'ordre de le laisser tranquille.

Voici comment s'exprime El-Fath' ben Khâk'ân (2) : « "El-Mançoûr donna la plus énergique frottée aux terri-

(1) C'est à dire, d'après Dozy, faits de peau de cachalot.

(2) Ce passage est également donné comme extrait du *Matmah* par Makkari (I, 262), mais on ne le retrouve pas dans l'édition imprimée de cet ouvrage.

toires polythéistes, enleva à leurs rebelles habitants toute idée d'orgueil et de jactance; il laissa leur pays gisant, les laissa eux-mêmes plus humiliés qu'un pieu enfoncé dans le sol; toujours livrant leurs terres aux ravages, il lançait droit dans leurs entrailles les flèches des calamités; la mort que maniaient ses mains angoissait leurs âmes, les maux qu'il leur faisait empoisonnaient chacun de leurs jours. Voici à ce propos l'un des faits les plus clairs, [**P. 320**] des évènements les plus démonstratifs. Un de ses envoyés, qui visitait très fréquemment ces pays, se rendit dans un de ses voyages auprès de Garcia, seigneur du pays basque, qui le reçut un jour de Pâques, ne cessa de lui donner des marques d'honneur et de lui prodiguer les plus hauts signes de respect et de zèle. Le séjour de l'envoyé se prolongeant, il n'y eut pas de pavillon de plaisance où il n'allât se divertir, pas de lieu où il ne fût reçu. Il visita ainsi la plupart des églises, et comme un jour il était dans l'enceinte de l'une d'elles et promenait ses regards sur les contours de l'édifice, une femme vieillie dans la captivité, droite encore malgré la durée de son malheur, se présenta à lui et, l'interpellant, lui fit reconnaître qui elle était; elle demanda si c'était volontairement qu'El-Mançoûr, vivant dans les délices, oubliait son malheur à elle et jouissait des plaisirs d'une tranquillité qu'elle ne connaissait pas; depuis de nombreuses années, dit-elle, elle était prisonnière dans ce temple, vouée à l'humiliation et à l'abaissement. Elle l'adjura au nom de Dieu de faire connaître son histoire et de mettre un terme à son angoisse; elle lui fit prêter pour cela les serments les plus sacrés et exigea de lui les engagements les plus stricts pris au nom du Miséricordieux. L'envoyé d'El-Mançoûr fit à son retour

connaître à son maître les choses qu'il avait mission de lui faire savoir; ce dernier, après l'avoir écouté muet et sans l'interrompre, l'interrogea : « N'as-tu eu là connaissance de rien de blâmable, ou bien n'as-tu appris que ce que tu viens de dire? » L'officier raconta alors l'histoire de la femme, dit ce qu'elle lui avait fait jurer de rapporter à El-Mançoûr et les engagements qu'elle lui avait fait prendre. Son maître le blâma et le réprimanda de n'avoir pas commencé par là, puis aussitôt prépara la guerre sainte, passa en revue ses guerriers de toutes provenances, et, beau comme Merwân au jour du combat de Merdj [1], sauta en selle pour faire campagne. Quand il arriva auprès du fils de Sancho, qu'entouraient ses partisans, une crainte respectueuse envahit les organes du chrétien, qui s'empressa de lui adresser une lettre pour s'enquérir de la faute qu'il avait commise, lui jurer de la façon la plus formelle qu'il ne s'était rendu coupable d'aucun crime et ne s'était en rien écarté de la voie de l'obéissance. Les porteurs de ce message furent sévèrement accueillis : « Votre maître, leur fut-il dit, m'a garanti qu'il ne reste plus dans son pays ni captif ni captive, rien même de ce que peut contenir le gésier d'un oiseau de proie. Or j'ai appris [**P. 321**] qu'il y a encore telle vieille dans telle église, et je prends le ciel à témoin que je ne m'en irai d'ici qu'après l'avoir vue en mon pouvoir. » Le comte alors lui envoya cette femme avec deux autres, jurant qu'il

---

(1) Merwân ben Hakam, à la tête des Kelbites, défit à Merdj er-Rahit les Kaysites et les partisans d'Ibn Zobeyr en 64 Hég. (Ibn Badroun, 185; Mas'oudi, *Prairies d'or*, v, 281; Weil, *Gesch. der Chalifen*, I, 348; Dozy, *Mus. d'Esp.*, I, 133, etc.).

ne les avait pas vues ni n'en avait entendu parler, et ajoutant, pour confirmer son dire, qu'il avait commencé à faire de son mieux pour démolir l'église qui lui avait été indiquée. Il s'humilia pour s'être, par sa négligence, attiré des reproches, et El-Mançoûr, trouvant ses excuses suffisantes, se retira".

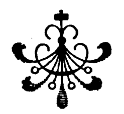


TABLE DES CHAPITRES

INDEX GÉNÉRAL

ADDITIONS ET CORRECTIONS

TOME I

P. 4, l. 21. Yakoût et le *Merâcid* donnent la prononciation *Soheytila.*

P. 46, l. 2 ad f. Lisez *Selama,* comme le porte l'index.

P. 69, n. 2. Il semble que les deux prononciations *Selama* et *Selima* aient été usitées.

P. 71, l. 6, et ailleurs. Prononcez *Djorâwa.*

P. 155, n. 1. Sur le *bend,* cf. *Ousâma* de H. Derenbourg, p. 88, l. 21, et 118, l. 8; Ibn Iyâs, *Bedâ'i' ez-Zohoûr,* I, 120, l. 13.

P. 214, l. 6. Cf. Wüstenfeld, *Gesch. d. Fatim. Chalifen,* 37.

P. 225, l. 23. Lisez Aboû'l-*Yosr.*

P. 233, l. 14. Lisez Aboû'l-*Wahb.*

P. 243, l. 6 ad f. La lecture *'Obâda,* qui m'a été reprochée comme étant une correction injustifiée (*Liter. Centralblatt,* 1901, p. 1507), est donnée par Dozy, sans doute d'après le ms., à titre de rectification dans ses *Corrections,* p. 20, l. 11. Je n'ai d'ailleurs retrouvé nulle part le nom de ce juriste.

P. 248, l. 5 in f., et ailleurs. On orthographie *Nâkoûr* et *Nakoûr.*

P. 299, l. 2. Cf. Wüstenfeld, *G. der Fatim. Chal.,* p. 16 n.

P. 320, l. 9. Sur la Pierre noire, cf. *Merâcid,* I, 289.

P. 328, l. 5, et ailleurs. Prononcez *Menâd.*

P. 329, l. 12. Lisez *Motameysir* et *Meyâsira.*

TOME II

[J'ai indiqué par la lettre C des identifications géographiques provenant de MM. F. Codera et E. Saavedra, et que j'ai reçues trop tard pour les faire figurer soit dans le texte soit dans les notes].

P. 1, n. 1. Ajoutez : Dozy, *Recherches,* 3e éd., t. II, p. 312 et LXXXIX.

P. 2, n. 2. C'est la presqu'île de Tarifa qui aurait à l'origine porté le nom de *Andalos*, qui a ensuite été donné à toute l'Espagne musulmane (*Ajbar machmua*, p. 6 du texte, et 252 ; cf. Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 42 et 302 ; (le texte d'Arib que cite ce savant et qui correspond à la p. 7, l. 18 de notre traduction, ne comporte pas nécessairement le sens qu'il lui attribue).

P. 11, l. 8 in f. Le Wâdi't-Tîn paraît être le Rio Barbate.

P. 12, l. d. Le Wâdi Beka ou Leka correspond au Rio Barbate, cité p. 57.

P. 19, l. 11, et n. 3 : « Karkoûcha », peut-être Argüeso (C.).

P. 19, n. 1. Voir également Rey, *Les invasions des Sarrasins en Provence*, Marseille, 1878.

P. 26. Les pp. 26 à 29, l. 6 (= 19, l. 5, à 21, l. 11 du texte arabe) se retrouvent presque textuellement, avec quelques variantes insignifiantes, à la suite d'épisodes fabuleux de la conquête de l'Espagne par Moûsa, dans le ms 1592 du Catalogue d'Alger, f. 126 v°, l. 19, à 127, l. 3 ad f.

P. 26, l. 17. Lisez «... et ne sois pas ». La fin de cet alinéa reproduit à peu de chose près ce qui est dit dans le t. I, p. 41.

P. 38, n. 3. Le nom de *Munuza* est également rappelé par Reinaud, *Invasions des Sarrazins*, p. 38.

P. 41, l. 7. Eç-Çakhra, c'est à dire Covadonga (C.). Cf. p. 103, l. 1.

P. 61, n. 2. Ajoutez : *Machmua*, p. 120, l. 12 ; p. 121, l. 2.

P. 80, n. 4. Firrîch correspond à Castillo del Hierro, près Constantine (C.).

P. 90, l. 20. J'ai corrigé le texte et lu بالدامغة, proprement « blessure qui perce la dure-mère » (voir Khalil, *Traité de jurisprudence*, p. 202, l. 5 et les commentaires). La traduction serait plus précise sous cette forme : « ... et fit casser la tête à Hoseyn ».

P. 97, n. 3. L'identification avec Bilches est aussi admise par Fita, *Boletin de la R. Ac.*, t. XXXVIII, p. 458. On lit dans Dozy, *Mus. d'Esp.*, IV, 173 : « Ce qu'on appelait alors [en 471 H., 1078 de J.-C.] le château de Baldj est peut-être Velez Rubio ».

P. 103, l. 13-14 « Trubia ? ou Narcea ? ». C'est le Rio Aniros (C.).

P. 106, n. 1. Ibn Waddâh est aussi l'objet d'une notice dans le ms 851 d'Alger, f. 10 v°, et dans Ibn Farhoun, ms 5032 de Paris, f. 106.

P. 109, n. 2. Ajoutez : « Un article est aussi consacré à Hakam I par Ibn el-Khatîb (*Ihâta,* éd. du Kaire, p. 306 du t. I, seul publié jusqu'à ce jour) ».

P. 132, l. 1, et ailleurs. Il faut probablement prononcer « *ech-Chimr* ». La prononciation *Chamir* est celle d'un nom propre employé sans article.

P. 138. Sous l'année 222, il est question d'une grande inondation (en Espagne ?) dans Ibn el-Faradhi, I, 309, l. 5.

P. 152, l. 7 ad f. Le nom d'Ibn Aboû 'Abda est « 'Obeyd Allâh ben Mohammed » (*Hollat,* p. 79).

P. 160, l. 2 in f., et 309, l. 13. « Markewiz ». C'est la Foz de Malacuera dans les monts Obarenes, entre les provinces de Burgos et de Logrono (C.).

P. 161, l. 13, et n. 4. « El-Mellaha », c. à d. Salinillas de Bureba (C.).

P. 172, l. 4. Le Wâdi'l-Hamma, c. à d. le Rio Alhambra (C.).

P. 191, l. 12. Lisez, en retournant les guillemets : « .... divin ? » Ceux... », et biffez les guillemets de la l. 14.

P. 198, l. 11. Il faut très probablement lire, '*Obeyd* Allâh ben Mohammed ben Aboû 'Abda ; voir la remarque ci-dessus sur la p. 152, et cf. p. 240, 251 et 252 ; voir *Hollat,* p. 79 et 132.

P. 204, l. 10. Lisez « Ibn *Mastana* ».

P. 204, l. 13. Es-Sahla répond au nom moderne d'Albarracin, voir p. 367.

P. 223, l. 10. M. Codera vient de commencer la publication d'un mémoire consacré aux Benoû Merwân de Badajoz (*Revista de Aragon,* 1904).

P. 224, l. 3. Medînat Ibn es-Selîm correspond à Medina Sidonia.

P. 233, l. 10. « 'Arnoûn » ; c'est Grañon dans l'Alava (C.).

— l. 14. « Ilas » ; peut-être Alas, province de Lérida (C.).

P. 233, l. 14. « Kachtil Chant », c. à d. Castisent, même province (C.).
— l. 15, et 440, l. d. « Moula », peut-être Peramola (C.).

P. 236, l. 2 in f. Prononcez plutôt *Herîz*.

P. 236, n. 2. On écrit aussi Aznalloz.

P. 256, l. 2 ad f. Lisez « ... de l'amour ! [**P. 160**] Que de célérité... ».

P. 259, l. 6. Lisez « Hichâm Rid'a ».

P. 259, l. 18. Ibn Khaldoûn mentionne aussi les kâdis d'En-Nâcir et orthographie fautivement *Moslim* au lieu de Aslem (éd. Boûlak, IV, 144, l. 14).

P. 259, n. 3. Une notice est également consacrée à Ahmed ben Baki par le ms 5032 de Paris, f. 24 v°, où sa mort est placée sous l'année 324.

P. 263, l. 22. Il faut probablement lire « Mohammed ben 'Obeyd Allâh », voir ci-dessus.

P. 285, l. 4 in f. « Kalès », c'est le Rio Anciles (C.).

P. 285, l. 4 in f. « Maskira », c'est Mosqueruela, autrefois Mosquera, circonscription de Tudèle (C.).

P. 291, l. d., et n. 3. « Alcolea », peut-être Alcolea de las Peñas, circonscription d'Atienza (C.).

P. 298, l. 17. « Atienza », peut-être Antezana, province d'Alava (C.).

P. 299, l. 11. Ibn Farhoûn parle aussi de Sa'd ben 'Othmân (ms 5032 de Paris, f. 62).

P. 301, l. 3. « Rabrach », peut-être Riberas (C.).

P. 307, l. 3 in f. « Medînat el-'Asker », c'est le *despoblado* de Alasquer, circonscription d'Albérique (C.).

P. 311, l. 8 in f. « Herkala », peut-être Huarte Araquil (C.).

P. 312, l. 7. Il s'agit de San Esteban de Lerin (C.).

P. 325, l. 3. « Hatroun », c. à d. Jotron (C.).

P. 325, l. 4 in f. Calsâna est le *despoblado* de Carija, l'ancienne Carina (C.).

P. 326, l. 10, et n. 1, « Callosa », c. à d. Callosa de Ensarria ou de Segura, l'une et l'autre de la province d'Alicante (C.).

P. 336, l. 13, et 343, l. 2. « Djarankas », c. à d. Charnecas, canton de Tolède (C.).

P. 365, l. 16. Un article de la *Holla* (p. 132) est consacré à Djahwar ben 'Obeyd Allâh ben Aboû 'Abda. Il est également cité dans la *Yetîmat ed-dahr*, I, 381.

P. 377, l. 5 ad f. « Quant au jeune 'Abd Allâh... », lisez « Quant à 'Abd Allâh connu sous le nom d'El-Weled... », ainsi qu'on le voit par un passage de la *Hollat*, p. 102, l. 1.

P. 381, n. 4. Ajoutez : « Edrisi, p. 265 ».

P. 385, n. 2. Ajoutez : « *Ihâta*, t. I, p. 305, éd. du Kaire ».

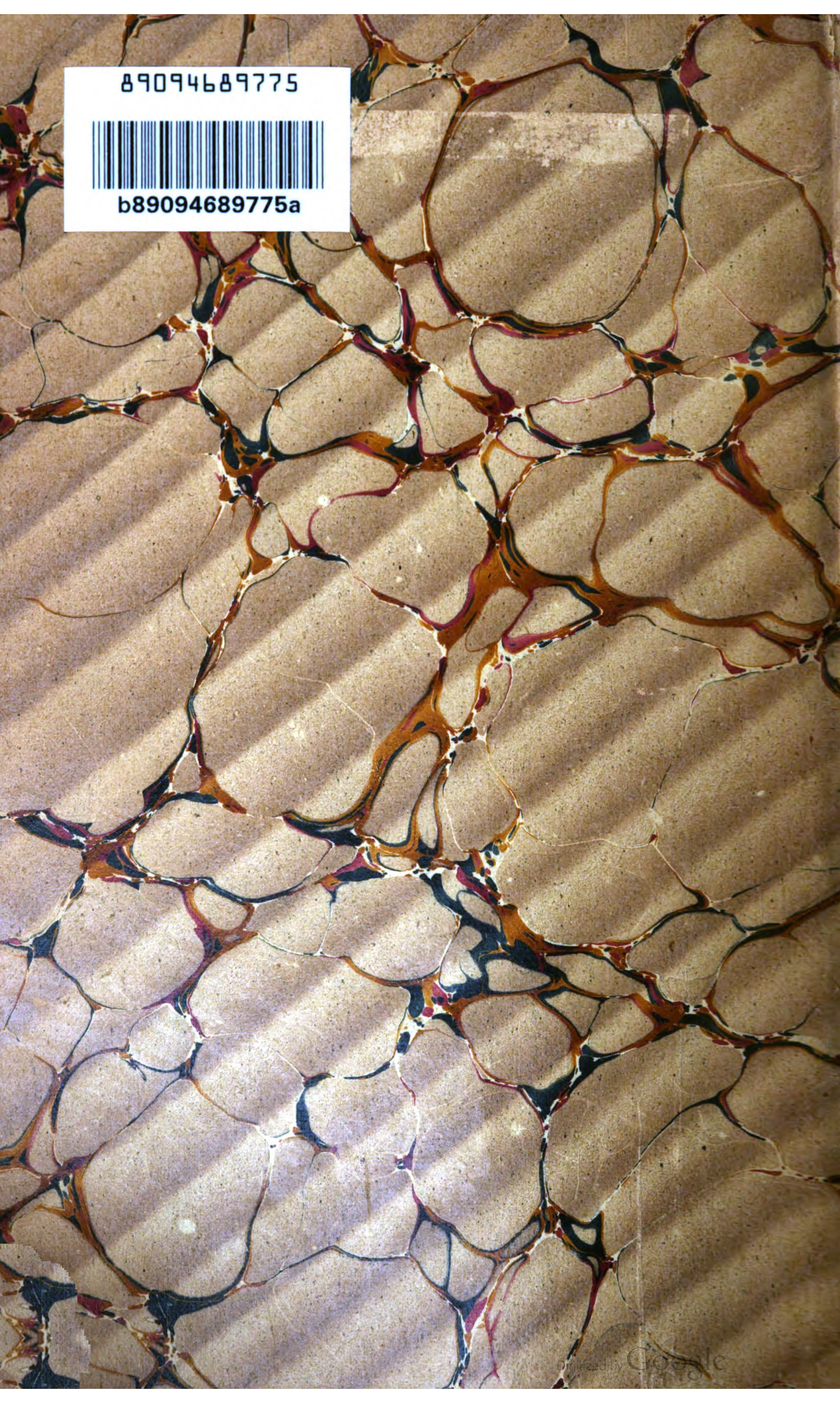
P. 389, l. 21. J'ai suivi M. Saavedra, qui voit dans cette ville San Esteban de Lerin. Dozy l'a identifiée avec San Esteban de Gormaz (*Mus. d'Esp.*, III, 103). Voir aussi p. 312 et s.

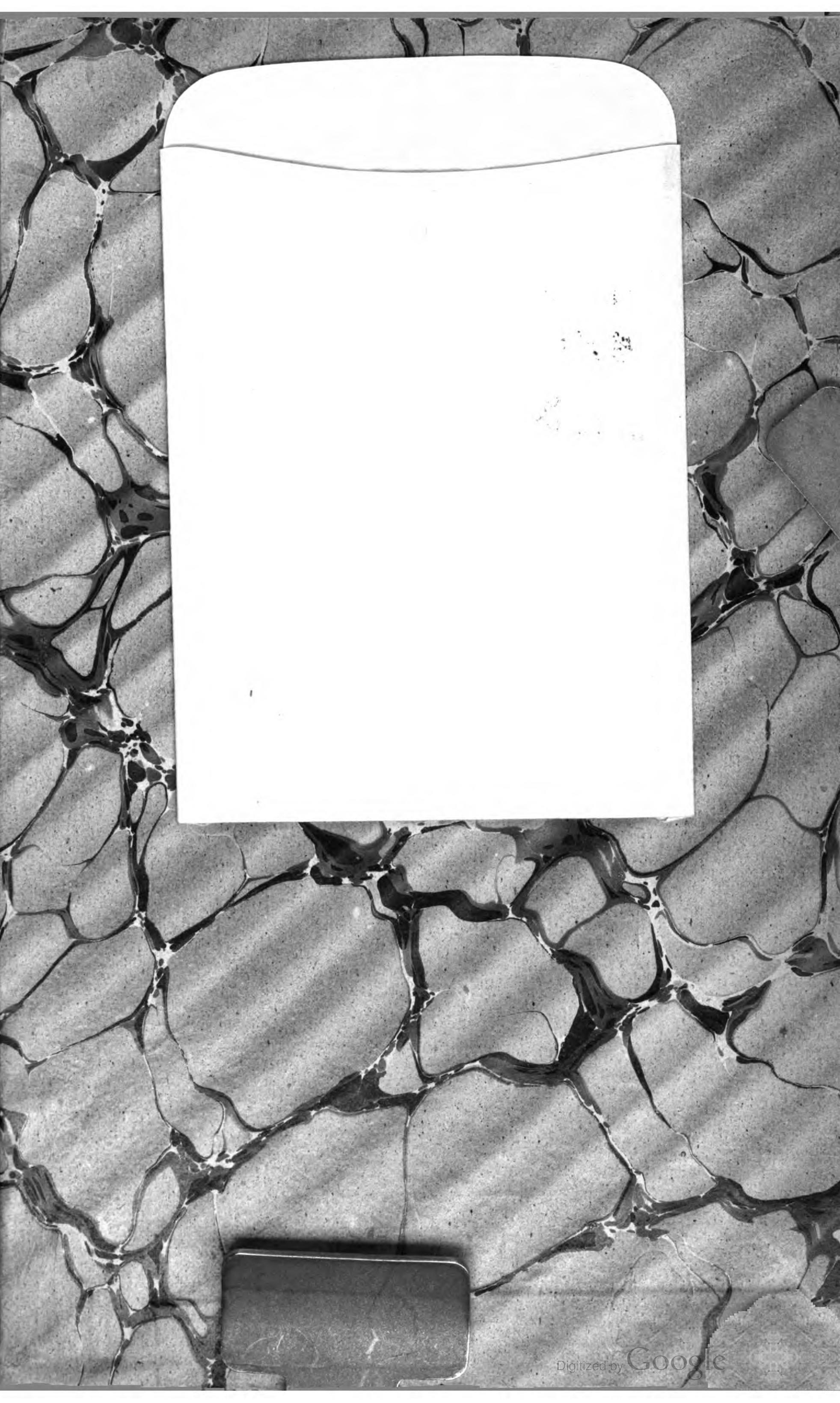
P. 419, n. 1. Ibn Zerb est aussi l'objet d'un article dans le ms 851 d'Alger, f. 25 v°.

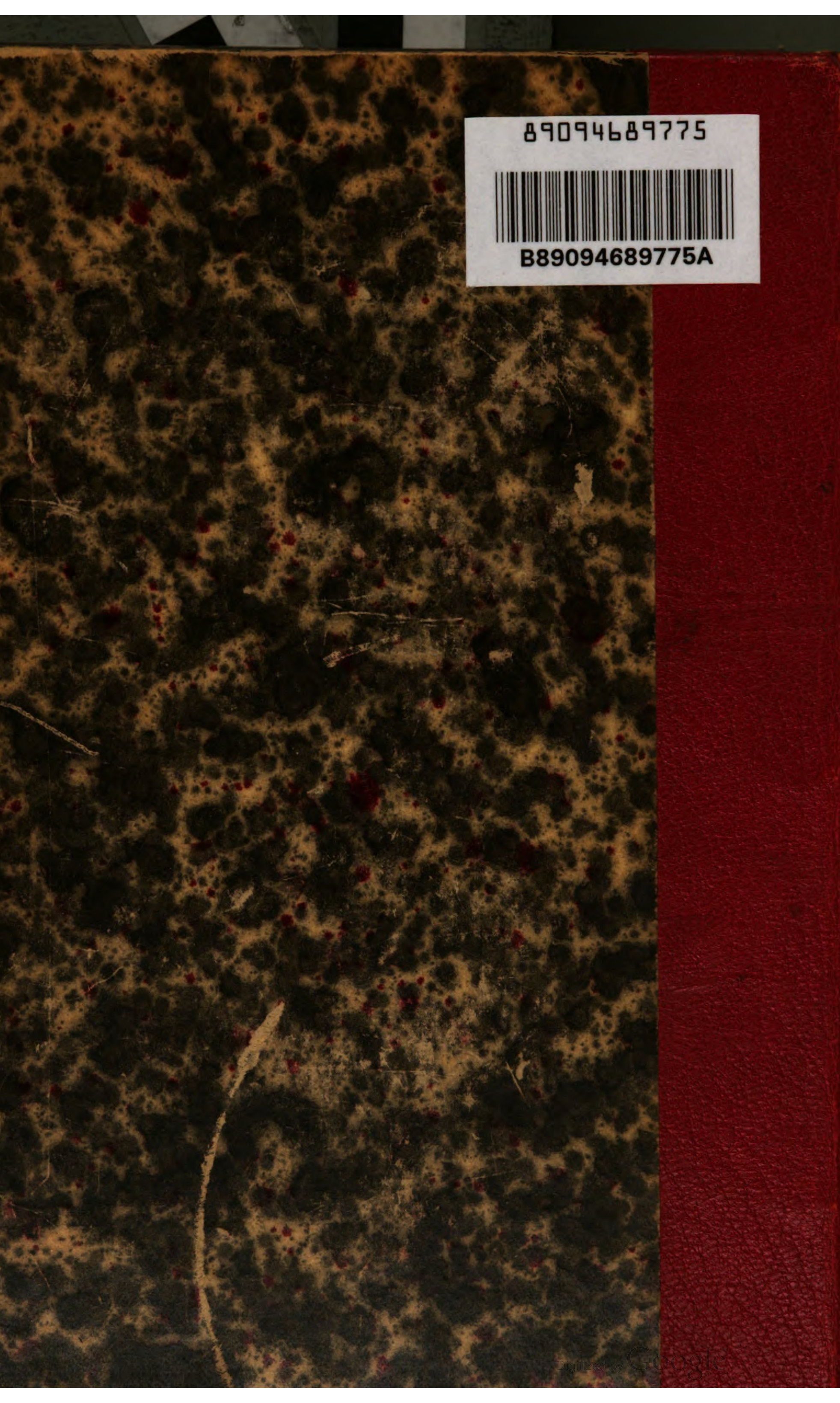
P. 467. En djomâda II 375, El-Mançoûr fit exécuter son cousin 'Abd Allâh ben 'Amr, connu sous le nom d''Askelâdja, qui avait été gouverneur du Maghreb et avait obtenu la reddition de l'Idriside Hasan ben el-Kâsim [*lisez* Kannoûn] (*Holla*, p. 154 ; voir des détails in *Berbères*, II, 152 ; III, 219 et 237 ; Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 200).

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

Alger. — Imprimerie Orientale Pierre Fontana, rue d'Orléans, 29. — 6-1904.


89094689775
b89094689775a





89094689775
B89094689775A